

JOURNAL DE LAUSANNE.

2 DÉCEMBRE 1786.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 42 minutes, & se couche à 4 heures 18 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 45 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
26 Nov.	3. 2. au dessus	4. 5. au dessus	3. 0. au dessus	26. p. 6. lig. 0	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 6
27 . . .	3. 0.	6. 0.	4. 0.	26. 6. 7	26. 6. 9	26. 6. 9
28 . . .	3. 0.	5. 0.	4. 0.	26. 7. 0	26. 7. 6	26. 7. 9
29 . . .	4. 0.	5. 0.	4. 0.	26. 7. 0	26. 7. 0	26. 6. 0
30 . . .	3. 5.	4. 8.	2. 0.	26. 6. 0	26. 5. 9	26. 5. 6

BELLES-LETTRES.

VATHEK. Conte arabe de M. BECKFORD.
Chez Hignou & Comp. à Lausanne.

Lorsque les *Nuits arabes* parurent pour la première fois en France, on crut les devoir à l'heureuse imagination de M. GALAND qui n'en était que le traducteur; mais elles n'en furent pas moins lues avec avidité. Leur succès extraordinaire fit paraître peu après les *Contes persans*; cette collection, non moins authentique, fut ainsi, que la précédente, accueillie comme ouvrage d'imagination, sans cependant obtenir les mêmes suffrages. Peu après, on vit des imitateurs essayer leurs talents dans cette nouvelle carrière avec des succès

inégaux. Parmi les personnes qui avaient goûté ce genre de composition, il s'en trouva que les circonstances appellerent à séjourner dans le Levant; elles s'occupèrent à rassembler de nouveaux ouvrages de ce genre: plusieurs passèrent en Europe, & on lut, avec surprise, dans les catalogues de livres à vendre, des titres de manuscrits orientaux. La plus riche collection que nous en avons, paraît être celle de M. Worthley Montague.

L'histoire du Calife Vathek ne semble pas être, comme la plupart de ces ouvrages, une fiction uniquement tissée d'absurde & de merveilleux, dans laquelle on ne s'embarasse pas de conserver l'unité des caractères, ou de présenter quelque principe de morale: Il est vrai que l'extraordinaire y est aussi richement pro-



digné que dans aucun autre ouvrage oriental ; mais l'auteur n'a pas négligé d'y inculquer des principes de morale d'une application utile. On lui a cependant reproché d'y avoir présenté l'indolence & l'état d'enfance, comme une source de bonheur, tandis que l'ambition & la soif des connaissances y sont punies comme crimes. L'indolence, a-t-on dit, & l'amour des plaisirs sont les écueils les plus dangereux pour les Princes orientaux ; les passions qui mettent l'ame en travail, quoique souvent dangereuses dans leur application, sont toujours respectables ; & si l'arbre de la science a été une fois défendu, il est devenu cependant dans la présente condition humaine, l'arbre de vie.

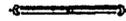
Ne pourrait-on pas répondre à cette censure, en disant ; que l'homme qui s'abandonne à la poursuite de plaisirs & de recherches incompatibles avec ses principes de religion & les devoirs de la morale ; qui sacrifie, sans cesse, son bonheur présent & avenir, à la recherche de chimeres, mérite la punition du vice ?

ANTONIE, suivie de plusieurs pieces intéressantes, traduites de l'allemand, par Madame la Chanoinesse de P. A Paris chez Buiffon, & à Lausanne chez Mourer cadet.

Antonie, anecdote d'Anton Wall, contenue dans les *Bagatelles allemandes*, traduite en 1783, a eu l'avantage flatteur d'avoir fourni le fond du roman de *Caroline* ; ouvrage qui a obtenu, avec beaucoup de justice, une très-grande célébrité. Les pieces qui la suivent sont *Omar*, traduit aussi des *Bagatelles allemandes*, qui a paru en partie dans le *Mercur* de France. *Qui sait à quoi cela est bon ?* conte allemand par Becker. *Les Ancêtres ou le mérite personnel*, conte persan, traduit de l'allemand. *Essai sur*

Pédication sublime de notre siècle, traduit d'un journal allemand, intitulé, *Revelation sur l'Allemagne. Ni trop, ni trop peu*, conte traduit aussi d'un journal allemand, dont le titre est, *Journal pour l'ancienne & la nouvelle littérature*, par M. Meisner & autres auteurs. Enfin, le *Jugement du Parnasse*, qui est une sortie contre les mauvais poètes.

Toutes ces différentes pieces ont leur intérêt & leurs beautés : après les avoir lues, on ne peut refuser à leur traducteur beaucoup de reconnaissance pour la peine qu'il s'est donné, en enrichissant notre langue d'ouvrages aussi intéressants. On peut y remarquer, il est vrai, quelques négligences de style, mais cette négligence est souvent celle des Graces ; elles n'en sont que plus séduisantes.



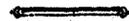
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

M. M.

On annonce dans des papiers publics un supplément à l'Histoire philosophique & politique des deux Indes, sous le titre : d'*Idees générales sur l'état actuel du commerce*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, bon ou mauvais, m'est totalement inconnu ; je déclare que je n'ai ni directement, ni indirectement, aucune part à sa composition ou à son impression.

A Marseille le 8 Novemb. 1786.

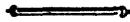
Signé RAYNAL.



SPECTACLES.

Le 18 du mois passé, on a donné sur le théâtre de cette ville, le *Double Mariage*, opéra nouveau en trois actes ; le poème & la musique de M. DESPLASSES, Directeur du spectacle.

Cette pièce a été favorablement accueillie ; on en a demandé l'auteur, qui s'est avancé fort modestement, & a répondu, à l'empressement du public, par un discours très-court, mais bien propre à augmenter l'intérêt qu'il inspirait déjà à l'assemblée. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur cette pièce qui nous a paru fort intriguée ; nous nous contenterons seulement d'observer que l'auteur doit doublement intéresser, en annonçant du talent dans l'un & l'autre genre.



É C O N O M I E.

La routine, qui est presque toujours, en agriculture, une longue habitude de mal faire, a été jusqu'à présent le seul guide que l'on a suivi dans une des opérations les plus importantes pour la perfection de la toile. On doit donc beaucoup de reconnaissance à M. Prozet, qui, après un examen chymique de la théorie du rouissage, a obtenu, & nous a indiqué (a) les moyens de le perfectionner.

Chacun fait que pour rouir le chanvre, on le laisse tremper pendant un certain temps dans de l'eau stagnante, ou de l'eau courante, ou bien, on l'expose à l'action de l'air & de la rosée. Le but de cette opération est de séparer les unes des autres les fibres de l'écorce, & de les détacher de la chenevotte.

(M. P. a reconnu que ces fibres sont unies entr'elles par une substance gomme-résineuse.)

L'addition de l'eau délaye la partie gom-

meuse, & la dispose à recevoir un mouvement de fermentation qui sépare les fibres ; mais la partie résineuse, n'étant pas susceptible de ce mouvement, reste intacte. Le seul moyen de la faire disparaître, d'obtenir une entière défunion des fibres, est celui d'ajouter à l'eau, de l'alkali fixe, ou mieux encore, de l'alkali caustique.

Si dans chaque 200 pintes d'eau (b) on met $6\frac{1}{2}$ lb de cendres bien cuites, & $1\frac{1}{2}$ lb de chaux vive, on aura une eau suffisamment alcaline pour en obtenir un rouissage parfait. Veut-on un moyen plus économique encore ? Que l'on employe ce qu'on appelle dans ce pays du *lissu* (c), c'est-à-dire, de la lessive de cendre qui a servi pour blanchir le linge ; ce lissu versé sur de la chaux vive, en proportion convenable, & mêlé avec de l'eau, fait le même effet que les cendres.

On conçoit que la quantité d'eau alcaline doit varier suivant la quantité de chanvre qu'on veut rouir. On la met dans des réservoirs en pierre ou en bois, ou seulement dans des fosses carrées, propres & bien garnies de terre glaise (d). Lorsque le chanvre y a séjourné quelques jours, on le retire & on le lave dans de l'eau claire.

Voici quelques-uns des avantages de la méthode de M. P. : 1°. on n'a rien à craindre des exhalaisons méphitiques qui s'élevent des eaux stagnantes où le chanvre a roui, & où il s'altère même très-souvent. 2°. Le chanvre y est tout aussi bien & mieux roui que dans

(a) Journal de Physique, Octobre 1786, page i.

(b) 124 pots & trois quarts de Berne.

(c) Il faudrait conserver le lissu de chaque blanchissage jusqu'au temps où on rouit le chanvre, & pour cet effet le faire évaporer, afin qu'il occupe moins de volume.

(d) Les petits réservoirs d'eau qui servent pour l'arrosement des prés, formeraient d'excellens rontoirs, d'autant plus que l'eau alcaline dans laquelle le chanvre a roui, acquiert une qualité savonneuse, excellente pour la végétation.

de l'eau courante; ce qui d'ailleurs est un moyen long & qu'on ne peut pas toujours employer. Malgré ces avantages, la méthode de rouir à l'air, qui cependant est la plus mauvaise de toutes, est établie depuis si longtemps dans ce pays; elle est si favorable à la paresse, que nous avons lieu de croire que ce nouveau moyen, précisément parce qu'il est nouveau, sera adopté avec répugnance, ou entièrement négligé.

◀────────────────▶

É V É N E M E N T.

Mardi dernier, un manoeuvre creusait un fossé dans une campagne voisine de la ville; une partie d'un terrain élevé qui le dominait, formé sans doute, par les pluies qui avaient précédé, se détacha tout-à-coup, tomba sur l'infortuné, & l'écrasa de son poids. L'inspection des lieux & le témoignage des voisins prouvent, qu'on n'a pu ni prévoir, ni prévenir cet accident funeste.

Des personnes respectables se sont empressées d'apporter des secours & des consolations à la femme, & aux enfans du défunt. En déplorant ce malheur, il est doux de penser que la bienfaisance a du moins allégé pour la veuve & les orphelins, le poids accablant de la perte d'un époux & d'un pere.

◀────────────────▶

Geneve, le 13 Novembre 1786.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

M. M.

Le Censeur universel Anglais, ayant imprimé dans sa 70^e semaine, la note suivante. " Nous nous ferons toujours un plaisir d'insérer les vers de M. Mallet, avocat à Geneve, pourvu qu'ils ne blessent point le respect inaltérable dû aux choses sacrées". Je vous prie, MM. de

vouloir bien consigner dans votre Journal, pour ma justification, les vers suivans qui ont donné lieu à cette note échappée, sans doute au tailleur de plume du rédacteur, qui n'aura pas compris l'imputation grave & fautive qu'elle contenait.

BILLET DE VISITE laissé chez Mlle. S***. célèbre tragédienne, chez qui je passais pour la troisième fois, sans qu'elle fut visible.

Je croyais en ces lieux rencontrer Melpomene;
J'y suis venu trois fois en vain pour l'admirer;
Elle est comme les saints de l'Eglise Romaine,
Se cachant aux dévots, pour s'en faire adorer.
En fuyant nos regards, un saint gagne peut-être;
Mais pour se faire aimer, S** n'a qu'à paraître.

Signé MALLET, Avocat.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous croyons devoir céder à la demande de M. Mallet, puisqu'il s'agit de détruire une imputation bien plus grave, que ses vers ne méritent: mais nous avertissons que nous n'insérerons dans notre feuille, aucun article qui puisse blesser la délicatesse des personnes même les plus scrupuleuses.]

Les Comédiens Français donneront aujourd'hui *les Folies amoureuses*, comédie en trois actes de M. Regnard; suivie de *Félix, ou l'Enfant trouvé*, opéra en trois actes, musique de M. Monigny.

Lundi prochain, *le Droit du Seigneur*, Opéra en trois actes de M. Martini, précédé du *Médecin malgré lui*, comédie en trois actes de Moliere.

M O R T S.

Judith Beaud, fille mineure.
Jeanne Panchaud, épouse du sieur huissier Fiaux.
Jeanne Marie Guiffier, épouse de Jean Blanc, vigneron.
Pierre Bonnelance, manoeuvre.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 DÉCEMBRE 1786.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 48 minutes 28 secondes, & se couche à 4 heures 13 minutes 32 secondes.
La LUNE se leve à 8 heures 54 minutes 30 secondes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
1 Déc.	3. 5. au dessus 0	4. 2. au dessus 0	4. 0. au dessus 0	26. p. 5. lig. 0	26. p. 3. lig. 0	26. p. 3. lig. 1
2 . . .	3. 4.	4. 0.	3. 9.	26. 4.	26. 5.	26. 5. 3
3 . . .	3. 7.	5. 1.	4. 8.	26. 5.	3 26. 5.	3 26. 5. 2
4 . . .	4. 0.	4. 6.	4. 4.	26. 6.	6 26. 6.	2 26. 6. 1
5 . . .	3. 9.	4. 7.	4. 1.	26. 4.	3 26. 7.	5 26. 8. 5
6 . . .	4. 0.	4. 9.	4. 6.	26. 9.	4 26. 9.	4 26. 8. 6

É T A B L I S S E M E N T.

LE Café littéraire, formé par *M. La Combe*, manquait à Lausanne. Aux beautés de la nature, aux douceurs de la société dont on jouit dans cette ville, il joint la facilité d'échapper à l'ennui, pendant les heures vacantes qui se présentent toujours dans le cours même d'une vie occupée; elles pourront être employées à s'entretenir de tous les peuples de l'Europe, par les papiers publics les plus intéressants, & à se mettre au courant des nouveautés les plus piquantes.

Un tel établissement n'aurait pu réussir, s'il eût précédé de beaucoup les temps où nous sommes. La distinction des rangs eût été alors

trop tranchante; le Noble aurait craint de s'y trouver confondu avec le Bourgeois; celui-ci de s'y voir regardé comme un intrus, comme un étranger, au milieu même de ses compatriotes.

Tel est l'effet insensible des lumières répandues dans la société; elles en rapprochent les individus; elles tirent le Noble de son donjon, & le Bourgeois de son atelier, pour en faire des citoyens, des hommes qui se rassemblent, pour s'aider mutuellement à supporter les maux de la vie, & à en animer les plaisirs.

É C O N O M I E.

Le roseau des marais, des étangs, connu

sous le nom de *Moffette d'eau*, croit facilement & multiplie beaucoup. On s'en sert pour couvrir les maisons & les murs; on en fait des claies; des passans qui servent d'enceintes: enfin, là où le bois est rare, on s'en sert pour chauffer les foyers. On en a négligé la fleur, c'est-à-dire, le duvet qui forme la masse de cet épi cylindrique, placé au sommet de la tige. Un correspondant d'une Société d'Agriculture a imaginé de mêler une partie de coton avec deux parties de ce duvet; de carder & de filer ce mélange; il en a fait fabriquer des gants au métier, ainsi qu'une piece de tricot d'environ trois aunes. On en a fait des feutres; on en mêle au poil de lièvre, & on en fabrique des chapeaux.

Cet extrait d'un Journal étranger peut trouver place ici, parce qu'il entre dans nos vues. Moliere disoit que lorsqu'il empruntait des traits à ses prédécesseurs, il ne les pillait pas, mais reprenait son bien. Nous ne dirons pas tout-à-fait la même chose; nous nous bornerons à recueillir ce qui peut être utile, sans nous l'approprier.

Lausanne, le 27 Novembre 1786.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Veillez, Messieurs, avoir la complaisance de nous parler du Magnétisme animal dans vos premières feuilles. Il nous sembleroit que si, comme vous l'avez répété plusieurs fois, vous vous taisez sur un objet qui a si fort occupé dernièrement, & nos pères, & nos mères, & nos frères aînés, on pourroit vous reprocher, en votre qualité de Journaliste, le silence que vous garderiez sur un à propos si intéressant.

Nous sommes une société de jeunes Demoiselles non magnétisées; nous brûlons d'environ de connaître si se mettre en rapport est ce que nous imaginons; nous désirerions par conséquent avoir quelques notions sur les principes & les procédés de cette nouvelle doctrine. Quant à ses effets, notre curiosité n'aspire pas encore à en pénétrer les mystères: mais nous vous avouerons toutefois, qu'après les propos de nos pères, il nous a paru que ces effets-là étoient trop, si c'est badinage; & trop peu, si c'est tout de bon. Nous voudrions aussi apprendre, par la voie de votre Journal, s'il nous faut prononcer, dans le mot Magnétisme, le g mouillé comme dans Agnès, ou ferme comme dans gnome. Nous avons l'honneur d'être, &c.

Signé, QUATRE JEUNES FILLES
de 12 & de 13 ans.

RÉPONSE DES RÉDACTEURS.

Prenez Agnès pour modele, Mesdames; quoique vous n'avez pas bien l'air d'en être. Quand un mot passe de la bouche de nos Savans dans celles de nos jeunes Demoiselles, il est sans doute naturalisé dans notre langue, & il doit être prononcé avec douceur.

M. de Wailly & quelques autres Auteurs, ont proposé, lorsque le g, suivi de la lettre n, a le son de gue, de l'annoncer en mettant l'accent sur la voyelle qui précède le g. Nous ajouterons, que lorsque g n commencent le mot, le g a le son dur, comme dans *garder* & *gnome*, que vous nous citez.

Votre âge nous a autorisé à vous indiquer une regle de grammaire: mais quant au Magnétisme en lui-même, vous nous permettrez de nous en taire. Toute science a son langage

& ses principes, qu'on ne peut saisir sans de longs développemens, & ce n'en est pas ici la place ; sans eux, vous ne pourriez nous entendre, & avec eux, nous ne ferions pas même sûrs d'être entendus, sur-tout sur un objet que peut-être ceux qui l'enseignent, ne comprennent pas eux-mêmes. Et puis, comment vous entretenir froidement, vous, dans la fleur de la jeunesse & de la santé, d'une chose qui n'est intéressante que pour les secours qu'elle peut offrir à nos infirmités ? Tout ce que nous pourrions vous en dire, reviendrait à l'explication que le babillard *Strabon* donne d'un Magnétisme plus puissant & plus doux, que vous excitez en nous, sans peut-être le connaître.

L'amour, ne vous déplaît, est un je ne fais quoi, Qui vous prend, je ne fais, ni par où, ni pourquoi ; Qui va, je ne fais où, qui fait naître en notre ame, Je ne fais quelle ardeur que l'on sent pour sa femme ; Et ce, je ne fais quoi, qui paraît si charmant, Sort enfin de nos cœurs, & je ne fais comment.

BELLES-LETTRES.

ÉTRENNES Helvétiques & Patriotiques, pour l'an de grace 1787. A Lausanne, chez Henri Vincent.

Cet ouvrage utile, agréable, intéressant, est toujours attendu avec impatience, & lu avec plaisir ; chaque année il s'en débite un plus grand nombre. Ces succès dispensaient les Auteurs d'y insérer une *Préface Apologétique*, que nous avons entendu critiquer, sans doute parce qu'elle était inutile : blâmer cette Préface, c'est faire l'éloge de l'ouvrage qui se défend par son propre mérite. Heureux qui peut opposer

à la critique, des raisons aussi fortes, même en gardant le silence ! Et s'il avait besoin d'indulgence, qui le mériterait mieux que les *Étrennes Helvétiques* qui, par leur forme, tiennent à celle d'un Journal, & qui sont renfermées dans les limites étroites du pays ?

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De L...., 3 Décembre 1786.

Permettez-moi, Messieurs, de vous communiquer un moyen bien simple, d'empêcher les cheminées de fumer. Je ne le donne pas comme un moyen sûr de les corriger dans tous les cas : les causes qui les font fumer sont si variées, qu'il est peut-être impossible qu'un seul moyen puisse remédier à toutes ; mais comme il m'a réussi plusieurs fois, & que les personnes à qui je l'ai conseillé, s'en sont bien trouvées, je l'indique avec plus de confiance.

Il consiste à terminer le tuyau de la cheminée, non par une *cape*, comme on le fait ordinairement, mais par une pyramide tronquée, de manière que les dimensions de son ouverture supérieure soient de sept à dix pouces de long, sur quatre de large ; on donnera à ces pyramides tronquées, la même hauteur que l'on donne ordinairement aux capes.

Cette construction permet, il est vrai, à la pluie de tomber dans la cheminée : mais l'expérience m'a prouvé que cet inconvénient est bien peu de chose, sur-tout si le tuyau est un peu long ; parce qu'alors la pluie s'arrête contre ses parois intérieures, sans parvenir jusqu'en bas, & que la petite quantité, qui peut en tomber, est plus propre à augmenter le feu, qu'à l'éteindre.

P H Y S I Q U E.

Monsieur de Loys vient de donner au public un ouvrage très-intéressant, sous le titre d'*Abrégé chronologique, pour servir à l'histoire de la Physique*. Le premier volume, qui sera dans peu suivi de quelques autres, développe les progrès de cette science, depuis l'an 1589 jusqu'en 1662. Il est divisé en neuf époques, marquées par des découvertes importantes, qui forment autant de points de ralliement, autour desquels viennent se rassembler, avec ordre, les expériences plus ou moins heureuses, qui ont eu lieu dans chaque période. Outre la facilité que cette méthode donne à la mémoire des faits, on est charmé de suivre la marche de l'esprit humain dans la recherche des secrets de la nature; on voit comment les vérités s'appellent, pour ainsi dire, les unes les autres; comment les matériaux de nos connaissances s'amassent peu à peu par l'observation, se perfectionnent par les essais, & n'attendent que la voix du génie pour former un édifice régulier, qui, de jour en jour, prend des accroissements plus rapides. En admirant ses progrès, on s'aperçoit des vuides qui restent à remplir. On connoît les procédés qu'il faut suivre; on passe en revue les architectes & les manœuvres; ils travaillent sous nos yeux; on est tenté de les imiter: & si l'on ne peut espérer d'égalier les premiers, on s'efforce au moins d'ajouter, comme les seconds, une pierre au bâtiment. Si la forme de cet ouvrage est précieuse, le fond n'en est pas moins riche. On y trouve tout ce qui, dans la plus curieuse de toutes les sciences, peut exciter le plus notre curiosité, & tout nous y a paru traité avec autant de clarté que de précision. Citons quel-

ques époques, pour donner une idée des autres, que les bornes de ce Journal ne nous permettent pas d'analyser.

La première est celle de Galilée, qui en 1589 découvre les loix de la chute des corps. On est surpris de voir qu'Aristote a eu l'idée de l'accélération du mouvement dans les corps qui tombent, & plus encore, de ce que cette idée n'a rien produit pendant tant de siècles. C'est cependant à cette vérité, que tient toute la théorie du mouvement, & de celle-ci dépendent le jet des bombes, le tir du canon, l'élevation & la chute des eaux, le cours des rivières; le flux & le reflux des mers, la longueur des pendules, la figure de la terre, le mouvement de la lune, la quantité de matière de chaque planète, & sa densité.

(La suite l'ordinaire prochain.)

L I V R E S D I V E R S.

La Vie avenir ou le Paradis, brochure nouvelle.
Sermons choisis de Sterne, en un vol. publiés dernièrement à Geneve chez MM. Barde, Manget & Comp: & se trouvent à Laufanne, chez M. F. La Combe.

S P E C T A C L E S.

Aujourd'hui *Solimán second*, ou les *Trois Sultanes*, comédie en trois actes de Favart; suivie de la première représentation des *Trois Fermiers*, opéra en deux actes de M. Dézaidés.

Lundi, pour la première fois, le *Somnambule*, comédie en un acte de M. ***; suivie du *Droit du Seigneur*, opéra nouveau en trois actes de M. Martiny.

(Samedi prochain la clôture.)

M O R T S.

Mademoiselle de Croufaz.
Six enfants, dont trois morts en naissant; les autres deux jours, sept jours, & deux ans après leur naissance.

S U P P L É M E N T A U N^o. 2
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

9 DÉCEMBRE 1786.

OBSERVATIONS générales sur les causes qui nuisent aux progrès de l'Agriculture dans le Pays de Vaud.

UNE première inspection suffit, pour nous prouver que le Pays de Vaud, par la douceur du climat & la bonté du sol, est susceptible d'un haut degré de fertilité; les voyageurs, même les moins attentifs, en sont frappés. Cependant, malgré ces avantages, l'abondance & la variété de ses productions, sont loin encore de répondre à sa fécondité naturelle; les denrées de première nécessité y sont ordinairement plus chères que dans des pays moins favorisés de la nature, & les objets de manufacture & d'industrie, y manquent à peu près totalement.

La douceur du Gouvernement sous lequel ses habitans vivent; la protection que le Souverain accorde à l'agriculture & à l'industrie; le zèle de la Société Économique, qui lui a fait distribuer des prix & des primes pour l'encouragement de la culture, des filatures, &c. Toutes ces raisons, jointes à la fertilité naturelle de cette province, devraient en faire un pays riche, peuplé & abondant en toutes sortes de denrées.

Les essais que des particuliers zélés ont entrepris en faveur du cultivateur, prouvent que, même les sols les plus ingrats, peuvent être rendus féconds par un travail suivi, appuyé sur des principes certains, quand une dépense, proportionnée à l'objet, est guidée par l'expérience & les principes d'une saine théorie.

Il est donc nécessaire avant tout, d'apprendre aux cultivateurs la vraie théorie sur laquelle les diverses branches de l'agriculture sont fondées; car aussi longtemps que le laboureur ne suivra qu'une routine aveugle, souvent vicieuse, jamais parfaite; tant que son guide universel sera le mot, sacré pour lui, *c'est la coutume, ou ce n'est pas la coutume*, on espérerait en vain une amélioration dans sa méthode; & toutes les fois que les circonstances l'obligeront à se déplacer, ne fût qu'à un quart de lieue de son village, il ne pourra plus travailler, parce qu'il manque de principes.

L'art, du jardinier fleuriste, de l'arboriste, & celui du potager, sont des progrès, parce que depuis environ un siècle, on en fait un apprentissage régulier, sur des principes suivis. La culture de la vigne, celle des prés, des champs; celle par conséquent d'où dépendent

la subsistance & l'aïssance de tous les individus, mériterait-elle moins une instruction régulière, que les objets de pur agrément ?

Mais les enfans du laboureur, de l'artisan, même du journalier, reçoivent une éducation qui les éloigne de plus en plus de la culture des terres; l'écriture, l'arithmétique; chez un grand nombre, les sciences & l'étude des langues, absorbent tout le temps de leur jeunesse. Le fils du laboureur riche se voue au Ministère, ou à de petits emplois municipaux; & le pauvre désaccoutumé d'un travail honnête, ébloui par le luxe des villes, préfère une honteuse servitude au travail des champs, pour lequel il était né. Ceux même qui, dans la domesticité, ont fait une petite fortune, ne recourent pas à leur état primitif, & préfèrent d'établir un petit commerce, qui souvent, faute de débit, ruine le propriétaire qui, pour éviter la misère, de domestique devenu marchand, de marchand devient souvent un homme vil, & dangereux à la société. Un autre désavantage pour la culture, est la grande disproportion entre ses diverses branches: la vigne y est établie en si grande quantité, qu'elle absorbe les bras, & les engrais nécessaires aux champs. Une grande partie du terrain, qui par son exposition, son sol & ses sources, serait propre à en faire des prairies riantes, qui fourniraient à la bonification des champs, est transformée en vigne, en dépit de la Nature qui s'y refuse, & se venge du propriétaire avide, par la mauvaise qualité des récoltes.

Depuis longtemps, le Souverain, attentif aux

besoins du pays, a expressément défendu d'établir de nouvelles vignes: mais malheureusement cette défense n'est pas mise en exécution, & il n'est pas rare de voir les préposés des villes & villages les premiers à l'enfreindre, ou à l'éviter.

Tels sont, à peu près, les principaux obstacles qui s'opposent à l'amélioration de l'agriculture dans le Pays de Vaud. Les bornes de votre feuille, Messieurs, ne me permettent pas de parler ici des moyens pour les faire disparaître: d'ailleurs, j'espère que quelque Patriote, joignant plus de connaissances dans cette partie, à une bonne volonté égale à la mienne, voudra bien traiter cette matière dans un Mémoire séparé.

Signé, UN HABITANT DU JURA.

A L'ANONYME qui nous a adressé un Manuscrit sur la culture de la vigne, & la manipulation des vins.

MONSIEUR,

Nous ne pouvons trop vous remercier de la bonté que vous avez eu, de nous communiquer votre manuscrit, & de la confiance que vous nous témoignez. Vous l'avez bien prévu, Monsieur; nous ne pouvons l'insérer tout entier dans nos feuilles: mais il y aurait un moyen d'en faire usage, si vous nous le permettez. Ce serait d'en tirer les questions les plus intéressantes, les expériences les plus utiles, les résultats les plus précis, & de les publier séparément. Par là, votre Mémoire nous serait d'un grand secours; ces faits, ces demandes isolées frapperaient davantage, & seraient même peut-être plus utiles que données en bloc. Ce serait remplir vos vœux, puisque vous n'avez que celles d'être utile au pays: ensuite on pourrait les rassembler, & y joindre les lumières qu'elles auraient fait naître.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

LES RÉDACTEURS.

On s'abonne tous les jours pour ce Journal, dont il paraît un N^o. toutes les semaines, chez M. J. LANTEIRES à Lausanne; le prix de la souscription est de 4 liv. de Suisse, ou 6 liv. de France pour toute l'année, payables à l'avance; l'abonnement commence du jour qu'on a souscrit. Les frais de port aux Bureaux des postes ne sont dans tout le pays que la moitié de ce qu'on payerait pour une lettre simple.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 DÉCEMBRE 1786.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 49 minutes 30 secondes, & se couche à 4 heures 10 minutes 30 secondes.
La LUNE se leve à 1 heure 42 minutes 43 secondes du soir.

Observation Météorologique.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
7 Déc.	4. 5. au dessus 0	4. 0. au dessus 0	3. 5. au dessus 0	26. p. 3. lig. 0	26. p. 3. lig. 0	26. p. 2. lig. 9
8 . . .	3. 0.	5. 0.	4. 0.	26. 4.	26. 4.	6 26. 3. 0
9 . . .	3. 5.	4. 0.	3. 0.	26. 2.	6 26. 4.	0 26. 3. 6
10 . . .	5. 0.	5. 5.	3. 5.	26. 1.	0 26. 1.	0 26. 0. 9
11 . . .	5. 0.	4. 0.	3. 5.	26. 5.	0 26. 4.	6 26. 5. 0
12 . . .	4. 0.	5. 0.	5. 0.	26. 6.	6 26. 6.	3 26. 5. 6
13 . . .	5. 0.	7. 0.	4. 0.	26. 5.	0 26. 5.	0 26. 5. 0

PHYSIQUE.

Suite de la Notice sur l'ouvrage de Monsieur de Loys.

LA seconde époque est l'invention du télescope & du microscope en 1590, par Zacharie Johannides & son fils, de Middelbourg. L'auteur fait précéder cette découverte d'une histoire de l'optique, qui nous apprend que les anciens ont connu tous les premiers principes de cette science; que l'école de Pythagore enseignait que la lumière se propage en ligne droite, & se réfléchit sous un angle égal à celui de son incidence; que Platon la croyait composée & divisible, & que ces philosophes expliquaient les couleurs par les mouvements

différents qu'excite, dans l'organe de la vue, le mélange différent des éléments lumineux; que Ptolomée a décrit la manière dont s'opère la réfraction, & l'attribuait, comme Newton, à l'attraction; que l'explication de l'arc-en-ciel & des parélies, remonte aux siècles les plus reculés. Que les anciens Romains connaissaient le verre, & même le secret, aujourd'hui perdu, de le rendre ductile & flexible; qu'on peut conclure de plusieurs passages d'Aristote, de Strabon, de Jamblique, de Plutarque, d'Aulugelle, qu'on se servait, dans la plus haute antiquité, de plusieurs instruments propres à rapprocher les objets éloignés, ou à grossir les plus petits. Que Roger Bacon, ce Moine Anglais du XIII siècle, dont on ne parle point

assez, & qui par la seule force de son génie, a deviné presque tout ce que les âges suivans ont découvert à force de recherches & d'expériences; que Bacon connaissait les lunettes, les télescopes à réfraction & à réflexion, les combinaisons des deux, les microscopes, les verres qui rapétissent, & en général, toutes les espèces qui produisent des apparences extraordinaires; que les miroirs ardents, en particulier, ont opéré, entre les mains d'Archimede & de Proclus, des effets que les modernes n'ont pas même essayé d'imiter. Ce détail curieux ne tend point à déprécier les découvertes plus récentes: mais il prouve au moins, que les sciences ont une origine plus ancienne qu'il ne plait à notre vanité moderne de se le persuader; que tous les germes de nos plus belles théories sont épars dans le vaste champ de l'antiquité, & que si l'on voulait fouiller avec un peu plus de soin cette mine si riche & si féconde, qu'on néglige trop, après l'avoir peut-être trop admirée, on s'épargnerait souvent des tentatives inutiles, & des erreurs en tout genre.

La troisième époque tombe sur l'an 1605, & nous présente l'important principe de la pression égale des fluides en tout sens, reconnue & démontrée par l'Hollandais Stevin; principe dont les conséquences ont étonné les physiciens eux-mêmes, en leur offrant autant de paradoxes que de vérités. L'histoire de l'aiman & de la boussole, & la chronologie de l'astronomie, conduisent à la quatrième époque de 1609, où Kepler trouva la route des planètes autour du soleil, & le rapport des temps de leurs révolutions avec leur distance de cet astre. Arrêtons-nous ici, & renvoyons à l'ouvrage même, dont on ne peut extraire un

article, sans regretter ceux qu'on est forcé d'omettre. Les Physiciens y trouveront des détails historiques, peut-être nouveaux pour eux, & les hommes du monde seront flattés de saisir, sans effort, les plus grandes vérités, & de s'instruire en s'amusant. Le style nous en a paru bon & convenable au sujet, & tout nous fait souhaiter que l'Auteur, encouragé par le succès de ce premier volume, puisse finir son entreprise. Elle est digne d'un petit-fils du célèbre de *Croufaz*, & du frere de M. de *Chezeaux*, ce génie aussi grand que modeste, auquel il n'a manqué qu'une plus longue vie, pour égaler la réputation des plus illustres astronomes qui ont jamais été. Mais ceux qui savent quels obstacles opposent aux talents & aux travaux de l'Auteur, une santé languissante & des chagrins accablans, lui tiendront encore plus de compte de ses efforts, & ajouteront à l'estime, qu'on ne peut refuser à ses lumières, celle qui est due à sa patience, à son courage chrétien, & à son infatigable activité.



B E L L E S - L E T T R E S.

Les deux Canards, Fable.

Un canard, au retour d'un assez long voyage,
 Au bord de son étang, retrouve un vieux voisin;
 Et puis de s'embrasser, ainsi que c'est l'usage,
 Bras dessus, bras dessous; — Dans ce climat lointain
 Qu'avez-vous vu de beau, donnez-m'en des nouvelles?
 Trouve-t-on des canards dans ces sauvages lieux?
 Ont-ils, ainsi que nous, de bien brillantes ailes,
 Notre grave maintien, nos cris harmonieux? —
 J'ai vu, dit l'arrivant, soit dit, sans vous déplaire,
 Un oiseau bien plus grand que nous, & bien plus beau,
 Très-rarement en l'air, il habite la terre,
 Et plus souvent encore, on le trouve sur l'eau;

Des êtres emplumés, c'est le plus admirable,
 Son col long est lustré; son plumage tout blanc,
 Son regard dédaigneux; d'une aile formidable,
 On le voit s'élever & se battre le flanc :
 On prétend que sa voix est très-mélodieuse,
 Mais qu'il ne chante qu'en mourant.
 De Pline, l'Histoire fameuse,
 Ne le cite qu'en l'admirant. —
 Que dites-vous ? Col long, blanc, & brillant plumage,
 Grandes ailes, regard hautain,
 Vivant dans l'eau, comme sur le rivage:
 Mais vraiment, cet oiseau, pas plus tard que demain,
 Je vous en ferai voir; la seule différence
 C'est qu'ici, chaque jour, il fait ouïr son chant.
 Vous en verrez en abondance,
 En suivant ce ruisseau, quelques pas seulement.

Dans ce même moment, ils rencontrent une oye,
 Qui tout en dandinant, cheminait sur ses pieds.
 Le Ciel, dit le canard, tout exprès nous l'envoie;
 Voyez, n'est-ce pas là l'oiseau dont vous parliez,
 Dont Pline a célébré le chant dans son Histoire,
 Et que vous admirez avec tant de raison ?
 Mais, dit le voyageur, si j'ai bonne mémoire,
 Cet oiseau-là, c'est un oïson,
 Tel que sur la machine ronde
 On en trouve dans chaque coin,
 (Car d'oïsons est peuplé le monde)
 Mais d'être cigne, il est bien loin!

Moralité.

C'est, sans doute, un grand avantage
 De voir par ses amis son mérite exalté;
 Mais s'ils sont ignorans, que nous fait leur suffrage ?
 De leurs éloges vains, peut-on être flatté ?
 Vous dont on applaudit les pièces fugitives,
 De vos rares talens, foyez moins glorieux :
 Tel a passé toujours pour cigne sur ses rives,
 Qui n'eût jamais été qu'oïson dans d'autres lieux.



OFFRANDE des Bardes de Silésie, pour 1786.

Cet ouvrage Allemand est une espèce d'Al-

manach des Muses; peut-être la traduction littéraire des deux morceaux qui suivent, pourrait en donner quelque idée.

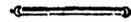
“ Le grand Philosophe Ariste se plaint de
 „ ce que le monde est rempli de fous. Mon
 „ enfant, repart sa femme, cesse de te plain-
 „ dre, & apprends de moi à les souffrir ”.

P. M. RAHMEL.

Sur la mode de porter sur sa poitrine le portrait de son mari.

“ Comme chaque Auberge porte un ensei-
 „ gne, la poitrine de chaque Dame porte main-
 „ tenant le portrait de son mari. Ici, comme
 „ là, logent souvent beaucoup de gens; rare-
 „ ment, seulement, ceux dont le portrait orne
 „ l'enseigne ”.

PAR LE MÊME.



AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De L...., 6 Décembre 1786.

MESSIEURS,

Vous auriez dû, ce me semble, en rapportant, dans votre feuille du 2 de ce mois, l'accident arrivé à cet infortuné manœuvre, faire sentir combien il serait important d'étaçonner les fossés un peu profonds, sur-tout dans ce pays où le terrain est presque toujours en pente, & où la terre végétale repose immédiatement sur de la glaise, en sorte que dans les pluies abondantes, l'eau ne pouvant pas pénétrer cette dernière terre, elle doit nécessairement entraîner la première en s'écoulant, & détruire au moins l'ouvrage fait, si elle n'occasionne pas des accidents fâcheux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

É T A B L I S S E M E N T.

Il n'est, sans doute, plus nécessaire de faire l'apologie des Sociétés savantes. L'amour des sciences qu'elles ont répandu par-tout, & la multiplicité de leurs travaux, sont à la fois les monumens de leur gloire, & les témoignages de leur utilité. On apprendra donc, avec bien du plaisir, que la Société des Arts de Genève a repris ses travaux, suspendus par des circonstances malheureuses.

Le bien que cette Société a déjà fait, nous permet de juger de celui qu'on doit attendre d'elle, maintenant que, par sa nouvelle constitution, elle peut embrasser un plan plus étendu. Le programme qu'elle vient de publier, nous développe ses vues patriotiques. Il suffira donc de remarquer ici, que les objets principaux de son attention seront, 1°. l'instruction des Artistes Genevois; c'est dans ce but qu'elle a établi une école gratuite de dessin; & qu'elle a ouvert un cours de chimie auquel elle se propose de joindre un cours de mécanique. 2°. Les moyens d'encourager les Artistes, & de créer, pour ainsi dire, de nouvelles branches d'industrie. 3°. Enfin, elle s'occupera à faire des recherches particulières sur divers objets d'utilité publique, en ce qui touche aux arts. Les Mémoires que cette Société publiera, réfléchiront, pour ainsi dire, sur tout le public, la lumière qui résultera de ses travaux, & contribueront au perfectionnement des arts dans toute l'Europe.

Pour répondre des succès de cette institution, aussi utile que patriotique, il suffit de savoir, que M. le Professeur de Saussure est un de ses chefs, & que des Savants tels

que Messieurs Sénéquier, Tingri, Pictet; & des Artistes tels que Messieurs Droz & Paul, sont au nombre de ses Membres.

N É C R O L O G I E.

Monsieur le Ministre Mingard, Pasteur de l'église d'Assens, est mort, le 8 de ce mois, dans sa maison de Beaulieu. Sa famille pleure un parent qui lui étoit tendrement attaché, & son troupeau, un Conducteur vigilant, humain, affable qui s'étoit acquis l'estime des Catholiques dont il étoit environné, & la confiance du Curé qui les dirige. Ses amis regrettent vivement un homme aimable, d'un commerce sûr & du meilleur caractère: & les Lettres, un Écrivain estimable, qui a publié un Abrégé de l'Histoire Universelle, & enrichi l'Encyclopédie d'Yverdon d'une multitude d'articles intéressans, où l'on remarque une grande variété de connaissances, & beaucoup de facilité dans le style & les idées.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous avons vu insérée dans le Journal de Paris, du 28 Novembre, la même notice que celle qui nous a été adressée sur la traduction française du *Voyage de M. William Coxe, en Pologne, Russie, &c.* par M. Mallet, ci-devant Professeur Royal à Copenhague, &c. Ce qui peut-être nous excusera de ce que nous ne la consignerons pas dans notre feuille.

M O R T S.

Sieur Jean Baptiste Renou.
Jeanne Benigne Peyregnet, fille mineure.
M. le Ministre Jean Henri Mingard, Pasteur de l'Eglise d'Assens.
Madame la veuve de M. l'Ancien Bourfier, Pierre de Seigneux.

S U P P L É M E N T A U N^o. 3
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

16 DÉCEMBRE 1786.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 6 Novembre 1786.

MESSIEURS,

LES cœurs bons & honnêtes me dispenseront d'orner le trait suivant des graces du style.

Le nommé *Bérond*, Languedocien, & ouvrier en tannerie, vint travailler à Lausanne il y a plus de vingt ans. Un jour qu'il étendait des peaux dans un grenier, il se laissa tomber dans la rue; on le releva fracassé, & sans espérance de lui sauver la vie. Cependant, les secours de la bienfaisance & ceux de l'art, parvinrent, à le mettre en état, après des souffrances longues & cruelles, de se soutenir à l'aide de deux béquilles. Devenu incapable d'exercer sa profession, il se disposa à retourner dans sa patrie: mais il lui restait le regret de ne pouvoir reconnaître les secours qu'il avait reçus. Il fit à ses bienfaiteurs les plus vives, les plus touchantes instances, pour qu'ils voulussent bien mettre un prix à des soins que l'humanité seule avait engagé à lui donner, & ils y consentirent pour ne pas affliger sa délicatesse.

Il partit, arriva chez lui, y éleva une petite école, & y joignit, au produit de ce travail, celui de quelques ouvrages à l'aiguille. Chaque jour il retranchait à son faible salaire,

pour remplir l'obligation qu'il s'était imposée, & qu'il regardait comme une des loix les plus sacrées de l'honneur & de la probité. Il lui fallût vingt ans pour parvenir à former la somme nécessaire, & y joindre les intérêts au taux le plus haut. Alors il la fit parvenir à ses bienfaiteurs, par un homme respectable de cette ville. La plupart étaient morts; ceux qui restaient encore, avaient oublié cet honnête homme & son existence.

Mon pere avait eu le bonheur d'être un de ceux qui le secoururent, & je reçus la rétribution qui lui était due: mais, comment pouvais-je l'accepter? J'aurais avili la mémoire de mon pere, en recevant le prix de son humanité. Ah! c'était bien assez de jouir de la douce émotion que ce trait d'une probité rare, fit ressentir à mon cœur! Brave & honnête homme, ai-je dit, que le prix que tu destinais à une action que j'envie, devienne le soutien d'une vieillesse que tu sauras rendre si respectable! Et puisse ton exemple, mieux imité, être ta récompense, comme il suffit à la mienne!

Puissez-vous, Messieurs, avoir souvent des faits pareils à consigner dans votre feuille!

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, C. F. R.

É C O N O M I E.

On a publié, il y a quelque temps, un procédé pour garantir les groffelliers des insectes qui en rongent les fruits & les feuilles. Il consiste à mouiller les branches de l'arbrisseau avec une eau de savon très-forte, aussi-tôt que les feuilles en sont tombées, & à le répéter au Printemps suivant, lorsque les bourgeons paraissent.

(*Extrait d'un papier étranger.*)

P H Y S I Q U E.

P H Y S I Q U E du peuple, pour détruire l'erreur & les superstitions, par Jean Henri Helmutz, Ministre à Volkmandorf & Nordsteinbke.

Cet ouvrage écrit en langue Allemande, est destiné à être répandu dans les écoles de la campagne, afin que les maîtres en lisent, à haute voix, un morceau une ou deux fois par semaine. L'Auteur desire aussi que les Pasteurs, dans les visites qu'ils font aux écoles, en expliquent, de temps en temps, quelques passages.

Puissions-nous, par l'annonce de cet ouvrage, faire naître l'idée à quelque bon & zélé patriote, d'en composer un sur le même sujet, qui puisse circuler dans nos campagnes, & dans les mains des personnes du peuple!

A V I S D E S R É D A C T E U R S.

Nous recevrons toujours, avec beaucoup de reconnaissance, les lettres, piéces fugitives, ou autres articles qui nous seront adressés, (pourvu qu'ils soient francs de ports) sinon, ils resteraient au Bu-

reau des Postes. Nous en ferons usage, quand rien ne s'y opposera: mais nous avertissons, qu'il nous serait impossible de suffire à notre tâche, si nous avions à répondre aux réclamations qui pourraient nous être faites, lorsque quelque raison nous aurait engagé à les supprimer, ou à les abréger. Nous prévenons encore, que lorsque nous avons promis, dans le Prospectus de notre feuille, que nous doiterions, autant qu'il est possible, les expressions techniques, nous ne croyons pas nous être ôté la ressource de les employer, quand elles deviendront nécessaires, pour la concision du style, & l'intelligence du sujet.

On paye actuellement à Paris les rentes des six premiers mois de 1786, à la lettre M.

L I V R E S D I V E R S.

Mémoire & instruction sur la culture, l'usage & les avantages de la racine d'abondance ou de disette; d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & des animaux domestiques; sur la culture des carottes & de la Spergule, par M. l'Abbé Comerell, correspondant de la Société Royale des Sciences, &c. A Lausanne, chez François Grasset & Comp. in-8°. 1786.

Cette brochure contient un Avis des Editeurs. L'Introduction, qui indique les propriétés de cette plante-racine. Le temps & la maniere de la semer. Préparation de la terre où l'on veut la transplanter. Observation. Temps & maniere d'y procéder. Première récolte des feuilles, & culture des racines. Produit des feuilles; leur usage pour l'homme & le bétail. Observations essentielles. Récolte des racines, &c. &c. Prix, 10 sols de Suisse, broché.

Almanach de Goshu, pour l'année 1787, dans des étuis & doré sur tranche. Cet Almanach, assez connu, contient de jolies figures en taille-douce, avec leurs explications; la naissance, les mariages de tous les Potentats de l'Europe, & de toutes les maisons Souveraines, ainsi que des grandes maisons de l'Allemagne, de même qu'un grand nombre de choses instructives. Prix L. 2. de Suisse.

Almanach de Goettingue, pour l'année 1787, du même genre & de la même forme. Il contient aussi de jolies estampes, & des diversités autant agréables qu'instructives. Prix L. 2. de Suisse. (Chez les mêmes Libraires.)

S P E C T A C L E S.

Les Comédiens Français donneront aujourd'hui, pour clôture, *Adelaide du Guesclin*, tragédie en 5 actes de M. de Voltaire; suivie d'*Alexis & Justine*, opéra en 2 actes de M. Monvel.

On s'abonne tous les jours pour ce Journal, dont il paraît un N°. de quatre pages in-4°. toutes les semaines, chez M. J. LANTEIRES à Lausanne; le prix de la souscription est de 4 liv. de Suisse, ou 6 liv. de France pour toute l'année, payables à l'avance: l'abonnement commence du jour qu'on a souscrit. Les frais de port aux Bureaux des postes ne sont dans tout le pays, que la moitié de ce qu'on payerait pour une lettre simple.

JOURNAL DE LAUSANNE.

23 DÉCEMBRE 1786.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 52 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes 30 secondes.

La LUNE se leve à 9 heures 40 minutes du matin.

<i>Observations Météorologiques.</i>								
Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.				
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.		
14 Déc.	4. o. au dessus	4. o. au dessus	3. o. au dessus	26. p. 5. lig.	26. p. 5. lig.	26. p. 5. lig.	26. p. 5. lig.	26. p. 5. lig.
15 . . .	3. o.	4. o.	2. o.	26. 5.	26. 5.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
16 . . .	2. o.	2. o.	1. o.	26. 3.	26. 2.	26. o.	26. o.	26. o.
17 . . .	o. o.	o. 5.	o. 1.	26. o.	26. o.	26. 9.	26. 1.	26. o.
18 . . .	o. 1. au dessous	o. o. au dessous	o. 1. au dessous	26. 1.	26. 1.	26. o.	26. 1.	26. o.
19 . . .	o. 1.	o. 1. o.	o. o.	26. o.	25. 9.	26. 2.	26. 2.	26. o.
20 . . .	1. o.	o. 1. 5.	o. 2. o.	26. 9.	26. o.	26. o.	26. 6.	26. o.

É C O N O M I E.

De ***, 6 Décembre 1786.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

*Tout ce qui est pratiqué depuis long-temps est bien fait ;
car ma nourrice me l'a dit.*

MESSIEURS,

L'Article sur le rouissage du chanvre, que vous avez inséré dans votre première feuille, a excité dans notre Cercle de vives réclamations; nos agriculteurs se sont fortement récriés contre cette innovation: ils ont démontré, de la manière la plus claire, que vous ne deviez point chercher à répandre les lumières dans ce pays-ci,

Et qu'au lieu de planter l'arbre de la Science, Vous devez cultiver celui de l'Ignorance.

Je fais, MM, que vous prétendez, avec Messieurs Duhamel, Marcandier, Rozier, Prozet, & autres petits agriculteurs & savans de cette classe, que le rouissage à l'air est le plus mauvais de tous; que l'humidité de l'air, ou de la rosée, n'agit que lentement sur le chanvre; que par conséquent, la partie gommeuse ne peut être délayée assez vite & suffisamment, pour recevoir le mouvement fermentatif qui doit la détruire; que ce dernier ne peut y être que lent, alternatif & partiel; que les parties résineuses doivent s'amonceler sur la fibre, & y faire des taches; que l'écorce ne peut jamais être bien séparée de la chenevotte par ce moyen; que s'il survient de longues pluies, lorsque le chanvre est étendu à l'air, la terre s'unit à l'écorce, & lui communique

une couleur désagréable; que les parties résineuses se mêlant dans la poussière, lors du battage, elles affectent cruellement la poitrine des personnes occupées à ce genre de travail; que d'ailleurs cette méthode est fort longue; & vous concluez de tout cela, que par le rouissage à l'air, on n'obtient jamais un chanvre aussi beau, aussi souple, & aussi aisé à blanchir; que par votre méthode, ni même que par le rouissage à l'eau. Mais, Messieurs, c'est en vain, que vous vous appuyez sur l'expérience, & sur une saine théorie; c'est en vain, que vous nous conseillez de couper la racine, & la partie branchue du chanvre pour le faire rouir; c'est en vain, que vous nous faites voir, qu'en détruisant, par votre méthode, les parties résineuses, vous diminuez les effets nuisibles du battage: nous vous répondrons par un argument sans réplique, c'est mon Epigraphe; *tout ce qui est pratiqué depuis long-temps est bien fait; car ma nourrice me l'a dit.* Mais sans m'appuyer sur une autorité aussi respectable, je suis étonné qu'une réflexion, bien simple, ne se soit pas présentée à votre esprit; c'est qu'il est inutile de chercher à perfectionner la fabrication de la toile dans le Pays de Vaud, puisque, comme chacun le fait, elle est déjà parvenue à son plus haut degré de perfection. Le fait parle ici, Messieurs; voyez, je vous prie, nos toiles; pourrait-on désirer un autre tissu, une plus grande finesse, une blancheur plus éblouissante? Enfin leur solidité même ne prouve-t-elle pas celle de nos raisons?

Vous avez donc commis, Messieurs, un crime de *leze-routine*, de *leze-coutume*, au premier chef, & vous avez encouru le blâme de

notre illustre Cercle: j'espère que ce malheur vous empêchera dorénavant d'attaquer le joug de l'habitude qui doit vous être sacré, & que vous voudrez bien imprimer ma lettre pour détruire, par mes argumens triomphans, les fâcheuses impressions que votre article a pu faire dans le Public, qui, je le dis à regret, n'a que trop de penchant à s'instruire.

Signé, JEANNOT LE ROUTINIER, Secrétaire perpétuel du Cercle des Agriculteurs.

BELLES-LETTRES.

LE BON CONSEIL, Conte.

FILS d'un défunt Cabaretier,

Un Faquin, loin du lieu témoin de sa naissance,
Prenant un nom, un titre, & l'air de l'importance,
Voulut un jour battre son Perruquier.

Pourquoi cette vive colere?

Dit le Coëffeur, bien instruit & malin.

Imitez Monsieur votre pere,

Il mettait de l'eau dans son vin.

(Extrait du *J. de Paris*, du 7 de ce mois.) P. M. le M. de F.

ARCHITECTURE.

Il en est des secrets pour guérir les cheminées de la fumée, comme des recettes en médecine; chacun a le sien: mais comme des palliatifs ne peuvent guérir une maladie chronique, une construction de cheminée, vicieuse, ne peut devenir bonne par quelques changemens dans ses parties. Ce n'est que par la reconstruction entière faite sur des principes sûrs, éclairés par le flambeau de la Physique, que l'on peut espérer, être même assuré, de la mettre à l'abri de la fumée. Ces principes sont, que l'ouverture du chambranle doit être en proportion avec la grandeur de la chambre; car

s'il n'y a pas, dans la capacité de la chambre, un volume d'air suffisant pour faire un courant, qui chasse la fumée dans le canal, la cheminée fumera nécessairement, sur-tout si les portes & les fenêtres joignent bien. Aussi observe-t-on généralement, que les cheminées placées dans de petites chambres, sont plus sujettes à fumer que celles qui le sont dans de grandes; il en est de même des cuisines. Et comme dans nos mœurs actuelles, on a plutôt de petites chambres que de grandes, il est essentiel d'avoir une construction de cheminée, telle qu'un petit volume d'air intérieur fasse le plus d'effet possible. De plus, on doit observer que la fumée est libre comme l'air; qu'elle ne veut être gênée, ni contrariée. Il faut donc bien se garder de rétrécir le canal par le bas; au contraire, il faut lui donner toute la largeur possible, & le rétrécir insensiblement, jusqu'à ce qu'il doive se relargir, insensiblement aussi, jusqu'à la souche (*), dont la construction la plus sûre est celle connue sous le nom d'*Italienne*. Cette diminution & augmentation du canal se fait en proportion de sa hauteur, & doit être faite par un ouvrier soigneux & intelligent. Il faut encore, autant qu'il est possible, que la souche dépasse le faite du comble, pour être à l'abri du ricochet des grands vents qui viennent frapper le toit en flancs. Lorsque la chose n'est pas possible, il y a des moyens qui seraient trop longs à détailler dans cette feuille. Si l'on s'écarte de ces principes, la cheminée fumera.

Il est encore une construction de bascules, qui aide à corriger une cheminée, qui, mal-

gré toutes les précautions de la construction, fumerait par de certains vents.

On doit encore observer, que lorsque deux fouches se touchent, ou sont fort près l'une de l'autre, elles sont fumer les deux cheminées; qu'il faut les rendre, autant qu'on le peut, indépendantes les unes des autres, soit en les éloignant, soit en leur donnant différentes hauteurs.

On doit suivre dans la construction des canaux de cheminées des cuisines, les mêmes règles que l'on vient d'indiquer, & comme elles n'ont point de chambranles, on doit élever le foyer, pour rétrécir d'autant l'espace du courant d'air qui, par-là, acquiert plus de force.

Je ne déciderai rien sur l'efficacité des fouches découvertes, annoncée dans le N°. 2 de ce Journal; il serait heureux que cela pût corriger un canal mal construit: on pourra s'en assurer par de nombreuses expériences.

Signé, DE HENNEZEL.

Lausanne, 11 Déc. 1786.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous aurions désiré que Mr. de Hennezel eût indiqué le point proportionnel où le rétrécissement de la cheminée doit finir, où l'élargissement doit recommencer.

M. Sulzer, dans son *Dictionnaire des beaux arts*, indique une construction de cheminée différente de celle de M. de Hennezel. Il conseille de faire, à l'entrée du canal, un renflement, &c.

A N E C D O T E S.

Je suis d'un naturel doux & gai, me dit

(*) Le corps de la cheminée qui sort du toit, & qui paraît au-dessus du comble.

hier un homme bien mis, mais essouffé & à l'œil hagard. Oui, je suis tranquille & indulgent : toutefois, un livre que je viens de parcourir, m'a rendu sombre, emporté, sévère ; c'est l'*Ane promeneur*. Un ennemi de la Religion l'a écrit sans doute ; j'ai vu la queue du loup fortir du manteau du Philosophe ; ses oreilles ont percé au travers du chapeau du Critique. J'ai voulu voir ce qu'en disaient les Journaux ; ils ont osé en parler avec éloge ; & je les ai jettés au feu, en disant comme Alceste :

Morbleu, vils complaisants, vous louez des sottises !

J'ai couru chez le Libraire, & lui ai demandé, s'il vendait encore ce mauvais livre. Mauvais ! Monsieur, m'a-t-il répondu ; il est très-bon ; j'ai vendu tous mes exemplaires. Les meilleurs livres sont ceux qui se vendent le mieux ! — Je suis resté confondu. O tems ! ô mœurs ! ô simplicité antique des Helvétiens ! qu'êtes-vous devenue ?

Il a repris un peu haleine : “Croyez-vous que l'Auteur de *Figaro* le soit aussi de ce magazin de *rebus*” ? Je ne fais, lui ai-je répondu. Beaumarchais se plaint de ce qu'on lui prête beaucoup de sottises. Mon homme, à ce mot, s'est ressouvenu de ce qu'on avait dit à l'Abbé Voisenon, qui faisait la même plainte : *tant pis, on ne prête qu'aux gens riches*. Son front s'est déridé ; son œil a brillé d'un feu plus doux, & il a pris congé de moi, comme si j'eusse été son meilleur ami.

Je me suis rappelé du proverbe : *Petite pluie abbat grand vent*.

Un jour Hogarth pria Garrick de permettre qu'il essaya de le peindre. Celui-ci parut y consentir volontiers ; mais à la première séance, il décomposa, par degrés, les traits de son visage, de sorte que, l'ébauche finie, Hogarth

fut obligé de convenir qu'elle ne lui ressemblait en aucune manière. Ce peintre fameux ne reconnut la plaisanterie, qu'après avoir tenté en vain, pendant plusieurs séances, de saisir les traits de ce grand Acteur.

J'aime à me peindre cette scène ; elle est l'image de la société : je crois y voir les Hogarths, les yeux fixés sur ces traits fugitifs qui leur échappent & se succèdent, & les Garricks employer tout leur art à échapper à l'attention qui les poursuit. Un rôle succède à l'autre, & souvent le même homme le joue à la fois.

C H Y M I E.

On lit sur divers papiers publics, qu'un Chymiste Allemand doit avoir découvert, que la graine de la plante appelée *Actea spicata*, (vulgairement herbe de St. Christophe) bouillie avec du tartre & une décomposition d'étain, produit exactement, en teinture, le même effet que la cochenille.

B I E N F A I S A N C E.

Si l'on ne peut donner des exemples utiles, il est beau encore de les imiter. On nous propose d'imiter le Journal de Paris ; d'établir, dans notre feuille, un Bureau de correspondance entre la bienfaisance & le malheur ; d'être, pour ainsi dire, le bras de l'humanité modeste ; de la charité qui se cache, pour relever, pour soulager, du moins, l'infortune connue. La personne estimable qui nous fait cette proposition, est bien sûre que nous nous empresserons d'entrer dans ses vues. Elle desire que nous consignions dans nos feuilles, & les sommes données, & leur destination, conformément à la volonté des bienfaiteurs. Elle nous conseille de prier un Pasteur, de vouloir bien recevoir les dons de notre main, & de les distribuer aux malheureux qu'on indiquerait dans ce Journal.

Nous nous hâtons donc d'annoncer, que la même personne qui nous a donné ce conseil, nous a fait remettre 4 liv. de Suisse, pour la veuve du manœuvre dont nous avons rapporté le triste sort dans notre premier N°. & qu'un de nos Pasteurs a bien voulu se charger de distribuer les dons de la bienfaisance.

M O R T S.

Marie, femme de Jean Pierre Regamey, de Lausanne.
 Jeanne M. Bellet, femme de J. L. Dumas, de Lausanne.
 Dame Jeanne Marie Mafrojan, née Boutan, de Lausanne.
 Marie le Souëf, veuve de Jacob Hignou, Français.
 Frederic Holliguer.
 Jeanne F. Grandjean, veuve d'Isaac Mayor, d'Echallens.
 André Schüller, gagne-denier.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 DÉCEMBRE 1786:

Le **SOLEIL** se leve à 7 heures 48 minutes 30 secondes, & se couche à 4 heures 11 minutes 30 secondes.
La **LUNE** se leve à 3 heures 12 minutes après midi.

Observations Météorologiques.										
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.			
	8 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		8 heur. du mat.		2 h. après midi.	9 heures du soir.
21 Déc.	o. o. au-dessous	26. p. 2. lig. o.	26. p. 3. lig. o.	26. p. 3. lig. 6						
22 . . .	o. 3.	o. 2.	o. 2.	o. 6.	o. 6.	o. 6.	26. 6.	26. 6.	26. 2.	5
23 . . .	o. 8.	o. 3.	o. 3.	o. 8.	o. 8.	o. 8.	26. 4.	26. 4.	26. 4.	7
24 . . .	o. 10.	o. 5.	o. 5.	o. 10.	o. 10.	o. 10.	26. 4.	26. 4.	26. 3.	2
25 . . .	o. 11.	o. 7.	26. 3.	26. 3.	26. 3.	6				
26 . . .	o. 3.	o. 2.	26. 4.	26. 4.	26. 5.	3				
27 . . .	o. o.	o. 1.	o. 1.	o. o.	o. o.	o. o.	26. 5.	26. 6.	26. 6.	o

BELLES-LETTRES.

LOGOGRIPE.

ME définir, lecteur, n'est pas chose facile,
Plusieurs le tenteront, j'en dérouterai mille.
J'enchaîne les héros, soumetts les Souverains,
Et décide souvent du bonheur des humains.
Sur six pieds, je puis être, ou ta femme ou ta mere.
Ore-moi tête, queue, & je serai ton pere.
Veux-tu, par le milieu, me couper sans pitié?
De toi je deviendrai la plus noble moitié.

ALMANACH DES MUSES DE VIENNE. MM.

Mastalier, Sonnenfels, Leon, Ratschky & Blumauer, M^{lle} Gabrielle de Baumberg, & plusieurs autres Auteurs connus ont contribué à ce recueil, où se trouvent des pieces char-

mantes. On y lit l'Eloge du porc, par M. Blumauer, l'un des Éditeurs de cet ouvrage. La singularité de ce sujet nous engage à en donner une traduction littérale. Mais on fait combien il est difficile, dans une telle traduction, de faire sentir tout le mérite de l'original!

„ O toi, animal utile, qu'on nomme avec dé-
„ goût, & qu'on mange avec tant de plaisir! mes
„ chants doivent apprendre ce que tu es au monde
„ qui dédaigne de te connaître.—Lorsque l'homme
„ te nomme mal-propre, parce que tu te roules dans
„ la boue; demande lui, s'il ne connaît plus l'étoffe
„ première de son origine?

„ Pallas elle-même (si l'on entend bien le prover-
„ be) te doit son savoir: (*sus Minervant*); c'est
„ pourquoi la sagesse de tous les tems s'est constam-
„ ment enveloppée dans la peau qui te recouvre.

„ La *tourbe* des hommes te méprise en vain. Le
 „ sage *Epicure* ne nous promet le plus haut point
 „ de bonheur que lorsque nous t'égalons. (*Epicuri*
 „ *de grege porcus*). L'homme orgueilleux, dans ces
 „ rêves de grandeur, a déjà entièrement oublié le
 „ gland qui fut autrefois, sous le même arbre, & ta
 „ nourriture & la sienne.

„ Le peuple t'accuse de malpropreté; lui, à qui on
 „ a le même reproche à faire! & l'on bénit tes jâmes
 „ bons à Pâques pour des estomacs chrétiens.

„ Et tes foies grossières, ne sont-elles pas tou-
 „ jours exemptes de cette fange qui te rend dégoû-
 „ tant à nos yeux? Ne leur devons-nous pas au con-
 „ traire toute notre propreté?

„ La plus mauvaise nourriture suffit pour augmen-
 „ ter, sans dépense, ta chair excellente; & l'homme
 „ qui engloutit la quintessence de la terre, peut-il
 „ se comparer à toi?—Ton lard même nous est sou-
 „ vent de la plus grande utilité!—O puisse donc
 „ devenir porc tel qui se laisse engraisser par le
 „ bonheur!

M É D E C I N E.

On lit dans un Journal étranger, que depuis plus d'un an Madame la M. de G. . . . était incommodée de sérosités qui s'étaient jettées sur les yeux; qu'elle s'avisa, il y a six mois, d'épanouir quelques roses, d'en composer une espèce de cataplasme qu'elle posa sur ses yeux, en se couchant, & qu'après avoir réitéré pendant un mois, elle s'est trouvée radicalement guérie (*).

(*) Est-on bien certain que l'usage de ces roses & la guérison, ne se sont pas rencontrés ensemble? On fait combien de personnes attribuent leur soulagement à des reme-

L I T T É R A T U R E.

G. le 18 Décembre 1786.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

L'établissement de votre feuille a intrigué; sa lecture intéresse; plus le public balance son jugement, plus il est doux de le déterminer.

Les obstacles littéraires sont nombreux, si on les compte; ils seraient destructeurs, si on ne les méprisait pas; & le progrès des lettres est nul, si le découragement s'en mêle.

Un Journal est généralement utile; c'est une Gazette Littéraire, qui met l'individu, reculé des théâtres, au niveau des événements.

Ses fins doivent correspondre à son but; & son but, en morale, a des principes bien vus; ce que la presse sanctionne, s'insinue si aisément, que l'on ne peut trop épurer cet article.

Moraliser à tout propos, c'est *Caribde*; il faut l'éviter: on devient ennuyeux, pédant, ridicule; il n'y aura que deux dévotés qui liront le Journal.

La partie critique est essentielle; les nouveaux ouvrages passent au creuset du Rédacteur; s'il est éclairé, le lecteur se forme; s'il est impartial, il apprend à apprécier; & la feuille devient un catalogue raisonné, directeur excellent, & conseiller fidele.

Les piéces fugitives devraient trouver dans les Journaux, une place facile; trop de sévérité rebute un Auteur qui s'essaye; un peu d'indul-

des qui n'en operent aucun sur d'autres: toutefois la simplicité de celui-ci nous a autorisé à l'annoncer.

Note des Rédacteurs.

gence aiderait à ses efforts; une critique sûre, corrigerait ses défauts... Il apprendrait insensiblement à voler, par l'exercice de ses ailes.

En général, MM. un Journal devrait réunir tous les genres; tous les Lecteurs ne sont pas Economes; tous ne sont pas Littérateurs; tous ne sont pas Physiciens; il faut apprêter plusieurs mets, quand on a plusieurs convives; & tel Agriculteur à qui vous ne parleriez que du Parnasse, penserait à l'aller défricher.

Cette variété ferait sans doute trop pénible, & ferait échouer la plus vaste imagination: un Rédacteur y supplée par une correspondance active, par des lectures bien faites, par des extraits judicieux; sa feuille est moins l'ouvrage d'un seul, que la compilation de plusieurs.

Ce plan, votre Prospectus l'annonçait au public; & vos premiers numeros, chose rare, n'ont pas démenti votre Prospectus; l'on y a trouvé de l'utile & de l'agréable, du style & de l'intérêt, tout ce qui peut faire réussir, tout ce qui pourra nous plaire. (*)

Continuez, MM., une tâche aussi glorieusement commencée; soutenez l'intérêt que vous inspirez; pensez du sein de vos travaux, que s'il est difficile de servir le public, il est beau de le contenter.

Dans nos soirées d'hiver, ma plume s'amuse quelquefois; si ses premiers essais passent sans anathème, elle écrira quelque chose...

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. Un de vos Abonnés.

ESSAI sur l'Éducation intellectuelle, avec le projet d'une Science nouvelle, par ALEX. CÉSAR CHAVANNES, Professeur dans l'Académie de Lausanne.

Cet ouvrage n'est pas moins intéressant par le but que l'Auteur se propose que par la manière dont il le remplit. On n'y trouvera ni de jolies phrases, ni de l'esprit, ce mérite unique & frivole de nos petites productions modernes; mais il est rempli de réflexions neuves, vraies & profondes, exprimées dans un style clair, pur & simple. On y reconnaît par-tout l'homme de génie & le savant, & ce qui vaut encore mieux, l'homme sensible, qui ayant été à portée de suivre les études publiques, a gémi de voir, dans un siècle qui se dit philosophe, la barbarie régner encore dans presque toutes les écoles savantes, & faire gémir les jeunes gens sous un tas de rudimens, de principes abstraits, & de généralités de toute espèce, où ils ne comprennent rien, & dont leur intelligence ne retire aucun fruit. L'Auteur, après avoir fait sentir les défavantages de cette méthode universellement adoptée, en propose une plus naturelle, plus rapprochée de la marche constante de l'esprit humain, plus sûre par conséquent & plus instructive, c'est de commencer par fixer l'attention des enfans sur les objets qui sont sous leurs yeux; les faits dont ils peuvent s'assurer par le rapport de leurs sens; les phénomènes de l'art ou de la nature qui sont à leur portée; les choses de détail en un mot,

(*) Ah! Monsieur, vous nous louez comme on loue les Rois, non du bien qu'ils ont fait, mais de celui qu'on voudrait leur voir faire.

& les êtres individuels qu'ils peuvent saisir & retenir sans efforts, & de partir de cet amas de connaissances d'autant plus sûres qu'ils ne les devront qu'à leur expérience, d'autant plus utiles qu'elles auront été choisies avec discernement, pour les élever graduellement aux idées générales, aux propositions, aux règles, aux principes qui sont le résultat naturel des idées particulières, & qu'on ne peut comprendre sans elles. D'après cet aperçu d'une vérité frappante, l'Auteur prend son élève dans l'âge le plus tendre, le suit d'année en année, le fait passer, à mesure que ses forces intellectuelles se développent, à des travaux différens, mais toujours liés ensemble par un enchaînement naturel, & toujours proportionné à sa capacité acquise, & ne le quitte point qu'il n'ait fini la plus intéressante de toutes les études, celle de l'homme ou l'*Anthropologie*.

Cette science qui n'avait point eu de nom jusqu'à présent, & dont les matériaux dispersés, n'ont jamais été réunis, prend, entre les mains de l'Auteur, une forme régulière & un corps complet, qui plaît & attire autant par la variété de ses parties, les plus dignes de notre curiosité, que par l'intérêt du but unique auquel elles se rapportent, qui est notre propre nature. On en trouve ici une légère esquisse qui en donne la plus grande idée; mais en excitant nos desirs, elle ne servirait peut-être qu'à nous affliger, si l'on pouvait croire que ce fut un portrait de fantaisie dont l'original n'existerait point encore. Notre savant Professeur nous rassure, en nous apprenant que le cours entier de cette Science nouvelle existe en manuscrit dans son cabinet, & n'attend que l'ordre du public pour lui être communiqué. Nous osons espérer que cet ordre

lui sera notifié par acclamation & d'une manière efficace; & qu'on sentira que, malgré le mérite des romans & des lettres qui se succèdent sans cesse dans ce siècle tout pétilant d'esprit, il faut quelque chose de plus pour l'éducation intellectuelle. Nous espérons moins de voir exécuté le projet d'institution nationale tracée par l'Auteur; peut-être est-il trop beau, & ne sommes-nous pas assez mûrs pour l'adopter: mais puisse au moins cette idée, jettée comme un germe précieux sur la face de la terre, s'arrêter un jour dans quelque coin privilégié de l'univers, y prendre racine, & après bien des hazards, des tentatives & des modifications, donner aux générations futures l'exemple d'un établissement qu'on rougira de n'avoir pas formé plus tôt, & qu'on voudra par-tout imiter!

(Cet ouvrage se trouve chez J. Mourer, Libraire.)

B I E N F A I S A N C E .

Dimanche matin, nous avons reçu 4 liv. de Suisse pour la veuve du manœuvre, dont nous avons rapporté l'accident dans notre premier N°. — Le même jour, après midi, il nous parvint 32 liv. soit huit écus neufs, pour être distribués AUX PAUVRES HABITANS de cette ville, qui auraient le plus grand besoin de chauffage. Pour répondre, le mieux possible, aux louables intentions du Bienfaiteur, nous avons remis cette somme à M. le Doyen Chavannes, & à MM. les Pasteurs Secretan, Bournet & Bugnion, lesquels ont bien voulu prendre la peine de la distribuer, selon qu'il nous a été prescrit. Dans quelques semaines, nous annoncerons cette distribution, dans le détail qu'on nous demande. — Mardi matin, nous avons reçu 28 liv. soit sept écus neufs, ployés dans du papier bleu, dont nous avons fait l'usage indiqué. — Ces différens dons sent à nos yeux.

M O R T S .

D. Mogeon, cordonnier. — J. F. Lemat, fils mineur. — Madame J. S. Boifot, Eponse de M. Menner, Secrét. de la Noble Justice de Lausanne. — J. F. I. Dubourant, fils mineur. — H. J. Burnier, de Lutry. — Suzanne Courvoisier Piot, fille mineure.

S U P P L É M E N T A U N^o. 5
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

30 DÉCEMBRE 1786.

É T A B L I S S E M E N T.

Celui de la *Correspondance générale & gratuite pour les Sciences & les Arts*, est un des plus utiles, des plus vastes qui existent; les Journalistes se sont faits un devoir de l'annoncer, & dans notre petite sphere, ils nous prescrivent de les imiter.

Une personne, en quelque lieu qu'elle se trouve, peut y trouver les renseignements qu'elle desire, sur les Sciences & sur les Arts, pour des secours, pour des protecteurs nécessaires au développement des talents, & pour se les rendre utiles. Les services qu'on y rend, donnent, réciproquement, des droits pour en recevoir; & telle est la base de cet Etablissement.

Une correspondance particulière avec les Savans, les Gens de lettres & les Artistes de tous les pays, sur tout ce qui s'est fait ou essayé de faire dans les objets de leur ressort, & dont les détails sont annoncés, avec l'extrait des principaux papiers publics, dans la feuille hebdomadaire qui a pour titre: *Nouvelles de la République des Lettres & des Arts* (*). Un salon ouvert tous les jeudis pour servir successivement de point de réunion aux talens en tout genre, à toutes leurs productions, & de

rendez-vous à toutes les personnes adonnées, par état ou par goût, aux Sciences & aux Arts. Enfin, une association divisée en Associés protecteurs, qui payent 96 liv. par an; & Associés ordinaires, qui en payent 48; & le prix de la souscription de la feuille: voilà les moyens par lesquels se soutient cet Etablissement.

Chaque Associé qui reçoit la feuille de Correspondance, a le droit de recommander les personnes de son pays, qui auraient des demandes à faire au Bureau, & participe chaque année à une Loterie des principaux ouvrages, en tout genre, des artistes de tous les pays; l'Associé protecteur, à raison de trois billets; l'Associé ordinaire, à raison d'un seul.

Pour étendre les avantages de cet Etablissement à tous les talens, à tous les pays, les Associés sont choisis dans toutes les classes de la société; & tous doivent être respectables par leurs qualités personnelles. Lorsque dans une ville ils y sont au nombre de six, ils forment un Bureau où chacun d'eux porte ses demandes, qui, lorsqu'elles sont approuvées, sont inscrites, & peuvent être envoyées au Bureau de Paris, dont les réponses sont rapportées sur le même registre.

(*) Elle coûte 33 liv. de France jusqu'aux frontières.

Les lettres font adreffées à M. de la Blancherie, *Agent général de correspondance pour les Sciences & les Arts, rue St. André des Arts à Paris* : ou à M. le Gendre, *Commissaire de la même Correspondance.*

V A R I É T É S.

De L.

Lettre adressée à MM. les Entrepreneurs du Café littéraire de Lausanne.

MESSIEURS,

J'ai appris par le *Journal de Lausanne* l'Établissement que vous avez fait, où à foison se trouvent *Nouvelles politiques, Nouvelles littéraires*, sans compter les *Nouvelles urbiques*, pas moins piquantes & intéressantes. Si je faisois séjour dans votre ville, j'en serois un des abonnés; mais pour réparer ce malheur, qui regarde moi seul, n'y auroit-il pas moyen, après que tous Convives & Commensaux se feroient gorgés, rassasiés de vos succulents mets, d'avoir part aux bribes? Car je scis que si grande chere y a, qu'ils ne peuvent tout dévorer, & que même plusieurs d'un estomach tendre & délicat, ne le surchargent pas de peur d'indigestion. Pauvre Lazare, je me contenterois bien des miettes tombant de leur table; & quoiqu'à Lazare il fut permis de les ramasser, moi, j'offre de les payer, parce que ventre affamé n'y regarde pas de si près. Combien donc, je vous prie, pour la desserte? Pourrois-je l'apprendre par la voye du *Journal* qui m'a fait connoître votre Établissement?

Responce de Messieurs les Entrepreneurs.

Lausanne le 28 Déc. 1786.

Oui, Monsieur: *Nouvelles politiques, urbiques &c.* vont foisonner dans notre *Café lit-*

téraire. Convives & Commensaux s'appréntent pour boire à gorgées mœlleuses & moult fournies à la source de l'Hélicon helvétique. Les Héros du Parnasse (*) s'ennuyent de point voir paroître hommes lettrés & scientifiques, qui à ce nouvel Établissement fourient & veulent donner à ycelui appuy mâle & racines vigoureuses. Or saurez, que comme grandement désirons, avoir force gens de telle loyauté & cathégorie, ne pouvons accorder la desserte ou bribes que demandez avec tant de gracieuseté & bonhomie, & pourtant, ne voudrions qu'ayez à leche doigt chose si bonne & si salutaire pour votre escort & preux estomach, en conséquence vous offrons table favorable & bien garnie, telle enfin que méritez. Ne pouvez donc gueres vous comparer au souffreteux & humble Lazare, à qui le méchant riche refusoit vilainement & vertement misérables reliefs tombant d'ycelle table malencontreuse, quoique chargée de toutes friandises; advis est par même occasion à autres gens, désirant miettes de notre part, que ne pouvons faire mieux pour aucuns. Point donc ne différez à venir joyeusement commencer l'an avec nous. Já, les henniffemens *flentorés* de notre Pégaze appellent estrangers de toutes parts, ainsi qu'autres ardens protecteurs de projets lesquels donnent à la fois choses utiles & agréables.

Nous avons l'honneur d'être &c.

Si le sujet de ces deux lettres paraissoit à quelques-uns de nos Lecteurs, d'un intérêt trop peu général, pour trouver place sur une feuille littéraire, nous pourrions proposer comme excuses, 1°. que la première est anonyme, 2°. qu'il étoit très-important à Messieurs les Entrepreneurs de cet Établissement utile, de faire connaître au public leur réponse; enfin, que l'originalité du style doit, peut-être, leur servir de passeport. *Note des Rédacteurs.*

(*) Les bustes d'Homere, Voltaire &c. sont parmi les différens objets qui ornent la salle de ce Café.

JOURNAL DE LAUSANNE.

6 JANVIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 45 minutes 30 secondes, & se couche à 4 heures 14 minutes 30 secondes.
La LUNE se leve à 8 heures 48 minutes du soir.

Observations Météorologiques.								
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.				
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.		
28 Déc.	2. 5. au dessus	3. 0. au dessus	2. 0. au dessus	26. p. 7. lig. 6	26. p. 7. lig. 9	26. p. 7. lig. 6		
29 . . .	2. 0.	2. 5.	2. 0.	26. 7.	9 26. 7.	9 26. 8.		
30 . . .	2. 5.	4. 0.	2. 0.	26. 9.	3 26. 10.	0 26. 11.		
31 . . .	2. 0.	2. 5.	1. 0.	26. 11.	3 26. 11.	0 26. 11.		
1 Janv.	0. 0.	1. 0.	0. 0.	26. 11.	0 26. 11.	0 26. 10.		
2 . . .	2. 0. au dessous	1. 5. au dessous	2. 5. au dessous	26. 10.	6 26. 10.	0 26. 10.		
3 . . .	2. 5.	0. 0.	2. 0.	26. 10.	0 26. 10.	0 26. 10.		

BELLES-LETTRES.

LE mot du *Logogriphe*, inséré dans la dernière Feuille, est *Madame*, où se trouvent *Adam & ame*.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Les justes regrets que M. Bridel (*) l'aîné a laissé à Lausanne, semblent vous prescrire, Messieurs, d'insérer, dans votre Feuille, l'*Impromptu* d'un ancien militaire, qui venait de lui entendre prononcer son sermon d'installation dans l'Eglise française de Bâle, le 17 du mois passé. L'Auteur n'a de prétention qu'au plaisir de rendre un hommage public au Prédicateur éloquent, à l'homme estimable qui

joint aux qualités de Pasteur, cette aménité de caractère qui gagne & l'amitié & la confiance.

QUATRAIN.

En termes éloquens, d'un excellent Pasteur
Bridel nous a tracé le sublime modèle....
Est-il idéal? Non, c'est un portrait fidèle
Que cet habile maître a peint d'après son cœur.

ANECDOTE CHINOISE.

Le Mandarin *Ziou-Zioung*, orgueilleux de pouvoir étaler une robe toute couverte de pierres, fut un jour abordé par un vieux Bonze crasseux, qui le suivit dans plusieurs rucs, s'inclinant souvent devant lui & le remerciant de

(*) Connu avantageusement, dans les Lettres, par les *Tombaux*, les *Poësies Helvétiques*, &c. &c.

vu chacun de vos N^{os}. commencer par le lever & le coucher du soleil, vous le dirai-je, MM? Je n'ai pu m'empêcher de sourire. J'ai d'abord pensé que c'était une plaisanterie, puisque le plus petit Almanach suffit pour nous en instruire. Cependant après y avoir réfléchi, après avoir cherché votre motif, j'ai cru entrevoir que votre dessein était, sans doute, de donner à vos Lecteurs des leçons vraiment morales : motif bien digne de votre sagesse.

Me trompé-je donc, MM? N'auriez-vous point voulu nous apprendre, que puisque le soleil, cet Astre bienfaisant, qui éclaire & chauffe toute la Nature, fournit sa carrière, depuis tant de milliers d'années, avec autant de constance que de régularité, sans jamais fortir de son orbite, sans franchir jamais les bornes que le sage & puissant Auteur de la Nature lui a prescrites, tout est donc dans l'ordre, dans le Monde-Physique, & qu'il devrait en être de même dans le Monde-Moral? — Par-là, sans doute, vous avez voulu censurer, la conduite de ces gens qui, distingués par leurs lumières, pourraient en éclairer les ignorants, & ne s'en servent cependant que pour les jeter dans l'erreur : de ces gens, qui, bien loin de fournir leur carrière d'une manière aussi utile, que glorieuse, s'en écartent continuellement, & dont la raison souffre bien plus d'éclipses que l'Astre brillant du jour : de ces gens encore, qui, toujours mécontents de leur condition, ne pensent qu'à fortir de la sphère de leur état; gens inquiets, volages & légers. N'auriez-vous point encore voulu censurer l'indolence & la paresse de ceux, qui, insensibles ou indifférens au beau spectacle du lever & du coucher du soleil, pervertissent l'or-

dre des choses, font souvent, de la nuit, le jour, du jour, la nuit, & n'ont jamais vu l'aurore qu'entre deux draps? Enfin, MM., (car une réflexion en amène par fois une autre), en indiquant le lever & le coucher de l'Astre du jour, en nous faisant voir que ces deux points, quoique distants l'un de l'autre, ne laissent pas de se rapprocher bientôt, de se confondre en un instant, votre but aura été sans doute, de nous faire observer la rapidité avec laquelle le temps s'écoule & s'envole... (*Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus*): de nous avertir par-là, combien nous devons être économes de ce temps si précieux, (pour l'employer, non en frivolités, mais au bien de la société & de sa famille) & de faire sentir que la brièveté de la vie, nous défend de former des projets vastes, trop éloignés, de concevoir des espérances longues & chimériques? — *Vita summa brevis spem nos vetat inchoare longam*: cette réflexion est bien analogue aux circonstances où nous nous rencontrons.... Mais craignant d'être ennuyeux, je m'arrête ici en vous assurant, que si tel a été votre motif, tel votre dessein, je serai le premier à profiter de vos sages leçons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILANTHROPE.

É V É N E M E N T.

Le duel fut autrefois la manie des Grands & des Nobles, cette passion s'est répandue de-là dans les différentes classes de la société; mais comme il arrive ordinairement dans les maladies épidémiques, elle s'est affaiblie en s'étendant. On la retrouve encore cependant presque aussi active qu'elle le fut, il y a un

ses bijoux. Qu'est-ce que ce gueux veut dire ? s'écria le Mandarin, jamais je ne lui en donnai ! Il est vrai, repliqua le Bonze, mais vous me les faites voir ; & c'est-là tout l'usage que vous pouvez en faire vous-même. Il n'y a donc point de différence entre nous, excepté cependant, que vous avez l'embarras de les étaler, de les garder ; ce qui est une charge que je vous abandonne volontiers.

N É C R O L O G I E.

Vevay, le 19 Déc. 1786.

MESSIEURS,

Les éloges que vous avez donné à M. Minard, Pasteur d'Assens, & qui lui étaient si bien dûs, ont réveillé les regrets que plusieurs personnes éprouveront long-temps ici, sur la mort d'un de ses amis M. le Ministre Morier, que nous perdimes à la fin d'Octobre dernier. Un esprit orné des plus belles connaissances, & cultivé par plusieurs années de voyage, rendit son commerce agréable & utile. Il étudia, il écrivit jusqu'à sa mort ; mais sa grande modestie, ne lui permit pas de publier les fruits de ses études & de ses travaux. Dans tous les temps, dans toutes les occasions, il se montra parent affectionné, ami sûr & zélé, excellent patriote, homme religieux & véritablement chrétien. Il chercha à ranimer parmi ses concitoyens le desir de s'instruire, en contribuant avec chaleur à l'établissement d'une société littéraire. — Puissé son exemple être imité, & l'émulation qu'il a inspirée, se soutenir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, N. N.

QUESTIONS D'AGRICULTURE.

1°. On a proposé de semer les pommes de

terre par leurs graines, & non par les pommes mêmes ; ce procédé a réussi ; il en résulte, à ce qu'on nous assure, plus de variété dans les espèces, & peut-être plus de perfectibilité dans leurs productions. Pourquoi ne pourrait-on pas faire les mêmes essais pour la vigne ? Le provin ne varie pas, ne perfectionne pas l'espèce ; la graine pourrait produire l'un & l'autre effet.

2°. Les progrès du luxe, la détérioration des forêts augmentent chaque jour. Pour prévenir la disette qui nous menace, on a établi des coupes réglées dans les forêts ; mais ces coupes réglées sont-elles plus avantageuses que la coupe ordinaire ? le terroir n'en est-il pas plus épuisé par la production des broussailles & du bois blanc qui naissent après elles ? Et ce moyen n'est-il pas un grand obstacle à l'accroissement des arbres qu'on laisse, & à la production d'un bois dur & fort ?

M É D E C I N E.

Un correspondant du *London Chronicle*, y a fait insérer la recette suivante, contre les engelures.

« Trempez les parties malades, dans du son » mêlé avec de l'eau chaude, frottez-les en- » suite avec de la graine de moutarde ». — Il faut avoir cette précaution, avant que les engelures s'ouvrent.

P H I L O S O P H I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De * * *, 26 Décembre 1786.

MESSIEURS,

Je suis un de vos abonnés. J'ai lu avec plaisir vos premières Feuilles. Mais lorsque j'ai

siècle, dans ces hommes qui accoutumés à représenter des Héros, en croient devoir revêtir quelquefois les sentimens & les travers. On en a vu un exemple à Geneve ; mais l'un des combattans n'a pas cru devoir être un Héros avec ses Juges : voici, comme on nous raconte le fait. Dans ce duel, l'un des champions a été blessé dangereusement, l'autre est sorti du combat sans blessure, & a été mis en prison. Il était, dit-on, essentiel au Théâtre. Comment faire sans ce personnage important ? On avait annoncé *Nina*, & le prisonnier devait y jouer un rôle ; on était embarrassé ; le chef de la Troupe s'adresse aux Magistrats, qui permettent qu'on lui rende la liberté pendant le spectacle. On l'y conduit au milieu de quatre soldats ; il va remplir son rôle. On l'attend avec impatience. Mais à peine il est arrivé, qu'il profite d'un moment heureux ; il se souvient qu'il a à remplir un rôle bien plus intéressant pour lui-même, & s'échappant furtivement, il laisse là l'intéressante *Nina*, les spectateurs, ses gardes, ses juges, & s'enfuit en Savoye.

On espérait, dit-on, que cet acteur débarassé de ses fers pour un instant, les irait reprendre volontairement ! Eût-on pardonné cette espérance à un Suisse ? Comment l'applaudir dans leurs voisins déliés ?

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De votre Logogriphe heureux,
Le mot, à deviner, facile,
Désigne un être à l'homme utile,
Qui possède six pieds & ne marche qu'à deux.
Il en fut de tout temps & de toutes especes
Qui furent enchaîner Héros & Souverains ;
On en voit concourir au bonheur des humains,
Mais combien plus à leurs détresses !

A N N O N C E.

Le *Café Littéraire* s'ouvrira lundi prochain 8^e du courant.

AVIS DES RÉDACTEURS.

Nous avons reçu plusieurs lettres anonymes, relatives à celle que nous avons insérée dans notre N^o 2, sur le Magnétisme animal. Quelques-unes nous ont paru dignes d'être distinguées par le ton de bonne plaisanterie, & les sages observations qu'on y remarque. C'est avec regret, que nous nous voyons obligés de n'en point faire usage. Mais on fait qu'il est, par fois, dangereux de rire sur une matière grave, ou qu'on veut rendre telle. D'ailleurs, on nous dit que les partisans & les détracteurs de cette nouvelle doctrine, sont comme les Auteurs & les jolies femmes ; ils ont la peau si fine, si délicate, que le trait de plume, le plus léger & le plus rapide, les irrite & les allarme, autant que le seraient les dernières, par une hideuse chenille qui se promènerait sur leur col. Nous craignons donc de les blesser par inattention, & peut-être par notre attention même. Placés entre ces deux écueils, nous ne pouvons nous sauver que par le silence, & nous nous l'imposons, au moins pour quelque temps.

Cours des Changes de Geneve, sur lesquels on se regle à Laufanne.

Paris	{ à vue . . . 167	} Liv. de Fee. pr. L. 100 courantes.
	{ à 2 mois 168½	
Lyon, Reis	. . . 168½	
Londres, 3 mois	48¼ den. sterl.	} pr. un écu de L. 3 cour.
Amsterdam, idem	89¼ den. sterl.	
Livourne 8 jours de vue	102	} écus courant pr. 100 piastres.
Genes, idem . . .	95½	
Louis d'or neuf L.	14.. 10 f. 6 d.	

On paye à Paris les rentes, par ordre alphabétique des noms de baptême. Les payeurs sont à la lettre P, pour les six premiers mois de 1786.

M O R T S.

Demoiselle Benigne Sophie Gruaz, veuve de M. Debraco.
Jeanne Maillet, femme de F. Chavan.
Jeanne Louise Cat, fille mineure.
Madame d'Albenas, née Plantin.
Frédéric Charles Cuenod, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

13 JANVIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 40 minutes, & se couche à 4 heures 20 minutes.
La LUNE se leve à 2 heures 24 minutes du matin.

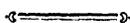
Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
4 Janv.	2. 0. au dessous	1. 5. au dessous	3. 0. au dessous	26. p. 10. lig. 3	26. p. 10. lig. 6	26. p. 10. lig. 6
5 . . .	2. 5.	0. 0.	0. 1. 0.	26. 9.	26. 9.	26. 9. 3
6 . . .	0. 0.	0. 1. 5. au dessus	0. 0.	26. 8.	26. 8.	26. 8. 3
7 . . .	2. 0.	0. 1. 0. au dessous	3. 5.	26. 9.	26. 9.	26. 10. 3
8 . . .	3. 0.	0. 2. 0.	0. 4. 0.	26. 11.	0. 26. 11.	0. 26. 11. 0
9 . . .	2. 5.	0. 0. 5.	0. 2. 0.	26. 10.	26. 11.	26. 9. 6
10 . . .	0. 5.	0. 0. 0.	0. 2. 0.	26. 10.	26. 10.	26. 10. 6

BELLES-LETTRES.

ÉNIGME.

SI l'on ne m'ôte la présence
De ce qui me donne naissance,
Au moment même je prends fin ;
Mais, hélas ! quel est mon destin !
Je meurs aussi par son absence.



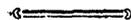
COMPLAINTÉ D'UN AMANT AVARE.

AIR : du Confiteor.

Qu'on goûtait jadis de douceurs
Dans l'heureux temps de l'innocence !
Quelques soupirs, un peu d'ardeur,
D'un Amant étaient la dépense.
L'écouterait-on aujourd'hui,
Si son or ne parlait pour lui ?

Il faut renoncer aux plaisirs
Sans les secours de l'opulence ;
Car billets doux, tendres desirs,
N'obtiennent plus de récompense :
Et sans cet or qui nous séduit,
Adonis ferait éconduit.

Oui, sans de l'or, point de plaisirs
Dans ce sot siècle de finance ;
Qui ne dépense qu'en soupirs
N'est plus payé qu'en espérance.
Maudit Amour ! faut-il encor,
Payer tes biens au poids de l'or ?



SUENSKE PARNASSE. *Parnasse Suédois.*
Ce Recueil de poésies & d'essais de littérature
de cette nation, se continue avec succès.
Il est, sans doute, peu connu ici & en France,

mais, à beaucoup d'égards, il mériterait l'attention particulière des Littérateurs de tous les pays.

Pour apprendre à vivre dans le monde & dans les palais. Ouvrage écrit en Allemand.

C'est un Recueil de maximes rangées sous différents titres, que l'Auteur veut faire considérer comme des extraits de lettres, adressées par un vieillard à son jeune ami. Elles annoncent une étude profonde des hommes; leur morale est pure, sans être trop outrée, & l'expression est presque toujours remplie d'énergie & de chaleur. Nous allons en citer quelques passages, pris au hasard, & traduits littéralement.

“ Laisse filer le parfait amour à des fous en-
 „ fantins, & travaille à donner de l'intensité
 „ aux forces de ton esprit, tandis que tes amis,
 „ les jeunes gens imberbes, deviendront fem-
 „ mes parmi les femmes, avant que d'être de-
 „ venus hommes. Un homme imberbe, un
 „ homme sans grandeur, sans mérite, un en-
 „ fant comme toi, qui est à peine échappé de
 „ la férule, deviendra le jouet des femmes ha-
 „ biles, s'il a la folie d'imaginer qu'il peut
 „ enchaîner leurs cœurs. Ton visage, qui n'a
 „ pas encore été brûlé par le soleil, & qui n'est
 „ pas rongé par la dent du temps, n'est point
 „ un moyen d'être aimé. Beaucoup de jeunes
 „ gens, il est vrai, croient le contraire, & on
 „ les appelle *Petits-maitres*. La qualité essen-
 „ tielle d'un homme que les femmes peuvent
 „ aimer, est la noblesse, la dignité, &c....

„ La flatterie est le poison le plus doux; ne
 „ te laisse pas aveugler par elle. Aucun miel
 „ n'est plus agréable; aucun piège plus dan-

„ gereux; aucun vin plus énivrant. Il est des
 „ flatteurs qui se cachent, tellement derrière
 „ le masque de la vérité, qu'on ne peut les
 „ découvrir, parce qu'ils enchantent..... Tu
 „ ne saurais hair, ni refuser des hommes qui
 „ t'ont dit, que tu mérites de l'estime & du
 „ respect.

„ Cache, le plus que tu pourras, tes pas-
 „ sions & tes faiblesses. En les découvrant, tu
 „ pourrais ressembler à Samson, qui, en se ré-
 „ veillant dans les bras de Dalila, se trouva
 „ privé de ses cheveux. On te conduira en-
 „ suite, comme un enfant, par la lizière; on
 „ attaquera le côté le plus sensible de ton cœur,
 „ soit pour te mortifier, soit pour te montrer
 „ que, par cette découverte, tu es devenu es-
 „ clave, & que tu as donné à l'abus tout pou-
 „ voir sur toi”.

ESSAI sur la Religion des Anciens Grecs,
 in-8°. 2 parties 1787. A Geneve, chez Barde,
 Manget & Comp.; & se vend à Lausanne,
 chez Jules Henri Pott & Comp. — Prix,
 L. 4 10 s. de France, broché.

Cet Ouvrage mérite d'être distingué des
 Traités qui ont la Mythologie, & les antiqui-
 tés grecques pour objet, & qui se sont si fort
 multipliés depuis quelque temps. Ce n'est pas
 une nouvelle énumération des Dieux adorés
 par les Grecs, une histoire de leurs Héros
 fabuleux, une description de leurs fêtes; l'Au-
 teur n'a pas eu non plus pour objet princi-
 pal de donner une nouvelle explication de
 leurs fables; mais il a voulu développer leur
 système religieux, lui rendre tous ses droits,
 & sa dignité première. Pour cet effet, il classe
 cette multitude de Divinités, dont la nomen-

clature semble d'abord présenter un assemblage monstrueux. Il indique l'ordre qui leur doit être assigné, & rend ainsi raison, d'une manière satisfaisante, de leur origine & de toutes les aventures, en apparence si bizarres, qui composent leur histoire.

Ces recherches fournissent ensuite à l'Auteur, de nouveaux moyens de pénétrer dans l'intérieur de la Religion des Grecs. Il en discute les principes avec autant de sagacité que de justice. Il prouve qu'elle renferme tous ceux d'une morale épurée, qu'elle était grave & austère, qu'elle savait en imposer à la multitude, qu'il faut y chercher l'origine de plusieurs traditions qui, depuis, ont été universellement consacrées; d'où, il semble être fondé à conclure, que, si la Religion a varié dans les formes, elle a toujours le même but, le même esprit, le même caractère.

Telle est en général la marche de ce livre, qui renferme dans sa brièveté des vues ingénieuses, des idées neuves & philosophiques, rendues avec netteté, avec élégance, & souvent revêtues des images les plus agréables, que la Poésie ancienne & moderne, ait pu prêter à des objets qu'elle a si souvent maniés.

L'Ouvrage est terminé, par un jugement, & quelquefois, par une courte analyse des ouvrages des plus célèbres Mythologues. Quelques-uns (*) peuvent paraître appréciés avec sévérité, par l'Auteur de cet *Essai*; mais sa critique est appuyée sur des faits & des raisons, qui ramènent le lecteur à son opinion, & ce morceau qui n'est pas un des moins précieux du livre, fait autant d'honneur à son goût qu'à son érudition.

V A R I É T É S.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Au nom de Dieu, Messieurs, épargnez-nous la lecture de morceaux pareils à celui que vous a fourni votre *Philanthrope* qui, je ne fais pour quelle raison ne s'est pas signé *Mi-philanthrope*! Ses réflexions sont aussi assommantes qu'ennuyeuses. Je gagnai à cette maudite lecture une migraine des plus violentes, & un bâillement *inextinguible*. Des réflexions, bon Dieu! & sur-tout, des réflexions morales dans un siècle tel que le nôtre! On en est excédé, *abaîourdi*, pour long-temps.

Apprenez, MM., que nous sommes une société de jeunes gens, dont tous les goûts sont *supérieurement, excessivement*, à l'unisson. Nous sommes très-charmés que *tout soit dans l'ordre dans le monde physique*: car nous serions *furieusement* déconcertés dans nos plans & nos projets, si tout-à-coup quelqu'autre Planette venait heurter & fracasser la nôtre. Mais, fâchez aussi qu'il regne dans notre société un *ordre* constant & invariable, & que nous vivons tous aussi *moralement bien*, qu'il est possible, dans ce siècle de lumières & de goût.

Les Plaisirs, voilà la sphère, dans laquelle nous nous sommes circonscrits, & de laquelle nous ne sortons jamais. Le Jeu, la Table, les Bals, les Spectacles, voilà nos occupations les plus sérieuses. Nos lumières, nous les faisons valoir à inventer chaque jour de nouveaux amusemens, & nos talens à favoir les varier. C'est ainsi que nous remplissons *dignement* notre *carrière*, en nous rendant *utiles* à cette classe de gens qu'on nomme *ouvriers, artistes, perruquiers, traiteurs*, &c. tandis qu'il

(*) (Comme, par exemple, celui de M. l'Abbé Banier.)

y a quantité de gens au monde, dont on peut dire, qu'ils ne font bons à rien.

Notre raison, je l'avoue, souffre quelquefois des éclipses ; mais c'est lorsque les corps intermédiaires du Champagne & du Bourgogne, se trouvent entr'elle & nous. Cependant dégagée des fumées de ce nectar délicieux, elle reprend bientôt son empire, & reparait aussi brillante que l'astre du jour, lorsqu'il sort de dessous l'ombre de la Lune. Et n'en déplaise à M. Philanthrope, nous ne pervertissons point l'ordre des choses, en faisant de la nuit, le jour, & du jour, la nuit ; il doit savoir que tout Globe a ses antipodes, qu'il en est de même des sociétés. Eh bien ! nous sommes les antipodes des Ouvriers, des Manœuvres, à qui nous laissons la liberté de jouir du beau spectacle du lever du soleil ; & tandis qu'ils vont se plonger dans les bras de Morphée, c'est alors que nous commençons de vivre, d'être en mouvement, de jouir de notre existence ; sic vice versa. Si nous ne voyons l'Aurore qu'entre deux draps, nous avons du moins l'avantage, d'assister au Lever ou à la Toilette de nos Belles, qui font pour nous des Astres vraiment adorables.

Quant à la Rapidité du Temps, nous la sentons tout aussi-bien que votre ennuyeux Philanthrope. Aussi, nous hâtons-nous de vivre & de jouir. Frui & nosce, c'était la devise de Voltaire, notre grand Patron ; c'est aussi la nôtre. Ah ! si M. Philanthrope avait assisté cinq ou six fois seulement à nos charmantes cotteries, comme il aurait été enchanté, enthousiasmé de ces propos fémillans, enjoués & badins, de ces saillies vives & brillantes qui en font l'ame, & qui en feront toujours les vraies délices ! Nous l'invitons à venir parta-

ger nos plaisirs, & bientôt, je m'affure, il en ferait de pompeux éloges ; sur-tout ce qui vaut encore mieux, il ferait divorce avec ses graves & pesantes réflexions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, PHILIDOR.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Les contrastes sont quelquefois utiles. C'est ainsi qu'en peinture, les ombres servent à relever le brillant du coloris, & à faire ressortir plus fortement les traits de lumière. C'est aussi ce qui nous a engagé à inférer la lettre précédente. Les lecteurs sensés & judicieux, sauront l'apprécier à sa juste valeur, surtout en la comparant avec les réflexions de Philanthrope. Celui-ci n'a pas besoin de nos éloges, ni Philidor de notre critique.

M É D E C I N E.

Parmi les moyens employés pour écarter les accès de goutte, l'usage continu des feuilles de frêne, (*fraxinus excelsior* Linn.) semble être, selon quelques papiers publics, le plus efficace & le plus facile. On fait, avec ces feuilles, une légère décoction, dont on boit, environ huit onces, le matin à jeun.

B I E N F A I S A N C E.

Le 6 du courant, nous avons reçu L. 16.. 6 f. de Suisse, pour être employées en remèdes, en faveur de pauvres qui ne seraient d'aucune Bourse. Nous en annoncerons l'emploi dans une de nos feuilles prochaines. (Ce don est anonyme.)

C O U R S D E S C H A N G E S.

Paris { à vue . . . 166½	Livourne 8 jours de vue 102
à 2 mois . . . 168½	Genes, idem 96
Lyon, Rois . . . 168½	Louis neufs L. 14.. 10 f. 6 d.
Londres, 3 mois . . . 48½	— vieux L. 56.. 5 f. Pence.
Amsterdam, idem. . . 89 den.	de gros Banco & non sterl.
	indiqué, par erreur, dans la précédente feuille.

Paiement des rentes à Paris ; 6 dern. mois de 1786, lettre A.

M O R T S.

Jacques Franc. Louis Dizerens, de Paudex, âgé de 22 ans.
Pierre Descarres, de Pizy, âgé de 53 ans.
La veuve de Jean Pierre Corbaz, âgée de 78 ans.
Noble Charles Elsie, Monsieur de Chandieu, de Chabot, âgé de 90 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

20 JANVIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 35 minutes, & se couche à 4 heures 25 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 34 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.		2 h après midi.		9 heures du soir.				
11 Janv.	2. o. au dessous	o. o.	o. 2. o. au dessous	26. p.	4. lig.	o. 26. p.	4. lig.	o. 26. p.	4. lig.	9		
12 . . .	2. o.	o. 1. o. au dessus	o. 2. 5.	o. 26.	4.	o. 26.	5.	9	26.	5.	o	
13 . . .	1. 5.	o. o. o.	o. 1. o. au dessus	o. 26.	5.	o. 26.	5.	3	26.	5.	o	
14 . . .	3. 5.	o. 2. o.	o. o. o.	o. 26.	6.	o. 26.	6.	o.	6.	6.	3	
15 . . .	o. o.	o. 2. 5.	o. o. 5. au dessous	o. 26.	5.	9	26.	5.	9	26.	5.	9
16 . . .	o. 5. au dessus	o. o. 5.	o. o. o.	o. 26.	5.	o. 26.	4.	9	26.	5.	o	
17 . . .	1. o.	o. 2. o.	o. 1. o. au dessus	o. 26.	5.	3	26.	5.	3	26.	5.	6

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme insérée dans le précédent N^o, est ombre.

ORAISON funebre de FRÉDÉRIC LE GRAND, Roi de Prusse, &c. De l'Imprimerie de la Société Typographique, 8°. 1786. Et se trouve au Locle, chez Girardet, Libraire.

Il faudrait les talents de *Bossuet*, & peut-être de plus grands encore, pour célébrer dignement le *Grand Frédéric*; mais de tels hommes sont rarement donnés deux fois à la terre. Si *M. Imer* n'atteint pas à la hauteur de son sujet, on reconnaît du moins, dans son ouvrage, le citoyen, le sujet fidele, l'homme instruit, & le Pasteur qui connaît son devoir, & ceux des Rois.

CONSIDÉRATIONS sur les œuvres de Dieu, dans le regne de la Nature & de la Providence, pour tous les jours de l'année. Ouvrage traduit de l'allemand, de M. C. C. Sturm, 3 vol. grand in-8°. A la Haye. Et se trouve chez Mourer, cadet, Libraire à Lausanne. Prix 5 Liv. de Suisse.

Cet ouvrage, écrit d'un style simple, à la portée du peuple, des enfants même, instructif, édifiant pour les hommes instruits, devrait être mis dans les mains de tout le monde.

Il comprend presque tout ce qui peut être intéressant dans la Nature, pour le Chrétien, pour l'honnête particulier, qui n'aspire point à s'élaner dans les abymes de l'infini, à calculer les distances & la marche des Astres, à fonder les profondeurs de la terre, à pé-

nétrer dans les sciences les plus sublimes.

Il nous peint la Nature, ornée & plus intéressante, par la Religion.

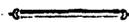
L'Auteur nous présente successivement les faisons; tantôt il élève nos yeux vers le firmament, nous explique le système Planétaire, nous parle de la pluralité des Mondes, nous fait admirer l'aurore, le Soleil qui la suit & l'efface; le crépuscule qui nous amène insensiblement une nuit tranquille, éclairée par la douce lumière de la Lune, ou étincellante d'étoiles; il explique les phases de la Lune, les phénomènes de la lumière, ceux que prépare l'atmosphère, comme les vents, les tempêtes, les brouillards, les nuées, la neige, la pluie, la gelée blanche, le givre, la foudre, l'arc-en-ciel; il nous en démontre l'utilité.

Il descend sur la terre, nous la montre partagée en deux zones, en climats, vivifiée par les rayons bienfaisants de l'Astre du jour, parée des plus riches dons, habitée par une multitude innombrable d'animaux; il nous décrit plusieurs plantes; des fleurs; il ne dédaigne pas de suivre les travaux de l'abeille, & interrompt quelquefois ses descriptions riantes, par celle des fléaux qui désolent la terre. Il rend l'homme admirable, aux yeux de l'homme même; il en peint la naissance, la destination, ses avantages sur toutes les œuvres du Créateur; il décrit le mécanisme de l'œil, de l'oreille, de la voix, de ses différentes parties. Et partout il nous fait sentir les bienfaits de Dieu, admirer sa sagesse, & nous soumettre à ses décrets; partout il nous élève à lui, & souvent fait entendre les hymnes de la reconnaissance.

On pourrait reprocher à cet ouvrage un désordre apparent; on y voit le rossignol à côté

du feu électrique, la foudre précéder le harang, & les éclipses le tuyau de bled; l'arc-en-ciel entre le ver à foye & les nids d'oiseaux, les fourmis entre l'orage & la grêle; mais ce désordre tient peut-être au plan de l'Auteur, qui suit, dans ses descriptions, l'ordre des mois.

Peut-être le Traducteur aurait dû mettre plus de soin dans son travail; il devait, par exemple, rendre les lieues ou milles d'Allemagne, par un nombre équivalent de lieues Françaises, puisqu'il traduisait un ouvrage allemand en français; mais ces petites taches sont effacées & perdues, dans le mérite réel de l'ouvrage.



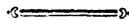
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Seriez-vous assez indulgents, Messieurs, pour insérer dans votre Journal, le faible essai d'une Muse timide? votre complaisance l'encouragerait.

CHARADE.

Un gentil animal compose mon premier,
La liberté fait ses délices;
Il est sujet à des caprices,
Et craint autant mon humide dernier,
Que le lecteur souhaite mon entier.

P. M. D.



VARIÉTÉS.

MESSIEURS,

Je suis un des *Champions* dont vous parlez dans le N°. 6. de votre feuille. J'aurais désiré qu'en racontant cet événement, vous eussiez fait une vive sortie contre le duel, contre ce fanatisme du point d'honneur, qui, à la honte de l'humanité, fermente dans presque tous les

états de la société. Cette sortie devait être, ce me semble, le but moral de votre narration ; elle serait devenue profitable à vos Lecteurs, & en mon particulier, j'aurais reçu la leçon avec la docilité la plus reconnaissante ; docilité qui s'accroit par l'horreur que j'ai moi-même du duel, & par la ferme résolution que j'ai prise, de n'être plus une triste victime de ses suites cruelles.

Mais, MM., on vous a mal raconté le fait ; on aurait dû vous dire que l'espérance que l'on avait, de me voir reprendre volontairement mes fers, n'a pas été trompée, & que le 15 du mois dernier, je suis revenu me constituer prisonnier. Vous avez dépeint la fuite, *ce rôle important* ; vous avez tû le retour. Ce silence peut me faire tort ; car si la prudence & le système de plusieurs célèbres Jurisconsultes (*) m'ont forcé de manquer à mes devoirs, il doit m'être bien précieux de faire connaître que je suis venu les remplir le plus promptement qu'il m'a été possible, & je reclame ce service de votre honnêteté. Je suis Français, MM., j'ignore ce qu'en pareille affaire on eût pardonné à un Suisse ; quant à leurs voisins déliés, (pour me servir de votre expression) je ne peux qu'applaudir à leur bienveillance, & la louer de toute mon ame. Je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de leur offrir un hommage public de ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

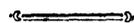
Signé, LINVAL de St. Rieux.

(*) Un fameux Jurisconsulte disait, que s'il était accusé d'avoir volé les tours de notre Dame de Paris, & de les avoir mises dans sa poche, il commencerait par prendre la fuite.

MUSIQUE SACRÉE.

Entre les divers établissemens utiles de cette ville, il en est un qui, peut-être, n'est pas assez connu. C'est celui d'une société de Musique sacrée, fondée en 1764 (†). On y chante les Pseaumes à quatre parties & en mesure. Le but de cette institution, est de s'exercer à chanter, avec plus d'édification & de mélodie, les louanges de Dieu, soit dans le particulier, soit en public, comme aussi de répandre ce goût dans tout le pays, en prenant soin d'y former ceux qui se vouent aux Régences.

Cette société ayant acquis quelques fonds, soit par la bienfaisance Souveraine, soit par les introductions, elle a délibéré, dans son assemblée du 8 de ce mois, que la finance de ces dernières, serait fixée à L. 8 de Suisse. — Les personnes qui seraient disposées à y entrer, peuvent s'adresser à M. le Doyen Chavannes, Président de la dite Société, qui les instruira des réglemens.



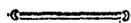
BIENFAISANCE.

Nous avons reçu la lettre suivante, sans signature, & avec la somme qui y est annoncée.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De la part d'un homme consolé, L. 24 de France pour soulager des affligés, ses égaux il n'y a que peu de jours..... ses amis, ses freres, tant qu'il vivra.

Lausanne, 13 Janvier 1787.



Le 12 de ce mois, le nommé Ricard, gagnedenier, habitant en cette ville, foutenant, de-

(†) Cette société s'assemble régulièrement tous les Dimanches, après le sermon du soir, dans une salle de la maison Vaney, rue St. Jean.

puis quelque temps, avec peine, le poids de la misère qui l'accable, est tombé de dessus un char de foin, & s'est rompu la cuisse. On l'a transporté dans une écurie où il a languï, pendant trois jours, sans recevoir les secours de l'art, parce qu'on ne se doutait pas des suites cruelles de son accident. Au bout de ce temps, le Sr. Matthieu, Chirurgien, ayant été appelé, est accouru avec le zèle, l'humanité, & le noble désintéressement qui le distinguent. Il s'est empressé de procurer, à cet infortuné, un asyle où il fût plus à portée de recevoir des secours efficaces. Il l'a fait transporter dans une Auberge, & consultant la générosité de son cœur, plus que l'étendue de ses facultés, il s'est engagé auprès de l'Aubergiste, pour tous les frais qui résulteraient du séjour du nommé Ricard dans sa maison; & il continue, avec la plus grande assiduité, de lui administrer ses soins.

Dans le courant de la même semaine, ce Chirurgien avait eu déjà de tristes occasions de déployer son zèle, son humanité & ses talents, auprès de deux personnes, dont l'indigence ne lui permettait d'espérer aucun payement; l'une, avait une dislocation complète de l'omoplate, l'autre, la malléole du pied droit fracturée, avec complication.

Nous avons lu, il y a quelque temps, un avis sur la Feuille d'annonces de cette ville, par lequel il invitait les personnes indigentes, qui seraient dans le cas de faire usage de bandages élastiques, de s'en procurer, *gratis*, chez lui; il leur offrait ses soins, lesquels, selon les renseignements qui nous sont parvenus, sont suivis des plus heureux effets.

ÉCONOMIE.

On désirerait savoir s'il n'y a point quelque moyen de préserver, les plantations de choux, des ravages des chenilles. On avait pensé qu'un filet, soutenu au-dessus d'un quarré, pourrait en éloigner les papillons; mais ce moyen pourrait paraître difficile ou couteux: cependant, le même filet pouvant servir un grand nombre d'années, il semble que les frais seraient peu de chose pour une seule, & l'on pourrait en varier la forme & la grandeur, sur celles des plantations.

MÉDECINE.

Un de nos correspondants nous écrit, qu'un papier Anglais lui indiqua, il y a 15 ans, le remède suivant contre les engelures, qui ne sont pas ouvertes, & que l'expérience lui en a prouvé l'efficacité. — Baignez la partie malade dans de l'eau tiède, puis, frottez-la plusieurs fois, par jour, avec cinq ou six gouttes de *teinture de Benjoin*; continuez pendant huit ou dix jours.

COURS DES CHANGES.

Paris	{ à vue 166½	Amsterdam, 3 mois 89
	{ à 2 mois 168	Livourne 8 jours de vue 101½
Lyon, Rois 167½	Gencs, <i>idem</i> 96	
Londres, 3 mois 48½	Louis ueufs L. 14.. 10f. 6 d.	

Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre A.

MORTS.

Noble Demoiselle Madeleine Elizabeth Durand, de Berlas, dite de Sénégas, âgée de 71 ans.
 Jean Philippe Estrambin, âgé de 70 ans.
 Jean Regamay, âgé de 70 ans.
 Jean Louis Schneider, fils mineur.
 Jeanne Louise Duveluz, de Dailiens, fille mineure.
 Jean Louis Corbaz, fils mineur.
 Deux enfans mâles, morts l'un, un jour, & l'autre, trois jours après leur naissance.

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 JANVIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 29 minutes, & se couche à 4 heures 31 minutes.
La LUNE se leve, 36 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.			
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.	
18 Janv.	1. 5. au dessus	2. 0. au dessus	1. 0. au dessus	26. p. 4. lig.	26. p. 3. lig.	26. p. 4. lig.	0
19 . . .	1. 0.	1. 5.	0. 0.	26. 5.	26. 5.	26. 5.	9
20 . . .	1. 5. au dessous	0. 5. au dessous	1. 5. au dessous	26. 7.	26. 7.	26. 7.	6
21 . . .	1. 0.	0. 1. 5 ^{de}	0. 0.	26. 7.	26. 7.	26. 6.	9
22 . . .	1. 0. au dessus	2. 0. au dessus	1. 0. au dessus	26. 6.	26. 5.	26. 6.	0
23 . . .	2. 0. au dessous	1. 0.	2. 0. au dessous	26. 6.	26. 6.	26. 6.	3
24 . . .	3. 0.	1. 5.	2. 5.	26. 6.	26. 5.	26. 5.	6

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans le N°. précédent, est *Château*.

IMPROMPTU (*) à Zulmis, qui demandait une Charade.

De tes attraits, Zulmis, admire la puissance,
Zéphire, en te voyant, suspendrait mon premier,
Viendrait à tes genoux, abjurer l'inconstance.
Près de toi, les vieillards, oublient mon dernier,
Et ton amant, jamais, ne sera mon entier.

(*) Nous croyons avoir observé, que dans les Charades, on ne partage pas les syllabes pour former ce qu'on appelle le premier ou le dernier. Ce défaut se trouve dans la précédente, où *bas & ou*, ne forment pas les deux syllabes on croira trouver encore le même défaut dans celle-ci.

ACMÉ & SEPTIMIUS, imitation libre de Catulle.

Septimius tenait, plein d'une douce ivresse,
Acmé sur ses genoux.... pressant contre son sein,
Cette beauté chérie, il soupirait..... Enfin,
Après un long silence.... Objet de ma tendresse,
Chère Acmé, s'il n'est vrai, que je brûle pour toi,
Plus, qu'amant ne brûla jamais pour sa maîtresse,
Que pour toujours je t'ai donné ma foi;
Dans les déserts de l'ardente Lybie,
Que je sois livré seul aux lions en furie!
A ces mots, qu'Amour entendit,
Le Dieu sourit, bat des mains, applaudit.

Comme une fleur qui, d'un côté, repose,
D'Acmé la tête alors se penche mollement;
Sur les yeux enflammés de son fidele amant,
Prodiguant les baisers de ses lèvres de rose....

Ma vie, lui dit-elle.... O cher **Septimius**...
 Qui t'aime ainsi que moi?... Qui pourrait t'aimer plus...
 Ah! fut-il aussi sûr qu'à jamais l'un & l'autre,
 Nous serions de Dieu qui nous rend éperdus,
 Et qui seul doit être le nôtre.
 Qu'il est vrai que, plus tendre encore que le tien,
~~En ce beau feu qui, pour toi, me consume,~~
 Pour aimer, il n'est point de cœur égal au mien,
 Ce cœur brûle à jamais aussi-tôt qu'il s'allume.

A ces mots, qu'Amour entendis,
 Le Dieu fourit, bat des mains, applaudit.

Aimant tous deux, tous deux aimés, sans cesse

Leurs jours seront purs & sereins;

Aux trésors de Syrie, aux noms, aux titres vains,

Septimius préfère sa maîtresse;

Acme fidèle, en lui, trouve à son tour,

Le seul objet digne de son amour,

Digne de toute sa tendresse.

Dans l'opulence, ou dans l'obscurité,

Septimius fait sa félicité;

Au sein du bonheur, leur partage,

Par les plaisirs, leurs feux sont couronnés....

Est-il mortels plus fortunés....?

(*) O Vénus! qui jamais n'as-tu d'avantage?

LOISIRS d'un Ministre d'Etat, ou Essais
 dans le goût de Montaigne, 2 vol. in-12.
 N. 3 de France, ou L. 2 de Suisse, broché.
 A Amsterdam 1787; & se trouve chez MM.
 Bârdé, Manget & Comp^e. Imprimeurs-Li-
 braires à Genève.

Cet ouvrage, de feu M. le Marquis d'Ar-
 genfon, Auteur des *Confidérations sur le Gou-
 vernement de la France*, mériteroit d'être actueill

(*) Peut-être, O Vénus! qui jamais n'as-tu d'avantage?
 ferait plus convenable.

Peut-être aussi quelques critiques sur l'art, ces vers ne sont
 que médiocres; mais le mérite de ce ouvrage peut produire un
 bon, de l'excellent même.

par les Gens de Lettres & les Gens du Monde,
 Plein d'idées neuves & piquantes, il inspire
 le plus grand intérêt. On y reconnaîtra l'hom-
 me qui a vécu dans le grand monde, & qui,
 par la nature de sa place, a été instruit de
 plusieurs choses ignorées du Public. Il n'y a
 dans cet ouvrage aucun fait qui ne vienne à
 l'appui d'une réflexion, & qui n'en soit la
 preuve & l'exemple. — On y trouvera l'Au-
 teur, *Philosophe sensé, Ami sincère de l'humanité,*
Citoyen zélé, sujet fidelle du Prince qu'il a servi;
 & l'emploi de ses Loixirs, infiniment utile à l'in-
 telligence de l'histoire, & à la connaissance de
 l'intrigue du Cabinet des deux derniers régnes.

LECONS DE MORALE, ou Lectures Aca-
 demiques, faites dans l'Université de Leipzig,
 par feu M. Gellert, On y a joint des réflexions
 sur la personne & les écrits de l'Auteur; le
 tout traduit de l'Allemand, nouvelle édition,
 2 vol. in-8°. 1786. A Lausanne, chez Mourer,
 cadet, Libraire.

Plus cet ouvrage a été répandu, plus il a
 paru intéressant & digne d'être dans les mains
 des jeunes gens de tout ordre, & des person-
 nes chargées de leur éducation. Il a, sans doute,
 fait naître quelques observations critiques :
 mais cependant, ses nombreux partisans en
 trouvent les principes lumineux & les consé-
 quences solides. « La vertu, a-t-on dit, y est mise dans
 le plus beau jour, & ses avantages y sont ren-
 dus si palpables, qu'il faut le plus grand aveu-
 glement, ou la plus grande corruption, pour
 ne pas voir & sentir, en le lisant, que l'hom-
 me vertueux est le seul heureux, & que le
 bonheur de la Société est proportionné au nom-
 bre des vertus qui y fleurissent ».

U A R I É T É S.

FRAGMENT d'une Lettre échappée du portefeuille d'un Singe de Montesquieu.

USBEK à HASSEIN, Dervis de la montagne de Javon.

Je suis dans une ville dont les habitants ne semblent pas aimer l'égalité ; on l'y cherche, & on ne l'y trouve nulle part. Le temps s'y perd à monter & à descendre ; & cependant tout vous y rappelle le temps : on n'y peut ignorer la rapidité avec laquelle il s'écoule, surtout la nuit. Une heure arrive, une horloge vous l'apprend, & d'autres horloges répandues en différents lieux de la ville, la répètent à des distances inégales ; elles semblent se l'être partagées pour l'annoncer.

De plus, un homme relégué au haut de la tour antique d'une Eglise, vient (s'il est permis de s'exprimer ainsi) heurler l'heure à chacune de ses quatre faces, avec la voix d'un homme qui, voyant sa maison en proie aux flammes, appelle le secours de ses voisins. La première fois que je l'entendis, d'une terrasse voisine, il ne m'apprit pas l'heure qu'il était ; il me la fit oublier. L'effroi m'ôta la force d'arriver où je tendais.

Ce n'est pas tout : d'une niche pratiquée au pied de cette tour, sortent des hommes enveloppés dans un manteau obscur, qui semble avoir été dérobé à la nuit elle-même ; & de là vont l'annoncer dans tous les quartiers de la ville.

Cet usage peut avoir des effets utiles, c'est une leçon qu'on donne sur l'emploi du temps ; c'est un moyen de le fixer. Peut-être ces sentinelles errantes des heures, préviennent des vols, des incendies. Il semble cependant qu'elles peuvent servir de signal aux méchants qui

veillent, & conjurent contre le bien & le bonheur de celui qui dort en paix.

Cet usage peut servir à donner plus de précision aux questions d'un père, d'une femme, d'un mari ; par exemple, à celle-ci : *Que faîtes-vous à cette heure-là ?* Il est vrai qu'à cette question, souvent l'enfant bégaye, la femme rougit, l'époux feint de ne point entendre ; mais, alors ils disent plus que s'ils parlaient.

Cet usage peut servir à un Juge pour convaincre le criminel, ou découvrir l'innocence. Un Juge éclairé a bien plus de moyens pour pénétrer dans les nuages obscurs, que les malfaiteurs aiment à répandre autour d'eux, lorsqu'on peut l'armer de la lanterne des heures. Il peut servir encore aux mêmes usages que le crieur que lâchait, dans les rues, le Magistrat d'Amboine : mais en ceci, celui qu'on est obligé d'éveiller, ne mérite plus qu'on l'éveille.

DE LAUSANNE EN SUISSE,
le 4 de la Lune de Zilbazé, l'an de l'Hégire 1200.

B I E N F A I S A N C E.

Monsieur FETIT, Médecin de la Faculté de Paris, si célèbre & si digne de l'être, vient de fonder une institution, qui est un modèle de Bienfaisance, sage & éclairée. Il a destiné une somme de L. 66000, dont le fonds servira à l'établissement de quatre Médecins & de quatre Chirurgiens, qui devront donner leurs peines & leurs soins, aux pauvres malades de la ville & des faubourgs d'Orléans, sa patrie.

Ceci ne sera pas nouveau, pour la plupart de nos Lecteurs, puisque nous l'avons extrait du Journal de Paris, du 15 de ce mois, mais nous croyons qu'il est de notre devoir, de ré-

dré hommage à l'homme Bienfaisant, qui donne un aussi bel exemple à imiter.

ÉCONOMIE

Un Correspondant, agriculteur zélé & instruit, nous écrit, qu'après avoir tenté plusieurs moyens pour écarter les papillons de ses plantations de choux, aucun ne lui a mieux réussi, que celui de semer, entre les plants, de la graine d'aulx, soit de celle d'oignons ou de poireaux.

UN ANONYME nous indique la recette suivante, pour le même objet.

« Prenez une livre tabac à fumer, du plus puant qui croît dans le pays; (ce qui n'est pas difficile à trouver) & une corbeille pleine de feuilles de noyer; si vous n'avez point de tabac, vous triplerez la dose de feuilles. Hâchez le tout grossièrement, & faites-le bouillir deux ou trois heures dans 80 ou 100 pots d'eau.

En arrosant ensuite, avec cette décoction refroidie, les choux, & en général, toutes les plantes attaquées par les chenilles, & la plupart des autres insectes, on les fera fuir, ou périr ».

L'anonyme indique cette méthode, comme fondée sur une longue expérience; c'est ce qui nous engage à la rapporter. Nous remarquerons cependant, que la plupart des recettes en ce genre, & dont on a un vaste catalogue, ne méritent pas toujours de la confiance. Nous ajouterons de plus, avec M. l'Abbé Rozier, que les fréquents arrosesments d'eau pure dérangent & incommodent les insectes, mais ne sauraient les détruire.

Ce grand Agronome, dont le Dictionnaire est le dépôt le plus précieux que nous ayons de toutes nos connaissances en agriculture, pense qu'en agissant directement sur les œufs & sur les insectes, par des recherches fréquentes, on parviendra, sinon à les détruire, au

moins à diminuer leur grand nombre; & voici la méthode qu'il indique.

« Lorsqu'on a semé une pépinière (de choux) en sillons, il est aisé de suivre chaque plante l'une après l'autre, & de détruire les œufs. Il faut de grand matin, & avant que le soleil se soit beaucoup élevé sur l'horizon, visiter le dessous de chaque feuille, & on y trouve les chenilles amoncelées les unes près des autres, afin de se garantir de la fraîcheur du matin. Alors avec un morceau de bois, ou telle autre chose, on les écrase contre la feuille sans l'endommager; ou bien avec ce même morceau de bois, on les détache, & on les fait tomber dans un vase plein d'eau fraîche, d'où on les retire ensuite, soit pour les écraser, soit pour les jeter au feu.

Le jardinier prudent n'attend pas, pour visiter ses pépinières, que les œufs soient éclos; il devance cette époque; & dès qu'il s'aperçoit que les papillons commencent à voltiger, il recherche les feuilles, & écrase les œufs. C'est une opération, tout au plus, d'une heure par semaine, quelque grande que soit la pépinière, parce que tous les plants sont rapprochés ».

Cours d'Agriculture, T. 3. p. 324.

ANNONCE

Une Société de vingt personnes désirerait connaître à quel établissement utile, & digne de l'approbation du SOUVERAIN, elle pourrait employer ses loisirs, ses soins, & quelques fonds qu'elle serait disposée à mettre en activité.

M O R T S.

Jean Charles Matthey, de la Brevine, Comté de Neuchâtel, battelier à Ouchy, âgé de 70 ans.

Madame Susanne Marie Joli, veuve de M. le Jussier

Jean Jaques Viret, de Lausanne, âgé de 73 ans.

Un enfant mort 7 jours après sa naissance.

Jeanne Malliet, veuve de Louis Amaron, de Lausanne, âgée de 60 ans.

Madame Susanne Gabrielle Fevot, femme de M. Jean

Marc François, Citoyen & Conseiller de Lausanne, âgé

de 73 ans.

Maitre Jaques Decamp, chaudronnier, âgé de 86 ans &

6 mois.

JOURNAL DE LAUSANNE.

3 FÉVRIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 15 minutes, & se couche à 4 heures 45 minutes.
La LUNE se leve à 6 heures 12 minutes après midi.

Observations *Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
25 Janv.	4. 0. au dessous	3. 5. au dessous	4. 5. au dessous	26. p. 5. lig. 0	26. p. 4. lig. 9	26. p. 3. lig. 6
26 . . .	5. 5.	3. 5.	5. 0.	26. 1. 6	26. 1. 6	26. 2. 0
27 . . .	4. 0.	3. 5.	6. 0.	26. 2. 0	26. 3. 9	26. 6. 0
28 . . .	3. 5.	2. 0.	2. 0.	26. 6. 9	26. 7. 0	26. 7. 9
29 . . .	2. 0.	0. 5.	1. 0.	26. 9. 0	26. 10. 0	26. 11. 6
30 . . .	0. 5.	0. 0.	1. 0.	27. 0. 6	27. 0. 6	27. 0. 6
31 . . .	1. 0.	0. 5. au dessus	0. 5.	27. 0. 3	26. 11. 9	26. 11. 9

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade insérée dans le N°. précédent, est *Volage*, où se trouve *vol & âge*.

LOGOGRIPE.

Au bois, comme à la ville, on m'entend fort souvent;
Dépouillé de mon chef, je rends l'homme puissant.
Remis dans mon entier, prenez-moi par derrière,
Je suis, sans vous mentir, aussi dur que la pierre.

VERS adressés à M. BECKFORD.

Vous de *Vathek* l'aimable pere,
Vous d'Hamilton le successeur,
Sans doute, ce joyeux conteur,
De Grammont malgré lui beau-frere,

Et des Facardins l'inventeur,
Sorti, comme vous, d'Angleterre,
Vous a légué, par testament,
Le talent d'écrire & de plaie;
Talent heureux, talent charmant,
Et qu'aujourd'hui l'on n'a plus guere.
Poursuivez donc votre carrière,
Beckford; & sur ce fondement,
Elevez un second étage,
Mais ne vous servez plus d'Esprits;
L'esprit, Beckford, à chaque page,
Sans Giaour & sans Eblis,
Pétillera dans votre ouvrage.

Peut-être *Vathek*, Conte Arabe, vaut mieux que sa réputation. L'imagination y crée, il est vrai, sans suite & sans plan: mais il y aurait cependant de l'injustice, à ne pas convenir que quelques-uns de ses détails ont du mérite; par exemple, dans l'épisode de Nouronihar & de Gulchenrouz.

(Note des Rédacteurs.)

FABLES de M. le Baron Fréd. Ch. de Moser, de 264 pages in-8°. 1786. (*Ouvrage Allemand*).

M. de Moser avait donné en 1762, cinquante Fables politiques, sous ce titre, *la Cour en Fables*: il les a fait réimprimer dans ce Recueil, jointes à 72 autres, qui ne le cèdent point aux premières, par l'invention, le style & la morale. Elles sont écrites en prose, dans le goût de *Lessing*. Nous en allons citer une, qui pourra faire connaître la manière de l'Auteur.

LE BALLON ET LA FONTAINE.

Imite-moi, si tu le peux, criait, du haut du ciel & d'un ton railleur, à une Fontaine, un Ballon qui planait au-dessus d'elle. Je me contente, répondit la Fontaine au Fanfaron, d'être utile aux hommes selon mes forces, & je laisse ces ingrats t'applaudir & t'admirer.

LE TROMPEUR.

L'HOMME AVEUGLÉ OU FASCINÉ.

Comédies.

Ce sont les titres de deux pièces Russes, traduites en Allemand, qu'on attribue, généralement, à l'une des premières femmes, & en même temps, l'un des Auteurs les plus illustres de l'Europe.

Ces pièces peuvent d'autant plus intéresser, que, sous des noms empruntés, elles représentent le caractère, la vie, & les actions d'un homme, qui a fait beaucoup de bruit l'année dernière; & qu'elles peignent les mœurs du pays pour lequel elles ont été composées.

A quoi sert un titre, si l'ouvrage est bon? ou la Sauterelle.

C'est le titre presque ridicule d'une petite brochure, où l'on trouve de l'esprit, sans trop

savoir pourquoi il y est. Le titre n'a du rapport qu'à la première page; l'esprit y est répandu dans presque toutes, mais la langue n'y est pas par-tout respectée. C'est une espèce de Roman; mais on ne fait d'où il vient, ni où il va. En le commençant, on ne soupçonne pas ce qu'il peut être; en le finissant, on ne fait trop ce qu'on a lu. L'intérêt commence au moment où il finit.

On y trouve quelques pensées heureuses: *La beauté est une décoration des premières scènes de la vie*, est une idée vraie & agréable. Celle-ci l'est encore: *Sa conversation légère & naturelle, n'était point gênée par le défaut d'ensemble entre la pensée & la manière de l'énoncer*; mais l'expression pourrait en être moins recherchée. On y parle de *l'énorme masse de biens qui absorbe l'existence de l'homme, & du ridicule tas de misères au climat, au local, au genre de vie*. Et on n'aimera ni ces épithètes, ni la pensée commune qu'elles veulent rajeunir. Il y manque un mot nécessaire, & c'est peut-être une faute d'impression.

(*Cette brochure se trouve à Lausanne chez M. Mourer cadet.*)

PHILOSOPHIE.

MESSIEURS,

Je reçus l'autre jour la visite d'un ami, qui, jettant les yeux sur un tableau, fait par main de maître, ne put s'empêcher de s'écrier: *Ab! que cela est beau!* Après son départ, je me mis à réfléchir sur ce qui fait le caractère du Beau, & je vous fais part de mes nouvelles rêveries.

IDÉES SUR LE BEAU.

Il me semble que le *Beau moral*, ainfi que

le *Beau physique*, consiste dans la *variété* jointe à l'*unité*. On dit qu'un édifice est *Beau*, lorsque toutes les parties qui le composent, sont bien proportionnées; que chacune est à sa place, & qu'elles forment un tout, qui a de la solidité & de l'agrément. Il en est de même d'un discours: on doit suivre l'ordre le plus naturel; ne point perdre de vue l'objet principal; & si l'on y joint quelque accessoire, il faut qu'il soit lié à ce qu'il y a d'essentiel, de telle sorte, qu'il n'y paraisse point étranger. On doit encore varier les tours & le style, pour éviter une monotonie ennuyeuse & fatigante. Quelquefois le *Beau* se trouve dans un seul trait exprimé noblement, d'une manière énergique, & qui présente une grande idée, comme dans ces vers de la tragédie d'*Horace*,

Que vouliez-vous qu'il fit seul contre trois ?

Qu'il mourût ;

répond le pere d'*Horace*, auquel on apprit que son fils, poursuivi, dans un combat, par les trois *Curiaques*, avait pris la fuite. Une pensée noble & sublime étend, pour ainsi dire, la vue de l'esprit, parce qu'elle l'éleve, & porte ses regards au-delà de l'expression. Par exemple, quand *Florus*, en parlant d'*Annibal*, dit: "*Annibal*, fugitif, cherchait au peuple Romain un ennemi par tout l'Univers"; on croit voir ce redoutable adversaire des Romains, parcourir la terre, pour y trouver des vengeurs, & les armer contre Rome. Et comme *Racine* le fait dire à *Mithridate*,

Noyons-le dans le sang justement répandu ;

Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu :

Détruisons ses honneurs; & faisons disparaître,

La honte de cent Rois, & la mienne peut-être.

Une symétrie trop exacte, trop d'uniformité

mité dans les figures & dans les périodes, nuit au *Beau*, parce que cela sent trop l'art & le travail; on aime le naturel. Une vaste campagne, où l'œil parcourt successivement divers objets, plaît davantage qu'un parterre, où chaque fleur est rangée avec méthode: la décoration est vue trop rapidement; un spectacle plus varié amuse plus longtemps.

Il est si vrai, que cette symétrie régulière lassé bientôt, qu'on ne peut lire de suite un poëme Français, quelque bien versifié qu'il soit; les retours périodiques de la rime & de la mesure, causent un ennui presque inévitable. La prose même, qui n'est pas assujettie aux mêmes règles, dont la marche est plus libre & plus variée, lassé encore, si l'on ne diversifie pas le nombre & la cadence des phrases. En lisant les ouvrages de M. *Flecbier*, on est fatigué de la chute de ses périodes, qui se terminent presque toutes par des antithèses, qui ne forment pas un contraste assez varié.

Une source féconde du *Beau*, c'est l'étude & la connaissance de la Nature: mais à cette étude, il faut joindre celle de l'art, qui offre de grands modèles dans tous les genres d'ouvrages. Comme nous ne jugeons guere que par comparaison, ne pouvant avoir une idée absolue & parfaite du *Beau*, on ne peut trop multiplier les exemples qui le mettent devant les yeux, & qui sont propres à exciter l'émulation.

Le *Beau* consiste, peut-être encore dans le rapport qu'il y a entre certains objets & nos organes. Tout ce qui les flatte agréablement, & qui cause quelque surprise à l'imagination & à l'oreille, nous paraît *Beau*. Détruisez les rapports qu'il y a entre les diverses parties d'un

tout, vous détruisez le *Beau*. Ainsi, le monde, en général, paraît *Beau*, à cause de l'harmonie & des proportions qu'il y a entre toutes les parties qui le composent.

Notre esprit est fait pour sentir le *Beau*. Ce qui est grand, nouveau, extraordinaire, peut produire en nous le sentiment du *Beau*. On approuve ce qui est *Bon*; on admire ce qui est *Beau*. Le *Beau* est donc supérieur au *Bon*; il le suppose, mais il dit quelque chose de plus.

Dieu, qui a des idées parfaites du *Beau*, puisqu'il en est la source, agit conséquemment aux idées de l'ordre & de la régularité. Dieu, dit Platon, est l'*Eternel Géometre*. Ce qui nous semble irrégulier, ne l'est qu'en apparence, & par rapport à la faiblesse de notre vue & de nos connaissances. Si nous pouvions découvrir l'Univers d'un coup d'œil, nous admirerions l'unité de ses parties; car il serait absurde de supposer que Dieu pût s'écarter de l'ordre qu'il a lui-même établi.

Signé, L'HERMITE.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

24 Janvier 1787.

MESSIEURS,

Tout homme malheureux a droit à notre compassion: mais quand il est malheureux & pauvre, il a droit à quelque chose de plus. Toutefois, la crainte d'encourager la fainéantise, la mere de tous les vices, retient trop, sans doute, la main qui voulait être bienfaitante: mais, grace à vos soins charitables, je suis sûr que cela n'arrivera pas à cette petite somme (*), que je vous prie de distribuer entre ceux qui en ont immédiatement besoin, de quelle ville, pays, ou religion qu'ils puissent être.

Je suis, &c.

(*) L. 24 .. 12 f. argent de France.

Extrait du Journal de Paris, du 25 Janv. 1787

Un usage singulier, de la Société charitable des Juifs de Berlin, mérite d'être connu. Outre la somme à laquelle chaque Membre est taxé, ils ont, dans leur salle d'assemblée, un tronc où chacun jette tout ce qu'il veut, & qui ne s'ouvre que tous les trois mois, à moins qu'il ne soit rempli avant ce terme. Quand un de leurs Confreres, riche ou pauvre, tombe malade, ou qu'il se trouve dans une circonstance qui demande quelque dépense extraordinaire, comme naissance, mort, ou mariage, on lui remet ce tronc fermé & cacheté, avec une bourse contenant une certaine somme; on lui laisse l'un & l'autre pendant 24 heures. S'il ne veut pas prendre tout ce qui est dans la bourse, il est obligé de mettre le reste dans le tronc; il y met le tout, s'il ne veut rien prendre dans la bourse. S'il est riche, non-seulement il ne prend rien, mais il met encore de l'argent dans le tronc, de sorte que quand il rend, le lendemain, le tronc & la bourse vide, on ne peut jamais savoir s'il a pris ou donné de l'aumône.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Remede pour le bétail gonflé.

Un quart ou demi livre (suivant l'âge de la bête) de fain-doux, qu'on délaye dans de l'eau bouillante, qu'on lui fait avaler aussi chaud que possible. (Ce remede a déjà été publié; mais, peut-être, il n'est pas assez connu).

COURS DES CHANGES.

Paris	{ à vue . . . 166	Amsterdam, 3 mois . . . 89
	{ à 2 mois . . . 168	Livourne 8 jours de vue 107½
Lyon, Rois . . .	167¾	Genes, idem . . . 95½
Londres, 3 mois . . .	48½	Louis neufs L. 14 .. 10 f. 6 d.

MORTS.

Un enfant mort en venant au monde.
Christine Elizabeth Kraer, fille mineure.
Elizabeth Joubert, morte à l'Hôpital Français de cette ville, à l'âge d'environ 30 ans.

S U P P L É M E N T A U N^o. 10
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

3 F É V R I E R 1787.

A G R I C U L T U R E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

M E S S I E U R S ,

LES réflexions judicieuses que vous faites dans votre Journal N^o. 2, sur les causes qui nuisent au progrès de l'agriculture dans le Pays-de-Vaud, m'ont rappelé les observations suivantes, que j'ai faites sur la manière d'y cultiver les champs.

On fait que les terres destinées à produire du grain, y sont divisées en trois portions à peu près égales, désignées, dans tous nos environs, sous le nom de *Pies*, & que dans les lieux où les trois *Pies* existent, l'une est semée en froment ou autres *bonnes graines*; la seconde en avoine, ou autres *petites graines*, & la troisième reste en jachère (*).—Voilà leur distribution annuelle, qui alterne l'année suivante: alors la *Pie* qui a produit du froment, est semée en *petites graines*; celle qui a été en jachère, estensemencée en *bonnes graines* l'automne, & la troisième, qui en a produit de *petites*, reste en repos une année. L'usage a consacré cette routine, en sorte que, dans l'espace de trois ans, chaque *Pie*, à son tour, reste inculte & sans produit, une année entière.

(*) Terre labourable qu'on laisse reposer un an.

On ne met d'engrais que sur la partie qui doit produire du froment; & comme la même partie n'en produit qu'une fois, dans l'espace de trois ans, elle ne reçoit d'engrais qu'une fois pendant ce temps. D'où l'on peut conclure, que le terrain qu'on engraisse la première année, n'est pas meilleur alors qu'il ne l'était trois ans auparavant, & que le repos d'un an, est une bonification illusoire.

Cette manière de cultiver les trois *Pies*, n'augmente donc pas leur bonification & leur produit; elle ne fait que les maintenir dans le même état. — Pour parvenir à l'amélioration des terres, l'agriculteur ne connaît pas de meilleur moyen que celui des engrais; & l'homme qui raisonne le mieux, les distribue suivant la nature de ses terres.

Le fumier, l'engrais le plus ordinaire, ne peut s'acquérir que par le moyen du foin & de la paille; il est donc nécessaire de trouver le moyen d'augmenter l'un & l'autre. Pour cela, il faut changer l'ancien usage des trois *Pies*, & faire que chacune produise toutes les années & sans relâche, quelque chose d'utile au but proposé.

Pour commencer l'établissement de la nouvelle méthode, chaque Communauté, où les trois *Pies* existent, en choisira une qu'elle pas-

fera à clore pour le nombre d'années qu'elle jugera nécessaire, suivant la nature du fonds. Cette *Pie* sera destinée à produire des herbes naturelles, ou formera des prés artificiels, à la volonté des particuliers propriétaires. Ils en tireront le premier & le second foin, & pourront mettre en pâturages communs, la troisième herbe d'Automne.

Cette partie bien établie en herbe, devra rester telle huit à douze années. Pendant ce temps, les fourrages deviendront certainement plus abondants; les engrais augmenteront, & la culture des deux autres *Pies* se fera avec plus de succès.

(La suite l'ordinaire prochain.)

V A R I É T É S.

Lettre (*) de SINVAL à ERASTE.

Je vous regrette, mon respectable ami; je regrette votre présence instructive & vos sages conseils; je regrette vos leçons utiles à ma jeunesse, & votre expérience, qui si souvent m'a tenu lieu de celle qui me manquait.

La solitude est insupportable à l'homme; ce n'est pas pour être seul qu'il est né; il lui faut un ami qui l'aime; il faut à son cœur, un cœur d'intelligence.

Sous vos yeux, j'étais sage, j'étais heureux; je connaissais mes devoirs, pour les suivre; ma tâche, pour la remplir; votre approbation, *Eraste*, était mon but; d'abord il m'en coûta pour y parvenir; bientôt, j'y vins sans peine.

(*) Cette lettre nous paraît entrer dans notre plan, comme Variété.

Note des Rédacteurs.

M. *Eraste*, je suis seul; vous m'êtes enlevé; personne ne vous remplace..... personne ne remplacera mon ami....

Nouveau *Robinson*, je suis jetté sur des plages inconnues, désertes.... pour mon cœur; je porte,.... je traîne une croix... mon existence m'est à charge.... *Eraste* manque à mes vœux.

Mais j'ai dit: je tromperai l'arrêt du sort; j'écrirai à mon ami; tout ce que je pense, il le saura.... Je le consulterai dans les tems difficiles.... Je lui parlerai, il me répondra; nous nous entretiendrons..... l'amitié me consolera....

Eraste! un besoin m'excède; c'est celui d'occuper mes loisirs; mon service ne veut que quatre heures; le reste du jour est vuide pour moi.... & ce vuide, est un poids.

J'aime la lecture; je dévore un livre, vous le savez.... Hier je fus chez le Libraire; il me donna son catalogue; je feuilletai deux heures; je le rendis, sans rien choisir.

Je dérangeai mille volumes, que j'ouvris pour refermer; je m'égarais dans le dédale de cette littérature poudreuse, je m'arretai.... Tel est ce voyageur à qui plusieurs chemins se présentent; il n'ose s'engager, parce qu'il craint de se perdre, & il n'avance pas.

Ici, *Eraste!* je vous consulte; indiquez-moi la route que je dois commencer; prenez ma main, vous soutiendrez ma marche.... L'inaction fatigue....

Votre ami, SINVAL.

Pendant le courant du mois de Janvier, il est né à Lausanne sept garçons & huit filles.

On y a béni cinq mariages.

On souscrit tous les jours pour cette Feuille Hebdomadaire, chez M. J. LANTEIRES à Lausanne. L'abonnement commence du jour où l'on s'est fait inscrire, & coûte pour toute l'année L. 4 de Suisse, ou L. 6 de France (payables en souscrivant). C'est à la même adresse qu'on peut envoyer (mais franc de port) ce qui est relatif à la rédaction de ce Journal.

JOURNAL DE LAUSANNE.

10 FÉVRIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 4 minutes 30 secondes, & se couche à 4 heures 55 minutes 30 secondes.
La LUNE se leve à 0 heures 45 minutes après minuit.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
1 Fév.	0. 0.	0. 1. 0. au dessus	0. 5. au dessous	26. p. 10. lig. 9	26. p. 10. lig. 6	26. p. 10. lig. 0
2 . . .	0. 5. au dessous	0. 5.	0. 0. 5.	26. 10.	0. 26. 10.	0. 26. 10.
3 . . .	0. 5.	0. 5.	0. 0. 3.	26. 10.	0. 26. 10.	0. 26. 10.
4 . . .	0. 1.	0. 1. 0.	0. 0. 5.	26. 9.	6. 26. 8.	0. 26. 7.
5 . . .	0. 5.	0. 0. 5.	0. 0. 5.	26. 6.	9. 26. 6.	6. 26. 7.
6 . . .	0. 1.	0. 0. 5.	0. 0. 5.	26. 7.	0. 26. 7.	3. 26. 7.
7 . . .	0. 0.	0. 4. 0.	0. 2. 0. au dessus	26. 7.	6. 26. 7.	6. 26. 7.

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans le N°. précédent, est *Cor*, où se trouvent *or* & *roc*.

CHARADE.

Cherche, dans mon premier, des gens de tout étage,
Subordonnés à mon dernier;
Dans mon tout, un Magistrat sage....
Lecteur, tu devines, je gage,
Depuis que j'ai dit mon entier.

QUATRAIN pour le buste du Général Washington (*).

La vertu, *sous ces traits*, illustra l'Amérique;
Il regne dans les cœurs dont il brisa les fers,
Et fut vaincre, en Héros, le pouvoir despotique.
C'est un sage aujourd'hui, qu'admire l'Univers.

PAR UN SUISSE.

(*) Le Correspondant, qui nous a adressé ce quatrain,

IMPROMPTU d Me. Clairenson (†).

Recevez mon hommage, aimable Clairenson;
Qui pourrait, dans *Nina*, regretter Dugazon?
Vous avez ses talents, elle n'a point vos charmes.
Ah! lorsque sur ce banc arrosé de vos larmes,
Vous attendez Germeuil, Germeuil qui ne vient pas,
Ou, qu'un bouquet en main, égarée, incertaine,
Cherchant le Bien-aimé, portant par-tout vos pas,
 Vos beaux cheveux épars, vous errez sur la scène,
 Pour résister à la séduction;
 Il faudrait *ne voir, ni n'entendre*.

nous écrit, « que, surpris de ce qu'il n'a point paru d'inscription pour le buste de ce Général, quoiqu'un particulier en ait demandé une dans le *Journal* de Paris, N°. 350, 1786, il hafarde celle-ci, dans l'espoir qu'elle sera une invitation à nos Poètes, pour en faire une plus digne du sujet ».

(†) On nous dit que Madame *Clairenson*, Actrice d'Opera dans la troupe de Geneve, y est applaudie, sur-tout dans le rôle de *Nina*, & que le premier jour qu'elle y joua ce rôle, elle reçut, en sortant du théâtre, cet Impromptu.

Heureux! cent fois celui qui, dans l'illusion
Où vous plongez son cœur, par votre voix si tendre,
Croit perdre & retrouver, avec vous la raison!
Plus heureux le Germeil qui vous la fait reprendre!

AGRICULTURE.

*Suite de la Lettre sur l'Agriculture, insérée dans
le Supplément de la dernière Feuille.*

On doit considérer encore, que, si l'on ne laisse aucune de ces *Pies* en repos, elles devront produire annuellement & alternativement de *bonnes & de petites graines*. Et qu'en suivant l'ancien usage, de mettre du fumier aux terres ensemencées de froment, il arrivera, par cette *nouvelle méthode*, que la même terre recevra deux fois de l'engrais dans l'espace de trois ans. Par-là, l'effet du premier engrais ne fera pas éteint, quand on y remettra le second; la bonification sera sensible dès la première année, & en continuant ainsi, il est apparent que l'on pourrait diminuer la quantité de l'engrais, pour ne pas tomber dans l'excès, qui serait nuisible à la production du grain. Le fonds ainsi bonifié, produira plus de grain & plus de paille. L'abondance de l'un donnera de l'aïfance pour vivre, & celle de l'autre, joint avec celle des fourrages, facilitera les moyens d'entretenir cette abondance.

Il découle de-là plusieurs avantages publics & particuliers, que les Lecteurs trouveront facilement eux-mêmes. J'observerai encore, que par la méthode que je propose, chaque *Pie* devra, à son tour, être mise à *clos*, & produire du fourrage; qu'on fait que les prés ou clos, s'épuisent à force de produire, que rien n'est plus propre à les bonifier, que de les mettre en culture; & que pour éviter une lacune

dans la production de ces trois *Pies*, il faudrait semer dans une des deux qui aurait produit des graines l'année auparavant, (le printemps, avant de la remettre au labour) du treffle, de l'esparcette ou du sain-foin. De cette manière, on ne s'apercevrait pas du changement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILOSOPHIE.

Réponse d'Eraste à la Lettre de Sinval, insérée dans le Supplément de la dernière Feuille.

Tu veux lire, *Sinval!* il faut bien choisir; l'estomac se détruit, si on le nourrit d'alimens dangereux; le cœur se perd, si la nourriture est mal saine.

De toutes les études, l'histoire est la plus belle; c'est l'étude de l'Observateur; c'est celle du Philosophe; c'est celle de l'Homme qui veut apprendre l'homme. Mon ami! ce doit être la tienne.

En t'amusant, par-tout elle t'offrira des leçons intéressantes; la règle de ta conduite, le modèle de tes devoirs. La plupart des sciences ne présentent qu'une carrière repoussante; l'histoire attire, fixe & instruit.

La morale est mieux entendue; si elle montre un dehors flatteur, elle s'insinue, elle glisse, pour s'arrêter avec utilité.

Tel *in-folio* ne remuera pas le lecteur; un simple trait d'histoire, bien lu, bien senti, produira chez toi un noble enthousiasme; car, je le fais, il existe dans ton cœur, une théorie préférable à celle des Traités.

La vérité, si souvent dissimulée, s'y reproduit au Lecteur: l'homme qui la méprise, l'homme qui la craint, l'embrasse avec une avidité

secrète & naturelle; ils ne peuvent se refuser au sentiment de ses avantages; ils s'estiment heureux de n'être pas trompés.... *Sinval!* le vrai, parce qu'il est vrai, te deviendra leçon.

Cet être impénétrable, l'homme, s'y analyse; il s'y peint d'un pinceau fidèle, plus ce qu'il est, que ce qu'il veut être... tu l'appreras.

Bizarre mélange de tous les contraires, tu l'y verras souvent prendre le caractère de la circonstance, avec la même légèreté que nos petits maîtres revêtissent le costume du jour... tu le suivras dans le monde... tu reviendras dans son cœur... tu pourras comparer.

Ces révolutions entassées, qu'ont amenés les siècles précédents, t'étonnent; l'histoire t'apprendra à les apprécier... d'un effet, qui paraît tenir du prodige, tu remonteras à la plus faible cause.

Ces travaux d'une politique raffinée, ces efforts d'une imagination qui calcule, ces coups de maîtres, en tous les genres, éblouissent... l'histoire t'en apprendra les motifs; l'histoire t'en fera saisir la nature.

Si elle te présente des abus à réprimer, des impôts à abolir, une guerre à continuer, ou un traité à conclure, elle te placera dans les Conseils des Rois, elle t'invitera à leurs déli-
libérations.

Si elle te parle des mouvements des Cours, des intrigues des Cabinets, des brigues de la politique, elle te peindra les tourments de l'ambition, & les serpents horribles de l'envie.

Si elle te conduit à la guerre, elle t'exposera les fautes d'un Général, suivies d'une dérouté; ou sa bonne conduite, accompagnée de succès heureux.

Si elle t'entretient d'un bon Roi, elle t'arrêtera sur le bonheur de son peuple.

Ou si, moins générale, elle te présente un héros, tu le suivras à la tête des armées & du gouvernement, dans sa famille, jusques dans ses plaisirs; & par-tout tu retrouveras le grand homme... l'homme modèle... l'homme que tu dois imiter.

Ce développement successif forcera tes réflexions; avant même que d'avoir éprouvé, il t'acquerra l'expérience; il remplira noblement tes loisirs; il te formera des travaux dignes de toi, de ta qualité d'homme, de l'épée que tu portes....

Sinval! adieu: ne crains point de fatiguer ma patience, en recourant à mes faibles conseils... harceles-la... Adieu, *Sinval!*

ERASTE.

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 27 Janvier 1787.

MESSIEURS,

Dans l'économie rurale, les plus petits faits de pratique deviennent intéressans. C'est ce motif qui m'engage à donner une réponse relative à la question proposée dans votre huitième *Feuille périodique*.

Vous désirez connoître un moyen propre à soustraire les plantations des choux aux dévastations qu'y occasionnent les chenilles. Ces larves ne sont malheureusement que trop connues des Jardiniers; & le filet qu'on vous propose, Messieurs, ne me paraît pas un moyen sûr pour mettre les choux à l'abri de cette épidémie: je ne puis comprendre comment on réussira, par ce procédé, à empêcher

la femelle du Papillon de déposer ses œufs sur la plante qui doit servir de nourriture à sa nombreuse famille ? Et lors même qu'on rendrait ce filet inaccessible à l'insecte ailé, pourrait-on espérer de mettre les choux à l'abri des incursions de l'insecte rampant, qui est alléché, dans ses recherches, par un mets qui convient & à sa subsistance, & à son développement ?

Je substituerai à la place du filet, un moyen simple & peu dispendieux, qui jadis a été con- signé dans un Journal, dont on ne se rap- pelle plus le nom, ni la date. Je me suis servi avec succès de ce moyen pour les violiers, & il a très-bien réussi entre les mains d'un par- ticulier agricole de ce pays, pour plusieurs jeunes plantes: il consiste à arroser la plan- tation avec une solution de tartre, ou avec de la lie de vin, délayée dans une suffisante quantité d'eau, dès que l'on s'apercevra des déprédations qu'y font les chenilles; une seule, mais ample aspergion, suffira pour l'en délivrer.

Cette aspergion léthifère, ou seulement ex- pulsive, (ce que je ne décide pas) peut s'em- ployer, avec autant de succès, pour les haricots, les artichaux, &c. & elle servira à mettre les produits des pénibles travaux du laboureur, à l'abri des essaims de ces animaux destructeurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, JURINE, Chirurgien.

A N N O N C E S.

La ville de Bâle a honoré, d'une manière particulière, la mémoire du célèbre Euler, qui avait pris naissance dans son sein. Elle a fait faire, à ses frais, le buste de ce Savant, l'a placé à côté de celui de Daniel Bernoulli, a fait imprimer magnifiquement la traduction de son *Eloge*, prononcé à l'Académie de Péters-

bourg, par M. Fufs, & en a fait distribuer les exemplaires aux principaux Membres de l'Union Helvétique, dans tous les Cantons.

Le Grand Conseil a écrit à M. Fufs, une lettre très-flatteuse, en lui envoyant une médaille d'or.

A R T S.

L'Académie Royale des sciences de Paris, a accordé son approbation à la *méthode d'écrire aussi vite qu'on parle*, dont M. Coulon de Thévenot est Auteur. Le Rapport des Commissaires de l'Académie donne à cette découverte, une importance qui pourrait fixer l'opinion du public, sur son utilité.

S P E C T A C L E S.

Il semblerait, a-t-on dit dans un *Journal* étranger, que les Français aiment mieux être galants en particulier qu'en public.

On pourrait le croire, si l'on en jugeait par ce qui fait naître cette réflexion; c'est la chute de la *Fausse Inconstance*, dont on a donné, au théâtre Français, une première représentation, le 31 du mois passé. L'Auteur est une femme connue, par d'agréables productions dans un autre genre, mais le public n'a pas accueilli celle-ci; on n'en a même entendu que la moitié, parce que la toile est tombée au milieu du 3^e Acte.

L I V R E S D I V E R S.

On trouve dans la Librairie de Mourer, cadet: *Considérations des Œuvres de Dieu*, par M. Sturm, 3 vol. L. 5. de Suisse. (Lettres & argent franco.) — *Synonimes Français*, par M. l'Abbé Raubeaud; ouvrage dédié à l'Académie Française, 4 vol. brochés, L. 14. de Suisse. — *Loisirs d'un Ministre d'Etat*, 2 volum. brochés, L. 2. de Suisse.

Chez le même Libraire, & chez MM. Lacombe & Bonfils; *Laure, ou Lettres de quelques femmes de la Suisse*, 7 vol. On peut s'y procurer le 5, 6 & 7^e. volume du dit ouvrage, séparé.

M O R T S.

Jean Abraham Breit, dit Pré, de Ruggisberg, âgé de 70 ans.
Françoise Logos, veuve de J. P. Bonnivert, âgée de 69 ans.
Marguerite Vallotton, femme d'Ab. Chevalley, âgée de 69 ans.
Dame A. L. Amandruz, veuve de M. J. F. Daller, âgée de 84.
Alexandre Crépin, de Lausanne, fils mineur.
Jeanne Judith Blanc, de Belmont, âgée de 56 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 FÉVRIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 30 minutes, & se couche à 5 heures 7 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 23 minutes après minuit.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
8 Fév.	3. o. au dessus	4. 5. au dessus	1. 5. au dessus	26. p. 8. lig. 6	26. p. 8. lig. 9	26. p. 9. lig. 6
9 . . .	2. o.	2. 5.	2. o.	26. 6.	26. 6.	26. 4. 0
10 . . .	0. o.	1. o.	1. o.	26. 4.	26. 4.	26. 2. 6
11 . . .	3. o. au dessus	6. o.	2. o.	26. 2.	26. 0.	26. 0. 0
12 . . .	3. o.	6. o.	4. o.	26. 0.	25. 10.	26. 0. 0
13 . . .	3. o.	3. o.	3. o.	25. 11.	26. 0.	26. 3. 9
14 . . .	3. o.	6. o.	1. o.	26. 6.	26. 7.	26. 8. 9

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade (*) insérée dans la dernière Feuille, est *Bourg-maitre*.

LOGOGRIPE.

Rien n'est plus vieux, rien n'est si beau que moi.
 Des lettres de mon nom, effaces la troisième;
 Hélas! l'on rit de moi; bien rarement l'on m'aime;
 Retranche la seconde, à chaque instant chez toi,
 J'augmente en dépit de toi-même.
 Ton embarras me fait pitié;
 Tu ne m'as jamais vu, tu ne peux me connaître:
 Mais reconnais au moins ma première moitié,
 Tu l'as vu mourir & renaître.

(*) On nous a fait quelques observations sur cette Charade; la lettre, placée à la fin de cette Feuille, les renferme toutes.

IMPROMPTU à la vue d'un écran, qui représente trois enfans qui couronnent d'une Guirlande le chiffre de leur mere.

Une Guirlande, en apparence,
 Peint faiblement notre transport:
 Mais quand la main de l'innocence,
 La donne par reconnaissance,
 Une Guirlande est un trésor.

FABELN, EPIGRAMMEN, &c.
 par J. Fr. Aug. Kazner. *A Francfort sur le Mein 1786, 8°.*

Il est aisé de faire des Fables, comme les font la plupart des Fabulistes Allemands. Ils se bornent à faire de petites harangues contradictoires, souvent bien empoulées, & de les faire prononcer, non par des hommes, mais

par un quadrupede, un insecte, un arbre; comme si un trait de morale tirait sa force ou son agrément, de ce qu'on le met dans la bouche d'un escargot, ou de ce qu'on le fait prononcer par une buche. Il n'y a pas beaucoup d'art à cela.

Une partie des Fables de notre Auteur, mérite le reproche que nous faisons ici à celles qu'on traduit de l'Allemand; mais toutes ne le méritent pas au même degré. En voici une qui est assez simple, assez naturelle.

LA BOUGIE ET LES MOUCHETTES.

Une bougie allumée vit des mouchettes. Qui es-tu, leur demanda-t-elle? — Une chose qui peut rendre ta lumière plus claire, ou l'éteindre. — Mais peux-tu aussi éclairer?

Beaucoup d'Auteurs ne pourraient-ils pas faire la même question à leurs Critiques?

Parmi les Epigrammes qui se trouvent dans l'ouvrage de M. Kazner, nous citerons celle-ci, peut-être imitée, mais qui nous paraît moins médiocre que les autres.

Feu mon mari était un digne homme, disait Lucie; c'est un témoignage que toute la ville peut rendre encore à sa cendre. Oui, repliqua son second mari, qui était présent; oui, ma femme a bien raison! Il n'y a gueres eu d'hommes comme celui-là dans le pays! Ah! plutôt à Dieu qu'il fût encore en vie!

V A R I É T É S.

L'homme solitaire peut ne consulter que son plaisir; mais celui qui vit dans le sein de la société, doit, avant de se livrer à ses goûts, s'assurer s'ils ne sont point nuisibles à ceux qui l'environnent. Celui qui se livre à des fantai-

sies, doit seul souffrir des suites fâcheuses qu'elles peuvent avoir. Ces maximes sont vraies, fondées sur la justice, sur les droits de l'homme & de la société. Faisons-en une application.

Je vois de l'utilité, ou quelque agrément, à nourrir des chiens; mais cette utilité, cet agrément, ne doit être nuisible à personne. C'est une réflexion qu'on ne fait pas, puisqu'on est incommodé, chaque jour davantage, par le grand nombre de chiens qui remplissent les rues. La plupart de ceux qui en sont censés les maîtres, ne sauraient dire pourquoi ils les ont. Pour celui-là, c'est un ton; un dogue complete son nombreux domestique. Pour celui-ci, c'est imitation ou envie; il ne veut pas que son voisin ait un animal de plus que lui. Tels en ont pour la chasse, ou pour garder leur campagne, & c'est la meilleure raison: mais alors, pourquoi les amene-t-on à la ville pendant l'hiver? La campagne, elle-même, n'y vient pas; on ne chasse point dans les rues. Mais c'est une compagnie qui leur plait; à la bonne heure: mais faut-il que ceux auxquels elle ne plait pas, payent leurs plaisirs? Faut-il qu'ils souffrent de la malpropreté, des cris, des combats de ces animaux chéris? Faut-il qu'un enfant, qu'une femme, qu'un homme même, soit exposé au milieu des batailles de ces dogues; qu'il risque d'en être renversé; qu'il ne puisse sortir sans crainte? Et cet essaim de chiens qui pullulent pendant l'hyver, combien ne préparent-ils pas de dangers pendant l'été? Cette maladie, trop commune aux chiens, si effrayante pour l'homme, la rage qui se manifeste, presque toutes les années, dans le Pays-de-Vaud, ne serait-elle pas une raison

suffisante pour les Magistrats, afin qu'ils mettent un frein à cette manie d'avoir des chiens inutiles, & que souvent on ne peut nourrir? Leur propre sûreté; l'idée des malheurs dont ce goût défordonné peut être la cause, ne suffiraient-elles pas, pour engager les particuliers à se priver d'un plaisir onéreux? Que ceux à qui les chiens sont utiles, les soignent, les empêchent d'être incommodes. Que le Chasseur tienne les siens renfermés; que celui qui en nourrit pour la garde, les laisse dans les lieux où ils sont nécessaires. Que celui qui en nourrit, parce qu'il les aime, les garde chez lui, les mene avec lui; qu'il se les attache, qu'il les nourrisse, qu'il les dresse, & s'il ne le peut, qu'il sache s'en passer. Alors on n'en aura pas de superflus; les races en seront moins dégradées, & les rues, les places publiques, les promenades, ne seront pas remplies de chiens errans, qui n'étant pas nourris, inspirent bientôt ou la crainte, ou la pitié, & causent souvent des défordres ou des malheurs.

L'AMI DU PUBLIC.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

On a senti, plus que deviné, le mot ou le sens de la Charade de votre dernière feuille. On s'est écrié: c'est un *Bourg-maitre*; c'est le *Bourg-maitre*. L'estime, la reconnaissance, la célébrité de ce nom, parmi nous, ont tourné sur lui l'attention générale. On a su gré à l'Auteur d'avoir choisi ce mot pour son sujet, & de lui avoir donné une tournure aussi heureuse. Je m'y joins avec empressement: mais qu'on me permette de faire taire un moment le sentiment du Citoyen, pour n'être que Lec-

teur. Chaoun a ses idées, ou son *dada*, comme dit agréablement le bon *Sterne*; c'est à la manière, non au mot de la Charade, que je veux m'attaquer.

Elle me paraît user de trop de licence dans le choix des rapports, par lesquels elle invite à chercher le *premier* membre. Dans ces jeux d'esprit, il ne faut sans doute que de l'esprit; mais il n'y faut pas négliger la justesse, ou des rapports plus essentiels à la nature de la chose, ou au sens du mot. L'esprit ne doit pas laisser égarer le Lecteur, sur mille sujets, par des rapports accessoires qui peuvent varier, se multiplier à l'infini, & détourner les idées plutôt que de les fixer.

Dans votre Charade, *des gens de tout étage* sont dans votre *premier*; ils ne sont pas votre *premier*, & cette idée, *de tout étage*, convient encore mieux aux grandes villes. Ce mélange se trouve par-tout, du plus au moins, & ne constitue pas l'essence d'un Bourg. Je crois ensuite, MM. que l'idée qu'on fournit pour trouver l'*entier*, doit, comme dans une énigme, convenir au seul mot qu'on propose. Si je suis dans l'erreur, daignez m'en instruire.

Qui dit Bourg-maitre, ne dit pas toujours un sage Magistrat. On doit passer sur la justesse de la Charade, en faveur du sentiment qui l'anime.

Je vous avouerai ma méprise. En cherchant des mots pour votre Charade, le mot *Vice-Roi* m'a frappé le premier, sans me fixer. Je trouvais que le *vice* se trouvait dans tous les états, & qu'il convenait merveilleusement à votre *premier* (*), que, presque toujours, ils sont

(*) Chercher des gens, n'est pas chercher des vices.

subordonnés au *second* : mais pour le *Magistrat sage*, on en voit peu. Quelque prédilection qu'on ait pour ses propres idées, quelque intérêt que l'amour propre ait à les soutenir, à les excuser, je vous les soumetts, MM. Je n'aime plus mon *Vice-Roi* dès qu'il est question d'un autre ; je dis, avec tous vos Lecteurs, & je redis, c'est le *Bourg-maitre*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, D. S.

Daté du cœur de la Ville,
13 Fév. 1787.

S P E C T A C L E S.

On pourrait faire réussir sur le Théâtre quelques-unes des scènes intéressantes, qui se passent dans un chalet Suisse ; mais il était bien difficile d'y représenter *Julie & St. Preux* avec succès. Comment pouvoir les faire agir & parler avec l'énergie de *Roussseau* ? & s'ils en agissent avec moins de force, de naturel, comment se faire pardonner sa faiblesse ? *Julie & St. Preux*, sont des noms que *Roussseau* nous a rendu sacrés, pour ainsi dire ; il semble que c'est les profaner, que les faire monter sur la scène.

Aussi la Comédie, ou le Drame de ce nom, ne s'est-il montré sur la scène Française, le 6 de ce mois, que pour en disparaître, selon toutes les apparences. On l'a trouvé faiblement dialogué, fait sur un plan mal tissé, monotone par le style & la situation.

B O T A N I Q U E.

Monsieur l'Abbé *Cavanilles* a publié, dans le *Journal de Physique*, des expériences qu'il a faites sur différentes *Malvacées*, pour en obtenir une filasse qui pût suppléer, en cas de besoin, à celle que nous tirons du chanvre. Ses expériences sur les *Mauves frisées*, & du

Pérou, particulièrement, sur le *Sida abutilon*, que l'on trouve, selon *Haller*, sur les montagnes, entre Bergame & la Valteline, lui ont fait voir que toutes pouvaient donner de la filasse, d'une couleur plus blanche que celle du chanvre : mais elle a plus de sécheresse, par conséquent, elle est moins propre à recevoir le *tors*. Cependant, M. *Cavanilles* est persuadé, qu'avec quelques soins, on pourrait corriger ce défaut.

M. *Reynier*, membre de la Société des sciences physiques de Lausanne, vient de faire aussi quelques expériences sur les *Malvacées* ; aucune ne lui a donné une aussi belle filasse que la *Lavatera thuringica Linn* : elle a toutefois cette sécheresse qui paraît caractériser la filasse de toutes les *Malvacées* ; mais comme cette *Lavatera* offre des tiges de 4 à 7 pieds de haut, presque sans branches, & que sa culture est aisée, il semble que si l'on pouvait adoucir sa filasse, qui est d'un blanc argenté, de toute beauté, elle pourrait être très-utile. Ce sont des expériences que l'on propose aux Agronomes zélés & intelligens.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous avons reçu une Lettre anonyme sur le Roman de *Laure*, qui nous paraît bien écrite, bien pensée ; nous avons du regret de ce que sa longueur ne nous permet pas de l'insérer.

Les personnes qui veulent correspondre avec nous, sont priées de faire attention à la variété que notre plan nous impose.

COURS DES CHANGES.

Paris	{ à vue . . . 166	Amsterdam, 3 mois . . . 89
	{ à 2 mois . . . 168½	Livourne 8 jours de vue
Lyon, Rois . . .	169½	Genes, idem . . .
Londres, 3 mois . . .	48½	Louis neufs L. 14.. 10f. 6 d.

Paiement des rentes à Paris ; 6 dern. mois de 1786, lettre C.

M O R T S.

Pierre Rouilly, de Villards *L'Épine*, domest. âgé de 32 ans.
Françoise Errard, décédée à l'hôpital Français de cette ville, à l'âge d'environ 60 ans.
Mademoiselle Mariane Charlotte Muriset, âgée de 59 ans.
Jean Antoine Porchet, de Corcelles le Jorat, vigneron, âgé de 74 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 FÉVRIER 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 43 minutes, & se couche à 5 heures 17 minutes.
La LUNE se leve à 11 heures 3 minutes avant midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
15 Fév.	1. 0. au dessus	6. 5. au dessus	2. 2. au dessus	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.	26. p.	8. lig.
16 . . .	2. 9.	6. 0.	2. 0.	26. 6.	6. 0	26. 6.	6. 0	26. 4.	0
17 . . .	2. 7.	6. 6.	1. 9.	26. 7.	0	26. 7.	0	26. 9.	0
18 . . .	2. 10.	7. 0.	2. 1.	26. 9.	0	26. 9.	0	26. 9.	0
19 . . .	3. 0.	7. 5.	2. 2.	26. 6.	0	26. 6.	0	26. 5.	0
20 . . .	2. 0.	7. 8.	3. 0.	25. 5.	0	26. 5.	0	26. 4.	0
21 . . .	2. 0.	6. 2.	2. 0.	26. 3.	0	26. 3.	0	26. 2.	0

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille, est *Ange*, où se trouvent *anc*, *âge* & *an*.

F A B L E.

Un Papillon, las à la fin
D'avoir, sans fruit & sans dessein,
Courtisé les fleurs d'un parterre,
Alla se reposer dans un bosquet voisin.
A ses regards surpris s'offrit un jeune Lierre,
A l'écorce d'un Chêne étroitement uni.
Sur son attachement d'abord il fut honni :
L'inconstant Papillon lui déclare la guerre ;
Quoi, lui dit l'insecte léger,
Prétens-tu, sur ce tronc, passer toute ta vie,
Sans songer à te dégager ?
Brise la chaîne qui te lie ;

Rens hommage aux nouveaux appas
De la tige tendre & fleurie,
Du tilleul qui te tend les bras ;
Ce jeune ormeau, ce beau lilas
Ont de quoi piquer ton envie ;
Renonce à la fote manie
D'être constant jusqu'au trépas,
Ma félicité t'en convie ;
Je n'éprouve un charmant destin
Qu'en passant des fleurs d'un jardin
Aux fleurettes de la prairie.
Dans l'espace d'un seul matin,
Jouet d'une inconstance heureuse,
Je porte mon vol incertain,
Tour à tour, sur la tubereuse,
La violette ou le jasmin ;
Et bientôt je cours à la rose
La plus nouvellement éclosé,
Que j'abandonne pour le thyn. . .

R

J'en ai trop entendu, lui dit, d'un ton modeste,
 Le Lierre, qui l'interrompt,
 Par cette morale funeste
 Je ne serai jamais séduit.
 Ces propos femillans, cet air brillant & lesté
 Sont tout-à-fait hors de saison ;
 Des maximes que je déteste,
 Va porter loin de moi le dangereux poison.
 Tes charmantes couleurs, l'éclat de ta parure,
 Tes amours, tes plaisirs ne durent qu'un printemps ;
 Mais lorsque la rigueur des hivers & des ans
 Semble ravager la Nature
 Par les efforts les plus cruels,
 Elle respecte la verdure
 De mes feuillages immortels ;
 Ce n'est qu'aux coups de la hache
 Qu'on voit enfin céder les nœuds que je chéris ;
 Et mon sort, lorsque je péris,
 Est de mourir où je m'attache.
 Il est doux de savoir former
 Un attachement véritable ;
 On ne devient jamais aimable
 Qu'en ne cessant jamais d'aimer.

EXCURSION dans les mines du Haut Faucigny, par M. Berthoud Van-Berchem, fils. A Lausanne, chez M. Heubach & Comp^e. 1787.

On trouve, dans cette brochure, la description du relief que M. Eschaquet a fait de la Vallée de Chamouny, du Mont-Blanc, des montagnes qui tiennent à celle-ci, & renferment les principaux glaciers de cette Vallée, aujourd'hui célèbre ; l'énumération des mines de cette partie du Faucigny, & la description des minéraux qu'on y exploite, ou qu'on y peut exploiter. L'Auteur nous conduit ensuite sur le sommet du Buet & du Bréven, par une route plus facile que celle qu'on fait aujour-

d'hui, & plus commode pour y faire des expériences. Après avoir traversé la Vallée, il se rend, au travers de la mer de glace, sur le Jardin, rocher couvert de verdure & de fleurs, au milieu de champs hérissés de glaces éternelles.

Ce petit ouvrage est écrit avec sagesse ; il fait honneur aux connaissances & à la sensibilité de l'Auteur. Ceux qui aiment voyager dans leur chambre, étendus mollement sur leur bergère, auront du plaisir à le lire ; & ceux qui suivront en effet ses traces, le liront encore avec utilité. Il est un Appendix nécessaire aux voyages de M. de Saussure ; on y trouve ce qu'il n'a pu voir, ou ce qu'il a omis ; il peut y être joint, & ne les déparera pas.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Du moment où j'ai lu la petite Fable de Kazner, je n'ai plus vu sur la scène du monde que quelques Chandelles, & un million de Mouchettes braquées contre elles.

Si je vois une jeune fille dans tout l'éclat de sa beauté, parée des charmes de la modestie & de la fraîcheur de l'innocence, je vois aussitôt l'Envie mettre ses doigts hideux dans les anneaux de vingt Mouchettes, pour essayer d'obscurcir cet éclat qui la fatigue.

Si quelque jeune homme se distingue par de rares talens, ceux qu'ils offusquent, ceux même qui n'y ont d'autre intérêt que celui de laisser triompher la médiocrité qu'ils préfèrent, sans savoir pourquoi, font entendre le bruit des Mouchettes ouvertes pour les érouffer.

Si un homme public fait un plan qui conduit à l'utilité & à l'agrément de ses Conci-

toyens, mais que pour atteindre ce but, il faille passer sur quelques privations passagères, je vois les Mouchettes l'entourer & le menacer.

Enfin, si un jeune homme, pressé par sa situation à en chercher une plus aisée, forme une entreprise pénible, hasardeuse; au lieu de le soutenir, parce qu'il est honnête, on le décourage, on le menace en ouvrant les effrayantes Mouchettes pour changer la lumière, qui luit à ses yeux, en une vapeur désagréable.

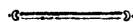
Votre *Journal*, Messieurs, n'est pas une grande Chandelle, il faut l'avouer; mais il peut le devenir: il le deviendrait, si on ne le menaçait pas des Mouchettes. Mais tel qui aime les choux pommés, ne peut souffrir qu'on indique à son Jardinier les moyens de les préserver des chenilles. Tel qui est élevé au-dessus de la région des Charades & des Logogriphes, s'indigne de ce qu'on donne cet aliment léger à l'esprit des Sociétés des petites Villes & des Campagnes. Tel Économiste n'y voudrait voir que l'utile; tel Riche indolent, que l'agréable.—La Ville n'y veut point voir ce qui n'est bon que pour la Ferme; la Ferme rien de ce qui intéresse la Ville: celui-ci voudrait qu'on y trouvât l'extrait des autres Journaux; celui-là qu'on n'y donnât place qu'à ce qu'on n'a vu nulle part ailleurs. On se plaint de la médiocrité; on murmure. Et, Messieurs! au lieu de préparer les fatales Mouchettes à cette lampe qui ne brille que d'une lumière faible & tremblotante, daignez y apporter un peu d'huile.

Lorsque *Molière* fit paraître une des premières pièces où il ait développé toute sa force comique, combien de fâts le rangerent, avec dédain, parmi les farceurs? Combien se glo-

rifierent de leur supériorité sur l'homme de génie, parce qu'ils avaient le sublime talent de faire de froides plaisanteries sur le *Corbillon* & la *Tarte à la crème*? Le tems les a jugés les uns & les autres. L'homme de génie jette une lumière toujours plus éclatante, & la rouille a dévoré les ridicules Mouchettes qui croyaient l'éteindre.

Je pourrais citer d'autres exemples; mais je me souviens à propos de votre avis.

J'ai l'honneur d'être, &c.



V A R I É T É S.

On connoit la Lettre que M. Bourrit a publiée à Geneve & dans le *Mercur de France*, sur le premier voyage au sommet du *Mont Blanc*; mais on ne fait pas également les plaintes que M. Paccard élève contre elle. Le Public, pour décider, en doit être instruit.

On y feint d'ignorer que le Docteur Paccard avait fait auparavant trois essais infructueux pour parvenir sur ce sommet: cependant on parle de diverses tentatives qu'on avait faites; on était guidé par les faits à lui rendre justice, pourquoi a-t-on évité de le faire?

On n'y dit point que ce Docteur avait seul indiqué le chemin qui devait enfin conduire au sommet, & que cette découverte, dont on a profité, il l'avait achetée par une marche continuelle de deux jours & de deux nuits, au travers des rocs & des glaces, accompagné de deux guides. Peut-on cependant nier qu'il n'ait indiqué la route par l'aiguille du *Goûté*, comme la seule qui pût conduire au but qu'on se proposait?

Pourquoi des hommes, qui ont tant d'autres

titres à la gloire, envient-ils au Docteur celle qu'il mérite par ses travaux? Quand il eut découvert la route, on essaya d'en couvrir, d'en éteindre la mémoire par une tentative qu'on fit huit jours après, & on est accouru pour y monter soi-même, en évitant, autant qu'il est possible, de répandre le succès de M. Paccard. Il faut bien que la gloire d'avoir surmonté les difficultés qui s'opposaient à lui, soit quelque chose, puisqu'on la lui envie. Il faut bien qu'on le haïsse, parce qu'il a été heureux; puisque, ne pouvant s'approprier cette gloire, on veut la donner seule, ou presque seule, au compagnon de ses travaux.

Jacques Balmat n'avait été choisi par le Docteur que parce que les autres étaient occupés, & que seul il était oisif; il fut choisi, non comme guide, mais comme ouvrier; il a été guidé, encouragé par M. Paccard; il l'a engagé à monter, lorsqu'il désirait descendre; il lui fut utile, sans doute, mais non pour atteindre au sommet, où il se rendit à la course. Balmat n'y est pas arrivé le premier, M. Paccard a des certificats qui le prouvent; Balmat n'est point resté sans récompense, le Docteur lui a donné de l'argent.

Quand on n'a pu s'élaner le premier sur la sommité arrondie du *Mont Blanc*, on veut du moins faire croire qu'on a cru le succès possible. Ainsi M. Bourrit dit dans sa Lettre: *Voilà le Mont Blanc accessible, & mon jugement confirmé.* Et cependant il avait dit, dans la page 80 de sa *Description*: *Nous admirions de nouveau la majesté du Mont Blanc. . . . & nous puimes mieux juger qu'ailleurs de l'impossibilité de pouvoir jamais l'atteindre.*

(Cet article nous a été communiqué.)

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Permettez, Messieurs, que je me serve de la voye de votre *Journal*, pour annoncer l'efficacité de l'*ypécacuanha*, dans la cure de quelques Hémoptysies, dont j'ai vu des effets surprenants, dans les cas même, où le crachement du sang résistait à tout autre remède.

Permettez que j'ajoute, que M. Rasheim en a aussi éprouvé l'utilité dans un jeune homme de 18 ans, attaqué d'un crachement de sang, qui n'avait cédé à aucun remède, & qui le menaçait d'une fin prochaine.

Il lui prescrivit la formule suivante.

Cinq dragmes sucre candi, quatre grains d'*ypécacuanha*; mêlez exactement, & divisez en dix doses égales, dont on en prendra une tous les trois quarts d'heures, le jour & la nuit, délayée dans de l'eau légèrement froide. (Ce jeune homme prit ce remède, & au bout de deux jours, le crachement de sang cessa entièrement.)

J'ai l'honneur d'être, &c.

TRAIT HISTORIQUE.

Le Cardinal *Mazarin*, voyant Marseille livrée à un feu séditieux, détermina le voyage de *Louis XIV.* Le premier Ministre envoya 700 hommes dans la ville, où le Roi entra par une brèche qu'on avait faite. Un Capitaine Suisse, nommé *Walthick*, commandait deux compagnies de son Régiment. Cet Officier ne voulut point passer, comme les autres, par la brèche. Ce serait, dit-il, insulter ma Nation; les Suisses ne passent que par les brèches qu'ils ont faites.

(Extrait de l'ouvrage de M. Guys, intitulé: *Marseille ancienne & moderne.*)

M O R T S.

Jeanne Cofandey, bourgeoise de Saffel, âgée de 49 ans.
Abraham Louis Bellet, fils mineur.
Noble & Vertueuse Demoiselle Elisabeth Crommelin, de Geneve, âgée d'environ 75 ans.
Etienné Jacob Louis Hoffmann, fils mineur.
Françoise Girardet, de Prilly, âgée de 70 ans.

S U P P L É M E N T A U N^o. 13
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

24 F É V R I E R 1787.

B I E N F A I S A N C E .

A U X A U T E U R S D U J O U R N A L .

M E S S I E U R S ,

VOtre Journal, N^o. 9, annonce une Société de vingt personnes, disposées à consacrer leurs soins, leur loisir, & quelque fonds à l'utilité publique, & qui n'attendent, pour agir, que la certitude de ne pas se méprendre dans le **choix des moyens**: vous avouerez-je, Messieurs, que j'hésitai d'abord de croire à la vérité de cet Avertissement? Quoi, disais-je, vingt personnes qui vont s'occuper des autres, lorsque chacun ne s'occupe presque que de soi-même! qui ont de l'argent au service du public, lorsque nos besoins, réels ou factices, nous en laissent si peu! qui ont du loisir, lorsque nous avons à peine le tems de nous reposer de nos plaisirs! Cela est impossible. C'est une fiction de nos honnêtes Journalistes, qui ont voulu nous faire une réputation de patriotisme, ou, peut-être, exciter notre émulation. Je me confirmais dans cette idée par le peu d'attention qu'on donnait ici à ce phénomène si singulier. J'entendais quelquefois, dans la Société, citer les morceaux faibles de vos *feuilletons* pour les critiquer; mais votre Annonce, Messieurs, personne n'en disait un mot; il

semblait qu'on ne l'eût pas lue; elle n'avait fait aucune sensation. J'en conclusais qu'on n'y croyait pas plus que moi, & j'allais l'oublier, (comme l'indigent perd bientôt, dans le sentiment profond de sa misère, le souvenir d'un songe qui l'avait enrichi,) lorsqu'un heureux hasard m'a convaincu de la réalité du projet. Oui, elle existe cette Association respectable; la Patrie peut compter vingt sujets de plus parmi ses amis. Je vous salue, mes chères & mes généreuses; je vous serre, avec reconnaissance, dans mes bras; j'ambitionne l'honneur de me joindre à vos vues, & pour y concourir, suivant ma faible portée, je vais hazarder quelques idées sur la bienfaisance la plus utile. Si elles ne sont pas les meilleures, elles auront au moins le mérite d'être les premières qu'on vous aura présentées, & elles pourront en faire naître de plus heureuses. S'il ne s'agissait que de montrer le besoin, je dirais qu'il est par-tout dans les basses classes de la Société, & sur-tout dans cette foule d'habitans non Citoyens, qui vivent du travail de leurs mains. Rien n'est plus vrai, quoique rien ne paraisse plus surprenant. Un terroir fertile qui répond ordinairement aux soins du Cultivateur; un Gouvernement sage, qui ne taxe ni l'industrie, ni les personnes; assez de luxe pour occuper les

ouvriers; trop peu de suite & de population pour porter à un prix excessif les denrées de première nécessité; les salaires des Journaliers presque doubles de ceux qu'on accorde dans la plupart des autres pays; la faveur des Loix, qui est plutôt pour l'ouvrier infidèle que pour le riche qui ne le satisfait pas: ces circonstances si favorables au peuple, & dont la réunion est, peut-être, unique, devraient y répandre l'abondance; & cependant il souffre. A peine la mauvaise saison a-t-elle suspendu les travaux de l'été, qu'il est assailli de besoins de toute espèce; ils croissent chaque jour, & sans les secours multipliés de la charité, la plupart de nos pauvres habitans ne pourraient se soutenir. L'explication de ce fait tient à leurs mœurs: s'ils étaient sages, ils imiteraient la prudente fourmi, qui jouit en hiver des provisions accumulées pendant le reste de l'année; mais ils ne le font pas; le fruit de leurs sueurs se consume dans la crapule & le vin, à mesure qu'ils le reçoivent. Assez semblables au Sauvage, qui oublie le matin qu'il aura besoin d'un lit le soir; ils ne pensent point qu'une saison morte doit succéder à celle du travail, & lorsqu'elle arrive, elle les trouve sans ressources contre le froid & la faim; tout leur manque à la fois; il ne leur reste que l'intempérance, qui dissipe jusques aux charités qu'on fait à leur famille. Je n'ai garde de blâmer l'indulgente compassion qui court au secours du malheureux, quelle que soit la cause de ses besoins; j'en respecte le principe, bien préférable à la justice rigoureuse de ces âmes froides, qui pieusement résignées aux maux d'autrui, disent avec indifférence: *qu'ils souffrent, ils l'ont mérité!* mais je cherche si

ce principe ne pourrait être mieux dirigé, & je le crois. Qu'on n'abandonne pas le pauvre, lors même qu'il est l'artisan de sa misère; mais qu'on n'employe pas, pour le soulager, des moyens qu'il rendra lui-même inefficaces. Des aumônes indifférentes qui tombent indifféremment sur l'indigent vicieux & sur celui qui ne l'est pas, empêchent que le dernier ne soit secouru autant qu'il le serait sans ce partage; elles encouragent la paresse & la dissolution, ces fléaux de notre Société; elles épuisent bientôt, par les besoins toujours renaissans qu'entraîne une crapuleuse fainéantise, le léger superflu que notre médiocrité peut donner à des œuvres de charité, & il n'en reste plus pour des malheurs imprévus & privilégiés. Ces inconvéniens sont réels, & on pourrait les prévenir; il faudrait n'accorder des assistances pécuniaires qu'à ceux qui seraient dans une totale impuissance de s'aider eux-mêmes, & se borner à procurer à tous les autres des occasions de travail. Indépendamment du bien physique qui en résulterait, le caractère moral de notre peuple y gagnerait infiniment. Un de nos premiers devoirs est de mériter notre pain, en servant la Société. L'occupation éloigne de nous les idées du mal, & les tentations de le commettre; elle réprime les écarts de l'imagination, ce principe inquiet qui nous transporte toujours au-delà du présent & de notre condition naturelle, pour nous faire courir après des chimères, nous dégoûter de notre patrie, & souvent enfanter le crime; elle concentre toute notre activité sur un objet honnête, & l'heureuse expérience que nous faisons de son utilité, nous le rend tous les jours plus cher, & augmente sans cesse notre satisfaction.

Occupez les hommes, & ils cesseront de se nuire, ou de s'abrutir par le désœuvrement & les honteux plaisirs. Multipliez les ateliers & les fabriques, & vous verrez se fermer peu à peu, les gouffres infects qui dévorent les forces, la santé & toutes les ressources de notre peuple. Faites germer l'industrie dans un pays qui n'en a point, & vous en arracherez l'inquiétude, le mécontentement de soi-même & des autres, le murmure, la violence & la misère. Je laisse à la politique le soin d'appliquer ces maximes au gouvernement des États; mais je dirai à toutes les Associations particulières, qui ont pour objet le bien public; encouragez le travail, & ne prodiguez pas votre argent pour nourrir l'oisiveté: les besoins de celle-ci sont intarifables, & vos fonds ne le sont pas; employez-les à exercer les bras de tous les nécessaires qui en ont & qui voudront s'en servir. Fournissez-leur les matières qu'ils devront mettre en œuvre, & payez leur peine convenablement, sans chicane & sans retard: distinguez les plus diligents par des préférences de prix ou de légères gratifications: tâchez de ne pas laisser un moment ouvert à l'inaction, dans les saisons sur-tout qui arrêtent les ouvrages de la campagne; le vice s'emparerait de ce moment oisif, & un jour perdu en ferait perdre plusieurs autres: que le genre de travail soit proportionné, s'il est possible, à la plus faible capacité, à la portée de tous les âges & de tous les sexes; qu'il n'exige que des mains, de l'attention & de la bonne volonté; vos matériaux préparés vous reviendront avec une nouvelle valeur, qui vous mettra en état de les débiter avec avantage. Ainsi, vos fonds, bien loin de s'épuiser, pourront

fructifier & devenir le principe toujours subsistant d'une circulation de vie & d'aisance dans la Société, d'autant plus satisfaisante qu'elle ne sera pas infectée par la cupidité, & d'autant plus durable que l'objet de l'industrie tiendra de plus près à nos premiers besoins. Je ne propose rien d'impossible & qui ne puisse être justifié par des exemples. Je n'en alléguerai qu'un, presque sous nos yeux, mais peu connu, parce que le bien est aussi lent à se répandre que le mal est prompt à se divulguer. Treize Dames Bernoises, distinguées par leur état & leur naissance, mais plus respectables encore par leur caractère, formerent, il y a 15 mois, le projet d'une association qui tendait à donner du pain aux nécessaires, en le leur faisant gagner par le travail, sans lequel ce pain aurait plus nuï au public qu'il ne lui aurait été utile. Elles firent entr'elles un fond d'environ mille livres, qu'elles destinerent à l'achat de différentes matières à mettre en œuvre; mais l'expérience leur ayant appris que la rite est l'article le plus avantageux, parce que sa filature est la plus aisée, & qu'elle donne une toile plus solide & d'un débit plus sûr; elles se bornèrent bientôt à ce genre d'industrie, qui d'ailleurs simplifiait les détails; objet important dans toute administration. Elles distribuèrent leur rite aux pauvres qui leur furent présentés par Messieurs les Pasteurs; les paresseux incorrigibles ont été congédiés; elles n'ont conservé que les ouvriers honnêtes & laborieux: elles en occupent actuellement une centaine des deux sexes. La belle saison, en les rendant à la culture des terres, leur en enleve une partie, qu'elles ne cherchent point à retenir; mais qu'elles voyent revenir avec

plaisir en hiver ou dans les jours pluvieux. Des familles entières travaillent à leurs fraix & pour elles, depuis le pere jusqu'aux enfans, depuis l'âge de quatre-vingt ans jusqu'à celui de huit. A peine le fil est-il rendu, qu'il est débité; elles en ont écoulé seize quinaux dans l'espace d'une année; & les toiles qu'on a faites, ont très-bien réussi. Une Intendante, à gages modérés, pese la rite qu'elle remet, & l'inscrit, reçoit le fil, en vérifie le poids, & paye la façon. Une de ces respectables Dames s'est chargée de la caisse, du débit de la marchandise & du soin de faire des avances nécessaires. Elle prend encore la peine d'instruire fréquemment ses bienfaitantes Associées, (dont le nombre s'est accru de quatre nouvelles souscriptions) de l'emploi de l'argent, de l'état des affaires, du bien qu'on a opéré, de celui qu'on peut faire. J'ai quelques-uns de ces Mémoires sous les yeux, où, je ne fais ce que je dois admirer le plus, de la justesse des calculs, de la clarté des détails, de la sagesse des réflexions, ou de la prudente économie des fonds qui, en foulageant tant d'indigens, n'ont presque pas diminué, malgré les charges inséparables d'un tel établissement, & qui pesent sur-tout sur les premiers essais. Quel exemple, Messieurs, & qu'il est digne d'être consigné dans vos *feuilles* pour notre instruction & celle de la postérité! Ainsi s'occupent des Dames de la Capitale, que leur opulence environne de toutes les séductions du faste & des plaisirs, pendant que tant d'autres, sans compter les hommes, font des Logogriphes, de l'esprit, ou rien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILOPONOS.

A N E C D O T E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Un particulier d'une Paroisse voisine de celle où je fais ma résidence, fort simple à la vérité, mais honnête homme, ne pensant point à tromper, & sujet à l'être, passait le second jour de Janvier par P...., village qui se trouvait sur sa route, pour se rendre à la ville prochaine. Il y est arrêté par quelques jeunes gens, qui lui demandent ce qu'il porte; il répond qu'il vend des couteaux: sur cette réponse, on le fait entrer dans le cabaret; on examine, on marchandise les couteaux, on en met un dans sa poche, sans qu'il s'en aperçoive; on lui rend le reste, en lui disant de les compter. Il a la bonhomie de le faire, & trouve qu'il lui en manque un. Alors on délibère, on décide que celui entre les mains de qui il se trouverait, serait pendu: on fouille tous les assistans, & enfin le bon homme dans la poche duquel on le trouve. On fait sur le champ ce pauvre malheureux, on le mene prisonnier dans la forge du village. Après l'y avoir laissé quelque tems, on vient le chercher au son du tambour, avec quatre fusiliers, pour le conduire aux pieds d'une potence qu'on avait dressée au-dessus du village. Là, le pauvre homme, plus mort que vif, prie qu'on lui pardonne, il demande grace. Elle lui est enfin accordée, moyennant un engagement qu'on lui fait signer, de payer une somme considérable dans un tems fixé.

Comment permet-on de tels actes, que les étourdis décorent encore du nom d'espiegleries, mais qui méritent sûrement un nom bien plus grave? Nous croyons devoir dénoncer ce fait au Public, dans l'espoir que sa réprobation servira de frein à ceux qui pourraient s'en permettre de semblables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 17 Fév. 1787.

Signé, UN HABITANT D. M... J...

JOURNAL DE LAUSANNE.

3 MARS 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 27 minutes, & se couche à 5 heures 30 minutes.
La LUNE se leve à 4 heures 52 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
22 Fév.	1. o. au dessus	5. 5. au dessus	2. 5. au dessus	26. p. 3. lig.	26. p. 3. lig.	26. p. 3. lig.	26. p. 3. lig.	26. p. 3. lig.	26. p. 3. lig.
23 . . .	3. 5.	0. 2.	0. 3. 3.	26. 4.	26. 4.	26. 4.	26. 4.	26. 4.	26. 4.
24 . . .	5. 0.	0. 1. 0.	0. 3. 0.	26. 5.	26. 5.	26. 5.	26. 6.	26. 6.	26. 6.
25 . . .	5. 2.	0. 2. 0.	0. 2. 0.	26. 6.	26. 5.	26. 5.	26. 4.	26. 4.	26. 4.
26 . . .	4. 3.	0. 3. 0.	0. 5. 0.	26. 7.	26. 3.	26. 3.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
27 . . .	3. 0.	0. 3. 5.	0. 2. 2.	26. 10.	26. 10.	26. 10.	26. 8.	26. 8.	26. 8.
28 . . .	4. 0.	0. 4. 0.	0. 4. 0.	26. 9.	26. 9.	26. 9.	26. 9.	26. 9.	26. 9.

BELLES-LETTRES.

ÉNIGME.

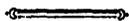
TU vas me deviner, sans faire un grand effort.
Je fers assidûment une blanche maitresse;
Malgré moi, quelquefois, je lui donne la mort,
Sans en être puni: c'est un défaut d'adresse

De quiconque est mon conducteur.

Il n'entre dans mon corps que noirceur, que misere.

Et bien que je fois sans lueur,

Je fais renaitre la lumiere!



ÉPITAPHE de M. le Comte de VERGENNES.

Ci git un grand Ministre, un Sage, un Citoyen;
L'Étranger, le Français, ont su le reconnaître:
Au milieu de la Cour, il fut homme de bien,
Et mérita le cœur, les larmes de son Maitre.

ROSALIE von FELSHEIM, oder, Lilliput.
(ROSALIE DE FELSHEIM, ou Lilliput) Co-
médie en cinq actes, par Jules-Fr. DE SODEN.

Quoique le Théâtre Allemand ait fait beau-
coup de progrès depuis quelques années, il
n'offre pas aux Étrangers une ample moisson
de pieces dignes des honneurs de la traduction,
ou de l'imitation; & on observe en général
que les meilleures ont presque toutes un dé-
faut qui leur est commun, provenant du
peu de connaissances que leurs Auteurs ont du
grand monde. On n'aura pas le même reproche
à faire à celle-ci, qui a paru une forte de
chef-d'œuvre. Elle n'intéressera peut-être pas
les Étrangers autant que les Nationaux, parce
qu'elle attaque des vices & des ridicules par-

ticuliers en Allemagne ; mais elle n'en est pas moins une excellente Comédie. On y trouve une peinture fidele des folies de la plus haute classe des citoyens , de ces *Alteſſes Lilliputiennes* , de ces Sultans en miniature qui copient les vices des grandes Cours , & s'en font gloire. On avait déjà eſſayé de traiter ce ſujet , mais les Auteurs , ne poſſédant pas les connoiſſances néceſſaires , avaient manqué leur but. M. de Soden , au contraire , réunit , au talent du Poète comique , la connoiſſance entiere de toutes les Cours d'Allemagne ; ſon ouvrage eſt plein de traits originaux , qui peignent , avec une vérité effrayante , les *ſingerieſ tragi-comiques* , l'orgueil déguenillé , la diſſipation & la tyrannie des petits Princes. Il n'a rien négligé de ce qui pouvait enrichir ſon ſujet ; l'intrigue & les ſentimens que ſa piece fait développer , lui donnent de l'intérêt ; ſon dialogue eſt viſ , concis ; on n'y trouve point de ces froids raifonnemens qui glacent les Spectateurs , après avoir glacé les Acteurs ; il n'y a preſque pas un mot qui ne ſoit eſſentiel. Mais ſi un Étranger voulait traduire cette Comédie , il faudrait qu'il connût , auſſi bien que l'Auteur original , les travers & les vices qui y ſont attaqués.

N É C R O L O G I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Vous avez annoncé , dans votre N°. 7 , la mort de Noble *Eſaié Chandieu de Chabot* , dernier mâle de la branche aînée de cette famille ; l'autre branche , qui portait le ſurnom de *Villars* , étant auſſi éteinte , conſacrons quelques lignes à une Maïſon diſtinguée par ſon origine & ſes alliances , par ſes talens & ſes vertus.

Branchecadette des Comtes ſouverains de Lyon, Foreſt & Beaujolois , au dixieme ſiecle , époque des ſurnoms , cette famille prit celui de *Chandieu*. Ce chef-lieu de ſon appanage contenait vingt-deux paroïſſes , & s'étendait des environs de Vienne en Dauphiné , juſques compris le fauxbourg de la Guillotiere à Lyon , & même , dit un Hiſtorien de ces tems-là , “ auſſi avant „ dans le Rhône qu'un cheval & ſon Cavalier peuvent y entrer , ſans ſe noyer ”. Le même Auteur dit auſſi que ces terres portaient le nom de *Baronie* ou *Sirie* , & qu'elles avaient neuf lieues de Dauphiné de tour.

L'origine de cette Maïſon , l'étendue de ſes terres contiguës à celles des branches aînées , les ruines majeſtueuſes d'un vaſte château , ſitué ſur une éminence au centre de leurs terres , & bâti en 1200 par un *Chandieu* (*), leurs alliances avec les plus anciennes familles du *Dauphiné* ; tout annonce ſa grandeur & ſon antiquité.

De *Charlemagne* à *Louis XVI* , on rencontre des *Chandieu* qui ſe diſtinguent dans les combats , dans les négociations , & dans l'Égliſe. L'un commandait à Milan avec les Seigneurs de *Trivulce* & de *la Trimouille* ; l'autre , combattant près de ſon Roi , partagea ſon fort à Pavie ; un *Chandieu* fut tué à la bataille de Dreux ; un autre entra le premier par la brèche à Tortoſe.

On les voit dans les Chapitres les plus no-

(*) On voit encore au-deſſus d'une des portes les armes qui les diſtinguaient , telles qu'ils les ont portées juſqu'à nos jours. De gueule au lion d'or , paré d'azur ; & pour limier , auſſi un lion , ſurmonté de la devife : *pour l'Eternité*. L'écuſſon ſoutenu , à dextre & ſeneſtre , par deux Anges en dalmatique , portans chacun , de l'autre main , une bannière aux armes de cette Maïſon , & pour cri de guerre : *Chandieu*.

bles de France, & on en compte quatre dans celui de Lyon. *Antoine*, Baron de *Chandieu*, Chapelain d'*Henri IV*, Ministre de l'Église de Paris, Ambassadeur du Roi, partagea avec les d'*Aubigné*, les *Mornai*, les *Sully*, l'estime & la confiance de son Maître, & la famille en conserve encore une preuve (*). Le changement de Religion du Roi engagea le Baron de *Chandieu* à se retirer à Geneve, où il consacra ses talens à la Religion & aux études ecclésiastiques. Il présida au Synode d'Orléans, & fit imprimer un volume *in-folio*, sous le nom de *Sadeel*.

Charles de Chandieu Villars, Lieutenant-général des armées du Roi, Commandant à Condé, Capitaine au régiment des Gardes, & Colonel d'un régiment de son nom, fit passer sa compagnie à son fils aîné, qu'on nommait à la Cour le *Marquis de Villars*; à la mort de ce fils, *Louis XIV*, qui voulait du bien au pere, lui remit cette compagnie jusqu'au moment où il aurait un autre fils en état de la commander. Ce fils fut *Esaïe*, Maréchal de Camp, qui obtint la permission de remettre sa compagnie à son fils, *Charles de Chandieu*, mort en 1773.

La branche de Monsieur de *Chandieu de Chabot* descendait, en ligne masculine & féminine, d'*Antoine*, Baron de *Chandieu*, surnommé *Sadeel*. Monsieur de *Chabot* servit, dans sa jeunesse, en France, vécut ensuite honorablement au milieu de nous, & mourut le 7 Janvier de cette année, à l'âge de 90 ans, le dernier de sa famille.

(*) Un saphir, monté en bague, donné par *Henri IV* à *Antoine de Chandieu*, comme une marque de son amitié & de sa reconnaissance pour ses services. Mademoiselle de *Chandieu de la Chaux*, de la branche aînée, est en possession de cette bague.

A N E C D O T E.

On manquait un jour, dans l'Église cathédrale de Berlin, de Livres de cantiques pour la Cour, & de bois pour faire du feu dans la tribune royale. Le Sacristain, qui était un homme fort résolu, écrivit au feu Roi de Prusse la Lettre suivante :

“ SIRE, j'avertis Votre Majesté, 1°. qu'il
 „ manque des Livres de cantiques pour la Fa-
 „ mille royale. J'avertis Votre Majesté, 2°.
 „ qu'il manque de bois, pour chauffer, comme
 „ il faut, la tribune royale. J'avertis Votre
 „ Majesté, 3°. que la balustrade qui est sur la
 „ riviere, derriere l'Église, menace ruine ”.

„ *Schmidt*, Sacristain de la Cathédrale ”.

Le Roi de Prusse s'amusa beaucoup de cette Lettre, & fit la réponse suivante :

“ J'avertis M. le Sacristain *Schmidt*, 1°. que
 „ ceux qui veulent chanter, peuvent acheter des
 „ Livres. J'avertis M. le Sacristain *Schmidt*,
 „ 2°. que ceux qui veulent se chauffer, doivent
 „ acheter du bois. J'avertis M. le Sacristain
 „ *Schmidt*, 3°. que la balustrade qui est sur
 „ la riviere, ne le regarde point. Enfin, j'a-
 „ vertis M. le Sacristain *Schmidt*, 4°. que je
 „ ne veux plus avoir de correspondance avec
 „ lui ”.

É C O N O M I E.

Les résultats des expériences que M. le Breton a faites sur le *Typha*, sont connus; ils ont paru très-intéressants. Ceux qu'il vient d'obtenir de ses essais sur l'*Apocin* & le *Chardon*, ne le paraîtront pas moins.

Six toises quarrées d'un mauvais terroir, lui ont rapporté assez de coques d'*Apocin*, pour

fabriquer dix paires de bas, avec le mélange d'un tiers de coton.

Une paire de gants au métier, faits avec le même mélange, d'après son calcul, ne revient qu'à 16 sols 4 deniers de notre monnaie; & en y ajoutant une once de foye, à L. 1 .. 10 f.

Cet estimable & zélé Botaniste a fait fabriquer, avec le duvet de *chardon*, une piece de tricot, de deux aunes de long, sur 18 pouces de largeur. L'aune ne lui est revenue qu'à L. 2 .. 3 f. (argent de Suisse.)

Nous avons du regret de ne pouvoir entrer dans de plus grands détails, sur un objet qui tient autant à l'utilité publique: mais nous croyons cependant devoir observer, que les paysans, en ramassant le duvet de cette dernière plante, (qu'on fait, d'ailleurs, n'exiger ni soin, ni frais de culture) pourraient en fabriquer des bas, des chapeaux, &c. rendre utile, par-là, ce qui leur est naturellement nuisible.

EXTRAITS de papiers étrangers.

On fait dans la *Gazette de santé*, l'éloge du *café* du Sr. *Frenehard*. On y dit, que c'est un heureux mélange de riz, d'orge, de seigle, d'amandes & de sucre; le tout torréfié & réduit en poudre, dont on fait une boisson.

Pour cela, on prend une cuillerée de cette poudre qu'on met sur environ huit onces d'eau bouillante; on donne deux ou trois bouillons

à la liqueur; on la laisse reposer; & c'est-là, la boisson, célèbre dans ce moment, connue sous le nom de *Café de santé*.

ÉLOGE (*) d'une ame bienfaisante.

Elle ne tombera point dans l'oubli.
Semblable aux rayons du Soleil,
Elle répandait la vie & la joie
Sur tout ce qui était à portée
De sa bienfaisance.

Ses richesses furent le soutien de l'indigent,
Son crédit, la défense du faible.
Elle s'attendrissait sur le malheureux,
Et répandait des larmes avec l'affligé.
Enfin, l'opprimé trouvait toujours en elle,
Et des consolations & des secours.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous avons reçu d'un Anonyme, en date du 27 du mois passé, différents morceaux de poésie, que nous n'insérerons pas.

Les talents que l'Auteur laisse entrevoir, nous font préférer qu'il nous approuvera dans la suite.

(*) Cet éloge nous a été communiqué, & nous nous sommes fait un devoir de l'insérer, parce que nous y avons reconnu celui de la respectable Mlle *Crommelin*, que la mort a enlevé, il y a quelques jours, à l'affligé, à l'indigent, au malheureux.

M O R T S.

Jeanne Susanne Choux, de Lausanne, âgée d'env. 50 ans.
Noble Jean Antoine Samuel Doxat, de Lausanne, âgé de 78 ans.

Charlotte Gaudin, veuve du Sr. Antoine Comers, de la Direction Française de Lausanne, âgée de 78 ans.
Jacques Louis François Samuel Thyvent, fils mineur.

La modicité du prix de l'abonnement pour ce *Journal*; la nécessité, que notre plan nous impose, d'en varier les sujets, & d'autres motifs qu'il est inutile d'exposer à nos Lecteurs, nous engagent à proposer, à l'instar du *Journal de Paris* & du *Mercur de France*, l'avis suivant.

Les personnes qui auraient à publier des Prospectus, des Articles, ou des Morceaux, de nature à obtenir l'approbation du Censeur, & à pouvoir trouver place dans une *Feuille littéraire*, & qui voudront les faire imprimer par forme de Supplément à notre *Journal*, pourront s'adresser à M. J. LANTIERES, ou à HIGNOU & Comp. (lettres & argent franco). Les frais d'impression, de papier, de distribution, &c. d'une feuille de Supplément de huit colonnes, ou quatre pages, reviennent à L. 16 argent de Suisse. Lorsqu'on emploiera moins de quatre pages, on payera sur le pied de L. 2 par colonne, mais chaque objet doit composer au moins une colonne, ou coûtera autant que s'il la remplissait. Lorsqu'un article excédera une ou plusieurs colonnes, cet excédent coûtera L. 1, s'il a moins d'une demi colonne, & L. 1 .. 4 f. s'il contient plus. (Indépendamment des prix fixés, on remettra, au Bureau de cette Feuille, un exemplaire des ouvrages nouveaux annoncés dans les Prospectus.)

JOURNAL DE LAUSANNE.

10 MARS 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 17 minutes, & se couche à 5 heures 43 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 15 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.					
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	8 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
1 Mars	3. o. au dessus	3. o. au dessus	2. 5. au dessus	26. p.	5. lig.	26. p.	5. lig.	26. p.	5. lig.
2 . . .	2. 5.	2. 5.	2. o.	26.	6.	26.	6.	26.	7.
3 . . .	3. 5.	4. o.	4. o.	26.	6.	26.	6.	26.	5.
4 . . .	1. o.	5. o.	1. o.	26.	3.	26.	3.	26.	3.
5 . . .	1. o.	6. o.	3. o.	26.	3.	26.	4.	26.	4.
6 . . .	3. 2.	8. o.	6. o.	26.	4.	26.	3.	26.	3.
7 . . .	3. 8.	7. o.	2. 5.	26.	1.	26.	0.	26.	2.

B E L L E S - L E T T R E S.

LE mot de l'Enigme inférée dans le N°. précédent, est *Mouchettes*.



V E R S A U C O U S I N J A Q U E S (*),
sur son prétendu voyage à la Lune.

A vous le Rabelais moderne,
A vous le Cousin si vanté,
A vous que la Lune gouverne.
Vous nous ramenez la gaité,
Qui dès long-temps, quitant la terre,
Gagna ce vallon enchanté;
Ce vallon que la Lune enferme,
Où ce qu'on perd, honneur, santé,
Projets, conseils, beauté, fortune,
Selon Arioste est porté.

(*) Auteur des *Lunes*.

Comment, contre la loi commune,
Comment êtes-vous donc monté,
Cousin Jaques jusqu'à la Lune ?
La montagne de St. Dunstan,
Là haut vous a-t-elle menée ?
Ou bien l'hippogriffe d'Atlant
A-t-il été votre haquenée ?
Comme St. Denys, un rayon
Aurait-il hâté votre allure ?
Ou, comme Blanchard, un Ballon
Vous a-t-il servi de voiture ?...
Ah! d'ici je vois l'enclouure (†).
Le Courfier ailé d'Apollon,
Pégase fut votre monture.

(†) Cette expression n'est pas heureuse; peut-être on aurait pu l'éviter, en substituant, au vers entier, celui-ci:

Cousin!... je prévois l'aventure.

É N I G M E.

Je suis un être imaginaire,
Du genre dénomi atif;
Renversé, c'est une autre affaire,
Je suis du genre possessif.

V A R I É T É S.

LETTRÉ de M. Bourrit, aux Auteurs du
Journal.

Geneve, 3 Mars 1787.

MESSIEURS,

J'ai lu, avec surprise, l'article sur M. Paccard, inséré dans votre *Journal*; accordez-moi la même voye pour y répondre.

J'observe d'abord, que M. Paccard ne rapporte pas, de la même manière que *Balmat*, les circonstances de leur voyage. Par le récit de *Balmat*, M. Paccard était si fatigué de ses efforts, qu'il fut sur le point de renoncer à son entreprise, & qu'il ne s'encouragea que lorsqu'il vit son compagnon s'avancer hardiment contre la sommité du Mont Blanc, malgré les difficultés. Ce récit de *Balmat*, qui paraît très-naturel, sur-tout quand on pense aux avantages que les guides ont sur nous dans ces sortes de courses, se trouve encore confirmé par M. le Baron de Gersdorfs, témoin oculaire, qui les contemplait à la lunette; & cet Étranger a vu, avec tant de peine, l'indifférence (pour ne pas dire plus) de M. Paccard, à l'égard de son compagnon, qu'il a fait réimprimer ma lettre dans son pays, pour ouvrir une souscription en faveur du pauvre *Balmat*; ce sont ses termes: je vous envoie, Messieurs, cette nouvelle édition, qui est précédée d'un discours en Allemand, & ce qu'il m'a écrit à ce sujet.

M. Paccard n'a point, le premier, découvert la route qu'il a tenue; c'est la même que

le Doyen des guides, Michel Paccard son cousin, a constamment dit être la meilleure, & qu'il prit il y a douze années; c'est celle que d'autres ont tenté depuis, & que je tentai moi-même une fois. — Enfin, c'est en partie par cette route, que *Balmat*, qui trois semaines avant le voyage de M. Paccard, s'était égaré de nuit sur le Mont Blanc, en descendit. *Balmat* qui observa, dans cette circonstance, ce qui lui restait à faire pour parvenir au sommet, en revint persuadé de réussir à la première tentative. — M. Paccard n'a donc point pris *Balmat* au hasard; mais parce que personne n'avait vu le Mont Blanc d'aussi près, & qu'il connaissait la force & l'intrépidité de ce jeune homme. — Si M. Paccard l'a récompensé, c'est donc depuis la publication de ma lettre; car je fais qu'il lui avait offert un écu de six livres, que *Balmat* refusa. —

M. Paccard a des certificats, comme quoi il est monté le premier à la course sur le Mont Blanc. *A la course!* J'arrive aussi à la course sur les cimes des monts, lorsqu'après mille peines, & avec l'aide de mes guides, je vois qu'il ne me reste plus que dix pas à faire pour y parvenir. — Et puis, j'aimerais bien voir les certificats de la Chancellerie du Mont Blanc, sur les colloques de notre Docteur Chamou-nard avec son guide, qui voulait descendre, qu'il fallait encourager, &c.?

(La suite l'ordinaire prochain.)

A G R I C U L T U R E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Des Environs de Morges

C'est avec raison, Messieurs, que vous avez déclamé, dans vos premiers Numéros, contre

la routine; elle exerce toujours ici un empire despotique sur nos payfans & nos agriculteurs. En vain leur prouve-t-on, avec évidence, les bons effets de quelques nouvelles expériences; s'ils ne disent pas, *ma nourrice me l'a dit*, ils répondent du moins, *mon pere, mon grand-pere ont toujours fait comme cela, & nous nous en trouvons bien.*

(†) *Premiere Expérience.* Depuis que je suis ici, je ne fais planter que les pelures des pommes de terre, ayant l'attention que cette pelure soit un peu épaisse, afin que le germe reste sain & entier. La premiere fois que je le commandai à mes gens, ils me regardaient tout ébahis; volontiers, ils m'auraient ri au nez. Cependant, en ayant fait planter des petites entieres, je les séparai de mes pelures par des piquets. Quel ne fut point l'étonnement de mes gens, en voyant que tout était bien levé & fort beau, & plus encore, en voyant que mes pelures avaient donné de très-belles pommes!

Il résulte donc, de cette méthode, une grande économie, puisque tout est à profit, surtout dans les années de disette; car les pommes de terre font une denrée aussi bienfaisante que nécessaire. (Cette expérience n'a pas converti nos payfans).

Seconde Exp. J'ai aussi accoutumé de *lessiver* mes semences de bled ou de froment, avec le lizier de ma courtine. J'ai soin de les remuer de trois heures en trois heures, & de les laisser en fermentation un jour & demi; après quoi,

(†) Ces observations, (d'un Agriculteur zélé, instruit & respectable) ne fussent-elles pas nouvelles, mériteraient cependant d'être placées ici, puisqu'on est contraint de revenir souvent sur le même objet, avant qu'il soit adopté.

(Note des Rédacteurs.)

je les laisse un peu s'effuyer: enfin, j'y répands de la chaux bien fine. Il en résulte plusieurs avantages.

- 1°. J'économise le tiers de mes semences.
- 2°. On sème plus également.
- 3°. Les mulots ni les oiseaux n'y touchent point.
- 4°. Mon froment leve huit à dix jours plus tôt que celui des autres.
- 5°. L'herbe en est d'un vert plus foncé, & la tige plus forte.
- 6°. Je n'ai jamais de carie, de bled noir, ou pourri.

Troisième Exp. J'ai observé que ce fumier, dit *rablon*, provenu des balayures, &c. & que l'on a coutume d'épancher en Automne sur les prés, ne profite presque point. Etant trop mince, il se dessèche bientôt, & s'évapore aisément. Ma méthode est donc de le mettre dedans la terre, lorsque je renouvelle quelques prés par des labours: mais j'ai soin de bonifier ce dit *rablon*, en y mêlant des couches alternatives de fumier gras & de terreau, & je m'en suis bien trouvé; au lieu qu'auparavant, je retrouvais, sur mes prés, mon *rablon* à peu près tel qu'on l'y avait mis, & fort sec.

Quatrième Exp. Je suis le premier qui ait introduit, dans ce district, l'usage du plâtre sur les prés artificiels, & même dans les jardins, pour les choux, & autres plantes semblables. D'abord on se moqua de moi, en me disant que je brûlerais mes terres: mais les bons effets qui en résulterent, les déterminèrent à suivre ma méthode; & c'est à cette seule expérience, qu'ils ont donné un démenti à leur grand-pere.

Cinquième Exp. Pour établir une prairie artificielle, avantageuse & durable, je fais le mê-

lange des graines de Luzerne, de Tréfle, de Sain-foin, de Fromental, ou *Ray-grass*, que je sème en Mars, après avoir bien préparé & ameubli la terre; quelquefois je sème en Septembre, (& je gagne par-là une année) Luzerne deux livres, Tréfle deux livres, Sain-foin trois livres, & dix livres Fromental, par arpent. Je mets du plâtre après la première récolte, & j'ai toujours beaucoup de fourrage.

(Cette expérience n'a pu encore convaincre nos agriculteurs.)

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N E C D O T E.

Malgré la vigilance de la Police, il y a eu encore cet hiver beaucoup d'assassinats à Paris. On en a compté neuf dans une semaine. On raconte l'aventure suivante. Un négociant de Lyon, logé dans un hôtel garni, enclos des Quinze-vingt, crut voir un soir, avant que de se coucher, un pied sous son lit. Il eut la présence d'esprit de se reprocher, comme un homme qui parle seul, d'avoir oublié sa montre en soupant à table d'hôte; il sort, ferme la porte, fait part de ses craintes, & remonte bien accompagné. On trouve sous le lit son propre neveu, armé d'un poignard, qui, se voyant découvert, se prosterne pour demander grâce. L'oncle, pénétré de douleur, a fait renfermer le coupable, & cherche à cacher cet événement.

(Extrait de la Correspondance Littéraire secrète, N^o. 7.)

Les personnes qui auroient à publier des Prospectus, des Articles, ou des Morceaux, de nature à obtenir l'approbation du Censeur, à pouvoir trouver place dans une Feuille littéraire, &c. qui voudront les faire imprimer par forme de Supplément à notre Journal, pourront s'adresser à M. J. LANTEIRES, ou à HIGNOU & Comp. (lettres & argent franco). Les frais d'impression, de papier, de distribution, &c. d'une feuille de Supplément de huit colonnes, ou quatre pages, reviennent à L. 16 argent de Suisse. Lorsqu'on employera moins de quatre pages, on payera sur le pied de L. 2 par colonne, mais chaque objet doit composer au moins une colonne, ou coûtera autant que s'il la remplissait. Lorsqu'un article excédera une ou plusieurs colonnes, cet excédent coûtera L. 1, s'il a moins d'une demi colonne, & L. 1. 4 f. s'il contient plus. (Indépendamment des prix fixés, on remettra, au Bureau de cette Feuille, un exemplaire des ouvrages nouveaux annoncés dans les Prospectus.)

L I V R E S D I V E R S.

Nous croyons qu'il est dans notre plan, d'annoncer, non seulement à nos Lecteurs, les ouvrages qui paraissent, ou qui vont paraître, mais encore de leur indiquer où ils peuvent se les procurer. En conséquence, nous nous empressons de publier qu'on trouve au *Café Littéraire*, *Discours du Roi, avec celui de M. de Calonne*, prononcés à l'Assemblée des Notables le 22 Février, & la *Correspondance familière & amicale de Frédéric Second, avec V. F. de Subm*, Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, &c. 2 vol. 8^o.

Recueil de 96 planches, pour joindre aux différentes éditions du Tableau de Paris, par M. Mercier, inventées & gravées à l'eau forte, par Duncker. Prix L. 20 de Suisse, chez *Mouret, cadet*. — Il est des ouvrages ornés de vignettes, de figures, de tableaux, dont le succès a fait dire de l'Auteur, qu'il ressemble à un malheureux navigateur qui se sauve de planche en planche. On peut dire que ce ne sera pas le cas de celui-ci: l'ouvrage ferait, au contraire, la fortune des planches, si le nom de leur Auteur, justement célèbre, ne leur promettait pas d'ailleurs le plus grand succès.

Mélanges de Poésie & de Littérature, par M. de Florian, très-jolie édition, in-8^o. (sous presse).

Nous avons vu chez le même Libraire, (*Mouret, cadet*) les nouveautés suivantes.

Zélie dans le désert, par Madame d'Aubenton, nouvelle édition, 8^o. 2 vol. 1787. L. 2. 10 f. de Suisse.

Le Philosophe parvenu, par l'Auteur de l'Aventurier Français, in-12. 3 vol. Paris 1787. L. 5 de Suisse.

Nous apprenons que ce Libraire a fait des arrangements avec une Maison d'Allemagne, pour recevoir, à mesure qu'ils paraîtront, tous les écrits du feu Roi de Prusse; qu'à la fin de ce mois, il recevra la *Correspondance familière & amicale avec V. F. de Subm, Conseiller, &c.* & qu'on se fait inscrire chez lui pour ces derniers ouvrages. (Chez le même Libraire, de beaux Velins veloutés).

Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre E.

Pendant le courant de Février, il est né à Lau-fanne sept garçons & neuf filles.

On y a béni sept mariages.

M O R T S.

Jeanne Marguerite Neyroud, fille mineure.
Gabriel Berard, fils mineur.
Susanne Baleslat, de Lutry, âgée de 34 ans.
Jacques Jaton, de Pênev, âgé de 71 ans.
Marie Ursule Richard, femme du Sr. Jean Louis Fabre, ressortissant de la Direct. Franç. de Lauf, âgée de 78 ans.
Pierre Abraham Pache, d'Epalinges, âgé de 43 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 MARS 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 5 minutes, & se couche à 5 heures 55 minutes.

La LUNE se leve à 5 heures 23 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	6 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
8 Mars	2. 2. au dessus	0. 7. 1. au dessus	0. 1. 0. au dessus	26. p.	3. lig. c	26. p.	3. lig. s	26. p.	3. lig. o
9 . . .	0. 0.	0. 6. 3.	0. 2. 2.	0	26.	2.	0	26.	3.
10 . . .	1. 5.	0. 6. 5.	0. 3. 0.	0	26.	3.	0	26.	5.
11 . . .	2. 0.	0. 10. 3.	0. 4. 2.	0	26.	6.	c	26.	6.
12 . . .	2. 5.	0. 5. 0.	0. 1. 7.	0	26.	5.	c	26.	6.
13 . . .	0. 3.	0. 6. 0.	0. 3. 2.	0	26.	7.	c	26.	8.
14 . . .	0. 5.	0. 6. 3.	0. 2. 8.	0	26.	9.	c	26.	9.

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille, est *Nom.*

LOGOGRIPHE.

Du bon & du mauvais, on en trouve chez moi,
 Le sage prend le bon, il en fait le pourquoi :
 Le mauvais fait peu son affaire.
 Retranchez mon milieu, je distingue Apollon.
 Si vous me décollez, me voilà sans raison,
 Et cependant, mon tout l'éclaire.
 Cet entier, tu l'as vu, Lecteur,
 Te présenter son dos, plus souvent que son cœur.

Le Levraut & ses nombreux amis, Fable.

L'amour & l'amitié font de même nature ;
 Il faut les ménager, si l'on veut être heureux :
 Qui divise l'amour, n'en sent plus la blessure ;
 Qui se fait trop d'amis, ne peut compter sur eux.

Un Levraut bon enfant, s'il en fut un au monde,
 Et comme le loup blanc, connu dans son enclos ;
 Toujours alerte & gai, toujours vif & dispos,
 S'était, de ses voisins, fait chérir à la ronde :
 Il n'offensait personne, était par-tout admis,
 Et chacun le comptait au rang de ses amis.
 Un jour de grand matin, que cherchant sa pâture,
 Notre pauvre Jeanot courait sur la verdure ;
 Il entend, tout-à-coup, les bruyantes clameurs
 D'une meute de chiens qui monte la colline,
 Et dans le même instant de la forêt voisine,
 Accourir au galop la troupe des chasseurs.
 Dans un mortel effroi, Jeanot fuit au plus vite,
 Par cent & cent détours, s'éloigne de son gîte,
 Met la meute en défaut, retourne sur ses pas,
 Traverse la forêt, revient sur la buisière,
 Et gagnant sur les chiens dans sa course légère,
 Espère par la fuite échapper au trépas.
 Mais enfin, excédé de fatigue & de peine,
 Il tombe à demi mort au milieu d'une plaine.

Hélas ! tout était dit pour le pauvre animal,
 Quand, par bonheur pour lui, son ami le cheval
 S'offrit à ses regards, carracolant sur l'herbe ;
 Permets-moi, lui dit-il, de monter sur ton dos,
 En fuyant avec moi, tu sauveras mes os.
 Le cheval agitant sa crinière superbe,
 Répond : mon cher Jeanot, qu'as-tu besoin de moi ?
 Vois tant d'autres amis qui s'approchent de toi.
 Alors, au fier taureau présentant sa supplique,
 Ce Roi des prés lui fit cette honnête réplique.
 Mon ami, chacun fait à quel point tu m'es cher,
 Et pour te secourir, je braverais l'enfer :
 Mais malheureusement une aimable genisse,
 Dans un enclos voisin, m'a donné rendez-vous ;
 Les Belles, tu le sais, ont tout pouvoir sur nous,
 Je leur dois, d'un ami, ce cruel sacrifice ;
 Sois tranquille pourtant, le bouc, à quatre pas,
 Peut bien, à mon défaut, te tirer d'embarras.
 Le bouc, avec douceur, écouta sa requête,
 Et touché de l'état de la dolente bête,
 Observa que son dos était trop raboteux ;
 Que celui du mouton lui convenait bien mieux.
 Le mouton s'excusa sur sa grande faiblesse ;
 Je succombe, dit-il, sous le poids qui m'opprime :
 D'ailleurs, en ce danger, je ne puis rien pour toi,
 La meute, bien souvent, se jette aussi sur moi.
 Le pauvre infortuné, pour ressourcer dernière,
 S'adresse alors au veau qui broutait près de-là ;
 Mais de même il fut sourd à son humble prière ;
 Et prenant l'air contrit, en ces mots lui parla :
 De moi, si jeune encor ! tu veux un bon office,
 Qu'aucun de nos anciens n'ont voulu t'accorder ;
 Aux arrêts du destin, Jeanot, il faut céder ;
 L'on me blâmerait trop de te rendre service.
 Adieu, la meute accourt pour te donner la mort ;
 Que nous allons verser de larmes sur ton fort !

«—————»

E X T R A I T S.

Æthiologie der krätze. Æthiologie de la gale, par
 Jean Ernest Wichmann. *A Hanovre, chez*
les freres Helwing.

Cet ouvrage écrit avec méthode, avec sagesse,
 renferme des observations importantes & lu-

mineuses. L'Auteur y explique, d'une manière satisfaisante, une théorie soutenue autrefois, rejetée ensuite, ou du moins qui n'était plus adoptée que par un très-petit nombre de personnes. Il y prétend que la cause de la gale doit être attribuée à des insectes ou espèces de vers. Le siège de ces animalcules n'est point, selon lui, dans les grands boutons jaunes suppurants ; il ne les y a jamais trouvés, mais il les a toujours vus dans les petites cloches ou pustules qui se forment d'abord, & renferment une espèce de sanie. Là, un œil perçant découvre, dit-il, un petit point blanc, qui, pris avec la pointe d'un canif, se remue d'une manière très-sensible.—Avant la fermentation des petites pustules, c'est la peau qui est le séjour de l'insecte ; on l'y voit dans une espèce de fillon rougeâtre, & en plus grand nombre que dans les pustules.

Ces vers ne se trouvant que dans la gale véritable, M. *Wichmann* a dû déterminer cette maladie avec précision. C'est une des parties qui satisfont le plus dans son ouvrage : mais ne pouvant donner une plus grande étendue à cette notice, nous ajouterons seulement, que l'Auteur rejette les moyens curatifs intérieurs, pour la guérison de la gale proprement dite, (dans les cas, toutefois, où il n'existe aucune corruption intérieure.)

«—————»

Limites des droits de la femme, dans & hors le mariage, par un Ami de la vérité. *Brochure de 72 pages, écrite en langue Allemande.*

L'Auteur y examine, si les femmes doivent être comprises dans ce qu'on appelle *les hommes* en général. Il prétend qu'elles sont inférieures à l'homme ; plus corrompues que lui ; que la nature forma celui-ci son supérieur dans toutes les qualités physiques & morales qui le distin-

guent ; il prétend que leur honneur dépend du nôtre , & qu'elles font nos esclaves. Voilà un système qui n'est pas renouvelé des Grecs , ni même tiré des forêts de la Germanie. Serait-ce une plaisanterie ? Non ; l'Auteur démontre avec toute la gravité d'un Géomètre. Serait-ce pour plaire aux hommes , qu'il avilit leurs compagnes ? Non ; car il paraît peu s'intéresser à leur bonheur. Serait-ce pour faire un tour de force , & montrer qu'un génie hardi , vigoureux , sublime , peut obscurcir & la vérité , & le sentiment ? Non ; encore ; il a oublié de joindre cette démonstration aux autres , & c'était la meilleure. Les femmes elles-mêmes , éblouies de l'éclat qu'il aurait répandu autour de lui , se feraient soumises à ses décisions , en baissant humblement les yeux : mais elles peuvent les lever , même après cette importante décision , & dédaigner d'en chercher l'Auteur au milieu de l'obscurité qui le protège.



V A R I É T É S.

SUITE de la Lettre de M. Bourrit aux Auteurs du Journal, insérée dans la dernière feuille.

M. Paccard se plaint de ce que l'on est accouru , quelques jours après , pour suivre ses traces sur le Mont Blanc , & le frustrer de sa gloire : mais il aurait dû désigner sur qui il porte ses plaintes ; car il ne peut insinuer que ce soit moi , qui alors était dangereusement malade , & qui ne fut à Chamouni que six semaines après , ayant encore la fièvre. — M. Paccard voudrait aussi que je fusse informé de ses diverses courses : mais s'il les a tenues secrètes ; s'il ne me les a pas communiquées , comment peut-il trouver mauvais mon silence à cet égard ? Il se plaint encore qu'on ait voulu

éteindre la mémoire de sa tentative : mais il aurait dû m'excepter , moi qui l'ai publiée dans les Journaux , & par ma lettre que je termine ainsi. *Il y a loin , sans doute , de cette lettre à la description que M. Paccard fait espérer au public ; ses connaissances en minéralogie , en botanique , jointes à la gloire d'être parvenu le premier sur une sommité , attaquée si souvent en vain , assurent à son ouvrage tout le succès qu'il mérite ; à son courage , les éloges qu'on lui doit.* — Enfin , M. Paccard cite un passage de mon premier ouvrage sur les Alpes , publié il y a quatorze années : mais qui ne fait qu'alors , personne n'avait essayé de parvenir à la cime du Mont Blanc ; & si depuis , je l'avais cru inaccessible , aurais-je tenté si souvent d'y atteindre ? Depuis cette époque , j'ai publié trois autres ouvrages que M. Paccard se garde bien de citer , & où cependant j'établis la possibilité de parvenir sur ce sommet.

Difons la vérité : M. Paccard est fâché qu'on ait associé à sa gloire , l'honnête *Jaques Balmat* , dont il tâche d'enlever les titres ; cette jalousie me paraît peu généreuse : mais cet homme est trop bien connu ; & ce qui acheve de le faire connaître avantageusement , c'est la récompense flatteuse & si honorable , qu'il vient de recevoir du Roi , qui l'a gratifié d'une somme de 50 Pistoles de Piémont , en récompense de son entreprise. Voici la lettre que j'ai reçue de M. le Baron d'Alonzier , Intendant du Faucigni , & datée du 19 Février dernier.

« *Monsieur* , — Le Roi , ayant été informé
 „ du succès de l'entreprise du nommé *Jaques*
 „ *Balmat* , vient de me faire passer ses ordres
 „ pour l'en gratifier ; je m'empresse de vous en
 „ donner avis , persuadé que vous apprendrez

„ cette nouvelle avec plaisir , par l'intérêt que
 „ vous montrez en faveur de ce payfan.
 „ Je suis , &c. ”

L'article sur *M. Paccard* fournirait à un plus long commentaire , mais j'abrège pour me conformer au trop court espace de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A R T S.

Le Sr. *Dumaréts*, connu par les crayons qu'il a perfectionnés, voyant la rareté de *Poutremer*, a fait un bleu qu'il appelle *oultremer factice*, & l'a soumis à l'examen de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture de Paris. Il est dit dans le Rapport des Commissaires, nommés pour cet effet, que ce bleu est très-bon à employer tant dans les ciels, que dans les draperies, & à mêler avec les autres couleurs; que trois mois après qu'on l'a essayé, on n'y a non-seulement point aperçu de changement, mais qu'on l'a trouvé d'un ton imitant *Poutremer*.

(Ce bleu s'emploie également pour peindre en huile & en miniature.)

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous croyons que l'Anonyme, qui nous a adressé une *Ode sur les Conquistans*, a tort de se plaindre de notre silence sur cette pièce, puisqu'il a prévu lui-même que la hardiesse des expressions pourrait nous engager à ne pas l'insérer. Nous croyons aussi, qu'il ne s'est pas souvenu que sa lettre était datée du 23 Février, puisque celle dont nous parlons, dans notre N°. 13, est du 27. — Les personnes qui ont la bonté de nous envoyer leurs essais, ne doivent pas croire qu'ils sont rejetés, parce qu'ils ne paraissent pas tout de suite; de plus anciens doivent avoir le pas sur eux, & souvent nous sommes obligés de renvoyer ce qui nous plaît davantage, pour faire place à ce qui convient le plus. On doit d'ailleurs penser que nous ne pouvons tout imprimer à la fois.

Qu'il nous soit permis d'ajouter encore, qu'il nous

ferait impossible d'annoncer, dans notre *Journal*, les pièces que nous croyons n'y devoir point admettre, ni les raisons qui nous y ont déterminés, comme un Anonyme le desire. Ces raisons sont très-peu intéressantes pour nos Lecteurs, & elles occuperaient trop de place dans l'espace étroit que nous nous sommes prescrits.

HISTOIRE NATURELLE.

M. Paterson étant descendu dans l'Isle *Anjoané*, l'une des Comores, trouva dans la cavité d'un roc, un poisson long de sept pouces, brun sur le dos; vert sous le ventre, jaune sur les flancs, & ayant la queue & la nageoire rougeâtres; il voulut le toucher, mais il ressentit un coup si vif, qu'il fut obligé de lâcher prise. Il s'aperçut ainsi qu'il était doué de la vertu électrique de la torpille; vertu déjà connue des anciens: mais que *MM. Hunter & Walsh* ont expliquées enfin de nos jours. Ce nouveau poisson présente de nouvelles expériences à tenter.

ANECDOTE (*) sur J. J. ROUSSEAU.

J. J. Rousseau se trouvant un jour à une des représentations d'*Orphée*, du *Chevalier Gluck*, (Opéra qu'il vit quarante fois) quelques amateurs, qui l'avaient distingué dans la foule, vinrent le trouver après le spectacle; & le voyant immobile & la tête baissée, lui dirent avec intérêt: *M. Rousseau; préjugé national à part, que pensez-vous de cet Opéra? Rousseau* ne répondit point: mais relevant enfin la tête, & montrant, à ceux qui l'interrogeaient, les larmes qui coulaient sur ses joues, il chanta à voix basse, & d'un accent étouffé.... *J'ai perdu mon Eurydice; rien n'égale mon malheur!....*

(*) (Confirmée par le témoignage d'un ami de *J. J.*)

COURS DES CHANGES.

Paris	{ à vue . . . 166 $\frac{1}{2}$	Amsterdam, 3 mois . . 90
	{ à 2 mois . . 168 $\frac{1}{4}$	Livourne . . .
Lyon, Rois . . .	167	Genes . . .
Londres, 3 mois . .	49 $\frac{1}{2}$	Louis neufs L. 14 .. 10 f. 6 d.

Paiement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre F.

MORTS.

Louise Chavan, veuve de F. Chamot, âgée d'env. 75 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 MARS 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 58 minutes, & se couche à 6 heures 10 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures 2 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.									
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	6 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.					
15 Mars	o. o. au dessus	o. 7. o. au dessus	o. 1. 5. au dessus	26. p.	8. lig.	o	26. p.	8. lig.	o	26. p.	7. lig.	o	
16 . . .	o. 5.	o. 8. 5.	o. 3. o.	o	26.	7.	5	26.	8.	o	26.	8.	o
17 . . .	1. o.	o. 9. o.	o. 4. 5.	o	26.	7.	3	26.	7.	o	26.	7.	o
18 . . .	1. o.	o. 9. o.	o. 2. o.	o	26.	7.	o	26.	7.	5	26.	7.	5
19 . . .	o. o.	o. 8. o.	o. 4. o.	o	26.	8.	o	26.	8.	o	26.	7.	5
20 . . .	1. o.	o. 9. o.	o. 4. 5.	o	26.	7.	5	26.	8.	o	26.	8.	o
21 . . .	2. o.	o. 10. o.	o. 4. 5.	o	26.	8.	o	26.	8.	o	26.	8.	o

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille, est *Livre*, où se trouvent *Lire & Ivre*.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Il est un grand nombre de personnes qui froncent le sourcil à la vue d'un *Logogriphe*, d'une *Enigme*, &c. Tant que je n'ai cru y voir que d'ingénieuses bagatelles, je n'ai pas été plus indulgent, & ce n'est que depuis très-peu de temps, que je me suis convaincu, que ce genre d'écrire avait son utilité. Dans un moment d'oisiveté, je pensai que le Rédacteur du *Mercur de France* ne s'assujettit pas, sans motif, à en placer très-régulièrement dans cet ouvrage

périodique. Pour m'en convaincre, je commençai, non sans impatience, à essayer la décomposition d'un *Logogriphe*: souvent dépité de mes inutiles efforts, je le réduisais en pièces, en maudissant son Auteur; on sent, de reste, que cet emportement n'était autre chose qu'une vengeance de l'orgueil humilié, mais la cause qui m'irritait, ne me permettant pas de lâcher prise, je m'enfonçai toujours plus dans la *carrière Logogriphique*. Enfin, à force de persévérer, j'en devinai quelques-uns; j'avoue, non sans rougir, que ce succès me fit appercevoir que l'humilité n'était pas ma vertu dominante, tant il est vrai, que pour exciter l'orgueil, les plus petits motifs sont toujours suffisans: ainsi, jugez de mon triomphe, lorsqu'exercé à ce genre d'escrime, je pus d'un

coup d'œil en dévoiler tout le mystère. Je ne parus plus dans la société, sans être armé de ces redoutables *Logogriphe*s, & me rendis si agréable, qu'on se sauvait de moi, comme on cherche à se sauver d'un orage sur le point d'éclater : mais rien ne pouvait me rebuter ; il fallait que je trouvassé des imitateurs. N'ignorant pas qu'on réussit presque toujours avec de l'audace & de la persévérance, pour remplir mon but, je vantai la délicatesse & la justesse d'esprit des uns & des autres : *M^e, le mot de l'Enigme ne peut vous échapper ; votre pénétration m'en est un garant ! de grace, M^e, jettez un coup d'œil sur ce Logogriphe, & vous l'emporterez d'assaut.* La curiosité étant un vigoureux stimulant chez les femmes, je crus, pour mieux réussir, devoir y ajouter le parfum des flatteries : on connaît sa puissance sur les deux sexes, & principalement sur le plus faible ; mon succès ne pouvait être douteux. Trois ou quatre *Logogriphe*s devinés, les mit bientôt dans mon parti ; la compagnie, excitée par des personnes aussi charmantes que spirituelles, s'empressa de suivre cet exemple. Les cartes même, chose surprenante ! n'osèrent reparaitre pendant plusieurs jours. Dès que mon amour propre fut assouvi, je ne tardai pas à découvrir ce que j'avais soupçonné : je vis que les conversations les plus intéressantes, les plus variées devaient leur naissance à ce genre d'amusement, & qu'il était même un aiguillon très-vif pour propager le désir de s'instruire ; parce que la dissection du mot, présentant une foule de choses qui appartiennent à l'Histoire, à la Mythologie, à la Physique, &c. fournit toujours un vaste champ à l'homme de goût, à l'érudit. On convint qu'une société pouvait

s'amuser très-agréablement, sans le secours du jeu : on me donna des éloges, que je ne méritais nullement, puisque l'orgueil était le principal mobile qui m'avait fait agir ; mais heureusement pour moi, on oublia la cause pour ne s'occuper que du résultat. Vous devez penser que nous devons de la reconnaissance à ce qui nous donne du plaisir, ainsi, non contents de deviner les *Logogriphe*s, nous leur donnons aussi l'existence ; chaque membre doit en fournir un par semaine ; en voici un échantillon : vous le trouverez sans doute un peu hétéroclite ; mais vous ferez indulgents, ainsi que vos Lecteurs, en vertu des motifs qui nous déterminent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

UN DE VOS ABONNÉS.

—————
L O G O G R I P H E.

J'intrigue en même temps & la Cour, & la Ville ;
 Mon voile sert l'Auteur qui n'ose les braver.
 Pour le bien, pour le mal, ma ressource est utile.
 L'on fait de vains efforts souvent pour me trouver.
 Dans mes sept pieds, Lecteur, tu peux, sans grande peine,
 Trouver ce que tu fais en cas malencontreux ;
 Ce qu'appelle un enfant, prononce une inhumaine,
 Quand elle se refuse à couronner tes feux.
 Les deux choses qui font le bonheur de la vie.
 Un oiseau très-connu, révérend des Romains ;
 Une vache célèbre ; une folle suivie.
 Ce qui jadis tomba pour nourrir les humains.
 Cinq pronoms ; une note ; un paisible animal.
 Un mois chargé de fleurs ; ce qu'on trouve à l'Eglise.
 Mon tout plaît rarement à l'Auteur d'un *Journal* ;
 Car le Public, pour moi, souvent le tympanise ;
 Cependant, quelquefois je puis le secourir.
 Mais, cher Lecteur, ici, je me fais trop connaître ;
 Car, hélas ! dès l'instant tu vas me découvrir,
 Et cet instant fatal, me fera cesser d'être.

ESSAIS SUR L'ADMINISTRATION, in-8°. 2 vol. 1786. Et se trouve à Lausanne, au Café Littéraire.

Cet ouvrage n'est ni la suite, ni le commentaire de celui de M. Necker, comme on l'avait annoncé; il a le même objet. Un ordre plus simple dans l'Administration générale; l'extinction de la dette publique, & le bonheur du Peuple: mais les moyens en sont différens, & la manière de les présenter, est plus différente encore.

L'Auteur est anonyme, (si l'on peut l'être, en s'annonçant comme Auteur d'ouvrages connus qui ne sont plus anonymes).

Il ne fut pas Ministre, mais il s'est refusé à l'être; il n'a pas l'expérience que donne un emploi; il a celle qui fait supposer qu'on le remplira bien.

Il paye la dette publique par un énorme emprunt viager, au dix pour cent, remboursable par tiers aux rentiers, vivants encore après l'espace de seize ans. Il suppose que chaque année un vingt-cinquième des rentes s'éteigne; que dans l'espace de vingt-cinq ans, il n'en existe plus; calcul incertain, & qui peut faire penser que si M. Necker est, comme il le croit, meilleur calculateur que grand Ministre, lui, à son tour, pourrait être envisagé comme un bon Citoyen, non comme un excellent calculateur.

Le nouvel ordre qu'il propose pour la formation & l'entretien des armées, présente une économie de 49 millions par an; celle pour la perception des impôts & des revenus publics, une économie de 138 millions, mais il augmente les dépenses de la Marine de 50 millions; il porte à 32 millions les nouvelles dé-

pensés, qu'il estime nécessaires, pour la suppression de la mendicité, soulager la vieillesse, les invalides, les indigents, les enfants trouvés, punir les malfaiteurs, défricher les terres incultes, &c.

Il faudrait des détails pour l'examen de ces propositions, & ce n'en est pas ici le lieu. Ajoutons seulement, dans cette Annonce, qu'il efface les peines de mort de la Législation Française, même pour les meurtriers; qu'il envoie les coupables faigner les marais, défricher les landes, &c. en les affublant d'un habit qui fait distinguer, à tous ceux qui les contemplent, l'espece du crime qu'ils ont commis, & réunit ainsi, la justice, l'humanité & l'utilité. Pourquoi ont-elles jamais été séparées!

Il blâme les Administrations Provinciales, & les comptes rendus tous les cinq ans, proposés par M. Necker, mais seulement, parce qu'ils tendent à rendre l'Etat Républicain, & parce que le Gouvernement actuel lui paraît ce qu'il doit toujours être.

Il accuse ce célèbre Administrateur d'avoir fait une erreur volontaire, en n'élevant qu'à dix millions l'excédent de la dépense sur le revenu, qu'il estime être dix fois plus grand; mais pourquoi l'aurait-il commise? Il n'était plus Ministre; il avait déjà eu trois successeurs; il ne parlait pas du moment où il cessa d'être Administrateur, mais de celui où il publiait son ouvrage. Et sur quel fondement l'en accuse-t-il? Sur les emprunts qui ont été faits; mais ne peuvent-ils pas avoir d'autres causes que cet excédent?

On peut trouver à blâmer dans cet ouvrage; on peut y trouver beaucoup à louer, & toujours on applaudira aux intentions.

A N E C D O T E.

Me. G..., femme aussi instruite qu'aimable, s'occupant, il y a peu de jours, à sa toilette, du procès de M. *Linguet* contre le Duc d'Aiguillon, disait aux personnes qui l'entouraient, que dans la disette où se trouve notre Littérature, on peut regarder ce célèbre Avocat, comme le premier Ecrivain de la France. Je demande bien pardon à Me, dit humblement le perruquier, si je prends la liberté de dire mon sentiment, mais si Me connaît le Maître qui donne leçon d'écriture à mon cadet, peut-être bien que M. *Linguet*, (que je n'ai pas l'honneur de connaître) n'aurait que la seconde place; car dans notre société, il passe pour n'avoir pas son pareil.

É C O N O M I E.

Tout ce qui tend à adoucir le sort de l'indigent, soulager le peuple, contribuer à lui faciliter la jouissance des denrées de première nécessité, doit être reçu avec la plus grande reconnaissance. On en doit donc beaucoup à la Société Economique de Berne, pour avoir publié le Programme suivant: *Quelles sont les principales causes de la disette & du haut prix du Beurre dans notre Canton, & par quels moyens & par quelles mesures pourrait-on, sans préjudicier au commerce des fromages, procurer une plus grande quantité de cette denrée si nécessaire à la vie, & à un prix plus modique & plus juste.*

Une médaille d'or, de 20 Ducats, sera adjugée à l'auteur du Mémoire qui aura le mieux discuté cette question. L'accessit sera de dix ducats. On admettra, au concours, les Mémoires écrits en Français, comme ceux qui le seront en Allemand. On doit les envoyer, franc de port, avant le 1^{er} Janvier 1788, avec le nom des Auteurs, cacheté, à M. *Stapfer*, Secrétaire perpétuel de la Société.

Nous nous abstenons de traiter une question qui demande des recherches, que nous n'avons

pu faire: mais on nous permettra de saisir cette occasion, pour placer ici quelques faits relatifs à cette denrée.

Le beurre se fait en Barbarie, en mettant le lait ou la crème dans une peau de bouc, suspendue d'un côté à l'autre de la tente, & en le battant des deux côtés uniformément: ce mouvement occasionne une prompte séparation des parties onctueuses d'avec les parties sereuses.

Les Grecs n'ont eu que tard connaissance du beurre, quoique d'après *Homere*, *Théocrite*, *Euripide* & d'autres Poètes, ils connaissent le lait & le fromage.

On lit dans *Pline*, qu'il était un mets délicat chez les Nations Barbares, & qui distinguait les riches des pauvres.

Scochius dit, qu'il n'y a rien de meilleur pour blanchir les dents, que de les frotter avec du beurre.

Les Romains ne s'en servaient qu'en remèdes, & jamais en aliment.

Il n'y a pas si longtemps, qu'en Espagne, on ne l'employait qu'en médicament contre les ulcères.

Dans les Eglises Romaines, il était permis anciennement, pendant les fêtes de Noël, de se servir de beurre au lieu d'huile, à cause de la grande consommation qui se faisait de cette dernière denrée, dans d'autres usages.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous recevons, dans ce moment, une Lettre sur la Fable insérée dans notre dernière Feuille; nous en faisons mention, non pour accuser sa réception, mais pour lui conserver, autant qu'il est possible, son à-propos dans le N^o. prochain, où elle paraîtra.

Paiement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre G.

M O R T S.

Demoiselle Elizabeth Housier, née Jabert, âgée de 71 ans.
 Un enfant, mort quelques jours après sa naissance.
 Marianne Marguerite Euler, fille mineure.
 Jeanne Marie Damas, fille mineure.
 Marianne Renou, fille mineure.
 Sieur Jean Louis Place, de St. Cierge, âgé de 60 ans.
 M. Jean Belon, de la Direction Française, âgé de 80 ans.
 Anne François Blanc, fille mineure.
 Jean Emanuel Nicolas Liardet, de Lunéville, âgé de 26 ans.

S U P P L É M E N T A U N^o. 17
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

24 M A R S 1787.

P R O S P E C T U S.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE SECRETE.

Cette Feuille qui, depuis plusieurs années, jouit de quelque réputation, pourra acquérir un nouveau prix par les gravures dont les Éditeurs ont résolu de l'ornier de temps en temps. C'est un hommage de leur reconnoissance envers le public. On y trouvera incessamment les portraits de divers personnages qui ont récemment acquis de la célébrité.

L'annoncé des Livres français qui sortent des pressés étrangères & sur lesquels les Journalistes gardent le silence; les anecdotes littéraires & dramatiques; les événemens de la société qui tiennent à l'histoire des mœurs & des opinions; enfin les piéces fugitives les plus piquantes: tels sont les principaux objets de cet ouvrage périodique. Les Rédacteurs, ennemis du libelle, mais amis de la vérité, écrivent avec autant de liberté qu'ils le peuvent, sans être accusés d'une licence reprehensible.

Il paroît chaque semaine un Numéro d'une feuille grand in-8^o. de 16 pages. Le prix de la Soufcription pour l'année, est de 24 livres de France, pris à Lausanne.

NB. *Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec Ma Correspondance, qui s'imprime à Kehl, &c.*

T A B L E A U X de la bonne Compagnie; ou Traits caractéristiques, Anecdotes secretes, morales & littéraires, recueillis dans les Sociétés du bon ton pendant les années 1786 & 1787, accompagnés de planches en taille-douce, dessinées & gravées par M. Moreau le jeune, Graveur du Cabinet du Roi, & d'autres célèbres Artistes.

Cet ouvrage est distribué périodiquement à la maniere anglaise, par cahiers, de quinze en quinze jours, à compter du 1 Octobre 1786. Chaque cahier est de 24 pages & plus, format in-12, & accompagné d'une gravure. On en fait à la fois deux éditions semblables; l'une en allemand, l'autre en français. La Soufcription, ouverte actuellement, est pour seize cahiers, à 18 liv. de France, pris à Lausanne.

On peut s'adresser, pour se procurer ces ouvrages, à *Jean Pierre Heubach & Comp.* Libraires & Imprimeurs à Lausanne; à la *Société Typographique privilégiée de Mgr. le Prince de Wied*, à Neuwied; dans tous les Bureaux de Poste, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

Les Soufcriptions de l'un & de l'autre se payent à l'avance.

JOURNAL Général de l'Europe.

Il est divisé en deux Journaux, réunis par le titre & l'utilité, distincts par les matieres qu'on y traite. L'un, est l'exposition des faits, le récit des événements les plus remarquables, & contient tout ce que la Politique offre de curieux & d'intéressant. L'autre, renferme ce que le monde Littéraire & Savant peut offrir d'instructif, & s'occupe du progrès des connaissances humaines en tout genre. Le premier présente un tableau rapide, précis, aussi bien ordonné qu'il est possible, exact dans les faits, impartial dans les jugements, varié dans ses détails, & l'on y joindra toutes les pieces justificatives rassemblées en un corps, pour ne point interrompre la narration. Le second demandait plus de connaissances, plus d'études & de réflexion; il s'étend sur toutes les branches de la Littérature, de la Chymie, de l'Histoire naturelle, de la Botanique, de la Médecine, & des Arts: on y joint des Dissertations de Morale, de Politique, & de Métaphysique; la diversité des objets y répand de la variété. On peut souscrire séparément, pour l'un ou l'autre de ces Journaux, qui paraissent toutes les semaines: la partie Littéraire & la Politique, ont quatre feuilles & demie d'impression chacune. La Souscription, prise à Lausanne, franche de port, est de L. 54 pour les deux ensemble; de la moitié, pour chacune de ses parties. On s'adressera chez *J. P. Heubach & Comp^e*. Libraires & Imprimeurs à Lausanne.

LIVRES DIVERS.

Correspondance familiere & amicale de Frédéric II, Roi de Prusse, avec V. F. de Salm, Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg, avec le portrait du Roi de Prusse, très-bien gravé, in-12. 2 vol. brochés, à 18 batz, chez les mêmes Libraires.

BIENFAISANCE.

Nous avons reçu d'un Anonyme, le 20 de ce mois, L. 16 .. 8 f. pour être employés en remèdes en faveur des nécessiteux. Nous annonçons que cette somme, & quelques autres qui nous sont parvenues, (avec l'avis de n'en pas publier la réception, ni le montant) nous donnent, dans ce moment, quelques facilités pour soulager les indigents qui nous seraient adressés.

BELLES-LETTRES.

VERS adressés à M^{lle} la Cave (), Pensionnaire du Théâtre de Geneve.*

Hier, quand vous jouiez *Jeannette*,
 Quand le Parterre vous claquait,
 Dans ma loge un *quidam* glofait:
 Vous lui paraissiez trop bien faite
 Pour ne porter qu'un bavolet;
 Pour la Maitresse de *Cadet*
 Votre voix lui semblait trop tendre,
 Et vos gestes trop gracieux:
 Malgré vous, enfin, à l'entendre,
 Votre esprit brillait dans vos yeux.
 Pour arrêter ce trouble fête,
 Mon voisin se leve & lui dit;
 Il est vrai, jamais plus d'esprit
 Ne fut mis à jouer la bête.

(*) Dans *Jeannette*, où les battus ne payent pas toujours l'amende.

Les personnes qui auroient à publier des Prospectus, des Articles, ou des Morceaux, de nature à obtenir l'approbation du Censeur, & à pouvoir trouver place dans une *Feuille littéraire*; & qui voudront les faire imprimer par forme de Supplément à notre *Journal*, pourront s'adresser à M. J. LANTEIRES, ou à HIGNOU & Comp. (lettres & argent franco). Les frais d'impression, de papier, de distribution, &c. d'une feuille de Supplément de huit colonnes, ou quatre pages, reviennent à L. 16 argent de Suisse. Lorsqu'on employera moins de quatre pages, ou payera sur le pied de L. 2 par colonne, mais chaque objet doit composer au moins une colonne, ou coûtera autant que s'il la remplissait. Lorsqu'un article excédera une ou plusieurs colonnes, cet excédent coûtera L. 1, s'il a moins d'une demi colonne, & L. 1 .. 4 f. s'il contient plus. (Indépendamment des prix fixés, on remettra, au Bureau de cette Feuille, un exemplaire des ouvrages nouveaux annoncés dans les Prospectus).

JOURNAL DE LAUSANNE.

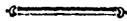
31 M A R S 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 50 minutes 10 secondes, & se couche à 6 heures 9 minutes 50 secondes.
La LUNE se leve à 0 heures 50 minutes du soir.

Observations Météorologiques.								
Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.				
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.
22 Mars	0. 5. au dessus 0	10. 8.	04. 5. 0	26. p. 8. lig. 0	26. p. 7. lig. 5	26. p. 7. lig. 0	26. p. 7. lig. 0	
23 . . .	2. 5.	0	10. 8.	04. 5.	0	26. 6.	026. 7.	526. 5. 0
24 . . .	2. 0.	09. 0.	02. 0.	0	26. 4.	026. 3.	026. 2.	33
25 . . .	1. 3.	03. 5.	03. 0.	0	26. 3.	026. 3.	626. 4.	00
26 . . .	0. 5.	09. 5.	04. 0.	0	26. 4.	326. 4.	326. 4.	33
27 . . .	3. 0.	09. 0.	05. 0.	0	26. 4.	826. 4.	226. 3.	77
28 . . .	4. 0.	07. 0.	03. 8.	0	26. 3.	426. 3.	826. 3.	66

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille, est *Anonyme*, où se trouvent, *mine, mie, non, ami, amie, oie, Jo, Nina, manne, me, mich, ma, on, mon, ni, âne, Moine, Mai.*



C H A R A D E.

De mon premier, non, tu n'as pas besoin,
Belle M. pour resserrer ma chaîne;
Laisse cette ressource, abandonne ce soin,
A la laide & vieille Climene.
Aussi pure que mon dernier,
Mon ame se complait dans si doux esclavage.
Hélas! mes fers deviendraient mon entier,
Si tu rejettais mon hommage.

Par un jeune L.

LITTÉRATURE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je suis un Solitaire, qui mene une vie douce & tranquille, dans mon humble & paisible retraite. La lecture d'un petit nombre de livres, mais bons & choisis; méditer sur ce que j'ai lu; mettre par écrit ce que j'ai médité: ajoutez à cela, la promenade, la contemplation & l'étude de la Nature; en voilà, sans doute, assez de quoi occuper l'esprit & le cœur de tout homme raisonnable, & qui pense. Je prendrai quelquefois la liberté de vous communiquer mes réflexions, ou plutôt, si vous voulez, mes rêveries; & je commence par celle-ci.

A a

LA BIBLIOMANIE.

Il est des gens qui ont la fureur d'acheter tous les livres qui paraissent ; est-ce pour cultiver, pour orner leur esprit ? Non ; car ils ne connaissent presque ces livres que par le dos, ou les titres ; ou du moins s'ils les lisent, ils les parcourent avec tant de rapidité, qu'on peut dire qu'ils ne font que les effleurer. Or cette dépense, que je regarde comme une espèce de luxe & d'ostentation, tourne plus au profit de leur amour propre, qu'à celui de leur esprit. Autant vaudrait pour eux, de se former une Bibliothèque en bois. Au lieu que celle du Sage porte pour sa devise, ce qu'il justifie par ses utiles réflexions, *Lege & Utere.*

En effet, plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé que ce n'est pas la multitude des livres, mais le choix & l'usage qu'on en fait, qui peuvent former & éclairer l'esprit. Un homme qui aurait dans la tête tous les livres qu'on a publiés, ne l'aurait pas meilleure, & n'en ferait peut-être ni plus sage, ni plus heureux. Sa mémoire en serait plus enrichie, sans que son goût fût meilleur & plus perfectionné. Quand on a lu, dit un bon Auteur, tout ce qui a été écrit sur une matière, qu'en reste-t-il le plus souvent dans une tête fatiguée de lecture ? Une idée légère & confuse. On serait heureux de pouvoir conserver la moitié de ce qu'on a lu, de retenir le meilleur, & d'oublier le reste. Ce n'est pas que je voulusse proscrire tous les livres ; j'en suis bien éloigné ; la lecture fait l'amusement, & l'une des plus utiles occupations de la vie. Plus un peuple est éclairé, plus il est docile à l'ordre, & soumis aux Loix. Un peuple ignorant, dit un *Ecrivain* célèbre, est le jouet de tous ceux qui

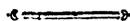
veulent l'ébranler. L'ignorance conduit au fanatisme, & le fanatisme à toutes sortes d'attentats.

J'ajouterai ici, que ce ne sont pas toujours les livres les plus savants, qui sont les plus propres à instruire ; peu de personnes sont capables de les lire, & de comprendre les ouvrages de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Wolff*. Ce qui a donné du goût pour la bonne philosophie, ce sont les livres de M. de *Fontenelle*, de l'Abbé *Pluche*, & de quelques autres Ecrivains éclairés & polis, qui, par la clarté des idées, & l'élégance des expressions, ont mis les découvertes des Anciens & des Modernes, à la portée de tout le monde.

Ainsi, un homme sage & prudent, ne donnera pas dans tous les livres qui paraissent ; il fera un choix de ceux qui sont le plus approuvés. Il les méditera ; & cette lecture réfléchie lui fera plus profitable, que s'il en parcourait un grand nombre avec rapidité, & sans discernement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, L'HERMITE.



M O R A L E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Le fameux *J. J.* s'est permis un commentaire critique sur les deux Fables de la *Fontaine*, qu'on fait apprendre les premières aux enfants ; & ce qu'il dit, à ce sujet, est marqué au coin de la finesse & du sentiment. C'était *Jean Jacques* ! mais aussi, c'était la *Fontaine* qu'il attaquait. Ai-je trop d'amour propre, MM., en croyant que les proportions seront gardées, si j'ose dire un mot sur la Fable du *Levrant* & de ses nombreux amis, insérée dans votre

16^{me}. N^o. ? Envisagée comme tableau allégorique, elle est fort juste; mais je ne vois point qu'il soit une conséquence du principe posé: *Qui se fait trop d'amis, ne peut compter sur eux*. Ce n'est pas le nombre qui nuit à la qualité; les circonstances décident du premier. L'enclos qu'habitait le pauvre *Jeannot*, était fort peuplé; bon enfant, d'une gaité vive & aimable, il s'était fait chérir à la ronde. Je voudrais qu'on en dit autant de moi! *Jeannot* poursuivi, est effrayé; son humeur change avec son sort: ce ne sont plus que des plaintes & des demandes importunes (*), qu'il va faire à ses compagnons; aussi chacun de s'excuser en l'envoyant plus loin. Voilà le train du monde auquel on ne saurait trop se familiariser, afin que l'impression en soit moins triste. *Jeannot* est récompensé de sa bonhomie, par la manière dont il est éconduit, encore est-ce quelque chose, & les larmes versées sur le sort du malheureux, en adoucissent la rigueur. Les amis ne se bornent pas à ce stérile secours; mais ce nom sacré ne saurait être employé avec trop de réserve, si on veut conserver l'idée de sa véritable signification. L'Auteur de la Fable nous peint justement les défauts avec lesquels il est incompatible. La fierté superbe, qui renvoie les soins à d'autres; l'égoïste volupté, qui n'est occupée que du plaisir; la fausse délicatesse, qui masque la dureté; la bêtise, qui, embarrassée de tout, ne fait aider les autres, ni elle-même. Enfin, la timide faiblesse, imitatrice servile, qui n'aurait pas du mérite

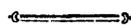
(*) *Des plaintes, des demandes importunes!* Il nous semble qu'on ne peut pas s'exprimer ainsi, en parlant d'un animal qui fuit un tyran, dont la dent vorace va se plonger dans ses entrailles.

(Note des Rédacteurs.)

même en faisant le bien. C'est sans doute, parce que ces défauts sont si répandus, qu'en parlant des amis, nous pouvons dire chez nous, comme au Monomotapa: *Rien n'est si commun que le nom. Rien n'est si rare que la chose*. Mais pour encourager les qualités sociales, qui ont fait choisir le *Levrant*, j'invite l'Auteur à employer sa Muse, facile & agréable, à nous peindre un animal solitaire, qui ne voit nulle part de camarades dignes de lui. Tout à coup, le malheur les lui rend nécessaires... ils le fuient... Au moment où l'infortune le terrasse, ils en rient... & il reçoit jusqu'au coup de pied de l'âne. Ah! quels inconvénients pourraient, après cette comparaison, rebuter de la bonhomie?

Jouissons des plaisirs de la société, comme du parfum des fleurs qui flattent l'odorat, en attendant, sans le craindre, le temps où le Zéphir portera ailleurs leurs émanations délicieuses.

J'ai l'honneur d'être, &c.



A R T S.

Il est aujourd'hui presque généralement reçu, que l'art de peindre sur verre, en y incrustant les couleurs, sans lui faire perdre de sa transparence, est perdu depuis longtemps. Il semblerait, toutefois, que ce n'a été qu'un long oubli, une désuétude causée par les inconvénients qu'on éprouvait, en employant ce verre peint. Mais les Temples, bâtis à la moderne, n'ont plus cette obscurité des Eglises anciennes; les croisées en sont si grandes, si multipliées, qu'on pourrait y faire usage de la peinture sur verre, en laissant assez de vitraux en verre blanc pour donner la clarté nécessaire.

Quoiqu'il en soit, on doit savoir gré à l'Artiste, qui tire de l'oubli, ou fait renaitre un art, lequel a quelque utilité, & peut amener à d'autres produits plus intéressants.

Le Sieur *Avelin* a présenté à l'*Académie Royale des Sciences de Paris*, ses procédés pour peindre sur verre. Le Rapport des Commissaires, nommés pour les examiner, lui a mérité l'approbation de ce *Corps respectable*.

V A R I É T É S.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De Lyon, 5 Mars 1787.

Veillez bien, MM., publier la question suivante: *Lequel est le plus blâmable de l'Auditeur qui dort à l'Eglise, ou du Prédicateur qui pendort ? . . .*

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N E C D O T E.

Les richesses sont la principale cause de l'inégalité des conditions; elles sont peut-être la seule: on s'en est plaint, & l'on a tort, parce que la plainte est inutile; cette inégalité est nécessaire dans la Société; & si elle ne fait pas le bonheur de ses membres, elle est du moins la source de sa puissance, & de sa prospérité.

Mais il en faut éviter l'excès; tout serait perdu, si les loix venaient la consacrer. Dans des siècles d'ignorance, où la richesse faisait tout, où la dépendance du pauvre était extrême, cette inégalité fit naître des abus affreux. On n'en peut citer un exemple plus frappant que celui qu'on trouve dans les *Essais sur l'Administration*. On nous permettra de le citer.

„ Des Gentilshommes d'Alsace, en exami-
 „ nant leur Chartrier, trouverent un titre de
 „ la plus grande antiquité, qui leur donnait
 „ le droit, toutes les fois qu'ils venaient de
 „ la chasse, de faire éventrer la première fem-
 „ me qui se présenterait devant eux, & d'y
 „ mettre leurs pieds pour se délasser. Ces Gen-
 „ tilshommes eurent la cruauté d'exercer leur
 „ droit pour le maintenir. Ils furent arrêtés;
 „ ils produisirent leur titre. Louis XIV en fut
 „ instruit, donna les ordres les plus sévères
 „ pour que le titre fut examiné avec le plus
 „ grand scrupule: rien ne pouvait lui être
 „ opposé, & le Roi accorda la grace, à condition
 „ qu'ils consentiraient à la suppression de ce
 „ droit, moyennant une somme que Sa Maj.
 „ fixa elle-même: le Roi la paya; mais ils
 „ n'obtinrent leur élargissement qu'à ce prix”.
 Il semble qu'il y aurait eu plus d'équité à être moins juste.

O vous, qui vous plaignez de l'inégalité actuelle, voyez ce qu'elle fut, & vous serez consolés! vous verrez que l'homme, en s'éclairant, en allège le poids, qu'il s'allégera encore à mesure qu'on sera plus éclairé: c'est à votre activité, à votre amour pour l'ordre, à vos talens, que vous devez avoir recours pour l'affaiblir toujours davantage: eux seuls, dans l'état de Société, peuvent vous tirer de la dépendance.

Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre J.

M O R T S.

Jean Chavan, d'Epalinges, vigneron, âgé de 72 ans.
 Pierre François Louis Debamp, fils mineur.
 Louis Gabriel Piccard, fils mineur.
 Daniel Perrin, fils mineur.
 Jean Abraham Euler, de Rolle, maître Sellier, âgé de 70 ans.
 Magdeleine Regamey, veuve de Jaques François Gindroz, d'Epalinges, âgée de 61 ans.

S U P P L É M E N T A U N^o. 18
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

31 M A R S 1787.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

LA Société respectable, qu'annonce votre N^o. 9, desire de connaître un Établissement utile & digne de l'approbation du SOUVERAIN. Dans le Supplément, au N^o. 13, on lit, dans la lettre signée *Philoponos*, que cette Société existe: je n'en ai jamais douté, & sans contrarier les vues patriotiques que l'Auteur du projet de Bienfaisance soumet au jugement de la Société, je pense que vingt personnes pourraient encore être fécondées & exciter l'émulation de leurs Concitoyens. Sans m'étendre davantage, je me borne à vous envoyer ce qui m'a été communiqué pour le faire publier dans votre *Journal*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. C. C. Z.

IDÉES DE BIENFAISANCE.

Qu'il soit permis à un Cosmopolite d'élever une voix faible, pour le bien de l'humanité souffrante! Dans un siècle de bienfaisance, au sein d'un État paisible, sous des SOUVERAINS qui ne peuvent oublier qu'ils sont hommes, & ce qu'ils doivent à des hommes; soumis à la douce administration de Magistrats

remplis d'humanité, environné de Citoyens des premiers ordres, que la charité anime, j'ose espérer qu'ils auront de l'indulgence, & ne dédaigneront pas de féconder mes vœux vraiment patriotiques & dépouillés de tout intérêt particulier.

Nous voyons subsister ailleurs des Sociétés Philantropiques, pour le soulagement de toutes les classes des malheureux. *Lausanne* est bien la ville qui aurait peut-être le plus de droit, pour donner naissance à un établissement pareil. Il faut convenir qu'il y en a peu où la charité soit portée aussi loin. Nos Magistrats, par leur munificence; leurs Concitoyens & Habitants, même les Etrangers, par leurs largesses, s'empressent à secourir les malheureux, les pauvres, les malades, par des gratifications, par des aumônes, par le paiement des remèdes ordonnés par les Médecins, dont il y en a un, par quartier, établi pour visiter & soigner les pauvres de sa *Bannière*.

Tout se réunit pour veiller à leur soulagement. Ces hommes sensibles l'étendraient plus loin encore, si quelques-uns voulaient se joindre en société. Leurs bienfaits feraient cesser ou diminueraient plusieurs maladies, qui portent la désolation dans les familles indigentes; ils rendraient l'artisan à son atelier, le laboureur, le vigneron à son champ, à sa vigne;

des peres & meres laborieux, à leur famille languissante. Le journalier manque de pain, dès que son bras ne travaille plus. La misere s'empare de lui, dès que ses occupations sont interrompues, pour ne le quitter souvent qu'à la mort. Les assistances ne suffisent plus. Diminuer les maux, rendre la santé aux ouvriers, seraient les moyens de faire cesser ces calamités, & en même temps, seraient ceux d'économiser, pour subvenir à d'autres objets de charité. Les hémiplexies, les paralysies, les rhumatismes fréquents, les douleurs, soit fixes & locales, soit vagues, & bien d'autres maladies que les Médecins connaissent, sans pouvoir quelquefois les soulager, ni les guérir, sont les maux les plus fréquents dans la classe des ouvriers. Mais s'il est assez commun que ces maladies résistent aux remèdes les plus efficaces, on fait qu'il est assez rare que l'électricité ne les diminue ou ne les enleve. Un Roi bienfaisant a ordonné, pour cette raison, des traitemens publics & gratuits. Nos sensibles Magistrats refuseraient-ils d'accorder leur encouragement à une Société qui voudrait établir un tel traitement, sous la direction de nos Médecins? Non; il est à croire qu'ils féconderaient une telle entreprise, si conforme à leur humanité. La Société se pourvoirait d'un Electricien éclairé, versé dans la Physique & l'Anatomie. Cet homme devrait connaître tous les phénomènes de cette science.

Nous avons d'habiles Chirugiens, de bons Mécaniciens, mais aucun n'a fait une étude suivie, méthodique & particuliere de l'électricité. En se servant d'un Charlatan, d'un soi disant Physicien pris au hazard, on risquerait de faire plus de mal que de bien. Ceci est

de rigueur. Encore ne devrait-on employer l'électricité que sous les auspices d'un Médecin, ni ne soumettre au traitement, que les malades auxquels le Médecin l'aurait conseillé.

Il serait indispensable d'avoir deux chambres, pour séparer les malades d'un certain ordre de ceux du peuple. Il faudrait encore quelques ouvriers pour la manivelle, & un fonds pour le salaire de ces trois ou quatre personnes, dont la charge tomberait naturellement sur les Philantropes généreux. Le plus embarrassant, serait de trouver l'habile Electricien.

Les Associés devraient se pourvoir encore de fortes & bonnes machines électriques, positives & négatives, à la fois. Celles de *Nairne* ont cet avantage. Elles se font à Paris, chez *Quinquet*: on y en trouve de tout prix, & toutes ont la perfection que le Médecin *le Roy* leur a données.

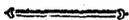
Une contribution annuelle, mais volontaire, pour le soutien de ces traitemens gratuits; remplirait les vœux de ces ames sensibles, nobles & élevées.

Je n'entreprendrai point de faire le détail des succès multipliés, salutaires & incontestables de l'électricité sur nombre de malades. J'invite ceux qui veulent s'instruire, avant d'agir, ceux qui veulent éclairer leur esprit, avant d'écouter leur cœur, à parcourir les ouvrages les plus récents; par exemple, ceux de *Mauduit*, de *Bertholon*, de *Cavallo*, de *Nairne*, de *Caulet*, de *Veumorel*, &c. ils sont suffisans pour constater l'efficacité de l'électricité, dirigée par des Médecins, qui se font faits une gloire de l'appliquer dans les cas fréquens, où l'art d'Hippocrate paraît insuffisant. La France, l'Angleterre, la Suede, la Hollande, l'I-

talie, l'Allemagne en fournissent des preuves, auxquelles on ne peut résister. Ce ne sont pas seulement la paralysie, les rhumatismes cruels qui sont combattus victorieusement par ces opérations, mais une multitude d'autres douleurs & infirmités qui affligent l'homme, en ont été guéries ou soulagées. Pourquoi donc *Lausanne* se priverait-elle de ce bénéfice si salutaire?

Puissent ces considérations lui faire former des vœux pour l'établissement d'un pareil traitement, aussi utile que nécessaire, auquel tout Citoyen, Habitant, ou gens de la Campagne pourraient recourir avec confiance!

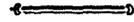
Combien de bénédictions une telle Société ne moissonnerait-elle pas pour de tels bienfaits répandus sur les affligés? La génération présente célébrerait ses bienfaiteurs, & les noms des Fondateurs passeraient aux siècles futurs; on exalterait leur mémoire, plus glorieuse pour l'humanité que celle des Héros destructeurs. Quel homme sensible se refuserait à sacrifier, pour remplir ce but, une modique somme, retranchée sur les superfluités ou sur des objets moins intéressans? Magistrats! Nobles! Bourgeois! Habitans! réalisez, fécondes cet établissement! Vous en ferez récompensés par le bien qui en naîtra, & par le sentiment de l'avoir fait naître. Hâtez-vous d'adoucir les misères humaines. Ce sont vos semblables, vos frères, des hommes, qui réclament vos secours. En contemplant un ouvrier rendu à sa famille, une mère à ses enfans éperdus, la joye & l'aisance succéder à la misère & à la douleur, vous vous écrierez: *Qu'il est doux de faire des heureux!*



Le sensible & respectable particulier qui nous a adressé ces idées, d'une bienfaisance sage & rai-

sonnée; non-seulement, s'est empressé de les faire publier à ses dépens, mais encore, serait disposé à contribuer, de ses propres fonds, à former l'Établissement indiqué.

(Note des Rédacteurs.)



VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

J'ai vu, avec plaisir, par votre N^o. 17, qu'il s'est élevé un Champion pour défendre les Logogripes, Enigmes, &c. contre les graves attaques de ceux qui peut-être, doués d'autres talents, n'ont pas celui d'ajuster leurs idées dans ces petits cadres ingénieux: pour moi, j'avoue bonnement qu'ils m'amuse, & j'attends toujours, avec impatience, l'arrivée de votre *Feuille*, pour voir si elle ne m'offrira point quelque chose, dans ce genre, qui puisse exercer ma pénétration. Je me prépare dès le vendredi, au plaisir du lendemain; je dine & soupe légèrement, & le samedi matin, je me munis d'un excellent déjeuner, pour conserver à mes facultés intellectuelles toute leur vigueur, & que le mot d'aucun Logogriphe n'échappe à mes recherches. Aussi puis-je dire, sans ostentation, que j'ai deviné *tous ceux qui se sont présentés*. Je ne fais si c'est à la force de mon génie, ou au peu d'adresse des compositeurs, que je dois cette obligation: mais je jette le gand aux plus habiles faiseurs, & les défie de rien produire que je ne l'emporte d'assaut, comme le dit votre Correspondant *anonyme*. Que chacun donc s'étudie, pour mettre ma pénétration en défaut, & pourvu que l'obscurité ne nuise pas aux formes requises, ni à l'agréement des vers, je me fais fort de vous envoyer

le mot, avant l'explication du N°. suivant. Vous voyez par-là, MM., quelle importance je mets à cette espece d'amusement, & combien je le préfere aux cartes, au lotto, & à toutes les ressources frivoles de la Société.

L'Anonime du N°. 17, a indiqué une partie des avantages qui résultent de ce genre d'occupations: mais il aurait dû rompre en visiere à ceux qui le dénigrent, & dire que l'on peut avoir du bon sens, de l'esprit, du savoir, & se plaire à la composition d'une Enigme; de même qu'un potager Anglais, qui fournit d'excellens légumes, offre en même temps de jolies fleurs, qui servent à le décorer, sans nuire au fonds.

Permettez-moi d'ajouter un mot sur ceux qui, par ton, ou par habitude, trouvent mauvais tout ce qui paraît dans un *Journal*, qui n'a pas encore pu acquérir de la célébrité. Avec ces esprits difficiles, & qui jamais n'y mettent rien du leur, on perd son temps & sa peine: mais si ces illustres appréciateurs du mérite d'autrui, voulaient être justes, ils contribueraient à orner cette *Feuille*, au lieu de la déprimer.

L'esprit fourmille dans notre ville; il n'en existe pas moins, quoique chacun le garde chez soi: mais semblables aux Capitalistes de Paris, qui ferment leur bourse en temps de crise, on attend que le Rédacteur ait fait fortune, pour

avoir quelque confiance en lui. Pour moi, j'ose leur donner l'exemple, & je serai fort content, lorsqu'ils paraîtront sur la scene, que vous me reléguez dans un coin du *Supplément*. J'ai l'honneur d'être, MM., en tant que défenseur du Logogriphe opprimé, &c.

Signé, L'AVOCAT REBUS.

IMPROPTU à Mlle. Al. de St. C. par un Anonime qui, dernièrement, lui a vu jouer, sur un théâtre de société, le rôle de Présidente, dans un Proverbe intitulé: Le parti le plus sage.

Douce & sensible Présidente
Un cœur peut-il vous résister ?
Votre figure séduisante,
D'abord, commence à le charmer.
Et pour achever sa défaite,
Votre ame enchaîne sa conquête
Dans les liens du sentiment,
Qu'elle nous peint si vivement :
Avec cette ame belle & pure,
Heureux votre époux enchanté !
Il suit les loix de la Nature,
Sous l'Empire de la beauté.

COURS DES CHANGES.

Paris	} à vue . . . 166 $\frac{1}{2}$ à 2 mois . . . 168 $\frac{1}{2}$	Amsterdam, 3 mois . . . 90
Lyon.		Livourne. Genes.
Londres, 3 mois . . . 49 $\frac{1}{2}$		Louis neufs L. 14.. 10 f. 6 d.

La modicité du prix de l'abonnement pour ce *Journal*; la nécessité, que notre plan nous impose, d'en varier les sujets, & d'autres motifs qu'il est inutile d'exposer à nos Lecteurs, nous engagent à proposer, à l'instar du *Journal de Paris* & du *Mercur de France*, l'avis suivant.

Les personnes qui auraient à publier des Prospectus, des Articles, ou des Morceaux, de nature à obtenir l'approbation du Censeur, & à pouvoir trouver placé dans une *Feuille littéraire*, & qui voudront les faire imprimer par forme de Supplément à notre *Journal*, pourront s'adresser à M. J. LANTEIRES, ou à HIGNOU & Comp. (lettres & argent franco). Les frais d'impression, de papier, de distribution, &c. d'une feuille de Supplément de huit colonnes, ou quatre pages, reviennent à L. 16 argent de Suisse. Lorsqu'on employera moins de quatre pages, on payera sur le pied de L. 2 par colonne, mais chaque objet doit composer au moins une colonne, ou coûtera autant que s'il la remplissait. Lorsqu'un article excédera une ou plusieurs colonnes, cet excédent coûtera L. 1, s'il a moins d'une demi-colonne, & L. 1. 4 f. s'il contient plus. (Indépendamment des prix fixés, on remettra, au Bureau de cette Feuille, un exemplaire des ouvrages nouveaux annoncés dans les Prospectus).

JOURNAL DE LAUSANNE.

7 AVRIL 1787.

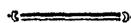
Le SOLEIL se leve à 5 heures 28 minutes 15 secondes, & se couche à 6 heures 31 minutes 45 secondes.
La LUNE se leve à 6 heures 52 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
29 Mars	3. 5. au dessus 0	12. 5. au dessus 0	10. 0. au dessus 0	26. p.	4. lig. 0	26. p.	3. lig. 5	26. p.	3. lig. 0
30 . . .	7. 0.	12. 5.	7. 9.	26.	2.	26.	2.	26.	2.
31 . . .	6. 5.	12. 5.	9. 0.	26.	4.	26.	4.	26.	1.
1 Avril	6. 5.	15. 0.	9. 5.	26.	2.	26.	3.	26.	3.
2 . . .	7. 0.	13. 0.	8. 0.	26.	3.	26.	3.	26.	2.
3 . . .	6. 0.	14. 0.	7. 5.	26.	1.	26.	1.	26.	2.
4 . . .	4. 5.	14. 5.	7. 0.	26.	3.	26.	3.	26.	3.

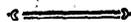
BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Fardeau*.



É N I G M E.

Composé monstrueux de grandeur, de bassesse,
De vices, de vertus, de science, d'erreur,
D'humilité, d'orgueil, de force, de faiblesse,
J'ignore qui je suis, je me cherche sans-cesse.
Tire-moi d'embarras; qui suis-je ami Lecteur?



LE PAPILLON ET LE PLAISIR, *Fable.*

J'allais rêvant ce matin,
Dans notre vaste prairie,
Quand un papillon badin
Vint troubler ma rêverie.

Son vol léger, ses couleurs,
Ses passagères erreurs,
Lui gagnerent ma tendresse.
J'essayai de l'attraper.
Mais vainement je m'empresse;
A fuir il a plus d'adresse,
Et fait toujours m'échapper.
Las enfin du badinage,
De cet insecte volage,
De fleurs je couvre ma main.
Il y vole en assurance:
Mais la refermant soudain
Je jouis de ma vengeance.
Je vous tiens petit mutin,
Criai-je aussi-tôt de joye;
Vous deviendrez mon butin!
Venez, ça, que je vous voye.
Mais hélas! ma main s'ouvrant,
Je vis passer le brillant

De ces agréables ailes,
 Avec cet éclat charmant,
 Qui me les rendait si belles,
 Quand il allait voltigeant.
 Bientôt, avec un soupir,
Qui s'échappe de ma bouche,
 Je dis: " Rival du Zéphir,
 „ Vous ressemblez au plaisir;
 „ On vous perd, dès qu'on vous touche.

PAR L'HERMITE.

SONNET (*) en réponse à celui de DESBARREAUX ;
Grand Dieu, tes jugements, &c.

Pourquoi nous peindre ainsi le Dieu de l'équité ?
 Au malheureux pécheur, le dira-t-on propice,
 Si jamais envers lui, son immense bonté,
 Ne l'empêche à la fin de suivre sa justice ?

L'homme, il n'est que trop vrai, par son impiété,
 Et ses crimes divers, mérite le supplice:
 Mais son Dieu le créa pour la félicité,
 Et son Dieu créateur, voudra-t-il qu'il périsse ?

Pour cet Etre clément, il est plus glorieux,
 D'être touché des pleurs qui coulent de nos yeux
 Que de vouloir un jour se venger par la guerre.

Et lorsque contre nous, cette douceur s'aigrit,
 Lorsqu'il va nous frapper, il retient son tonnerre,
 Pour épargner un peuple aimé de *Jésus-Christ*.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Neuchâtel, 21 Mars 1787.

MESSIEURS,

On joua avant-hier, sur notre Théâtre de
 Société, la *Rozière de Salency*. Dans le Diver-

(*) On fait que *Boileau* feint, dans son *Art Poétique*,
 qu'*Apollon* voulant pousser à bout les rimeurs Français,
 inventa les rigoureuses loix du Sonnet. On pourrait donc
 savoir gré à l'Auteur de celui-ci, de s'être imposé une loi
 de plus; celle d'avoir conservé les bouts rimés du Sonnet
 de D.....

(Note des Rédacteurs.)

tissement, qui termina la pièce, quelques jeu-
 nes gens des deux sexes, exécuterent une
 espèce de *petit Ballet*, qui me fit le plus grand
 plaisir, ainsi qu'à tous les spectateurs. Je fis,
 en sortant, les vers suivans, que je vous
 prie d'insérer dans votre *Feuille*, pour rendre
 ma reconnaissance publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Venez, misantropes Censeurs
 Des doux loirs de la jeunesse;
 Voyez ces plaisirs séducteurs
 Dont la nôtre goûte l'ivresse!
 Si malgré ça, vos tristes coeurs
 Veulent conserver leur rudesse
 Fuyez....., misantropes Censeurs
 Des doux loirs de la jeunesse.

MÉLANGES de Poésie & de Littérature,
 in-8°. par M. de Florian. A Lausanne, chez
 Mourer, cadet.

Ce Recueil est très-agréable, par sa variété
 & par le mérite des pièces qui le composent.
 Le pinceau de M. de *Florian* manque quelque-
 fois de force & d'imagination; mais il est tou-
 jours naturel & doux, & son coloris presque
 toujours frais & gracieux.

On trouvera ici son *Éloge de Louis XII*;
 Éloge dont le cadre a exclu les grands mou-
 vemens de l'Éloquence, où d'ailleurs il paraît
 que l'Auteur n'aurait pu atteindre; sa *Léocadie*,
 Nouvelle intéressante, mais peut-être trop ro-
 manesque; son *Églogue de Ruth*, où le senti-
 ment n'est point gâté par des expressions fac-
 tueuses; son *Serf du Mont-Jura*, où *Voltaire*
 est peint, ce semble, avec plus d'enthousiasme
 que de vérité; mais qui fait aimer l'Auteur,
 pour s'être exagéré l'objet de son admiration;

ses *Contes* en vers, remplis d'une morale vraie & douce, (le cadre de celui de la *Poutle de Caux*, nous a paru moins heureux que celui des autres.) Des *Romances* tristes, quelques vers agréables, son *Épisode d'Inès de Castro*, traduite du *Camoens*. Nous l'avons comparée à une traduction en prose, & nous l'avons trouvée supérieure; & ce qui est rare, elle nous a paru avoir plus de précision. On lit, par exemple, dans la traduction: "La belle
 „ *Inès* goûtait tranquillement les doux fruits
 „ de ses naissantes années; elle passait ses jours
 „ dans ces délices d'une ame amoureuse, dans
 „ cette ivresse aveugle & charmante, dans cet
 „ état de bonheur, dont la fortune ne nous
 „ laisse pas jouir longtemps". On lit dans M. de *Florian*:

Le front paré des roses du bel âge,
 Charmante *Inès*, dans une douce erreur,
 Tu jouissais de ce calme trompeur,
 Toujours, hélas! si voisin de l'orage.

Quelquefois cette précision rachete un peu de faiblesse. "Éloigné d'*Inès*, dit la Traduction, il la retrouvait la nuit dans la douce
 „ illusion des songes: le jour, ses pensées ar-
 „ dentes volaient après elle. Tout ce qui s'of-
 „ frait à lui, tout ce qu'il entendait, tous ses
 „ pas, tous ses plaisirs, s'il en est, loin de ce
 „ qu'on aime, lui rappelaient *Inès*". M. de *Florian* s'exprime ainsi:

Pendant la nuit, en songe il est heureux;
 Pendant le jour, il cherche sa présence,
 Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense.
 Tout est *Inès* pour son cœur amoureux.

Cette Édition est fort jolie; elle fait honneur à nos presses.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Puisque vous me permettez de vous faire part des réflexions que je fais ici dans ma solitude, je vous envoie l'Allégorie suivante, sur l'*Esprit* & la *Science*.

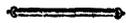
ALLÉGORIE.

L'*Esprit* & la *Science* étaient enfants d'*Apollon*, mais de deux différentes meres. Le premier tenait le jour de la gaye *Euprosine*, l'autre, de la sérieuse *Sophie*. Le frere & la sœur ressembaient à leurs meres. A la toilette de *Vénus*, l'*Esprit* se moquait de la *Science*, & contrefaisait son extérieur grave & pesant. La *Science* entretenait *Minerve* des bévues & de l'ignorance de l'*Esprit*. Avec l'âge, leurs querelles s'augmenterent. Le frere triomphait toujours au commencement d'une dispute; la sœur le confondait à la fin. Elle s'attirait de l'estime, & même de la vénération; on se sentait du goût & de l'inclination pour elle. Quant à lui, impétueux & rapide, il donnait tout à la nouveauté. Lente & embarrassée, la *Science* distinguait éternellement, & n'accordait son suffrage qu'à l'Antiquité, à l'Autorité & à la Raison. L'un divertissait toujours; l'autre convainquait le plus souvent. Mais voulaient-ils sortir de leur caractère, ils se rendaient tous deux fort ridicules. On méprisait les raisonnements de l'*Esprit*; on ne badinait point du badinage de la *Science*. Enfin, leurs contestations s'échauffèrent; l'animosité s'en mêla; il se forma des partis dans le Palais Céleste, & pour y rétablir l'harmonie, *Jupiter* en chassa les deux rivaux. Ils porterent leurs goûts & leurs querelles chez les mortels. Les jeunes

gens furent pour l'*Esprit*, & les vieillards pour la *Science*. Des Théâtres furent construits par l'un, & des Collèges bâtis par l'autre. En entrant dans le monde, il fallait faire un choix, & renoncer aux faveurs de l'une des Divinités, pour avoir part à celle de l'autre. Les Puiffances rivales se réunissaient cependant, contre de communs ennemis. Il y avait, en effet, une classe de mortels, qui, dévoués à *Plutus*, méprisaient également & l'*Esprit*, & la *Science*, & qui peu à peu leur enlevaient leurs conquêtes. Las de ces fréquentes défections, le couple Céleste demanda, & obtint du maître des Dieux, la permission de revoir leur patrie: mais le retour fut difficile. L'*Esprit* se hâta, étendit les ailes, plana dans les nuës, & s'y perdit; il eut même beaucoup de peine à regagner la terre. La *Science* ne courait pas ce risque; elle savait le chemin: mais faute de vigueur, elle ne pouvait s'élever, & retrouvait, en tombant, son antagoniste aussi peu avancé qu'elle. Après bien des efforts inutiles, la nécessité les fit consentir à s'aider réciproquement. L'*Esprit* soutint la *Science*, & la prit pour son guide. Cette union eut des suites heureuses. Le frere initia sa sœur au commerce des graces; elle, de son côté, l'engagea au service des vertus. Le mariage acheva de les unir, & donna naissance aux Sciences & aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'HERMITE.



BIENFAISANCE.

Un généreux Anonyme, qui connaît les *Écoles de Charité* de cette ville, & qui les

estime, a fait parvenir à la louable *Direction* de cet Établissement la somme de 200 francs, en la priant d'en appliquer l'intérêt, chaque année dans la semaine sainte de Pâques, à gratifier d'une petite croix d'or celle des *Écolières*, de l'âge de quinze à seize ans, qui se distinguerait le plus par sa sagesse. Il ajoutait que le moyen le plus sûr de ne pas se tromper dans le choix, & d'empêcher en même temps que ce motif d'émulation ne devint un sujet de jalousie, lui paraissait être de joindre au suffrage des *Directeurs* & de la *Maitresse*, celui des jeunes filles qu'on inviterait, chacune à part, à nommer celle qu'elles jugeaient la plus digne du prix. La *Direction* s'est fait un devoir de suivre cette marche, & l'expérience en a justifié la sagesse. Chaque votante, après avoir un peu balancé entre elle-même, & la personne qu'après elle elle estimait le plus, s'est décidée, voyant qu'on ne lui permettait pas de s'indiquer, en faveur de la *Legros*; plusieurs lui ont associé la *Boiens*, comme son égale en mérite. On s'est conformé à ce jugement de leurs *pairs*, appuyé d'ailleurs par le témoignage uniforme des Supérieurs. La croix de la sagesse a été décernée à la première; on a donné l'*accessit* à la seconde: & le même Bienfaiteur a fait annoncer, qu'il donnerait aussi longtemps qu'il vivrait, pour second prix, des *Pseaumes* à crochets d'argent. Ces marques honorables d'approbation, qui sont en même temps la récompense & le ressort du mérite, ont été distribuées, avec un appareil convenable, en présence des *Directeurs* & de toute l'École. Madame *Levade*, Directrice des travaux des jeunes filles, a attaché le ruban de la croix. Toutes se font cru couronnées, en voyant couronner l'amie qu'elles avaient nommée. La satisfaction, l'attendrissement & la reconnaissance se peignaient dans tous les traits des assistans, & semblaient promettre au bienfaiteur Anonyme la récompense la plus douce, pour un cœur comme le sien, la joye d'avoir servi sa patrie, en protégeant les mœurs & les pauvres.

S U P P L É M E N T A U N^o. 19
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

7 A V R I L 1787.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

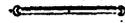
QUE penseriez-vous, Messieurs, d'un Agriculteur qui cherche des plantes nouvelles pour le terrain qu'il cultive, au lieu de mettre ses soins à faire prospérer celles qui l'occupent actuellement, & qui ont été bien choisies? Je vous avoue que je le comparerais aux Auteurs de Plans de Bienfaisance, dont je respecte les sentiments, & auxquels mon cœur rend le plus tendre hommage; mais à qui, je ne saurais m'empêcher de représenter les inconvénients qui naissent des nouveautés, plus aisées à établir que la réforme des abus, & qui contribuent à les cimenter, en distraiant l'attention de ces objets, rebutans par eux-mêmes, puisqu'ils ne flattent point la vanité de ceux qui s'en occupent, & mortifient l'amour propre de ceux qui n'ont pas eu assez de vigilance pour les prévenir. Je ne mets point en doute que l'esprit de charité qui règne dans cette Ville, ne surmonte aisément cet obstacle; s'il y a quelqu'un d'assez heureux; pour faire sentir aux particuliers que les canaux de leur bienfaisance sont préparés, & aux personnes qui les dirigent, ce qu'elles ont à faire, pour que leur but soit mieux rempli.

Voilà, ce me semble, ce qui est aussi nécessaire qu'intéressant. Les réformes faites aux *Ecoles de Charité*, & la vigilance de ses Directeurs, ont rendu à ce bel Établissement sa première vigueur qu'il avait perdu. Les Fondateurs de la *Chambre des Habitans* semblaient avoir pensé à tout; mais le nombre des nécessaires s'étant prodigieusement augmenté, parce qu'ils arrivent de tout côté, dans la consolante persuasion qu'il sera pourvu à leurs besoins, il en est résulté plusieurs inconvénients. 1°. La dépense à faire, n'étant pas en équilibre avec la Recette, les secours ont été nécessairement mesquins, & les malheureux, qu'ils soulageaient trop faiblement, frappent à toutes les portes. 2°. Les personnes, préposées dans chaque quartier pour connaître les nécessiteux, & pourvoir à leurs besoins, sont en trop petit nombre & trop occupées, (Messieurs les Pasteurs, par exemple) pour qu'il leur soit possible d'y donner l'attention & le temps nécessaires. Le pauvre, & sur-tout le malade, languit dans un lit de douleur, en attendant que son tour vienne d'être visité. Les Médecins & Chirurgiens nommés pour cela, mais fort occupés d'ailleurs, sont rebutés par le peu d'exactitude avec lequel on suit leurs ordonnances, par le défaut de soins qui doivent les

accompagner, pour en assurer l'effet, qui par-là même devient nul. Ainsi le bien est projeté, les moyens sont mis en œuvre, & il n'est pas produit! Les contribuans, fatigués par des plaintes qu'ils croyaient avoir prévenu, sont rebutés, préfèrent de distribuer eux-mêmes les aumônes; & voilà un champ ouvert à mille petits désordres, dont les conséquences sont funestes; tromperies, préventions, &c.

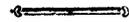
On est plus sûr des gardes, quand on est distributeur de la charité d'autrui, que lorsqu'on l'est de la sienne propre. Le mal est qu'elle ne soit pas appliquée à propos, & consiste sur-tout en ce qu'elle aurait pu l'être à des objets très-pressans, que les circonstances empêchent de connaître, & qui ne peuvent être cherchés & suivis que par ceux qui s'en sont imposés la tâche. Pourraient-ils ne pas mériter une entière confiance? Mais, je le répète, il faut qu'ils se choisissent des aides; & si j'osais me flatter d'être entendu, je présenterais, sur cet objet, un Plan fort simple & de la plus facile exécution. S'il était suivi, les âmes sensibles seraient tranquilles sur ces accidens fâcheux qui enlèvent un père à sa famille, qui subsistait par son travail, ou pour laquelle il devient une charge douloureuse, lorsqu'ils lui ôtent les facultés de lui être utile. Ils excitent une émulation de Bienfaisance très-louable, mais dont l'effet, distribué avec ménagement, & par-là même conséquent & prolongé, serait beaucoup plus avantageux qu'une généralité momentanée. Lorsque la *Chambre* sera dépositaire & distributrice des aumônes, avec toutes les précautions qu'on pourrait prendre, sans former un nouvel Établissement, les Médecins

& Chirurgiens, qui jugeront que l'Électricité, administrée comme il en est fait mention dans votre dernier N^o, convient à leurs malades, auront ce moyen de plus pour les soulager, dès que les ressources de la *Chambre* la mettront à portée d'en procurer la possibilité.



L'Anonyme qui nous a adressé cette Lettre, demande que nous lui indiquions, en note, ce que lui en coûtera l'insertion dans notre *Supplément*? Nous le prions de consulter l'*Avis* placé à la fin de cette Feuille.

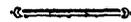
(*Note des Rédacteurs.*)



BELLES-LETTRES.

A L'AVOCAT RÉBUS.

BON A V O C A T fait bonne cause:
 Dans tous les petits riens dont il sera l'auteur,
 On y trouvera quelque chose,
 Et pour l'esprit & pour le cœur.



VERS, par l'Anonyme Auteur de l'Impromptu inséré dans le *Supplément* au dernier N^o. de cette Feuille.—Il les adresse à ceux qui cherchent à le connaître.

Pour quelques mauvais vers que ma Muse légère,
 Sur un charmant sujet traça négligemment,
 Et que je mis imprudemment
 Dans cette Feuille hebdomadaire,
 Le public s'inquiète, & cherche à découvrir
 Mon nom, mon sort, mon caractère,
 Sur-tout mon but. . . mais quel plaisir,
 D'affliger qui voulait nous plaire!
 Messieurs les Beaux Esprits! daignez, par charité,
 Vous guérir de cette manie;
 Et laissez-moi, je vous en prie,
 Dans ma profonde obscurité.

J'aime, je le dirai, j'aime fort votre estime,
 Elle est flatteuse, assurément;
 Mais je suis beaucoup plus content
 Sous le manteau de l'Anonyme.
 L'on doit à la beauté présenter son entens,
 C'est un tribut dont on s'acquitte;
 Mais se vanter de ce mérite!
 C'est avoir bien peu de bon sens.
 L'amant, trop sensible & trop tendre,
 D'une beauté,
 Quand le soir est venu répandre
 L'obscurité,
 Sous les fenêtres de la belle,
 Tout doucement,
 Va chanter l'histoire fidelle
 De son tourment;
 Mais le mystère qui l'ombrage,
 N'est pas vertu;
 Il serait bien fâché, je gage,
 D'être inconnu.
 Lisimon court chez son libraire,
 Devers la nuit,
 Puis il lui glisse, avec mystère,
 Son manuscrit,
 En ajoutant: "Prenez à tâche
 „ D'être discret;
 „ Gardez que le public ne sache
 „ Que je l'ai fait".
 On croirait que ce soin l'occupe,
 Pour cette fois;
 Mais l'Éditeur n'est pas la dupe
 Du fin matois.
 Il le nomme, sans se contraindre,
 A tout venant;
 Et Lisimon, loin de s'en plaindre,
 Est bien content.
 Pour moi, je suis tout le contraire,
 En vérité,
 J'ai pris pour devise ordinaire,
 Obscurité.

Je hais le fantôme mobile
 D'un vain renom;
 Je voudrais à toute la ville
 Cacher mon nom.
 Sécouez ce goût légitime,
 Peu répandu,
 Et ne me faites plus un crime
 D'être inconnu.

LETTRE de M. M***, à l'Auteur du Voyage
 Sentimental, M. VERNES, fils.

Recevez, Monsieur, mes remerciemens du
 plaisir que m'a procuré votre charmant *Voyage
 sentimental*: je croyais *Sterne* mort depuis long-
 temps; je vois, à mon grand étonnement, qu'il
 vit encore. Votre *Épître dédicatoire*, votre *His-
 toire du mouton*, celle de *Rose*, du *Béquillard*,
 d'*Henri* & de *l'Aveugle*, me semblent dignes
 de sa plume, ainsi que votre double *Inscrip-
 tion* sur la porte du cimetière.

Que votre amour si général
 Peint bien la fougue de notre âge!
 Lorsque vous partiez pour le bal,
 Malgré la nuit, les vents, l'orage,
 Avec vous j'étais à cheval,
 Et mon cœur était du voyage.
 Avec *Rose* j'ai renversé,
 Comme vous, sans avoir d'alarmes;
 Puis, avec de *Blas* j'ai valsé;
 Et sur *Nina* versé des larmes;
 Mais quoique changeant de beauté,
 Presqu'à chaque pas du voyage,
 Mon cœur, que vous croyez volage,
 Mon cœur ne vous a point quitté.

ANECDOTE.

Steele avait fait construire, près du Palais
 de *Hampton*, une maison qu'il a habitée pen-

dant quelques années, & qu'il appellaient la *chambre du Bourg d'Hampion*. Gêné par ses dépenses, il emprunta d'Addison mille livres, qui furent hypothéquées sur cette maison & son ameublement. Ce passa un acte, par lequel il s'obligeait de rembourser cette somme au fin de l'année. Steele n'ayant pas rempli son engagement, la maison & les meubles furent vendus. Addison préleva la somme qui lui était due, & envoya le reste à Steele, avec une lettre, dans laquelle il donnait pour motif de sa conduite, le dessein de tirer, s'il était possible, son ami de cette enfoncée, qui devant le conduire à sa ruine. Steele lui répondit, qu'il ne doutait point de la sincérité & de la pureté de son motif, & continua de vivre avec lui dans une union intime, qui dura jusqu'à la mort d'Addison.

W A R S E T I E S .

RÉPONSE à la question: *Lequel est le plus blâmable, de l'Auditeur, qui dort, & l'Église, ou du Prédicateur, qui l'endort?*

Il me semble, Messieurs, qu'il ne faut blâmer personne. Si le Prédicateur qui endort, savait mieux faire, il n'y manquerait pas; & si l'Auditeur était capable d'occuper son esprit par des idées saines, indépendantes des paroles qu'il entend, & qu'il ne veut pas écouter, il ne dormirait pas. Ainsi l'égalité me paraît assez bien établie entre eux.

On lit dans une *Feuille hebdomadaire*, que nous avons sous les yeux, établie dans le pays il y a cinquante ans, qu'à cette époque là (1737) le prix des vivres, à Lausanne, était comme il suit.

	Batz	cr.	Batz	cr.
Froment	10 à 12	..	Messel	8 à 9
Seigle	7	.. 2	Avoine	3
Bœuf	1	..	Mouton	1
Beurre	2	.. 2	Vin	4

On comptait dans la Ville quatorze *Pintes*, soit lieux où le vin se vendait en détail.

Dans la même Feuille, le cours des Changes à Geneve est indiqué:

Paris à vue	L. 163	Lyon à vue	L. 163, 164
Lyon, payement	.. 164	Amsterdam, Banco	94
Londres	.. 53	Genes	.. 101

NOTE DES RÉDACTEURS.

On nous a adressé une Lettre en réponse à la critique de la Fable du *Levraut & de ses nombreux amis*; sa longueur nuitrait à la variété que nous devons observer dans nos *Feuilles*, & nous oblige de la renvoyer dans un Supplément au N°. prochain, où elle paraîtra, si l'Auteur y donne son consentement. Nous aimons à croire que nos Correspondans n'oublient pas qu'il est impossible de satisfaire tout le monde, & que, ne pouvant échapper aux plaintes, nous devons nous borner à éviter, autant qu'il dépend de nous, celles qui sont justes.

Pendant le courant du mois de Mars, il est né à Lausanne seize garçons & neuf filles. On y a béni huit mariages.

Payement des rentes à Paris; 6. dern. mois de 1786, lettre J.

M O R T S .

Louise Lambert, fille mineure.
Marianne Lucrece Judith Amaron, fille mineure.
Jeanne Louise Brelaz, fille mineure.
Susanne Nicole, fille mineure.
Sieur Louis Benjamin Bouet, de la Direction Française de Lausanne, âgé de 27 ans.

La modicité du prix de l'abonnement pour ce *Journal*; la nécessité, que notre plan nous impose, d'en varier les sujets, & d'autres motifs qu'il est inutile d'exposer à nos Lecteurs, nous engagent à proposer, à l'instar du *Journal de Paris & du Mevure de Prusse*, le prix suivant.

Les personnes qui auroient à publier des Prospectus, des Articles, ou des Morceaux, de nature à obtenir l'approbation du Censeur, & à pouvoir trouver place dans une *Feuille littéraire*, & qui voudront les faire imprimer par forme de Supplément à notre *Journal*, pourront s'adresser à M. J. LANTEIRES, ou à HIGNOU *Et Comp.* (lettres & argent franco). Les frais d'impression, de papier, de distribution, &c. d'une feuille de Supplément de huit colonnes, au quatre pages, reviennent à L. 16 argent de Suisse. Lorsqu'on emploiera moins de quatre pages, on payera sur la pied de L. 2 par colonne, mais chaque objet doit composer au moins une colonne, ou coûtera autant que s'il la remplissait. Lorsqu'un article excédera une ou plusieurs colonnes, cet excédent coûtera L. 1, s'il a moins d'une demi-colonne, & L. 1. 4 s'il contient plus. (Indépendamment des prix fixés, on remettra, au Bureau de cette Feuille, un exemplaire des ouvrages nouveaux annoncés dans les Prospectus).

JOURNAL DE LAUSANNE.

14 AVRIL 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 23 minutes 40 secondes, & se couche à 6 heures 36 minutes 20 secondes.
La LUNE se leve à 3 heures 55 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
	7. 5. au dessus 0	15. 0. au dessus 0	9. 5. au dessus 0	26. p. 3. lig. 0	26. p. 3. lig. 0				
5 Avril	7. 5. au dessus 0	15. 0. au dessus 0	9. 5. au dessus 0	26. p. 3. lig. 0	26. p. 3. lig. 0				
6 . . .	8. 0. 0	16. 5. 0	10. 5. 0	26. 2. 6	26. 2. 2	26. 1. 5	26. 1. 5	26. 1. 5	26. 1. 5
7 . . .	8. 1. 0	13. 0. 0	7. 0. 0	26. 1. 0	26. 0. 7	26. 0. 9	26. 0. 9	26. 0. 9	26. 0. 9
8 . . .	5. 1. 0	7. 0. 0	2. 2. 0	26. 1. 2	26. 1. 8	26. 2. 8	26. 2. 8	26. 2. 8	26. 2. 8
9 . . .	1. 3. 0	5. 5. 0	2. 3. 0	26. 3. 9	26. 3. 9	26. 4. 0	26. 4. 0	26. 4. 0	26. 4. 0
10 . . .	1. 5. 0	8. 2. 0	4. 0. 0	26. 4. 2	26. 4. 6	26. 5. 2	26. 5. 2	26. 5. 2	26. 5. 2
11 . . .	2. 3. 0	11. 3. 0	6. 1. 0	26. 5. 6	26. 5. 8	26. 5. 9	26. 5. 9	26. 5. 9	26. 5. 9

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Énigme insérée dans la dernière Feuille, est l'Homme.

REMERCIEMENT d'un Associé de la Correspondance générale à M. de B**, demeurant à Nuis (*), qui a offert sa maison & sa table à tous les Associés de la Correspondance.

Je crois peu la Métamorphose,
Elle eut jadis des Sectateurs;
Aujourd'hui la Métempycose
Compte bien plus d'adorateurs:
On a raison; comment comprendre
Qu'un homme en arbre soit changé?
Ah! préjugé pour préjugé,
J'aime bien mieux l'autre à tout prendre;
Il est bien plus selon mon cœur.
Et, par exemple, Lafontaine,

(*) Contrée de la Bourgogne, où il croît un vin très-estimé.

Au naturel un peu craqueur,
Comme tout buveur d'Hippocrène,
Ne trompait-il pas son Lecteur,
Lorsqu'il lui disait qu'en un chêne
Fut changé l'époux de Baucis?
Car son humeur hospitalière
En vous a passé, cher B**;
Mais il n'offrait que de l'eau claire,
Et vous donnez du vin de Nuis.

PENSÉES sur cette Question: Pourquoi l'homme de la campagne, d'aujourd'hui, est-il plutôt pauvre que riche, quoique le revenu des terres soit beaucoup plus considérable qu'autrefois? in-8°. de 200 pages. (Ouvrage écrit en Allemand.)

Peut-être cette Question n'est pas fondée sur une vérité générale. S'il est vrai que dans quel-

ques contrées, l'habitant de la campagne est réellement plus pauvre qu'autrefois, quoique les terres rapportent davantage, il n'est pas moins vrai, non plus, que dans d'autres, la richesse s'est accrue avec l'industrie du cultivateur. Ainsi l'hypothèse de l'Auteur pourra être contestée. Ses observations, toutefois, sont applicables à bien des contrées. Et peut-être, il est fondé, quand il dit, que les possesseurs de terres n'y habitent point assez, que la plupart d'entr'eux, & de tous les cultivateurs en général, sont trop ignorants, que leurs femmes ne connaissent point assez l'économie; qu'ils ont un luxe souvent ruineux, &c. &c.

C H A R A D E.

Au sens physique, ami, sans être mon dernier, Bleu, rouge, noir, ou blanc, tu portes mon premier: Mon tout orne un objet qui se forme & qui s'ouvre, Et je vaux souvent mieux que l'objet que je couvre.

V A R I É T É S.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Vous avez parlé du duel dans un de vos Nos, & c'est ce qui m'encourage à vous communiquer mes idées.

Il est encore des duels, parce que les Législateurs n'ont pas choisi les meilleurs moyens de le détruire. Ils ont voulu soumettre le point d'honneur; il fallait chercher en lui-même des armes pour le combattre.

Je suppose qu'il y eut un Tribunal établi pour permettre les duels; sa première opération devrait être de toiser les combattans. Vous riez, vous avez tort. N'est-ce pas un principe puiffé

dans l'honneur, comme dans la justice, que celui qui prend un avantage que son adversaire ne peut avoir, est un lâche & un infame? Or, plus la surface d'un combattant est étendue, & plus il donne d'avantage à un adversaire délié.

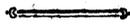
Il fallait donc les toiser, & faire une estimation exacte de leur force & de leur adresse, afin qu'on pût compenser, par exemple, l'excès d'adresse par le défaut de force ou l'excès de surface. Ou si le produit de ces quantités rendait toujours les avantages inégaux, il aurait fallu compenser cette inégalité par des armes inégales.

Quand je dis qu'il faut toiser, je n'entends pas seulement la surface plane; c'est l'étendue en général. Un ventre bien bombé, présente, dans tous ses mouvements, une grande facilité pour l'atteindre; & tandis que cette partie s'accroît en surface, le bras n'augmente, proportionnellement, ni en longueur, ni en force, pour le défendre.

J'aurais voulu que le célibataire, qui aurait forcé un pere de famille à se battre, eût été condamné aux travaux publics, pour rendre à l'État ce qu'il l'aurait exposé à perdre dans un homme plus utile que lui. Je vous indique mes idées, plutôt que je ne les explique; ceci demanderait un Traité, & votre Feuille n'en admet point. Je finirai par un fait, qui étendra un peu l'exposition de mon système.

Une dispute s'éleve entre deux joueurs de Billard, le dément, le soufflet, le défi se succèdent rapidement; & le lendemain ils se trouvent sur le pré. L'un d'eux s'y est rendu sans épée, & dit à l'autre qu'il ne l'aurait pas cru assez lâche pour prendre la sienne. Comment, lâche? Je suis lâche pour avoir apporté ici une

arme qui me sert depuis quarante ans dans les batailles, & avec laquelle je suis sorti trente fois vainqueur dans des combats singuliers? — Oui, c'est par-là même que vous l'êtes. — Je fais manier les livres & la plume, non l'épée, & vous ne l'ignorez pas. Si moi, qui ai remporté des palmiers dans les Académies, j'allais vous défier, vous qui savez à peine vous signer, à qui mettra le mieux un Conte en vers, fera la Chançon la plus agréable, le Madrigal le plus délicat & le plus tendre, & cela, sous peine de l'infamie ou de la mort, ne me regarderiez-vous pas comme l'homme le plus vil, ou le plus infensé? Jugez-vous par les mêmes principes. — Le brèteur étonné, sent la force du trait, tourne sur son talon, & disparaît sans dire un mot, laissant à son adversaire le champ de bataille.



AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Il y devoit avoir quelque coercition des Loix contre les Écrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les vagabonds & fainéants: on banniroit des mains de notre peuple, & moy, & cent autres. Ce n'est pas par moquerie: l'Écrivainerie semble être quelque symptôme d'un siècle desbordé.

(MONTAIGNE, Ch. 9. L. 3, *De la Vanité.*)

Il me chaut très-peu, Messers les *Journalistes*, que baillez force *Logogripes*, *Enigmes*, & autres balivernes semblables. Point, cependant, ne serois marri, que fassiez humer à l'avenir ragotts plus friands, que n'avez donnés dans vos derniers Nos; car croirois voirement qu'avez respecté le Carême, tant maigre chere faites faire à ceux qui n'aiment force Dissertations sur la gent *Logogriphique*. Pour ma cote-part, ne vous fais gré, frivolas & nugipareux Champions, non plus qu'aux autres rimaillers

Logogripes, de toute cette oiseuse & décharnée parlerie: refrogne & enrage à bon escient, quand vois gens portants barbe, de maintiens imposant, barrer leur porte à chose utile, prendre aller pensif, visage sérieux, comme s'agissoit de faulver la patrie de mains felonnes & hostiles, pour deviner pareilles fadaïses & niaderies. N'est à estimer, à mon advis, cette folle curiosité, ainsi qu'autres rêveries & calembourgs, qui annoncent la déclivité des Lettres, & entraînent le bon goût, en chemin de l'oubly. Ains, étant inutile d'employer parlerie aucune pour forcer telles gens à mettre bénéfices & valoir mieux; adoncque ne veux d'avantage blafmer toutes ces fanfreluches, billevées, & autres lanternes à la mode. N'en veux qu'à vostre *Question*. Ains, d'avance, avertis que, Dormeurs ont tousjours tort à l'Eglise; qu'ils aillent ronfemellants à tavernes & autres lieux, ne suis pour foutenir chose turpide & scandaleuse.... Mais, pardon, Messers les *Journalistes*, ne faisois attention qu'avez tousjours à vostre porte, moult grands personnages mettant noir sur blanc, & ne prétends arrester ni mettre en sousfrance l'Écrivainerie. Car, voirement serois fâché que votre *Hebdomadaire* ne payast le tribut coustumier. Comme ne suis pressé, ni halétant, ainsi que soufflet, renvoye à temps plus opportun, responce à l'ardue question que proposez; partant, au revoir; dis aussi adieu au Lecteur benevole & de bon-alloy; préférant gens du vieux temps aux Damerets embausmés & parlants prin; faisant *Logogripes*, *Charades*; fabricants vers chévillés, boiteux, d'éthique & pénurieuse harmonie, chantants *Irés du jour*, races histriones, & autres sujets d'aussi grande importance.... Mot ne veux dire

à tous ces vaniteux de haut lignage, & autres défigurés par suffisance & orgueil.

Dieu vous doing, Messieurs les *Journalistes*, joye, santé, force, vigueur, coullage, patience, & souhaite qu'oncque cauteleux, ni maléficieux, ne lise ycelle Pancarte.

Signé, LE RABELAIS de la Dent de Jaman.

TRAIT DE BIENFAISANCE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Voici, Messieurs, une Anecdote qui me paraît mériter d'être consacrée dans votre *Journal*, & que les honnêtes gens y verront sans doute avec plaisir.

Il y a peu de jours, que dans un village de la *Seigneurie de Geneve*, une femme, en voulant puiser de l'eau, se laissa tomber dans un puits très-profond. Un nommé *Bron*, de Lutry, valet d'un Fermier, entend des cris, se met dans le seau, & descend; saisit cette femme par les cheveux, elle lui échappe; il passe un bras autour de son corps, se tient à la corde de l'autre, & la ramene sans qu'elle ait eu le moindre mal: mais son Libérateur a été deux jours en délire.

On a été si touché de cette belle action, que la *Chambre des Comptes*, à Geneve, a donné au nommé *Bron*, douze louis, & un gobelet d'argent, sur lequel est gravé son nom, sa patrie, son âge, & l'action qui lui a mérité cette récompense. M. le Ministre *Célerier* lui a remis ce prix, en lui adressant un très-beau discours, bien propre à porter ses Auditeurs à suivre un aussi bel exemple.

LETTRE de M. le Comte de BUFFON à Madame la Marquise DE SILLERY, relativement à son Ouvrage intitulé: La Religion considérée, &c. (*)

MA NOBLE FILLE,

Je viens de lire votre nouvel Ouvrage, avec tout l'empressement de l'amitié, & cette curiosité qui se

(*) On trouve cet Ouvrage à Geneve, chez MM. Barde, Manget & Comp. Libraires.

renouvelle à chaque article d'un Livre fait de main de Maître. Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la Religion, & toutes les vertus, avec le style de *Fénelon*, & la majesté des Livres inspirés par Dieu même, vous êtes un Ange de lumière; & lorsque vous descendez aux choses de ce monde, vous êtes la première des Femmes & la plus aimable des Philosophes. J'ai lu, avec attendrissement, les éloges dont vous me comblez, & j'accepte, avec bien de la reconnaissance, cette place que vous avez créée pour moi seul; mais j'en rends l'hommage tout entier à cette amitié qui fait ma gloire, & le désespoir de mes rivaux.

Lorsque vous avez peint certains prétendus Philosophes, vous n'avez pas échappé un seul des traits qui les caractérisent; vous avez joint la finesse des couleurs à la vigueur du pinceau, & vous avez mis dans l'ombre tout ce qui devait y être.

Voilà, mon adorable & noble Fille, ce que je pense de votre Ouvrage. Je vous en félicite avec cette sincérité, & cette tendre & respectueuse affection que je vous ai vouée pour la vie.

Signé, Le Comte DE BUFFON.

Au Jardin du Roi, ce 21 Mars 1787.

NOTE DES RÉDACTEURS.

L'Auteur de la Fable du *Levrant*, & de ses nombreux amis, nous réproche de n'avoir pas annoncé qu'elle est imitée de l'Anglais, de *Gay*; c'est par inadvertance que nous l'avons omis.

Nous croyons devoir dire encore, que nous en ayons supprimé les deux derniers vers, que nous citerons ici.

La Fable du *Levrant* peut s'appliquer aux hommes;

Chacun n'aime que soi dans le siècle où nous sommes.

Et nous l'avions fait, non-seulement, parce que la Fable Anglaise finit par ces mots: *For see the hounds are just in view*; mais encore; parce qu'étant fort profanes, ils nous paraissaient déparer les autres. Nous prions l'Auteur de ne pas nous attribuer des intentions que nous n'eumes jamais; alors, sans doute, il jugera mieux, & du prix de l'Abonnement de ce *Journal*, & de l'espace qu'y aurait pris sa Lettre.

M O R T S.

S. Louis Nivet, de la Direction Franc. de Lauf. âgé de 52 ans.

Jean Pierre Combernoux, fils mineur.

Jeanne Louise Brétaz, fille mineure.

Jaques Baud, d'Etanieres, débété à l'hôpital de Laufanne, à l'âge de 54 ans.

Monsieur Jean Justin Moennoz, Ministre du St. Evangile, & Régent dans la Ven. Académie de Laufanne, âgé de 60 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 AVRIL 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 13 minutes 15 secondes, & se couche à 6 heures 46 minutes 45 secondes.
La LUNE se leve à 5 heures 16 minutes 50 secondes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
12 Avril	4. 5. au dessus	12. 5. au dessus	7. 5. au dessus	26. p. 6. lig. 5	26. p. 6. lig. 9	26. p. 6. lig. 0			
13 . . .	5. 0.	13. 0.	4. 0.	26. 4. 5	26. 4. 3	26. 4. 2			
14 . . .	3. 5.	13. 5.	8. 0.	26. 3. 5	26. 3. 0	26. 2. 9			
15 . . .	5. 5.	14. 5.	8. 5.	26. 3. 2	26. 3. 0	26. 3. 0			
16 . . .	5. 8.	8. 5.	3. 8.	26. 4. 0	26. 4. 8	26. 5. 2			
17 . . .	3. 2.	7. 2.	0. 5.	26. 5. 2	26. 5. 2	26. 5. 5			
18 . . .	1. 0. au dessous	8. 2.	5. 2.	26. 6. 0	26. 5. 8	26. 5. 4			

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade (*) inférée dans la dernière Feuille, est *Bafane*.

LOGOGRIPE.

Nous sommes quatre enfans d'une même famille,
Et nous nous passons de nos sœurs ;
A notre tête est la troisième fille,
Et notre aînée a les seconds honneurs.
Celle qui, de nous tous, a la taille plus grande,
A la troisième place, a soumis sa fierté :
Et, par distinction, la dernière demande,
Un petit ornement sur son chef ajouté.
Nous composons un tout; mettez-vous à sa quête,
Si vous le trouvez bon, demandez-le d'abord,
Pour vous guérir du mal de tête,
Que vous aura causé, peut-être, cet effort.

(*) Il s'est glissé une faute d'impression dans cette Charade, au troisième vers; qui se forme & qui s'ouvre, lisez, qui se ferme, &c.

ÉNIGME.

Un Roi quitte pour moi, sans regrets, sa couronne,
Aucun mortel de moi ne pourrait se passer;
Et quoiqu'on ne voulût me céder à personne,
Cependant, on serait fâché de me garder.

RECETTE soporifique à l'usage des jeunes Prédicateurs (*).

Jeunes Prédicateurs, désirez-vous la gloire,
D'endormir, à coup sûr, un brillant Auditoire?
Je vais vous en donner l'infaillible secret;
Essayez: comme moi, vous en verrez l'effet.

(*) Nous n'avons pas cru devoir corriger cette pièce, ni la supprimer; l'Auteur y met, & seul peut-être, beaucoup d'importance; nous en sommes fâchés pour lui: avec plus de modestie, ses talens pourraient se développer; il est sans doute un jeune homme: avec le temps, il fera des vers moins profaiques que quelques-uns des siens ne le font. Le meilleur de tous est le dernier; il n'a que le défaut de ressembler trop à celui de Boileau.

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

(Note des Rédacteurs.)

Contre les corrupteurs, défendez l'innocence;
 De l'adultère *impur*, réprimez la licence;
 Elevez aux vertus un temple dans les cœurs;
 Plaidez la noble cause & des loix & des mœurs;
 Recommandez sur-tout l'active bienfaisance,
 L'amour de la patrie & la douce indulgence.
 Parlez au nom sacré du pauvre & des absens.
 Dites que la raison doit commander aux sens,
 Et que l'homme n'est pas tout-à-fait une bête,
 Dont l'ensemble à jamais est détruit par la mort.
 Puis voyez.... L'Auditeur bientôt branle la tête....
 S'arrange sur son banc.... s'étend... baille... & s'endort.

◀────────▶

ADMINISTRATION.

Si les Nouvelles publiques sur le Gouvernement, excitent une curiosité si générale dans les *Etats Monarchiques*, quel intérêt ne doivent-elles pas avoir dans les *Républiques*, où tous les Membres, plus rapprochés les uns des autres, ne forment qu'une famille, liée par le vœu commun de la liberté & du respect pour les loix? Ici, tout changement dans le Ministère public, s'annonce, non comme une révolution effrayante, mais comme un bienfait de la Constitution: ce n'est pas un état allarmant de crise & de confusion, c'est la circulation libre de l'Autorité, laquelle, en passant successivement par différens canaux, qui tous aboutissent à un centre unique, s'épure sans cesse, se dépouille de ses parties étrangères, ne souffre aucune obstruction, & se maintient dans un équilibre admirable, d'où résulte la force & le bien-être du Corps entier.

Cette réflexion s'applique naturellement aux événemens intéressans qui, depuis peu, ont fixé l'attention du Public. Dans aucun temps de la *République*, aucun de ses Chefs, peut-être, ne fut assis plus long-temps au timon de

l'État, & n'eut plus de titres, pour le diriger, que l'illustre Magistrat qui vient de l'abandonner. Son nom, dont l'origine se confond avec celle de la Souveraineté elle-même; les services signalés que Ses Ancêtres ont rendus, dans tous les temps, à la Patrie; l'étendue de Son génie & de Sa science politique; Ses qualités personnelles; tout, aurait exposé une ame ordinaire à la tentation de prolonger & d'étendre son autorité: mais la sagesse de S. E. a prévalu sur l'attrait si séduisant de la Domination.

Quoique conservant, dans l'âge le plus avancé, toute Son activité & Sa présence d'esprit, Elle a abdiqué Son Éminente Dignité, en Se réservant le droit de servir encore l'État, par Ses lumières & Sa longue expérience. Heureuse la *République* où, d'un côté, la modération fait s'arrêter elle-même dans le chemin glissant de l'ambition, & où, de l'autre, le patriotisme, dans toute sa vigueur, appelle toujours au concours, pour les emplois les plus difficiles, les Sujets les plus méritans, qui ne sont ni humiliés par l'exclusion, ni énergueillis par le succès! L'illustre Sénateur qui a été élu, est au-dessus de nos éloges. C'est à l'Auguste *Aréopage*, qu'il a si souvent éclairé par ses avis, & charmé par Son éloquence; c'est à une *République* voisine, qui Lui doit en partie sa tranquillité & ses Loix, de louer dignement Ses vertus, & Son habileté consommée. Tout ce qui nous est permis, dans notre modeste fonction de *Journalistes*, est d'être l'écho des acclamations du Public, de ses vœux unanimes pour Sa constante prospérité, & l'affermissement d'une santé si précieuse à l'État.

Un autre déplacement a vivement intéressé

notre Société. Voyant approcher, avec douleur, la fin d'une Préfecture, dont tous les momens ont été marqués par des traits de bonté, de douceur, de sagesse & d'équité; elle ne pouvait se défendre de quelque mouvement d'inquiétude, si naturel à ceux qui connaissent le bien dont ils jouissent, & qui ignorent celui que le sort leur prépare. L'événement lui promet les consolations dont elle avait besoin; une réputation brillante, des talens distingués, la franchise & l'intégrité du Militaire, réunies avec la culture de l'esprit & l'amour des Lettres; la politesse du monde avec la noblesse des sentimens. Quels heureux présages pour notre ville! Quels solides garans d'une administration douce, bienfaisante & équitable, comme celle qui l'a précédée!

═══════════

P H I L O S O P H I E.

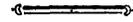
J'étais sorti: la foirée, dans son beau moment, m'avait engagé dans les plaines voisines. Une troupe d'enfans y profitait, en jouant, de la commodité du lieu, & de la liberté de l'heure.

Tout-à-coup, leurs bandes se rapprochent & s'atroupent; mille éclats de rire partent du groupe enfantin. Curieux, je m'approche, je m'informe. L'on me montre un des acteurs, culbuté & se relevant avec peine..... & j'apprends que sa chute était la cause de cette grande & vive gaité.

De retour chez moi, je réfléchis sur la cause première de ce plaisir. D'où vient, me suis-je répété, d'où vient l'homme rit-il, s'il voit tomber l'homme, tandis que la chute d'une pierre ou d'un bois, est indifférente à ses sens? Le problème me parut long-temps d'une résolution difficile.

Mais pénétrant bientôt dans les replis les plus cachés de l'amour propre, je parvins, cependant, à découvrir l'homme agréablement intéressé dans l'abaissement de son semblable, & dans sa propre élévation.

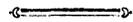
Signé, M....



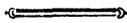
A N N O N C E S.

Il paraît, dans ce moment, une brochure in-8°, de M. Necker. Cet ouvrage, au mérite de l'à-propos, d'être fait & publié par un homme si justement célèbre, joint encore celui de faire disparaître, ce nous semble, les erreurs & les inculpations dont on l'avait chargé.

(On trouve cette brochure au Café Littéraire.)



On vient de publier le Prospectus d'une Feuille hebdomadaire, sous le titre de *Journal de Geneve*. Cet ouvrage périodique sera rédigé par plusieurs Membres de la Société des Arts, & sous son inspection. M. Paul en fera un des principaux Rédacteurs. On ne peut refuser la plus grande confiance à une Feuille dont le plan est conçu avec sagesse, & qui sera dirigée par des Rédacteurs connus aussi avantageusement que le sont ceux qui veulent bien s'en occuper. Ce *Journal* pourra paraître trop local à l'Étranger; mais l'Habitant de Geneve le lira avec plaisir; il y trouvera une grande variété, renfermée dans les bornes de l'utile.



Lorsque nous avons inséré dans le *Supplément*, au N°. 13, la Lettre qui dénonçait le fait du Marchand de couteaux & des jeunes gens qui ont abusé de sa bonhomie & de sa simplicité; des circonstances particulières ne nous ont pas permis d'annoncer que *Pampigny* était le lieu qu'on nous indiquait, comme ce-

lui de la scène : aujourd'hui d'autres circonstances nous prescrivent de le publier. Nous ajouterons que l'activité, le zèle & la sagesse avec laquelle le Magistrat s'est occupé de cette affaire, dès qu'il en a eu connaissance, ont prouvé combien il a à cœur le repos & la sûreté des particuliers.

◀────────────────▶
N É C R O L O G I E.

Il est mort dernièrement à *Périk*, en *Poméranie*, un Laboureur, nommé *Jean Pengs*, âgé de 103 ans : conformément à ses dernières volontés, il a été porté au tombeau sur des gerbes de bled, ayant sur son cercueil une bêche, une coutre & une serpe. Il a cultivé, pendant sa vie, au-delà de 2000 acres de terre; il a eu vingt-cinq enfans, & il a élevé & formé au travail tous ceux qui ont vécu. Il était robuste, d'un caractère gai, d'un esprit juste; il avait fait d'excellentes observations sur la culture; & sa mémoire les avait conservées jusqu'à son dernier moment.

◀────────────────▶
NOTE DES RÉDACTEURS.

Il est des plaisanteries si communes, si fort à la portée du vulgaire, si propres à être senties par lui, qu'elles se renouvellent toutes les fois qu'une apparence d'à-propos se présente. Telle est celle qui circule, à Lausanne, aujourd'hui.

On pourrait comparer ces plaisanteries à des filles publiques qui errent dans les rues, & tendent la main aux passans; souvent il se trouve de ces derniers qui ont le goût assez délicat, pour répondre à leurs avances, & pour s'abandonner humblement à elles.

Nous reconnaissons les bonnes intentions de celui

qui a bien voulu la renouveler; il voulait faire une offrande; c'était la pite (*) de la veuve: mais ne se trouvant pas même une pite, il a daigné aller l'emprunter dans un lieu accessible à tous les pauvres charitables comme lui. Comme cette petite monnaie s'est trouvée du goût de bien des gens, nous avons cru leur rendre service, en leur offrant le coin sur lequel elle a été frappée, afin que ceux qui pourraient avoir envie d'imiter celui qui lui a donné cours, puissent le faire, sans qu'il leur en coûte un plus grand effort d'imagination. Le voici.

EXTRAIT des Anecdotes du 18^e siècle, t. 2. p. 207.

« Entre les divers Coopérateurs, ou plutôt Directeurs du *Journal de Paris*, on en compte quatre, savoir, le *Sr. Corancé*, le *Sr. Duffieux*, le *Sr.* & le *Sr. Cadet*, Apothicaire. C'est ce dernier qui a fourni matière à l'Epigramme suivante ”.

On lisait au sacré Vallon
 Un nouveau Journal littéraire;
 Quelle drogue, dit *Apollon!*
 Rien d'étonnant, répond *Fréron*,
 Il fort de chez l'Apothicaire.

“ Cette facétie, plaisante en finissant là, a été gâtée de la manière suivante ”.

Quoi, dit *Linguet*, sur son haut ton,
 Un Ministre de la cantile
 Voudrait devenir notre Emule!
 Oui, dit la *Harpe*, que veux-tu?
 Cet homme ayant toujours vécu
 Pour le service du &c.

.

(*) Monnaie de la moindre valeur.

◀────────────────▶
M O R T S.

Une fille morte, en naissant.
 Benjamin Bérard, de la Direct. Française, âgé de 52 ans.
 Jean Samuel Krippendorf, bourgeois de Renens, maître Serrurier, âgé de 70 ans.
 Susanne Blondet, femme de Jean Samuel Duperrut, de Vuflens la Ville, âgée de 75 ans.
 Jean François Blanchard, fils mineur.
 Dlle Jeanne Lavanchy, bourgeoise de Lutry, âgée de 48 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 A V R I L 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 1 minutes, & se couche à 7 heures 59 secondes.
La LUNE se leve à 0 heures 15 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
19 Avril	2. 5. au deffus o	7. o. au deffus o	2. 7. au deffus o	26. p. 5. lig. o	26. p. 5. lig. o	26. p. 5. lig. o
20 . . .	0. 5. o	6. 5. o	1. 8. o	26. 6. o	26. 6. o	26. 6. o
21 . . .	1. 9. au deffous o	4. o. o	1. o. au deffous o	26. 7. o	26. 8. o	26. 8. o
22 . . .	3. 2. o	7. o. o	2. 9. au deffus o	26. 9. o	26. 9. o	26. 9. o
23 . . .	2. 2. au deffus o	10. 5. o	5. o. o	26. 9. o	26. 8. o	26. 8. o
24 . . .	4. o. o	10. o. o	4. 9. o	26. 8. o	26. 8. o	26. 8. o
25 . . .	4. 3. o	11. o. o	5. 5. o	26. 7. o	26. 6. o	26. 4. o

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille, est *Café*; celui de l'Énigme, *Lit*.

LOGOGRIPHE.

Si sur mes quatre pieds, tu me crois une bête,
Je puis nier le fait, en te cédant ma tête.

ÉPITAPHE (*).

En voyant ce tombeau, pleurez, prenez le deuil.
Ci-git... Ah! sans gémir, on ne saurait le dire.
Souvenir douloureux, dont notre cœur soupire!
Ci-git... frémis, passant...! Ci-git un écureuil.

(*) Un écureuil ayant emporté, en mourant, de vifs regrets de la part de ses maîtres, & un petit tombeau lui ayant été dressé aux pieds du mur d'un jardin, on lui a fait cette *Épithaphe*.

LA PITIÉ BIEN PLACÉE.

A Thomas que gourmande une femme intraitable,
Un pauvre difait hier: "ayez pitié de moi;
Las! de tous les mortels, suis le plus misérable".
Es-tu marié? — Moi! non. — Coquin, retire-toi,
Tu viens me faire ici un mensonge pendable;
Tu te dis malheureux... & n'es pas marié!
Va, pour ceux qui le font, je garde ma pitié.

AGRICULTURE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Voici, Messieurs, une manière de semer le froment & l'épautre, qui épargne infiniment la semence. Je crois devoir vous l'indiquer, parce qu'elle peut être utile aux pauvres gens qui n'ont qu'une petite étendue de terrain à ensemençer. Elle ne conviendrait pas en gé-

général aux propriétaires de grands domaines, dont toutefois j'en ai vu quelques-uns la pratiquer avec succès.

On prépare le terrain de la manière ordinaire, mais on a soin d'en casser les mottes, pour le rendre aussi uni qu'il est possible: il est inutile d'observer, que plus le terrain sera amendé, plus la récolte sera abondante.

On *chaule* ensuite le grain, en le lavant dans de l'eau, & le saupoudrant avec de la chaux. Puis on se procure une espèce de rateau, dont le manche a quatre pieds de longueur & la traverse trente-deux pouces; celle-ci est garnie de cinq dents de bois dur, placées à huit pouces de distance, & longues de trois pouces.

Un homme prend ce rateau, & se plaçant à une des extrémités du champ, il enfonce dans la terre les cinq dents de son rateau, qui y forment autant de trous; puis, il le plante huit pouces plus loin sur la même ligne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'autre extrémité du champ, où il recommence une seconde ligne parallèle à la première, à huit pouces de distance, & ainsi de suite. A mesure que cet homme a formé ces trous, un enfant suffit pour placer dans chacun un ou deux grains de froment ou d'épautre, & il les referme. Par ce moyen tous les grains de la semence se trouvent, comme on le voit, placés à huit pouces les uns des autres.

J'ai plusieurs fois employé cette méthode, & le moins qu'elle m'ait produit, a été le trente-deux pour un: j'ai remarqué que douze quarterons d'épautre, avec la bourre, venue d'après les procédés que je vous indique, rendaient six quarterons, quand on la nettoyait, au

lieu que la meilleure n'en donnait ordinairement que cinq.

Vous fentez, MM. combien cette épargne de semence doit être avantageuse dans les temps de disette, puisqu'une pauvre famille pourra avec un seul quarteron se procurer quatre sacs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un de vos ABONNÉS.

Berne le

ÉCONOMIE (*)

On a fait dernièrement, en Hollande, la découverte d'une espèce de bougies économiques, dont le prix est de 1 liv. 12 s. la livre, argent de France, & dans la composition desquelles il entre principalement de la cire & de la féculé de pommes de terre.

Une de ces bougies, dont cinq pour une livre, dure quinze heures, quand elle est faite nouvellement; & seize ou dix-sept, quand on a eu soin de la laisser sécher.

Cette découverte offre une grande économie; elle procure un luminaire beaucoup plus pur que celui de la plus belle bougie, & qui répand moins de fumée. Les gouttes qui en tombent, ne tachent pas, & se pulvérisent par le frottement.

VARIÉTÉS.

Le Docteur *Adair* a publié, en Angleterre, les remarques suivantes sur la durée de la vie de l'homme.

Sur mille personnes, vingt-trois meurent en naissant; 277 de la dentition, des vers & des

(*) Dorénavant les articles pris des *Papiers étrangers*, comme est celui-ci & le suivant, seront distingués par un astérisque.

convulsions ; quatre-vingt de la petite vérole ; sept de la rougeole ; huit femmes en couche ; cent quatre-vingt onze malades de consomption , d'asthme & d'autres maladies de poitrine ; cent cinquante de fièvres ; douze d'apoplexie , & quarante-un d'hydropisie.

Ainsi , sans parler des autres maladies qui n'ont pas un caractere aussi déterminé , on ne peut compter , sur le nombre de mille personnes , que soixante dix-huit , au plus , qui parviennent à ce terme qu'on peut nommer , avec raison , un âge avancé.



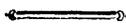
Veillez bien , Messieurs , avoir la complaisance d'annoncer le *Prospectus d'une Carte de Mariage* , que j'aurais dessein d'établir par soufcription.

D'habiles Géographes ont placé ce pays par le 25^e degré de longitude , & le 19^e de latitude , de maniere qu'il se trouve sous la zone torride , & dans la partie la plus fertile de cette zone. La perspective qu'il offre de loin est très-riante : mais les beautés disparaissent à mesure qu'on en approche.

On y découvre d'abord la *Baie des desirs* , d'où l'on fait voile pour le *Cap de satiété*. Il est extrêmement difficile de le doubler , & il arrive souvent qu'on échoue sur un écueil , nommé le *Roc d'aversion*. Si l'on parvient à l'éviter , on se trouve quelquefois forcé de passer un très-longtemps en *calme plat* , jusqu'à ce qu'on puisse gagner la *Rade de convenance mutuelle* : mais avant d'y entrer , on est exposé à des bourrasques dangereuses , & il prend souvent envie de retourner au *Port des desirs*. Le retour est mal-aisé ; un vent violent se joint aux courans , & jette les navigateurs dans le

Golfe de la vieillesse. On se perd souvent de vue , l'un l'autre , dans ce lieu toujours couvert de brouillards , & l'on doit se féliciter , quand on parvient à éviter le naufrage. Heureux ceux qui peuvent jeter l'ancre dans le *Port d'affection réciproque* , situé entre celui *des desirs* & le *Cap de satiété* !

LE GÉOGRAPHE SINCERE.



RÉVERIES PHILOSOPHIQUES.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Voici , Messieurs , des Réveries d'un autre genre. Je souhaite qu'elles puissent plaire , même aux gens éveillés. . . . Mais ,

Sincerum est nisi vas , quodcumque infundis , acefcit.

Il n'y a guere de Titre plus commun que celui d'*Homme de mérite* ; mais je l'entends si souvent donner & refuser aux mêmes personnes , qu'il doit avoir des sens fort différens dans l'intention de ceux qui l'employent. Je n'en suis point surpris ; c'est le défaut de presque tout le langage moral , de s'être formé sur des notions vagues & superficielles , qui ne sauraient être les mêmes dans plusieurs cervelles à la fois ; au lieu que les idées justes & exactes se ressemblent par-tout. Il est donc naturel que les expressions de celles-ci soient plus précises , & que celles des autres ne le soient pas. J'ai l'ambition de rendre , à cet égard , de bons services à la *Morale*. Mais incapable de souffrir plus longtems que la *dénomination* de tant d'honnêtes gens n'ait point de sens déterminé , j'ai résolu de lui en assurer un dès aujourd'hui.

Et d'abord on observera avec moi , que dans l'origine , les mots de *Mérite* & de *Service* signifient la même chose , avec cette différence que le *Mérite* emporte l'idée d'un service rendu par

une personne libre, qui, à rigueur, n'y était pas obligée, & qui, par cette raison, est en droit de s'attendre à quelque retour. Dans la suite, on donna ce nom honorable aux services que les Citoyens rendaient au public : non que chaque Membre de la Société ne lui doive, au besoin, tout ce qu'il peut faire pour elle; mais cette obligation se trouvant quelquefois très-onéreuse, on l'adoucissait par l'appât des récompenses & des marques d'honneur, & l'on en déguisait la servitude par la politesse de l'expression. En un mot, de grands services supposant naturellement des qualités distinguées, & beaucoup de bonne volonté; c'est à cette idée qu'on aurait pu s'en tenir, quand on a fait dans notre langue le titre d'*Homme de mérite*. En conséquence, il désignerait proprement & simplement un *Homme capable de rendre d'importans Services, & disposé à le faire.*

Signé, L'HERMITE.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

A N E C D O T E S.

Un rimeur Anglais, d'une jolie figure, & cité, parmi les Amans, pour sa constance, ayant reçu un défi, le fit reporter à son adversaire, apostillé de huit vers, qu'on peut traduire ainsi.

« Ce n'est point la crainte de mourir, ni de me battre, qui m'empêche d'accepter votre proposition; c'est le désir de conserver un cœur tendre, qui n'est pas à moi, mais à » *Célie*. Calmez donc votre fureur. Épargnez, non pas moi, mais mon amante. Votre épée » fera bien venue dans tous les endroits de » mon cœur où elle ne se trouve pas ».

Un Gentilhomme Napolitain soutint quatre duels, pour assurer que le *Dante* valait mieux que l'*Arioste*. Cet enthousiaste du *Dante*, étant au lit de mort, s'écria douloureusement : hélas! je n'ai pourtant lu, ni l'un, ni l'autre.

Nos Lecteurs décideront dans quel siècle vivaient le *Lindor Anglais* & le *Spadassin Italien*.

«—————»
Rivaroles, Gentilhomme Piémontais, devenu Lieutenant - Général, & Grand - croix de St. Louis, au service de France, avait perdu une jambe par un coup de canon. Il se trouva depuis à la bataille de *Nerwinde*, où sa jambe de bois fut emportée d'un pareil coup. « Au » Diable les fots! (s'écria-t-il) qui ne savent » pas que j'en ai d'autres dans mon équipage ».

M É D E C I N E.

«—————»
Quelques papiers publics annoncent qu'on a guéri une hydropisie, qui paraissait incurable, avec le remède suivant.

Deux onces de quinquina, autant de poudre à canon, & une once de graine de moutarde; le tout infusé dans une pinte de vin de Malaga. On donna au malade, trois verres de cette infusion, par jour.

C O U R S D E S C H A N G E S.

Paris { à vue 166½	Amsterdam, 3 mois . . . 90
à 2 mois 168½	Livourne.
Lyon, payement . . . 168½	Genes.
Londres, 3 mois . . . 49½	Louis neufs L. 14 .. 10f. 6 d..

«—————»
Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre J.

M O R T S.

«—————»
Deux enfans mâles, morts avant le bâtême.
Anne Fleurdelys, veuve de Jean Louis Semerod, de Servion, âgée d'environ 80 ans.
Marie Crot, femme de Pierre Galibert, de la Direction Française de Lausanne, âgée de 65 ans.
Jean Alfuh, de Zurich, ouvrier cordonnier, âgé de 52 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

5 MAI 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 49 minutes, & se couche à 7 heures 11 minutes.
La LUNE se leve à 9 heures 55 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
26 Avril	4. 8. au dessus 0	10. 5. au dessus 0	14. 2. au dessus 0	26. p. 2. lig. 0	26. p. 2. lig. 0	26. p. 3. lig. 0
27 . . .	4. 0. 0	10. 5. 0	4. 5. 0	26. 3. 2	26. 3. 3	26. 3. 3
28 . . .	3. 9. 0	8. 0. 0	3. 0. 0	26. 0. 5	26. 1. 0	26. 0. 8
29 . . .	2. 3. 0	7. 0. 0	1. 9. 0	26. 2. 0	26. 2. 0	26. 1. 7
30 . . .	0. 7. 0	5. 9. 0	1. 0. 0	26. 1. 0	26. 6. 0	26. 0. 9
1 Mai.	0. 5. 0	5. 0. 0	2. 0. 0	26. 2. 0	26. 2. 8	26. 5. 2
2 . . .	0. 3. au dessous 0	5. 0. 0	2. 0. 0	26. 4. 0	26. 5. 0	26. 5. 4

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille, est *Anon*.

É N I G M E.

* Entre l'esprit & la raison austere,
Entre le silence & la voix,
Je suis un intermédiaire;
Je parle Arabe, Grec, Latin, Hébreu, Chinois,
Je suis très-tolérante;
Mais, quoiqu'indifférente
Sur les religions, les secrets, les partis,
J'ai toujours préféré les Papes aux Muftis.
Ainsi que le soleil, je répands la lumière;
Je n'ai pourtant pas ses rayons:
Ainsi que Raphaël, je peins les caractères;
Je n'ai pourtant pas ses crayons.
A deux couleurs se borne ma palette,
Je peins en noir sur un fond blanc.

J'arrange tous les traits, la toile les répète;
Nul portrait n'est plus ressemblant.
Je puis d'un seul tableau tirer mille copies,
Et d'un Ouvrage seul faire cent mille heureux.
Je puis, sans recourir à des secrets impies,
Reffusciter les morts, & m'enrichir par eux.
Je change par degrés l'opinion publique,
Et mon pouvoir tient lieu de la tribune antique,
Où la foudre à la main, des citoyens hardis,
Réveillaient un moment des peuples engourdis.
J'ai formé la raison humaine,
Et dévoilé bien des secrets:
Ma liberté fait mon succès;
Je ne vaux rien, si l'on me gêne.

ROMANCE DELVIRE.

Le blond *Ismen* adore *Eloïre*,
La brune *Eloïre* adore *Ismen*;
Plus d'un cœur en secret foupire,
Veut mettre obstacle à leur hymen:

H h

Leur destin dépend d'une glace ;
De ce fragile talisman,
Un souffle ternit la surface,
Et rend infidèle un amant.



Un jour près d'*Ismen* & d'*Evoire*,
Voltige un jeune tourtereau ;
Le printemps l'agite, il soupire,
Novice, il sent un feu nouveau.
Une tourterelle l'admire ;
Il est si jeune, il est si beau ;
Elle comprend ce qu'il désire,
Et rend heureux ce bel oiseau.



Evoire les voit & s'oublie
Ses yeux tombent sur le miroir,
La glace fatale est ternie,
Elle se livre au désespoir.
Bientôt elle est abandonnée ;
L'infidèle emporte son cœur ;
Plus d'*Ismen*, d'amour, d'hyménée,
Evoire a perdu le bonheur.



Evoire au fond de ce bocage,
Aile heureux de son amour,
Regrette son amant volage,
Pleure sa faute chaque jour.
Bientôt, cette amante succombe,
Sous le poids de son triste sort,
Et l'on a gravé sur sa tombe,
Sa faiblesse a causé sa mort.



ELICIO, Idylle ou Pastorale.

Elicio, le plus beau & le plus tendre des bergers de la contrée, était assis au bord d'un ruisseau, & au pied d'un faule pleureur, dont les branches pliantes & recourbées, semblaient aller chercher cette eau vive & courante.

Le chagrin & la mélancolie l'avaient con-

duit dans ce lieu solitaire. Quelques noirs cyprès, mêlés aux verts sapins, le bouleau, dont la feuille s'agite au plus léger soufle du zéphir, & l'aunée noire, à la feuille luisante, formaient autour d'*Elicio* un bosquet impénétrable aux rayons du Soleil. Le ruisseau qui fuyait à ses pieds, semblait, en murmurant, répéter les plaintes de cet amant malheureux. Non loin de là, une cascade interrompait son cours paisible, & l'eau, vivement agitée, ne reprenait que lentement sa première tranquillité. Telle est l'image de la vie; aux courts momens d'un bonheur tranquille, succèdent de vives secousses qui laissent des impressions durables.

Une plaintive tourterelle roucoulait mélancoliquement sur une des branches du faule pleureur. *Elicio*, la tête penchée, d'une main caressait doucement son chien fidèle, qui le regardait avec inquiétude, & cherchait à deviner le sujet de ses peines; de l'autre, il tenait son haut-bois. Enfin, il chanta cette plaintive *Romance*, qu'il interrompait par ses soupirs.

Plaisir d'amour ne dure qu'un instant,
Chagrin d'amour dure toute la vie.
Quand tu m'aimais, ô charmante *Sylvie*!
J'étais heureux: mais tu changes d'amant.
Et le bonheur, que je vis un moment,
Fuit pour toujours de mon ame attendrie.



Tu promettais de m'aimer constamment;
Je te jurais une ardeur éternelle;
Je disais vrai; mais bergere cruelle,
Tu change, hélas! que devient ton serment?
Elicio t'aimait si tendrement!
Pourquoi tromper un amant si fidèle?



Hier fut le jour, le jour de mon bonheur!
Hier, avec toi, je changeai de houlette,

De mon chapeau tu me pris la rosette :
 Mais aujourd'hui, Dieu! quelle est ma douleur?
 Je vois *Lucas*, tout fier de mon malheur,
 Tenir en main, mon ruban, ma houlette.



C'est donc ainsi, qu'est trompé ton amant!
 C'est donc ainsi, qu'a changé sa *Sylvie*!
 Elle faisait le bonheur de sa vie:
 Mais dans ce jour, elle en fait le tourment.
 Plaisir d'amour ne dure qu'un instant;
 Chagrin d'amour dure toute la vie.

Comme il chantait, *Sylvie* vint à passer. Elle reconnut la voix d'*Elicio*, & des larmes d'attendrissement inonderent ses paupières, quand elle entendit ses plaintes.

Dans ces temps heureux de l'innocence de l'homme, une bergère ne craignait point d'avouer à son amant qu'elle l'aimait; elle ne craignait point de le consoler dans ses peines; elle ne rougissait pas du premier, & du plus doux des sentimens de la Nature. L'amour était pur; c'était le siècle de la candeur. Mais dans notre siècle corrompu, où l'amour n'est plus que le voile d'un honteux libertinage, ou de l'avidité cupide, l'amant rougit en voyant sa maîtresse, la maîtresse rougit en voyant son amant; & ce coloris de la pudeur, n'est-il pas un reproche secret de la Nature?

Sylvie voulait surprendre & consoler *Elicio*; elle pénètre dans le bosquet, se place près de lui, écarte un peu le feuillage, puis avance la tête, pour le mieux voir, & chante d'une voix douce & tendre.

(*) J'avais laissé sur l'herbette,
 En revenant au hameau,
 Le ruban & la houlette
 De mon cher *Elicio*.

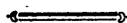
(*) Ces paroles peuvent être chantées sur le même air que la Romance de M. de Florian: — *Loin de toi ma Félicie*.

Je volai dans la prairie,
 Sur les traces de mes pas,
 Cherchant tes dons à *Sylvie*,
 Je les reçus de *Lucas*!



Vois ton injustice extrême,
 Trop facile à m'outrager,
 Tu m'accusais...! mais je t'aime,
 Et ne veux point m'en venger.
 Quand ton amour fait ma vie,
 Tu pouvais me soupçonner!
 Plus tu méconnus *Sylvie*,
 Plus j'aime à te pardonner.

Sylvie fourrait, en voyant le changement qui s'était fait dans *Elicio*. Dès qu'il entendit cette voix chérie, l'étonnement & la surprise se peignirent sur son visage; il ressemblait à un homme qui, prêt à se noyer, aurait été secouru miraculeusement. Il cherchait autour de lui d'où partaient des accens aussi doux; puis écoutant, d'une oreille attentive, le chant de son amante, il croyait l'entendre encore, quoiqu'elle ne chantât plus. Enfin, il court vers elle, & tombant à ses pieds, il s'écrie: pardonne, ô ma *Sylvie*! pardonne à ton *Elicio*! Un rien, hélas! afflige & désespère un amant délicat: mais un mot de son amante le rend heureux; plus heureux, cent fois, qu'il ne fut infortuné!



SUITE DES REVERIES PHILOSOPHIQUES.

J'ai donné la définition de l'*Homme de mérite*, & je trouve que l'usage même ne s'accorde pas mal avec cette définition, quelque diversité qu'il y ait dans les idées accessoires que chacun attache à ce terme; on convient assez dans celle-ci, qui est la principale. En effet, les meilleures intentions du monde, si

elles ne sont soutenues de quelques talens, & les talens les plus rares, sans la disposition à les rendre utiles, ne forment pas un *vrai mérite* aux yeux de personne, à moins qu'on ne trouve bon de dire que les talens seuls font un *mérite physique*, & l'intention seule un *mérite moral*; qu'ils se trouvent assez souvent l'un sans l'autre, & que c'est de leur union que résulte un *mérite complet*. J'entreprendrais assez dans cette idée-là, & je m'en servirais, peut-être, moi-même dans l'occasion... Mais, à la définition du mot, ajoutons l'explication de la chose même.

Les hommes ne vivent ensemble que pour tirer, les uns des autres, tous les services qu'ils peuvent se rendre naturellement, ou pour la conservation & l'agrément de la vie, ou pour la perfection de leurs facultés. Ces vues générales se subdivisent en une infinité de branches, qui forment dans la Société autant de *places* & d'*états* différens, qu'il y a de sortes de services à lui rendre. Tout homme qui a les qualités nécessaires pour répondre à la destination de quelqu'une de ces places, qui peut la remplir, & qui le veut, ou qui le fait actuellement, a donc un *mérite*.

Ce mérite peut être plus distingué, si l'*état* ou la *place*, qu'il rend capable de remplir, est d'une influence plus générale, ou que l'objet en soit plus noble. Mais pourvu que cet objet soit utile à la Société, & qu'il exige des qualités d'esprit & de cœur, le mérite, qui les rassemble, n'en est pas moins réel pour être moins brillant.

Mais comme tout *état* & toute profession suppose la qualité de *Citoyen*, & la qualité de *Citoyen* celle d'*Homme*, le mérite de tout état particulier suppose nécessairement celui de l'*Homme* & du *Citoyen* en général, & doit être

enté sur lui, pour ne le servir presque qu'à le déterminer à un certain objet, à peu près comme la structure particulière de chaque plante détermine le suc commun à nourrir des fruits d'espece diverse.

Signé, L'HERMITE.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

V A R I É T É S.

M. Adair, dans ses remarques sur la durée de la vie de l'homme, en prenant un autre point de vue, que celui que nous avons inséré dans notre dernier N^o, soutient : que de mille personnes 260 meurent dans la première année; 80 dans la seconde, 40 dans la troisième; en tout, dans les huit premières, 440, ou presque la moitié des enfans.

Les années mal-saines, comparées aux années salubres, sont au plus, comme 1 à 4, & au moins, comme 1 à 7. L'observation prouve que les mois où il regne le plus de maladies, sont ceux de Décembre, Janvier & Avril; le plus sain est celui de Juin. Le nombre des malades, dans celui de Janvier, est à celui du mois de Juin, comme 11 est à 1.

A N N O N C E S.

MM. Barde, Manget & Comp^e. Imprimeurs-Libraires à Geneve, viennent de publier un Catalogue de livres en tout genre, (où se trouvent plusieurs belles éditions d'Hollande & de Paris) qu'ils proposent à un rabais considérable, jusqu'au 1^{er} Septembre prochain, inclusivement. Ils le délivrent *gratis* aux personnes qui ont intention d'y faire un choix. (Affranchir les lettres.)

Pendant le courant du mois d'Avril, il est né à Lausanne, treize garçons & onze filles.

On y a béni sept mariages.

Paiement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre L.

M O R T S.

Catherine Hillaire, veuve de Jean Pierre Truchon, de la Direction Française, âgée d'environ 83 ans.

Jean Mouton, maître Chapelier, de la D. Franç. âgé de 61 ans.
P. Ab. Pellet, de Peyres & Poffans, Manœuvre, âgé de 62 ans.
Elizabeth Morier, de la Nouv. Corporation, âgée de 63 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

12 MAI 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 38 minutes 20 secondes, & se couche à 7 heures 21 minutes 40 secondes.
La LUNE se leve à 3 heures 45 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.
3 Mai.	0. 9. au dessus 0	10 5. au dessus 0	4. 4. au dessus 0	26. p. 5. lig. 5	26. p. 5. lig. 0	26. p. 5. lig. 0
4 . . .	1. 9. 0	9. 0. 0	3. 5. 0	26. 5. 1	26. 5. 2	26. 5. 3
5 . . .	2. 0. 0	8. 5. 0	3. 2. 0	26. 5. 2	26. 5. 1	26. 5. 0
6 . . .	2. 1. 0	8. 6. 0	3. 3. 0	26. 5. 0	26. 4. 8	26. 4. 5
7 . . .	2. 0. 0	8. 8. 0	3. 4. 0	26. 4. 3	26. 4. 0	26. 4. 5
8 . . .	1. 5. 0	10. 8. 4	5. 0. 0	26. 3. 0	26. 3. 0	26. 2. 8
9 . . .	3. 8. 0	9. 5. 5	7. 0. 0	26. 1. 8	26. 1. 9	26. 2. 4

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille, est l'Imprimerie.

CHARADE.

Je suis reçu par-tout avec cérémonie ;
Et déjà l'on sourit à qui vient m'annoncer ;
A mon aspect, souvent, fuit la mélancolie :
Mais fâcheux est le cas, où l'on doit me presser.
Arriver à mon tout, est chose très-facile ;
Au beau sexe, Lecteur, présente mon premier ;
A la Société, c'est se montrer utile :
Mais fondez ton espoir, ami, sur mon dernier.

IMPROMPTU placé à la tête d'un livret blanc, présenté à l'Auteur de Caroline, à son jour de naissance, (dont je n'ai été averti que trois jours à l'avance.)

Ecoute ma voix qui t'appelle,
Cesse de négliger ma Loi ;
Ecris, mon aimable Isabelle !
Qui peut écrire mieux que Toi ?

APOLLON.

EPITRE Echagrine, d'une Dame malade à son chien.

Le destin à mes vœux contraire,
M'enleve de faibles amis ;
Mais ton attachement sincere,
Peut encore charmer mes ennus.
Amitié, nom si plein de charmes,
A de faux dehors accordé !
Combien tu me coûtes de larmes !
Oh! combien tu m'en as coûté !
Mais toi, qui n'as point ce prestige,
Ni ce faste du sentiment,
Qu'un méprisnable orgueil dirige,
Et qui s'honore en nous trompant ;
C'est à toi seul que je m'adresse,
Prends pitié de mon triste sort ;
Console-moi... que ta tendresse,
Doucement, me conduise au port.

Dans l'éclat de mes jours prospères,
Près de moi s'étaient réunis,
Ces caméléons éphémères,
Qu'on décore du nom d'amis.
Mais dans le jour de l'infortune,
Quand la déchirante douleur,

M'a fait sentir de la fortune,
 Et l'inconstance & la rigueur :
 Alors, je n'ai pu méconnaître
 Cette effrayante vérité,
 Qu'il n'est d'amis, qu'il n'en peut être,
 Qu'au sein de la prospérité.
 Mais toi, mon chien, tendre & fidele,
 Toujours constant, malgré le sort,
 Tu vas réparer, par ton zele,
 Mes malheurs, ainsi que mon tort.
 Combien de fois la négligence,
 Que j'apportais à tes besoins,
 Menaçait ta faible existence,
 Que devaient conserver mes soins ?
 Cependant, sans fiel, sans rancune,
 M'aimant avec tous mes défauts,
 Tu ne vois que mon infortune,
 Et n'envisage que mes maux.
 De l'homme avili je réclame,
 Le cœur que le ciel te donna,
 Et je changerais plus d'une ame
 Contre l'instinct qu'il t'accorda.

—————

SUITE DES REVERIES PHILOSOPHIQUES.

Pour continuer mes réflexions sur ce qui concerne le vrai mérite, je crois qu'il faut convenir, avant toutes choses, de ce qui fait le *Mérite de l'homme*, en qualité d'homme.

J'examinerai ensuite, ce qui constitue le mérite du *Citoyen*. Après quoi, rien ne nous arrêtera dans la revue de chaque profession particulière ; nous pourrions même descendre aux relations privées ; relancer le mérite jusques dans les détails de la vie domestique, & en définissant l'espece & la mesure qu'il en faut dans chaque situation, fournir à chacun la coupelle & l'étalon de celui qu'il lui faut, pour être digne du titre d'*Homme de mérite*, & le moyen, par conséquent, de s'apprécier lui-

même au plus près de sa juste valeur, quoi que les autres en puissent croire.

Dans le plan de la Création, l'homme est destiné à concourir à l'harmonie & à la perfection de l'ouvrage entier. D'ailleurs, comme il tient cette place, non du hasard ou de son propre choix, mais du Créateur ; il en a reçu les qualités & les facultés nécessaires pour le remplir, avec cette réserve pourtant, qu'il ne les a pas reçus dans leur point de maturité, ou de perfection, mais avec le pouvoir de les y porter. A cet égard, tout homme est, je crois, dans un cas fort différent de celui des autres créatures sensibles. Celles-ci ont été mises, tout d'un coup, dans la perfection de leur espèce, ou dans un mécanisme qui les y conduit sûrement, sans effort, ni réflexion de leur part : au lieu que l'homme naît bien avec le germe de tout ce qu'il peut devenir, mais c'est à lui de cultiver ce germe ; & quoique tout ce qui l'environne, y serve, ce n'est qu'à proportion du parti qu'il en tire, par un travail réfléchi. S'il se néglige là-dessus, il demeure fort au-dessous de ce qu'il doit être, & par-là, beaucoup moins utile au système dont il fait partie ; il le trouble même, & jette le désordre dans toute la sphere de son influence, s'il emploie ses facultés à un usage trop contraire à leur destination.

Mais quelles sont ces facultés qui constituent le *Mérite physique* de la nature humaine, & dont la culture & le bon usage forme le mérite de l'Homme, en qualité d'Homme ? Il me semble qu'on peut les réduire à trois ; l'intelligence, le sentiment & la volonté.

Signé, L'HERMITE.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

ÉCONOMIE.

Lettre adressée aux Auteurs du Journal, par
M. REYNIER, Membre de la Société des
Sciences Physiques de Lausanne.

Amsterdam, 3 Avril 1787.

MESSIEURS,

Je crois rendre service aux Lecteurs de votre *Feuille*, en vous communiquant une nouvelle vue, sur l'utilité qu'on peut retirer des prairies artificielles, proposée dans un Ouvrage Anglais, qui n'est pas encore traduit (*).

Jusqu'à présent, on ne les a considérées que comme un moyen d'augmenter les produits, & de choisir les meilleures espèces de plantes: mais il les propose comme un moyen de se procurer plutôt de l'herbe fraîche au printemps. Toutes les plantes, dit ce Cultivateur, n'ont pas leur état de perfection dans la même saison de l'année; les unes poussent longtemps avant les autres, & ne forment qu'un mauvais pâturage, lorsque la saison est avancée; d'autres ont leur moment de vigueur en été; d'autres, enfin, seulement en automne. Le mélange de ces différentes espèces, dans une prairie naturelle, est vicieux, puisque les deux tiers des plantes sont dans un état de vétusté, ou ne sont pas entièrement développées lors de la récolte.

(La suite pour l'ordinaire prochain.)

(*) *Essays relating to Agriculture and rural affairs, by a Farmer.* Cet ouvrage contient plusieurs recherches intéressantes. La méthode, entre autres, que l'Auteur propose (ensuite de ses expériences) de préparer le foin, en l'exposant à toute l'action de l'air, tandis qu'il le garantit de celle du soleil, est préférable à la méthode reçue. Les expériences modernes nous ont appris, combien l'action de la lumière détruit promptement les sucs gommeux, qui sont leur seule partie nutritive.

VARIÉTÉS.

* Le nommé *Fay*, à Paris, venu au monde paralysé des deux bras, a imaginé de suppléer à l'impuissance absolue dans laquelle il est de se servir de ses mains pour écrire, en tenant la plume dans sa bouche. Sans maître, il est parvenu à écrire couramment & très-lisiblement. Son père l'a conduit, le 25 du mois passé, à l'*Académie des Sciences*.

Notre impartialité nous a engagé à insérer, dans les Nos. 13, 15 & 16, de notre *Feuille*, les réclamations du Docteur *Paccard*, & celles de M. *Bourrit*, relativement à l'ascension du premier, sur la cime du *Mont-Blanc*.

Nous recevons encore aujourd'hui une Copie des Relations ou Certificats suivans, dont nous n'avons pas cru pouvoir refuser l'insertion. Mais nous observerons ici, aux intéressés, dans cette discussion, que notre plan ne nous permet pas d'entretenir plus longtemps nos Lecteurs de tels objets, qui, peut-être, n'obtiennent pas un intérêt général.

« Je soussigné, *Jaques*, fils de *J. F. Balnat*, du lieu des Pélerins, Communauté de Chamonix, certifie à tous ceux à qui il appartiendra, qu'ayant appris que M. le D. M. *Paccard* désirait de faire une nouvelle tentative sur le *Mont-Blanc*, ensuite de celles qu'il avait faites auparavant, & sachant de celles qu'il avait faites auparavant, & sachant que son guide était absent, je me présentai pour lui offrir mes services.

« Comme il avait dessein d'aller du côté de la montagne de la côte, dont nous avions cru voir la route impraticable, le 8 Juin passé, depuis le *Mont-Blanc*, je doutai du succès de son entreprise: mais il me dit qu'il avait pris connaissance de ces lieux, depuis trois ans, avec des lunettes d'approche.

« Je déclare, que sans la marche régulière qu'il a tenue, nous n'aurions jamais pu parvenir à notre but; qu'il n'a cessé de m'encourager; qu'il a partagé mes peines, en se chargeant lui-même, quelquefois, d'une partie de ce qu'il me faisait porter; que malgré que je désirai redescendre, comme je l'avais promis, pour être de secours à ma femme, & à un enfant que j'avais laissé malade, (Ce dernier est mort le 8 Avril) M. *Paccard* a pris mes représentations pour des excuses.

« Il ne voulut pas suivre la route que nous avions tenue dans notre dernière tentative, mais il tira droit au milieu de la plaine, qui est au-dessus du Glacier des Bossons. Il me traça lui-même sa route nouvelle, en me précédant, dans une pente rapide, qui est au pied du grand *Mont-Blanc*. Comme il m'avait toujours dit que nous allions coucher

„ sur cette montagne, il me fit chercher un gîte, dès que nous fûmes arrivés au haut de la pente, tandis qu'il était monté pour examiner des rochers; n'en trouvant aucun, il résolut de monter dès le même soir au sommet, objet de nos recherches; il m'appella, je le suivis. Dans le même instant, je vis quelque chose de noir passer au-dessus de moi; c'était son chapeau que le vent emportait avec tant de force, que nous ne le vîmes plus.

„ M. le Docteur continua de monter avec agilité: nous arrivâmes à un petit rocher, derrière lequel je me mis à l'abri du vent, tandis que M. Paccard l'examinait, & se chargeait de pierres. Nous étions près de la sommité de la montagne; je tirai sur la gauche pour éviter une pente de neige, rapide, que le dit M. Paccard franchit avec courage pour parvenir droit à la cime du *Mont-Blanc*. Le contour que je fis, me retarda un peu, & je fus obligé de courir, pour être presque aussi-tôt que lui à la dite cime.

„ Il y fit des expériences, des observations, qu'il écrivit; il y a laissé une marque, & nous sommes ensuite descendu, avec rapidité, en suivant nos traces, & en les cherchant tour-à-tour. Nous sommes arrivés sur la montagne de la côte, où M. Paccard coucha lui-même, du côté exposé au glacier.

„ Il m'a nourri, il m'a payé, & m'a fait avoir de l'argent qu'on lui a donné pour me remettre. En foi de quoi j'ai signé le présent au Bourg de Châmonix, ce 18 Octobre 1786, en présence des témoins, ci-bas signés.”

JACQUES BALMAT.

Contre-signé. JOSEPH POT, & JOSEPH MARIE CRUSSA, témoins requis, & exprès fait appeler. (Le tout sur du papier timbré, à la manière du pays.)

Seconde Attestation du dit J. BALMAT.

„ Je soussigné, certifie avoir reçu de M. le D. Paccard, un écu neuf de la part de M. le Baron de Gersdorf, le 10 Août 1786, en même temps que mon gage.”

JACQUES BALMAT.

A Châmonix, ce 25 Mars 1787.

A N E C D O T E

* Le Chapelain d'un Régiment en garnison dans une ville voisine de Londres, & qui n'est pas moins remarquable par ses réparties promptes que par ses propos lestes, se trou-

vant, il y a quelques mois, à table dans une taverne du lieu où est son Régiment, se permit de critiquer la conduite d'une Dame de qualité, avec une sévérité outrageante. Un Colonel, qui se trouvait à la même table, & qui était parent de la Dame outragée, s'adressa au peu discret Aumonier, & lui dit: “ Mon-sieur le Bavard, les propos que vous venez de tenir, sont tous faux; & si j'étais auprès de vous, un soufflet vous aurait déjà puni de votre insolence: mais vous devez vous regarder comme souffleté, puisque ce n'est qu'à la distance qui nous sépare, que vous êtes redevable de ce que je ne le donne pas en effet”. — “ Capitaine, repliqua l'Aumonier, mon état me défend de porter une épée: mais prenez que je sois assis auprès de vous; que j'aye saisi celle de votre voisin, & que je vous l'aye passée au travers du corps. Vous devez vous regarder comme tué de ma main, puisque ce n'est que la distance qui nous sépare, qui fait que vous vivez encore”. Le Colonel se leva furieux, à cette réplique; mais le Chapelain observa, “ que comme il avait tué son homme, il n'était plus permis au mort de parler”. La compagnie se mit à rire, & empêcha que la querelle n'eût des suites, qui seraient devenues fâcheuses, si pendant que l'on était occupé à tranquilliser le Colonel, le Chapelain n'eût conservé l'heureuse distance à laquelle il avait, peut-être, été si redevable.

COURS DES CHANGES.

Paris { à vue 166 $\frac{1}{2}$	Amsterdam, 3 mois 90 $\frac{1}{2}$
à 2 mois 168 $\frac{1}{2}$	Livourne
Lyon, payement 167 $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{2}$	Genes 95
Londres, 3 mois 49 $\frac{1}{2}$	Louis neufs L. 14.. 10f. 6 d.

Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre L.

M O R T S.

Louise Marie Cretenoud, de Renens, fille mineure.
Jaques Guillaume Schopffer, Cordonnier, habitant à Lau-
sanne, âgé de 53 ans.
Pauline Elisabeth Krippendorf, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

19 MAI 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 30 minutes, & se couche à 7 heures 30 minutes.

La LUNE se leve à 6 heures 20 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.	
10 Mai.	4 2. au dessus	11. 0. au dessus	5. 2. au dessus	26. p.	1. lig.	26. p.	1. lig.	26. p.	1. lig.
11 . . .	4. 5.	12. 5.	5. 5.	26.	1.	26.	2.	26.	3.
12 . . .	5. 0.	12. 0.	6. 1.	26.	3.	26.	3.	26.	4.
13 . . .	5. 1.	10. 5.	6. 0.	26.	3.	26.	3.	26.	3.
14 . . .	4. 1.	9. 8.	5. 7.	26.	4.	26.	4.	26.	5.
15 . . .	4. 4.	12. 5.	6. 0.	26.	5.	26.	5.	26.	5.
16 . . .	5. 5.	15. 4.	9. 5.	26.	4.	26.	5.	26.	5.

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Mariage*.

LOGOGRIPHE.

Pris par derrière ou par devant,
J'offre, Lecteur, également,
L'une des sœurs que chaque année,
On voit paraître exactement:
Des vieillards sur-tout désirée,
Et favorable au tendre amant,
Pour qui je fais naître souvent,
L'instant de voir sa bien-aimée.

PAR L'HERMITE.

CHARADE.

Suivant que la science ou l'usage en décide,
Le Soleil ou la Lune à mon premier préside.
Mon dernier ne pourrait s'apercevoir des yeux.
Lorsque mon tout abonde, on en bénit les Cieux.

A Mademoiselle LUCILE GRETRY, Auteur de la *Musique* du mariage d'Antonio.

Vous qui tenez de votre pere,
L'art d'enchanter par des accords,
Et qu'il a fait son héritiere,
Quoi qu'il ne soit point chez les morts;
Fallait-il donc, belle Lucile,
Que Gretry, pour être immortel,
Léguât ses talens à sa fille?
Ah! lorsqu'on a créé Blondel,
Sylvain, Azor, Cliton, Lucile,
Qu'est-il besoin d'autre famille?
N'est-on pas sûr d'être éternel?

SUITE DES REVERIES PHILOSOPHIQUES.

Je dois aujourd'hui donner une idée de ces trois facultés, dont je parlai dernièrement. Par l'intelligence, qui comprend tous les moyens de se former quelques idées, l'homme peut étudier son propre individu, faire connaissance avec d'autres, découvrir plusieurs qualités de

diverses créatures, leur rapport avec les siennes, & par ce moyen, l'influence que peut avoir, sur sa perfection & sur son sort, tout ce qui est à portée de l'affecter.

Par le sentiment, je n'entends point ici celui que produit l'impression d'un objet corporel & présent, mais ces mouvemens d'inclination ou d'éloignement, de dégoût ou de dédain, d'estime ou de mépris, de désir ou d'aversion, de respect, de crainte, &c. qu'on est capable de concevoir pour quelqu'objet que ce soit, selon les qualités qu'on lui fait, ou qu'on lui croit, & l'idée, en un mot, qu'on s'en fait.

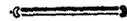
Pour la volonté, c'est le pouvoir que l'homme a de se porter à la recherche actuelle de ce qui lui plaît, à la fuite de ce qu'il n'aime ou n'approuve pas, à l'observation de certaines règles, à leur négligence ou à leur violation, & en général, à quelque résolution, & à quelque action que ce soit.

L'intention de la Nature, en donnant à l'homme ces trois facultés, me paraît très-marquée. Elle veut que nous agissions & au dedans, & au dehors, de nous-mêmes. C'est pour nous mettre en action, qu'elle nous a donné la *volonté*. Mais la volonté peut avoir besoin ou de mobile, ou de détermination; c'est l'affaire du *sentiment*. Et comme le sentiment la conduirait mal, s'il ne répondait aux vraies qualités des choses qui en font l'objet, nous avons l'*intelligence* pour les connaître, & pour régler le sentiment. Aussi est-il clair, à mon avis, que toutes les fautes, & presque toutes les misères de l'esprit humain, viennent de ce qu'il néglige de développer & de cultiver, en foi, ces trois facultés-là, ou de ce qu'il ne tient pas leurs opérations dans l'harmonie, &

dans la dépendance réciproque où elles doivent être. C'est tantôt l'ignorance, & l'erreur dans les *idées*; tantôt la stupidité ou l'indocilité, & la révolte du *sentiment*; tantôt la faiblesse, l'indolence, ou la précipitation de la *volonté*; quelquefois tous ces défords ensemble, qui troublent en nous l'économie de la Nature & de la raison. Et par conséquent, si l'homme peut être capable de quelque *mérite*, en qualité d'*homme*, c'est à proportion qu'il juge de tout sur des idées plus justes; que se rendant la connaissance de chaque chose plus présente & plus intime, il s'affecte pour elles selon ce qu'elles sont, & ce qu'elles valent, & qu'il règle là-dessus toute sa conduite.

Signé, L'HERMITE.

(La suite pour l'ordinaire prochain).



SUITE de la Lettre adressée aux Auteurs du Journal, par M. Reynier, Membre de la Société des Sciences physiques de Lausanne.

Ce cultivateur (*) propose de choisir, parmi les plantes de chaque saison, les espèces dont la culture réunit le plus grand nombre d'avantages, & d'en faire des prairies artificielles, soit en consacrant un terrain particulier à leur culture, ou même en les cultivant dans les bordures des hayes, & autres terrains de peu d'utilité.

Ce sont principalement les prairies printanières qui lui paraissent nécessaires, puisque, par leur moyen, on peut accélérer, de quelques semaines, le moment de nourrir le bétail avec de l'herbe fraîche. Il donne la préférence au

(*) Auteur d'un Ouvrage Anglais, cité dans la dernière Feuille.

Cerfeuil sauvage (*), sur plusieurs autres especes qu'il nomme ; voici ce qu'il en dit. " Mais » le végétal, le plus utile que je connaisse, est » le Cerfeuil sauvage, qui croit, dès le mois » de Mars, avec une telle rapidité, qu'il peut » être coupé deux & même trois fois, avant » que le Tréfle rouge (*red clover*) puisse l'être » une. Les vaches & les autres bestiaux le mangent sans peine, après y avoir été un peu » accoutumées, quoique les premières fois elles » paraissent avoir de la répugnance." Demeurant en ville, dans cette saison, je n'ai pu faire des expériences, comme je l'aurais désiré : mais j'ai choisi quelques plantes de cette espece, dans une prairie, & les ai coupées le 14 Mars, époque où elles avaient atteint la hauteur d'un pied ; les nouvelles pousses ont déjà actuellement, à peu près, la même longueur. Ainsi, avant le mois d'Avril, il serait possible de les couper deux fois dans ce pays ; & la Suisse est au moins de quinze jours plus printanière que la Hollande. D'ailleurs, cette plante poussée des touffes de feuilles fort grandes, & se fait remarquer, par sa hauteur, au milieu des autres herbes. Il serait peut être possible de trouver, dans la classe des légumineuses, des especes aussi printanières que celle-ci ; elles lui seraient préférables, comme plus nutritives, à cause de la grande quantité de mucilages qu'elles contiennent. Si les cultivateurs reconnaissent l'avantage de ces prairies printanières, il leur sera facile de choisir les plantes, dont la culture serait la plus avantageuse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) *Cherophyllum sylvestre* Linn.

M O R A L E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De Lausanne, le 8 Mai 1787.

MESSIEURS,

Entendrai-je toujours les éloges du temps passé, & les satyres du temps présent ? Les entendrai-je dans le silence, & sans les examiner. Chaque siècle, chaque génération, a fait les mêmes plaintes : mais ici, l'unanimité prouve qu'elles sont injustes. Si elles ne l'étaient pas, nos premiers peres auraient été des Dieux, ou nous serions bien au-dessous de la brute. Comment donc croire à cette dégénération continue & successive ? On le permet aux vieillards ; ils y ont un intérêt d'amour propre : mais à un jeune homme, à un jeune homme estimable, tel que le parait être l'Auteur de la *Pastorale d'Elicio* (*), cela ne se comprend pas : il dit, que dans notre siècle corrompu, l'amour n'est plus que le voile d'un honteux libertinage, ou de l'avidité cupide ; l'Amant rougit en voyant sa Maitresse, l'Amante rougit en voyant son Amant ; & ce coloris de la pudeur, n'est-il pas un reproche secret de la Nature ?

J'ai toujours aimé à croire que l'honneur, la délicatesse, les vertus, n'étaient pas bannies de la Société, & que l'amour, sur-tout, ce précieux sentiment, était encore honnête & pur. J'ai beaucoup observé ; j'ai suivi plus d'une inclination naissante ; & le plus souvent, j'ai vu l'Amant, discret & sincère, & l'Amante, fidele & désintéressée. Notre siècle n'est donc pas si corrompu.

Cependant, l'Auteur d'*Elicio* le croit, parce qu'on rougit ; la rougeur de l'émotion, de la

(*) Insérée dans le N°. 23, de cette Feuille.

surprise, du plaisir, de la modestie même, ce charme si intéressant de la beauté, serait donc l'indice d'un cœur vicieux & dégradé...! Mais *Clarisse* rougissait, & le front de *Lovelace* était toujours le même; la Beauté tendre & timide rougit en faisant un aveu, & la Coquette ne rougit plus de ses faiblesses multipliées, &c.

Jeunes Beautés, conservez ce voile de la pudeur, il vous embellit; il donne à vos traits un charme irrésistible & touchant....! Et lorsque vous aurez perdu ce précieux coloris, alors je ne croirai plus à la vertu des femmes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

TRAITÉ DE MÉDECINE, pour les procès criminels, sur l'homicide, l'infanticide, & l'avortement volontaire, par M. Guillaume Godefroi Ploucquet, Professeur de Médecine à Tubingue, in-8°. 1787.

Il y a dix ans que M. *Ploucquet* fit paraître un Ouvrage écrit en Allemand, sur des sujets intéressans de *Jurisprudence criminelle*, où les lumières des Médecins doivent éclairer l'esprit des Juges. Le grand succès de cette première édition, de nouvelles observations, un examen plus approfondi de ces objets importans, l'ont engagé à en donner une seconde plus étendue. Pour la rendre d'une utilité plus générale, il la mise en latin.

Il est à désirer qu'on donne une traduction Française de ce traité; qu'on le mette dans les mains d'un grand nombre de Chirurgiens de petites villes, que les Juges sont souvent obligés d'employer, & qui décident d'un assassinat avec une confiance, une témérité, dont les Anatomistes, les plus éclairés, n'offrent point d'exemple.

M É D E C I N E.

* On annonce dans un papier étranger estimé, & qui mérite de l'être, l'extrait suivant, d'une lettre qui indique un nouveau remède pour guérir les cors aux pieds. "J'avais quatre
» cors aux pieds, & je marchais comme un
» gouteux, lorsqu'un de mes amis me con-
» seilla de mettre autour de chacun de ces cors
» une bandelette de mouffeline, de lui faire
» faire trois ou quatre fois le tour du doigt,
» & de l'assujettir avec un peu de fil. Il m'en-
» gagea à laisser cette mouffeline sur les cors,
» jusqu'à ce que le temps l'eût détruite. J'eus
» bien peu de confiance dans ce remède: mais
» considérant qu'un pareil topique ne pouvait
» nuire, je pris la résolution de l'essayer. Au
» bout de quinze jours ou trois semaines, je
» ne sentis plus de douleurs, & mes cors sont
» tombés avec la mouffeline. J'ai communi-
» qué mon secret à deux ou trois autres per-
» sonnes, & elles ont été guéries. J'ai été cinq
» ans sans avoir des cors. Il y a six mois qu'il
» m'en était revenu un; j'ai fait le même re-
» mède, & avec succès. Je ne fais s'il sera aussi
» efficace pour tout le monde, mais du moins
» ne risque-t-on rien de l'essayer".

NOTE DES RÉDACTEURS.

Il n'est personne qui ne soit exposé à répéter des faits exagérés ou altérés; & comme chacun le fait, nul ne l'est autant qu'un *Journaliste*. Mais lorsqu'il a été trompé, il devrait, ce nous semble, s'imposer, comme un devoir important & précieux, celui de reformer ce qui doit l'être.

Nous apprenons, d'une source respectable, que le fait, rapporté dans le Supplément au N°. 13 de cette *Feuille*, & dont nous avons indiqué *Pampigni*, pour le lieu de la scène, dans le N°. 21, avait été exagéré, dénaturé; que les jeunes gens qui devaient avoir abusé, de la manière la plus condamnable, de la simplicité d'un marchand de coiteaux, n'avaient exigé aucun billet de lui, & employé, ni violence, ni tambours, ni fusiliers, ni potence. Nous savons, que par une déclaration en forme, il décharge ceux qui étaient inculpés. En conséquence, nous nous hâtons, avec empressement & plaisir, de l'annoncer, & de rendre à la vérité & à la justice, le juste hommage qui leur est dû.

M O R T S.

Mar. Quiboulaz, femme du Sr. Dav. Pache, âgée de 46 ans. Une fille morte quelques jours après sa naissance.
Mar. Mégevan, v. de J. Fr. Mély, de Clarmont, âgée de 50.
Jean Louis Blanc, de Belmont, Vigneron, âgé de 62 ans.
Françoise Dapaz, de Romanel, âgée de 56 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

26 MAI 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 23 minutes 30 secondes, & se couche à 7 heures 36 minutes 30 secondes.
La LUNE se leve à 11 heures 58 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.	
17 Mai.	6. 0. au dessus	14. 9. au dessus	8. 9. au dessus	26. p.	6. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.
18 . . .	6. 3.	15. 3.	9. 0.	26.	6.	26.	6.	26.	7.
19 . . .	6. 5.	17. 4.	9. 0.	26.	7.	26.	7.	26.	7.
20 . . .	5. 6.	17. 9.	9. 5.	26.	7.	26.	7.	26.	7.
21 . . .	5. 0.	15. 0.	9. 0.	26.	7.	8	26.	7.	8
22 . . .	6. 2.	17. 2.	11. 9.	26.	7.	8	26.	7.	4
23 . . .	9. 2.	17. 4.	11. 9.	26.	7.	6	26.	7.	2

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille, est *Etc*; celui de la Charade *Moïsson*.

CHARADE.

Mon premier est rampant,
Mon second est chantant,
Mon tout est transparent.

PORTRAIT DE THÉMIRE,

AIR: *Du serain qui te, &c.*

Sans le penser Thémire est belle,
Elle enchante sans le savoir;
Et quand tout fléchit devant elle,
Seule, elle ignore son pouvoir.
L'art d'accord avec la Nature,
Semble embellir tous ses appas,
Vénus lui prête sa ceinture,
Et l'Amour applaudit tout bas.

Par un mélange salutaire,
De gaité vive & de douceur,

Les ris la prendraient pour leur mere,
Et la sageffe pour sa sœur.
Son cœur sensible, sans faiblesse,
Fournit un trésor peu connu,
C'est le siege de la tendresse,
Et le trône de la vertu.

Pour la proposer en exemple,
Et rendre son culte éternel,
L'Amitié lui bâtit un temple,
Dont les Graces dressent l'autel.
Au souvenir de tant de charmes,
Amour, je ne puis résister;
Tu la formas.... reprends tes armes,
C'est à toi seul de la chanter.

PAR L'HERMITE.

BOUITS-RIMÉS, proposés dans le N°. 18 du *Mer-cure de France*.

Cécile un jour dormait assise sous un arbre;
La fraîcheur de son teint, sa bouche de corail,
Aurait tenté les Saints; car Saints ne font de marbre;
Mais soudain elle fuit, & gagne son bercail.

Moi, qui pour bien aimer, n'ai besoin de
 A la porte arrivé, j'échouai sur le
 En vain je m'agitai, rampant comme
 Je crus de triompher & ne trouvai qu'

vanille,
 seuil;
 chenille,
 écueil.

I D É E S d'un Citoyen presque sexagénaire ;
 brochure d'environ 40 pages, & qui se trouve
 au Café Littéraire, à Lausanne.

Cette brochure est une des mille & une que
 la crise actuelle des Finances de France a faites
 naître. Elle est de l'Abbé *Baudeau*, & c'est en
 indiquer les principes, le style & le sujet.

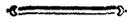
On doit dire, qu'elle est un des écrits les plus
 courts, & les plus précis de cet Auteur. Il a
 bien encore le ton de l'illumination : mais on
 y remarque de la simplicité, souvent de l'é-
 nergie, & presque toujours de la clarté. Il
 faut convenir, cependant, qu'il est facile d'être
 clair, quand on se borne à des principes
 avoués de tout le monde, & à leur application
 générale à des objets appréciés assez vaguement ;
 qu'on n'est point embarrassé de l'exécution, &
 qu'on ne voit les objets que de son cabinet.

Il faut que le Roi reçoive le plus, & que
 le peuple paye le moins qu'il se peut ; la meil-
 leure des formes de perception, est donc celle
 qui cause le moins de frais ; aucune perte
 d'hommes, de travaux utiles, de denrées, de
 marchandises ; telle est celle des impositions
 directes ; telle est presque celle des domaines
 & droits domaniaux ; telle n'est pas celle des
 impôts qui forment la Ferme & la Régie gé-
 nérale : il faut donc anéantir celle-ci, & renfor-
 cer celles-là. Les premières doivent être repar-
 ties avec justice, proportionnellement aux
 biens des contribuables, & être consacrées
 aux dépenses annuelles de l'Etat ; les secon-

des, aux dépenses du Roi, de la Famille & de
 sa Cour.

Il prouve ensuite, les inconvéniens des Ga-
 belles, ceux de la Dixme Royale, proposée par
 M. de *Vauban*, ceux des autres impôts de la
 Ferme & de la Régie. C'est fort bien, dira-t-on ;
 mais il s'agit, non d'un examen des diverses
 manières de percevoir les impôts, mais d'un
 moyen de parer aux maux présens, de rem-
 plir le vuide laissé dans les Finances, & de
 pourvoir à ce qu'il ne se forme plus. Eh bien,
 l'Abbé *Baudeau* l'indique aussi, & nous allons
 citer ses expressions. " Que le Roi daigne dire
 „ à ses bons & fideles sujets : voulez-vous
 „ fournir tous les ans la totalité des rentes
 „ viagères & perpétuelles ; que je paye & ac-
 „ quitte mes dettes criardes, & celles que né-
 „ cessitera la suppression générale & absolue
 „ de la Ferme & de la Régie ? Voulez-vous
 „ la fournir par une perception directe en
 „ argent, & proportionnelle à la valeur effec-
 „ tive de tous vos biens particuliers ? Vou-
 „ lez-vous avancer seuls, tout le remplace-
 „ ment pour vos fermiers, créanciers & ren-
 „ tiers, à condition de recevoir vous-même,
 „ des uns un vingtième en sus du prix de leurs
 „ fermages, & de retenir aux autres un dixie-
 „ me de leurs rentes, pour vous récupérer en
 „ partie de cette avance ? Et le tout, à con-
 „ dition qu'il n'existera plus rien de la ga-
 „ belle, des aides, des impôts sur la viande,
 „ sur les cuirs, sur les huiles, sur les draps, &c.
 „ Plus de Commis ni de barrières, au dedans
 „ ni au dehors, par conséquent, plus de con-
 „ trebandiers ; qu'il y aura liberté de com-
 „ merce ; immunité de toute consommation...
 „ Le voulez-vous, mes bons & fideles sujets ?..

„ OUI, SIRE, nous le voulons; graces à Dieu & au Roi, que nous bénirons à jamais, mais, nous ferons tous heureux”. Cette réponse est infaillible, ajoute l'Abbé. Ainsi soit-il.



SUITE DES REVERIES PHILOSOPHIQUES.

Après avoir établi des principes sur ce qui concerne le *Mérite* de l'homme, en qualité d'*homme*, il est temps que nous en tirions les conséquences nécessaires, & que nous n'abusions plus longtemps de la patience & de l'indulgence de nos Lecteurs.

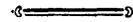
Il est donc évident, si je ne me trompe, que, qui remplirait bien cette idée du mérite de l'homme, ferait à notre espèce tout l'honneur qu'elle peut recevoir de ses individus, & qu'il en soutiendrait dignement la supériorité, non seulement par dessus le bois & la pierre, qui n'ont rien d'approchant à ces trois facultés, mais par dessus les animaux, en qui la *volonté* ne paraît qu'une impulsion mécanique; le *sentiment*, qu'une sensation grossière & momentanée; & la *connaissance*, qu'une perception actuelle d'objets corporels. Un tel homme ferait donc homme dans le sens le plus noble que ce titre puisse avoir, & par conséquent, il aurait un droit complet à celui d'*homme de mérite*.

Il n'est pas moins certain, qu'un tel homme deviendrait nécessairement bon Chrétien, & excellent Citoyen. Il n'aurait qu'à tourner ses pensées, ses sentimens & sa volonté, vers la Société & la Religion, & il y aurait contradiction à supposer qu'il ne le ferait point, dès qu'il ferait à portée de connaître l'une, & qu'il se trouverait engagé dans l'autre.

A l'égard des professions particulières, elles

demandent, sans doute, des talens particuliers aussi: mais notre homme de mérite saura bientôt à quoi ceux qui lui sont échus, le rendent propre. Il les fera valoir de ce côté-là, & ne manquera pas de s'y rendre utile, autant qu'on peut l'être dans la profession qu'il aura embrassée.

Signé, L'HERMITE.



ÉCONOMIE.

La laine est, comme chacun le fait, de toutes les matières la plus abondante & la plus souple; elle joint, à la solidité, le ressort & la mobilité; elle nous procure la plus sûre défense contre les injures de l'air; elle est, pour les Royaumes florissans, le plus grand objet de leurs manufactures & de leur commerce. En conséquence, l'homme instruit, qui consacre ses travaux & ses veilles à la préparation d'un objet aussi important, devient utile à la société, & elle lui doit de la reconnaissance.

Il paraît, à Paris, un Ouvrage (*), dans lequel on lit un moyen de conserver les laines en achevant de les dépouiller de ce suint qui, n'étant pas bien détaché, se corrompt, exhale & leur communique une mauvaise odeur, embarrasse l'action de l'élasticité, & les rend sujettes à être rongées par les vers, &c. Le procédé de l'Auteur est à la portée d'un chacun: il consiste à faire fondre une livre & demie d'alun, & demi livre de crème de tartre, dans trois pintes (***) d'eau bouillante, à y en ajouter ensuite 22 de froide. Puis, à faire macérer les laines, pendant quelques jours,

(*) *Traité sur la maniere d'empailler & de conserver les animaux, les pelleteries, les laines, par M. Manesse, &c.*

(**) La pinte de Paris contient trente & une once d'eau.

dans cette dissolution saline, à les laver, & les sécher.

═══════════
M É D E C I N E.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 21 Mai 1787.

MESSIEURS,

Sans mettre en doute l'efficacité du remède, contre les cors aux pieds, indiqué dans le dernier N°. de votre *Feuille*, qu'il me soit permis de vous communiquer une réflexion que j'avais faite autrefois, sur la nature & la cause de ces durillons incommodes; réflexion qui avait donné naissance à un remède aussi simple que naturel.

Il me paraît étrange, que les gens qui sont affaillis, par cette incommodité, ne cherchent pas mieux à en connaître la cause; & que par une fuite de cette espèce d'insouciance, ils se confient à des Empiriques, qui les leur extirpent souvent douloureusement, en les flattant de l'espérance d'une parfaite guérison. Que devient donc la perspicacité humaine, quand l'égoïsme la dirige? Serait-elle anéantie par l'excès de ce sentiment?

Les cors, ou durillons, qui surviennent aux orteils, ne sont dus, certainement, qu'à la pression des fouliers contre ces parties. En vain on opposera quelques sophismes contre cette vérité; elle n'en sera pas moins démontrée physiquement vraie. Si donc, il est avéré que la pression partielle des orteils donne cette incommodité, il est facile de s'en guérir, en portant d'abord des fouliers plus larges, & en appliquant ensuite, sur les durillons, non des emplâtres, qui ne détruisent pas la cause du mal, mais des morceaux de cuir épais, ou des petites rondelles de feutre ou de chapeau, percées d'un trou conique, proportionné à la gran-

deur des durillons sur lesquels on les adapte; la base du cône reposera sur cette callosité cutanée, & sera fixée par une bandelette de linge. En suivant ce procédé, la pression du foulier cessera sur cette partie, & la desquamation s'en fera insensiblement.

Telle est la manière simple avec laquelle j'ai guéri plusieurs pieds impotens; elle trouvera, je l'espère, facilement créance; & s'il ne fallait, pour en augmenter l'authenticité, que plusieurs années de pratique, je pourrais encore l'en étayer. On peut étendre ce remède jusqu'aux durillons qui surviennent à la plante des pieds, en faisant percer des semelles convenablement, & en les fixant au dedans du foulier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. Chirurgien.

═══════════
P R O S P E C T U S.

Journal de la Langue Française, TROISIEME ANNÉE.

On convient aujourd'hui, si généralement, de l'importance de connaître sa langue, qu'il serait inutile de louer le choix du sujet de l'ouvrage que nous annonçons, ouvrage dont le mérite du Rédacteur devrait assurer le succès.

Cette troisième année contiendra, comme dans les deux précédentes :

- 1°. Les principes généraux des langues, & plus particulièrement ceux de la langue Française.
- 2°. La solution des différentes difficultés, qui peuvent naître sur la langue écrite ou parlée.
- 3°. Une analyse exacte, & un jugement impartial des livres, soit anciens, soit nouveaux, qui traitent de la langue.
- 4°. Des notes critiques sur les fautes de langue qui déparent les ouvrages nouveaux.
- 5°. Des pièces fugitives choisies.
- 6°. Une notice raisonnée des ouvrages nouveaux, soit en prose, soit en vers.

On recevra 24 cahiers par an; ils auront tous paru au 1^{er} Janvier 1788.

La souscription annuelle, port franc jusqu'aux frontières, coûte, pour la France, L. 12; pour l'étranger, L. 18. On s'abonne, en tout temps, à Lyon, chez M. *Aimé de la Roche*, Imprimeur de la ville, ou chez M. *Domergue*, Auteur du dit *Journal*.

═══════════
M O R T S.

George Rodolph Dupuis, fils mineur.
Jeanne Françoise Catherine Baldi, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE:

2 J U I N 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 16 minutes 42 secondes, & se couche à 8 heures 43 minutes 18 secondes.
La LUNE se leve à 8 heures 27 minutes du soir.

Observations Météorologiques.						
Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
24 Mai.	9. 6. au dessus	19. 1. au dessus	10. 1. au dessus	26. p. 6. lig. 2	26. p. 5. lig. 1	26. p. 4. lig. 1
25 . . .	6. 1. o	11. 0. o	6. 4. o	26. 3. 5	26. 3. 7	26. 4. 8
26 . . .	4. 9. o	14. 5. o	10. 9. o	26. 5. 6	26. 5. 8	26. 5. 9
27 . . .	7. 8. o	8. 5. o	5. 0. o	26. 5. 0	26. 4. 8	26. 5. 6
28 . . .	4. 2. o	14. 5. o	8. 7. o	26. 5. 4	26. 5. 6	26. 4. 6
29 . . .	5. 3. o	10. 4. o	8. 0. o	26. 4. 4	26. 5. 1	26. 5. 0
30 . . .	4. 3. o	6. 1. o	4. 1. o	26. 4. 8	26. 4. 2	26. 5. 8

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Verre*.

CH A R A D E.

La terre produit mon premier;
L'air est frappé de mon dernier;
L'eau fait mes souhaits à tout âge;
Je crains le feu plus qu'un orage.

VERS à M. Dumaniant, Pensionnaire du Théâtre des Variétés, sur son Drame du Dragon de Thionville, & sa Comédie de Guerre-ouverte.

Par quelle heureuse découverte,
Avez-vous donc su réunir,
L'art d'égayer dans Guerre ouverte;
Dans le Dragon, l'art d'attendrir;
Et dans tous les deux, l'art de plaire?
Rival de Mercier, de Moliere,
Dites-nous, cher Dumaniant,
D'où vous vient le triple talent,

De nous faire pleurer & rire ?
Chez vous on trouve Auteur, Acteur;
Et de Dancour imitateur,
Vous savez jouer comme écrire.

QUATRAIN sur le portrait de Mlle. ***, dont le Peintre avait absolument manqué la ressemblance.

De l'aimable ***, est-ce donc là l'image!
Sont-ce ces traits qu'Amour a gravé dans mon cœur!
Je n'y reconnais point l'objet de mon hommage;
Graces, ce n'est qu'à vous à peindre votre sœur!

De la France & des États-Unis; ouvrage dédié au Congrès Américain par MM. Étienne Claviere & Briffot de Warville, 8°. à Londres, 1787.

Cet Ouvrage est un des meilleurs qu'on ait fait dans ce siècle, où l'on en a fait un si grand nombre; il est aussi l'un des mieux écrits.

Mm

Il expose d'abord les principes du commerce extérieur : ces principes nous paraissent simples & lumineux. Les deux Chapitres où on les développe , prouvent , que le mot de *Balancede Commerce* , ne signifie rien , ou n'exprime qu'une idée fautive , parce qu'elle n'a point de base solide , & n'en peut avoir. Ces principes généraux sont appliqués ensuite au commerce réciproque de la France & des États-Unis.

La France , par sa situation , la richesse de son sol , la diversité de ses productions , la prospérité de ses manufactures , est appelée à faire un grand commerce extérieur ; il facilitera les réformes intérieures que le malheur des temps & les fautes de l'administration ont rendues nécessaires.

Les États-Unis ont des besoins de nécessité , de commodité , de luxe , auxquels ils ne peuvent satisfaire par eux-mêmes : ils ont peu ou point de manufactures , ils n'ont point ou peu de bras à leur donner ; ils ne peuvent , ils ne doivent pas s'y livrer. L'agriculture est leur richesse naturelle ; un sol riche & neuf , leur Gouvernement républicain , leurs mœurs simples , le défaut de population ; tout les engage à en faire leur principale ressource. Les Manufactures nuiraient à leur bonheur ; & c'est dans cette intime persuasion que , dans un autre ouvrage , M. Claviere disait énergiquement aux Américains : *Laissez aux Tarentins leurs Dieux irrités.*

La France & les États-Unis ont des besoins qui se correspondent. Ainsi la culture de la vigne , qui ne réussit pas dans l'Amérique libre , & qui ne lui convient pas , réussit en France , & lui convient : ainsi celle-ci est riche en olives , en huiles , en fruits ; & l'Amérique ne

l'est pas ; ainsi les draps qui conviennent à un peuple simple , comme l'est encore l'Américain , qui ne peut les fabriquer , doivent lui être fournis par la France.

La fabrication des toiles communes convient à un peuple agriculteur ; les États-Unis en fourniront à la France , qui leur en donnera de fines , ainsi que des soieries , dont il est à désirer qu'ils n'aient jamais besoin ; des chapeaux , objet de nécessité , & du papier , qui peut être envisagé comme tel par des peuples libres & instruits. Les verreries , qui conviennent aux États-Unis , parce qu'ils ont beaucoup de bois , doivent être détruites en France , parce qu'elle en manque. Elle doit abandonner ses pêcheries , qui conviennent aux États-Unis , ainsi que la culture du tabac , du bled , des farines , du ris , de l'indigo , du lin , des fourrures & pelleteries , de la poix , du goudron , de la therebentine , des bois de charpente , de menuiserie , de tonnellerie , madriers , planches , mats , vaisseaux tout construits , &c. Ces objets sont suffisans , pour offrir des échanges contre les objets dont ils ont besoin.

A de grandes vues de commerce , ce livre joint de grandes vues sur l'administration ; tel est le moyen qu'il propose pour rendre le tabac un objet de commerce libre , sans que le Gouvernement perde rien de l'impôt qu'il en retire , sans avoir besoin d'une armée avilie de gardes , sans courir le danger de la contrebande & s'exposer à des rigueurs odieuses. Les idées des Auteurs sur le libre commerce des grains , sur la liberté de la presse , sur les moyens de rendre au commerce son activité , &c. offrent de grands objets à méditer aux Ministres qui cherchent & veulent le

bien de l'État dont ils tiennent les rênes.

Il est peu d'ouvrages qui prouvent mieux l'absurdité de la manie réglementaire, les avantages de la Liberté, les effets funestes des préjugés de la Noblesse héréditaire, fondée sur de vains titres, non sur les talens, les vertus, sur les services de ceux qui en sont revêtus. Enfin, il prouve aussi bien que ces sortes d'objets peuvent l'être, que la liberté dans les mouvemens, le droit de réclamer contre les atteintes portées à cette liberté, la certitude de la justice, sans acception de personnes, sont les bases du génie, de l'industrie, de la grandeur d'un État.

V A R I É T É S.

* Le Magnétisme, semblable à un ruisseau qui, devenu rivière, remonterait vers sa source, se répand en Allemagne par une Société secrète, qui se nomme *Société harmonique*. On prétend que le siège en est à Strasbourg. Le Docteur P. . . se rendit dernièrement de cette ville à Mannheim, & y magnétisa, pendant quinze jours, une vieille femme & une jeune fille. Il y a reçu vingt-deux Membres dans la dite Société, dont la réception coûte deux Louis; puis, il en est parti pour Mayence & Francfort où le Magnétisme a déjà fait de grands progrès.

A G R I C U L T U R E.

L'attention qu'une grande partie de nos Lecteurs ont accordée à la Lettre insérée dans le N°. 22 de notre *Feuille*, laquelle annonce une nouvelle méthode de semer le froment & l'épautre, en épargnant la semence; celle qu'elle a obtenue en France & en Allemagne des Rédacteurs de divers papiers périodiques qui l'y

ont publiée, comme indiquant une économie, une ressource utile, &c. Ces circonstances nous engagent à présenter quelques observations qui y sont relatives.

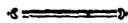
Le froment, l'épautre, & en général toutes les plantes qui produisent des talles, & ne pivotent pas, c'est-à-dire, dont les racines s'étendent en largeur & ne pénètrent pas profondément en terre, doivent être semées claires; c'est un principe d'agriculture dont tout le monde convient. En conséquence, la méthode indiquée dans la *Lettre* en question, est très-bonne, puisque d'ailleurs il est très-avantageux d'économiser la semence, non seulement pour les pauvres, mais encore pour le propriétaire de grands domaines, puisque c'est un des meilleurs moyens d'augmenter leurs récoltes. Mais, comme cette méthode ne diffère du reste en rien de celle qui est suivie généralement, il nous paraît qu'il ferait, peut-être, plus économique & beaucoup plus expéditif de semer à la volée. Un bon semeur peut ne répandre que deux quarterons & demi par pose; ce qui suffit, quand le terrain est amendé. Nous connaissons un Particulier des environs de cette ville, qui ne sème que deux à trois quarterons par pose, & dont les récoltes sont toujours supérieures à celles de ses voisins.

Il nous paraît que le rateau proposé ferait beaucoup plus avantageux pour semer par rangées, à la manière de *Dubamel*, sur-tout pour le pauvre qui n'a que peu de terrain à cultiver, & qui ne peut pas faire les frais d'un semoir. Mais il faudrait que la traverse n'eût que vingt-quatre pouces, & seulement trois dents, & qu'on fit usage d'un cordeau pour tracer les rangées en ligne droite. Après avoir

planté trois rangées, on laisserait un espace vuide, de vingt-quatre pouces, qui ferait suivi par trois autres rangées; enforte que le champ ferait divisé en plate-bandes de vingt-quatre pouces chacune, dont il y en aurait alternativement une de vuide & une d'ensemencée: dans les premières, on ferait avec la houe les différentes cultures indiquées par *Dubamel*: l'année suivante, on y mettrait le grain, & on laisserait les autres en jachere. On voit qu'il y aurait économie, & de terrain & de semence; avantage précieux pour le Cultivateur pauvre.

Mais ce ferait sur-tout dans les grands potagers que le rateau proposé deviendrait utile, pour faire des plantations de pois, de fèves, d'haricots, & en général de plantes légumineuses. Comme on y en fait ordinairement de grandes plantations, on sent que cette méthode abrégérait de beaucoup le temps.

Ce rateau peut être aussi très-utile pour semer, en place, la graine de la racine d'abondance. Nous croyons qu'il ferait inutile d'observer, que l'on doit varier & la grandeur & le nombre de ses dents, suivant les graines que l'on veut semer.



M É D E C I N E.

On a publié, il y a peu de temps, la recette suivante, comme très-efficace contre le scorbut des gencives.—Prenez huit onces d'une forte infusion théiforme de grande fauge, un morceau d'alun de la grosseur d'une muscade, autant de bol d'Arménie, une cueillerée à bouche de miel & autant de vinaigre. Faites chauffer le tout à un feu doux, jusqu'à ce que l'alun soit dissout.—Le malade se lavera souvent la bouche avec cette infusion.

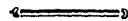
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De ***

M E S S I E U R S,

L'opinion la plus générale des Naturalistes & des Médecins sur le *Tania* ou Ver solitaire, était, que sa présence, dans le corps humain, excluait toutes les autres especes de vers des intestins, quoiqu'il voulût bien en permettre de la sienne; & on croyait que les personnes qui rendaient des vers ordinaires, ne pouvaient avoir le *Tania*. Un particulier de votre Ville, qui ne soupçonnait pas de porter un hôte si extraordinaire, l'ayant découvert, vient de prendre le remede connu, pour s'en délivrer, & a rendu, après le *Tania*, un ver ordinaire, nud & long de 16 à 18 pouces, vivant au moment de sa sortie. Ce fait, dont il vous est aisé d'avoir les preuves, mériterait d'être consignés dans vos *Feuilles*; il servira à détruire une erreur qui peut être funeste dans plusieurs cas: on saura qu'on peut avoir non seulement deux ou trois *Tania* en même temps, mais aussi des vers de différente espece; & l'apparition de quelques vers intestinaux, ne laissera pas dans la sécurité sur celui qu'on appelle improprement *solitaire*, & qui est le plus souvent en nombre dans le corps de l'homme, à qui il fait une cruelle guerre, sans qu'on s'en déesse.

J'ai l'honneur d'être, &c.



C O U R S D E S C H A N G E S.

Paris	{ à vue . . . 166½	Amsterdam, 3 mois . . . 90½
	{ à 2 mois . . . 168½	Livourne.
Lyon, payement . . .	166½	Genes. 95
Londres, 3 mois . . .	49½	Louis neufs L. 14.. 10 f. 6 d.

Payement des rentes à Paris; 6 dern. mois de 1786, lettre M.

M O R T S.

Dame Judith Marcel, femme de sieur Moyse Bailon, âgée de 71 ans.
 Deux enfans jumeaux de Jean Pierre Peneveyres; de Lausanne, morts quelques jours après leur naissance.
 Une fille, morte quelques heures après sa naissance.
 Françoise Henriette Borde, fille mineure.
 Pierre Noir, de la Direction Française de Lausanne, maître maréchal, âgé de 45 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 J U I N 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 14 minutes , & se couche à 7 heures 46 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 32 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
31 Mai.	3. 6. au dessus o	10. 0. au dessus o	4. 2. au dessus o	26. p. 6. lig. 8	26. p. 7. lig. 0	26. p. 7. lig. 2
1 Juin.	3. 3. o	13. 5. o	6. 8. o	26. 7. o	26. 6. 3	26. 5. 0
2 . . .	5. 1. o	14. 1. o	9. 2. o	26. 4. 2	26. 4. 0	26. 3. 4
3 . . .	7. 3. o	15. 0. o	11. 1. o	26. 3. 3	26. 3. 0	26. 3. 4
4 . . .	8. 6. o	17. 3. o	10. 1. o	26. 3. 9	26. 3. 8	26. 4. 0
5 . . .	9. 3. o	17. 4. o	11. 2. o	26. 3. 0	26. 3. 2	26. 3. 0
6 . . .	9. 7. o	17. 3. o	3. 3. o	26. 2. 9	26. 2. 9	26. 3. 9

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Poiffon*.

LOGOGRIPHE.

L'on ne me voit presque jamais enfant,
Je pleure... & puis je ris, & je n'ai plus de maître;
Que ne fais-je toujours garder ce fort charmant!
Deux syllabes, Lecteur, font mon nom: cependant,

Cinq Membres composent mon être.

Tu trouveras, mais en les combinant,
D'un grand nombre d'enfans la mere,
Ce qu'on cherche & ce qui fait plaire;

Soit qu'on veuille bâtir, soit en se promenant,
Qu'on prenne tous mes pieds, & que l'on les transporte,
En faisant à l'un d'eux un léger changement,

L'on y verra toujours la même chose.

Quatre, Deux, Trois, Un, Cinq: Un, Cinq, Trois, Quatre & Deux.

Trois, Deux, Un, Quatre, Cinq, même objet se présente;

Quatre, Cinq, Trois, Un, Deux, combinaison plaisante!

Le même être toujours vient s'offrir à tes yeux.

Quatre, Deux, Un, Trois, Cinq, rien encore ne change.

Prends-t-y donc autrement; il ferait bien étrange,

Que l'on trouvât sans-cesse même mot.

Trois, Cinq, Quatre, Un & Deux, ne ferais-tu qu'un sot?

C'est même objet encore; & malgré ce mélange,

Cher Lecteur, si tu veux, en croire mon avis,

Pour ne pas me laisser, à ta femme surpris.

PAR L'HERMITE.

IMPROMTU à Mlle. Jeannette....

Eh quoi! des soins, de la parure!

Belle Iris, vous n'y pensez pas.

Vénus n'avait qu'une ceinture,

Et n'en avait que plus d'appas.

Par M. DUMONT.

NAISSANCE D'ARLEQUIN.

De mon habit la bigarrure,

En lambeaux de toute couleur,

N n

De ma naissance est la peinture ;
 C'est l'écusson de ma grandeur.
 Comtes, Barons, de toute espece,
 A ma mere faisaient la cour.
 Quelques Bourgeois, par leur largesse,
 S'aiderent à me mettre au jour.
 Enfin, je fus, & je vis la lumiere,
 Ne connaissant le vrai nom de mon Pere ;
 J'étais pourtant le fils du genre-humain ;
 Chacun me dit que j'étais *Arlequin*.

NOTIONS Élémentaires sur la nature du
 Commerce, en général, son origine, ses pro-
 grès. Et son influence sur la Société, par M.
 I. C., Bourgeois de Geneve, in-8°. d'environ
 100 pages, avec cette épigraphe :

Le superflu, chose très-nécessaire,
 A réuni l'un & l'autre hémisphere.

Cette brochure ne promet rien qu'elle ne
 tienne : on ne doit pas chercher des idées nou-
 velles ou profondes dans des Notions Élémén-
 taires ; mais les idées exposées, dans ce livret,
 sont justes, bien exprimées, présentées avec
 ordre, & dans un style simple & clair. Il sera
 utile aux jeunes gens qui se vouent au Com-
 merce ; il le sera même à ceux qui l'exercent ;
 car il peut du moins donner, à ces derniers,
 une connaissance plus précise de divers objets
 sur le Négoce, dont la pratique n'a pu leur
 donner qu'une idée vague.

L'Auteur prend le Commerce à sa naissance ;
 il le montre, se variant, s'étendant par des
 échanges, faisant des pas plus rapides par l'in-
 vention de la monnaie. Bientôt les Manufac-
 tures naissent ; l'industrie prend une nouvelle
 activité & plus d'énergie ; les richesses s'accu-
 mulent, & avec elles, l'inégalité suivie des
 maux & des biens, dont elle est la source, dans

la Société. Alors, on connut la Rente fonciere ;
 l'Intérêt ou rente en argent ; diverses combi-
 naisons ; diverses circonstances firent passer
 l'industrie, & les biens qu'elle répand, d'un
 pays dans un autre ; le luxe s'affit sur une
 grande base.

L'Auteur définit, ensuite, ce qu'on appelle
 la balance du Commerce ; il explique les cau-
 ses qui firent inventer les Lettres de Change,
 & les raisons des Loix faites sur elles : ce
 qu'est le cours du Change ; ce qui fit créer un
 nouveau Commerce, qui s'exerce plus sur les
 signes représentatifs, que sur les choses mê-
 mes, tel que le Commerce de banque ; ce qu'est
 l'escompte, les Caisses d'escompte ; leurs avan-
 tages, &c.

Le style simple du *Bourgeois de Geneve* s'é-
 leve quelquefois ; il devient figuré. S'il veut
 peindre, par exemple, les effets des emprunts
 publics, il dit : “ Une partie de la nation
 „ regorge de biens & de jouissances, tandis
 „ que le reste seche & languit dans une misere
 „ déguisée & fastueuse. Les dehors offrent aux
 „ regards l'aspect imposant de la richesse & de
 „ la prospérité ; chacun s'efforce de paraître :
 „ mais cet éclat mensonger couvre, chez la
 „ partie malheureuse, les foudis rongeurs, les
 „ expédiens ruineux. Cet embonpoint de la
 „ nation n'est qu'une boursoffure ; c'est un
 „ corps dont le buste est hydropique, tandis
 „ que les membres tombent en paralysie.

„ Si j'ai pu réveiller, dit encore l'Auteur,
 „ dans le Citoyen patriote, des sentimens que
 „ le tourbillon du monde assoupit quelque-
 „ fois, mais qui sont toujours dans son cœur,
 „ je me croirai heureux ”. Nous lui souhai-
 tons ce bonheur.

STANCES imitées de l'Allemand, de M. C**.

O Bienveillance! charme de tous les lieux & de tous les âges; délicieux besoin d'un cœur sensible; possède-moi sans-cesse, & jusqu'à ma fin!

En toi je trouve mon bonheur, malgré l'opinion injuste. — Quoiqu'amèrement éprouvé à ton école, je ne t'en chéris pas moins, ô bienveillance! — Ce n'est pas toi qui fis ma peine; c'est plutôt le préjugé qui te tue; l'envie qui ne te connut jamais, & non ton aménité; ton souffle aimable & pur, qui redonne l'espoir à une ame angoissée; la consolation & la vie dans le cœur du malheureux flétri par le sort.

O Bienveillance! &c. &c.

Fuyez, vils mortels; Égoïstes mercenaires de vos plaisirs, fuyez! Ah! votre bienveillance est la mort du sentiment; votre sourire, le vil agent de vos pensées corrompues; votre protection, la livrée de la misère & du déshonneur! Je possède un ami vrai; son ame est un trésor de Bienveillance! — C'est-là où s'élevé & s'étendent les nobles sentimens qui rendent heureux. — Oui, tu fais aimer, pardonner! O ami! comme ton appui me soutient; comme il agrandit mon courage! Que je meure avec ta Bienveillance, & les larmes de l'homme de bien, couleront en regret, en pure amitié, sur la tombe qui me couvrira.

O Bienveillance! Charme de tous les lieux & de tous les âges!

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Il ne m'arrivera guere de publier deux discours de suite, aussi sérieux que mes *Réveries*

précédentes. Mais je ne puis m'empêcher de vous communiquer la lettre du galant homme qui vient à mon secours, & qui a bien voulu approfondir, en peu de mots, ce que je n'avais fait qu'ébaucher en beaucoup de paroles. En joignant les idées de mon spirituel correspondant avec les miennes, on pourra peut-être faire un *Traité* complet, sur les qualités fondamentales du *vrai Mérite*.

MONSIEUR L'HERMITE.

J'ai lu vos *Réveries*, comme il vous plait de les nommer, avec assez de plaisir, quoiqu'avec un peu de peine: mais ce que j'y ai compris, n'a pas laissé de me paraître bon & solide; & vos réflexions sur la nature du *vrai Mérite* m'ont ouvert les yeux sur celui de mon individu, dont je n'avais encore que des notions fort confuses. Je trouve seulement que vous n'avez pas tenu un compte exact de tous les points de vue, sous lesquels on peut envisager un honnête homme. Vous descendez bien jusqu'à la qualité de *simple Homme*: mais pourquoi vous arrêter en si beau chemin? car vous êtes *Homme*, avant que d'être Citoyen. N'êtes-vous pas *Animal*, avant que d'être *Homme*? Une pépinière de *végétaux*, avant que d'être *Animal*? Et une portion de *matière étendue* en longueur, largeur & profondeur, avant que de former un corps organisé? Avec votre permission, c'est sous ces trois dernières faces, que j'aime à me considérer, tandis que vous vous alembiquez la cervelle sur les trois autres, qui n'ont assurément pas plus de réalité que celle-ci. Et afin que vous ne m'accusiez pas d'agir en cela, sans raison, je prétends faire voir à vous & au Public, (car vous lui

ferez part de ma Lettre) que ma conduite se justifie très-bien par vos principes, pourvu qu'ils soient un peu plus développés, qu'ils ne l'étaient au sortir de votre plume.

Vous ne songerez pas à me disputer les trois dimensions de la matiere, quand vous saurez que j'ai, au moins, cinq pieds, sept pouces de haut, sur une carrure assez bien prise, & une poitrine aussi relevée qu'on en vit jamais. J'ai d'ailleurs tous les traits du visage mâles & réguliers; l'œil grand & bien fendu; le teint net, la main belle, & la jambe faite au tour. Vous conviendrez certainement qu'une telle figure n'est pas sans destination, & qu'indépendamment du *Mérite intellectuel & moral*, qui l'accompagne, elle doit être faite pour représenter, dans l'*Univers*, dans la *société*, & dans la *vie privée*.....

Mais pardon, M. l'*Hermite*, si je suis contraint de vous quitter pour le moment. Mon perruquier qui arrive, & le désir de rendre ma *figure*, déjà intéressante par elle-même, plus *intéressante* encore, exigent tous mes soins & toute mon attention. Dans peu, je ne manquerai pas de revenir à vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier COLIFICHET.

A N E C D O T E.

Un Gascon demanda à un Mousquetaire, qu'il ne connaissait point, quelle comédie on jouait ce jour-là. Le Mousquetaire, dont l'haleine était forte, répondit brusquement: *me prenez-vous pour une affiche?*—*L'affiche serait bien puante*, repartit le Gascon. Le Mousquetaire, indigné, mit l'épée à la main. Le Gascon, un peu déconcerté, le calma, & se tira d'affaire en lui disant: *prenez garde à ce que vous faites:*

si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins; & si je vous tue, vous en puerez davantage.

L I V R E S.

* *Pesanteur spécifique des corps*, par M. Briffon, de l'Académie Royale des Sciences, &c. 1 vol. in-4°. avec tableaux & figures, L. 12 de France, en feuilles, pris à Paris.

Les Sciences, le Commerce & les Arts, sont également intéressés à ce que ce Traité soit au plutôt répandu. Les Orfèvres & tous ceux qui trafiquent l'or & l'argent, y trouveront le moyen de déterminer le degré de fin, & la valeur des matieres qu'ils achètent ou qu'ils vendent. Les Jouailliers auront un procédé de plus pour reconnaître la nature des pierres précieuses, & pour éviter, dans ce genre, des erreurs qu'ils commettent quelquefois. C'est faire des Sciences un emploi très-utile, que d'étendre ainsi leurs avantages aux diverses classes de la Société.

A G R I C U L T U R E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Veillez, Messieurs, publier le procédé suivant, pour avoir de beaux & gros artichauds. Lorsque la pomme du milieu de la plante est déjà bien formée & un peu forte; à trois pouces au-dessous, je fais à la tige une incision, dans laquelle j'insère un petit morceau de bois, pour qu'elle ne se ferme pas. Et avec les grosses feuilles de l'artichaud, j'en enveloppe bien & solidement la tête, qui grossit tellement que j'ai eu jusqu'à trente-deux gros morceaux d'un cul d'artichaud.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M O R T S.

Jeanne Louise Clerc, femme de Jean Isaac Lederman, du Mont, Teinturier, âgée de 38 ans.
Deux enfans venus morts au monde.
Jeanne Louise Virchoux, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 JUIN 1787.

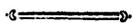
Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes 25 secondes, & se couche à 7 heures 49 minutes 55 secondes.
La LUNE se leve à 4 heures 40 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
7 Juin.	9. 3. au dessus	11. 2. au dessus	8. 7. au dessus	26. p. 4. lig. 5	26. p. 4. lig. 9	26. p. 5. lig. 8
8 . . .	7. 1.	16. 0.	9. 1.	26. 6.	26. 6.	26. 6.
9 . . .	8. 3.	17. 1.	10. 9.	26. 6.	26. 5.	26. 5.
10 . . .	9. 1.	18. 3.	11. 8.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
11 . . .	9. 9.	19. 1.	14. 3.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
12 . . .	11. 2.	20. 2.	15. 4.	26. 5.	26. 5.	26. 4.
13 . . .	13. 0.	21. 1.	15. 2.	26. 4.	26. 4.	26. 4.

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille, est *Veuve*, où se trouvent *Vue*, *Eve*, & dont les lettres anagrammatifées, dans l'ordre qui y est indiqué, font toujours le même mot.



LOGOGRIPE.

Enfans de la douleur, quelquefois du plaisir,
Souvent on nous vit attendre
Le plus farouche caractère.
Pour les infortunés nous avons mille appas.
Sans tête, plus que nous, dans de sanglans combats,
Rien ne paraît plus nécessaire.



*A Mlle. THÉLAÏDE *** , qui cultive , avec le plus grand succès , la Musique.*

L'Amour tremblant, l'Amour timide,
Craignant pour lui ses propres feux,
N'osait aborder Thélaïde,
Qu'avec son bandeau sur les yeux.

Les tourterelles de sa mere
Conduisaient le petit frippon ;
Son arc lui servait de bâton :
Il approchait de la Bergere....
Elle chanta..... l'Amour surpris,
Les yeux fermés, se trouva pris.

Par M. MOUREDONN.

EXTRAITS. SCIENCES.

Du feu ☉ de quelques-uns de ses principaux effets, par M. REYNIER, Membre de plusieurs Sociétés. Avec cette Epigraphe : Du choc des opinions jaillit la vérité. A Lausanne, chez Mourer, cadet ; & à Paris, chez La Grange.

Cet Ouvrage, dit l'Auteur, devait servir d'introduction à un autre Ouvrage, qui traite de l'influence du climat sur les êtres organisés : mais des discussions devenues nécessaires, & dont plusieurs tenaient à l'état actuel des sciences, l'ont engagé à le publier séparément.

Après avoir divisé les forces générales de la nature en deux classes ; celles qui lient les parties du tout & celles qui font un effet du mouvement ; & démontré que la pesanteur n'est pas un effet de l'attraction ; que l'attraction elle-même n'existe pas ; que la pesanteur diffère essentiellement de la solidité ; qu'elle n'en

peut être la cause; que cette cause ne peut être cherchée dans l'effet de la divisibilité de la matière: il explique la nature du feu.

La matière est inerte; mais un principe essentiellement actif est contenu dans ses combinaisons, & produit, par son activité, non seulement la différence des corps, mais aussi presque toutes les forces secondaires. *Ce principe est le feu; c'est cet élément qui anime tout; à qui tout doit l'être; qui, principe de vie & de mort, d'existence & de néant, agit par lui-même, & porte en lui la force d'agir.* Ces deux principes, la matière & le feu, ont existé de tout temps: sans le dernier, la matière n'aurait ni solidité, ni force, ni ressort; elle serait une masse informe, & d'une stérilité, que l'uniformité rendrait encore plus effrayante. Ce principe est dilatable; il est compressible; & ces deux qualités sont les seules que l'Auteur admet comme distinctives.

Mais comment le feu produit-il la solidité de la matière? M. *Reynier* l'explique ainsi. " Dès que le feu entre dans une combinaison, il se contracte dans un espace infiniment plus petit que celui qu'il occupait; il conserve, dans cet état, sa tendance à se dilater, son électricité, sa force expansive, mais gênées par la résistance; & plus ces qualités sont contractées, plus elles ont d'énergie. Chaque molécule du feu fixé, agit & presse sur ce qui l'environne; cherche à l'écartier: mais comme elles se résistent mutuellement, l'effort de chacune est balancé par la résistance générale, & il en résulte une liaison de différentes parties de l'ensemble.

" Le feu est donc la cause, le principe de la cohésion; effet qui ne peut être produit par l'attraction seule; car une cause générale, perpétuelle & invariable, pourrait-elle être combattue par le plus léger dissolvant? & elle agit plus faiblement, lorsqu'elle est sous la forme d'acide".

Le phlogistique ne peut être, selon l'Auteur, que le feu pur & non combiné; tous les corps en renferment plus ou moins, & il n'y peut être contenu que comme principe.

La chaleur ne peut être une substance; le feu en est le principe; comment agit-il pour la produire? Il ne change pas le poids des corps, quelle que soit leur chaleur; il y est donc toujours en quantité égale, puisqu'il a une pesanteur réelle: la chaleur n'est donc pas produite par l'accumulation de la matière du feu, mais par l'expansion du feu fixe; par l'augmentation de son activité dans les corps dont il fait la solidité; de là vient que la chaleur n'est pas proportionnelle à la quantité du feu.

Nous excéderions les bornes de notre *Journal*, si nous exposions ici toutes les matières renfermées dans cet Ouvrage, & plus encore, si nous discutions les opinions de l'Auteur. Bornons-nous à dire qu'il

y traite de la propagation de la chaleur & du refroidissement; de l'évaporation des liquides; de l'action des sels sur l'eau qu'ils refroidissent; des différences entre un fluide aëroforme & un liquide vaporisé; des différentes sortes d'airs; de la nature des airs composés; de l'air inflammable; de l'air phlogistique; de l'air nitreux; comment l'eau peut devenir inflammable; du passage du feu d'une combinaison dans une autre; de la combustion & de la calcination; de l'analogie & de la différence entre les phénomènes de la première & ceux de la respiration animale; de la dissolution, &c.

On voit que les objets qu'on examine, dans cet Ouvrage, sont intéressans. L'Auteur les traite de manière à ne pas nuire à cet intérêt, & peut-être à y en ajouter un nouveau. Le style nous en a paru bon en général, ayant de la clarté & de l'élégance: nous y avons remarqué, cependant, quelques incorrections, comme l'usage du mot *par contre* qui, a-t-on dit, ne peut paraître Français qu'en Suisse.



SECONDE LETTRE du Chevalier COLIFICHET à l'Hermite.

J'ose me flatter, M. l'*Hermite*, que le motif qui me força de vous quitter au milieu de mes réflexions, trouvera grâce auprès de vous. Je les reprends donc aujourd'hui, & je vous dis que, puisque la Nature m'a favorisé d'une figure élégante, je me crois obligé de la faire paraître avec tous ses avantages; & je puis vous assurer qu'il n'y a rien à me reprocher là-dessus.

Pour ne rien dire des propriétés secrètes qu'un cavalier, à la mode, doit mettre en œuvre, il n'y a qu'à jeter les yeux sur ma surface extérieure, pour rendre justice au soin que je prends d'elle. Ajoutez à cela, que je n'épargne rien en linges, en habits & en bas blancs; & que, comme j'ai fort bien réussi dans mes exercices, il y a dans tous mes mouvemens, une élégance, une finesse, & une liberté parfaite. Vous en conclurez, ne vous déplaise, que ma figure remplit & décore admirablement bien les différentes places qu'elle occupe, ou à la promenade, ou dans un fauteuil; que la bonne moitié du genre-humain, j'entends celle qui la regarde sans jalousie, la voit toujours avec plaisir, & qu'elle est par conséquent une figure du premier mérite, selon vos propres principes. Le temps qu'elle

me prend pour la mettre en état de paraître , soit pour la montrer , quand elle est prête , ne laisse pas d'être considérable : mais actif & régulier , comme je le suis , il m'en reste toujours assez pour satisfaire à mes deux autres qualités.

Je n'ai pas grand chose à dire de ce qui appartient , dans ma personne , au regne végétal. Aux ongles près , qui , pour être bien *émon-dées* , demandent une dextérité , dont je ne me fie qu'à moi-même , j'abandonne à mon *Barbier* le soin des autres *plantes* qui poussent sur ma peau. Mais vous pouvez compter que le terrain est si dru & si bien tenu , qu'au besoin , il communiquerait de la fécondité à plusieurs autres , sans déchet apparent de la sienne.

L'animal n'est pas moins dans l'ordre chez moi. Vous savez que ses fonctions dépendent des organes des cinq sens ; mécanisme que je crois faire valoir aussi bien qu'homme du monde. Ce n'est pas que ma santé y fût toujours : mais nous ne sommes pas sur la terre pour n'y rien souffrir , en satisfaisant aux devoirs de notre état ; & je vous proteste que mon assiduité à remplir ceux-ci , est une source de *services* très-agréables à plusieurs autres animaux de notre espèce , qui fournissent à cette branche de mes fonctions , & qui les partagent. Je les ai un peu suspendues pour vous en rendre raison : mais je n'y aurai pas de regret , si j'ai réussi à faire sentir à vous-même l'étendue de vos principes , & aux trois quarts de vos Lecteurs , le tort qu'ils ont eu de s'en moquer , comme si vous prétendiez borner tout le *mérite* de l'homme à l'*intelligence* , au *sentiment* , & à la *volonté* , & tous ses devoirs à mettre ces trois choses en harmonie entr'elles , & avec la vérité. Pour moi , je vous crois de trop bon sens , pour ne pas comprendre que ce qu'il y a de plus essentiel à l'homme , doit être ce dont l'homme se passe le moins.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De Marseille . . .

MESSIEURS,

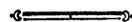
* Madame *** fut élevée dans un couvent jusqu'à l'âge de 18 ans. Son pere la maria à

un Commerçant de cette ville. On avait toujours admiré son teint , qui était d'une blancheur de neige ; ses mains , ses bras , étaient d'un blanc surprenant. Elle n'avait aucune couleur , & les ongles même paraissaient surpasser la blancheur de sa peau. Elle est devenue grosse au commencement de cette année. L'on fut obligé de la saigner : mais au lieu de sang , ce fut une liqueur comme du lait , qui sortit en abondance. Elle s'est évanouie , lorsqu'on lui en eût tiré la valeur de deux palettes. Le Chirurgien trouva ce phénomène si extraordinaire , qu'il laissa reposer cette liqueur pendant huit jours. Elle se sépara d'abord en deux parties ; l'une , qui paraissait comme du lait caillé , l'autre , comme de l'eau un peu trouble. Le troisième jour , cette eau a jauni un peu , & le huitième , elle était noire comme de l'encre. Le caillé paraissait noir aussi , mais on en retira le dessus. Le reste n'avait souffert aucune altération sensible.

Signé, ROUGEAU, Commerçant à Marseille.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Comme cette Lettre est signée par une personne qui assure avoir été témoin du fait extraordinaire qu'on y rapporte , nous avons cru devoir la publier , sans aucune réflexion sur la nature de ce fait , quelque incroyable qu'il nous paraisse.



DIALOGUE en Patois du Pays-de-Vaud (*).

LA CLIOTSE.

LO MAGNIN PIERRO ET DJONIN.

D J O N I N.

Ai ! Dieu vos aidai , Maitré Pierro ,
Ne vos é vu du ne sé guero.

L O M A G N I N.

Ah ! serviteu , l'ami Djonin ;
Tot tsi vos se poarté te bin.

D J O N I N.

Ma fai adé comin vos fedé ,
Voliai vos rin no veni verré ,

(*) Peut-être la naïveté , le ton de la plaisanterie rustique , qu'on remarque dans ce *Dialogue* , & sur-tout la considération de ce qu'il contribue à la variété que nous nous sommes imposée , pourront nous excuser de l'avoir inséré , même auprès de nos Lecteurs , qui ignorent l'Idiome dans lequel il est écrit.

Ma ne faudrai pas bin tarda,
Noutrés pois pressont dé ferra ;
Et nin coquié tracafleri
Que voedré fairé resservi.

L O M A G N I N.

L'ai aodri fairé na tornaye,

D J O N I N.

Ma dité, mé vint na pinsaye,
Yé na villie cliofte imbertcha,
Se vos la volia atfeta ;
Yen fu on pou imbarassi,
Pardai vos l'arrai bon martfi.

L O M A G N I N.

Faudré la vairé.

D J O N I N.

Lo vu bin,

Et dau prix vos ferrai contint ;
Veni tfi nos cutfi sta né,
Ne farins pardai les brecé :
Vos bairrai dao vin dé mon cru,
Que n'est pas dai plie mau venu.

L O M A G N I N.

Ma fai ne lo refuso pas,
Teni, vo zé adé ama ;
Et se pu vos rindré serviffo,
Voaique ma man.

D J O N I N.

Ye vos remacho.

L O M A G N I N.

Ye vé prendré ma marchand.

D J O N I N.

Alla gailla & vos coaiti.

L O M A G N I N.

Mé voaitfé, yé prai mon fatfét ;
Partins, n'aoblia pas lo bidet.

D J O N I N.

Ah ! fin l'aoblaye que lo vus,
M'a cota trinta bios ecus,
L'est ma fai dé na boena race,
Aomeillo comm'on tfin de tfasse ;
Vodré in avai encoa doux,
Dé mon coefin Dfaque *Pellioux* ;
Mé faut avai on boenapliai,
Porri fairé coquite tfferrai ;
Yarri de l'ardzin sanc & net,
Por payi coquies interets :
Diabe fai fé dé staos devalles,
Le mé font veri les cervicalles.

L O M A G N I N.

Lien a zu adé dé tot tin.

D J O N I N.

Vai, ma ye m'in passéré bin.

L O M A G N I N.

Nos voaitfé astou ao velladzo.

D J O N I N.

On m'a de que Monfieu lo Dzedzo
Vendai enna poufa per pia,
Vaudré l'avai contré mon pra,
La fari vaillai commin fau,
Et yarri dao blia bon & biau.
Mé faudré astou rebati
Noutro tai contré lo dzordi,
La ! faut adé prendré pachence,
Lo mo n'est pas tot de na rentfe.

L O M A G N I N.

Nos voaitfé enfin arreva,

D J O N I N.

Allins gailla nos repofa,
Féna, féna !

M A R G O T O N.

Traifo ma vatfe.

D J O N I N.

Vins vito cé, & té dépatfe.

M A R G O T O N.

Mé fio que te nés pas voaifu,
Crouyo tfin, té bin attendu,
Te revins a dai ballés haurés :
Tandur que te ne fas qué bairé,
Mé faut ice méfcormantfi
Du n'aub'a l'autra fin bottfi.

D J O N I N.

Vins cé, té dio.

M A R G O T O N.

Qu'est te tot çoce.

D J O N I N.

Teni, Pierro, voaique ma cliotfe.

Pendant le courant du mois de Mai, il est né à
Lausanne huit garçons & onze filles.
On n'y a béni aucun mariage (*).

C O U R S D E S C H A N G E S.

Paris	{ à vue . . . 166 $\frac{1}{2}$	Amsterdam, 3 mois . . . 90 $\frac{1}{2}$
	{ à 2 mois . . . 168 $\frac{1}{2}$	Livourne. 101
Lyon, payement . . . 166 $\frac{1}{2}$	Genes. 95	
Londres, 3 mois . . . 49 $\frac{1}{2}$	Louis neuvs L. 14.. 10 f. 6 d.	

(*) Nous aimons à croire que cette particularité, qui, nous dit-on, est rare dans les autres mois, n'a pas été causée par le ridicule préjugé qui fait craindre ou des plaisanteries ou pis encore, à ceux qui se marient pendant celui de Mai.

M O R T S.

Jean Pierre Martin, de Pully, Manœuvre, âgé de 27 ans.
Louis David Auguste Décastel, fils mineur.
Samuel Ruby, fils mineur.
Louis Claudé César Fiaux, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

23 J U I N 1787.

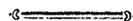
Le SOLEIL se leve à 4 heures 8 minutes 50 secondes, & se couche à 7 heures 51 minutes 10 secondes.
La LUNE se leve à 11 heures 35 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
14 Juin.	13. 7. au dessus 0	20. 8. au dessus 0	15. 3. au dessus 0	26. p. 4. lig. 9	26. p. 4. lig. 3	26. p. 3. lig. 9
15 . . .	11. 8. 0	13. 6. 0	9. 9. 0	26. 3. 7	26. 3. 9	26. 4. 1
16 . . .	9. 5. 0	15. 2. 0	12. 1. 0	26. 4. 8	26. 5. 4	26. 6. 5
17 . . .	10. 0. 0	17. 2. 0	11. 5. 0	26. 6. 6	26. 6. 5	26. 7. 0
18 . . .	10. 1. 0	17. 1. 0	12. 1. 0	26. 7. 0	26. 6. 8	26. 6. 9
19 . . .	10. 5. 0	16. 2. 0	11. 2. 0	26. 6. 4	26. 6. 2	26. 5. 8
20 . . .	9. 7. 0	14. 3. 0	10. 5. 0	26. 5. 5	26. 5. 7	26. 5. 6

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inféré dans la dernière Feuille est *Larmes*.



LOGOGRIPE.

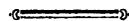
Lecteur! je puis dans mon ensemble,
Être tout à la fois, ton ferme défenseur,
Ton gardien, ton protecteur.
Devant moi, plus d'un mortel tremble.
Mais si, par fantaisie ou par cupidité,
Tu retranches mon chef & mon extrémité,
Les deux membres que tu me laisses,
Quoique l'objet de tes caresses,
N'offrent plus à tes yeux qu'un puissant séducteur,
Toujours mon ennemi, trop souvent mon vainqueur.



Hommage d'un Voyageur au Château de FERNEY.

L'Horace des Français, le Sophocle & l'Homere,
Cher à plus d'un Mécène, aimé des plus grands Rois,
Successeur de Chaulieu, de Ninon légataire,
Vécut en Philosophe, à l'ombre de ces bois.

Oracle de son siècle, il éclaira la terre;
Des Syrvin, des Calas, il rétablit les droits;
Pour le fang de Corneille, il eut un cœur de pere,
Contre la servitude, il éleva sa voix;
Et du faible opprimé, fut l'Ange tutélaire.
Créateur de *Ferney*, Conquérant littéraire,
Critique, Historien, Moraliste, Orateur,
Disciple de Newton, Courtisan, Fondateur;
Nos Neveux se diront: "Il fut plus d'un *Voltaire*".



*RECHERCHES sur les Rentes, les Emprunts
& les Remboursemens, par M. DU VILLARD.
A Paris, chez l'Auteur; & se trouve à Lau-
sanne, chez M. J. H. Pott & Comp.*

Nous nous proposons de donner un extrait de cet Ouvrage utile & bien fait; mais par sa nature, il est peu susceptible d'un court extrait, & les bornes de notre *Journal* ne nous permettent pas de le faire long. Nous sommes donc forcés de nous borner à une notice de l'approbation que l'Auteur a méritée de la part de l'*Académie des Sciences*.

Cet Ouvrage, disent MM. de Condorcet & Cousin, renferme une théorie des emprunts par des annuités constantes ou variables, viagères, ou à terme fixe.

En faisant usage des formules connues, l'Auteur y applique des méthodes qui en facilitent le calcul, & lui donnent des solutions plus rapprochées.

Dans la solution des différentes questions qu'il traite, il a eu égard à une circonstance qu'on néglige ordinairement. C'est que lorsqu'un emprunt n'est pas au taux commun, il est très-possible que celui qui a prêté, & qui reçoit chaque année des remboursemens successifs & partiels de son capital, ne trouve pas toujours à les placer au même taux que celui de l'emprunt: ces remboursemens peuvent donc être plus ou moins avantageux pour le prêteur; & l'emprunteur, en choisissant la distribution la plus favorable, peut réellement trouver à emprunter à un denier moindre.

L'Auteur détermine, pour le cas des annuités constantes à terme fixe, le nombre d'années auquel correspond le *maximum* de cet avantage pour le prêteur, & c'est la partie de l'Ouvrage la plus étendue, & qui n'appartient qu'à lui.

Cet Ouvrage contient des vues nouvelles sur la solution de plusieurs questions; sa partie analytique annonce des connaissances étendues, & l'habitude de manier le calcul avec facilité & avec adresse.

L'Auteur annonce, par souscription, un *Cours de Mathématiques* à l'usage des Commerçans & des Finances, en deux volumes in-4°. On souscrit chez l'Auteur, à Paris, rue Poupée, N°. 6. Le prix de la souscription, est de L. 24 de France.



É C O N O M I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 10 Juin 1787.

MESSIEURS,

Je vous ai annoncé, dans ma Lettre (*), au sujet des prairies printanières, que je vous

(*) Voyez le N°. 24. de cette Feuille.

communiquerais une nouvelle méthode de préparer les foins, découverte par ce même cultivateur Anglais. Son procédé me paraît de beaucoup supérieur à celui qui est généralement reçu, qui fait perdre au foin une partie de ses molécules nutritives.

On doit, suivant lui, d'abord après avoir coupé l'herbe, la mettre en tas de trois pieds de haut, à qui on donne aussi peu de diamètre que possible, & leur faire une espèce de couverture avec quelques poignées de foin, dont on noue une des extrémités, de manière que l'autre pende autour du tas, & l'environne. " Cet ouvrage se fait avec beaucoup de facilité " & de vitesse (dit cet Auteur); & lorsque chaque tas est dans cet état, je regarde le " foin comme hors de tout danger, à moins " qu'il ne vienne, dans les premiers momens, " un vent fort qui les renverse; mais le foin " n'en reçoit aucun dommage. J'ai plus d'une " fois observé, que la pluie, étant même vio- " lente, n'a jamais pénétré ces tas, excepté " un peu vers la petite ouverture du sommet; " & que pendant les fortes chaleurs, ils ac- " quierent assez de consistance en un jour ou " deux, pour résister au vent le plus fort, " même à un ouragan ".

On doit laisser le foin, dans cet état, jusqu'au moment où on le trouve assez sec pour le transporter à la meule (*pretty large tramp cocks*); cet espace de temps est plus ou moins long, suivant la température de l'air, & peut durer une semaine ou deux.

Les avantages que ce cultivateur trouve à sa méthode, sont 1°. qu'elle abrège considérablement le travail; 2°. qu'elle conserve au foin la couleur verte & tous les sucs que le soleil lui aurait enlevé; car la couverture seule prend la couleur de chaume qu'a le foin préparé de la manière reçue; 3°. enfin, que le foin ne risque pas d'être endommagé par la pluie. Mais il fait sentir combien il importe d'attendre, pour mettre l'herbe en tas, qu'elle soit entièrement privée d'humidité, & avertit, que si on est forcé de la couper pendant la rosée, il faut la laisser quelques heures avant de la ramasser; & que si on a été obligé de

former les tas, lorsqu'elle est humide, il faut, dans le moment le plus sec du premier beau jour, les ouvrir, & les renverser, de maniere que ce qui formait le haut du tas soit à la base, & renouveler ce travail une ou plusieurs fois, suivant le degré de l'humidité. Mais si on a eu soin de couper & d'entasser l'herbe, après l'évaporation de la rosée & dans un temps sec, il n'est pas nécessaire d'ouvrir les tas avant l'entiere dessication.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, REYNIER.

ANNONCES.

M. *Dunker*, Dessinateur & Graveur à Berne, jaloux de soutenir la célébrité que ses talens lui ont acquis, se croit dans le cas de publier, qu'on a annoncé, comme de lui, des ouvrages auxquels il n'a aucune part, & il nous prie de faire connaître ses justes réclamations.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je reçus encore, Messieurs, l'autre jour une lettre parfaitement bien peinte, mais que je publie, moins à cause de ce qu'elle me dit de flatteur, que pour faire voir l'utilité de mes principes, qui encouragent à ce point les beaux arts.

MONSIEUR L'HERMITE.

Quoique je ne fache ni lire, ni écrire, je respire tous les jours un air si subtil, que je me crois tout l'esprit nécessaire, pour entrer en correspondance avec vous. Un de mes amis, qui écrit parfaitement bien, a bien voulu me prêter sa main pour cette lettre que je vous adresse, & que je lui ai dictée. Et afin que votre état de Savant (car je vois bien que vous n'en êtes pas à l'a, b, c, des sciences) ne vous donne point du mépris pour le mien, fachez qu'il y en a peu dans ce pays qui porte un mortel à un plus haut point d'élévation. D'ailleurs, je puis vous assurer, que, comme j'y suis presque né, une longue habitude m'a tellement familiarisé avec le sublime de mon poste, que je ne regarde point de haut en bas, & qu'ainsi vous n'aurez point de hauteurs à

essuyer de ma part. Au moyen de ces deux avis, j'espère que cette lettre fera bien venue auprès de vous, puisque je vous prie de recevoir mes félicitations & mes remerciemens pour vos réflexions sur la nature du *vrai mérite*, & que j'entendis dernièrement, par hasard, lire dans une maison où je me rencontrai. C'est à ces réflexions, que vous devez mon estime: j'y vois que vous y jugez du mérite par la maniere dont chacun remplit sa *place*, & par les *services* qu'on y rend au public. Or, vous saurez, Monsieur, que, par cette double regle, je suis, sans difficulté, un des premiers hommes du siècle. D'un côté, je remplis si bien ma *place*, que j'ai sujet de craindre qu'à la fin elle ne se trouve trop étroite pour moi, & que j'ai déjà bien de la peine à m'y mettre. D'un autre, j'y ai été si *utile* jusques à présent, que sans moi les maisons feraient toujours en danger, & que les propriétaires ne dormiraient jamais d'un sommeil tranquille. La justice que vous devez avoir disposé le monde à me rendre, produira un si bon effet, que de trois petits garçons que j'ai, il y en a déjà deux qui brûlent de s'élever sur mes traces. Je suis votre, &c.

ET. LE NOIR, Ramoneur-Juré.

ASTRONOMIE.

* On a lu dans les *Feuilles de la Correspondance*, la nouvelle de la découverte d'un Volcan dans la Lune, faite par M. *Herschel*, en Angleterre. On en lira, avec plaisir, les détails suivans, qui se trouvent consignés dans le dernier *Journal de Physique*, & qui ajoutent encore à tout ce qu'elle a d'étonnant.

“ M. *Herschel*, à qui l'Astronomie doit tant, vient de faire la découverte de trois Volcans dans la Lune. Le premier, qui brûle actuellement, jette des *vapeurs* & des *laves* en grande abondance; les deux autres semblent, ou être nouvellement éteints, ou prêts à faire éruption. Il décrit le premier, comme un point lumineux, d'une couleur rougeâtre, & comme ressemblant beaucoup à un charbon ardent, qu'on voit dans un en-

„ droit obscur, quand il a été rouge assez long-
 „ temps, pour se couvrir d'une légère couche
 „ de cendre, semblable à une efflorescence. Ce
 „ Volcan est situé près du bord septentrional
 „ de la Lune, & dans une partie de son dis-
 „ que, qui, à l'époque de l'observation, n'é-
 „ tait pas éclairée. Il a estimé son diamètre
 „ de trois milles, ou à peu près; paraissant plus
 „ grand que le troisième satellite de Jupiter,
 „ de plus du double. Sa lumière était assez
 „ considérable pour éclairer les montagnes,
 „ ou les éminences des environs.
 „ Les deux autres Volcans se trouvent plus
 „ dans l'intérieur du disque, & ressemblent à
 „ certaines taches nébuleuses..... Le télescope
 „ qu'il a employé, dans ces observations, n'a-
 „ vait que dix pieds de foyer ”.

S P E C T A C L E S.

Le 8 de ce mois, on a donné à Paris la première représentation du *Tarare*, Opéra en cinq actes, avec un Prologue; paroles de M. de Beaumarchais; musique de M. Salieri. La pièce a été écoutée avec beaucoup d'intérêt; les applaudissemens ont été très-multipliés & le public très-nombreux.

Nous regrettons de ne pouvoir donner une notice sur cette nouvelle production, d'autant plus qu'elle n'est en aucune manière faite sur le modèle de celles qui l'ont précédé.

C H I R U R G I E.

Il est des faits qui, par leur nature, très-affligeans pour l'Humanité, paraissent néanmoins ne pas mériter l'attention du Public; mais, par fois, les circonstances qui les accompagnent, leur attachent un intérêt qui les en rend dignes: tel est, ce nous semble, l'accident arrivé à un particulier de cette ville. En conséquence, nous nous croyons autorisés, & à le publier, & à en faire connaître les suites cruelles.

Il y a environ douze ans, que le nommé *Falconier* s'étant rendu au bord du lac pour s'y baigner, & n'ayant aucun mal apparent, fut, en sortant de l'eau, subitement atteint d'une violente douleur au

genou. Depuis lors, les soins assidus de Chirurgiens habiles; un grand nombre de remèdes; l'usage des Bains d'Aix; enfin, aucuns secours n'ont pu le délivrer de son mal. A l'endroit où il s'était déclaré, s'est établi une playe qui, par ses funestes progrès, a rendu l'état du malade incurable, & l'a livré, nuits & jours, à une atrocité de douleurs, à un désespoir affreux, qui lui faisaient, à chaque instant, désirer la mort, comme le seul terme à ses maux.

D'après les consultations qui ont eu lieu sur sa douloureuse situation, il ne se présentait, pour lui sauver la vie & le délivrer de ses horribles souffrances, que la ressource de l'amputation. Il s'y est décidé. M. *Buchner*, Chirurgien de cette ville, l'a opérée, avec habileté, le 13 de ce mois: le patient l'a supportée avec courage: & quoiqu'il ne soit pas encore hors de tout danger, on croit, toutefois, pouvoir en espérer des suites heureuses.

Nous nous permettrons d'observer, que M. *Tiffot*, en la présence duquel cette opération a eu lieu, animé par ce zèle, cette sensibilité, cet amour de l'Humanité, auxquels on doit les ouvrages qui lui ont acquis sa célébrité, n'a pas dédaigné de s'emparer des fonctions & des petits détails qui, pour l'ordinaire, sont remis à de jeunes Chirurgiens, & par là, a beaucoup contribué à accélérer l'opération, & à assurer son succès.

Nous croyons devoir ajouter, que le dit *Falconier*, maître Charron, par une bonne conduite, & une grande assiduité à son travail, avait pu, ci-devant, faire quelques épargnes, & suffire à l'éducation de ses enfans; mais que, les suites malheureuses de son accident, l'ayant privé des secours de sa profession, lui & sa famille, n'ont pas tardé à être plongés dans la situation la plus pénible, & à être des objets dignes de la bénéficence des ames bienfaisantes.

L I V R E S.

Éloge du Roi de Prusse, par l'Auteur de l'Essai général de Tactique. in-8°. sous presse.

On trouvera cet Ouvrage, dès le 28 de ce mois, chez J. P. *Heubach & Comp.* Libraires au Pont.

M O R T S.

Suzanne Touvenon, veuve de François Louis Clavel, d'Oulens, âgée de 65 ans.

Marie de la Craufaz, veuve de Jean Pierre Marguerat, de Lutri, âgée de 85 ans.

Jean Belp, de Schwartzbourg, décédé à l'Hôpital, à l'âge de 36 ans.

Henri Hemeling, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 JUIN 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 50 minutes.

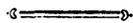
La LUNE se leve à 7 heures 40 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
21 Juin.	9. 2. au dessus	14. 9. au dessus	10. 1. au dessus	26. p. 5. lig. 5	26. p. 5. lig. 7	26. p. 5. lig. 6
22 . . .	8. 9. o	16. 8. o	13. 9. o	26. 5. o	26. 4. 9	26. 4. 9
23 . . .	11. 7. o	21. 3. o	16. 2. o	26. 5. o	26. 5. 4	26. 5. 9
24 . . .	12. 8. o	21. 4. o	16. 9. o	26. 5. o	26. 6. o	26. 6. 2
25 . . .	14. 9. o	19. 9. o	15. 2. o	26. 6. 3	26. 6. 3	26. 5. 9
26 . . .	14. 3. o	20. 2. o	16. 1. o	26. 5. 7	26. 5. 9	26. 6. o
27 . . .	13. 5. o	22. 4. o	18. 9. o	26. 5. 3	26. 5. o	26. 5. o

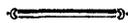
BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille, est *Fort*.



CHARADE.

Est-on Mathématicien,
Lecteur, si de mes deux premières,
On fait très-peu, ou plutôt rien?
Enfin, si de mes deux dernières
Un Géographe, en son travail,
Voulait nous donner le détail;
Pourrait-il jamais se permettre,
D'ôter mon tout, ou de l'omettre?

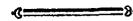


Portrait de l'Amour, d'IRIS.

Iris, je vais peindre l'Amour;
Tremblez! c'est un serpent terrible,
Un feu qui brûle nuit & jour,
Un tigre affreux, un Monstre horrible;

C'est un traître plein de noirceur.
Sous une figure enfantine,
Le scélérat nous assassine,
En caressant avec douceur.
L'image est-elle assez affreuse?
Voyez jusqu'où va ma fureur:
Oui, je voudrais, belle orgueilleuse,
Que ce Monstre odieux possédât votre cœur.

PAR L'HERMITE.



LES SOUVENIRS, fragment, traduit de l'Allemand.

Qu'il est doux de remonter, par la pensée,
vers les jours de son printemps! Avec quel ravissement, on se reporte vers les premiers tems de la vie, quand aucun remords n'en flétrit le souvenir!

Lieux chéris, qui m'avez vu naître, que votre langage est touchant! Que j'aime à vous parcourir dans ma douce rêverie! Je sens mes

larmes couler sur les traces de ma première jeunesse.

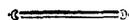
Je crois renaître en respirant l'air pur de la patrie; il me semble reprendre la fraîcheur de mes premières années. . . . Prairie riante! tu n'as pas ailleurs cet éclat, ce parfum. . . . Que cette onde limpide est différente de celle du ruisseau qui murmure dans une autre contrée! Ici la Nature m'offre un tout autre aspect; je la vois embellie de tous les charmes du *souvenir*.

Le voilà ce tilleul antique, qui servait de but à nos courses, quand, loin des maîtres austères, nous voulions nous livrer à l'oubli de pénibles études; plus loin, je revois le rocher qui nous prêtait son abri, quand l'orage de la montagne s'abaissait sur la vallée, & venait troubler nos jeux. J'y retrouve encore mon nom parmi les nombreuses inscriptions dont la voûte est chargée. . . . Je relis avec attendrissement ceux de mes jeunes compagnons. . . . Hélas! à peine ai-je atteint le midi de ma course, & déjà je survis au plus grand nombre.

Avec quelle douce joie, je gravis la colline parfumée, où je suis venu tant de fois attendre le retour de la lumière, & me remplir tout entier du spectacle de la Nature! Attiré par un charme inconnu, je presse mes pas vers le vallon qu'arrose ce canal tranquille. . . . C'est-là que m'attend le plus délicieux des *souvenirs*. . . . Doux objet de ma première pensée! ô toi! que mon cœur avait choisie! quelque-éloigné que soit cet instant du beau jour où tu accueillis l'infortuné qui t'aimait. . . . ; vois encore mes pleurs arroser cette même place où tu reposais dans les riantes soirées du printemps. . . . , ô charme & tourment du plus tendre *souvenir*! Bientôt je cède au combat des divers sentimens dont mon cœur est oppressé, & je m'attendris sur la mémoire des beaux jours que je ne verrai plus renaître.

Quand les heures rapides de la jeunesse se sont écoulées; ravissante illusion du premier amour, tu reviens encore charmer d'un *souvenir* l'âge le plus éloigné, . . . la Nature ne se flétrit jamais toute entière, pour celui qui l'a une fois connue.

Qui pourra expliquer tout le charme d'un *souvenir*? Avec quelle rapidité se renouvellent, dans un seul instant, ces tendres émotions que l'on croyait perdues à jamais! Malheur aux âmes froides & insensibles, qui ne connaissent de la vie que le présent, & qui n'ont rien à se rappeler de leurs premiers jours!



ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Ferney, près de Genève, le 19 Juin 1787.

MESSIEURS,

Votre *Journal*, le seul de son espèce en Suisse, devrait être presque entièrement consacré à des objets d'utilité & d'humanité; & j'applaudis, avec joie, au zèle que vous mettez à publier ces objets. Cela encourage de vertueux Citoyens à vous communiquer leurs observations; à vous faire part de leurs expériences utiles; à relever les abus que le préjugé laisse souvent enraciner, parce que personne ne s'occupe à le détruire: enfin, à donner à votre *Journal* le vrai degré d'utilité & d'agrément auquel vous devez aspirer, & dont il est très-susceptible. C'est d'après ce principe, que je vous prie de publier les observations suivantes. Quelques futiles qu'elles puissent paraître aux gens superficiels, je n'en persisterai pas moins dans ma façon de voir, si elle est applaudie de quelques personnes raisonnables.

L'approche des chaleurs de l'été, & les maux que cause la quantité de chiens enragés qu'elles font ordinairement naître, sur-tout dans les environs de Genève, d'où ils se multiplient en Suisse & en Savoie, me font rendre publiques quelques remarques, qu'une suite d'exemples doivent rendre plus intéressantes pour l'humanité.

L'habitude qu'on a à Genève & à Lausanne, d'empoisonner les chiens pendant les saisons dangereuses pour la rage, est la principale cause de la multitude de chiens qui sont attaqués de cette affreuse maladie, & augmente le mal que l'on cherche à éviter. La première preuve de

cette observation, est la quantité qu'il y en a annuellement dans la première de ces villes & ses environs, où le climat n'est ni plus chaud, ni plus propre à l'occasionner, que tout autre endroit de la Suisse où ces malheurs font, ou ignorés, ou très-rars: au contraire, la quantité d'eau que doivent trouver les chiens errans, semblerait devoir les préserver de cette maladie. La seconde preuve est aussi naturelle: le poison, quelque prompt ou quelque subtil qu'on puisse le faire, ne peut pas agir également sur tous les chiens; ce poison est dispersé dans les rues: le premier chien affamé qui le trouve, tenté par l'odeur de la viande hachée dans laquelle on le mêle, en mange autant qu'il le peut, & il est bien empoisonné; le second & les suivants, n'en trouvant plus que de très-petits morceaux, en mangent fort peu, & en trouvent rarement (sur-tout les gros chiens) de quoi leur donner la mort, mais toujours allez pour les rendre malades. Cette maladie, dont on ignore la cause, n'est combattue par aucun des remèdes qui lui conviendraient; elle empêche le chien de boire, de manger, & finit par le rendre enragé. J'ai vu aussi, très-souvent, des chiens, sauvés des effets du poison à force de remèdes, devenir également enragés, après avoir langui longtems. Une troisième cause de la multitude de chiens attaqués, en été, de la rage, dans les environs de Geneve sur-tout, peut encore venir, outre les causes indiquées ci-dessus, de ce que les bouchers de village, ou autres approvisionneurs qui viennent en grand nombre à Geneve les jours du marché, & qui ont presque tous des chiens, les perdent souvent par la ville; ces chiens, s'ils évitent le poison & la massue, ne sachant pas où ils sont, harcelés par les enfans, poursuivis par les chiens de la ville, s'échauffent, & sortent le plus souvent par la porte opposée au chemin qui conduit chez eux, d'où ils s'éloignent toujours davantage: alors sans ressources; ne bûvant & ne mangeant rien, ils deviennent enragés. Ce dernier inconvénient ferait si facile à lever! L'homme préposé à chaque porte de la ville, pour visiter la contrebande, n'aurait qu'à avertir ceux qui entrent avec des chiens,

de les tenir à l'attache, comme l'on fait partout, dans les tems pros crits, pour ces animaux.

Le moyen le plus sûr, sans doute, est de les assommer: mais pourquoi l'exercer à la rigueur? Pourquoi le chien chéri d'une petite maîtresse, le chien utile du boucher, le chien si cher au chasseur, le fidele gardien d'une campagne ou d'un atelier, n'en seront-ils pas plus exempts que les chiens vagabonds, ou même soupçonnés de la rage?

J'aime les chiens, mais j'aime bien davantage les hommes; & je ne plaide la cause des premiers, que parce que l'intérêt des seconds y est attaché. Je voudrais qu'à Geneve, on ne les confondit plus, & que ceux qui sont préposés pour détruire les uns, n'eussent rien de commun avec les autres; car je n'ai jamais été autant surpris & même révolté, à mon arrivée à Geneve, que de voir assommer, à mes pieds, un chien (qui heureusement, pour l'assassin, ne m'appartenait pas) par l'homme auquel je m'étais adressé la veille, pour m'informer de la meilleure auberge, & qui faisait la conversation avec une foule de pauvres voyageurs, qu'il était chargé de conduire à l'hôpital. Je fus bien plus étonné, quand je vis, quelques jours après, le même homme transformé en bourreau, & fouetter impitoyablement une jeune & jolie fille, qu'on accusait de trop de complaisance.

Il n'y a point de village en Suisse, mon pays natal & toujours chéri, qui n'ait son *écorcheur juré*. Cet homme, fait pour tuer & dépouiller les animaux, ne touche pas son semblable; & cela est juste. Pourquoi dans une ville grande, riche, bien peuplée, & sur toute autre chose, gouvernée aussi sagement que philosophiquement, ne suit-on pas un exemple aussi sage, aussi naturel?

Peut-être, Messieurs, je me suis trop étendu sur ce sujet; mais il m'a paru si intéressant pour l'humanité, que j'en aurais dit encore davantage, si je n'eusse craint de passer les bornes de votre *Journal*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOTRE ABONNÉ.

V A R I É T É S.

* Tant de gens se font étudiés à multiplier les douleurs & les supplices ; il est bien permis de s'occuper des moyens d'abrèger les uns & les autres. Ne ferait-il pas à désirer qu'une Loi fixât la maniere de tuer les animaux, & prescrivit la moins cruelle ?

On lie un cochon ; on le traîne au lieu de son supplice, dont il voit l'appareil ; on le renverse à terre ; deux ou trois bourreaux se jettent sur son corps : le rude combat qu'il a à soutenir contre ses bourreaux ; les cris perçans qu'il jette ; eh ! tout cela ne fait-il pas horreur ? Mais ce qui surprend & afflige aussi l'homme sensible, c'est de voir des enfans, des gens du peuple, quelquefois même des personnes d'un rang plus élevé, s'empresse à jouir d'un tel spectacle ; s'en faire une fête. L'illusion tragique du théâtre suffit pour nous émouvoir ; il faut au peuple plus que de l'illusion : une exécution en place publique ; la mort violente d'un animal ; ce sont ses tragédies.

Voici un moyen de tuer les cochons, plus simple & moins cruel que celui qu'on emploie ordinairement. On ouvre la porte du *toit*, le cochon se présente pour sortir, on le frappe au front avec une massue de bois, il tombe. Pour plus de sûreté, on fait suivre le premier coup d'un second, & on égorge l'animal. Le sang n'en coule pas avec moins d'abondance & n'en est pas moins fluide.

On tue le bœuf, comme chacun fait, en l'assommant ; cette maniere expose à des accidens terribles Mais il en est une moins cruelle & moins dangereuse ; c'est de porter entre deux vertèbres un coup de filet, ce que les Bouchers appellent *lancette*, & de couper la moëlle épinaire ; l'animal tombe, & on l'égorge.

* *D. Saverio Savilla*, si connu par sa belle voix, chantant dernièrement, à Naples, dans un concert où se trouvait la Famille Royale : au milieu d'un beau passage, qui transportait l'assemblée de la plus vive admiration, & oc-

caionnait le plus profond silence, expira subitement & sans le moindre effort.

B I E N F A I S A N C E.

Le 25 de ce mois, nous avons reçu L. 6 de France, d'un Anonyme, avec un billet qui nous en indiquait la destination, comme il suit. *Pour le Charron Falconnier, de la part d'un homme qui n'est point riche, & qui regrette de ne pouvoir proportionner son secours à l'intérêt que lui a inspiré cet infortuné.*

HISTOIRE NATURELLE.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Me trouvant à la campagne au commencement de Décembre 1785, j'émondai, en me promenant dans un potager, quelques branches superflues de Pommier & de Lilas, je les mis dans un pot d'eau qui était sur le poêle de ma chambre. J'oubliais & mes branches & le vase qui les contenait, lorsqu'en jetant les yeux dessus, par hazard, j'aperçus mon faisceau nuancé d'une tendre verdure, pareille à celle du printems ; j'eus soin d'en changer l'eau, & tout alla si bien, qu'à Noël, les branches du Pommier étaient en pleines fleurs, & les bourgeons de Lilas aussi avancés à proportion. Pour mieux connaître les progrès de ces derniers, j'en mesurai un le jour de l'An, qui avait au moins six pouces de long, & à cette époque, la plupart hazardaient déjà leurs grappes, & étalaient des feuilles d'un verd clair.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L I V R E S.

Eloge du Roi de Prusse, par l'Auteur de *l'Essai général de Tactique*, 1 vol. in-12. Prix 10 sols argent de Suisse, chez *Mourer*, Libraire.

Le même Ouvrage, chez *J. P. Heubach & Comp. in-8°*. 20 sols argent de France.

M O R T S.

Un enfant, mort en venant au monde.

JOURNAL DE LAUSANNE.

7 JUILLET 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 13 minutes, & se couche à 7 heures 47 minutes.
La LUNE se leve à 0 heures 40 minutes.

Observations Météorologiques.						
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
28 Juin.	15. 2. au dessus	22. 5. au dessus	18. 1. au dessus	26. p. 5. lig.	26. p. 4. lig.	26. p. 4. lig.
29 . . .	17. 1.	20. 2.	15. 8.	26. 4.	26. 4.	26. 4.
30 . . .	12. 8.	21. 4.	14. 2.	26. 5.	26. 5.	26. 5.
1 Juillet	13. 2.	20. 6.	15. 1.	26. 5.	26. 6.	26. 6.
2 . . .	12. 8.	15. 3.	14. 3.	26. 6.	26. 6.	26. 6.
3 . . .	12. 4.	17. 2.	14. 5.	26. 7.	26. 7.	26. 8.
4 . . .	12. 5.	20. 0.	14. 7.	26. 8.	26. 7.	26. 7.

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade insérée dans la dernière Feuille, est *Angleterre*.

LOGOGRIPE.

Je regne sur bien des humains,
J'emploie des milliers de mains.
Et sans cesse, à mes Loix, la jeunesse fidele,
En adoptant mes goûts, montra pour moi son zele.
Dépouillé de mon chef, d'un vol ambitieux
Je m'éleve, en chantant les Héros & les Dieux.
Remis dans mon entier, & surpris par derriere,
Je suis un grand chasseur, supplanté par son frere.

* TRADUCTION D'UNE EPIGRAMME LATINE.

La Lune est de la Femme un simbole fidele;
Elle rougit, pâlit, croit, court la nuit comme elle,
..... les erreurs de son cours;
Tout convient au beau sexe, excepté l'inconstance.
Savez-vous en cela quelle est la différence?
Lune tous les mois change, & Femme tous les jours.

TESTAMENT DE COLINETTE (*).

L'an mil sept cent quatre-vingt sept, & le premier de Mai, par devant moi M**, Notaire soussigné, a comparu *Colinette*, attachée au service de Mlle **: laquelle *Colinette*, jouissant de toutes ses facultés, comme il a paru à moi Notaire, a déclaré qu'elle fait son testament comme suit :

Je legue à ma Maitresse *Annette*,
Qui me choyait si tendrement,
Et chaque nuit, comme un Amant,
Me recevait dans sa couchette.
Je lui legue mes biens Dotaux,
Acquêts, Conquêts, Paraphernaux,
La fais ma seule Légataire;
Et de ce legs ne veux distraire
Que la place que, chaque nuit,
J'allais occuper dans son lit,
Et que je legue... à mon Notaire.

Fait ce 1 Mai 1787.

Signé, COLINETTE.

(Plus bas) M**, Notaire.

(*) Mademoiselle *Annette* de T**, ayant perdu sa chienne favorite, qu'elle mettait coucher, chaque nuit, avec elle, on lui a adressé cette plaisanterie, que nous ne plaçons ici que pour faire variété.

(Note des Rédacteurs.)

R r

ÉLOGE DU ROI DE PRUSSE, par l'Auteur
de l'Essai général de Tactique.

Il n'est peut-être point de genre de littérature plus insipide que celui des Eloges; il n'offre guere au Lecteur instruit, qu'une espece d'Orateur qui se démene & se presse les flancs, pour enfanter des phrases bien rondantes, dans lesquelles il s'efforce d'enfler ce qui est petit, & de faire paraître plus grand ce qui n'a pas besoin de l'être: ils doivent peindre des hommes, & ils en font des Héros; la vanité de l'Orateur perce au travers des louanges prodiguées au mort; on voit qu'en élevant un monument au grand homme, ils veulent qu'on admire l'Athlette qui le soutient.

Tel n'est pas l'Art de l'Auteur de la Tactique, & il avait assez de génie, pour sentir qu'il n'en avait pas besoin. Digne de connaître & de juger Frédéric, il le peint & le juge avec candeur. Il ne tait point ses fautes; il ne les pallie point: il se borne à les présenter dans leur véritable jour, & c'est presque toujours le moyen de les faire juger avec indulgence.

Il ne se travaille point pour lui prêter de la grandeur dans les sentimens, de la modération dans les succès, du courage dans l'adversité; il se borne à le citer. Veut-il peindre sa noble modestie, il rappelle ce qu'il a dit de son Pere dans les Mémoires de Brandebourg. "C'est à ce Prince, dit Frédéric, que la Prusse a l'obligation du fonds de son armée, & par-là, de tous ses succès; & si cette armée est devenue si formidable depuis, il faut encore lui en attribuer le mérite, comme c'est à la vertu d'un gland qu'on redoit toute la force d'un chêne".

Veut il montrer sa loyauté dans ses procédés politiques, il nous le présente allant au-devant du Maréchal de Belle Isle, qui venait pour sonder habilement ses dispositions avant la paix de Breslau, & lui disant, avec une franchise guerrière à laquelle il ne s'attendait pas: "Pensez à vous, M. le Maréchal, ma partie est gagnée, & je fais la paix".

Il prend un autre ton, lorsqu'il le veut & qu'il le faut. Ainsi, lorsqu'il le compare à

César, il dit: "Rien n'est peut-être plus imposant, que de voir un grand homme renouvelant, par son exemple, le prodige d'un autre grand homme qui a vécu à des milliers d'années de lui, & qu'une longue suite de générations n'avait pu reproduire; tout semble s'effacer & s'anéantir, dans l'immense intervalle qui les sépare, & l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout sur des ruines, & se donnant la main à travers le désert des siècles. Frédéric est dans ses camps, comme César était dans les siens; il agit, il parle, il médite; il compose pour ses Généraux un Ouvrage où le génie & l'expérience se tiennent, & où il leur donne just qu'à la noble leçon de ses fautes".

Mais ce ton n'est pas celui que semble préférer l'Auteur de la Tactique; il se plaît davantage à rapporter des traits de caractère, des élans de l'ame qui la développent, & en prouvent le ressort & la force: ainsi, après la bataille sanglante de Kollin, il se plaît à répéter ce que Frédéric écrivit à Milord Marshall. "La fortune m'a tourné le dos ce jour-là; elle est femme, & je ne suis pas galant". C'est dans cette Lettre, ajoute l'Auteur, qu'il s'attribue, d'une manière si grande & si simple, la perte de la bataille. "Dans le vrai, je devais prendre avec moi plus d'infanterie. Les succès, mon cher Lord, donnent une confiance nuisible". C'est bien dans ces cas, qu'on peut s'écrier avec M. de G: Qu'oserais je mettre à la place de ces traits précieux, & quel maladroït pinceau que celui qui oserait peindre Raphaël & Rubens, quand ils ont fait leur portrait eux-mêmes?

Combien on s'intéresse à Frédéric, lorsqu'on nous le peint environné de quatre armées; perdant Schweidnitz; menacé dans son camp par une conspiration! "Cette grande ame parut une fois brisée par le malheur". Il passa les mois de Décembre & de Janvier dans Breslau, triste, solitaire, renfermé, n'allant pas même à la parade; portant du poison sur lui pendant une partie de la campagne. Il y a quelque chose de si noble & de si touchant dans ce spectacle d'un grand homme, ployé

sous les adversités, & qui sentant que son génie ne peut plus lutter contre le destin, se ménage, en silence, une ressource dans sa dernière infortune, & un chemin pour sortir de la vie.

Jusqu'à ses derniers jours, il intéresse. On aime cette anecdote, que l'*Auteur* ne laisse point échapper. Peu de temps avant sa mort, un Officier Français, avide de l'apercevoir seulement, & d'emporter ce grand souvenir, pénètre dans les jardins de son palais; il s'avance pas à pas, & à la faveur d'une palissade, il voit, près de l'appartement du Roi, sur les marches du péristyle, un homme seul & assis, vêtu en uniforme, & à demi recouvert d'un manteau; coiffé d'un chapeau à plumets; une seule de ses jambes était bottée; l'autre était allongée, & il paraissait en souffrir; il caressait un chien, & il se ranimait aux rayons du soleil levant. Cet homme était *Frederic*!

On peut dire que peu d'Eloges peuvent être comparés à celui-ci; mais qu'il est bien moins d'hommes encore qui méritent mieux que *Frederic*, l'Eloge qu'on vient de consacrer à sa mémoire.



É C O N O M I E. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Tentare prius quam experire sapientis est.

On trouve dans la *Bibliothèque Physico Economique*, année 1787, T. II, p. 93, une méthode pour sécher le trèfle, la luzerne & le foin, de manière à ne pas perdre les feuilles & les fleurs de ces plantes. Je viens, Messieurs, d'appliquer cette méthode non-seulement aux prairies artificielles, mais encore aux prés naturels; & je crois rendre service aux Agriculteurs, en leur rappelant ce procédé, & en faisant connaître les avantages que j'y vois pour l'économie rurale.

PROCÉDÉ. — On se procure des piquets de sapin, ou autre bois, de deux pouces de diamètre, & très-pointus par un bout; leur longueur peut varier, mais il ne faut pas qu'ils aient plus de cinq pieds. Ces montans sont percés par des trous, en tous sens, & placés à quinze pouces les uns des autres. On passe

dans ces trous de grosses baguettes de coudriers, d'environ quatre pieds de long, en sorte que ces piquets, avec leurs baguettes, ressemblent assez aux perchoirs des dindons. A mesure que l'on fauche, on fiche solidement ces piquets en terre, & on place l'herbe sur les baguettes, en la prenant avec une fourche au moment qu'elle tombe sous la faux.

Il faut, pour suivre trois faucheurs, un homme qui plante les piquets, & un enfant qui les charge. Lorsqu'il fait très-beau, on ne les charge que fort peu, & on étend le foin sur les baguettes autant que possible, afin de hâter la dessiccation de l'herbe, en permettant au soleil & à l'air, de pénétrer au travers. Dans les temps de pluie, on peut, sans danger, charger davantage les piquets, de manière à leur donner la forme d'une petite meule. Cette herbe ainsi placée, y reste, sans la retourner ni la toucher, jusqu'à ce qu'elle soit sèche. La charge de cent piquets, équivaut à un char de foin.

Toutes sortes de bois peuvent être employés à la construction de ces piquets, & un homme peut facilement en préparer trente dans un jour. On les serre facilement après la récolte, en faisant des paquets séparés des baguettes & des montans.

Les avantages de cette méthode sont, 1°. d'empêcher la perte des feuilles & des fleurs des plantes, parce qu'elles ne souffrent aucune des secousses qu'elles éprouvent dans la méthode ordinaire, ce qui la rend d'un usage précieux, & même indispensable, pour les prairies artificielles. 2°. On peut faucher quel temps qu'il fasse, parce que l'herbe étant toujours exposée à l'air, & placée de manière que l'humidité ne puisse s'y arrêter, depuis le moment qu'on la fauche jusqu'à celui où on la recueille, ne risque pas de s'échauffer, ni de pourrir. Il est même plus avantageux, dans les temps pluvieux, de faucher une herbe épaisse, & de la placer sur ces piquets, que de la laisser sur plante où elle se verse & se pourrit, comme je l'ai éprouvé à la fin du mois dernier. 3°. Le fanage se réduit ici à une seule opération, au lieu que par la méthode ordinaire, il faut

épancher le foin, le tourner, le retourner, & même le mettre en *chiron* avant de le ferrer, comme font tous les bons Agronomes.

Dans les grandes chaleurs, comme le terrain est fort sec & chaud, il est possible que l'herbe se sèche un peu plus vite par la méthode ordinaire: cependant, j'ai recueilli, par cette nouvelle méthode, de l'esparcette en moins de vingt-quatre heures. Elle fut fauchée le soir, & le lendemain, après midi, on la ferra. 4°. Enfin, on obtiendra le but que se propose l'Auteur Anglais, par la méthode indiquée dans votre N°. 30; celui de conserver la couleur verte au foin: il ne faut, pour cela, que charger un peu plus les piquets, l'herbe séchera moins vite, & celle de l'intérieur sera parfaitement verte. Ce moyen pourra être employé, si on n'est pas pressé de recueillir.

Je remarquerai, en même temps, quelques inconvéniens de cette méthode Anglaise. C'est, premièrement, qu'il faut faucher pendant la chaleur: or, l'on fait qu'alors l'herbe, desséchée, glisse sous les faux, & se coupe difficilement; & l'expérience nous apprend qu'il est plus avantageux de faucher à la rosée, & de recueillir dans le milieu du jour. Secondement, on ne peut jamais faucher pendant la pluie, ni même employer cette méthode, quand la saison est pluvieuse. Troisièmement, enfin, combien de paille ne faudrait-il pas pour couvrir dix à douze chars de foin, que six faucheurs peuvent mettre bas dans un jour? Et d'ailleurs, les bonnets des gerbiers, qui sont le seul moyen qu'on peut employer pour garantir les petites meules de toute humidité, demandent un temps considérable pour les construire; & ce temps que l'on ne regrette pas pour le bled, on doit le regretter pour le foin, parce qu'il faut un bien plus grand nombre de ces bonnets. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, BERTHOUT VAN BERCHEM, pere.

GRAMMAIRE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je me suis amusé, Messieurs, du *Dialogue*,

en *Patois du Pays-de-Vaud*, inséré dans votre N°. 29. La variété des Dialectes de notre Pays me paraît très-intéressante; on y trouve des rapports avec ceux des peuples voisins: ainsi, le Savoyard tient davantage à l'Italien, quoique tous ces *Patois* aient conservé l'original de la langue primitive, que les Celtes nous ont transmise de l'Arabe Caldéen. Votre *Hermite* nous rendrait un grand service, s'il donnait une partie de son loisir à un dépouillement des Ouvrages volumineux de M. *Court de Gebelin*, pour la partie qui établit ces rapports, d'une manière abrégée, succinte, & même dans l'ordre & le style de Dictionnaire: enfin, qui puisse être plus à la portée de nos campagnards, même de celui qui vit dans les montagnes, que les savantes Dissertations de la plupart de nos Auteurs.

On trouverait que dans l'Arabe, la lettre *D* précède toujours l'*I*, comme dans le *Patois*, ainsi *D.Jor* est en même temps Caldéen & *Patois*, &c. Vous reconnaîtrez bien là le mot *Jour*. La *Nuit* se dit, dans les deux langues, *Nya*; le *Soir*, *Sher*; l'heure du *Diner*, *ora Deinou*, ou *Aura Deinou*. *Aur*, dit *Or* & *Aurore*. *Coffa*, quelque chose de sale; *Pé* ou *Pay*, des Cheveux, &c.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

Pendant le courant du mois de Juin, il est né à Lausanne sept garçons & six filles.

On y a béni douze mariages.

Paiement des rentes à Paris, 6 derniers mois. *Toutes lettres*.

M O R T S.

Susanne Vully, femme de Gédéon Besançon, de Lutry, âgée de 51 ans.

Jean Jacob Lemat, fils mineur.

Un enfant mort en naissant.

M. Guillaume Calderwood, Gentilhomme Ecossois, Lieutenant Colonel au service de Sa Majesté Britannique, âgé d'environ 40 ans.

ERRATA ou Additions. Page 146, seconde colonne, pénultième ligne, 20 sols argent de France, lisez argent de Suisse.

JOURNAL DE LAUSANNE.

14 JUILLET 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 19 minutes, & se couche à 7 heures 41 minutes.
La LUNE se leve à 7 heures 10 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
5 Juillet	13. 3. au dessus 0	20. 8. au dessus 0	15. 7. au dessus 0	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 7	26. p. 6. lig. 1
6 . . .	13. 8. 0	21. 2. 0	14. 8. 0	26. 5. 8	26. 5. 3	26. 5. 0
7 . . .	13. 2. 0	20. 3. 0	14. 8. 0	26. 5. 0	26. 4. 9	26. 4. 9
8 . . .	15. 5. 0	17. 5. 0	12. 8. 0	26. 7. 0	26. 5. 0	26. 5. 3
9 . . .	14. 0. 0	15. 8. 0	12. 0. 0	26. 6. 0	26. 6. 5	26. 6. 5
10 . . .	12. 0. 0	17. 2. 0	13. 0. 0	26. 7. 0	26. 5. 1	26. 7. 0
11 . . .	13. 0. 0	16. 8. 0	12. 8. 0	26. 6. 5	26. 6. 0	26. 6. 0

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille, est *Mode*.

TARARE, Opéra en cinq Actes, par M. DE BEAUMARCHAIS, in-8°, & se trouve chez MM. La-Combe & Bon-fils, Libraires.

On a vu dans divers Journaux, des extraits de cet Opéra; il serait donc assez déplacé d'en donner un ici. Il serait trop vague s'il était court, & il n'entrerait point dans notre plan, si nous lui donnions l'étendue qu'il doit avoir. Nous nous bornerons à en exposer un précis, pour en pouvoir citer quelques traits, qu'on ne trouve point dans les papiers publics qui en ont fait mention, & qui en donneront une idée suffisante à ceux qui ne le connaissent point encore.

Le Prologue présente un spectacle imposant; c'est la Nature au milieu des vents déchainés, auxquels succède le doux Zéphire. Bientôt on voit descendre le Génie du feu, qui, au milieu des ombres, parle à la Nature; il impose ses mains sur deux Ombres, & dit à l'une d'elles:

Sois l'Empereur, Atar; despote de l'Asie;
Regne à ton gré dans le Palais d'Ormus.

Il dit à l'autre:

Et toi soldat, formé de parens inconnus,
Gémis long-temps de notre fantaisie.

La Nature dit ensuite aux deux Ombres:

Enfans, embrassez-vous: égaux par la Nature,
Que vous en ferez loin dans la société!
De la grandeur altière à l'humble pauvreté,
Cet intervalle immense est désormais le vôtre:
A moins que de *Brama* la puissante bonté,
Par un décret prémédité,
Ne vous rapproche l'un de l'autre,
Pour l'exemple des Rois & de l'humanité.

Ces vers font le but moral & le précis de l'Opéra. Il est fondé sur la haine que ressent le Roi d'Ormus Atar, contre le pauvre, mais le vertueux soldat Tarare; & quelle est la cause de cette haine? Atar le dit dans ces deux vers:

Qui, moi? je souffrirai qu'un soldat ait l'audace,
D'être toujours heureux, quand son Roi ne l'est pas.

Il fait enlever *Astafie*, femme de *Tarare*, pour troubler son bonheur, & avoir le plaisir de le faire gémir. Un Eunuque, ami du soldat, confidant du Monarque, veut plaider sa cause, & *Atar* le menace de la mort. "La mort, toujours la mort", répond l'Eunuque,

Ce mot éternel me désole,
Terminez une fois mon sort;

Et puis cherchez qui vous console
Du triste ennui de la satiété,
De l'oisiveté,
De la Royauté.

Astafie est enlevée: *Tarare* pleure; veut se venger: il demande au Roi, qui jouit de sa douleur, le pouvoir de chercher & de punir le ravisseur. *Atar* le lui permet: mais après l'avoir raillé d'une manière barbare sur sa sensibilité,

Quoi! soldat, tu pleures une femme!
Ton Roi ne te reconnaît pas.

Il lui offre un Serrail, &c. Nous évitons les détails. — Il suffit de savoir qu'*Astafie* est dans les mains du Roi, & qu'elle rejette ses vœux; que *Tarare*, instruit qu'elle est dans le ferrail, y pénètre; que l'Eunuque le cache; le déguise; le fait passer pour un Muet noir; que le Roi, pour punir *Astafie* de ses mépris, veut qu'elle épouse ce Muet; que pour échapper à ce malheur, elle persuade à sa suivante, *Spinette*, de prendre sa place; que *Tarare*, introduit près d'elle, reconnaît à sa voix qu'elle n'est point *Astafie*; qu'il lui parle; qu'au milieu de leur Dialogue, des soldats viennent saisir *Tarare* qui a été reconnu; qu'il est condamné à mort, ainsi qu'*Astafie*. Deux files de Prêtres l'environnent, l'une portant la banière de la mort, l'autre de la vie. C'est au milieu de ce spectacle imposant, qu'*Atar* dit au Grand Prêtre:

Pontife! décidez de leur sort.

Le Pontife répond:

Ils sont jugés: levez l'étendard de la mort,
De leurs jours criminels la trame est déchirée.

Atar voit, avec rage, qu'ils vont mourir contens, dans les bras l'un de l'autre. — *Astafie* lui dit:

O tigre! mes dédains ont trompé ton attente,
Et malgré toi, je goûte un instant de bonheur;
J'ai bravé ta faim dévorante,
Le rugissement de ton cœur.

Pour prix de ta lâche entreprise,
Vois, *Atar*, je l'adore, & mon cœur te méprise.

Les soldats, instruits du sort qu'on prépare à *Tarare*, accourent au moment où on allait le frapper; ils menacent, & demandent sa grace. *Atar* la leur accorde, en expirant de rage. — *Tarare* refuse d'abord le Trône,

Le Trône est pour moi sans appas,
Je ne suis point né votre Maître;
Vouloir être ce qu'on n'est pas,
C'est renoncer à tout ce qu'on doit être.

Il accepte enfin; le peuple & les soldats montrent leur joye sans frein: des nuages les couvrent, & l'on en voit sortir la *Nature* & le *Génie* du feu. — Celui-ci s'écrie:

Nature! quel exemple important & funeste!
Le soldat monte au Trône, & le Tyran est mort!

La *Nature* répond:

Les Dieux ont fait leur premier fort,
Leur caractère a fait le reste.

Ce morceau renferme encore le but moral de cette pièce où l'on trouve quelques vers faibles, quelques calembourgs; mais de l'intérêt, de l'action, & beaucoup de spectacle.



EDDA, ou *Monumens de la Mythologie & de la Poésie des Anciens Peuples du Nord*, par P. H. MALLET, ci-devant Professeur à Copenhague, &c. Troisième édition, revue, corrigée, & considérablement augmentée, in-12. Et se vend chez MM. Barde, Manget & Comp.

L'*Edda* est le seul monument qui nous reste de la Religion Celtique, l'une des plus anciennes & des plus étendues de toutes les diverses Religions qui ont régné successivement, ou à la fois, sur la terre. Il est un extrait des Poésies des Anciens Druides; le temps & des superstitions nouvelles, plus ardentes, plus intolérantes, les ont détruites dans tous les lieux où elles étaient autrefois respectées, excepté dans quelques pays du Nord, où le Christianisme a pénétré plus tard, & dans un temps peut-être où il avait perdu, en partie, cette ferveur destructrice, qui a fait disparaître tant de monumens antiques & précieux. Cet extrait fut fait par un Islandais, qui voulut en faire un cours de Poésie, à l'usage de ses compatriotes qui se destinaient à la profession de Poètes ou Scaldes, & s'est conservé dans plusieurs manuscrits. Il est divisé en deux parties principales: l'une, est un court abrégé de la Mythologie des Celtes; l'autre, est une espèce de Dictionnaire raisonné des mots employés le plus souvent par les Poètes.

La plus intéressante, pour l'homme qui réfléchit, est sans doute la première, parce qu'elle nous aide à connaître les mœurs des peuples qui suivirent cette Religion; qu'elle nous développe la cause d'événemens qui, sans elle, nous paraîtraient incroyables; qu'elle nous découvre la source ignorée d'un grand nombre de préjugés qui nous subjuguent encore, & quelquefois l'origine de quelques dogmes reli-

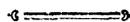
gicux. Donnons-en quelques exemples; c'est à eux que nous bornerons notre extrait.

Gylfe, Roi de Suede, étonné du respect qu'avaient ses sujets pour des Asiatiques, qui s'étaient réfugiés parmi eux, voulut connaître à quoi ils devaient ce respect superstitieux. Il prit la forme d'un vieillard, vint les consulter, & leur faire des questions. Il découvre trois trônes élevés, & sur chacun un homme assis: l'un est *Har*, c'est-à-dire, le sublime; le second est *Jafubar*, l'égal du sublime; & le dernier *Tredie* ou le troisième: on a cru voir, dans ces trois personnes, une image de la Trinité. *Gylfe*, sous le nom de *Gangler*, demande quel est le plus ancien des Dieux; c'est *Alfider*, lui dit-on; c'est-à-dire, le Pere universel, qui fut connu sous douze noms.—M. *Court de Gebelin* aurait pu trouver là les douze signes du Zodiaque, &c. Ce Dieu vit toujours; il gouverne tout son Royaume, & les grandes choses comme les petites; il a fabriqué le ciel, la terre & l'air; il a fait les hommes; leur a donné une ame qui doit vivre, & qui ne se perdra jamais, même après que le corps sera évanoui en poussière. Tous les hommes justes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé l'*Ancien*, ou le palais d'Amitié; tous les méchans iront vers le *Hela*, (la mort) & de là dans le *Nifheim*, (séjour des scélérats) qui est au bas dans le neuvieme monde. On ne peut trouver plus de ressemblance avec nos dogmes religieux; mais ceux des Celtes étaient mêlés de bien des fables. Il est singulier qu'on retrouve ici le neuvieme monde, le neuvieme ciel.

Cette ressemblance se retrouve encore dans la description de la formation du monde. Au commencement, dit l'*Edda*, il n'y avait rien, ni rivage, ni mer, ni fondement au-dessous, ni terre en bas, ni ciel en haut; un vaste abîme était tout. Les eaux des fleuves infernaux se durcissent, devinrent de la glace; un souffle de chaleur se répandit sur les vapeurs gelées; elles se fondirent en gouttes, & de ces gouttes fut formé un homme. Vous retrouvez ici le souffle de vie que Dieu souffla dans les narines de l'homme.

L'*Edda* vous fournira encore des traces des Géans qui peuplaient la terre, ce semble, avant l'homme, selon la *Genese*. Vous y trouverez un *Bergelmer* qui, pour échapper à l'inondation du sang d'*Ymer*, monta avec les siens sur une barque, & fut sauvé; l'existence du monde lumineux, ou de la lumière avant celle du soleil; l'opinion que la terre doit être un jour détruite par le feu; le serpent qui est devenu l'emblème ou l'origine du péché, &c.

Selon l'*Edda*, la nuit a produit le jour, & c'est peut-être l'origine de l'usage autrefois, presque général en Europe, de compter le temps par la nuit. Deux loups cherchent à dévorer l'un la lune, l'autre le soleil; origine de l'usage assez général de faire du bruit, pour effrayer ces monstres dans le temps des éclipses. Une vieille Magicienne a enfanté un monstre qui s'engraisse de la substance des hommes qui sont près de leur fin; source d'où l'on a tiré probablement les *Vampires*. On trouve encore dans cette étymologie, la cause du mépris que les anciens Celtes avaient pour les arts; l'origine des *Fées*, des *Succubes*, des *Incubes*, des *Sorcieres*, qui se rendent au Sabbat à cheval, & d'autres préjugés populaires qu'il serait long de rapporter ici. Cette notice est déjà trop longue; il faut la finir.



Mélanges Helvétiques de 1782 à 1786, tome premier, in-12. de 370 pages. A Lausanne, chez H. E. Vincent, Imprimeur-Libraire. Prix L. 1 .. 10f. de France, soit L. 1 de Suisse.

On connaît les succès qu'ont obtenu les *Etranges Helvétiques*, & combien la variété & l'intérêt des objets qu'elles renferment, le ton de décence & d'utilité qui les distinguent, les leur ont mérité. Néanmoins, la petitesse du format, la ténuité du caractère, la difficulté de les placer dans une Bibliothèque, faisaient désirer de les voir réimprimées avec un caractère plus lisible, & un format moins embarrassant; & c'est cette réimpression que nous annonçons sous le titre de *Mélanges Helvétiques*.

Leurs Editeurs y ont donné des soins; ils

en ont supprimé la partie du Calendrier qui devenait inutile; ils ont augmenté, corrigé plusieurs morceaux, d'après les éclaircissements & les nouvelles lumières qui leur sont parvenues depuis leur première impression; ils y ont ajouté plusieurs pièces intéressantes. Nous croyons, en conséquence, qu'on lira cet ouvrage avec un nouvel intérêt & un nouveau plaisir, d'autant plus encore, qu'on appercevra dans les augmentations, comme dans les pièces qui ont déjà paru, toujours le désir d'être utile, celui d'intéresser & d'amuser, & que ce but est rempli.

Dans l'*Avertissement* des Editeurs, on y lit que, se proposant de continuer les *Etranges Helvétiques*, ils continueront aussi ce Recueil, en donnant tous les trois ou quatre ans un volume, du même format que celui que nous annonçons.

GRAMMAIRE.

Suite de la Lettre adressée aux Auteurs du Journal, insérée dans la dernière Feuille.

D'après l'aperçu que j'ai donné, dans votre dernier N^o., on aura pu voir de quelle importance serait le service que l'*Hermite* rendrait au Public, aux Etymologistes & à votre *Journal*, puisque les Ouvrages de M. de *Gebelin* sont très-volumineux.

Vous pourriez aussi inviter les amateurs, à vous procurer quelques Pièces originales dans le Patois de leur Bailliage; vous en procurer de la partie Romande du Canton de Fribourg, dont vous nous donneriez, de temps en temps, des extraits. Il en existe une à Geneve, que vous distinguerez peut-être; c'est une ancienne Chançon de l'*Escalade*, qui commence ainsi:

Ze quai lénau, lou métre de Bataille,
Que ze moquai & ze rit des canailles,
A bin favi per defanday ney
Qué étivou Patron dou Genevay.

Il me paraîtrait assez curieux de la voir traduite en Patois de Vevey. Les Variantes indiqueraient ce que j'ai d'abord avancé. Avec

de pareils documens, votre *Journal* acquerrait, sans doute, un mérite de plus, & il serait placé dans nos Bibliothèques, comme un dépôt de notre Langue primitive.

J'observerai même, que vous devez vous hâter de suivre mes conseils, parce que tout se francise; que le Guêt même commence à annoncer avec grace, & autant qu'il lui est possible, du ton de la bonne Société, qu'il a *Sonné*, au lieu d'heurler, comme jadis, le bon vieux mot *Feri*.

Je pense que l'*Hermite*, en travaillant d'après *Gebelin*, pourra vous dire, pourquoi, même dans les temps les plus reculés, on a évité de se marier dans le mois de Mai. Il était donné à des mœurs corrompues, d'attacher un opprobre à ce mois.

Les Anciens, croyant qu'Avril (*) & Juin (**) étaient des mois heureux, s'en prévalaient pour les Nuptiales: ainsi, on disait des filles qui se mariaient en *Mai*, qu'elles n'avaient pas pu attendre.

On peut voir dans *Plutarque*, combien est ancienne la coutume qu'observent nos Paysannes d'entrer, en filant, dans la maison de leur époux, & celle de la bonne vieille qui jette du froment sur la tête de l'épouse, lorsqu'elle met le pied sur le seuil de la porte; d'où est venu la coutume appelée, dans nos villes, la *Piera à la Barnada*.

On trouvera dans *Gebelin*, d'où vient que *Barnada* désigne une bonne vieille; du mot *Barn*, qui veut dire grenier à bled, & *adu*, secours, aide, ou du mot *Da*, Donner.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) *Avril*, dédié à *Vénus Aphrodite*, Déesse de la Fécondité.

(**) *Juin*, dédié à *Junon Lucina*, Déesse qui présidait aux accouchemens.

M O R T S.

Judith Décastel, femme de Jean Pierre Borgeaud, de Pully, âgée de 56 ans.

Bernard Haury, de Hirschtal, Bailliage de Lentzbourg, âgé de 76 ans.

Noble Demoiselle Jeanne Ursule De Loys, de Lausanne, âgée de 68 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 JUILLET 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 24 minutes, & se couche à 7 heures 36 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure 6 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	4 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	4 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.	
12 Juillet	12 o. au dessus	15. 8. au dessus	15. 0. au dessus	26. p. 4. lig.	26. p. 5. lig.	6	26. p. 5. lig.	3	0
13 . . .	13. 8.	16. 8.	13. 8.	26. 4.	7	26. 0.	26. 9.	0	0
14 . . .	12. 0.	13. 6.	11. 8.	26. 0.	0	26. 1.	5	26. 3.	6
15 . . .	11. 8.	17. 0.	13. 1.	26. 4.	7	26. 4.	8	26. 5.	0
16 . . .	14. 1.	16. 7.	14. 8.	26. 7.	0	26. 6.	1	26. 6.	8
17 . . .	14. 1.	19. 1.	15. 1.	26. 7.	1	26. 4.	7	26. 4.	8
18 . . .	13. 2.	18. 0.	13. 9.	26. 5.	0	26. 4.	9	26. 8.	1

BELLES-LETTRES.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Peut-être les observations suivantes, sur ce qui a pu contribuer à faire envifager le mois de Mai, comme malheureux pour les cérémonies nuptiales, feront lues, avec plaisir, par quelques-uns de vos Lecteurs.

Dans les tems les plus anciens, ce mois était le dernier de l'année, & conséquemment, désigné pour les fêtes des morts, les expiations & purifications; cérémonies qu'il conserva en grande partie dans la Grece, lorsque le Calendrier y prit une marche plus rapprochée de celui que César nous a transmis, parce que le peuple tient à ses coutumes, & que, comme on le fait, l'on ne parvient qu'avec peine à y apporter des changemens.

Le commencement de Mai a donc continué à être consacré aux expiations. Il s'ensuivait, que la nature des cérémonies qu'on observait

à cette époque, les pleurs qu'on y répandait, les gémissemens qui s'y faisaient entendre, toutes les apparences de la pénitence dans le maintien & l'habillement, contractaient trop avec les ris & les jeux, dont le Dieu Hymen devait être accompagné, pour qu'on y célébrât déceimment des mariages. Venait ensuite les sacrifices aux Dieux Infernaux, où l'on y menait en procession, d'une maniere lugubre, des animaux noirs, regardés comme de mauvais augure par ceux qui les rencontraient fortuitement.

Le désir ardent que les Peuples avaient de faire leur paix avec la Divinité, portait souvent la superstition à des atrocités abominables; le sang humain n'était pas épargné, même chez les Peuples les plus policés de la Grece; les Athéniens, les Milésiens, &c. croyaient pouvoir solder ainsi le compte de leurs iniquités.

Venait ensuite le tems destiné aux purifications; c'était celui où l'on approche des chaleurs, lesquelles auraient rendus leurs temples infects après tant de sacrifices. En conséquen-

ce, on les fermait, on les dépouillait de tous leurs ornemens ; tout y était nettoiyé avec le plus grand soin ; les draps & linges, à l'usage de la Divinité & de ses Ministres, étaient bien lessivés. *Minerve*, protectrice d'Athenes, dont la pudeur ne s'est, dit-on, démentie que vis-à-vis de *Paris*, était obligée de céder sa chemise à des femmes, qui étaient alors admises dans le temple, & la recouvraient d'un grand linceuil. Ces jours là étaient très malheureux ; la Divinité ne pouvant être invoquée ni de près, ni de loin, elle ne pouvait protéger son peuple. *Plutarque* observe, que l'arrivée d'*Alcibiade*, dans de pareilles circonstances, devait lui être très-funeste, puisqu'il était impossible à la Déesse de l'accueillir d'un doux sourire.

J'ajouterai, à l'occasion des purifications, qu'il me paraît que cette coutume a été conservée dans la Religion Romaine ; c'est dans le mois de Mai qu'on répare les Autels ; qu'on les nettoie avec soin, afin que tout soit dans le plus grand ordre & de la plus grande magnificence, pour la fête-Dieu, qui se célèbre ordinairement les premiers jours de Juin.

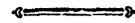
On doit croire qu'une fête aussi solennelle, indique le commencement de l'Année Religieuse, & que le Calendrier Ecclésiastique n'a subi aucun changement, depuis les tems les plus anciens. On pourrait peut-être inférer de-là, que le Monde fut créé au commencement de Juin, ou du moins, que ce fut celui de la sortie de l'Arche.

Les *Madones* reçoivent aussi, dans le mois de Mai, des robes & des habillemens neufs, ou du moins plus propres.

Je me souviens d'avoir vu, sur le pont de Lucerne, un jeune Sacristain qui vergettait & frottait très-vigoureusement un Sainte-Vierge : quoi ! m'écriai-je, vous traitez aussi cavalièrement une Vierge qui mérite toutes vos adorations ? & ne faut-il pas, repartit le petit drôle, d'un ton leste, enlever le noir de la fumée des lumieres, que l'on a brûlé pendant tout l'hyver devant elle, &c. La différence de toilette entre *Minerve* & *Marie*, ne put què me paraître très-grande.

La Religion Romaine nous a conservé beau-

coup d'autres cérémonies. Les quatre fêtes qu'elle chôme annuellement, à l'honneur de la Vierge, appartaient ci-devant à des Déeses. La première, en Février, la *Chandeleur*, est sans doute celle des flambeaux, que l'on allumait pour aider *Cerès* à chercher *Proserpine*. *Cerès* pourrait aussi revendiquer celle d'Août. Je crois que celle de Mars appartenait à *Vesta* ; celle de Septembre est incontestablement celle de la bonne Déesse, que l'on croit être *Cibelle*.



É C O N O M I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

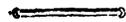
Lausanne, le 9 Juillet 1787.

MESSIEURS,

Chacun fait à quelle extrémité se trouve réduit souvent le paysan pauvre sur la fin de l'hyver, quand le fourrage commence à lui manquer pour la nourriture de son bétail.

On s'est avisé en *Angleterre* & ailleurs, de nourrir le bétail, en hyver, avec des raves ; cette méthode a très-bien réussi, & le Paysan peut faire, d'une manière plus assurée, une provision suffisante pour ses bestiaux. Mais depuis peu, on a employé, au même usage, avec un grand succès, les Carottes jaunes, communément appelées, dans ce pays, du nom de *Racines*. Elles ont, par leur dureté, le grand avantage de ne pas se pourrir. Les vaches, qu'on nourrit de ces Racines, donnent du lait en plus grande abondance, & plus longtemps, qu'elles n'auraient fait sans cela ; de plus, le beurre est de meilleur goût.

J'ai l'honneur d'être, &c.



P H Y S I Q U E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevay, le 10 Juillet 1787.

MESSIEURS,

Samedi dernier, à 9 heures 10 minutes du soir, la foudre est tombée sur le clocher de

l'Eglise Paroissiale de cette ville, & s'y est introduite par la partie la plus élevée d'une petite tour à l'Est, qui, avec trois autres de la même structure, sert au couronnement de l'édifice. Elle a laissé des traces de sa marche, pendant tout son cours, jusqu'à l'orgue adossée contre la tour principale, à laquelle elle est unie par une grosse barre de fer; l'on voit qu'elle a cherché les corps métalliques, & que lorsqu'elle n'en a point rencontré, elle a néanmoins laissé des marques de son passage sur les corps intermédiaires.

Ces vestiges ont donné lieu à diverses explications erronées, qu'il serait peut-être assez inutile de réfuter ici; mais je me permettrai d'y observer, à cette occasion, que, puisque l'on peut remarquer, jusque dans les lieux les plus reculés de notre Suisse, un empressement général à y suivre les modes, même les plus ridicules, des Nations étrangères, l'on a droit de s'étonner, de n'y voir, que très-rarement, adoptés leurs établissemens & leurs usages utiles. Les Para-tonnerres, par exemple, n'y sont point assez multipliés, ni assez généralement connus, quoique cependant, NOTRE AUGUSTE SOUVERAIN, & quelques particuliers, ayent donné un exemple respectable, en en faisant établir. Puissé-je, en consignand cette observation dans votre *Feuille*, engager mes compatriotes à mettre à l'abri des ravages terribles de la foudre, par une précaution aussi facile que peu dispendieuse, & leurs foyers, & leurs personnes!

J'ai l'honneur d'être, &c.

V A R I É T É S.

EXTRAIT d'une Lettre de Chamonix, du 8 Juillet 1787.

Le 26 Juin, à dix heures du soir, *Alexis Tournier* & *Jean Michel Cachat des Plans*, sont partis de *Chamonix* pour se rendre à *Cormayor*, en passant par la plaine du *Tacul*, & y sont arrivés le lendemain à six heures du soir.

Le 28, *M. Exchaquet*, Directeur général des fonderies du haut Faucigny, étant parti de *Chamonix* à deux heures & un quart du matin,

accompagné de deux guides, *Marie Conté* & *Jean Michel Tournier*, est arrivé à deux heures & demie au sommet du *Tacul*, s'y est arrêté pendant environ deux heures pour se reposer, & à huit heures du soir, est arrivé à l'auberge de *Cormayor*.

Ce passage du *Tacul* était regardé comme impraticable, depuis que ce Glacier a beaucoup augmenté: cependant, *M. Exchaquet* ne l'a pas trouvé difficile, mais il faut avoir le beau tems pour faire cette route. — Le *Tacul* offre dans son point le plus élevé, une plaine de neige, admirable pour faire des observations.

Le 4 de ce mois, trois guides, nommés *Jacques Balmat*, *Jean Michel Cachat* & *Alexis Tournier*, partirent dans la soirée, pour aller coucher sur la Montagne de la Côte, qui est vis-à-vis du Prieuré. Le 5, à deux heures & demie du matin, ils se mirent en route pour parvenir au sommet du *Mont-Blanc*, par le même passage que le Docteur *Puccard* & *Jacques Balmat*, ont découvert l'année dernière: enfin, à trois heures du soir, ils arriverent au sommet de la montagne, où ils ont planté un drapeau noir, que l'on voit distinctement depuis la vallée, &c.

TRADUCTION en Patois du Pays-de-Vaud, d'un morceau du Roman du Ministre de Wakefiel, Tome I, page 7.

Il serait inutile de dissimuler la satisfaction que j'avais, quand je voyais mes petits autour de moi: mais celle de ma femme était encor, pour ainsi dire, plus grande que la mienne, quand ceux qui nous faisaient visite, venaient à dire: "En vérité, vous êtes les plus beaux enfans de tout le pays! Ah! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits; assez beaux, s'ils sont assez bons; car beau est, qui

Ne fervetra rin det catfi la dzouye qu'avé, quand vayé mets petits daiveron met: mà la dzouye det ma féna étai, faut te deret, encora pllie granta quiè la minna, quand lets dzins que venient nos trova set mettiont à deret: "Certa, Tanta *Primmaroufa*, vos ai lets pllie biaux infans det tot lo pa-i. Medai! vesu, se le de-fai, sont comin lo bon Dieu lets a fé; prao biaux, se sont prao bons; car biau est, que bin fa". Adon, le desai à nourets

„ bien fait ”. En même tems, elle disoit à ses filles de tenir leur tête droite; & pour ne rien dissimuler; elles étaient effectivement fort jolies.

felliés det set teni draités; & por deret la vereta, l'é-tiont, sin l'autro, bin galéses.

ANECDOTES.

* Un particulier, bien vêtu, passant dernièrement à cheval près d'une chapelle de Méthodistes, nouvellement bâtie dans les environs de Londres, & voyant beaucoup de monde qui attendait à la porte, demanda la cause de cet attroupement: il lui fut répondu qu'on attendait l'arrivée d'un Ministre, qui devait officier, pour la première fois, dans cette chapelle. L'étranger, entendant cela, prit le parti de s'arrêter, comme les autres, jusqu'au moment du service; & quand le Ministre fut venu, il descendit de sa monture & entra. Vers le milieu de la cérémonie, il tira sa bourse, en sortit une guinée, qu'il mit dans son chapeau, & parcourut l'assemblée en le tenant à la main. Tous les assistans, animés par son exemple, grossirent, de leur mieux, sa pieuse contribution. Malgré l'irrégularité de cette façon d'agir de la part d'un étranger, le Ministre le prit fort bien, parce qu'il imputa son zèle à une conversion soudaine, & que d'ailleurs ces sortes de quêtes, faites au milieu de l'office Divin, ne sont pas rares dans les assemblées de ces sectaires. Mais l'étonnement fut général, lorsqu'au lieu de porter la récolte dans la sacristie, le prétendu Néophite s'achemina du côté de la porte. Le Ministre & les principaux membres de la congrégation, eurent beau lui crier de leur remettre son dépôt, il ne fit pas semblant de les entendre; & après avoir dit, pour tout remerciement: mes freres, vous avez donné sans contrainte, & j'ai reçu de même; il remonta sur son cheval, piqua des deux, & laissa ces bonnes gens déplorer, à loisir, la perversité du siècle.

A R T S.

Le verre est composé de terres vitrifiables, & de cendres ou de sel qu'on retire des cendres de végétaux, tels que la potasse & la

soude. Ces sels, doués d'une grande fusibilité, ont pour objet de faciliter la fusion de la terre vitrifiable; mais aussi ils contribuent à rendre le verre, dans la composition duquel ils entrent, tendre au point de perdre sa solidité, sa transparence, & de se déliter.

On trouve dans les nouveaux *Mémoires de l'Académie de Berlin*, des expériences de M. G...., sur une nouvelle fabrication d'un verre parfait, transparent, sans bulles & sans ondes, d'une couleur verdâtre, dans lequel il n'entre point de substances salines, qui, cependant, se fond plus facilement, & exige conséquemment moins de bois & de temps pour sa fusion. Ce verre est beaucoup plus dur que le verre ordinaire; il peut même servir à tailler ce dernier: comme il ne contient point de substances salines, il est inaltérable à l'air; enfin, un quintal de la matière de ce verre donne beaucoup moins de déchet.

Les procédés, pour faire ce verre, offrent économie de combustible & de temps.

LIVRES DIVERS.

Dictionnaire des Ponts & Chaussées, contenant les règles de la construction, les usages, les ordonnances de police, & les arrêts qui concernent l'entretien des grands chemins; un tableau des Chaussées que les Romains ont construites dans l'Helvétie, avec les autorités & les preuves, tirées des monumens de l'antiquité. Dédié à LEURS EXCELLENCES de la République de Berne, par H. Exchaquet, Architecte-Ingénieur des Ponts & Chaussées. — A Lausanne, chez Mourer, Libraire; & à Paris, chez La Grange, Libraire, rue St. Honoré. Prix L. 3 de Suisse, broché.

Le titre seul de cet Ouvrage, & la réputation que s'est justement acquise son Auteur, par des talens peu ordinaires, suffisent pour en démontrer l'utilité, & faire l'éloge. Néanmoins, nous nous permettrons d'observer, combien il est à désirer, pour l'avantage des Villes, des Communes, & des particuliers même, qu'il soit au plutôt répandu.

Chez le même Libraire, Mourer à Lausanne, on peut se procurer:

Tarare, Opéra de M. de Beaumarchais, à 8 f.
Guenilles Dramatiques, ramassées dans une petite ville de Suisse, 8°. 2 vol. Geneve & Paris 1787, L. 1.. 10 f.
Eloge du Roi de Prusse, par M. de Guibert, à 10 f.
(Le tout argent de Suisse.)

M O R T S.

Henriette Chapusat, femme de J. F. S. Barbezat, du grand Bayard, aux Verrières, Comté de Neuchatel, âgée de 74 ans.
Jeanne Catherine Barbaz, fille mineure.
Anne Hennard, de Cugy, âgée de 77 ans.
Jean Antoine Blanc, de Lausanne, âgé de 66 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 JUILLET 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 30 minutes, & se couche à 7 heures 30 minutes.
 La LUNE se leve à 7 heure 10 minutes après midi.

<i>Observations Météorologiques.</i>									
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.			
19 Juillet	11. 6. au dessus	16. 6. au dessus	11. 5. au dessus	26. p. 10. lig.	26. p. 11. lig.	26. p. 11. lig.			
20 . . .	11. 0.	15. 3.	12. 0.	26. 11.	26. 7.	26. 6.			
21 . . .	11. 1.	15. 1.	10. 9.	26. 5.	26. 4.	26. 4.			
22 . . .	11. 8.	12. 2.	11. 4.	26. 3.	26. 1.	26. 0.			
23 . . .	11. 7.	13. 3.	11. 1.	26. 2.	26. 2.	26. 2.			
24 . . .	11. 0.	12. 1.	10. 9.	26. 1.	26. 2.	26. 2.			
25 . . .	12. 3.	15. 9.	12. 4.	26. 4.	26. 2.	26. 3.			

BELLES-LETTRES.

É N I G M E.

ON fait, pour m'éviter, cent efforts superflus;
 Qui m'a, se tourmente sans cesse,
 Qui me perd, est dans la détresse,
 Et qui me gagne, ne m'a plus.

* LA ROSE ENLEVÉE, *Fable.*

Un enfant cultivait une rose naissante;
 Il admirait l'éclat de sa couleur,
 Et la mobilité de sa tige élégante;
 Il s'énevrait de son odeur.
 Un jour une épine cruelle
 Blessa ces téméraires doigts:
 Quo! s'écria Fanfan, sur une fleur si belle,
 Je ne puis exercer mes droits!
 Otons à cette jeune rose,
 Des baisers du zéphir nouvellement éclosé,
 Cette arme contraire aux plaisirs.
 Il élague aussi-tôt l'odieuse ennemie,
 Qui semble s'opposer à ses pressans desirs:
 Mais à peine l'épine eût-elle été ravie,
 Que par une autre main la rose fut cueillie.

Amans! qui possédez un cœur,
 Sur qui la sagesse domine,
 Gardez-vous d'ôter cette épine,
 Elle est pour vous le garant du bonheur.

GUENILLES DRAMATIQUES;
ramassées dans une petite ville de la Suisse,
in-8°. 2 vol.

Le titre de ces piéces dialoguées est modeste; mais la lecture n'en afflige pas, comme les guenilles elles-mêmes; on y revient avec plaisir. Le premier volume renferme, 1°. *Le Mendiant vertueux*, Drame en cinq Actes; le fond en est intéressant; plusieurs des détails le font encore: le dénouement laisse l'ame dans un état d'incertitude & de peine; le Dialogue y manque quelquefois de facilité. 2°. *Les Mannequins*, fonds usés, détails agréables; plan qui paraît imparfaitement rempli. Et 3°. *le Médecin de la Montagne*, qu'on lit avec plaisir, avec intérêt, & où l'on trouve de la variété & du coloris.

Le second volume renferme 1°. Le *Médecin Suisse Allemand*; c'est le même que le Médecin de la Montagne: mais il est peint ici sous des couleurs bien différentes. On l'y voit ignorant, avide, trompeur & sot; ceux qui le consultent, ont bien peu de sens; c'est une espece d'imitation du *Médecin malgré lui*: mais il y a moins d'action & de gaieté. 2°. Les *Rentes viagères*, où l'on trouve des scènes à tiroir assez plaisantes; mais le fond en est commun. 3°. Les *Pensionnaires*, jolies bagatelles bien dialoguées, où le bon sens & le naturel font paraître les airs & les tons des femmes du monde, bien ridicules. En général, ces petits Drames respirent une morale saine, & l'esprit les assaisonne. Ces quatre derniers sont des Proverbes; mais l'Auteur a laissé aux Lecteurs le soin de les chercher & de les appliquer.

Nous n'avons rien dit du *Dialogue des Anges*, qui termine le second volume; c'est une petite pièce de société, qui peut y paraître agréable & spirituelle; mais elle perd beaucoup à l'impression.

On trouve dans quelques-unes de ces *Guenilles*, des vers & des Ariettes; nous ne savons si l'Auteur les fait, ainsi que son M. de l'*Empirée*, avec autant de facilité que la prose: mais nous croyons pouvoir lui dire; écrivez en prose: il faut se borner à ce qu'on fait faire; à ce qu'on fait bien.

LES DÉLASSEMENS POÉTIQUES,

1 vol. in-8°. sous presse. Chez F. Lacombe & Bonfils à Laufanne.

Dans la foule immense des ouvrages frivoles, que multiplient, sans relâche, nos presses, l'homme de goût y cherche en vain, le plus souvent, l'utile & l'agréable. Bientôt rebuté par l'accablante & stérile fertilité de la plupart de nos Auteurs modernes, il revient, avec délices, recueillir, de nouveau, le suc nourricier & abondant, répandu dans les œuvres immortelles de nos Écrivains célèbres. *Corneille, Racine, Boileau, Voltaire*, &c. en le ravissant tour-à-tour, ne tardent pas à lui faire sentir, par une affligeante comparaison, la décadence dans

laquelle tombe notre littérature. L'abandon des grands modèles, le relâchement dans les mœurs, qui amène celui des études, & l'impatience de produire, commune à tant de personnes, avant que de s'être formées le goût, & d'avoir acquis les connaissances nécessaires, en sont les principales causes.

Il est doux, dans un tel dépérissement, de voir, de tems en tems, quelques Auteurs, guidés par une vraie gloire, s'écarter de la route que semble avoir consacré l'usage; celui dont nous annonçons la production, nous paraît mériter, à juste titre, cet éloge: nous l'avons lu avec un grand plaisir, & nous croyons être agréable à nos Lecteurs, en nous empressant à leur en donner quelques extraits; ce que nous ferons successivement. Outre diverses pièces très-intéressantes, d'un style facile & harmonieux, nous y avons sur-tout distingué deux imitations d'*Ossian*. La première est *Calthon & Clessamor*; l'autre, *Darithula*. Une marche noble, simple & hardie; des inversions douces, de la chaleur, du coloris; cette expression poétique, qui donne à tout l'âme & la vie, & semble créer, en imitant; rendent la lecture de ces deux morceaux très-agréable. Cependant, malgré le tribut d'éloges que nous donnons à cet ouvrage, nous sommes éloignés de le croire sans tache; mais *ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis*.

Voici le commencement du premier Chant de *Calthon*.

Siecles évanouis dans la nuit du passé,
Héros, de qui le bras fut à vaincre exercé,
Revivez dans mes vers, & que de votre gloire,
L'avenir, par mes soins, conserve la mémoire!
Forêts, prêtez votre ombre au vieillard de Selma,
Pour chanter ces guerriers que l'honneur enflamma:
Sur ma tête blanchie, étendez vos feuillages
Respectés si longtemps du souffle des orages!
Et toi qui, dans le sein des bois silencieux,
Promenes lentement ton cours-capricieux;
Lora, quand ton murmure a frappé mon oreille,
Des combats, dans mon cœur, le souvenir s'éveille,
Le voile du passé s'entrouve à mes regards,
Et mon esprit s'élançe au milieu des hasards!
Malvina, vois ce mont couronné des bruyeres,
Où trois pins fourcilleux levent leur tête altiere:
Plus bas, ton œil surpris découvre un monument,
Qu'un roc chargé de mousse ombre tristement.
Le Barde qui, souvent, erre dans ces bois sombres,
Quand la nuit sur la terre a ramené les ombres,

S'arrête à cet aspect, & d'effroi pénétré,
Croit voir sur cette tombe un fantôme sacré.
Dans cet asyle obscur, au fond de ces vallées,
Par de sanglants combats tant de fois défolées,
Reposent deux guerriers, longtems jouets du sort,
Malheureux dans leur vie & sur-tout dans leur mort.

Commencement du second Chant.

Tandis que dans Selma, Fingal victorieux
Accordait au plaisir des instans précieux,
La nuit, sur d'autres bords, tendant ses voiles sombres,
Aux rives du couchant fuyait avec les ombres;
Les premiers feux du jour coloraient l'Univers,
Et les vents assoupis se taisaient dans les airs.
Soudain la mer ecume & soulève ses ondes,
Murmure tristement dans ses grottes profondes:
Le rivage, où sans cesse expire la fureur,
La repousse avec peine & frémit de terreur.
Du sein mouvant des hots, une vapeur funeste
S'élève lentement vers la voûte céleste.
Le soleil obscurci refuse sa clarté;
Tout se tait, l'Univers languit épouvanté.
Sur les flancs ténébreux de cette nue obscure
Un fantôme s'agite & trouble la nature;
La foudre, à ses côtés, gronde & roule en éclats,
Et la destruction marche devant ses pas.
Sous ses pieds l'air gémit; les fleurs sont languissantes;
Des morts, saisis d'horreur, les ombres pâlisantes
Errant, avec effroi, sur ces funestes bords,
Mélent, au bruit des vents, leurs sinistres accords.
S'environnant bientôt d'une nuit plus épaisse,
Au milieu de Selma le fantôme s'abaisse,
S'exhale, disparaît, & sur nos murs tremblans
Laisse encor de ses pas les vestiges sanglans.

V A R I É T É S.

FRAGMENT extrait du manuscrit d'un Voyage dans la Suisse.

Je traversais la riante vallée de *Limshäl*,
& mes regards erraient sur les cimes élancées
qui les couronnent, lorsque mon guide s'ar-
rêta; & me montrant un hameau situé sur la
pente, à l'extrémité d'un bois épais de sapins:
"Voyez-vous, me dit-il, cette cabane sur la-
quelle les arbres portent leur ombre, & dont
le soleil éclaire encore la porte? Là, vivait un
jeune homme aimé de tout le hameau; il fa-
vait jouer de la flûte; il faisait des chansons.
Voici la dernière qu'il a faite, & il me donna
un chiffon qu'il avait dans sa poche".

Je lus cette chanson; les vers en étaient
bons: mais ce qui m'en frappa davantage, c'est
la douce mélancolie qui y régnait; c'est l'in-
térêt qu'elle inspirait: tout y était simple; tout

y semblait commun, & cependant, on ne pou-
vait la quitter sans l'avoir lue, & on ne la
lisait point sans être ému.

Où est ce jeune homme, m'écriai-je? je vou-
drais bien le voir. Et moi aussi, me dit le
guide; mais cela ne se peut plus: il a langué
longtems, puis il est mort; il y a huit jours
que je le vis descendre dans la fosse, creusée
sous ce vieux chêne qui ombrage la petite cha-
pelle du hameau. Hélas! il n'avait pas vingt
ans; nous l'avons tous pleuré! — Pauvre jeune
homme; que je vois au moins la maison qu'il
habitait!

Bientôt nous y arrivâmes; elle était déserte:
son vieux père était dans une cabane plus éle-
vée, où il veillait sur son troupeau. Voilà sa
fenêtre, me dit mon guide; voilà le petit banc
où je l'ai vu pour la dernière fois. — Je crois
l'entendre encore, quand il me dit: "Je ne te
verrai plus, *Alexis*, Adieu: je ne verrai plus..."
& il jeta sur moi un regard qui me perça l'a-
me. Hélas! il avait raison; je ne l'ai plus revu.

Je m'assis sur ce banc; mes yeux se fixèrent
sur cette fenêtre, autour de laquelle ce jeune
homme, d'une main déjà languissante, avait
conduit en festons les rameaux plians d'un
vieux lierre. Une douce mélancolie s'empara
de mes sens, & je m'abandonnai aux sentimens
qu'il dut éprouver, lorsque, pour la dernière
fois, il jeta ses tristes regards sur cette riche
& riante vallée, où fuit, en murmurant, la
rivière qui l'arrose; sur ces bois ondoyans &
touffus qui l'environnent; sur les pentes ani-
mées par des troupeaux qui bondissent au tra-
vers des bosquets qui les ombragent; sur ce
Ciel serein & pur qui les recouvre. J'avais
l'âme oppressée; des larmes roulaient dans mes
yeux: je me levai en silence, & continuai
ma route, absorbé dans de mélancoliques ré-
flexions.

PARALLELE des Académies & des Lan- ternes, par A. M. V.

La destination ordinaire des Académies &
des Lanternes, est d'éclairer l'Univers; leur
défaut commun est de ne pas éclairer toujours.
L'un & l'autre a besoin d'emprunter sa lumière;

l'un & l'autre quelquefois donne un faux jour.... Les aveugles ne sentent pas le prix des Lanternes; les sots ne connaissent pas le prix des Académies. Un petit vent souffle une Lanterne; un souper trop long éteint un Académicien. Les étourdis cassent les Lanternes; les envieux déchirent les Académies....

ARCHITECTURE.

LETTRE d'un habitant de Ferney, à M. Racle, Architecte, qui a remporté un prix à l'Académie de Toulouse, sur la construction d'un pont de charpente.

Votre ancien voisin de Ferney, veut avoir l'honneur, Monsieur, de vous féliciter sur le prix glorieux que vous venez de remporter à l'Académie de Toulouse; personne, assurément, n'était plus propre que vous à répondre, d'une manière satisfaisante, à la question proposée par cette Académie; vous avez fait vos preuves à Versoix & à Pont-de-Vaux, & vos talens sont aussi connus qu'estimés. Mais de toutes les parties de l'Architecture, cet art poussé si loin par les Anciens, les ponts sont une des plus récemment cultivées; & de tous les ponts, ceux de bois ont le moins occupé les gens à talent, sur-tout en France, où la pierre est abondante. Aussi les ponts de charpente les mieux faits, ceux de Schaffouse, de Vettinguen & de Reichenau, sont-ils situés dans un des pays les moins policés de l'Europe, & sont-ils l'ouvrage de simples paysans Appenzellois, les freres *Grubenman*, qui ne se servent, dit-on, d'autre instrument que de leur hache pour les construire; ce qui (comme vous le sentez) n'est qu'une manière de parler. Et lorsque *Catherine II*, à qui aucune grande entreprise ne semblerait devoir être impossible, a voulu jeter un pont stable de charpente sur la Néva, au lieu de pont mobile de bateaux dont se servent, pendant l'Été, les habitans de Pétersbourg, & qu'on est obligé d'enlever, dès que la rivière commence à charrier des glaçons, en sorte que toute communication entre les deux parties de la ville, que la Néva sépare, se trouve interrompue, jusqu'à ce que la glace, devenue solide, offre un nouveau pont, aussi vaste que commode; l'Auguste *Catherine* n'a pu trouver, pour Architecte, qu'un paysan de Novogorod, auquel elle n'a pas voulu donner trois cent mille Roubles qu'il demandait pour cet ouvrage, ni lui confier une construction qui exigeait plus de connaissances des principes de la Mécanique, que

n'en avait *Kulibin*. Il est bien vrai que la Néva, à Pétersbourg, a bien une autre largeur que le Rhin à Schaffouse; celui-ci n'a gueres que trois cent quarante-un pied, au lieu que la Néva en a neuf cent quarante-vingt dans sa plus petite largeur; & les rives de la Néva, loin d'être solides comme celles du Rhin, ou élevées de vingt-cinq pieds au-dessus du niveau des eaux ordinaires, comme dans le pont qu'on se propose de construire à Toulouse, sont au contraire plates, & hors d'état, par la nature humide & sablonneuse du sol, de porter les culées que demanderaient un pont aussi vaste, & qui ne peut avoir qu'une seule arche, à cause des glaçons roulés par le fleuve au moment du dégel; glaçons qui rendent impossible la construction d'un pont de pierres.

Si, malgré tant d'obstacles, il était possible de jeter un pont de charpente, d'une seule arche, sur la Néva, il serait digne des talens de l'Artiste couronné à Toulouse, de l'entreprendre & de l'exécuter; & un ancien compagnon de *Voltaire* serait sûr d'être bien reçu par son illustre amie.

Fautes d'impression dans les MÉLANGES HELVÉTIQUES.

- Page 6, Avert. des Éd. it., natales oliv., lisez, natale solum.
 — 37, à la note, *Embarquez*, lisez, *embusqués*.
 à la seconde note, *Ceneas Sylvius*, lisez, *Aeneas Sylvius*.
 — 181 & 202, à la signat. de l'article, *L. B.*, lisez, *P. B.*
 — 237, à la note, *Vallée d'Emelch*, lisez, *Vallée de Melch*.
 — 349, second couplet, à la place de *mes fils le ramenant*, lisez, *mon fils le ramene*, & dans les trois vers suivans, au lieu de *mes & les*, lisez, *moi & le*.
 — 32, note, *le noble Rechberg*, lisez, *un noble de Rechberg*.
 — 88, l'Astérie de la note ne doit pas se rapporter au village de Cappel, mais à celui d'Ottembach, trois lignes plus haut.

LIVRES DIVERS.

On peut se procurer les Ouvrages suivans, dans la Librairie de M. Mourer.

- La manière d'enseigner & d'apprendre l'orthographe, par M. *Gazin*, in-12. 1787, à 16 f.
 Bibliothèque des enfans, ou connaissances élémentaires & indispensables pour les enfans des villes & des campagnes, in-12. 1787, à L. 1.
 Etat présent de la Russie, avec la silhouette très-ressemblante de l'Impératrice, in-8°. broché, à L. 2.

MORTS.

- Louis Frédéric Chatelan, fils mineur.
 Susanne Margot, fille mineure.
 Jeanne Louise Porchet, fille mineure.
 Marie Hermeceat, femme de Louis Bourgeois, de Coffonay, âgée de 53 ans.
 Une fille morte peu après sa naissance.

JOURNAL DE LAUSANNE.

4 A O U T 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 40 minutes, & se couche à 7 heures 20 minutes.

La LUNE se leve à 0 heure 32 minutes après minuit.

Observations Météorologiques.								
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.				
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.		
26 Juillet	12. 1. au dessus 0	14. 9. au dessus 0	12. 0. au dessus 0	26. p. 5. lig. 6	26. p. 5. lig. 5	26. p. 6. lig. 5		
27 . . .	12. 2. 0	16. 6. 0	13. 1. 0	26. 6. 6	26. 5. 9	26. 6. 6		
28 . . .	13. 0. 0	16. 5. 0	12. 1. 0	26. 7. 0	26. 4. 9	26. 6. 0		
29 . . .	12. 6. 0	18. 1. 0	16. 6. 0	26. 5. 1	26. 5. 9	26. 3. 2		
30 . . .	16. 1. 0	21. 1. 0	17. 1. 0	26. 5. 6	26. 4. 1	26. 5. 1		
31 . . .	13. 2. 0	19. 0. 0	16. 3. 0	26. 5. 1	26. 5. 1	26. 7. 1		
1 Août	14. 3. 0	19. 9. 0	16. 1. 0	26. 6. 5	26. 6. 0	26. 7. 6		

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme insérée dans la dernière Feuille, est *Procès*.

CHARADE.

AIR: *du serin, &c.*

* Lorsqu'en mon premier, dès l'Aurore,
Rose! dans la belle saison,
Tu vas cueillir les dons de Flore,
Qui ne croit voir, de mon second,
La mere d'Amour descendue,
Pour folâtrer dans nos vergers?
Le moment qui s'offre à leur vue,
Devient mon tout pour les Bergers.

ÉPITRE à C**, âgé d'un an.

Premier fruit du plus tendre amour!
J'aime à te voir, comme j'aime & j'admire,
L'aube naissante d'un beau jour....
Tu dors, mon cher C**! Présent du premier âge,
Doux repos! que cherche le fage;

Caieme de l'innocence! inaltérable paix!
C'est l'enfant qui vous goûte, & l'homme vous ignore!

Tu dors, & ne fais pas encore,
Qu'il est des malheureux qui ne dorment jamais.
Pour combien de mortels est-ce un malheur de naître?
Pour toi, c'est un bonheur. En ce moment, peut-être,
Un songe qui folâtre, amuse ton réveil.
La grâce & le sourire, animent ton visage,
Comme une jeune fleur, ton front s'épanouit.
Ah! que ne peux-tu voir l'image plus touchante,
De ta mere attentive à ta joie innocente!
De l'erreur de tes sens, c'est elle qui jouit;
Compagne de tes jeux, sa muette tendresse,
A tes bras étendus, demande une caresse:
Ton geste errant la guide, & sa bouche poursuit,
Sur ta bouche enfantine, un baiser qui la fuit.

Si ta main sur sa main s'arrête,
Heureuse d'un hazard, son cœur en tressaillit;
Et c'est elle encor qui regrette
Le songe qui s'évanouit....
Mais déjà les heures rapides
Ramenent le char du soleil:
Thérèse sur ton front vermeil,
Imprime ses baisers avides;
Et ses caresses, moins timides,
Ont précipité ton réveil.

XX

De morts, sur leur chemin, la campagne est semée.
 Mais que peut leur valeur contre toute une armée ?
 Par le nombre accablés, de mille traits couverts,
 Le sang coule en ruisseaux, de leurs flancs entr'ouverts.
 Ces campagnes, pour eux, sont déjà plus obscures ;
 Le trépas dans leurs corps, entre par cent blessures.
 Ils tombent, & contens de leurs derniers succès,
 Dans l'éternelle nuit, ils vont trouver la paix.
 Au bord d'un lac profond, ainsi tombent trois chênes,
 Jadis l'honneur des champs & l'ornement des plaines.
 Leurs têtes, au matin, se perdaient dans les cieux ;
 Le voyageur surpris, les mesure des yeux ;
 Il s'arrête enchanté sous leur paisible ombrage :
 Le soir, en repassant, il cherche leur feuillage ;
 Mais il le cherche en vain : leurs rameaux desséchés,
 Sur le gazon flétri, sont tristement couchés.
 A cet affreux spectacle, interdite, égarée,
 Darthula, sur la plaine, erre désespérée ;
 Elle appelle Nathos ; elle voit... mais soudain
 Un trait part, fend les airs, & lui perce le sein.
 Sur ses yeux aussi-tôt un voile vient s'étendre ;
 Ses sanglots étouffés, se font à peine entendre ;
 La mort vole autour d'elle, & ses cheveux épars,
 Abandonnés au vent, flottent de toutes parts.

Nous croyons que ces morceaux sont suffisans pour faire connaître le mérite de l'ouvrage, & donner le desir de le lire.

Les bornes de notre *Journal* nous obligent à renvoyer, à la lecture d'*Offian*, les personnes qui ne connaissent pas le sujet, n'ayant pour but que de faire connaître les talens du Poëte.

Les pieces fugitives, qui sont à la suite de ces deux Poëmes, se lisent avec d'autant plus de plaisir, qu'elles réunissent, à une versification agréable & variée, des sujets intéressans, qui annoncent une ame élevée, un cœur sensible, & donnent de l'Auteur l'idée la plus favorable.

É D U C A T I O N.

Nous donnons à nos Lecteurs, le morceau suivant, tel qu'il nous a été communiqué, & sans nous permettre aucune réflexion sur la méthode qui y est indiquée.

Montrez à l'enfant qui commence à parler (*), ces deux mots, *Notre Pere* ; & en les lui montrant, prononcez-les distinctement ; que ce soit là sa premiere leçon. S'il les répète tout de suite, tant mieux : si non, ne vous en mettez pas en peine ; il suffit qu'il ait vu les signes ; il les retient mieux qu'on ne pense.

Pour seconde leçon à *Notre Pere*, ajoutez,

(*) Je dis parler, & non balbutier.

Qui es aux Cieux, & rien de plus, à moins que l'enfant n'en demande davantage.

Continuez ainsi un, deux, trois mois, sans vous mettre jamais en peine, si l'enfant répète ou non les mots que vous lui enseignez ; engagez-le seulement à être attentif, mais point de contrainte, s'il se peut ; que ce soit pour lui un jeu, & non une gêne.

Faites-lui sa petite leçon de *Notre Pere*, deux ou trois fois dans le jour ; de même le lendemain, celle de *Notre Pere qui es aux Cieux*, &c.

Je prévois que des personnes intelligentes perfectionneront aisément cette méthode, & se mettront à lire, tout uniment, sous les yeux attentifs de l'enfant ; les Maîtres pourront ainsi toujours s'instruire eux-mêmes, en instruisant.

Ne vous rebutez pas des progrès presque insensibles que l'enfant fera peut-être d'abord ; c'est un édifice qui s'élève dans le silence, & qui vous étonnera d'autant plus, quand le voile tombera. Trois ans, quant à moi, ne me rebuteraient pas ; car s'il est attentif, quoiqu'il se taise, il profite.

Sans doute que je n'entends pas qu'il ferme la bouche hors de là, & qu'il doit développer ses organes : non ; mais je veux qu'il l'ouvre avec moi, de lui-même, pour la lui faire mieux ouvrir. Je crains sur-tout la contrainte ; s'il lit ou parle trop vite, il lira & parlera mal ; l'organe n'est pas assez formé ; je le gêne.

Tout est marqué par la Nature ; laissons-lui choisir ses tems ; elle fera incomparablement mieux que nous ; elle annonce toujours suffisamment ses époques ; le tems de parler, est le tems de lire.

Laissez donc l'enfant s'essayer doucement lui-même, comme le petit oiseau qui gazouille, ou qui tente de voltiger ; point de menieres en aucun sens.

Après *Notre Pere*, faites lire à l'enfant, de la même maniere, *Je crois en Dieu*, si vous voulez ; puis les dix Commandemens : ensuite, un choix des plus beaux Pseaumes, & mettez-le enfin à la Bible, ou au Nouveau Testament, comme il vous plaira ; je vous assure qu'en moins d'une année, plusieurs, je n'ose dire la

plupart, y sauront lire assez couramment. Je puis me tromper, direz-vous: qu'on en fasse donc l'essai sur quelques sujets un peu intelligens; la chose en vaut bien la peine, & il n'y a pas là bien du risque. Mais vous êtes bien sûrs du succès; & déjà vous dites vous-mêmes; que n'ai-je été instruit ainsi!

Il semble presque ridicule, de donner de pareils avis sur l'instruction des enfans, tant cela est simple: apprenez, je vous prie, à lire. comme vous apprenez à parler; vous n'épellez pas le son qui vous rappelle le mot, n'épellez pas non plus le signe; la vue est bien aussi prompte que l'ouïe, & je les joins ici. Vos enfans apprennent aisément à parler, en vous entendant parler; ils apprendront tout aussi aisément à lire, en vous entendant lire, pourvu qu'ils ayent en même tems les mots bien tracés sous les yeux; *bien tracés*, je veux dire, bien écrits & bien montrés; car il vous faudra sans doute, quelque tems, conduire l'œil de l'enfant, mais il se fera vite à ce manège, pourvu que vous lisiez un peu lentement. Toutefois, je veux, dans les écoles, décharger les Maîtres de ce soin; il n'y a qu'à mettre l'enfant novice à côté d'un qui sait déjà suivre, & qui le fera suivre avec lui. Il est des gens à qui il faut tout dire: une seule personne pourrait ainsi faire la leçon à plusieurs centaines d'enfans à la fois; il ne faudrait que les rendre attentifs; & les enfans, comme d'autres, sont toujours assez volontiers ce qui ne leur coûte que peu ou point d'efforts.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

HISTOIRE NATURELLE.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Chamonix, le 16 Juin 1787.

Vos Lecteurs, Messieurs, ne seront pas fâchés, peut-être, de connaître & de comparer les différentes hauteurs assignées au *Mont-Blanc*, au-dessus du niveau de la mer.

Selon M. de Luc, il a . . . 2391 toises.

Selon M. Schuckburg . . . 2451

Ces deux hauteurs assignées, sont le résultat d'opérations trigonométriques: la seule observation Barométrique, est celle que M. Paccard y fit le 8 Août 1786.

Au sommet de cette montagne, la hauteur du Baromètre fut . . . 14 p. 9 l. $\frac{7}{12}$
Le Thermomètre . . . —6
Au Prieuré, le Baromètre . . . 25 0 $\frac{2}{12}$
— le Thermomètre (hauteur corrigée) . . . +12

Ces observations calculées par divers membres de l'Académie de Turin, donnent, selon la méthode de M. de Luc . . . 2720 toises $\frac{12}{1000}$
Selon la méthode de M. Magellan 2701 $\frac{80}{1000}$
Selon celle de M. de la Lande . 2710 $\frac{60}{1000}$
Si l'observation a été exacte, il paraît donc que la hauteur du *Mont-Blanc* doit être au-dessus de 2700 toises; de près d'une lieue & quart commune. J'ai l'honneur d'être, &c.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 31 Juillet 1787.

MESSIEURS,

Réfléchissant ce matin sur la fin tragique de l'homme généreux, qui exposa hier & perdit sa vie pour sauver celle de son compagnon de service, je pensais que, pour rendre ce malheur plus rare, il serait à souhaiter qu'il y eut, dans tous les lieux & maisons de campagne qui avoisinent le lac ou une rivière, un cordeau d'une longueur suffisante, ayant une boucle au bout, avec une des extrémités duquel tout Citoyen zélé, qui voudrait aller au secours d'un homme en danger de perdre la vie, pourrait s'entourer le corps, en laissant l'autre bout entre les mains d'un ou plusieurs hommes sur le rivage. Je ne doute point que des gens plus instruits que moi, ne développent mieux cette idée....

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, PHILANTROPE.

MORTS.

M. Charles L. Duciel, de Noville de Rennaz, âgé de 66 ans. Une fille morte peu après sa naissance.
Jeanne Marie Clot, fille mineure.
Dlle. Catherine Vautravers, de Vevey, âgée de 63 ans.
Henri Fronchet (*) de Veaud, Bailliage de Morges, âgé de 31 ans.
(Pierre Samuel Amy, d'Oggens, âgé de 18 ans.)

(*) Infortunée victime du zèle noble & généreux avec lequel, le 30 du mois passé, il exposa ses jours pour conserver ceux d'un de ses camarades de service, qui était sur le point de les perdre, en se baignant au bord du lac, & qui eut le bonheur d'échapper au plus imminent danger, par les secours que le sensible & bienfaisant *Henri Fronchet* put lui porter, avant que de succomber lui-même au péril où sa générosité l'avait engagé.

JOURNAL DE LAUSANNE.

II A O U T 1787.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 52 minutes, & se couche à 7 heures 8 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 40 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
2 Août	15 3. au dessus	17 1. au dessus	16 9. au dessus	26. p. 8. lig. 7	26. p. 7. lig. 1	26. p. 8. lig. 1
3 . . .	15. 2.	17 9.	17 0.	26. 8. 5	26. 10. 0	26. 10. 0
4 . . .	14. 6.	17 4.	17 0.	26. 9. 1	26. 7. 0	26. 6. 9
5 . . .	16. 3.	17 1.	16 1.	26. 6. 0	26. 7. 3	26. 5. 1
6 . . .	16. 2.	17 3.	17 3.	26. 7. 1	26. 7. 0	26. 7. 0
7 . . .	16. 3.	17 2.	17 1.	26. 11. 0	27. 0. 0	27. 1. 0
8 . . .	14. 1.	17 2.	16 6.	26. 11. 7	27. 0. 5	27. 2. 3

BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Précieux*.

LOGOGRIPE LATIN.

Sunt mihi quinque pedes, Neptunia regna peragro,
Scinde caput, lector, sydera excelsa peto.

CHARADE.

* Quand on n'a de mon premier,
Que mon dernier,
L'on est un triste Chevalier,
Même avec mon entier.

RÉPONSE de C., aux vers inférés dans le N° précédent.

Salut, à toi sage L. !
Toi dont la bouche careffante,
A mes premiers jeux a fouri:
Pour prix de l'épître charmante,
Qui, foi d'enfant, m'a réjoui,

De ma Muse encore naissante,
Viens recevoir un doux *Bibi*.
Des brillans *joujoux* du génie,
Je voudrais bien te decorer:
Mais un *loulou*, qu'on nomme *envie*,
Me guette pour me dévorer...
Ce vilain *lou*, d'humeur perfide,
En agit mal avec les gens:
Il veut qu'une *Bonne* timide,
Nous fasse l'histoire insipide
Des Sorciers & des Revenans.
Sous l'influence d'un tel guide,
Comme s'aggrandit le bon sens!...
J'en conviens, L., nous ne sommes
Que des marmots intéressans:
Mais nous pouvons parler en hommes,
Puisque tant d'hommes sont enfans.

COUPLETS ajoutés à ceux de la PUPILLE,
Comédie en un acte, jouée à Evian, le 28 Juillet
1787, devant S. A. R. la Duchesse de Chablais.

Chez *Philémon & sa Baucis*,
Dans un village de la Grèce,
Un Dieu fut accueilli jadis
Avec bonhomie & simplesse.

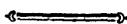
Y y

Ces braves gens vivaient heureux ;
Le travail était leur richesse ;
Leur innocence offrait des vœux ,
Et prospérait sans cesse.



Plus d'un Auteur en prose , en vers ,
Donna du lustre à cette Fable :
Mais en ces lieux, souvent déserts (*),
C'est notre Histoire, elle est croyable.
Notre Princesse , en ce vallon ,
Répand la joie & l'abondance.
Tout est *Baucis & Philemon* ,
Pour bénir sa présence.

Par M. D^r. D. M.



AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

J'ai été frappé du rapport qui se trouve entre l'histoire du jeune berger (**), d'une vallée de la Suisse, avec celle d'un paysan Ecoisais, nommé *Michaelis Bruce*. Tous deux habitaient une chaumière; tous deux faisaient des vers; tous deux font morts dans la fleur de leur jeunesse, & d'une maladie de langueur. *Bruce* vécut deux ans de plus que votre paysan. Il paraît avoir été plus instruit, & ses ouvrages ont été imprimés; c'est la seule différence qui existe entr'eux, & peut-être tient-elle plus à leur situation, au lieu qu'ils habiterent, qu'à eux-mêmes. *Bruce* fit une Ode sur la mort dans les derniers jours de sa vie, & je vous en envoie une traduction libre. Peut-être y verrez-vous plus de sagesse, & peut-être encore, plus de sentiment que dans celle que *Chaulieu* fit sur le même sujet, & dont voici le commencement.

J'ai vu de près le Styx; j'ai vu les Eumenides;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides,
Les affreux cris du Chien de l'empire des morts, &c.

Le début du paysan est plus simple, plus touchant, plus vrai; il n'y mêle point la mythologie payenne avec les idées & les consolations du Chrétien: mais je ne dois point prévenir le jugement du Lecteur. Voici l'Ode de *Bruce*.

Le Printems venait; mais la joie printanière

(*) On fait qu'Evian est presque désert dix mois de l'année.

(**) (Dont il est fait mention dans notre N^o. 35.)

que j'ai ressentie autrefois, ne renaît plus pour mon cœur: le flambeau de la vie s'obscurcit dans mon sein; il va s'éteindre, & tous les plaisirs ont fui avec la force & la santé.

Je tressaille, je frissonne, au moindre vent qui agite les épis ondoyans; maigre & pâle, devenu l'ombre de ce que je fus, je me penche sur quelque tronc d'arbre abbatu, & je compte les instans qui s'écoulent en silence.

Rien ne peut fixer, rien ne peut arrêter dans leur course, la diligence rapide des momens ailés; ils accourent, & amènent avec eux la mort qui me couchera en paix dans la tombe où regne un repos éternel.

Souvent les songes du matin présagent le sort qui nous menace; les songes du matin ne trompent point, disent les Poètes: & ce matin, conduit par les pâles ombres, je suis entré dans la lugubre porte de la mort; j'ai dit adieu, pour toujours, aux rayons de la lumière & à ceux de la vie.

J'ai entendu le cri lamentable du désespoir & celui de l'infortune; j'ai cru voir les ondes bourbeuses, les rives désolées de ce fleuve qu'on nous dit enfermer l'empire de la mort; j'ai cru voir ces fleuves paresseux, qui traînent lentement leurs eaux que l'homme traverse, & qu'il ne repasse plus.

Adieu champs fleuris, adieu riantes plaines; je ne vois plus que les sillons des tombes solitaires; que les demeures du cimetière, où la tristesse siège paisiblement en silence; que l'herbe touffue qui ombrage leur sol fertile.

Là, j'errerais au commencement de la nuit, lorsque le sommeil, humide de rosée, viendra s'asseoir sur les yeux du laboureur. Je laisserai le monde & les songes trompeurs qui nous y attachent & nous y tourmentent, & je m'entretiendrai paisiblement dans les lieux où mon *Daphnis* est couché.

Là, je dormirai oublié dans l'argille, lorsque la mort aura fermé mes yeux fatigués de lever, avec douleur, leurs pesantes paupières; là, je serai tranquille, dans l'espérance du jour éternel qui doit me luire; là, j'attendrai que la longue nuit s'écoule, & que le dernier matin se leve.



LES CONFESSIONS D'ÉMANUEL FIGARO,
écrites par lui-même. & publiées par une Religieuse.
suivies d'une Journée champêtre, ou Promenade
au bois de Sauvabelin. Nouvelle édition, revue,
corrigée & augmentée, par l'Auteur. — Avec cette
épigraphe :

Le Ciel, qui voulait mon bonheur,
Avait mis au fond de mon cœur
La paresse & l'insouciance;
Je ne fais quel démon jaloux,
Joignit à ces aimables goûts,
L'inquiétude & l'inconitance.

A Paris, chez les Marchands de Nouveautés; &
Je trouve à Lausanne, chez Mourer, Libraire.
(Prix L. 1 argent de Suisse.)

On ne lit pas seulement aujourd'hui pour l'utilité,
mais encore par dégoût, par ton, pour s'amuser,
pour amuser les autres, pour tromper quelques
heures d'impatience, pour avoir quelque chose à dire
dans les sociétés, pour se donner l'air capable en ju-
geant les Nouveautés; & c'est à présent, mieux que
jamais, qu'on peut dire :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Or, ce petit Ouvrage semblerait être dans un bon genre,
puisque'il n'ennuie pas, puisque'il a été contrefait,
puisque'il en est à une seconde édition, vraiment cor-
rigée & augmentée. Le ton en est varié, quelquefois
léger & gai, quelquefois sérieux, mais toujours simple.
On y trouve quelques bonnes plaisanteries, quel-
ques réflexions graves, des sentimens bien exprimés.
Il n'aspire pas à exciter de grandes sensations; mais
il atteint son but; il se fait lire.

La promenade au bois de Sauvabelin a un ton plus
sentimental. On n'y trouve ni aventures extraordi-
naires, ni tableaux sombres, ni traits bien saillans,
& c'est ce qui nous persuade que cet attirail, sou-
vent baroque à force de vouloir être frappant, n'est
point nécessaire pour intéresser. On trouvera dans
quelques ouvrages de ce genre, une imagination plus
féconde, mais moins de naturel; des images plus
brillantes, mais moins douces. Peut-être ceux qui
liront cet Ouvrage, feront les mêmes souhaits que
l'Auteur dans sa Préface. "Puisse cette nouvelle édi-
tion s'écouler sans bruit, sans orage, sans accident,
& sur-tout sans maculature! Puisse-t-elle être igno-
rée de ces Lecteurs sévères, fâcheux, Zoïles re-
doutables, Aristarques inflexibles! Puisse-t-elle ne
rencontrer en son chemin aucun de ces Journalis-
tes qui portent la désolation dans le vaste empire
de l'amour-propre, & qui ne désirent que pâture,
que victimes, que pis encore!"

(Note des Rédacteurs. Cette Notice nous a été communi-
quée, de même que la suivante).

DESCRIPTION des Terres Magellaniques, tra-
duite de l'Anglais, in-16. A Lausanne, chez J. P.
Heubach & Comp. 1787.

Nous savions peu de chose sur les terres Magella-
niques; à peine en connaissait-on l'enceinte; cet ou-
vrage semblait donc nécessaire à la Géographie. Son
Auteur habita, pendant plusieurs années, dans ce
pays; il en décrit le sol, les productions, les rivières
qui l'arrosent, les monts qui le couronnent, les diffé-
rens peuples qui l'habitent, leurs mœurs, leur Reli-
gion, leurs cérémonies, leur langage; & paraît les
bien décrire.

Il fait disparaître le conte de l'existence des Géans
de ce pays, soutenu par l'Abbé Pernette & le Doc-
teur Maty; mais il justifie quelques relations, en
assurant qu'il y a un de ces peuples dont la taille est
plus haute que celle de ses voisins, & qu'on y trouve
quelques individus qui ont sept pieds & demi de hau-
teur. Il s'agit ici du pied Anglais, ce qui rend cette
taille bien moins extraordinaire.

Parmi leurs cérémonies funéraires, la plus singu-
lière est celle de faire de leurs morts des squelettes,
& par la dissection & par l'effet du tems; de les con-
server dans des creux profonds recouverts d'un toit,
de changer les habits, les ornemens qui les parent.
Nous ne connaissons pas de peuple qui ait eu cet
usage.

* Un des Membres de l'Académie Royale d'Irlande
se vante d'avoir découvert, dans ce Royaume, tous
les Manuscrits qui contiennent les véritables produc-
tions d'*Ossian*, que l'Ecosse & l'Irlande se disputent
maintenant, comme autrefois les villes de Grece se
disputaient *Homere*.

É D U C A T I O N.

Suite de l'article inséré dans la dernière Feuille.

Je vous annonce que vous ne ferez nulle-
ment dans la peine pour fixer l'attention de
vos enfans & les animer, & que vous ne ferez
en peine, au contraire, qu'à les retenir, & à
vous défendre de leur importunité. Ils liront
toujours plus que vous ne voudrez, ce qui
vaut mieux, sans doute, que de les importuner,
pour les y engager.

Continuez ainsi d'instruire l'enfant par la
seule lecture, & que ce soit là toute la science
du peuple; j'entends celle d'obligation, encore,
sans doute, avec les égards requis pour l'infir-
mité & le défaut d'organe: car pour la misère,

j'estime qu'elle n'a plus d'excuse ; elle trouvera toujours le tems de lire.

Si l'on veut me croire, l'on pourra sauver, au plutôt, la vie à bien des enfans qui périssent dans les écoles. Comment veut-on que ces pauvres têtes puissent apprendre par cœur, ou se rémémorer à la fois, comme cela est en usage dans beaucoup d'écoles, deux ou trois Catéchismes, des Recueils de passages, nombre de prières, des Cantiques, Pseaumes, & que fais-je encore ? Hélas ! plusieurs y succombent, ou s'en ressentent toute la vie. Vous ne voudriez pas, vous, qu'on vous fit apprendre par cœur un seul de ces Recueils ou Catéchismes, ce serait un supplice pour vous ; ayez donc compassion de vos enfans !

Non, le meilleur moyen, en général, d'apprendre beaucoup de choses, c'est de ne rien apprendre par cœur, & d'exercer beaucoup tous ses sens. Il est vrai que, dans le fond, cela revient au même ; mais avec ces deux grandes différences, que vous saurez ainsi par cœur beaucoup plus de choses, sans y songer, & sans aucune peine, & que vous les saurez beaucoup mieux.

Au reste, ressouvenez-vous de ne point fatiguer l'enfant de réflexions sur sa lecture ; il n'en faut point faire, sur-tout encore si la lecture est bonne, & je m'attends que vous ne lui en ferez point d'autre. Le Nouveau Testament ; voilà le livre de l'enfant, & sur-tout de celui du peuple : *Si les petits sont sages, les grands seront forcés de l'être.*

Mais, mon enfant ne connaîtra pas les lettres, mon enfant ne saura pas épeller. Voilà bien du malheur ! Eh ! ne vaut-il pas infiniment mieux qu'il sache lire ? mais ne vous mettez pas en peine ; en apprenant à lire, la connaissance des lettres & l'art d'épeller viendront d'eux-mêmes, & tout aussi vite. Quand il saura lire, la perfection de cet art, qui vous plaît tant, fera l'affaire d'un jour ; c'est par là que je veux finir. Maintenant que tu épelles si bien, lui dirai-je, tu fais lire ; tu n'as plus besoin de moi : & tu me devrais des remerciemens, si en t'épargnant du tourment, je ne

m'en étais épargné à moi-même, en sorte que je n'ai eu que du plaisir.

(*La suite l'ordinaire prochain.*)

M É D E C I N E.

* Un riche marchand de vin de Londres avait été longtems affligé d'un althme, qui s'était converti en une toux violente. Il s'adressa à plusieurs Membres de la Faculté, qui lui prescrivirent différens remèdes, dont aucun ne lui procura le moindre soulagement. Après avoir passé plusieurs années dans cette situation, & dépensé beaucoup d'argent, une vieille femme, de la campagne, lui conseilla de fumer du *pas-d'âne* mêlé avec du *chien-dent*. Quoiqu'il eut peu de confiance en cette recette, il se détermina à en faire l'essai : en conséquence, il fuma, matin & soir, environ deux pipes ; en peu de jours, il éprouva un changement en mieux très-considérable, & ayant continué pendant quelques mois, il se trouve aujourd'hui parfaitement guéri.

L I V R E S D I V E R S.

On peut se procurer dans la Librairie de Mourer, Libraire à Lausanne, les Ouvrages suivans. (*Le prix sont indiqués en argent de Suisse.*)

Euvres de M. de Florian, Capitaine de dragons, in-12. 2 vol. très-gros. L. 4.

Cours de Langue Anglaise, par M. Luncau de Bois-jermain, 8. 3 vol. L. 10.

Voyage de Henri Swerbune, en Espagne, 8. Paris 1787. L. 5.

Histoire de l'Ancienne Grèce, de ses Colonies & de ses conquêtes, traduites de l'Anglais, 8. 2 vol. Paris 1787. L. 8.

Ruines des plus beaux monumens de la Grèce, avec de très-belles planches en taille-douce, fol. 2 vol. Paris. L. 60.

(*Lettres & argent franco.*)

Pendant le courant du mois de Juillet, il est né à Lausanne quatorze garçons & dix filles.

On y a bñi douze mariages.

M O R T S.

Henriette Maffire, de Penthereas, âgée de 57 ans.

Jean Jacques Samuel Blanc, fils mineur.

Jeanne Pflüger, fille mineure.

Jeanne Marie Emery, fille mineure.

ERRATA ou Addition. Dans le dernier N°. on lit :

La Lune se leve à 6 heure 32 minutes après minuit, lisez :

La Lune se leve à 8 heures 56 minutes du soir.

Article des morts : *Henri Frouchet, lisez, Henri Tronchet.*

On peut souscrire en tout tems, pour ce Journal, chez M. J. LANDEIRES à Lausanne ; & c'est à son adresse qu'on doit envoyer (franc de port) tout ce qui est relatif à la Rédaction de cette Feuille. Prix de l'abonnement pour une année, L. 4. de Suisse, payables à l'avance.

JOURNAL DE LAUSANNE.

18 A O U T 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 2 minutes, & se couche à 6 heures 58 minutes.

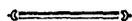
La LUNE se leve à 9 heures 5 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
9 Août	13. 2. au dessus	23. 1. au dessus	17. 0. au dessus	26. p. 11. lig.	26. p. 10. lig.	26. p. 11. lig.
10 . . .	13. 5.	23. 1.	17. 0.	26. 11.	26. 8.	26. 9.
11 . . .	16. 5.	22. 3.	18. 1.	26. 11.	26. 11.	26. 11. 3
12 . . .	15. 3.	22. 0.	16. 7.	26. 9.	26. 9.	26. 9.
13 . . .	12. 0.	17. 1.	13. 3.	26. 9.	27. 5.	27. 4.
14 . . .	13. 7.	17. 4.	16. 0.	27. 4.	27. 4.	26. 11. 1
15 . . .	13. 7.	16. 8.	13. 9.	27. 0.	26. 9.	26. 8.

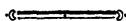
BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille, est *Ecuffon*. Celui du Logogriphe latin, *Navis*.



C H A R A D E.

Mon premier, quelquefois, laisse voir mon dernier.
L'Été, dans un vallon, tu peux voir mon entier.



LOGOGRIPHE LATIN.

Imbellis tota est, caput exime, vis erit olli.

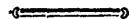


A Mlle. SAINVAL, l'aînée (*).

Melpomene est si mal servie
Que tout Paris court chez Thalie,
Applaudir Nina, Dugazon.
En conscience, il a raison;

(* Mlle. Sainval vient de jouer à Toulouse *Méropé*, avec un tel succès, qu'on a battu une médaille en son honneur.

Brifard a fini sa carrière,
Le Kain a passé l'Achéron,
De Dumefnil & de Clairon,
Nous avons ici l'héritière.
Le caprice Parisien
Nous vaut cette bonne aventure;
Chaque malheur, dans la Nature,
Est compensé par un grand bien.



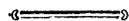
DISCOURS sur les avantages ou les désavantages qui résultent, pour l'Europe, de la découverte de l'Amérique. Objet du prix proposé par M. l'ABBÉ RAYNAL, mais qui n'a pas paru au concours. (Se trouve au Café Litteraire.)

L'Auteur de cet Ouvrage prouve victorieusement les avantages que le commerce donne aux nations; " par-tout, dit-il, où il n'existe pas, ce n'est pas, qu'il soit repoussé par la prof. périté publique, mais parce qu'il se trouve au-delà des limites que la Nature a prescrit à cette prospérité". Le droit de propriété considéré comme l'égide des peuples, la source

du bien public, dans tous les pays policés, consiste plus dans le droit de faire un usage libre de sa possession, que dans la possession même. Les objets métamorphosés au gré des propriétaires, conduisent à la formation des capitaux, les capitaux à la nécessité des échanges, & les échanges ne sont autre chose que le commerce. L'inégalité des fortunes découle nécessairement de la propriété: de là, sans doute, bien des maux, mais ils sont inévitables; il faut la considérer, dit-il, comme une infirmité du corps politique, qui doit amener sa destruction. Le pauvre devient riche, le riche devient pauvre, & cette versatilité des richesses tire sa source même du commerce, agent principal, qui porte la vie & l'activité à tout. Plus le commerce a d'expansion, plus il est prospère: "non, dit-il, le globe entier, par-tout habité, par-tout civilisé, ne ferait pas trop vaste pour ses spéculations; & on demandera encore si la découverte du nouveau monde est avantageuse à l'ancien?..."

Nous invitons nos Lecteurs à lire, dans l'Ouvrage même, les raisonnemens sur lesquels l'Auteur appuie ses assertions. L'esclavage des Negres offrait à l'Auteur un sujet trop intéressant, trop digne de sa plume, pour qu'il pût garder le silence; un sentiment profond d'humanité lui arrache cette triste & touchante exclamation. "Faut-il, faut-il, même que l'esclavage continue de dégrader le commerce, & de corrompre ainsi la source de la prospérité publique"! — Nous ne pouvons résister au plaisir de citer le morceau suivant. "J'ose l'espérer, la Philosophie, dont la voix ne se fait entendre que lorsque l'intérêt ne parle pas trop haut; la Philosophie profitera de cette époque où l'avidité commencera à être resserrée dans ses moyens & dans ses vues; elle se liguera avec la sage économie qui ne lui est pas étrangère: & tandis que l'une reprochera à l'habitant d'opprimer celui qu'il doit regarder comme son semblable, malgré l'état abject où il le voit réduit; malgré sa couleur qui le fait méconnaître, l'autre l'avertira que cet instrument de sa fortune est d'autant plus précieux à conserver, qu'il est plus difficile

à remplacer; elle lui fera observer qu'un travail doux, un aliment convenable, en rendant le Negre plus heureux, le rendra aussi plus utile, &c." Alliant l'intérêt à l'amour de l'humanité, il prouve que la population des Negres, toujours avantageuse pour le Maître, ne peut exister d'une manière suffisante sans les bons traitemens, & il fait des vœux pour qu'on affranchisse le serf Noir, comme l'a été le serf Européen, &c. Il conclut, que la découverte de l'Amérique a été utile aux Nations Européennes, en donnant plus d'activité au commerce, en créant de nouvelles richesses sur la surface du globe, &c. "Elle a ouvert, dit-il, un vaste asyle à la vertu persécutée, à l'ambition déconcertée, au crime flottant entre le désespoir & le repentir; de sorte qu'on lui doit, à la fois, la conservation de l'homme de bien, l'exil de l'homme méchant, & l'amélioration de l'homme vicieux". Le style de ce discours est noble, énergique; il respire par-tout l'amour de l'humanité, & la véritable éloquence. Mais cependant, nous croyons que l'Auteur s'est un peu laissé aller à la déclamation, défaut ordinaire des âmes sensibles; du reste, il est peu de personnes qui s'en tiendront à une première lecture, par les charmes qu'elles y trouveront.



É C O N O M I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

M E S S I E U R S ,

L'accueil que plusieurs cultivateurs ont bien voulu faire à l'idée des prairies printannières, m'engage à vous communiquer quelques nouvelles observations qui leur sont relatives. Le but de ces prairies, est de fournir plus promptement de l'herbe au bétail, soit par raison de santé, soit aussi pour éviter la disette de foin à laquelle on est sujet au printems. Elles réunissent, de plus, les autres avantages des prairies artificielles, savoir: l'augmentation des produits, qui est très-considérable, & l'égalité vigueur de tous les individus. Dans les prairies naturelles, au contraire, composées d'un grand nombre d'especes, dont le développement, la saison &

la taille, sont différentes; plusieurs n'étant pas entièrement développées, ne contiennent pas toutes les parties nutritives que leur nature comporte; beaucoup d'autres sont entièrement passées; une partie seulement est dans son état de maturité. Cet avantage des prairies printannières, celui de réunir des plantes dont le développement est uniforme, me paraît aussi important que l'autre, quoique beaucoup moins senti.

L'utilité, la nécessité même des prairies printannières étant admises, l'objet dont on doit principalement s'occuper, est le choix des plantes dans lequel on doit considérer leur vernalité, & leurs qualités nutritives. Je me suis occupé, dans un voyage que j'ai fait depuis peu sur les hautes Alpes, à chercher les plantes qui pourraient réunir, au plus haut degré, ces deux avantages. Je me suis borné à celles des Alpes, parce qu'elles deviennent toutes printannières, cultivées dans la plaine. Plusieurs de nos *Astragales*, comme celui à fleurs pendantes (1), l'*Austral* (2), le *Régliſſier* (3), celui des Alpes (4), celui des montagnes (5), celui des neiges (6), deviendraient vernal transportés dans la plaine, & réuniraient tous les avantages du *Sainfoin*, à une végétation plus précoce. On trouve en Sibérie un *Astragale*, celui à feuilles de *Lavaneſe* (7), qui, presque aussi vernal que ceux de nos Alpes, donnerait des tiges plus nombreuses & plus feuillées. Mais la culture des légumineuses me paraît sujette à un inconvénient qui, peut-être, devrait les faire abandonner; c'est l'impossibilité de les sécher. Les folioles quittent, en se fanant, la côte principale, & le foin n'est composé que de tiges ligneuses & peu nutritives; ces plantes doivent être consommées en verd.

La famille des *Ombellifères* me paraît réunir un plus grand nombre d'avantages; elle contient des espèces plus vernales que celles des légumineuses; leurs feuilles ne se dénaturent

pas en séchant: & d'ailleurs, les plantes que les montagnards, plus observateurs que nos paysans de la plaine, jugent les meilleures pour le bétail, sont de cette famille. Le cultivateur Anglais, dont j'ai pris l'idée des prairies printannières, conseille le *Cerfeuil* sauvage qui est très-précoce, & donne beaucoup d'herbe: mais l'espoir de trouver des espèces plus avantageuses, m'a guidé dans les Alpes. La *Mutelline* (8) a d'abord fixé mon attention; je savais que les pâturages des Alpes ne sont estimés que pour la quantité de cette plante qu'ils contiennent, & de plus, j'ai observé qu'elle est une des premières à végéter, lorsque les neiges se fondent. Je croirais, sans peine, que cette plante réunit, au plus haut degré, les qualités nécessaires pour les prairies printannières; elle est regardée comme très-nutritive, & sa vernalité surpasse celle de presque toutes les autres plantes. D'après les changemens de volume qu'elle subit, cultivée dans les jardins, on peut supposer qu'elle grossira dans les prairies de la plaine: mais lors même qu'elle conserverait sa petite taille, elle pourrait être utile, puisqu'elle renferme, sous un très-petit volume, autant & plus de parties nutritives, que les plus grandes espèces de sa famille. On pourrait aussi cultiver, avec succès, le *Cerfeuil odorant* (9) qui croît dans les prairies basses des Alpes, & peut-être aussi le *Cerfeuil doré* (10): mais une observation générale sur la culture des *Ombellifères*, soit comme prairies artificielles d'été, soit comme prairies printannières, c'est qu'il ne faut pas attendre, pour les faucher, l'entier développement des tiges & des fleurs, mais uniquement celui des feuilles.

Les *Plantains* sont une des familles dont les espèces contiennent beaucoup de principes nutritifs. J'ai appris, depuis peu, qu'on commence à les cultiver en Angleterre, & les habitans des Alpes les estiment autant que la *Mutelline*: mais le peu de développement que peuvent acquérir leurs feuilles, paraissent un obstacle difficile à surmonter.

(1) *Astragalus*, 401. Hall.

(2) *Idem*, 403. H.

(3) *Idem*, 413. H.

(4) *Idem*, 404. H.

(5) *Idem*, 408. H.

(6) *Idem*, 402. H.

(7) *Idem*, *galegiformis*, Linn.

(8) *Seseli*, 763. Hall.

(9) *Myrrhis*, 753. H.

(10) *Cerefolium*, 749. H.

La famille des *Arroches* contient aussi quelques plantes intéressantes; l'*Ortie* a été recommandée depuis peu (11); quelques *Patiences*, *Arroches*, & *Patte-d'oie*, pourraient peut être offrir une culture avantageuse. Plus on augmentera le nombre des espèces *cultivables*, & plus on pourra réunir les avantages diversifiés de chacune d'elles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, REYNIER.

É D U C A T I O N.

Suite de l'article inséré dans la dernière Feuille.

L'attention se fortifie avec l'âge; l'enfant qui fait lire, saura interpréter. Lisez-lui lentement le latin bien construit, & selon sa portée; à chaque mot ou phrase, faites-lui lire en français la phrase ou le mot.

Quand il saura interpréter ainsi un Auteur ou plusieurs endroits d'un Auteur, faites-lui lire alors le même latin non construit, & lisez le français (*).

Lisez beaucoup ou souvent, sans doute, mais jamais jusqu'à vous rebuter ou vous fatiguer, cela vous tiendra lieu de l'usage; c'est toute sa tâche, & toute votre peine: mais ce sera, je compte, un plaisir pour tous deux.

Je ne devrais pas vous répéter, que vous pourrez ainsi faire la leçon à un très-grand nombre d'écoliers à la fois, & que pour l'interprétation, comme pour la simple lecture, les

(11) M. le Baron de Courset a proposé l'*Ortie* pour substituer à la disette du fourrage au printemps. Voyez les *Mémoires de la Société Royale d'Agriculture*, année 1786. (Trimestre du printemps.)

(*) Pour ne pas vous donner la peine de construire, choisissez, si vous voulez, un livre tout construit, comme un Nouveau Testament latin. Il ne s'agit maintenant que des mots & des choses, & nullement de l'élégance. Nous ne cherchons pas encore à plaire; quand le tems en sera venu, le désir de plaire nous mènera plus loin que ne ferait une longue suite de leçons.

Quand il interprétera couramment le latin de la Bible, ne faites que lire ensuite d'autres Auteurs. (Je commencerais par *Séneque*; je prendrais ensuite *Ovide*, puis *Cicéron*, *Virgile*, *Tite-Live* ou *Tacite*, &c.) Il n'a plus besoin de construire; car à force de construire, on perd le goût de l'inversion.

Laissez-le s'apercevoir lui-même des endroits faibles des traductions; choisissez seulement les meilleures.

Maitres doivent se faire soulager par ceux de leurs disciples qui sont assez avancés.

Je pose en fait, que de cette manière, plusieurs sauront le latin à huit ans, &

Vous aurez, sur ma parole,
Des Pics de la Mirandole.

Vous comprenez qu'il en fera à-peu-près de la Grammaire, soit pour la latine ou d'autres langues, comme de l'art d'épeller; ce ne sera qu'un badinage, ou une étude de peu de jours: mais bien entendu que j'en retrancherai tout ce qu'il y a d'inutile & de gothique; ce qui va bien loin.

Avec moi, l'écolier, dès la première leçon, commence à lire ou à interpréter; voilà pourquoi je dis qu'il lit, qu'il interprète. L'enfant qui prononce faiblement deux mots, de manière pourtant à se faire comprendre, parle faiblement, mais il parle. Il en est de même de la lecture & de l'interprétation; car sans doute qu'il faut commencer, & qu'il n'est pas Docteur dès le premier pas, mais il fait déjà quelque chose. Je dis donc qu'il lit, parce qu'il commence à lire, &c.

Vous avez vu comme je réduis presque à rien la peine du Régent: or, plus j'ôte à la peine, plus j'ajoute au plaisir, & le plaisir attire chacun. Vos Régences pourraient donc bien enfin être désirées des gens de tout étage, & devenir des postes d'ambition; oui, j'espère voir un jour les premiers des Cités s'en honorer.

Je pense qu'on gardera, par curiosité, de nos Palettes & de nos Grammaires, & que nos arriere-Neveux, en se les montrant les uns aux autres, diront: *Voyez un peu comme s'y prenaient nos Peres!* — Mais il me semble que nous aurions bien pu nous passer de leur apprendre ainsi à rire.

M O R T S.

Jeanne Christine Wichler, de Jouxpens & Mézery, âgée de 24 ans.

ERRATA ou Additions. Page 168, première colonne, dernière ligne, le *printems venait*, lisez, le *printems venait*. — Page 169, seconde colon. lig. 14, l'*Abbé Pernette*, lisez, l'*Abbé Pernetti*. — Article, Livres divers, *Henri Swerbune*, lisez, *Henri Swinbune*.

JOURNAL DE LAUSANNE.

25 A O U T 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 11 minutes, & se couche à 6 heures 49 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 40 minutes après midi.

<i>Observations Météorologiques.</i>															
Dates.	T H E R M O M E T R E .						B A R O M E T R E .								
	5 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.		5 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.				
16 Août	14. 4.	au dessus	19. 3.	au dessus	15. 2.	au dessus	26. p.	7. lig.	9	26. p.	7. lig.	8	26. p.	6. lig.	3
17 . . .	13. 7.	o	19. 1.	o	16. o.	o	26.	6.	3	26.	6.	o	26.	6.	1
18 . . .	14. 5.	o	18. 9.	o	15. 1.	o	26.	5.	2	26.	4.	1	26.	5.	1
19 . . .	14. o.	o	15. 1.	o	13. 8.	o	26.	4.	3	26.	4.	2	26.	3.	3
20 . . .	13. 8.	o	16. 1.	o	14. 1.	o	26.	4.	5	26.	4.	4	26.	5.	o
21 . . .	13. 9.	o	16. o.	o	14. 1.	o	26.	4.	9	26.	6.	1	26.	7.	2
22 . . .	14. o.	o	18. 5.	o	16. o.	o	26.	7.	9	26.	7.	8	26.	7.	o

M É D E C I N E .

Extrait du voyage au Cap de Bonne-Espérance, par M. Sparmann, traduit par M. le Tourneur, Tome III, p. 46.

J'AI déjà parlé de quelques atteintes de goutte que j'avais senties dans le désert, mais ici (à Bruntjet-hoogt) elle se déclara d'une manière plus violente, en sorte que le 8 & le 9 de ce mois, je pouvais à peine me soutenir sur les pieds. La roideur que je sentais dans les muscles & les articulations, jointe à des douleurs aiguës & à une chaleur sèche, répandue sur toute la peau, me donnerent l'idée de prendre un bain de vapeurs; remède émollient dont j'avais vu d'heureux effets. Deux personnes malades de la goutte en Afrique, à qui j'ordonnai les bains chauds artificiels, s'en étaient très-bien trouvées; je savais aussi plusieurs exemples de l'efficacité des bains chauds, naturels dans cette maladie. Ces considérations,

jointes à la souffrance insupportable & au regret de perdre mon tems, m'engagerent à en faire l'épreuve sur moi-même, & à heurter ainsi de front, & la douleur, & le préjugé ordinaire, que la goutte ne supporte pas l'eau.

L'appareil fut aussi simple & aussi aisé que le remède: je plaçais mes pieds, deux fois par jour, pendant trois ou quatre heures de suite, sur un bâton qui traversait une cuve remplie d'eau chaude, dans laquelle la vapeur & la chaleur étaient concentrées par quelques couvertures de lit, & entretenues par l'addition de quelques pierres chaudes. J'enfonçais quelquefois mes pieds dans l'eau, mais il me semblaient que la vapeur seule me soulageait plus promptement & d'une manière plus sensible; & d'ailleurs, l'eau produisait un gonflement avec une espèce de spasme. En quelques jours, je fus totalement guéri, & j'eus, à peu près dans le même tems, le plaisir de guérir, par le même moyen, la femme d'un fermier qui, avec la goutte, était encore affligée d'une fort

mauvaise constitution, & qui depuis plusieurs semaines avait les pieds si enflés & si *endoloris*, qu'elle ne pouvait les poser à terre.

ÉCONOMIE RURALE.

Entre tous les moyens imaginés pour détruire les taupes, (dit-on dans les *Affiches* de Limoges) il en est un très-facile & qui ne coûte rien; le voici. L'expérience prouve que ces animaux périssent, dès qu'ils sont blessés de manière à perdre du sang; ne fut-ce qu'une goutte, ils ne survivent point à cet accident. Il faut donc fouiller un peu la terre sous les petites éminences fraîchement remuées, que l'on appelle *Taupinières*; on y trouvera une ligne de conduite horizontale. Il faut en bien nettoyer les deux avenues, & placer au fond de chacune un petit faisceau de ronces choisies, dont les épines soient fortes & bien aiguës, de la longueur de quatre à cinq pouces, & d'une grosseur suffisante pour remplir exactement la capacité de ce boyau souterrain; après quoi l'on remet de la terre, qu'on foule un peu avec le pied. La taupe, en suivant la route qu'elle s'est tracée, vient s'y piquer & périt. On pourrait y substituer des bâtonnets garnis de pointes de fer par leurs deux bouts, ce qui serait dispendieux, mais aussi plus assuré.

GÉOGRAPHIE.

J'avais traversé le lac charmant de Sarnen, & je parcourais d'immenses prairies au milieu desquelles on découvre le clocher de Giffweil. Je cherchais le lac de ce nom sans le trouver; mes yeux erraient sur une vaste plaine, mais tout y était couvert de verdure. Sans doute, disais-je, il a été mal placé sur les cartes; on l'a trop rapproché de celui de Sarnen. J'avais & je franchissais un mont ombragé de grands arbres; j'entendais l'Aar qui se précipitait en cascades, & bientôt je retrouvai une seconde plaine, dont un lac étroit, mais assez long, occupait une partie. C'est, sans doute, le lac de Giffweil, dis-je à un paysan du beau

hameau de Keiserstühl, dont l'habillement annonçait l'aïeance. Non, me dit-il, c'est celui de Lungern: & où est celui de Giffweil? Il y a vingt ans qu'il n'existe plus, répondit mon homme. Les torrens y amenaient beaucoup de terres, il avait peu de fond; dans les tems secs, sa plus grande partie était convertie en marais qui répandaient la fièvre aux environs, & l'on résolut de le saigner: on y gagnait des prairies & de la santé; c'était un motif suffisant pour l'entreprendre. De robustes Tiroliens accoururent; on creusa un canal, par lequel les eaux du lac s'écoulerent dans celui de Sarnen, & une belle plaine verte a succédé à un lac souvent marécageux.

Il n'y a donc plus que deux lacs dans cette partie du canton d'Underwald, & toutes les Cartes y en mettent encore trois? Celle publiée par *François Grasset*, est la meilleure pour la Suisse en général; elle fut gravée que le lac de Giffweil n'existait plus, & cependant on l'y voit encore. *Robert de Vaugondy* & tous les Géographes Français, répètent la même erreur, parce qu'ils se copient. On a gravé dernièrement à Londres une magnifique Carte de la Suisse, rectifiée sur les observations du Chevalier *Schuckurg*, & on l'y trouve comme dans les deux autres; je n'ai point vu qu'aucun voyageur connu y ait fait attention. On sent combien de difficultés il faut vaincre, avant de parvenir à faire une bonne Carte; il faudrait que le Géographe eût parcouru tous les lieux qu'il décrit, & il ne le peut pas. Forcé à consulter les anciennes Cartes, les modernes, faites sur les anciennes, qu'on dit corrigées, parce que sur cent erreurs on en a corrigé une, & souvent, parce qu'à l'une on en a fait succéder une autre. On consulte encore les voyageurs qui parlent de gouvernement à perte de vue; qui comptent tous les cabinets d'Histoire Naturelle qu'ils ont visités; qui, pour avoir l'air d'aimer la Nature, s'exaltaient sur un point de vue ordinaire, mais ne mesurent rien; on croit faire mieux que les autres, & l'on fait tout aussi mal, &c.

V A R I É T É S.

Le 10 du mois passé, disent les papiers nouvelles de Londres, on a pris, à la marée montante, dans la rivière de Rofs, (comté de Wexford) un esturgeon, dont la longueur étoit de six pieds sept pouces, & le ventre d'une grosseur prodigieuse. On a ouvert son estomac, continuent-ils, on y a trouvé environ vingt livres pesant de petits poissons, & un anneau d'or émaillé, sur lequel étoit cette inscription, J. C. 1778.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Quelque desir que j'aie eu jusques ici, ainsi que plusieurs personnes de tout état, de connaître, d'une manière distincte, les opinions des différentes sectes connues sous les noms de *Piétistes*, d'*Anabaptistes*, de *Quakers*, de *Moraves*, *Jansénistes*, *Molinistes*, *Église Anglicane*, *Presbytérienne*, *Église Grecque*, j'ajouterai celle des *Sociniens* & des *Arméniens*, nous n'avons pu encore nous satisfaire; n'ayant découvert aucun traité particulier sur ce sujet. J'ai pensé que c'est à vous, Messieurs, à qui je devais m'adresser, ou aux personnes qui lisent votre *Journal*, pour les prier de me dire en réponse, si un tel Traité existe & où je pourrais me le procurer. Et s'il n'existe point, ou si les exemplaires en sont devenus rares, j'ai lieu de croire que cet ouvrage ferait du goût du public. J'invite donc quelque personne de Lettres à vouloir travailler soit à sa composition, soit à en former une nouvelle édition, en nous donnant en abrégé, & par conséquent en un petit volume, ce qu'il y a de plus essentiel sur une matière qui me paraît très intéressante. J'ose assurer que l'Auteur sera applaudi par la voix publique, & qu'il s'applaudira lui-même par le prompt débit qu'il aura de son ouvrage; si vous jugez, Messieurs, cette réquisition pouvoir être insérée dans votre *Journal*, ayez la bonté de lui donner une place.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A N E C D O T E S.

Une Dame témoignait sa surprise au Docteur *Johnson* de ce que *Milton*, qui avait eu assez de génie pour composer un Poème tel que le *Paradis Perdu*, étoit demeuré si fort au-dessous de lui-même, lorsqu'il avait essayé de faire des sonnets. *Madame*, lui répondit *Johnson*, *il n'y a rien d'étonnant à ce que la main savante, qui a su tailler dans le roc une statue colossale des plus belles dimensions, ne réussisse pas à faire une tête de Vénus avec un noyau de cerises.*

A R T S.

Les Arts tirent continuellement des pays étrangers des matières qui augmentent les frais de fabrication, tandis que nous en avons d'indigènes avec lesquels on pourrait parvenir au même but. Un papier public nous fournit la preuve de cette vérité, en nous apprenant qu'une plante qui croit abondamment sur les chênes & les hêtres de nos climats, peut être employée, avec succès, pour teindre le fil en brun. C'est l'espèce de *Lichen*, connue sous le nom de *Lichen pulmonarius*.—Voici le procédé indiqué pour l'employer: on fait bouillir le fil pendant une heure dans de l'eau, saturée d'alun & de tartre. On le trempe ensuite, pendant le même espace de temps, dans une décoction de ce *Lichen* que l'on a fait bouillir pendant une heure. On finit l'opération par faire passer le fil dans de l'eau fraîche, où l'on a fait dissoudre du vitriol vert, à peu près au degré de saturation.—(Cet article, extrait d'un *papier étranger*, nous semble néanmoins pouvoir trouver place ici, & être de quelque utilité pour notre pays.)

B E L L E S - L E T T R E S.

Le mot de la Charade insérée dans la dernière Feuille est *Troupeau*; celui du Logogriphe latin, *Ovis*.

VERS pour la fête d'*Hyppolite*, âgé de dix-huit mois, dont la mere est fort aimable, & qui fait souvent de vives carresses à sa Bonne.

Hyppolite n'est qu'un vain nom :
Tu n'auras point de ton Patron
Le cœur inflexible & sévère.
A peine encore vois-tu le jour
Que tu fais aimer, tu fais plaître,
Tu ne peux être que l'Amour,
A juger de toi par ta mere.

Meisters Abriss des Eidgenössischen Staats - Rechts überhaupt, &c. Précis du droit public général des États Helvétiques, & du droit public & particulier de chaque canton & de chaque endroit. Par M. *Léonard Meister*, in-8°. de 448 pages. A St. Gall, chez *Reutiner* le jeune.

L'Auteur a été puissamment secondé par quelques Savans célèbres de la Suisse, tels que MM. *Simmier*, *Leuen*, *Zurlauben*, *Fast*, *Tscharner*: plusieurs hommes éclairés des Cantons lui ont communiqué des instructions, tant de vive voix que par écrit. Ce *Précis* ne peut manquer d'être bien accueilli des Suisses & des Étrangers.

Das Schweizerische Museum, &c. Le Musée Helvétique; troisième année, cahiers 1, 2 & 3. A Zurich chez *Fuchsli*.

Parmi les bons morceaux que renferment ces cahiers, on distingue l'*Eloge de feu Gottl. Emmanuel von Haller*; les *Epoques de la Poésie allemande* par *Bodmer*; la *Notice* d'une inscription trouvée à *Olten*, faite en l'honneur de *Tibere*, pour avoir établi un passage sur le *Mont Jura*, & que *M. F. L. Haller* a très-bien interprété.

M. l'Avocat *Azuani*, qui fait les fonctions de Juge à *Nice*, & qui est distingué par de profondes connaissances dans la Jurisprudence, se propose de donner au public un Dictionnaire universel raisonné de la Jurisprudence mercantile. Il contiendra quatre volumes, dans lesquels l'Auteur renfermera les Loix, les Usages, les Coutumes, les Edits, & les Décisions de toutes les villes de Commerce de l'Europe. Les matières relatives au Négoce, à la marine, aux Lettres de change y seront traitées. Ce sera un abrégé de tout ce qui a été écrit de meilleur sur ces objets. Pour rendre l'ouvrage plus intéressant encore, *M. Azuani* citera les autorités dans lesquelles il aura puisé. A la tête du premier volume qui paraît, on lit une savante préface sur le commerce en général.

On sait que les travaux de *M. de Saussure*, pour parvenir au sommet du *Mont-Blanc*, y faire des observations &c. viennent d'obtenir les succès heureux, auxquels, peut-être plus qu'à tout autre, il lui était permis d'aspirer. Il a paru, à cette occasion, des vers à l'hommage de ce célèbre Naturaliste, dans lesquels le *Mont-Blanc* est nommé *Mont-Saussure*. C'est ce qui a donné lieu au *Quatrain* suivant que nous insérons, parce que nous avons dû croire que la plupart de nos Lecteurs le regarderont plutôt comme une plaisanterie que comme une Épigramme.

Mortels! ne courez plus après un vain renom;
L'injustice & l'erreur maîtrisent la Nature,
Vespèce à l'Amérique a su donner son nom,
Et le *Mont-Paccard* est nommé *Mont-Saussure*.

A N N O N C E S.

Euler, maître perruquier, établi en cette ville, possédant, depuis quelques années, le moyen de préparer des cuirs à rasoirs d'une manière à les faire rechercher, & à lui en procurer un grand écoulement, vient de leur donner une plus grande perfection encore. Ils sont tels actuellement, qu'on peut, en toute sûreté, les employer à affiler les ra-

soirs, &c. sans être contraint d'avoir recours, pour cet effet, aux Remouleurs, ni aux pierres à huile. (Prix L. 3 de France.)

On peut aussi se procurer, chez lui, (pour 10 sols de Suisse) de petits cuirs qui donnent aux canifs un fil très-tranchant, & les préservent de la rouille.

Messieurs *Louis Venel* & *Ferdinand Turtaz* d'Orbe, ayant découvert une mine d'Asphalte, continuent de fabriquer de trois sortes de cimens qui résistent à l'air, au froid, & à l'eau, avec lesquels on peut cimenter toutes sortes d'ouvrages en bois, qu'ils préservent de la pourriture des vers, &c. On en cimente, avec succès, les pierres, plusieurs autres matières, dont on construit les ponts, les fontaines, les barques, & tout ce qui est dans l'eau, ou dans l'humidité. On l'emploie pour les bâtimens exposés à l'air, les caves sujettes à l'eau, les bassins, les canaux, & lorsqu'on veut, par la jonction des pierres, empêcher la communication des latrines avec les puits; enfin, pour des *douves*, ou *fonds*, qui peuvent se casser aux tonneaux, &c.

On en fait usage en faisant fondre, dans un vase de cuivre ou de fer, un peu de poix résine ou de poix noire, on y ajoute le ciment, & quand il est fondu, on en enduit les deux corps qu'on veut joindre, les ayant un peu chauffés auparavant; chaque fois qu'on refond le ciment, on doit ajouter un peu de poix: mais il devient important, pour que le ciment prenne mieux, que les objets qu'on veut cimenter, soient bien secs.

Les prix des susdits cimens, sont de L. 15, L. 18, L. 22, de Suisse le quintal, poids de 17 onces, pris à Orbe. (On doit indiquer l'usage qu'on en veut faire, pour recevoir celui qui y convient.)

COURS DES CHANGES.

Paris { à vue . . . 166½	Amsterdam, 3 mois 89½ à 90
à 2 mois . . . 168½	Livourne. 101½
Lyon, paiement . . . 166½	Genes. 95½
Londres, 3 mois . . . 49½ à ½	Louis neufs L. 14.. 10 f. 6 d.

Paiement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre A.

M O R T S.

Une fille venue morte au monde.
Jean Philippe Curchod, fils mineur.
Jacob Henri Clerc, de Lausanne, Battelier à Ouchy, âgé de 46 ans.
Une fille venue morte au monde.
Louise Susanne Rochat, fille mineure.
Catherine Charlotte Vincent, fille mineure.
Jean Daniel Ian, de Châtillens, au Bailliage d'Oron, âgé de 60 ans.

On peut souscrire en tout tems, pour ce Journal, chez *M. J. LANTEIRES* à Lausanne; & c'est à son adresse qu'on doit envoyer (franc de port) tout ce qui est relatif à la Rédaction de cette Feuille. Prix de l'abonnement pour une année, L. 4. de Suisse, payables à l'avance.

JOURNAL DE LAUSANNE.

I S E P T E M B R E 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 21 minutes, & se couche à 6 heures 49 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures 50 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
23 Août	14 o. au dessus o	16. 2. au dessus o	15. o. au dessus o	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 4	26. p. 5. lig. 7
24 . . .	13. 1. o	17. 2. o	14. 7. o	26. 8. 1	26. 8. 2	26. 8. 0
25 . . .	14. 2. o	17. 3. o	14. 9. o	26. 4. 2	26. 4. 1	26. 5. 2
26 . . .	9. 3. o	15. 0. o	11. 9. o	26. 6. 1	26. 6. 1	26. 7. 7
27 . . .	9. 0. o	10. 3. o	8. 9. o	26. 7. 9	26. 8. 0	26. 9. 5
28 . . .	8. 4. o	12. 1. o	9. 9. o	26. 7. 11	26. 8. 1	26. 8. 1
29 . . .	9. 3. o	11. 1. o	10. 1. o	26. 8. 0	26. 8. 1	26. 8. 1

HISTOIRE NATURELLE.

Plusieurs de nos Abonnés nous ayant demandé des détails sur le voyage de M. de Saussure, à la cime du Mont-Blanc, nous insérons ici ceux qu'on lit dans le N°. 3 du Journal de Geneve.

Après avoir attendu quatre semaines au village du Prieuré, dans la vallée de Chamouni, que le tems fût assez fixe, & les neiges fraîches suffisamment fondues, pour permettre la tentative avec l'espoir du succès, M. de Saussure partit le 1 Août, accompagné d'un domestique & de dix-huit guides choisis, qui portaient les provisions & les instrumens nécessaires à l'expédition.

Ils passerent la nuit suivante dans une hutte préparée d'avance au haut de la montagne, dite de la Côte, à la hauteur d'environ 780 toises au-dessus de la vallée de Chamouni, dans l'endroit où les rochers continus se terminent, & où les glaciers, qui forment les bafes du Mont-Blanc, commencent.

La journée du 2 fut employée à traverser ces glaciers pour arriver au pied de la dernière pyramide du Mont-Blanc, à la hauteur d'environ 2000 toises au-dessus de la mer, où il fallut passer la seconde nuit.

On fit un creux dans la neige qu'on couvrit d'une tente, & les guides s'y placèrent assis; car l'espace

ne permettait pas qu'ils fussent couchés: le thermomètre était en dehors de la tente, à trois degrés au-dessous de la congélation.

Le lendemain 3, après une montée longue & pénible, en suivant des pentes de neige très-rapides le long de l'arrête qu'on voit, à gauche, du sommet de la montagne, depuis les environs de Geneve, la caravane atteignit la cime à onze heures du matin, sans avoir éprouvé d'accident. Des crêpes doubles suffirent pour préserver leur visage & leurs yeux, des effets fâcheux de la réflexion du soleil sur les neiges.

Ce ne fut guere qu'au-delà de 2000 toises de hauteur au-dessus de la mer, que la plupart des voyageurs, & M. de Saussure en particulier, commencerent à ressentir les effets de la rareté de l'air, qui s'annoncerent par une perte totale d'appétit, laquelle dura aussi long-tems que leur séjour dans ces hauteurs, & qu'ils éprouverent tous sans exception.

Le relâchement du système musculaire était tel, qu'ils ne pouvaient guere faire plus de six à dix pas sans s'arrêter & reprendre haleine; la respiration n'était cependant difficile, que lorsque le corps était en mouvement: mais on éprouvait, même en repos, un relâchement très-marqué, & un mal-aïse indéfinissable. Les sens n'étaient d'ailleurs nullement émouffés.

Après quatre heures de repos au sommet, le pouls

de trois de nos voyageurs battait 98, 112 & 100 pulsations par minute.

Le pouls des mêmes personnes, observé au retour à Chamouni, dans le même ordre, battait 49, 60, 72. Cette observation montre une accélération bien remarquable dans cette fonction organique à cette hauteur.

Un coup de pistolet, tiré au sommet, ne fit pas plus de bruit qu'un pétard de la Chine n'en fait dans les couches inférieures de l'atmosphère.

Les seuls insectes rencontrés, dans ces glaciers, furent deux papillons que les vents y avaient sans doute portés, & la dernière plante, observée en montant, fut la *Silene acaulis*, appelée par M. de la Marck, *Carniliet moussier*.

Les rochers les plus élevés au-dessous de la cime étaient tous de granit; le sommet lui-même forme une arête assez aiguë, recouverte de neige d'une épaisseur inconnue.

Le ciel était d'un bleu très-foncé: M. de Saussure en a déterminé précisément la teinte, au moyen d'un instrument de son invention. La vue était prodigieusement étendue vers tous les points de l'horizon; mais on n'appercevait cependant pas les plaines de l'Italie.

Le thermomètre était au soleil à 1 degré $\frac{7}{8}$ au-dessous de la congélation, & à l'ombre d'un bâton, il se tenait d'un degré plus bas.

De deux hygromètres à cheveu, parfaitement d'accord d'ailleurs; l'un placé au soleil se tenait à 44, & l'autre à l'ombre à 51; ce qui annonce un degré de sécheresse bien considérable, sur-tout l'air étant aussi froid.

L'électromètre de M. de Saussure, mis en expérience au sommet, divergea de trois lignes.

M. de Saussure employa une lampe à esprit de vin, construite selon le principe de M. Argand, pour faire bouillir de l'eau, & un thermomètre à micromètre construit par M. Paul, pour observer le degré de chaleur de cette eau bouillante. Le 80^e. degré de ce thermomètre avait été marqué dans l'eau qui bout, lorsque le baromètre est à 27 pouces.

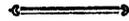
L'eau bouillait au sommet du Mont-Blanc à 68 degrés $\frac{229}{1000}$ de ce thermomètre. Le baromètre était en même tems à 16 pouces, 0 lignes $\frac{115}{1000}$.

L'eau bouillante, dans ce même appareil, au bord de la mer, à la hauteur du baromètre de 28 pouces, 7 lignes, avait fait monter ce même thermomètre à 81 degrés $\frac{329}{1000}$. La différence de chaleur de l'eau bouillante dans ces deux extrêmes est donc de 12 degrés $\frac{100}{1000}$.

Des bandes de papier imprégnées d'alkali caustique très-exactement purgé d'air fixe, & nullement effervescent, étant exposées à l'air au sommet, hors des influences de la respiration des personnes qui s'y trouvaient, l'alkali devint effervescent.

En attendant que les résultats de l'observation du baromètre faite au sommet soient calculés avec la précision dont l'état actuel de la science les rendra susceptibles, nous pouvons annoncer que la hauteur que donne la première approximation de ces calculs, ne s'éloigne pas d'une quantité considérable de celle mesurée trigonométriquement par le Chevalier Schuckburgh, & de celle que M. Pilet avait conclue d'observations barométriques & trigonométriques combinées. La première de ces mesures donne au Mont-Blanc 2450 toises au-dessus de la mer, la seconde 2431; & l'observation barométrique de M. de Saussure, calculée selon l'une des deux méthodes sur le choix desquelles on n'est pas encore d'accord, lui donne 2424, & calculée selon l'autre 2478 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Ces diverses observations, qui exigèrent quatre heures & demie de séjour à la cime, étant terminées, M. de Saussure revint passer dans la neige une nuit semblable à la précédente, mais dans un lieu situé environ 200 toises plus bas, & arriva le jour suivant à Chamouni vers les trois heures après midi, sans que lui, ni personne de sa troupe, eût souffert d'une expédition qui a cependant ses difficultés, & même ses dangers.



VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Quoique Étranger dans cette Ville, je crois néanmoins avoir assez bien observé, pour qu'il me soit permis de vous adresser l'article suivant.

Comme tout ce qui a quelque apparence d'utilité a des droits pour trouver place dans votre *Journal*, qu'il me soit permis de parler d'un abus subsistant, particulièrement à Lausanne, malgré une Loi qui me paraît bien propre à le réprimer, le prévenir, & à laquelle on ne déroge en faveur de qui ce soit. Cette Loi est, que celui qui veut s'en faire recevoir Habitant, doit présenter des titres qui prouvent qu'il a une *Bourgeoisie* dans le pays, à moins qu'il n'achète celle de Lausanne même. Elle est sans doute très-sage, puisqu'elle prévoit la mutation des fortunes, dans ceux mêmes qui paraissent le moins exposés à ses caprices, & assure à leurs enfans des ressources contre l'adversité, en les renvoyant à leurs *Communes*, s'ils se trouvent dans le besoin.

D'après une telle Loi, ce n'est pas sans raison, qu'on est surpris de voir Lausanne inondé d'un peuple de mendiants, échappés des villes ou villages voisins, tandis qu'à l'exception de quelques pauvres passagers, on devrait n'en voir aucun. Si les *Communes* qui ont la faculté de substantier leurs pauvres,

s'y refusent, elles devraient y être contraintes dès qu'elles en ont contracté l'engagement. Si, au contraire, il est prouvé qu'elles manquent de moyens nécessaires, une Société Philantropique, telle qu'il s'en est formé à Paris, Orléans, &c. pourrait facilement y remédier; car il est ici plusieurs personnes riches, éclairées & bienfaisantes qui, n'étant plus appelées à répandre leurs charités partiellement, feraient en masse ce qu'elles ne seraient plus appelées à faire en détail.

L'habitude de mendier, contractée dès la plus tendre jeunesse, pourrait être aussi une des causes qui en augmentent le nombre. Qui n'est pas étonné, par exemple, au moment où le printemps vient nous fourire, à la vue de cet essaim nombreux & rebelle d'enfants, lesquels, après avoir arraché les premiers dons de Flore, l'humble violette, tombent, comme des Pirates, armés de ces innocentes fleurs, sur les passans, les poursuivent, les harcellent de tous côtés, jusques à ce qu'enfin ils aient satisfait à leur basse & tyrannique avidité? Ne devrait-on pas s'opposer à un désordre qui, ne paraissant d'abord que puéril & peu conséquent, s'augmente, se propage insensiblement avec l'âge, en nourrissant, dans leurs âmes, des habitudes ignobles, destructives de toute énergie, de toute vertu, qui les rendent incapables d'être utiles à leur Patrie & de sentir la sagesse, la douceur du Gouvernement, sous lequel ils sont appelés à vivre?

On ne saurait mettre trop d'activité à réprimer les vices du premier âge, & sur-tout ceux qui avilissent l'âme. Les habitudes contractées dès l'enfance, sont, comme on le fait, si puissantes, si victorieuses, elles influent tellement sur le cours de la vie, que ce qui paraît d'abord minime, ne l'est nullement, & devient, au contraire, avec un peu de réflexion, de la plus grande importance.

Un des remèdes à opposer à cette dépravation naissante, indépendamment des bons préceptes, serait l'occupation. A Genève, les fabriques d'indiennes nourrissent un nombre considérable de personnes dépourvues, pour ainsi dire, de tout talent: les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans, y peuvent gagner leur vie; là ils prennent le goût du travail, leur activité, leur intelligence se développent & les conduisent souvent à des entreprises aussi utiles pour eux, qu'avantageuses pour la Société. Le Pays-de-Vaud semble présenter le même local, les mêmes facilités à tous égards; cependant quelle différence dans les ressources, dans l'activité! A Genève, un souffle de vie continuel y anime tout; ici, au contraire, les bras paraissent engourdis, presque morts. En vain diverses fabriques ont voulu y prendre naissance, presque toutes les entreprises y échouent, quoique dirigées sur de bons plans, accueillies, favorisées

par le Souverain & le Magistrat, lorsqu'elles paraissent le mériter, & enfin, quoiqu'on ait les fonds nécessaires. Pourquoi donc ce manque de succès? Parce que l'homme fait, ne change pas ses inclinations; le remède est donc dans l'homme à faire.

Pour exciter l'émulation, il faut l'encourager, lui fourire. Le Commerce veut être respecté, il fuit l'orgueil, les regards dédaigneux, & ne fait circuler ses sources fécondes & nutritives qu'au milieu des peuples capables d'apprécier ses bienfaits; mais les avantages qu'il procure, ne sont-ils pas assez grands pour lui faire quelques sacrifices?

De bonnes institutions, de la vigilance dans les Chefs des *Communes*, des travaux proportionnés à la force de l'âge; des rémontrances paternelles & fréquentes, qui feraient sentir aux pères, aux mères & aux enfans, combien il est bas, honteux de préférer la mendicité aux ressources honnêtes & assurées du travail. Admonester, punir, par le mépris, une corruption trop invétérée; récompenser, au contraire, ceux qui se distingueraient par leur assiduité & leurs efforts. Voilà une partie des moyens qui pourraient co-opérer utilement à refondre cette génération, à établir un centre d'activité dans le pays, dû à ses propres habitans; car ce sont particulièrement les indigènes qui doivent les soutenir. L'Étranger se rebute promptement par les difficultés; il se transporte toujours où il a le plus de facilité & où son intérêt éprouve le moins de choc; & par cette raison, il ne doit être considéré que comme auxiliaire dans de telles entreprises. On sent combien il y aurait encore d'observations à faire sur cet objet important; mais je dois abandonner ce soin à des génies supérieurs & à des plumes mieux exercées. J'ajouterai seulement, qu'il serait encore très à souhaiter que le préjugé s'impôsât silence en faveur de l'industrie; que l'on put enfin croire, que l'homme de probité, qui fait fleurir, prospérer, à la fois sa famille & son pays, ne doit point être avili, mais, au contraire, estimé & chéri de ses compatriotes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A R T S

PLAN en relief, représentant la vallée de Chamouni, la chaîne du Mont-Blanc, qui la borne au Sud, & celle du Brèven, qui la borne au Nord, par M. EXCHAQUET.

Le desir de voir par soi-même les glaces éternelles que la Vallée de Chamouni renferme, les rochers élancés & inaccessibles qui l'entourent de tous côtés, & qui semblent nous montrer le squelette & la charpente de notre globe; ou le desir de se rapprocher de la Nature & de l'observer, même lorsqu'elle est

fauvage, conduit à *Chamouni* des Voyageurs de toutes les parties de l'Europe, & force, pour ainsi dire, les habitans des grandes villes à quitter les beautés factices pour les beautés réelles de la Nature. Mais si cette Vallée est intéressante pour le simple curieux, elle ne l'est pas moins pour le Naturaliste; & dans ce moment où les voyages du célèbre Professeur de Geneve ont fixé les yeux de toute l'Europe savante sur cette contrée montagneuse, on croit rendre service aux Amateurs, en leur annonçant qu'ils peuvent se procurer des plans en relief qui la représentent exactement.

Chacun de ces *Reliefs* comprend la Vallée de *Chamouni*, les portions de la chaîne du *Mont-Blanc* & de celle du *Brèven* qui s'étendent depuis le *Pont Pélissier*, à l'entrée Ouest de la Vallée jusqu'au *Col de Balme* qui la termine à l'Est. Ils représentent le pays, tel qu'il est au mois d'Août; leur longueur est de trois pieds de roi, sur un pied un pouce de large; les proportions sont, à peu près, d'une ligne sur vingt toises; & le niveau est supposé le lac de Geneve.

Ces Plans sont faits en bois d'arole, bois tendre & en même temps inaltérable. On a donné aux rochers & aux glaciers leur forme & leur couleur naturelles. Les premiers sont peints à huile, & les glaciers sont représentés par des fragmens de *spath* pesant, légèrement teint en bleu. On y a marqué tous les villages, hameaux & chalets, & on a tracé, par des lignes, les différens sentiers connus & pratiqués dans ces montagnes; on a cru devoir y indiquer aussi les différentes tentatives que l'on a faites pour parvenir au sommet du *Mont-Blanc*, & la route que l'infatigable M. *De Sauffure* vient de suivre avec le plus grand succès.

Chaque *Relief* est accompagné d'une description, indiquant les moyens dont on s'est servi pour lui donner toute l'exactitude possible, & les noms de tous les objets qu'il représente.

Ces *Reliefs*, étant en bois, sont peu pesants, d'un transport facile, & l'on se charge de les emballer, de maniere qu'ils ne pourront s'endommager dans la route. (Leur prix est de 30 Louis). Ceux qui désireront s'en procurer, peuvent s'adresser à M. *Exchaquet*, Directeur général des fonderies du *Haut Faucigny*, à *Servoz*, près de *Salanches*, dans le *Haut Faucigny*.

É C O N O M I E.

On lit dans un *Journal* étranger, le moyen suivant, d'empêcher les cheminées de fumer; nous laissons à nos Lecteurs de prononcer sur le degré de confiance qu'on doit lui accorder. — "Suspendez à deux pieds, environ, du sommet de la cheminée, deux ou trois vessies enflées; l'air extérieur pesant

sur ces corps légers, & toujours en mouvement, leur surface lui opposant constamment un obstacle, son action est considérablement diminuée; tandis que l'air intérieur, accéléré par la marche le long du tuyau, ne trouve aucune résistance à son passage".

B E L L E S - L E T T R E S.

ZÉLÉNIE ou *l'Orpheline Américaine*, Comédie en trois Actes & en prose, par M. *Blanq Désille*, Comédien. A *Lausanne*, chez *Mourer*, Libraire; & à *Paris*, chez *La Grange*.

Quelques Scènes bien faites, bien dialoguées, des situations intéressantes, feront peut-être taire les observations critiques, qu'un peu de sévérité pourrait élever contre cette pièce de théâtre.

On fait que les caractères de *Théophraste*, traduits en notre langue par la *Bruyere*, n'ont que 28 chapitres, & que cet Ouvrage a acquis la plus grande célébrité: en conséquence, l'on n'apprendra peut-être pas indifféremment, que l'on a trouvé dans un ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, deux autres chapitres, jusqu'ici inconnus, qui ont été imprimés l'année dernière, avec une traduction latine & des notes; l'un traite de l'amitié qui est entre les méchans, l'autre de l'amour du gain sordide.

L I V R E S D I V E R S.

Chez *Mourer*, Libraire à *Lausanne*. (Les prix arg. de Suisse.)

Nouveau Dictionnaire historique, ou Abrégé de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, &c. par une Société de Gens de Lettres, 8. 8 vol. 1787. Nouvelle édition, augmentée de la vie de Frédéric le Grand. L. 20.

Lettres de Charlotte, pendant sa liaison avec Werther, 2 vol. figures de Chodowiecki 1787. L. 3.

Relation abrégée d'un Voyage à la cime du *Mont-Blanc*, en Août 1787, par M. de Sauffure, 8. 15 f.

Mémoires, vie & aventures d'un Roi, d'une nation indienne, traduits de l'Anglais, 8. 2 part. 1787. L. 1 .. 10 f.

M O R T S.

Un enfant venu mort au monde.

ERRATA. Dans la Feuille précédente, page 176, première colonne, lig. 39, l'Av, lisez, l'Av. — Page 178, ligne 4 vers du Quatrain: Et le *Mont-Paccard*, lisez, Et le *Mont de Paccard*. — Article *Art*, dernière colonne, lig. 17, échauffé, lisez, chauffé.

JOURNAL DE LAUSANNE.

8 SEPTEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 45 minutes, & se couche à 6 heures 15 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure 10 minutes du matin.

<i>Observations Météorologiques.</i>									
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	5 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	26. p.	8. lig.	1
30 Août	9. 8. au dessus	14. 9. au dessus	10. 0. au dessus	26. p.	8. lig.	1	26. p.	8. lig.	1
31 . . .	8. 1. o	14. 0. o	11. 1. o	26. 9.	3	26. 11.	o	27. 0.	o
1 Sept.	8. 4. o	13. 9. o	12. 0. o	27. 1.	o	27. 0.	o	26. 10.	o
2 . . .	9. 9. o	15. 8. o	13. 1. o	27. 1.	o	27. 0.	o	26. 11.	o
3 . . .	10. 9. o	16. 0. o	12. 8. o	27. 1.	1	27. 1.	o	7. 1.	o
4 . . .	10. 8. o	17. 0. o	13. 6. o	27. 1.	o	26. 11.	o	26. 10.	o
5 . . .	13. 0. o	16. 7. o	14. 0. o	26. 9.	5	27. 0.	o	26. 11.	o

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 3 Septembre 1787.

MESSIEURS,

J'AI vu, avec beaucoup de surprise, en parcourant les campagnes du Pays de Vaud, que la méthode de cultiver les pommes de terre & les raves, proposée par M. *van Berchem*, pere, n'est pas adoptée par les cultivateurs Suisses, tandis que ceux des autres nations ont reconnu sa bonté. Doit-on l'attribuer à la cherté de l'ouvrage où elle est décrite, à l'amour des anciens usages, ou à la paresse d'esprit, qui fait préférer ce qu'on fait à ce qu'on devrait apprendre? Les avantages de cette méthode me déterminent à la rappeler, par un court résumé, renvoyant, pour les détails, au mémoire de M. *van Berchem* (a).

On doit commencer, lorsqu'on veut culti-

ver en grand les pommes de terre, par faire, dans le courant de l'été, un profond labour. Vers l'automne, lorsque les travaux sont finis, ou dans leurs intervalles, on creuse des fossés parallèles, à trois pieds de distance, dont la profondeur & la largeur dépend de la nature du terrain; on jette la terre dans les intervalles où elle passe l'hiver, exposée à l'action des éléments. Au printemps suivant, on jette cette terre dans le fossé, & on plante les pommes de terre à trois pieds de distance; la profondeur où on les enterre, dépend de la nature du terrain: mais en général, plus la terre est légère, & plus elles doivent être mises profondément.

Un mois ou six semaines après avoir planté les pommes de terre, il faut les buter: on commence par les farcler avec foin, & on les bute avec la petite charue de M. de *Châteauvieux* (b), de manière que son verfoir jette

(a) *Mémoires de la Société des Sciences Physiques de Lausanne*, T. I. p. 211.

(b) *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull*, par M. Duhamel du Monceau, T. II. p. 380, Planche 6 & 7.

successivement la terre sur les deux côtés de chaque rangée. Il est avantageux, lorsque la saison n'est pas trop humide, de buter deux fois dans le cours de la culture.

Immédiatement après qu'on a buté pour la seconde fois, on peut semer une ligne de raves entre les rangées de pommes de terre; les rameaux des pommes de terre leurs conservent l'humidité, & d'ailleurs, la terre est trop bien cultivée, pour qu'on doive craindre qu'elles manquent.

Après avoir tiré les pommes de terre, on prépare les fossés pour l'année suivante; mais on les creuse là où étaient les raves: de cette manière, tout le terrain est miné; & si on fait cette culture pendant quatre ans, avec le soin de changer chaque année de bandes, le champ est aussi bien travaillé qu'il est possible.

Quoiqu'on ne veuille pas faire la culture des pommes de terre en grand, on peut également adopter la méthode de M. *van Berchem*: on fait alors les creux en automne; la terre entassée sur les bords, s'y prépare; au printemps on la rejette pour planter les pommes de terre, mais on est obligé de les buter à bras.

Cette méthode offre plusieurs avantages:

1°. On épargne le fumier, qui est inutile dans cette culture, & même vicieux, puisqu'il diminue la bonté des pommes de terre.

2°. On épargne du tems, puisque, dans la méthode reçue, toute la culture se fait au printemps; saison où les occupations sont très-nombreuses: au lieu que, dans la nouvelle méthode, la majeure partie du travail tombe sur une saison où les occupations ne sont pas pressantes.

3°. On diminue la dépense de la grande culture, puisque si on voulait buter les pommes de terre, à bras, il faudrait vingt-cinq journées d'un ouvrier pour buter un arpent, tandis que si on les plante par rangées, on peut en buter deux arpens par jour avec la petite charue.

Ces avantages réunis, devraient ouvrir les yeux des cultivateurs, & les convaincre que les usages reçus, peuvent quelquefois être remplacés par des procédés plus avantageux. Les partisans de la routine devraient réfléchir, que

jadis on a longtems refusé d'admettre la pomme de terre, reconnue actuellement comme très-avantageuse; qu'on a traité ceux qui la proposaient, comme on traite actuellement ceux qui découvrent de nouvelles branches d'utilité; qu'enfin toutes les nouveautés rencontrent des oppositions, & qu'il faut la constance de ceux qui désirent le bien, pour les faire recevoir. *Nos peres n'ont pas fait ainsi, fera-t-il éternellement le refuge de notre paresse d'apprendre?*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, UN PARTISAN des innovations utiles.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

La diminution des bois, qui commence à se faire sentir en Suisse, même dans les Alpes, doit faire tourner les vues sur d'autres combustibles. Depuis nombre d'années, j'ai reconnu des tourbieres dans les environs de Lausanne, & j'ai désiré qu'on commençât leur exploitation: mais ignorant le mécanisme de ce travail, je n'osais pas le conseiller. J'ai vu, avec plaisir, depuis mon retour de Hollande, qu'un particulier, le Sr. *Jacob Marguerat*, des monts de Lutri, fait de la tourbe pour son usage, dans un lieu nommé *en Plan veri*. Cette tourbe, que j'ai examinée avec soin, me paraît d'une bonne qualité, & deviendrait meilleure, si le possesseur adopte, comme il y paraît disposé pour le tems où il fera sûr de la vendre, les procédés par lesquels il pourrait perfectionner sa nature. Jusqu'à présent, il la leve par morceaux, qu'il sèche, sans leur donner aucune préparation; & même à peine il effleure la couche, où la bonne tourbe commence.

Comme cette tourbriere n'est pas la seule des environs de Lausanne, qu'on en trouve aussi à *Penaw*, dans le bois de *Sauvabelin*, &c. & que plusieurs personnes commenceront, peut-être, à les exploiter, j'ai cru devoir donner une notice sur la préparation des tourbes, telle qu'on la pratique en Hollande, où j'ai eu occasion de la suivre pendant plusieurs étés que j'ai passés dans le centre des tourbieres. On commence par creuser un fossé jusqu'à la bonne tourbe, dont la largeur dépend en partie de la nature des lieux, mais qui passe rarement neuf à dix pieds. Lorsque l'eau, dont le fossé se remplit, a délayé la tourbe, on la pêche avec des filets, soutenus par un cercle de fer, dont un des côtés s'élargit en forme de lame un peu large & tranchante. Cette boue est jetée à côté du fossé, dans un espace nettoyé d'herbes & renfermé par des planches: là, à mesure que

l'eau s'écoule, on pétrit la tourbe, & on la frappe avec de larges pelles de bois, pour la rendre aussi compacte que possible. On donne à cette espèce de plateau un pied au plus d'épaisseur, & lorsqu'il est sec, on le coupe en morceaux rectangulaires, de la grandeur qu'on trouve la meilleure pour l'usage; ces morceaux doivent être empilés en quarré, pour finir leur dessication, avant qu'on puisse les renfermer. La tourbe préparée au printemps, est ordinairement sèche vers l'automne; & même, lorsque les chaleurs trop fortes accélèrent la dessication, on mouille superficiellement le plateau pour la retarder, & empêcher les gerçures, qui nuiraient à la densité des tourbes; qualité essentielle à leur perfection.

Je me propose de brûler cet hyver des tourbes du Sr. Marguerat, & de vérifier, par cet essai, les qualités que j'ai cru leur reconnaître au coup d'œil; je me ferai un plaisir de les faire voir aux personnes qui désireront les connaître avant d'en adopter l'usage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, REYNIER.

CHOROGRAPHIE.

(EXTRAIT du Poème sur la Nature champêtre de M. le M. de M.)

Les Vallées de la Suisse offrent le spectacle enchanteur d'un Jardin immense, composé de mille Jardins différens. Toutes les cultures y sont, non pas confondues, mais réunies. Un vaste Canton n'est pas seulement consacré, comme dans les autres pays, à une seule production; mais il rassemble les productions diverses que le même terrain peut donner. Toutes les couleurs, toutes les nuances ravissent à la fois la vue. Tous les parfums se confondent & flattent l'odorat. Au milieu de ces richesses, de grands lacs étendent leurs nappes brillantes & animées. Des maisons pittoresques, & qui annoncent la richesse de leurs habitans, s'élèvent. Des bœufs énormes, des chevaux vigoureux, des troupeaux robustes s'engraissent dans des prairies cultivées par des hommes forts, sains, libres & contents. Le cadre de ce tableau si magnifique & si consolant pour les âmes tendres, est formé par les Alpes & le Mont-Jura. Les Alpes qui se perdent dans les Cieux, dont les neiges sont plus resplendissantes que l'argent, dont les glaces, frappées par le soleil, étincellent comme les diamans, les saphirs & les rubis; le Jura, couronné de sapins & de hêtres, revêtu de la plus fraîche verdure, des herbages les plus savoureux, & dont les pentes, ornées de Chalets sans nombre, nourrissent les plus belles vaches de l'Univers.

C'est sur ces sites poétiques que Voltaire a composé sa belle Epître sur l'Agriculture, & celle qu'il adressa à la maison des Délices; que Haller a chanté;

que Gessner a écrit ses Idylles, dont le seul modele était dans son cœur; que le malheureux & éloquent J. J. Rousseau a rendu sa Héloïse immortelle.

BELLES-LETTRES.

Conseils de l'Amour.

Tendres Beautés! à la fleur du bel âge,
Du dieu d'Amour écoutez la leçon:
Pour aimer & pour plaire il n'est qu'une saison,
En profiter, c'est être sage.
Mais imitez ce dieu volage;
Variez chaque jour l'objet de vos desirs.
Le dégoût naît de l'inconstance;
Et si pour l'amitié c'est une jouissance,
Au changement l'Amour doit ses plaisirs.
Laissez l'indifférence à la froide vicillesse,
L'amour est fait pour la jeunesse.
Cet âge seul peut brûler de ses feux:
Daus l'âge mûr, on n'est qu'ambitieux,
Et dans la double enfance,
Par où l'homme commence,
Et qui finit ses jours,
Il végète loin des amours.

ODE de la Suisse Allemande, (traduction littérale.)

Le Zéphir fuit les champs & la prairie qui ne fleurissent plus.... O Tircis! la joie & les jeux se sont-ils enfuis avec lui?

Non, le souffle du furieux ouragan qui se fait entendre maintenant autour de ma possession qui l'environne & la détruit, ne peut abatre mon courage; ne pourrait m'ôter l'espoir.

Viens avec moi dans les champs déserts, sur les gazons couverts de gelée blanche; poursuivons les traces des bêtes sauvages dans des forêts de glace.

Écoute le rétentissement des arbres des bois, lorsque le cor se réveille, & vois la chasse descendre rapidement du haut des montagnes.

Mais puisque tu reviens du bois dans ma demeure; que tu es fatigué, chante avec moi de douces chansons auprès d'un vin joyeux.

Cloris, qui par ses danses, a dérobé ton cœur, accompagnera tes chants avec ses mains adroites.

Contemple les étoiles qui paraissent, & la lune qui fait cligner les yeux; elles se disputent toutes, lesquelles brilleront davantage.

Les jeux & les baisers se lient ensemble; & Join de l'envie, ils font le charme des longues soirées.

Viens, & laisse-nous éclairer notre esprit: lorsque l'or réjouit, je voudrais te jeter, du haut d'un rocher, dans les flots épouvantés de sa chute.

La gloire, les richesses, la magnificence, l'agitation des Cours, que le peuple révere, sont des préjugés, & les Seigneurs de la terre n'obtiennent pas de prix de la sagesse.

AGRICULTURE. — Le plan & le but de votre *Journal*, Messieurs, m'engagent à vous communiquer l'article suivant, pour y être inséré, si vous le jugez utile.

La ressemblance de la plante appelée *Racine de Disette* ou d'*Abondance* avec la *Betterave*, connue, dans ce pays, sous le nom de *Carotte*, ayant fait naître l'idée au Sr. *Anet*, cultivateur à *Chailly sur Vevey*, (auquel le goût pour les expériences utiles a mérité plusieurs distinctions de la *Louable Société Économique de Berne*) d'enlever pareillement les feuilles de cette dernière plante; il a remarqué que les bestiaux en étaient également avides; qu'apprêtées, leur goût différait peu de celles de la *Racine d'Abondance*, & qu'elles repoussaient assez promptement pour être enlevées tous les huit ou dix jours, sans aucun préjudice pour la racine qui, au contraire, acquiescrait, par cette culture, une grosseur plus considérable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, UN DE VOS ABONNÉS.

C H Y M I E.

Suivant une lettre écrite de Francfort sur le Mein, du 19 Juillet 1787. "Le Sr. *Treuer*, conducteur des mines à *Stüttgard*, a trouvé le secret de préparer un amalgame avec le soufre & le vif argent, qui se réduit en cinabre, résistible à l'action du feu. Ce cinabre saturé d'eau douce, & porté à un moulin, laisse de l'or & de l'argent; ce qui prouve que le mercure contient véritablement ces deux métaux".

A S T R O N O M I E.

Carte de la Lune, par *Jean Dominique Cassini*. A Paris, chez M. *Dezauche*, Géographe, successeur de MM. *Delisle* & *Philippe Buache*, premiers Géographes du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, rue des Noyers. Prix L. 6. — Cette Carte, si recommandable par le nom de l'Auteur, & que la beauté de son exécution ne rend pas moins intéressante que son objet, a 20 pouces de diamètre.

P H Y S I Q U E.

Un paysan des environs d'*Affon*, a imaginé, pour son usage, un Baromètre d'une construction particu-

lière. Il a, en effet, la forme d'un Presbiter. Lorsqu'il fait beau, on en voit fortir un Ecclésiastique bien nourri, bien vêtu; & dans les tems pluvieux, il est remplacé par un pauvre Curé en lambeaux, & qui a l'air de mourir de faim & de froid.

A N E C D O T E S.

* Un homme de *Nantuket* avait fait le commerce des Negres pendant plusieurs années, & s'en venait un jour à un *Quaker*, son ami & son voisin. Quelque tems après, ce même homme perdit son enfant; personne ne sut ce qu'il était devenu. "Peut-être, lui dit le bon *Quaker*, quelque Capitaine de vaisseau l'aura-t-il enlevé pour le vendre en pays étranger". — Cela ferait-il possible, répondit le malheureux pere, fondant en larmes? — "Tout aussi possible, comme il te l'a été d'enlever de la Côte de *Guinée*, tous les Noirs que tu as conduit aux *Iles*". Telle fut la force & l'impression que cette reflexion fit sur son esprit, qu'il abjura, dès ce moment même, ce commerce infâme & criminel. Peu de tems après, son enfant fut retrouvé: il sembla qu'il n'avait disparu, que pour donner à son pere cette frappante leçon. (*Ext. des Let. du Cultiv. Amér.*)

V A R I É T É S.

Un Marchand d'*Aberdeen*, en *Ecosse*, qui avait employé un homme de *Loi* à lui faire recouvrer une dette d'une guinée, en a reçu dernièrement la lettre suivante. — "J'ai obtenu, Monsieur, le paiement de la guinée qui vous était due. L'état, ci-inclus, des frais de Justice, se monte à L. 1 st. 7 sch. 6 d. ainsi vous voudrez bien me faire passer les 6 sch. 6 d. qui me reviennent encore.... (*Ext. du Conf. univ.*)

Paiement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre C.

Pendant le courant du mois d'août, il est né à *Lausanne* huit garçons & neuf filles.

On y a béni douze mariages.

M O R T S.

Jeanne Marguerite Elisabeth Beck, fille mineure.
Dame Marie Brodeau, veuve de M. *Louis Poudret*, de *Lausanne*, âgée de 84 ans.
Mademoiselle Jeanne Catherine Croufaz, de *Lausanne*, fille de défunt Monsieur le Général *Croufaz*, âgée de 50 ans.
Théobald Rirt, ouvrier en bas, âgé de 21 ans.
Sabine Rodolphie Vincent, fille mineure.
Jeanne Susanne Blanc, âgée de 25 ans.

ERRATA. Dans la Feuille précédente, page 3, seconde colonne, ligne 15, remontrances paternelles, lisez, remontrances pastorales.

JOURNAL DE LAUSANNE.

15 SEPTEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 52 minutes, & se couche à 6 heures 8 minutes.

La LUNE se leve à 6 heure 55 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	6 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.	
6 Sept.	12. 9. au dessus o	17. 0. au dessus o	14. 0. au dessus o	26. p. 7. lig. 9	26. p. 7. lig. o				
7 . . .	14. 0. o	17. 1. o	15. 0. o	26. 6. 9	26. 6. 3	26. 5. 9	26. 5. 9	26. 5. 9	26. 5. 9
8 . . .	13. 1. o	16. 1. o	14. 1. o	26. 7. 8	26. 7. 7	26. 7. o	26. 7. o	26. 7. o	26. 7. o
9 . . .	13. 1. o	15. 2. o	13. 2. o	26. 6. 11	26. 6. 10	26. 5. o	26. 5. o	26. 5. o	26. 5. o
10 . . .	12. 9. o	15. 8. o	11. 5. o	26. 6. 10	26. 6. 10	26. 6. 11	26. 6. 11	26. 6. 11	26. 6. 11
11 . . .	9. 0. o	14. 2. o	9. 6. o	26. 7. o	26. 9. 10	26. 10. 1	26. 10. 1	26. 10. 1	26. 10. 1
12 . . .	8. 9. o	14. 8. o	9. 9. o	26. 8. 2	26. 8. 4	26. 9. 1	26. 9. 1	26. 9. 1	26. 9. 1

BIENFAISANCE.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.
MESSIEURS,

Je n'ai pu lire, sans un vif intérêt, la Lettre insérée dans votre Feuille du 1 Septembre, sur les moyens de prévenir la pauvreté & la mendicité dans notre ville, & je remercie en mon nom, & au nom de mes concitoyens, l'Étranger généreux & éclairé qui a bien voulu s'occuper du bien-être d'une patrie qui n'est pas la sienne: les réflexions qu'il nous présente, me paraissent justes, & l'on ne saurait voir d'autre remède aux deux fléaux qui nous affligent, que ceux qu'il nous indique; oui, une meilleure instruction, & l'habitude du travail des Penfance, joints aux secours plus abondans que les établissemens de charité pourraient verser sur les malades & les vieillards infirmes, préviendraient chez nous les suites cruelles de l'extrême pauvreté & de la mendicité. — Grâces à Dieu! le Magistrat, chargé de veiller à

la prospérité de cette ville, vient de préparer les voyes d'une meilleure instruction; les nouvelles Écoles établies par sa bienfaisance, sagement confiées à des Maîtres éclairés & vertueux, vigillamment inspectées par des Pasteurs zélés, feront germer, dans la nouvelle génération, des principes plus féconds de vertus. — Nous n'avons donc qu'à porter notre attention sur le travail, certains d'être secondés par ce même Magistrat, si nous sommes assez heureux pour lui indiquer des moyens praticables.

Remarquons, en passant, que s'il était possible de prévenir, par le travail, la pauvreté & la mendicité dans la seule ville de Lausanne, on préviendrait, en partie, ces fléaux dans un grand nombre de communautés du Canton; 150 familles, tant du pays de Vaud que du pays Allemand, sont à l'assistance ordinaire de la seule Chambre des Habitans; quelques-unes des communautés du pays de Vaud concourent à cette assistance selon leurs moyens, qui le plus souvent sont très-bornés. En imposant donc la Loi du travail à Lausanne, cette Loi

ferait un soulagement pour les communautés ; leurs ressortissans n'étant plus assistés que dans les cas d'infirmité & de maladie grave, auraient moins d'intérêt à venir se jeter dans notre ville ; en y venant, ils y contracteraient l'heureuse habitude du travail : & si le genre de travail, que nous allons proposer, pouvait avoir lieu, avec le même bénéfice, dans les campagnes, ces ressortissans trouveraient peut-être leur intérêt à y rester. Les communautés déchargées d'une partie de leurs contributions à la Chambre des Habitans, pourraient alors subvenir plus abondamment aux besoins de leurs infirmes & de leurs malades ; ainsi donc, la bonne économie d'une seule ville, aurait de l'influence sur la prospérité du Canton entier.

Voyons maintenant si c'est la bonne volonté, ou les moyens de travailler, qui manquent chez nous. Je suis loin d'être assez éclairé sur ce sujet, & je désirerais ardemment, que sous la présidence du respectable Chef de la Magistrature de cette ville, de l'estimable Auteur du *Gouvernement des Mœurs*, il put s'élever, des ruines de la Société Littéraire, une Société qui s'occupât, conjointement avec quelques Négocians & Manufacturiers de cette ville, des moyens d'occuper utilement le peuple. — L'on m'assure que son indolence, que le refus obstiné que font plusieurs de se procurer leur subsistance par le travail, ou que la trop haute rétribution qu'ils réclament, a fait échouer plusieurs fabriques & entreprises utiles. — On m'assure que MM. *Pertuson, Campart fils & Duvoisin* ; que *Renou & fils*, occuperaient en ce moment, & à l'ordinaire, deux cents ouvriers de plus dans leurs fabriques. — M. *Oboffier* manque aussi d'ouvriers pour la filature. — Madame *Duplan*, MM. *Remi*, demandent à grands cris, invitent, par toute espèce de moyens, des ouvriers de tout âge & de tout sexe, pour leurs mécaniques.

Les teintures en bleu & en rouge, emploient beaucoup de coton filé ; l'écoulement en est assuré, mais les bras manquent.

D'après les lumières que j'ai pu recueillir, je me suis assuré que tout enfant de sept à huit ans peut gagner, dans l'intervalle des écoles, en

épiluchant du coton, au moins un batz par jour ; que tout enfant de dix à douze peut en gagner autant au cardage, autant à la filature en gros.

Je me suis assuré, que toute fille de seize à dix-huit ans peut gagner à la filature, au mécanisme, au moins trois batz par jour, & autant au dévidage. — Je suppose toujours une portion considérable de tems accordée à l'instruction ou à d'autres occupations ; car quant à ceux qui voudraient faire, de ces objets, leur unique vocation, les bénéfices iraient au double. — La filature au mécanisme rapporterait alors de quatre à six batz par jour, & jusques à neuf batz. — La filature de coton à l'ancienne méthode, présente aussi des profits considérables ; elle se paye, suivant la finesse, de sept à quinze batz la livre, & il est prouvé qu'une famille de trois ou quatre enfans, assistés de leur mere seulement, qui voudrait s'occuper de ce travail, recueillerait, chaque semaine, un profit de L. 5 au moins.

Les lumières me manquent pour parler d'autres occupations propres à tous les âges de la vie : au reste, s'il est des raisons de garder l'anonyme, lorsqu'on envoie au *Journal* des conseils de l'amour, des énigmes, ou des logoglyphes, je n'en vois pas, lorsqu'on s'occupe du bien public : je prie donc l'Étranger, Auteur de la Lettre, adressée le 1 Septembre aux *Rédacteurs du Journal*, de se nommer, & je lui en donne l'exemple.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, D. LEVADE.

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je viens, Messieurs, de faire quelques essais sur le rouissage du chanvre, qui me paraissent mériter une place dans votre *Journal*.

On a coutume de rouir le chanvre, dans ce pays, en l'étendant sur une prairie nouvellement fauchée, & en ayant soin de le retourner chaque jour, jusqu'à ce que l'écorce se détache facilement de la chenevotte. Dans quelques parties de la France, on le rouit dans des mares d'eau dormante. M. l'Abbé *Rozier*

Indiqué, dans son *Dictionnaire d'Agriculture*, une méthode qu'il regarde comme très-bonne: elle consiste à l'étendre sur une prairie à mesure qu'on le tire, & dès que le soleil paraît, même avant qu'il ait dissipé la rosée, on l'amoncele dans un même tas qui est aussi tôt recouvert entièrement de paille; au coucher du soleil, on étend de nouveau ce chanvre sur la prairie, pour le relever le lendemain. Enfin, vous avez indiqué, dans le 1^{er} N^o. de votre *Journal*, la méthode de M. Prozet, qui, d'après une analyse chimique du rouissage, conseille d'employer une lessive alcaline pour cette opération économique. J'ai fait faire, MM, l'essai de ces différens procédés; dont voici les résultats.

1^o. Le chanvre roui, suivant la méthode de M. l'Abbé Rozier, commençait à se pourrir au bout de deux ou trois jours, en sorte que l'on fut obligé de cesser de l'entasser chaque matin. Si l'on réfléchit à ce procédé, on concevra facilement qu'il ne peut pas avoir lieu dans ce pays; les rosées sont trop abondantes, pour que ce chanvre entassé ne tourne pas promptement à la fermentation putride. Il se trouve précisément dans les mêmes circonstances, que de l'herbe chargée de rosée que l'on mettrait en meule; peut-être serait-il avantageux dans un pays où il y aurait des rosées moins abondantes.

2^o. La méthode ordinaire, employée dans ce pays; donne une filasse plus noire & moins forte, que celle obtenue par les moyens suivans.

3^o. Le chanvre placé dans une mare d'eau dormante, a été roui très-promptement; & a donné une filasse moins noire que la précédente, mais plus rouille que celle qui suit. Il est à remarquer, qu'on a eu soin de couper la racine & la sommité de ce chanvre, avant de le rouir, & l'on a mis peu de paille au fond de la mare, afin que la fermentation que le rouissage excite dans l'eau, ne salit point le chanvre.

4^o. Le chanvre, placé dans une lessive alcaline, a donné une filasse beaucoup plus forte & plus blanche, que par les autres moyens: mais je dois dire qu'il s'est roui assez lente-

ment; je l'attribue à ce que je fus obligé d'employer du chanvre qui avait été quelques jours exposés au soleil, de manière que l'écorce s'était durcie, & fortement attachée à la cheville: mais je ne doute point que si on eût employé le chanvre au moment qu'on le tire, il ne se fut roui aussi vite que dans l'eau dormante; toujours est-il certain qu'il est plus vite que par la méthode ordinaire.

Ce moyen n'est ni coûteux, ni pénible; j'ai employé des cendres & de la chaux pour alkali-fer l'eau, & cela en petite quantité. M. Prozet recommande de laver le chanvre en le fortant de la lessive alcaline; je crois qu'il ferait de même très-avantageux de l'exposer une couple de jours sur une prairie, pour qu'il acquit plus de blancheur.

Je ne répéterai point ici tous les avantages de cette méthode, que l'on peut voir dans le 1^{er} N^o. de votre *Journal*: mais j'ai l'honneur de vous envoyer un échantillon (*) de chacune des filasses que j'ai obtenues, afin que l'on puisse se convaincre, par ses propres yeux, de la supériorité de la méthode de M. Prozet. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, BERTHOÛT VAN BERCHEM, fils.

BELLES-LETTRES. IDILLE DES ALPES.

LE CRISTALIER ET LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

LE CRISTALIER.

As-tu vu, mon ami, comme les montagnes se définaient fortement dans le ciel, quand le soleil approchait de son couchant? Et dans ce moment où la nuit commence à nous envelopper, vois ces nues rampantes s'élever le long de la vallée, tout annonce la pluie & l'orage; tes apprêts pour une chasse heureuse sont inutiles; toutes tes espérances s'évanouissent.

LE CHASSEUR.

Et toi, es-tu plus heureux? Du moins l'orage ne durera pas toujours: mais cette riche mine de cristal sur laquelle tu fondais ta petite fortune, elle a disparu pour jamais. J'ai vu le roc isolé qui s'élançait vers le ciel, je l'ai vu, hier, s'écrouter avec un fracas qui retentit dans toute la vallée; tes cristaux,

(*) Note des Rédacteurs. (Ces échantillons sont chez M. J. LANTEIRES.)

ta mine enveloppée dans d'énormes rocs, allèrent, en bondissant, tomber sur le vaste glacier qui était à leurs pieds; presque tous ses débris se font engloutis sous ses larges crevasses, & une énorme avalanche, entraînée par la chute du roc, a recouvert le reste.

LE CRISTALIER.

C'est un malheur, je ne l'ignorais pas: mais cette mine de cristal n'est pas la seule que nos montagnes recèlent; j'en puis trouver une nouvelle, & je n'aurai perdu que du tems & des travaux. Qui n'est pas exposé à en perdre? Pour toi, ton malheur arrive avec lenteur, & en est plus inévitable. Déjà on n'entend plus le cri aigu de la marmotte dans les bois solitaires, qui recouvrent la partie de nos monts; déjà le chamois devient rare; poursuivi sur des sommets, dont la hauteur semblait le mettre à couvert des atteintes de l'homme, il s'enfonce plus loin dans les déserts glacés; il se choisit des retraites toujours plus inaccessibles; tes dangers, ces travaux, s'accroissent chaque jour, & le prix en est toujours plus incertain; bientôt tu t'y exposeras vainement.

LE CHASSEUR.

Et crois-tu n'avoir que la perte de ta mine à craindre; crois-tu que l'avenir te prépare un sort plus heureux si je t'ai vu avec *Thérèse* que tu aimes & qui t'aime; tu attends le bonheur de ton union avec elle: mais lui seras-tu jamais uni? Je t'ai vu assis sur un roc avec elle; un beau meulez vous ombrageait; le torrent roulait à vos pieds; c'est-là qu'elle promit d'être à toi. Eh bien! ce torrent, vomi par la voûte azurée du glacier, a changé de route; il a inondé, il a entraîné le roc qui vous porta l'un & l'autre; il a ébranlé, il agite sans cesse l'arbre qui vous protégeait de son ombre; il en a enlevé l'écorce, il en rongé le bois; ses feuilles jaunissent & tombent; ses branches affaiblies penchent vers la terre: ne pensés-tu pas que ce présage est funeste?

LE CRISTALIER.

Mais ce n'est qu'un présage; il peut être trompeur, & ce que j'ai vu est plus qu'un présage. Tu aimes aussi, tu aimes *Jeannette*; son unique bien est une prairie, tu le sais; elle est au pied d'un glacier: eh bien! ce glacier menace de l'envahir pour jamais. Déjà il s'avance sur elle; chaque crévasse qui se fait avec un éclat qui ressemble au tonnerre, a fait avancer les glaces qui cèdent sous leur pesanteur: déjà j'ai vu des glaçons, souillés de terre & de sable, chercher l'herbe verdoyante; déjà les rocs portés & vomis par le glacier, ou qu'il entraîne dans sa descente, font succéder une horrible stérilité à la fécondité de la prairie. Trois jeunes genévilles y paissaient; bien-

tôt, *Jeannette* n'aura plus de genêfle; le sable & les débris des montagnes couvriront la prairie.

LE CHASSEUR.

Pauvre *Jeannette*! combien l'avenir doit l'inquiéter; combien elle en doit être effrayée! Il est trop vrai que cette prairie est sa seule ressource; elle est celle de sa mère. Que j'en suis affecté moi-même!

LE CRISTALIER.

Pardon, mon ami, je t'ai affligé; c'est qu'il semblait que tu voulais m'affliger moi-même. Allons ensemble consoler *Jeannette*. Va, ne crains rien; l'homme actif, laborieux, intelligent, ne manque jamais de ressources; le travail ne nous manquera pas, ni le prix attaché au travail; je t'aiderai & tu m'aideras; nous aiderons *Jeannette* & *Thérèse*, & nous serons heureux; tant de moyens s'offrent à nous, qu'il serait bien cruel que tous nous échappassent. L'étranger nous en offre lui-même; la curiosité l'attire dans notre pays que nous aimons, par tout ce qui lui paraît indifférent. Nous connaissons les montagnes, nous lui servirons de guides; si cet état a ses peines, il a aussi ses agréments & ses plaisirs.

LE CHASSEUR.

Il n'y aurait que des plaisirs, si tous ceux qui nous visitent, ressembloient à ceux que j'y ai vus; si toutes les Dames ressembloient à la belle étrangère que j'y vis monter l'autre jour; bonne, honnête, sensible....: mais nous en parlerons, quand nous aurons consolé *Jeannette*.

VARIÉTÉS.

On écrit d'Oxford, qu'un scieur de bois a fait dernièrement la plus forte marche dont on ait jamais entendu parler; 50 milles en neuf heures: on lui en avait donné dix, & il gagna de 35 minutes.

Payement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre C.

MORTS.

Marie Susanne Stökli, veuve de Jean Chavan, d'Épalinges, âgée de 62 ans.
 Une fille venue morte au monde.
 Jean Louis Ulrich Pache, d'Épalinges, fils mineur.
 Paul Edouard Blondel, de Bufligni, fils mineur.
 Jean Marc Maillard, de la paroisse de Villette, âgé de 70 ans.
 Charles Eliezo Garin, de la Direct. Française, fils mineur.
 Abraham Louis Bovey, de Cheseaux, fils mineur.
 Marie Franç. Rénou, de la Direct. Française, fille mineure.
 Jean Charles Frédéric Porta, de Lausanne, fils mineur.

ERRATA. Page 185, seconde colonne, ligne 12, *naît de l'inconstance*, lisez, *naît de la constance*.

JOURNAL DE LAUSANNE.

22 SEPTEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 57 minutes, & se couche à 6 heures 3 minutes.
La LUNE se leve à 3 heures 35 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
13 Sept.	10. 3. au dessus 0	15. 3. au dessus 0	13. 0. au dessus 0	26. p. 10. lig. 0	26. p. 9. lig. 0	26. p. 8. lig. 9
14 . . .	10. 4. 0	15. 1. 0	11. 7. 0	26. 8. 0	26. 7. 3	26. 6. 3
15 . . .	10. 3. 0	15. 2. 0	11. 1. 0	26. 6. 4	26. 6. 5	26. 7. 0
16 . . .	9. 1. 0	15. 8. 0	12. 2. 0	26. 6. 3	26. 6. 2	26. 4. 7
17 . . .	9. 4. 0	14. 7. 0	11. 1. 0	26. 4. 3	26. 2. 0	26. 0. 0
18 . . .	10. 1. 0	11. 6. 0	11. 0. 0	26. 3. 1	26. 3. 3	26. 3. 0
19 . . .	10. 2. 0	12. 0. 0	8. 9. 0	26. 6. 11	26. 7. 1	26. 7. 2

HISTOIRE NATIONALE.

Fragment d'un Voyage manuscrit, fait en Suisse.

J'AVAIS passé la nuit à Spiringen chez un Curé, qui partageait sa vie entre sa pipe, la table & les fonctions de son état, & au lever de l'aurore, je descendis le long des rives du Schächen, qui coule au fond de la vallée à laquelle il donne son nom. Elle est étroite; la pente des monts qui la forment, est rapide, couverte de jolis chalets dispersés, & de verdoyantes prairies. La partie basse est couverte d'arbres fruitiers; des noyers superbes ombragent le chemin: on n'y voit point de champs; mais une lizière d'orge, presque murs au commencement d'Août, prouve qu'on pourrait y en semer avec succès, si on le jugeait préférable à la culture des prairies naturelles.

Bientôt le pays s'ouvrit; je vis devant moi Burglen, & au-delà une vaste & riche plaine couverte d'arbres divers; la perspective est la très-variée: c'est un mélange de rocs nus & cre-

vassés, de montagnes élancées vers le ciel, où des plateaux de neige contrastent avec la verdure qui les environne, avec le lac, alors tranquille, qui baigne le pied des monts, avec cette longue suite de riches vergers qui en sépare les chaînes, & où serpente la Reufs; ce spectacle est imposant. En élevant les regards, les montagnes d'Underwalden, leurs formes hardies & prononcées, leurs sommets qui semblaient reposer sur une épaisse bande de nuages qui en voilaient une partie, offrent à l'imagination des idées frappantes & sublimes; en les abaissant, le vaste verger qu'on a devant soi, présente un tableau plus frais, plus gracieux; il inspire des idées d'aisance, de tranquillité & de bonheur.

J'arrive à Burglen, village dont les maisons annoncent une opulence agreste; j'entre dans le logis. L'hôte était un homme de grande taille & au teint fleuri; ses regards semblaient me dire: je suis un citoyen, un homme libre. Il savait l'Allemand de son pays, & l'Italien de la vallée de Livinen, où il avait été Baillif.

E e e

Il me demanda si je voulais voir un des monumens élevés à l'honneur de *Guillaume Tell*: c'est ici qu'il était né, me dit-il, c'est ici qu'il mourut: le torrent, dont le bruit se fait entendre, le *Schachen*, s'était débordé, il atteignit sa maison; & ce bon vieillard, âgé alors de quatre-vingt deux ans, ne put échapper aux flots qui l'environnaient; il fut enlevé à l'estime, à la reconnaissance de ses concitoyens: mais cette reconnaissance ne mourut point avec lui; c'est elle qui lui éleva le monument que je vais vous montrer.

Il me conduisit dans une chapelle située vis-à-vis de l'église; là, on avait peint les divers événemens de la vie de *Guillaume Tell*; la bataille de Morgarten, & sa mort. L'hôte m'expliquait ces divers tableaux avec un enthousiasme qui m'en inspirait; ses regards étaient rayonnans; tous les traits de son visage avaient une expression frappante. Je me hasardai à lui dire qu'on avait élevé des doutes sur l'histoire de son héros. A ces mots, ses regards devinrent sombres, & les traits de l'indignation succédèrent à ceux de l'enthousiasme. Je gardai le silence, & il reprit plus de tranquillité.

Je fais, me dit-il, je fais que des envieux de la gloire d'Ury, des ennemis de la liberté, ont voulu faire douter de l'histoire de *Tell* abattant la pomme de dessus la tête de son fils, & vengeant sa patrie par la mort du tyran qui voulait l'asservir: mais, Monsieur, il ne s'agit pas ici d'un complot sourd, d'une intrigue secrète, d'une action exécutée dans une chambre. Tout s'est passé à la face du ciel, dans une place publique, aux yeux de tout un peuple assemblé. Les Magistrats, les citoyens, les femmes, les enfans, qui le virent, en ont transmis la mémoire, & l'ont fixée par des monumens. *Tell*, sa femme, ses fils, ses petits fils, ont vécu au milieu de nous; ils ont parlé avec nos pères de ces faits mémorables, & jamais personne n'en put douter dans ces lieux où tout nous en instruit, où tout nous les rappelle. Pourquoi aurions-nous élevé ce monument à la mémoire de *Tell*, si cette histoire ne devait sa naissance qu'à un historien obscur, qui n'aurait été point lu parmi nous, où il au-

rait été démenti par mille témoins? Les Magistrats firent élever deux pôtéaux dans *Altdorf*, la même année où *Tell* abattit la pomme, l'un à la place où était son fils que sa mère tenait par la main, l'autre à celle d'où ce malheureux pere fit partir sa flèche. Le recit d'un historien, fait un siecle après, aurait il fait élever ces pôtéaux dans l'année même où se fit cette action? En 1309, on y planta un tilleul qui fut appelé *Tellen-Linden*; (Tilleul de *Tell*) c'était un an après l'événement: tous ceux qui le planterent, avaient pu voir le fait que cet arbre attestait. En 1587, on éleva deux fontaines en la place de ces deux pôtéaux; on érigea sur l'une d'elles la statue de *Tell*. Pensez-vous que des Magistrats eussent osé consacrer ainsi un fait qui n'aurait point été perpétué dans toutes les familles des citoyens? Au-delà de *Fluelen*, au pied du mont *Arxen*, vous voyez cette langue de terre qui s'avance dans le lac; c'est-là que *Tell* s'élança du bateau de *Gesler*, battu par les vagues; c'est-là que le canton d'Uri fit élever, en 1388, la chapelle qui rappelle les actions de ce patriote courageux. Nos Magistrats, qui présidaient à sa construction, pouvaient avoir vu *Tell*, & savoir de lui-même les particularités de sa vie. Plus loin encore, derriere le mont *Riggi*, près de *Lauërtz*, en 1321, les Magistrats de *Schweiz* & d'Uri firent construire une autre chapelle dans le lieu même où *Tell* perça le cœur du tyran: pensez-vous que des Magistrats de deux Etats libres, se soient accordés pour élever un monument à un Héros pour des faits imaginaires, que mille témoins pouvaient démentir; dans un tems où *Tell* vivait encore, puisqu'il ne mourut que trente ans après? Croyez-vous que les citoyens de *Schweiz* eussent voulu orner de faits imaginaires, la vie d'un citoyen d'un Etat voisin, tandis qu'ils avaient des Héros à célébrer, & des Héros nés parmi eux? Non, non, Monsieur, ces critiques n'ont point vu ici toutes les traces de *Tell*; ils ont déraisonné dans leur cabinet, & la malignité a pris chez eux la place de l'amour de la vérité. J'écoutais mon hôte avec plaisir; il le remarqua: & lorsque je lui eus

dit que j'avais vu tous les monumens dont il me parlait, il me tendit la main avec une espèce de transport, & me dit : si vous n'êtes pas un de nos citoyens, du moins vous êtes digne d'en être.

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Servion, le 16 Septembre 1787.

M E S S I E U R S,

Le but de votre Feuille est d'être utile ; en conséquence, il me paraîtrait, dans votre plan, d'annoncer combien il est dangereux de manger des fruits ou baies de la *Morelle à fruits noirs*. (*Solanum nigrum*, Linn.) Ces baies attirent l'attention des enfans, sur-tout de ceux de la campagne ; ils en avalent quelquefois : & comme j'ai pu l'observer dans nos cantons, il est rare qu'ils ne soient pas alors victimes de la violence du poison qu'elles renferment.

Dans un court espace d'années, plusieurs jeunes gens de *Savigny*, après en avoir pris intérieurement, sont tombés dans un état de délire & de convulsions horribles, qui n'a cédé qu'avec peine aux remèdes, quoique administrés avec sagesse & promptitude. Entr'autres, quatre ont été à la fois atteints de ces symptômes fâcheux : mais ce qu'il y a de plus affligeant encore, c'est que plusieurs enfans de notre Bailliage sont morts de la même cause, sans avoir pu obtenir de secours. — J'avais déjà été consulté deux fois cette année-ci, dans des cas semblables, lorsque je l'ai été dernièrement pour un jeune homme, nommé *Linder*, qui a mangé de ce fruit funeste, & se trouve dans un état si fâcheux, que jusqu'à ce moment je n'ai pu me flatter de sa guérison. Voilà, Messieurs, des faits dont j'ai été témoin, ainsi que diverses personnes respectables.

Ne serait-il donc pas à désirer que MM. les Ministres, les Régens d'école, qui ont de l'autorité sur les gens de la campagne, ou de l'influence sur eux, connussent cette plante, & voulussent bien, pour prévenir les accidens qu'elle occasionne, faire ce que la prudence leur prescrirait ?

Si ce que je viens de rapporter, n'était pas suffisant, pour prouver l'effet dangereux de ces baies, je pourrais citer le *Dict. d'Hist. Natur.* par *M. Valmont de Bomare*, dans lequel on lit, à l'article *Morelle des jardins ou à fruits noirs*, (qui est la même qu'on trouve fréquemment dans nos campagnes) “ ses fruits, pris intérieurement, sont dangereux ; quelques personnes ont été attaquées de convulsions mortelles, pour en avoir mangé ”. Je pourrais m'autoriser encore de l'*Encyclopédie*, où l'on trouve : “ Les baies de la *Morelle commune* étant avalées, même entières, causent bientôt des convulsions horribles, aussi bien que celles de la *Morelle furieuse* ”.

Cette plante étant aussi dangereuse, peut-être les personnes qui ne la connaissent point, ne trouveront pas inutile que j'en donne ici la description. Elle est très-commune ; on la trouve le long des chemins, contre les haies, dans les jardins, &c. Elle pousse une tige de la hauteur de deux pieds & même plus, rameuse ; ses feuilles sont oblongues, pointues, assez larges, molles, noirâtres, ou d'un verd foncé, les unes anguleuses, les autres dentelées ou entières, d'un goût herbeux, fade, remplies d'un suc vert : ses fleurs sont découpées ordinairement en cinq pointes, d'une couleur blanche, ayant en leur milieu des pistils jaunes, d'où naissent des grains ronds, verts & durs au commencement, qui deviennent ensuite noirs, gros comme de petites baies de laurier, tendres & pleins de suc.

Je crois devoir ajouter, qu'aucun remède ne m'a paru plus efficace, pour combattre les progrès & détruire les effets du poison contenu dans ces baies, que les acides végétaux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, DE VAUD.

B E L L E S - L E T T R E S.

* *Nouvelles Lettres sur les montagnes, ou livre classique, particulièrement destiné aux gens du monde & aux jeunes personnes qui veulent acquérir des connaissances utiles & satisfaisantes sur la formation des montagnes, accompagné d'une collec-*

tion systématique de pierres, par M. VOIGT; traduit de l'Allemand.

Ces Lettres, dont M. Fontalard est le Traducteur, peuvent être considérées comme les premiers élémens de la minéralogie; c'est en quelque sorte un rudiment pour les commençans, & le premier guide de ceux qui veulent acquérir les connaissances certaines de cette science, dont les Savans d'Allemagne ont, de tout tems, cherché à reculer les limites. Cet ouvrage mérite d'être recherché dans les maisons d'éducation publique, par les Instituteurs, & il ne sera pas moins agréable & utile à toutes les personnes qui veulent observer la Nature en voyageant, ou en séjournant à la campagne.

VIE de ROBERT SCIPION DE LENTULUS, Lieutenant-General des armées Prussiennes & des troupes Bernoises, par F. LOUIS HALLER, Capitaine. Traduit de l'Allemand, par M. HEDELHOFER. A Lausanne, chez J. P. Heubach & Comp. 1787.

Cette Histoire d'un Militaire (écrite par un Militaire) renferme un précis des guerres du Roi de Prusse.

(On trouve cette brochure & chez J. P. Heubach & Comp. & au Café Littéraire.)

BIENFAISANCE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 18 Septembre 1787.

MESSIEURS,

On se plaignait dans votre Feuille du 1^{er} Septembre, de la mendicité, & l'on y demandait le moyen de l'extirper; dans celle du 15, on y observait la répugnance du peuple pour toute occupation qui n'est pas celle du travail de la terre; veuillez encore accorder place à une réclamation, & ajouter cette troisième pièce au procès.

Depuis que presque toutes les familles, qui prétendent à être d'un état plus relevé que celui du peuple, se croient avilies par le travail, laissent l'exercice des arts les plus honnêtes aux étrangers, & que la plupart des commerces & les boutiques sont abandonnées par les fils ou petits fils de ceux qui les établirent, il ne reste à la Bourgeoisie qu'à vivre de ses petites rentes, à poursuivre des emplois très-peu lucratifs, à s'expatrier, ou à observer le célibat.

Je ne chercherai point ici à engager des personnes (qui se croient obligées de demeurer inutiles) à donner le jour à d'autres; mais je m'attriste, quand j'en vois qui se sont condamnées à l'oïveté, peres

d'une nombreuse famille, & l'élever pour la livrer à un sort pénible & douloureux.

Voyez leurs filles, jeunes, douces, intéressantes: ah bien! si elles apprenent à mourir leur vieillesse à l'abri des besoins, la patrie n'en sera pas embellie; elles ne couleront point leurs jours au milieu de leurs parens, de leurs amis; car elles seront contraintes d'aller chercher leur subsistance dans des pays éloignés; peut-être encore, elles seront victimes du climat pour lequel la nature ne les avait pas créées...

Puisque donc leurs peres se croient autorisés à ne point penser à elles, du moins, à ne rien amasser pour elles, & qu'ils les obligent à se faire elles-mêmes un sort, je demande, au nom de ces victimes intéressantes du préjugé, un genre d'occupation qui puisse leur convenir. La filature, indiquée pour le peuple, ne fournirait peut-être pas à l'entretien des personnes de cet ordre; les ouvrages dits de mode ne peuvent les occuper toutes, lors même que l'on conserverait encore à cette vocation son ancienne estime, qu'elle mérite autant qu'une autre. Cherchez donc, ames bien nées & sensibles, cherchez & indiquez un travail honnête qui fournisse à leurs besoins, & les conserve à leurs peres & à la patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES DIVERS.

Chez Mourer, Libraire à Lausanne.

La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable philosophie, par Mad. la Marquise de Silleri, 12. 1787.

Pièces intéressantes & peu connues, pour servir à l'histoire & à la Littérature, (ouvrage des plus intéressant) 12. 5 vol. 1787.

Observations d'Abel Burja, sur la Russie, la Finlande, la Livonie, la Courlande & la Prusse, 8. Berlin.

Lettres de Charlotte, pendant sa liaison avec Werther, traduites de l'Anglois, 18. 2 vol. fig. 1787.

Aventures & espiègleries de Lazarille de Tormes, écrites par lui-même, 12. 2 part. 1787.

Histoire d'Elizabeth, Reine d'Angleterre, par Mlle. de Kéralio, 8. 5 vol. fig. Paris 1787.

Collection des meilleurs ouvrages Français, composés par des Femmes; par Mlle. de Kéralio, 8. 2 volum. Paris 1786, 1787.

Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie, &c. 8. 6 volum. fig. 1787.

Dictionnaire des grands hommes, nouvelle édition, augmentée, 8. 8 volum. 1787.

MORTS.

Isaac David Gabriel Chanfon, fils mineur.

Jeanne Détraz, fille mineure.

Henriette Détraz, fille mineure.

Jeanne Susanne Léhéman, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 SEPTEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 10 minutes, & se couche à 5 heures 54 minutes.

La LUNE se leve à 9 heures 42 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
20 Sept.	8. 8. au deffus o	11. 1. au deffus o	8. 9. au deffus o	26. p. 8. lig. 1	26. p. 9. lig. 1	26. p. 10. lig. 1
21 . . .	7. 6. o	13. 1. o	10. 3. o	26. 10. 7	26. 11. o	26. 8. o
22 . . .	8. 9. o	15. 1. o	12. 9. o	26. 7. 11	26. 7. 10	26. 7. o
23 . . .	11. 0. o	15. 9. o	13. 8. o	26. 8. 1	26. 7. 1	26. 10. 1
24 . . .	11. 1. o	16. 0. o	12. 9. o	26. 9. 1	26. 10. 9	26. 9. 9
25 . . .	12. 7. o	17. 1. o	14. 2. o	26. 10. 7	26. 0. 8	26. 7. 8
26 . . .	12. 9. o	17. 0. o	14. 0. o	26. 7. 2	26. 7. 10	26. 7. 11

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

LA Lettre de M. *Levade*, inférée dans votre N°. 42, me donne des éloges que je désirerais mériter: mais en sentant toute mon insuffisance, j'avoue que je me trouverais très-heureux, de pouvoir coopérer en quelque chose au bien public; & l'attachement que j'ai pour une ville, qui renferme un si grand nombre de personnes, lesquelles joignent à l'instruction, la franchise, la bienfaisance, & les autres vertus qui en font la suite, m'en font un devoir, que mes inclinations me rendront, dans tous les tems, bien doux à remplir.

Les Ecoles établies par le Magistrat, prouvent à la fois, ses lumieres, son patriotisme & son humanité. Chercher, avant toutes choses, à développer les facultés intellectuelles dans la classe des pauvres, c'est déjà porter le coup le plus vigoureux dans la racine des abus, & donner les plus grandes espérances pour la régénération qu'on se propose.

D'exactes informations, depuis ma lettre du 1 Septembre, m'ont assuré que ce ne sont pas les moyens de s'occuper qui manquent ici. La terre demande en

vain des laboureurs. MM. *Remi*, & divers autres commerçans, occuperaient, comme le dit M. *Levade*, un grand nombre de personnes de plus: mais la répugnance au travail est telle, qu'ils sont obligés de chercher des secours éloignés, pour remplir le but de leur établissement.

Avant donc de penser à établir d'autres manufactures, il convient de combattre l'engourdissement qui s'oppose à l'exploitation des entreprises actuelles; mais cette apathie qui engendre la mendicité, ne peut être réprimée que par une puissance coactive. Le Magistrat seul peut donc en arrêter les progrès: ayant le droit de punir, ses censures, ses menaces, ont une dignité & une force imposantes, capables de produire les plus grands effets. Je crois encore, que si cette quantité de vagabonds ne trouvaient pas, dans la trop grande facilité de tant de particuliers bienfaisans, les moyens d'alimenter leur paresse, ils se verraient bientôt dans la nécessité de s'occuper pour gagner leur vie, & s'accoutumeraient insensiblement au travail.

On dira, peut-être, qu'il serait dangereux que de tels hommes ne devinssent des voleurs de grands chemins? Je réponds, que dans une petite ville où ils seraient sans-cesse poursuivis par la vigilance du gouvernement, ce danger me paraît peu à craindre: mais soit pour le bon ordre, soit pour prévenir les funestes

suites qui pourraient en résulter, s'ils persistaient dans leur mauvais train, on devrait les renfermer dans la Maison de force, où la privation de leur liberté, & une sévère abstinence, les obligeraient bientôt à mettre un frein à leur inclination vicieuse. Je crois même que tous les mendiants, appartenans à l'État, devraient être arrêtés sans merci; réprimandés vigoureusement par une Chambre de censure, & conduits, pour travailler, dans les lieux destinés à cet effet. Les estropiés, les malades; infirmes, vieillards, enfin, tous ceux qui auraient des raisons majeures pour s'exempter du travail, & de justes droits à la commiseration publique, renvoyés à leurs Communes, qui devraient fournir à leurs besoins: dans le cas qu'elles s'y refusassent, elles seraient tenues à donner les motifs de leur refus, pour lever tous les obstacles, & rétablir l'ordre nécessaire dans ces établissemens hospitaliers.

Ce n'est qu'avec de la fermeté, qu'on peut remédier à des vices enracinés. Point de grâce pour ces hommes endurcis, qui ne savent ni renoncer à leurs vices, ni même en rougir!

Si l'on réfléchit combien il est utile, important, de rendre à la société tant de membres, à la fois inutiles & dangereux, on sentira que ces moyens ne sont point trop rigoureux. Insensiblement, ces hommes vils, dépravés, objets du mépris public, rougiraient de la bassesse de leur état; cette salutaire sévérité dénouerait cette foule de bras paralytiques. A l'abrutissement succéderaient les remords, & l'on pourrait, enfin, peut-être, espérer de greffer, sur cette corruption générale, quelques semences de vertus!

Il est à présumer, que d'heureux effets seraient le fruit de cette vertueuse rigidité, dès qu'ils seraient convaincus que la ressource de la mendicité leur est entièrement fermée; qu'ils s'exposeraient à la perte de leur liberté, à des châtimens; en continuant leur genre de vie, on ne tarderait pas à les voir recourir aux nouveaux moyens qui leur seraient offerts (*).

Dans le cas que, du commencement, leur travail ne pût fournir à leurs besoins, il serait bien doux alors de leur faire sentir, par des bienfaits & des paroles consolantes, combien l'on est satisfait de leurs efforts, & une collecte faite en leur faveur, parerait bientôt à cet inconvénient.

Mais c'est particulièrement sur les enfans du menu Peuple, qui sont en très-grand nombre, que l'on doit porter l'attention la plus forte & la plus scrupuleuse. Il est facile de plier ces jeunes plantes au joug des

mœurs; de leur faire savourer les douceurs qui résultent d'une conduite réglée, & de l'amour du travail. "Quand l'État, dit un Auteur Anglais (**), ne devrait tirer aucun fruit de l'instruction du simple Peuple, il devrait néanmoins prendre garde à ce qu'il n'en fût pas totalement dépourvu. Mais il est très-avantageux, pour l'État, que le peuple soit instruit. Plus les classes inférieures sont éclairées, moins elles sont sujettes aux illusions de l'enthousiasme & de la superstition, qui, parmi les nations ignorantes, occasionnent les plus affreux défords. D'ailleurs, un Peuple intelligent & éclairé, est toujours plus décent & plus réglé, qu'un Peuple ignorant & stupide".

Cet excellent précepte me paraît acquérir bien de la force, en l'appliquant, en général, au Canton de Berné. Qu'on jette ses regards sur les différens États, & il sera facile de s'assurer, qu'il n'est point de Peuple plus heureux, point où le droit de propriété soit plus respecté, où les contributions soient moins onéreuses, & où des Loix sages & remplies d'humanité, s'occupent mieux du bonheur public. Donné, point d'intérêt plus grand que celui d'inspirer des sentimens élevés & Républicains, à un tel Peuple, qui doit être, à la fois, Citoyen & Soldat, pour maintenir sa propriété, & pouvoir, à l'exemple de ses Ancêtres, se dévouer noblement, dans les cas nécessaires, au salut de la Patrie.

Peut-être cette insouciance, si commune dans le Pays-de-Vaud; ce mépris pour le travail, qui réjaillit même sur les artisans les plus distingués & les plus honnêtes, tirent-ils leur source, non seulement d'une vanité que le raisonnement pourrait facilement détruire chez les gens d'une certaine classe, mais encore, de l'excellence & de la justice du Gouvernement sous lequel ils vivent. De là, sans doute, la cause du légitime reproche que fait l'Auteur de l'intéressante & patriotique Lettre du 18 Septembre, tant il est vrai, que, du plus grand des biens, peut naître des effets nuisibles, & entièrement opposés aux vues du Souverain. — Mais je dois me taire sur des choses qui pourraient paraître étrangères à l'objet dont il est question.

Dans l'intervalle des Écoles, (comme l'observe très-bien M. *Levade*) les enfans devraient être occupés aux ouvrages prescrits, &c. Tous ceux qui, après une défense rigoureuse de mendier, seraient attrapés, devraient éprouver une punition propre à leur inspirer la terreur, & le dégoût de la récidive. Les plus laborieux, les plus intelligens, auraient des marques distinctives, qui seraient toujours le partage des plus actifs & des plus méritans.

(*) Je crois que la création d'un bureau où tous les pauvres seraient tenus de s'aller inscrire, conviendrait également aux Agriculteurs, Commerçants, &c. qui auraient besoin de bras.

(**) M. *Smith* dans ses *Recherches sur la nature & les causes de la richesse des nations*, à la fin du T. V.

Tous les six mois au moins, il conviendrait de faire une visite Pastorale qui leur inspirerait de la vénération pour leurs supérieurs, & nourrirait dans leurs âmes timorées, le désir de se distinguer. On donnerait publiquement, toutes les années, un prix à celui qui l'aurait mérité, par l'aveu des Régens & des Entrepreneurs, chez lesquels ils auraient travaillés. Ce moyen bien simple, & qui n'est qu'une imitation de ce qui se passe dans les Classes, me paraîtrait, sauf meilleur avis, le plus salutaire pour venir au but qu'on se propose. Ce sont par des expédiens de ce genre, qu'on pourrait espérer d'épurer, de réveiller la génération actuelle, de cette stupeur qui flétrit l'âme & en brise tous les ressorts. A cet engourdissement, à cette rouille de l'esprit, succéderaient, naturellement, le désir de l'estime, l'élevation de l'âme; ils sentiraient, parvenus à l'âge de raison, les charmes attachés à leur état. Loin de considérer le travail avec horreur, ils s'y livreraient avec d'autant plus de zèle, qu'ils auraient appris à en goûter les fruits. Devenus industrieux, d'artisans habiles, ils deviendraient manufacturiers; l'impulsion une fois donnée, la machine agirait d'elle-même, & le Gouvernement n'aurait plus qu'à protéger son propre ouvrage. C'est alors qu'il sentira combien il est doux d'avoir, par sa sagesse, sa prévoyance, son humanité, créé, s'il est permis de le dire, un nouveau Peuple, lequel lui sera d'autant plus attaché, plus soumis, qu'il ne pourra ignorer que c'est à lui qu'il doit l'aïssance, & le bonheur dont il jouit; alors il ne sera plus nécessaire de songer à l'érection de fabriques avantageuses au pays; le génie, & l'active intelligence, sauront tout prévoir.

Il est peu de manufactures qui ne puissent prendre consistance ici, & généralement dans tout le Canton. Le coton, mis en œuvre, ne vient-il pas en grande partie des Echelles du Levant, &c.? Qui empêchera donc de faire venir des laines & autres matières, quand on aura des hommes laborieux, exercés dans l'art de créer des artisans, & de faire fleurir les entreprises utiles?

N'en doutons point, tout prouve le véhément désir d'améliorer le sort de cette foule d'infortunés; les Écoles établies par le Magistrat, en sont déjà les plus sûrs garans; il n'est point de vrais Patriotes qui n'en sentent de même l'urgente nécessité. D'ailleurs, l'intérêt d'étouffer tant de vices naissans est trop grand, trop d'accord avec celui de l'État, pour ne pas espérer qu'on emploiera tous les moyens possibles, pour parvenir à cet heureux changement.

Si tous les Gouvernemens prennent les plus grandes précautions pour prévenir des maladies contagieuses, qui ne sont que momentanées, quels ne doivent pas être notre espoir & notre sécurité, lorsqu'il est question de s'occuper d'une génération naissante,

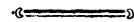
avilie par la pauvreté, préparée à toutes les turpitudes possibles par l'abandon de leurs parens, & plongée, enfin, sans pouvoir y mettre opposition, dans le bourbier de la plus crasse ignorance?

Si l'on ne néglige pas de prévenir un fléau passager, négligera-t-on d'en arrêter un qui gangrene l'âme, & dont la permanence & l'accroissement produiraient, enfin, les plus horribles résultats?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne, 19 Septembre 1787.

Signé, BONFILS, de Geneve.



AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MM.

Lausanne, 22 Septembre 1787.

On demande, dans le dernier N°. de votre *Journal*, un genre d'occupation utile pour des Demoiselles qui, par leur état, sont au-dessus d'un travail mécanique, mais au-dessous de la fortune qui permet d'être inutile.

J'ai assez réfléchi sur ce sujet, pour croire qu'il est difficile de répondre à cette demande; & ce qu'il y a de pis encore, c'est que les mêmes causes qui la rendent nécessaire, s'opposent aux remèdes qu'on pourrait y apporter.

Par-tout où le luxe ne fait que suivre ou accompagner le Commerce, l'industrie, les manufactures, il ne nuit point à leur activité; il l'accroît, au contraire; il en est un des plus forts stimulans. Mais par-tout où le luxe devance l'industrie & le Commerce; où il les précède à une grande distance, il répand l'engourdissement autour de lui; il étend l'empire du préjugé; il énerve l'imagination même, & débilite les bras.

Dans une ville où il y a des Nobles que le travail dégrade, ou qui veulent bien le croire; où les Étrangers, quelquefois impatiens du joug des Loix, donnent le ton; le préjugé, qui avilit le travail des mains, coule de cette source féconde, & répand de proche en proche, ses eaux assoupissantes & léthargiques.

Il y a peut-être plus de luxe à Geneve qu'à Lausanne; il y en a peut-être autant au Locle & à la Chaux de Fond: mais là, au moins l'industrie l'accompagne, & en est, pour ainsi dire, la base. L'Horlogerie, la Jouaillerie, la Peinture, différentes branches des arts, y occupent ces mains, forcées parmi nous, de se consacrer à une ennuyeuse & fatigante oisiveté; elles y retiennent les filles auprès de leurs meres, & dans le sein de leur Patrie.

Voilà donc la source du mal.—Où en est le remède? On est réduit à le désirer; on ne l'espère pas même.

Je proposerais de former une Communauté de jeunes filles, sous la présidence d'une Dame instruite & res-

pectable ; qu'on y vécut , avec sobriété , avec modestie ; qu'on y jouit de tous les plaisirs honnêtes , mais qu'on s'y instruisit dans différens arts , & qu'on les y pratiquât . Je désirerais que votre Auguste SOUVERAIN daignât donner des prérogatives honorables à cette Communauté , afin que l'honneur pût s'affocier insensiblement , avec le travail , dans nos idées gâtées par le luxe ; qu'on y formât , enfin , des Demoiselles actives , industrieuses , pour devenir ensuite des femmes estimables , utiles , & par conséquent heureuses . Voilà mon plan ; il demande plus de précision & de détails ; mais je n'espère pas assez de le voir adopter , pour les exposer ici .

J'ai l'honneur d'être , &c.

B

V A R I É T É S .

* Le Docteur *Peckwell* de Londres assistant , le 9 du mois passé , à l'ouverture du cadavre d'un jeune homme , décédé à l'hôpital de Westminster , examina de près les poumons , qui étaient dans un état de putréfaction très-avancée ; il eut l'imprudencé de les manier à plusieurs reprises , & ses doigts retinrent une certaine quantité de matière corrompue . Lorsqu'il fut question de coudre le corps , s'étant chargé de rapporter les chairs , il eut la main piquée de l'éguille que tenait le Chirurgien , de sorte que le pus se mêla avec son sang ; il fit peu d'attention à cette circonstance , dont le danger était cependant bien capable de l'effrayer . Le lendemain , il s'aperçut que son bras était enflé , mais cela l'incommodait si peu , qu'il prêcha le soir à la chapelle de Westminster . Le dimanche matin , il lui survint une fièvre violente : il envoya aussitôt chercher quelques Médecins de ses amis ; mais la fièvre résista à tous leurs efforts , & l'on ne vit d'autre moyen de le sauver , que l'amputation du bras attaqué . MM. *Bromfield* , *Parls* , *Papys* , *Warren* & *Young* , s'assemblerent le vendredi suivant , pour cette opération ; mais ils trouverent que la gangrène , répandue dans tout le corps , ne laissait rien à espérer de l'amputation . Ils y renoncèrent , & le Docteur mourut le samedi .

A N E C D O T E S .

* Le 17 de ce mois , sur les deux heures après midi , un homme se déshabilla tranquillement sur un quai de Dublin , & déclara , à tous les passans , qu'il était résolu de se noyer . Un Prêtre catholique , nommé *M. Brett* , qui l'entendit parler de cette manière , tâcha de le détourner , par ses exhortations , de ce projet désespéré ; mais lorsqu'il se fut mis dans l'état de pure nature , il s'élança tout d'un coup sur le

mur du parapet . Au moment où il se précipitait , un porte-faix robuste le saisit par une jambe , & le tira à lui sur le quai ; il continuait de crier qu'il voulait se détruire , lorsqu'un voiturier , qui conduisait du charbon , lui appliqua sur le dos cinq ou six coups de fouet qui , pour nous servir de l'expression des Gazetiers , changerent en hydrophobie , son amour pour l'eau , & lui firent prendre la fuite à toutes jambes .

B E L L E S - L E T T R E S .

Les fruits de l'adversité , ou Mémoires de J. E. CHAPPUYSI , de Geneve ; deux gros volumes in-8°. 1787. A Amsterdam , & se trouve à Laufanne , au Café Littéraire .

Le but de cet Ouvrage est de faire disparaître les inculpations dont *M. Chappuyssi* a été chargé dans un procès qu'il a essuyé contre sa tante , *Me. Dentand* , & d'effacer les traces défavorables qu'elles peuvent avoir laissé . Mais , comme ce ne doit point être dans notre plan , de prononcer sur la validité des moyens de défense présentés dans des Mémoires justificatifs , nous nous bornerons à la notice suivante .

Le premier volume ne contient , à peu de chose près , que des détails relatifs au funeste procès de l'Auteur , lesquels l'ont engagé à exposer quelques trivialités qu'il lui aurait peut-être été difficile d'éviter . Le second , qui , ainsi que le premier , renferme une correspondance entre diverses personnes , connues pour la plupart , & lesquelles y sont nommées , offre une plus grande variété .

Il y est fait mention des derniers troubles de Geneve , de différens endroits où l'Auteur a passé , où il a fait séjour . On y trouve quelques réflexions métaphyiques , des paradoxes ingénieusement présentés , quelques épisodes dont la plupart sont assez intéressans , & écrits d'un ton de gaieté , lequel , comme l'a bien prévu l'Auteur , paraît déplacé dans un tel Ouvrage . Enfin , on y lit , par ci , par là , quelques morceaux d'une logique pressante , tracés avec énergie , sentiment & chaleur .

En général , cet Ouvrage pourra paraître singulier , d'un style quelquefois négligé ; mais nous croyons néanmoins qu'il inspirera de l'intérêt en faveur de l'homme infortuné qui le publie .

M O R T S .

Françoise Gaudin , fille mineure .
Antoinette Charlotte Louise Bonjour , d'Echichens , âgée de 38 ans .
Jean Louis Philippe Chapnis , fils mineur .
Un enfant mâle venu mort au monde .
Louis Coëtaux , de Dailens , âgé de 38 ans .
Jean David Borloz , fils mineur .
Une fille venue morte au monde .

JOURNAL DE LAUSANNE.

6 OCTOBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 19 minutes, & se couche à 5 heures 40 minutes.

La LUNE se leve à 1 heures 3 minutes après minuit.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
27 Sept.	13 3. au dessus 0	14. 1. au dessus 0	12. 6. au dessus 0	26. p. 5. lig. 8	26. p. 6. lig. 6	26. p. 6. lig. 2
28 . . .	13. 2. 0	15. 1. 0	12. 0. 0	26. 6. 3	26. 6. 3	26. 6. 1
29 . . .	10. 1. 0	12. 4. 0	11. 9. 0	26. 6. 2	26. 2. 0	26. 3. 9
30 . . .	9. 0. 0	14. 1. 0	9. 9. 0	26. 4. 3	26. 5. 1	26. 6. 1
1 Octob.	9. 2. 0	13. 5. 0	10. 0. 0	26. 4. 2	26. 4. 3	6. 4. 4
2 . . .	8. 3. 0	12. 5. 0	12. 0. 0	26. 4. 1	26. 2. 3	26. 0. 0
3 . . .	9. 8. 0	12. 9. 0	10. 1. 0	26. 3. 3	26. 5. 5	26. 6. 3

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 19 Septembre 1787.

MESSIEURS,

ON m'a fait diverses objections sur la notice que j'ai donnée, de la maniere de cultiver les pommes de terre, proposée par M. *van Berchem*; on a prétendu qu'une culture sans fumier était inadmissible. On pourrait donner cette raison contre une méthode fondée uniquement sur la théorie, mais il est difficile de l'avancer contre une expérience de sept ou huit ans qu'a M. *van Berchem*, contre la persuasion de plusieurs fermiers qui ont adopté cette culture, & contre l'expérience de M. *Parmentier*, qui a cultivé les pommes de terre, sans fumier, à Paris, dans la plaine des sablons. On ne s'est pas formé une idée bien juste des engrais; on les regarde comme fournissant immédiatement de la nourriture aux plantes: cependant, les expériences de MM. *Rosier*, *de Tillet*, *Duba-*

mel, &c. qui sans doute n'ont pas encore percé en Suisse, démontrent que la terre fert en grande partie de piedestal aux végétaux. Le fumier, par sa fermentation, écarte, sépare & atténue les molécules de la terre; il les rend plus spongieuses, & par conséquent plus pénétrables par les agens extérieurs. Ainsi, le travail du fumier est le même que celui du gel, de l'humidité, & des autres agens physiques de l'hiver.

Si cette méthode avait été annoncée avec cette phrase imposante, *j'ai appris de mon fermier*, elle aurait fait plus de sensation; ce genre d'instruction, qui facilite l'inertie, reprochée, par un grand nombre de voix, aux habitans du Pays de Vaud, n'offre cependant que les procédés d'une routine aveugle. Ce fermier reçoit ses idées de son pere qui, sans penser davantage, les a de ses ancêtres. (On dirait que les erreurs acquierent, en vieillissant, le droit d'être des vérités.) L'agriculture se perfectionne tous les jours dans les autres pays; les sciences naturelles éclairent ses procédés; elle devient l'occupation favorite de

Ggg

plusieurs hommes célèbres. Les *Dubamel*, les *Parmentier*, les *Broussonet*, les *Fougeroux* & plusieurs autres, ont réuni cette étude à d'autres plus profondes: il est vrai qu'ils ont fait eux-mêmes des recherches suivies, & que, sans négliger les rapports de leurs fermiers, ils les ont soumis au jugement, & ramenés à des principes généraux.

Les expériences sont ruineuses; cette objection, quoique futile, paraît fondée. Elles ont ruiné & ruinent encore des gens sans connaissances, qui apprennent, dans leur coterie, qu'un de leurs amis a fait une innovation; ils l'adoptent, sans en connaître les principes, sans savoir les circonstances nécessaires à sa réussite, & presque toujours sans connaître les écrits du théoricien qui la propose. Lorsque les expériences sont bien dirigées, elles ne peuvent être ruineuses: le Sr. *Claude Anet*, dont il a été question dans une des feuilles précédentes, m'a dit lui-même: *je n'avais rien; ce sont mes essais qui m'ont mis au-dessus de l'aisance*. La Société économique de Berne, établissement des plus utiles, l'avait distingué dans son moment de vigueur: mais les encouragemens qu'elle lui accordait, au lieu d'animer ses voisins, l'ont couvert de ridicule à leurs yeux. Il est vrai qu'il a combattu le monstre de l'usage; hydre qui effraye le vulgaire, & auquel les moindres essais paraissent des attentats, lors même qu'ils ont des suites heureuses. Je prévois d'avance que mes efforts seront également inutiles, & demande pardon à cette divinité tutélaire du Pays de Vaud, d'avoir osé troubler son regne, si même les croassemens d'un partisan des innovations, parviennent jusqu'à elle.

L'agriculture n'est pas la seule branche d'économie dont l'engourdissement révolte les personnes qui veulent le bien, avec assez d'énergie pour y travailler elles-mêmes. Des citoyens vraiment patriotes, M. *Levade*, & l'Auteur anonyme de la Lettre insérée dans votre N°. 40, nous en offrent des preuves frappantes. Les manufactures languissent faute de bras, & la mendicité prouve, de toute part, le besoin & la misère. C'est principalement aux aumônes particulières qu'on peut l'attribuer; elles ali-

mentent la paresse, contre l'intention des personnes qui les distribuent. Que les personnes bienfaisantes, celles qui pensent bien, celles qui désirent vraiment d'être utiles, se réunissent. Qu'une société d'émulation & de bienfaisance, se forme, suivant les vœux du citoyen à qui nous en devons la première idée. Cette association réunirait les lumières; les secours seraient distribués avec justice, & les encouragemens offerts d'une manière efficace. Il ferait peut-être nécessaire que le Magistrat favorisât cet établissement, & prit des mesures pour fonder une Maison de travail forcé, pour des personnes sur qui les encouragemens ne feraient pas impression. J'ai vu les suites d'un établissement pareil à Amsterdam; (le *Werkhuys*) il serait possible d'en avoir un pareil à Lausanne, & de le substituer à la *Discipline*, dont les suites ne peuvent être aussi utiles à l'État & aux individus.

J'ai toujours cru nécessaire de signer les articles du *Journal*, qui sont relatifs à des objets utiles, & j'aurais fait sur la réclamation de M. *Levade*, si je n'en avais pas eu déjà l'idée. Je vois, avec peine, que malgré cette réclamation, la Lettre insérée dans le *Journal* suivant, était sans signature. Comme on ne peut pas attribuer ce genre d'anonyme à la modestie, puisque l'honneur d'avoir inséré une Lettre dans un *Journal* est très-peu considérable, on doit voir dans la crainte de se signer celle de dire la vérité, & d'être obligé de la soutenir. Ce motif est trop bas pour avoir animé les Auteurs des bons articles du *Journal de Lausanne*: mais l'anonyme laisse facilement cette impression.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REYNIER.



M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Le plaisir que j'ai éprouvé en traversant, cet été, la riante vallée du Pays de Vaud, a été troublé par le spectacle d'une infirmité que je croyais renfermée dans les limites du Valais. J'ai vu, avec douleur, que Bex & Aigle produisent des *Crétins*, & qu'on en trouve même

encore plus près du lac Léman. Je rencontrai, près de Bex, deux filles occupées à sécher du linge, qui ne pouvaient proférer que des sons inarticulés, en réponse à quelques questions que je leur adressai; toutes deux étaient *Crétines*, & portaient un goitre qui annonçait leur état, quoiqu'elles n'en fussent pas très-défigurées. La maison même où je logeai, m'offrit un exemple de cette espèce d'imbécillité. Et j'ai lieu de croire qu'elle est fréquente dans toute la partie du Pays de Vaud qui borne le bas-Valais.

Je ne suis pas surpris, que le gouvernement Valaisan néglige de chercher la cause & le remède de cette infirmité: mais dans le Pays de Vaud, je crois qu'il suffira de tourner, sur cet objet, les regards du SOUVERAIN, pour l'engager à s'en occuper. En voyant l'air sain & heureux des habitans de ce beau pays, on ne peut se persuader qu'aucune cause locale y fasse dégénérer l'espèce humaine; ou si cette cause existe, c'est sous un gouvernement paternel & dans un siècle éclairé, qu'on peut espérer de vaincre la nature.

On attribue ordinairement le *Crétinage* aux goitres, & les goitres à l'eau crue que produit la fonte des neiges & des glaces. L'expérience des marins qui se sont abreuvés d'eau de glace, sans en éprouver aucun inconvénient, semble affaiblir cette conjecture. On peut encore opposer l'exemple des vallées voisines où les goitres sont rares, & où l'on ne voit point de *Crétins*, quoiqu'on y boive les eaux qui coulent des glaciers. Il y aurait un moyen (difficile, il est vrai, mais non impraticable) de s'assurer de l'influence de cette cause, & même de la prévenir, si elle est réelle. Ce serait d'engager quelques familles à faire distiller l'eau, avant de la boire, & de faciliter cette précaution par des établissemens publics. Les gens de l'art indiqueront peut-être d'autres procédés moins incommodes, pour corriger la crudité des eaux. Il serait digne d'un bon gouvernement, de les interroger là-dessus; de proposer des prix; d'inviter, par l'appât des récompenses pécuniaires & honorifiques, les Médecins les plus distingués à se vouer à cette recher-

che; à aller sur les lieux étudier cette maladie & ses causes; à employer, pour la guérir, toutes les ressources de l'art, de la science & du génie.

Il serait bien plus facile d'extirper le *Crétinage* du pays même où il est le plus enraciné, si (comme je l'ai ouï assurer en Valais) ce mal était le fruit de l'extrême négligence de quelques parens, qui abandonnent leurs enfans en bas âge, & les livrent, en quelque sorte, volontairement à la stupidité. Mais j'ai peine à croire que cette cause, qui doit agir ailleurs avec autant de force, puisse produire un effet local aussi constant & aussi remarquable.

Je laisse à d'autres le soin de vérifier ou de détruire ces conjectures, d'en former de nouvelles, & de porter le jour sur une question également curieuse & utile. Je crois m'acquitter d'un devoir, en la proposant aux hommes en état de la résoudre, & en suppliant ceux qui veillent au bonheur des peuples, de ne pas regarder avec indifférence une plaie de l'humanité qu'il est peut-être en leur pouvoir de guérir. Une expérience certaine a prouvé que l'indolence & l'oubli, propagent des maux qui ne résistent point à l'activité & aux lumières. La peste & la lepre sont endémiques chez des barbares, indignes d'occuper la place des peuples qu'ils ont asservis. Ces mêmes maladies sont inconnues dans l'occident, & la peste autrefois, dans les lieux mêmes qu'elle dépeuple. L'inoculation a fait disparaître les dangers de la petite vérole, & finira, peut-être, par la détruire. Il n'est donc plus permis de se reposer sur la Nature ou sur la Providence, du soin d'écarter les fléaux qui affligent l'humanité, & il ne reste aucun prétexte aux Gouvernemens, qui ne prennent point les mesures nécessaires pour s'en garantir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Geneve, le 29 Septembre 1787.

Signé, P. P.



M U S I Q U E.

Six Trios dialogués pour deux Violons & Violoncelle, dédiés à M. le Comte Iwan Razou-

mowsky, composés par Doy, maître de musique à Lausanne. Prix L. 9 de France: se vendent chez l'Auteur, & à Paris, chez M. Boyer, rue de Richelieu, à la Regle d'Or, passage du Café de Foy.

Il paraît que l'Auteur s'est proposé de mettre son Ouvrage à la portée des amateurs, qui ne font pas d'une grande force: ces Trios ont de plus l'avantage de réunir un chant agréable à une harmonie douce & simple; ils plairont à tous ceux qui ne pensent pas qu'il faut qu'une musique soit chargée de *difficultés* pour être belle.

L'Hermite, Romance pour le Piano-forte, avec accompagnement de violon; paroles & musique de M. Vernes, fils, de Geneve. Prix L. 1 .. 4 f. de France. Se vend chez MM. Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires à Geneve.

BELLES-LETTRES.

Collection de Lettres & Mémoires originaux, sur les affaires actuelles de l'Europe, avec cette Epigraphe: Prævidere & prævenire, imprimé à Neuwied.

Cette Collection, annoncée par souscription, fera, nous dit-on, un Ouvrage historique digne d'ornier les Bibliothèques; après avoir satisfait la curiosité du lecteur à l'époque de sa distribution, il aidera la sagacité du spéculateur qui médite sur les affaires publiques; il ne sera point inutile aux hommes d'État qui les dirigent, & formera l'une des sources précieuses des matériaux pour l'histoire du tems présent. Les premiers cahiers seront relatifs aux affaires de la Hollande. On souscrit chez J. P. Heubach & Comp.

ÉPIGRAMME.

On dit, dans le siècle où nous sommes,
On dit, je l'ai trop entendu:
"Les femmes sont comme les hommes,
Pas une n'a de la vertu".
Quel affreux langage!
Toute femme est sage;
Chaste, fidele & sans Amans....
A soixante ans.

QUATRAIN (*).

Contre l'ingratitude en vain,
La raison exhale sa bile;
L'injure, de nos jours, se grave sur l'airain,
Et le bienfait s'écrit sur le sable mobile.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 20 Septembre 1787.

MESSIEURS,

Peut-être un établissement tel que celui dont je vais vous donner un aperçu, serait utile aux enfans pauvres, & contribuerait à détruire la mendicité dans notre ville.

On pourrait se procurer une chambre vaste, & pourvoir à ce qu'en tout tems il y eut plusieurs rouets, de la rite, du lin, de la laine, des *cardes*, & que deux ou trois femmes ou *Maitresses*, y dirigeassent les travaux. Il faudrait que tous les enfans eussent le droit d'y trouver de l'occupation, dans les momens qui ne seraient pas destinés aux Ecoles, & qu'on payât leur travail un peu au dessus de sa valeur. Je laisse à vos Lecteurs, de mieux développer ce plan, d'en appercevoir les inconvéniens & les avantages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paiement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre F.

Pendant le courant du mois de Septembre, il est né à Lausanne quatorze garçons & sept filles.
On y a béni sept mariages.

(*) *Note des Rédacteurs.* Ce Quatrain rappellera sans doute celui de *Barathon*:

On ne se souvient que du mal;
On ne voit qu'ingrats dans le monde:
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

MORTS.

Jeanne Parret, veuve du Sr. André Veyrin, Français, âgée de 82 ans.
Jeanne Cerez, veuve du Sr. Jean Jaques Guex, de Lutry, âgée de 75 ans.
Maurice Grenier, soit Grenay, de Lutry, âgé de 78 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

13 OCTOBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 30 minutes, & se couche à 5 heures 30 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures 50 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	6 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
4 Octob.	9. 8. au dessus	14. 1. au dessus	10. 1. au dessus	26. p. 10. lig.	26. p. 11. lig.	27. p. 10. lig.
5 . . .	8. 1.	14. 2.	9. 8.	27. 0.	27. 1.	27. 1. 5
6 . . .	8. 0.	15. 1.	10. 3.	27. 1.	27. 0.	26. 11. 0
7 . . .	9. 0.	14. 0.	9. 9.	27. 1.	27. 1.	26. 11. 5
8 . . .	8. 3.	13. 7.	10. 0.	26. 11.	26. 11.	26. 11. 0
9 . . .	8. 1.	14. 0.	11. 8.	27. 1.	26. 11.	26. 10. 0
10 . . .	10. 0.	15. 2.	13. 1.	26. 9.	26. 7.	26. 6. 3

MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Vous avez inséré, dans le dernier N°. de votre Feuille, une Lettre de M. P. P. sur le Crétinisme, dans laquelle il demande, quelle peut être la cause de cette maladie, & quels seraient les moyens d'en diminuer les effets? Comme personne ne me paraît avoir mieux traité cette question, jusqu'à présent, que M. de Saussure, je renvoie M. P. P. au second vol. p. 480, des Voyages dans les Alpes de ce savant Physicien. Il y verra, qu'il est prouvé, par un grand nombre d'observations, qu'on ne voit de Crétins ni dans les hautes vallées, ni dans les plaines ouvertes de toutes parts; qu'on ne peut attribuer la cause de cette dégénération, ni aux eaux, ni aux vapeurs méphitiques qui s'élèvent des marais, puisque la qualité des eaux varie infiniment dans les divers endroits où il y a des

Crétins, & qu'on en trouve dans les endroits où il n'y a point de marais; que la chaleur concentrée par les montagnes, & la stagnation de cet air chaud, sont les véritables causes physiques du Crétinisme.

Dans la vallée du Rhône où il y a beaucoup de marais, il n'est pas douteux que l'humidité qui en résulte, ne contribue, en affaiblissant & relâchant tous les organes, à propager & à rendre plus funestes les effets de l'air chaud, stagnant & phlogistique, qu'on y respire. Enfin, on a remarqué que les Étrangers qui viennent habiter les vallées, où cette maladie règne, ne prennent point de goître, mais que leurs enfans y sont sujets, & tombent dans le Crétinisme.

Ces causes une fois connues; les remèdes que M. de Saussure conseille, sont, de faire élever les enfans, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, dans les montagnes, où l'air n'a aucune qualité pernicieuse; & si l'on est forcé de les élever dans la plaine, d'éviter de leur laisser recevoir, dans leur bas âge, l'action immé-

Hhh

diète du soleil ; leur donner des alimens d'une digestion facile, & leur faire faire un usage modéré d'eau, acidulée par le vinaigre, qui est, tout à la fois, tonique, rafraichissant & antiputride. La propreté, qui contribue si fort à purifier l'air des appartemens, doit aussi être recommandée avec soin. Enfin, il est absolument nécessaire de saigner les marais, & de faire des plantations d'arbres auprès des maisons ; on fait combien ces moyens sont efficaces pour rendre l'air pur & serein.

Plusieurs habitans des vallées, affligés de ce fléau, s'en sont préservés en faisant élever leurs enfans dans les montagnes ; ce qui prouve les avantages qu'on retirerait de ces remèdes, si le Gouvernement voulait veiller à leur exécution. M. le Doyen *Decoppet*, qui avait observé pendant nombre d'années le Crétinisme, & qui en avait suivi les différens degrés, était aussi persuadé, d'après une longue expérience, qu'en faisant élever les enfans dans les montagnes, l'on diminuerait & même l'on prévendrait cette dégénération de l'homme.

Il faut espérer que le SOUVERAIN de ce pays, voudra bien porter ses regards sur cette partie souffrante de ses sujets, & contribuer, par ses soins, à rendre à l'espèce humaine des êtres qui ne semblent en avoir les formes extérieures, que pour faire paraître leurs difformités plus affligeantes. Et ce qui doit sur-tout l'engager à s'occuper de cet objet, c'est que la vallée du Rhône, ou ce fléau se fait sentir, est en même tems riche & fertile. Que ne deviendrait-elle pas, si l'on réunissait tous les moyens qui ont été indiqués pour préserver ses habitans du Crétinisme, & des fievres qui les ravagent ?

J'ai l'honneur d'être, &c.
La Naz, le 7 Octobre 1787.

(Signé) BERTHOUT VAN BERCHEM, fils.

(Note des Rédacteurs.) Nous avons été autorisés à retrancher divers morceaux de la Lettre suivante, comme les citations de M. de Saussure, &c. qui se trouvant dans celle de M. van Berchem, auraient, peut-être, paru à nos Lecteurs, une répétition inutile.

MESSIEURS,

L'Auteur de l'intéressante Lettre insérée dans votre dernier N^o, n'a point parlé de toutes les causes auxquelles on attribue le goître, & le Crétinisme qu'il croit en être la suite. Il est cependant nécessaire de les chercher toutes, pour en connaître le remède.

On en a cherché la cause dans des eaux imprégnées de particules minérales. — On cite un vallon de la *Silésie*, sur les confins du Comté de *Glatz*, dont presque tous les habitans avaient le goître. On soupçonna qu'ils devaient cette incommodité à l'eau dont ils se servaient, & dont la source était au pied d'une montagne riche en mines ; on leur fournit une eau plus pure, plus saine, & leur goître a disparu.

On a cru que des eaux chargées de parties tenues de l'argille & du tuf, amenaient insensiblement cette incommodité chez ceux qui s'en servaient.

M. *Wild* croit que le gaz méphitique, qui s'éleve des marais, est la cause lente & continue qui fait naître des Crétins dans le *Vallais* ; & si le goître est le premier degré de cette maladie, ce gaz semble devoir être aussi la cause des goîtres.....

Si M. *Wild* a trouvé la véritable cause du Crétinisme, il est difficile d'en trouver le remède. Il faudrait que les deux Etats de *Berne* & du *Vallais*, se réunissent pour creuser un canal au Rhône, & faire disparaître les marais : mais les crues subites & violentes de ce fleuve rendraient l'entreprise pénible, & d'un succès incertain.

Je ne crois pas que la nature du Gouvernement du *Vallais* fût un obstacle à ce projet : le chemin hardi creusé autour de la *Gemmi* ; celui qui conduit des bains de *Leuk* à *Faren*, prouvent qu'on y peut exécuter des grands projets, sur-tout quand ils ont un but utile.

Je serais porté à croire, que M. de Saussure a indiqué la cause la plus puissante du Crétinisme.

J'ai dit que la cause indiquée par M. de Saussure était la plus probable, la plus puissante : mais peut-être n'est-elle pas la seule ; on peut y faire des objections.

Il y a des Crétins jusqu'à *Sion*, jusqu'à *Siders*, même jusqu'à *Morill*; comment cette stagnation de l'air peut-elle exister sur un aussi long espace, & dans un espace coupé par des vallées transversales, où coule un fleuve rapide, & dans une partie duquel il s'éleve presque tous les jours, vers les dix heures, un vent qui doit la troubler? Pourquoi en trouve-t-on à *Aigle*, à *Vevey*, & jusqu'à *Pully* près de *Lansanne*, où la vallée est bien large, où l'air n'est point stagnant, où il ne l'est pas, du moins, plus que dans mille autres lieux où il n'y a pas de Crétins? On peut expliquer ces faits dans l'hypothèse de *M. Wild*: les vents chassant, dans la direction de la vallée, le gaz méphitique qui s'éleve des marais, en peuvent étendre l'influence jusques-là; mais comment l'expliquer dans celle de *M. de Saussure*? Et comment, encore, expliquerait-on, par elle, un fait affirmé dans le *Vallais*? C'est qu'à *Morill*, il y avait autrefois beaucoup de Crétins, & qu'aujourd'hui il y en a peu. Cependant, rien n'a changé dans la situation physique du lieu. Pourquoi, dira-t-on, n'y a-t-il des Crétins qu'en *Vallais*, dans toute l'étendue de la Suisse, tandis qu'il y a d'autres vallées, situées comme celles-là. & à peu de chose près, dans les mêmes circonstances? Par exemple, pourquoi n'y a-t-il pas de Crétins dans la partie du Canton de *Glarus*, qui s'étend de *Zoll-Bruck* jusqu'à *Lichthal*? La chaleur y est cependant très forte; l'air humide & mal-sain; les montagnes voisines très-élevées, & l'élevation du sol à peu près le même qu'en quelques lieux du *Vallais*, où cette infirmité est connue, &c.

Quoiqu'il en soit de ces objections, qui peut-être ne reposent pas sur des observations bien exactes, il paraît que le goître est une maladie beaucoup plus répandue que le Crétinisme: peut-être celui des Crétins est-il d'une nature différente des goîtres ordinaires; peut-être ces derniers sont-ils dûs à des causes diverses. Cet objet mérite les recherches des hommes instruits, & tous les honnêtes gens les invitent à s'y livrer.

J'ai l'honneur d'être, &c.
Lansanne, 7 Octobre 1787.

Signé, B.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Un homme de Lettres, votre abonné, âgé d'environ cinquante ans, a été, toute sa vie, sujet à un froid habituel des pieds, pendant neuf mois de l'année. Depuis dix ans, cette incommodité a sensiblement augmenté. Le seul moyen de la faire disparaître, est un exercice vigoureux: mais sa faiblesse, ses occupations de cabinet, & le tems, lui empêchent souvent d'y avoir recours. Alors, toutes les fonctions essentielles de son organisation sont en souffrance.

Voudriez-vous bien, MM, par la voie de votre *Journal*, que caractérise la bienfaisance, intéresser les gens de l'art à sa situation.

Il souhaiterait principalement connaître, pour l'hiver, une chaussure qui, sans choquer les usages reçus, pût le garantir des inconvénients de ce froid opiniâtre & destructeur.

J'ai l'honneur d'être, &c.



COMMERCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Dans plusieurs de vos Nos, qui ont paru successivement, j'ai lu, avec plaisir, différentes Lettres, écrites par des personnes éclairées, sur la cause de la mendicité; les désordres qu'elle entraîne, les moyens de la prévenir ou de l'extirper. La cause en peut avoir été bien fautive; les désordres bien exposés: mais les moyens de la combattre, ne m'ont pas paru suffisans; du moins, ceux qui consistent à établir de nouvelles manufactures, ou à accorder plus de facilité, plus de faveur à celles qui existent déjà dans ce pays.

Veillez, MM, par la voie de votre *Journal*, proposer quelques questions relatives à ces objets.

1°. Les manufactures conviennent-elles à un peuple agricole, dont le sol est précieux par les productions, lorsqu'il est contraint de tirer les matières premières de pays étrangers?

2°. Le Pays de Vaud a-t-il suffisamment de

bras pour donner à la terre toute la culture dont elle y est susceptible?

3°. Les manufactures n'appellent-elles pas dans les villes les gens de la campagne, & par-là, n'augmentent-elles point le luxe destructeur, la débauche, & divers autres excès?

4°. Les manufactures, sur-tout celles proposées dans vos *Feuilles*, n'affaiblissent-elles pas la constitution des personnes qui y sont employées? Et dans le cas où elles produiraient cet effet, ne nuiraient-elles pas à cet esprit militaire, à cette bravoure, qui est la source de votre liberté, & le principe de cette estime générale dont vous jouissez chez vos voisins.

5°. Si, comme il me le paraît, les Suisses, en général, consomment beaucoup, & ont de grands besoins, les matières, livrées au commerce, pourront-elles supporter la concurrence? Et si elles n'ont qu'un succès éphémère, quel sera le sort des ouvriers qui n'auront plus d'occupation?

6°. Le commerce & les manufactures, lorsqu'ils fleurissent dans un pays, y font naître, comme chacun le fait, les grandes fortunes & les grands revers; l'orgueil, le luxe, la cupidité, &c. ils lui attirent une attention, quelquefois dangereuse, de la part de ses voisins; ils éveillent & excitent des passions, suivies de troubles, de dérèglemens, &c. Or, les avantages que le Pays-de-Vaud obtiendrait d'un commerce en vigueur, augmenteraient-ils sa prospérité? Ses habitans en seraient-ils plus heureux?

J'ai l'honneur d'être, &c.

É C O N O M I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 3 Octobre 1787.

MESSIEURS,

Plusieurs personnes ont eu la complaisance de m'avertir, qu'on a fait des expériences sur la culture de la *Mutelline*, comme fourrage, qui sont insérées dans les *Mémoires de la Société Economique de Berne*. J'ai cherché cet ar-

ticle, & j'ai vu, avec plaisir, dans la seconde partie de ceux pour l'année 1764, que M. *Decoppet* en a cultivé, dans son jardin, des plantes qui ont poussé des feuilles hautes d'un pied & demi, sans perdre sensiblement de leur goût aromatique. Une expérience aussi satisfaisante devrait faire adopter la culture de la *Mutelline*; plusieurs personnes s'en sont déjà procuré des graines, & se proposent d'en faire usage.

On trouve dans les *Mémoires de la Société Royale d'Agriculture, année 1786, Trimestre d'été*, quelques observations qui pourraient être utiles dans nos pays de vignobles. M. l'Abbé *Breluque* a essayé d'employer les farmens, tels qu'on les cueille au mois de Mars, pour la nourriture du bétail: il les place dans un endroit frais, afin d'éviter qu'ils ne deviennent trop secs; on les fait mouiller légèrement. M. *Breluque* les fait hâcher en morceaux d'environ un pouce de longueur, & briser ensuite sur la meule à faire du cidre: les chevaux s'en sont très-bien trouvés, & même l'avoine leur devenait peu nécessaire; quinze livres de ces farmens préparés, divisées en quatre rations, leur suffisaient par jour. M. *Breluque* a remarqué, que les chevaux nourris de cette manière, avaient besoin de boire davantage & plus souvent. Une expérience de deux années a frappé d'autres personnes, qui ont adopté cette nourriture avec succès.

Comme les pays de vignobles ont nécessairement besoin de bétail, & que le transport des fourrages y est très-dispendieux, on pourrait en diminuer la consommation, si on adoptait cette nourriture au printemps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REYNIER.

Payement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre G.

M O R T S.

Jean Pierre Olivier, fils mineur.
Une fille morte vingt-quatre heures après sa naissance.

JOURNAL DE LAUSANNE.

20 OCTOBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 41 minutes, & se couche à 5 heures 13 minutes.
La LUNE se leve à 2 heures 16 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	6 hour. du mat.	2 h. après midi.	10 hour. du soir.	6 hour. du mat.	2 h. après midi.	10 hour. du soir.
11 Octob.	12. 1. au dessus 0	15. 4. au dessus 0	14. 0. au dessus 0	26. p. 4. lig. 3	26. p. 3. lig. 0	25. p. 9. lig. 0
12 . . .	9. 9. 0	8. 9. 0	8. 9. 0	26. 5. 0	26. 6. 0	26. 6. 7
13 . . .	8. 5. 0	12. 3. 0	8. 9. 0	26. 3. 0	9 26. 3. 0	26. 1. 11
14 . . .	7. 0. 0	11. 8. 0	9. 0. 0	26. 5. 0	26. 5. 1	26. 5. 0
15 . . .	5. 8. 0	9. 1. 0	5. 8. 0	26. 6. 1	26. 6. 3	26. 8. 11
16 . . .	4. 6. 0	9. 0. 0	7. 9. 0	26. 11. 0	26. 10. 9	26. 8. 0
17 . . .	6. 2. 0	10. 3. 0	7. 8. 0	26. 10. 0	26. 11. 0	27. 0. 8

BELLES LETTRES.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

JE vous envoie, Messieurs, une espee de Réfutation, habillée en Dialogue des morts (*), du *Discours sur les avantages & les désavantages de la découverte de l'Amérique*, par M. P***, Vice-Consul à E***, attribué au Marq^s. de Chatelluz.

Geneve, le 2 Octobre 1787.

DIALOGUE.

COLOMB ET LAS-CASAS.

COLOMB (*à part*). Quel est ce Prêtre vénérable que j'apperçois au fond de ce bocage? Ses yeux baignés de larmes sont fixés sur un groupe d'Américains. Ah! c'est leur protecteur, c'est *Las-Casas*; approchons-nous.

LAS-CASAS. Dissipez enfin votre tristesse, & cessez de pleurer sur le sort de vos Indiens; voici un discours qu'on m'envoie de l'autre

monde, vous y verrez que la découverte de l'Amérique est utile au genre humain.

LAS-CASAS. Hélas! je ne Pai que trop lu cet éloquent discours, & c'est lui qui cause ma tristesse. Quoi! n'était-ce donc pas assez, que les Européens eussent exercé leur barbarie sur les habitans du Nouveau monde, fallait-il donc encore qu'ils employassent leur esprit à nous persuader que cette dépopulation n'a point été un mal?

COLOMB. L'Auteur ne le nie point, mais il prétend que c'est la faute du siècle, & non celle des Européens qui découvrirent l'Amérique.

LAS-CASAS. Eh! que m'importe, quand on égorge mes bons Indiens, que ce soit la faute du siècle, ou de la découverte de l'Amérique! Croyez-vous que dans ces tems barbares, où les ténébres de la superstition & du fanatisme couvraient l'Europe, le prétendu forcier, qui mourait à petit feu sur un bucher, s'embarassâ beaucoup que son trépas fût l'ouvrage d'un siècle superstitieux ou d'un Juge inique?

COLOMB. J'avoue que votre comparaison

(*) Cet ouvrage a été annoncé dans notre N^o. 38. (*Note des Rédacteurs*).

est spécieuse, & vous n'ignorez pas que si les Espagnols, qui me doivent le nouvel hémisphère, avaient suivi mes avis & mon exemple, ils n'auraient point dévasté l'Amérique, & que sans répandre une goutte de sang, ils auraient uni les deux mondes par les liens du commerce & des beaux-arts : mais la soif de l'or fit verser des torrens de sang au Castillan avide, & des fers furent ma récompense.

LAS-CASAS. Il est trop vrai, *Colomb*, & ces fers déposés dans votre tombeau, par votre ordre ; ces fers que vous portez jusques chez les ombres, sont la honte de vos contemporains : mais leurs descendans vous ont bien vengés, par la gloire attachée à votre nom.

COLOMB. Ils m'ont vengé, mais trop tard ; la gloire est pour une ombre, ce qu'est une pompe funebre pour celui qui descend au tombeau. Un aventurier ne m'a-t-il pas même enlevé l'honneur de donner mon nom à l'Amérique ? Mais, oublions ces injustices, & avouez-le, *Las-Casas*, ce premier moment de crise est passé, & voyez les progrès qu'ont fait le commerce & la navigation ; comptez les richesses, les jouissances qu'ils ont procurés à l'Europe, les nouveaux débouchés ouverts à ses manufactures & aux productions de son sol ; vous sentez que les denrées de l'Amérique sont une marchandise privilégiée, qui réunit tous les avantages des métaux monnoyés, sans s'accumuler ni s'avilir comme eux ; que l'Amérique est un azile ouvert à la vertu persécutée, & un égoût utile à la population Européenne ; que le commerce enfin, répare, lui seul, tous les maux que l'Amérique a causés au genre humain.

LAS-CASAS. L'éloquence est une Syrene, elle vous a séduit ; je n'en suis point étonné. On ne parle pas avec plus de chaleur ; on ne point pas avec plus de grace & d'énergie que votre Auteur ; & l'homme supérieur à son siècle, qui eut le génie de deviner l'Amérique, doit applaudir à celui qui met son esprit à prouver l'utilité de cette découverte. Pour moi, qui n'ai que du bon sens, & une ame tendre, je résiste mieux aux prestiges de l'esprit ; & quelque avantage que l'Amérique ait procuré au commerce, je ne pourrai croire qu'elle ait

été utile au genre humain, tant qu'on ne me prouvera pas que cette découverte n'a point causé la dépopulation du Nouveau monde, l'exportation des Negres, ni la propagation de ce fléau né au sein des plaisirs.

COLOMB. Vous commencez à me persuader, Adieu. Vous m'attristerez, en me prouvant que j'ai fait une découverte fatale au genre humain : mais je vais relire ce discours, & l'éloquence, entraînant de son Auteur, l'emportera bientôt sur la froide raison qui sort de votre bouche.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De l'Hermitage, le 12 Octobre 1787.

MESSIEURS,

Celui de vos *Journaux* qui renferme l'article signé *Levade*, m'est parvenu dans ma solitude... Sa lecture m'a procuré une jouissance bien douce, mais elle m'a fait regretter de ne pas connaître le pere d'un enfant aussi intéressant. Faites-moi lire souvent des morceaux dans ce genre, je vous tiendrai quitte volontiers de vos *Charades*, de vos *Logogripes*, & je m'engage aussi à vous trouver des abonnés que vous n'avez pas.

L'esprit aime à être amusé ; mais quand le cœur est satisfait, l'ame sensible jouit bien davantage... Je m'arrête... Il était juste que je payasse à M. *Levade*, le juste tribut de ma reconnaissance ; en allant plus loin, je blesserais sa modestie : & pourquoi chagriner un homme qui m'a fait couler un instant délicieux ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE SOLITAIRE aux cheveux blancs.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je vais vite, si l'on m'attire & l'on me pousse ; il n'y a pas moyen de me défendre ; il faut fuir ou céder.

Pour attirer à l'ouvrage vos mendiants, faites courir l'ouvrage par les rues. Publiez..... Il y en a beaucoup qui ne mendient, que parce qu'ils ne savent pas trouver à s'occuper ;

ils seront d'ailleurs talonnés, par chacun, de rue en rue, & forcés par la voix publique à travailler ou à décamper; je craindrais seulement qu'on n'usât quelquefois de trop de rigueur envers eux.

Ne les allez donc pas chercher, mais laissez-les venir à vous; vous ne ferez jamais rien qui vaille, si vous leur offrez de l'ouvrage; c'est à eux à le demander: vous réussirez avec quelques-uns, mais jamais avec le plus grand nombre, & votre but est d'en tirer, le plus qu'il se peut, de la mendicité.

Vous trouverez bientôt le moyen d'occuper chez eux les autres pauvres.

Pour faire baisser le prix du beurre, faites sentir le danger du grand usage que l'on en fait; c'est l'affaire des Médecins.

Presque tous vos apprêts au beurre sont de véritables poisons (*); que ne pourrait-on pas vous dire! vos plus cruelles maladies viennent en partie de-là.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Dans la dernière feuille de votre intéressant *Journal*, un homme de Lettres désire de favoir quel est le moyen le plus efficace de rappeler aux pieds la chaleur naturelle. On sait que plusieurs causes peuvent faire naître cette incommodité; je puis, à ce sujet, me citer pour exemple, parce que les différentes tentatives que j'ai faites pour y remédier, m'ont fait parvenir au but désiré. Pendant un grand nombre d'années, j'ai été incommodé d'un froid de pieds si considérable, que j'en craignais les suites. J'ai fait essai de toutes sortes de chaussures, entr'autres, j'ai porté longtems des bottes de fin castor; j'en ai porté ensuite qui étaient de feutre, d'une grandeur & d'une épaisseur énormes, au point que ce singulier équipage blessait les yeux de ceux qui l'observaient.

(*) (*Note des Rédacteurs.*) Nous examinerons cette assertion dans une de nos Feuilles prochaines.

Je ne les quittais que pour me coucher, & néanmoins, je ne sentais pas beaucoup de chaleur aux pieds. Ce qu'il y avait de plus fâcheux encore, c'est que cette indisposition habituelle m'attirait des crampes d'estomach très-douloureuses.

Tous les remèdes ordinaires que j'avais essayé, ne me donnant aucun soulagement, après bien des recherches, j'inventai un Elixir concentré & composé d'oranges; remède dont je me suis bien trouvé pendant quelque tems: mais cependant, il me fallait trop souvent y avoir recours, & j'en cherchai d'autres.

Enfin, MM, depuis plus de dix-ans, je suis parvenu à être délivré de ces indispositions si fâcheuses, par un moyen simple & d'un usage facile, que j'expliquerai, avec plaisir, à tous ceux qui voudront passer chez moi pour cet effet (*); je suis contraint de leur donner cette peine, parce que mes nombreuses occupations, & la position où je me trouve, ne me permettent plus de faire de visites aux malades.

J'ajouterai, que j'ai observé chez un grand nombre de personnes, auxquelles j'ai donné mes soins, combien il est avantageux à l'économie & à la santé de notre corps, d'avoir les pieds au chaud, sans parler de l'efficacité que l'on donne, par-là, aux remèdes. C'est ce qu'on peut remarquer dans toutes les affections de poitrine, dans toutes les espèces d'asthmes, dans les maux de nerfs, comme épilepsie, &c. J'ose assurer, que ce n'est que depuis l'époque de la découverte de ce moyen, que j'ai opéré le plus grand nombre de guérisons de cette dernière maladie, si fâcheuse & si commune.

Ce moyen fait encore merveille dans les tumeurs œdémateuses des pieds, en employant en même tems des remèdes internes. Je me flatte d'avoir prolongé, de bien des années, par l'usage des moyens dont je parle, la vie de plusieurs de mes concitoyens, & sur-tout celle d'un Illustre Seigneur de la Capitale, très-

(*) (*Note des Rédacteurs.*) Nous observerons à nos Lecteurs, que si ce remède eût pu être indiqué, par la voie de notre Feuille, M. Struve est sans doute trop ami de l'humanité, pour ne pas l'y avoir annoncé.

célèbre par ses ouvrages dans toute l'Europe savante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne, 15 Octobre 1787.

Signé, STRUVE, pere.

TRAIT HISTORIQUE (*).

A la fin du dixième siècle, après la naissance de JÉSUS-CHRIST, les hommes commencèrent à craindre les tremblemens de terre, & la fin du monde.

La Reine *Berthe* voulant acquérir un trésor incorruptible, en faisant un emploi pieux de son veuvage, fonda, à *Payerne*, un Couvent de l'ordre de *St. Benoît*, suivant la réforme d'*Odilon*, auquel elle donna, avec l'agrément du Roi *Conrad*, & du Duc *Rodolphe* son fils, ses serviteurs, ses servantes, des terres dans cette contrée, & quelques Loix Ecclésiastiques.....

Elle affranchit cette fondation de toute espèce de Jurisdiction séculière, & ordonna que les Moines procédaient à l'élection d'un Prévôt & d'un Aumônier: ensuite, comme il était difficile de garantir des Moines désarmés, des insultes d'une soldatesque profane, qui infestait ces contrées, elle prononça solennellement cette malédiction.

“ Vous, Saints Apôtres & glorieux Princes
 „ de la terre, *Pierre* & *Paul*, & ô toi qui es
 „ assis sur leur trône, chef de tous les Evê-
 „ ques! Puissent les ennemis de cette fonda-
 „ tion être réprochés de l'Eglise, & rayés du
 „ livre de vie! Que leur partage soit auprès
 „ de ceux qui disent au Tout-puissant, tiens-
 „ toi loin de nous; & auprès de *Dathan* &
 „ d'*Abiron*, contre lesquels la terre a ouvert
 „ son gouffre! Que leurs corps éprouvent,
 „ dans les années de leur vie, les avant-cou-
 „ rers des tourmens éternels de l'Enfer, com-
 „ me *Héliodore* que les Anges fustigent, &
 „ *Antiochus* que les vers rongent ”.

(*) Traduction littérale d'un Extrait de l'*Histoire de la Confédération Helvétique*, par J. MULLER, T. I. p. 245.

COMMERCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL. MESSIEURS,

On demande dans votre *Feuille*, du 22 Septembre, quelle serait l'occupation convenable aux personnes qui sont dans le cas de travailler pour leur subsistance, mais auxquelles la culture de la terre ne pourrait être une ressource. Cette demande m'a fait faire les réflexions suivantes, sur la culture des vers à soye. Il m'a semblé qu'elle conviendrait beaucoup au Pays-de-Vaud. Le climat y est certainement meilleur, que dans une grande partie des Etats de l'Empereur & du Roi de Prusse, où l'on fait des récoltes abondantes en soye. Il est vrai que cela demande beaucoup de soins, mais du moins le tems en est court; il ne faut ni cave, ni grenier, pour cacher la récolte; le débit est assuré en tout tems. La qualité de notre soye est même préférable, à cause de sa force, à celle d'autres pays. Des enfans de dix à douze ans suffisent pour la récolte des feuilles de mûrier; ce qu'il est essentiel de faire remarquer aux propriétaires de grands fonds, qui, dans la crainte du renchérissement de la main-d'œuvre, n'étaient pas trop favorables à ce genre de culture. On pourrait objecter que les essais que l'on a fait, n'ont pas été heureux: j'en conviens à l'égard de quelques-uns, mais plusieurs, au contraire, ont eu du succès; surtout celui d'un particulier de *Coffonai*, qui même a écrit un excellent *Mémoire* à ce sujet, auquel je renvoie les personnes qui sont à même de se le procurer, l'étendue de votre *Feuille* ne permettant aucun détail.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Berne, le 1 Octobre 1787.

Signé, VOTRE ABONNÉ.

Paiement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre H.

MORTS.

Marie Diedey, femme d'Abraham Cleves, de la Vallée du Lac de Joux, âgée de 65 ans.
 Charles François Peytregnet, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 OCTOBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 48 minutes 30 secondes, & se couche à 5 heures 8 minutes 30 secondes.
La LUNE se leve à 5 heures 5 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
18 Octob.	6. 3. au dessus 0	8. 9. au dessus 0	6. 8. au dessus 0	26. p. 11. lig. 3	26. p. 7. lig. 0	26. p. 5. lig. 9
19 . . .	4. 1. 0	9. 0. 0	4. 8. 0	26. 6. 11	26. 7. 0	26. 7. 0
20 . . .	5. 0. 0	8. 9. 0	7. 9. 0	26. 9. 1	26. 10. 0	26. 11. 0
21 . . .	4. 8. 0	7. 0. 0	4. 3. 0	27. 0. 0	27. 0. 0	26. 11. 9
22 . . .	2. 1. 0	6. 0. 0	4. 3. 0	27. 0. 5	27. 0. 8	26. 11. 11
23 . . .	4. 1. 0	7. 3. 0	6. 1. 0	26. 8. 1	26. 7. 5	26. 8. 3
24 . . .	4. 9. 0	7. 7. 0	5. 9. 0	26. 10. 8	26. 11. 5	26. 11. 6

BELLES-LETTRES.

EXTRAITS.

Observation sur la société, & sur les moyens de ramener l'ordre & la sécurité dans son sein, par l'Auteur du Traité de la civilisation, 2 vol. in-12. A Paris, chez Royer 1787. Et se trouve à Lausanne, au Café Littéraire.

UN Auteur, dont l'ouvrage a pour but d'éclairer les hommes sur leurs véritables intérêts, qui, animé du courage qu'inspirent les lumières & la vertu, présente aux Gouvernemens les vérités les plus utiles, les réflexions les plus sages, les moyens les plus efficaces, les plus certains, de diminuer ce grand nombre de coupables que les Tribunaux font sans-cesse occupés à arracher de la société, par des châtimens & des supplices de tout genre; qui, tout bouillant de zèle, pénètre ensuite dans l'intérieur des familles, pour chercher à les rendre heureuses; dont l'étonnante sagacité prévoit & répond victorieusement à tous les obstacles qu'on peut opposer aux salutaires expédiens qu'il propose; & rempli de ce mâle & impétueux enthousiasme, si rare pour la vertu, s'empresse de verser, à pleines mains, la félicité sur les hommes. L'ouvrage d'un tel citoyen, doit sans doute

être accueilli avec transport, & mériter la reconnaissance de tout le genre humain.

Celui que j'annonce, servant de *Supplément à l'Esprit des Loix*, n'est point au-dessous de cet éloge; il est, par conséquent, bien digne de l'immortel ouvrage auquel il sert de suite.

Je ne puis exprimer le sentiment délicieux que j'ai éprouvé en le lisant! Chaque Lecteur, j'aime à le croire, ressentira les mêmes effets, & comme moi, fera des vœux ardents, pour que cet ami de l'humanité ait la récompense que méritent ses talens & ses vertus, en voyant l'exécution de tous ses projets.

Ecrivains à la mode, si ardents, si féconds à produire tant de bagatelles ingénieuses, qui ne disent rien à l'ame, & ne sont propres qu'à réveiller un instant l'oisive mollesse, l'inquiétante & insatiable curiosité, lisez, méditez cet ouvrage, & vous ne tarderez pas à sentir combien il est doux, combien il est grand de s'occuper de la félicité publique! & peut-être encore, que par la suite, vos écrits se ressentiront de cette intéressante lecture: si, cependant, emportés par le délire du jour, vous ne pouvez prendre sur vous d'imiter un si respectable modèle, suspendez au moins quelques instans des travaux aussi futiles qu'éphémères, afin de donner aux Lecteurs, susceptibles de penser, la tranquillité & le tems nécessaires pour favoriser cet important ouvrage!

Kkk

Il en est peu dont l'extrait coûte plus à faire que celui-ci; toutes les phrases sont si bien enchaînées, si dépendantes les unes des autres, qu'on ne peut se résoudre, sans peine, à les isoler du corps dont elles font parties. Cependant, plus cet ouvrage est utile, plus aussi il est convenable qu'il soit connu, & la lecture n'en saurait trop être recommandée à toutes les personnes dont l'opinion peut influer sur la société, mais sur-tout à celles qui sont appelées à occuper des places dans les divers Tribunaux.

Je ferai connaître succinctement les matières qu'il renferme, & m'arrêterai particulièrement sur les objets qui ont de l'affinité avec ceux contenus dans vos précédens Nos, touchant les moyens de faciliter l'industrie, & d'éteindre la mendicité. Mais les bornes de votre *Journal*, m'obligent de vous demander place dans vos Feuilles prochaines: ainsi, j'espère que, vu l'importance de l'objet, vous voudrez bien me l'accorder.

L'Auteur commence par montrer, que la civilisation est la mère des Loix. Quoique la terre, dit-il, appartienne en général à tout ce qui respire, celui qui en rend une portion plus fertile, a un droit exclusif sur cette portion. — L'homme qui est obligé de semer avant de recueillir, ne sèmera plus s'il n'a l'espoir de la récolte. Celui qui nourrit des animaux, ne les mènera plus aux pâturages, si un autre peut les lui ravir. La première, la plus solennelle des Loix, fut donc faite en faveur des propriétaires, obligés de se réunir pour conserver le fruit de leur travail & arrêter la spoliation. — Plus les hommes s'éloignèrent de l'état sauvage, plus ils eurent besoin de multiplier les Loix, qui, après s'être établies par la force, se consolidèrent par la raison.

Après en avoir démontré la nécessité, & amené l'homme, par degrés, à l'état de sociabilité, plié sous leur joug. Voici comme l'Auteur s'exprime: " Je me bornerai à observer les maux de toute espèce que les diverses passions ont fait naître; les remèdes que les Législateurs ont apportés; je sonderai les playes que les crimes font à la société: si je ne puis pas les guérir, peut-être pourrai-je la soulager. Voilà le but de mon travail".

Les hommes vont si lentement au bien; la justice, la modération, paraissent leur être si étrangères, si incompatibles avec leurs passions, qu'il est difficile de concevoir comment ils ont pu mettre des degrés dans les peines. " Aussi chez tous les Peuples a-t-on regardé, comme Divine, cette fagelle qui, s'élevant du milieu des passions humaines, a mis un frein à la vengeance, a protégé l'oppressé contre le ressentiment de l'offensé; a proportionné la réparation à l'outrage, & le châtimement au crime".

" La Législation civile a dû s'approcher de l'équité

plus promptement que la Législation criminelle; la Nature conduit à l'une, la raison perfectionnée mène à l'autre; rien n'est plus facile que de prononcer des peines, que de jeter l'épouvante dans toutes les âmes: mais rien de plus difficile, rien qui demande plus de lumières, plus d'humanité, que de les décerner avec justice".

" L'homme n'est que trop disposé à prendre l'apparence pour la chose, & ce que l'on nomme souvent des preuves, pourraient, au Tribunal de la profonde sagesse, passer à peine pour des présomptions".

" Le Juge, loin d'intimider, par un aspect sévère, le prisonnier timide & tremblant, accusé d'un délit, doit, au contraire, le rassurer par un ton doux, humain; & loin de chercher à trouver un coupable, il ne doit montrer que le désir de le trouver innocent: mais au scélérat intrépide, il doit inspirer du respect, par un air grave & imposant; n'user envers lui d'aucun artifice, d'aucun détour, pour attirer la vérité, mais la faire fortir en multipliant ses issues, en lui ouvrant mille passages".

" Quelles que soient les mœurs, la fortune d'un accusé, on ne doit jamais en conclure qu'il soit coupable du crime pour lequel il est interrogé: mais on pourrait souvent en tirer la conséquence qu'il est innocent; car il est très-possible qu'un homme dépravé n'ait pas commis une mauvaise action de plus, & il ne l'est presque pas, qu'un Citoyen bien famé se soit rendu coupable d'une action lâche & déshonorante".

" La déposition des témoins est une lumière vacillante qui n'égare que trop souvent les Juges; il est si peu de gens qui sachent voir & entendre. La preuve testimoniale, quoique la plus forte en apparence, n'est donc pas toujours la plus certaine. Le Juge doit craindre l'effet des passions, des haines particulières, & sur-tout la subornation. Il est sans doute des concours de circonstances affreuses, terribles, où tout se rassemble pour égarer la prudence humaine, & faire périr l'innocent. L'Auteur cite, au sujet de ces horribles & cruelles méprises juridiques, l'histoire de deux infortunées victimes, qui expirèrent sur la roue".

La première est celle d'un malheureux Payfan accusé d'assassinat, & dont l'innocence fut reconnue un mois après son supplice. Un brigand arrêté, sentant qu'il ne peut échapper à l'échaffaut, se déclare l'auteur du vol & de l'assassinat, pour lequel il avait été condamné, & révèle le stratagème horrible qu'il a employé pour tromper la justice.

" A ces mots, dit-il, je vois mes Lecteurs frémir; leurs yeux se détournent avec horreur; ils entendent les cris de cet homme infortuné: ses membres brisés, son sang qui coule à grands flots, sa face renversée; Voilà le spectacle épouvantable qui se présente à leurs pensées".

La seconde est celle d'un Bucheron accusé du même crime. Guidée par des soupçons, la Justice va dans sa cabane; une veste tachée de sang, des fourriers qui en font encore imbibés, une hache dont le fer en est teint, deux témoins qui attestent lui avoir vu lever cette hache sur un homme mort sous ses coups; voilà sans doute des preuves assez fortes, assez convaincantes, pour décider les Juges à prononcer la sentence de mort contre l'accusé: aussi, n'hésiterent-ils pas à le condamner au supplice épouvantable, prononcé par la Loi contre les assassins. Eh bien! malgré des apparences aussi fortes, aujourd'hui, le cri de l'innocence poursuivait les Juges jusques dans leur retraite, & il ne leur reste plus qu'à gémir toute leur vie, d'avoir été les arbitres de la vie des hommes.

Indépendamment de la force des preuves sur lesquelles ils le condamnerent, la conviction aurait été plus palpable, si le vol, qui était le but de l'assassinat, eût été trouvé sur l'accusé, ou dans ses foyers; c'est ce qu'il aurait fallu chercher à découvrir, &c. La déposition des deux témoins était de la plus grande autorité: mais avant d'envoyer celui qui paraît coupable à l'échaffaut, la Loi exige (dit l'Auteur) que je sois aussi certain de son crime, que je le suis qu'il est jour en plein midi; ce sont-là ces sages expressions.

« Le résultat de mes longues réflexions est, qu'il y a cent contre un à parier, que le Bucheron est l'assassin, mais un peut gagner contre cent. Je n'ai donc pas encore acquis cette certitude physique, que la Loi veut que j'aie, avant de condamner un homme à mort ».

Serais-je plus téméraire ou plus cruel que la Loi? Non, assurément. J'attendrais du tems de nouvelles lumières, & je prononcerais contre l'accusé *un plus amplement informé*.

(Cette Notice est de M. Boissis de Genève. — Elle sera continuée. Note des Rédacteurs.)

HISTOIRE NATURELLE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevay, 20 Octobre 1787.

MESSIEURS,

Si vous laissez bien longtemps une ferre humide fermée, vous trouverez, en y rentrant, que tout est pourri ou moisi; ainsi en est-il, plus ou moins, des terres basses que vous ne labourez jamais.

Labourez ou tenez vos vallons: il y a aux environs d'Aigle, & sur-tout au-dessous du Bourg, trop de terres qu'on ne laboure point.

Si vous n'y passez pas la charrue, plantez-y tant & plus le trident, la vapeur montera plus vite; nuisible par la stagnation, par le mouvement elle deviendra bienfaisante.

Yvorne est à la porte d'Aigle, mais un peu plus élevé, & entouré d'un vignoble; comparez les deux peuples.

Or vous étudiez la meilleure forme du trident & de ses pointes, qui, outre la solidité, doivent être, je pense, renflées par le milieu.

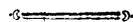
Tout gagnera à cette culture; elle conviendra fort aux Crétins: nous l'appellerons *Ennofigie*.

Un air trop fixe près de terre, voilà la cause du Crétinisme.

Trouvez ou labourez à force la terre, en voilà le remède.

Vous pourriez, en attendant, sans dépayser votre monde, user de bien des préservatifs.

J'ai l'honneur d'être, &c.



COMMERCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

J'essaye de répondre aux questions proposées dans votre N°. 46. Si je réponds bien, j'aurai rempli le but de leur Auteur: si je réponds mal, ce sera la faute de mes talens, non de ma volonté; non peut-être de la cause que je voudrais défendre.

Je remarquerais d'abord, que les six questions, ou plutôt les six objections, sont trop générales pour le cas particulier dont on s'occupait. Il ne s'agissait pas de transformer un pays agricole en un pays de commerce; mais de fournir des ressources aux pauvres, aux mendiants, aux oisifs. Cette seule considération fait qu'une grande partie de leur poids ne repose plus sur les moyens qu'on proposait.

Mais il ne s'agit pas d'esquiver le coup; il faut le recevoir de bonne grace. Je supposerai donc qu'on proposait de faire prospérer le commerce dans ce pays; d'y créer, si l'on veut, une ville de commerce, telle que pourrait être Lausanne. C'est donner de l'avantage à l'Auteur des six questions; je le sens, & je me flatte de le pouvoir.

D'abord, je ne comprends point, pourquoi on oppose le commerce à l'agriculture, comme s'ils ne pouvaient exister ensemble, & que l'un fût destructif de l'autre? Bien au contraire, il est un état d'agriculture qui demande nécessairement le commerce pour s'améliorer encore; par-tout l'un appelle, aide & tend la main à l'autre; par-tout ils prospèrent, parce qu'ils s'unissent. Ainsi, la France & l'Angleterre sont agricoles & commerçantes, & ce sont les

deux États les plus florissans de l'Europe : la Pologne est agricole, & n'est point commerçante, aussi ses peuples sont misérables.

Mais ces grands exemples sont un peu vagues dans leur application. Rapprochons-nous du pays que nous habitons. Zurich est un Canton agricole, & le commerce y prospère; les manufactures remplissent & environnent sa capitale. L'agriculture en souffre-t-elle? Jamais, au contraire, elle n'y a été exercée avec plus d'activité, avec plus d'intelligence. Bâle est encore un Canton agricole comme celui-ci; & ses petites villes, ses villages, sont remplis de diverses manufactures. L'agriculture y est-elle négligée? Non: il ne faut que le parcourir pour s'en assurer. Et une partie de la Savoie, combien ne doit-elle pas, pour l'activité de son agriculture, à l'industrielle & commerçante Geneve?

C'est au commerce que l'on doit des Loix civiles plus humaines; la propriété, l'égalité, autant qu'elle peut exister dans la société; c'est à lui que le cultivateur de nos champs, doit de n'être plus la bête de somme des Seigneurs de fiefs; c'est à lui que nous devons de nouvelles productions, & des manières plus faciles & plus profitables de cultiver les anciennes.

Mais serions-nous dans des circonstances particulières, telles que nous ayons à craindre de lui donner de nouvelles branches? Voyons; marchons la balance à la main, & ne décidons que d'après elle.

Le terrain est précieux sans doute dans le Pays-de-Vaud; mais il l'est dans tous les pays où le sol n'est pas stérile, & ce n'est pas une raison pour en repousser le commerce. Ses productions sont nécessaires; il n'a pas trop de bleds, mais il a trop de vins; il a plus de pâturages qu'il n'en faut pour la consommation, puisque les bestiaux qu'il nourrit, le fromage qu'il fait, sont un grand objet de commerce avec l'étranger. Cette alternative de besoins & de surabondance, se trouve presque en tout lieu, & je ne vois rien là de particulier au pays.

Il est obligé de faire venir les matières premières de l'étranger; c'est un inconvénient: nous en parlerons bientôt.

Les bras manquent au pays; c'est une plainte générale: cependant, on s'en aperçoit plus au prix du travail, qu'à l'ouvrage qui reste à faire. D'où peut venir cette disette? Le paysan est plus heureux, plus libre, que chez nos voisins; il jouit d'une nourriture abondante & saine, d'un air pur, d'un Gouvernement doux & paternel. Sa maison est remplie d'enfans; cette espèce de dépopulation ne peut venir que des émigrations de jeunes gens qui deviennent, hors de chez eux, soldats, domestiques, artisans. Plus de commerce les augmenteraient-elles? Non: elles en

seraient, peut-être, le remède. En multipliant les ressources autour de lui, pourquoi les chercherait-il au dehors?

Mais les villes de commerce attirent à elles les habitans de la campagne; cela est vrai jusqu'à un certain point. Cependant, voyez autour d'elles; la fertilité & la population s'y accroissent sans-cesse. Elles attirent le superflu des campagnes; & s'il en était une dans ce pays, tout son effet probable serait d'attirer à elle ceux que le défaut de ressources, assorties à leurs goûts & à leurs moyens, force de s'expatrier.

Elle augmenterait le luxe destructeur. Il serait à désirer que ce mal fût à craindre, mais il est fait; le luxe regne ici avec l'oisiveté; par le commerce, il y régnerait avec le travail, & alors il serait bien moins dangereux.

(La suite l'ordinaire prochain.)

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Berne, le 19 Octobre 1787.

MESSIEURS,

On demande, dans votre dernier N^o, un remède contre le froid des pieds, & je m'empresse d'indiquer celui par le moyen duquel je me suis débarrassé de cette incommodité.

Ce moyen est simple & facile: il consiste à se frotter le soir en se couchant, pendant un demi-quart d'heure environ, avec une brosse ronde & rude, chaque pied à la plante, & un peu du bas en haut contre les gras de jambes. Cette opération attire le sang aux extrémités, le fait circuler, débouche les pores, & prévient cette croute qui se forme souvent à la plante des pieds pendant l'hiver. Il faut commencer aux premières nuits fraîches du mois d'Août, & continuer.

Ce remède m'a évité le froid des pieds, depuis trente ans que j'en fais usage; je souhaite que d'autres personnes s'en trouvent aussi bien que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paiement des rentes à Paris, 6^o prom. mois 1787. Lettre I.

M O R T S.

Jeanne Louise Dégallier, fille mineure.

Marianne Jaton, fille mineure.

Un enfant mâle venu mort au monde.

Suzanne Develey, femme de Jean Koch, de Met, ouvrier Charpentier.

Marc Gabriel Böhy, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

3 NOVEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 2 minutes, & se couche à 4 heures 58 minutes.

La LUNE se leve à 0 heures 49 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
25 Octob.	4 8. au dessus 0	7. 5. au dessus 0	7. 1. au dessus 0	26. p. 10. lig. 0	26. p. 11. lig. 0	26. p. 10. lig. 3
26 . . .	5. 0. 0	8. 9. 0	7. 3. 0	26. 10. 3	26. 10. 0	26. 7. 3
27 . . .	6. 0. 0	9. 1. 0	7. 1. 0	26. 10. 3	26. 8. 0	26. 7. 9
28 . . .	4. 1. 0	13. 3. 0	10. 1. 0	27. 0. 0	26. 10. 0	26. 11. 8
29 . . .	3. 0. 0	12. 1. 0	11. 8. 0	26. 9. 11	26. 9. 10	26. 11. 0
30 . . .	4. 3. 0	9. 3. 0	8. 7. 0	26. 6. 11	26. 6. 10	26. 6. 3
31 . . .	3. 7. 0	7. 0. 0	7. 0. 0	26. 5. 0	26. 4. 9	26. 6. 3

COMMERCE.

SUITE de la Lettre insérée dans le dernier N°.

LES manufactures affaiblissent la constitution. — Oui, mais moins qu'on ne le pense : cela était vrai quand les villes étaient des cloaques, & les maisons des chenils ; il ne l'est plus autant aujourd'hui, que les villes sont devenues plus propres, les rues plus larges, les logemens plus grands, plus commodes, mieux aérés. L'habitude y forme, & l'on voit des hommes forts & vigoureux sortir des ateliers, quoique peut-être moins que des champs. Mais s'il s'agit d'occuper le pauvre, le mendiant, l'oisif, & pense-t-on que la pauvreté, la mendicité, l'oisiveté, rendent l'homme plus fort, plus courageux, que les manufactures ?

Par-là, elles pourraient nuire à la réputation militaire des Suisses. — Mais quand on aurait formé le projet ridicule de faire de tout le pays une vaste manufacture, que dirait-on de plus ? Et cependant, qu'est le Pays-de-Vaud comparé à la Suisse entière ? Quand il y aurait, dans ce pays, cinq cent, mille ou deux mille manufacturiers de plus, quel rapport peut avoir ce nombre avec la gloire militaire de deux millions d'hommes ?

Ne nous faisons point illusion. La gloire militaire des Suisses n'est plus ce qu'elle a été autrefois, non parce qu'ils ont changé, mais parce que l'art de la guerre n'est plus le même. Alors, la force du corps, une discipline sévère, un courage ferme, devaient l'emporter sur le nombre, sur des cavaliers bardés de fer, sur la férocité même. Aujourd'hui, l'art supplée à tout, décide de tout dans les combats ; le soldat est une machine que l'on forme, & l'une vaut à peu près l'autre. Les Suisses n'ont aujourd'hui de vraie supériorité, que dans leur amour pour la patrie, & dans leurs montagnes.

D'ailleurs, j'aime à citer des exemples, parce qu'ils décident ; Zurich, Bâle, ont-ils fait déchoir leurs habitans de la réputation militaire qu'ils avaient obtenue, parce qu'ils se sont exercés dans quelques manufactures ?

Ils consomment beaucoup ; comment pourront-ils soutenir la concurrence ? — En travaillant davantage. C'est ainsi que les Cantons, que j'ai cités, la soutiennent avec les pays mêmes d'où ils tirent les matières premières. C'est ainsi qu'Appenzel achète la matière des toiles qu'il fabrique, & les revend même à ceux dont il acheta le chanvre. C'est ainsi que des draps de France, faits avec des laines d'Espagne, soutiennent la concurrence avec ceux qu'on a tentés de faire en Espagne. C'est ainsi que les Lyonnais paient la

soie qu'ils achètent en Italie, à Turin même, avec les étoffes qu'ils en tissent, quoique Turin en soit une grande manufacture; l'industrie & le travail d'un pays compense la richesse de l'autre.

Imaginer qu'on pourra créer, dans ce pays, une rivale de Lyon, de Marseille, de Geneve même, c'est un délire auquel personne ne peut s'abandonner. La situation du pays, les circonstances, ses voisins, tout s'y oppose: mais quelques manufactures utiles, quelques branches des arts qui occuperaient l'oïveté, répandraient de l'activité & de l'industrie parmi le peuple, & seraient un grand bien, ne fut-ce que pour compenser l'argent qui sort du pays en superfluités qu'on n'y fait point fabriquer. La fabrique & le commerce des draps, des cotonnes, &c. ne conduiront jamais des particuliers à l'opulence; ne donneront jamais au pays une richesse qui excite l'envie de ses voisins, ni qui inspirent de l'orgueil à ses habitans.

Par exemple, la fabrique de cotonne établie à Lausanne, il y a environ 40 ans, soutient la concurrence avec celles de l'étranger; retient dans le pays quelques sommes qui en sortiraient; en attire de nos voisins; occupe beaucoup de pauvres qu'elle fait vivre; étend son activité jusques dans le Gessenay & la vallée de Joux, où les jeunes gens, des deux sexes, renfermés pendant de longs hivers, dans une oïveté dangereuse, s'occupent à filer du coton; elle met en mouvement environ 700 personnes sans les sortir de chez elles, & par-là, elle me paraît un grand avantage pour le pays, & ne produit aucun des maux que l'on craint. Il en serait de même de celle des draps, de quelques branches d'arts propres à occuper ceux que le préjugé tient oïsis au milieu des travaux du peuple. Jamais l'oïveté, ni la misère, n'ont fait le bonheur; jamais elle n'ont été une égide contre l'ambition de ses voisins. Mais l'Auteur des *fix Questions* a des idées vastes: accoutumé à voir en grand, il n'entend pas la petitesse de nos moyens; & leur donnant l'étendue de ses conceptions, il a vu de grands maux naître de ces moyens, que seul il rendait gigantesques. Quand il pourra se mettre à la portée de nos projets, il verra qu'il a élevé une lourde masse pour écraser un insecte; qu'il élevait un énorme moulin à vent, pour chasser de petits oiseaux d'un chenevier. Qu'il s'abaisse jusqu'à nous, il verra que les maux qu'il craint, ne naissent que de la grandeur que son imagination donnait à nos petits plans; qu'il les voie sous leur vrai point de vue, il sera rassuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne, le 23 Octobre 1797.

SUITE de la Notice insérée dans le dernier N°.

Il est un degré de scélératesse bien effrayant, auquel l'homme civilisé est monté; c'est celui de commettre le crime, & d'en rejeter toutes les apparences sur un autre individu, pour tromper la justice, & lui présenter une victime innocente à la place du coupable.

L'Auteur cite un fait (pour appuyer cette malheureuse vérité) arrivé il y a quelque temps à Toulouse: le voici; car on ne saurait trop mettre sous les yeux de ceux qui sont appelés à juger leurs semblables, des erreurs aussi funestes.

Un postillon avoit eu, aux environs de cette ville, une querelle très-vive avec un jardinier: après s'être longtemps outragés, menacés, tous deux s'élançerent l'un sur l'autre avec fureur; la populace émue les força de se séparer. Le postillon, plus irrité, & qui avoit l'avantage, exhala sa colere, en criant à son adversaire & à plusieurs reprises, qu'il le lui payerait, qu'il ne le porterait pas loin, qu'il saurait le retrouver, & que cela ne serait pas long.

Le même jour, sur le soir, le jardinier est trouvé mort, percé de plusieurs coups de couteau; l'instrument meurtrier est resté dans l'une des plaies; on le porte au Greffe. La Justice fait visiter le cadavre; on informe: mille voix accusent le postillon; mille témoins ont entendu les menaces sortir de sa bouche, & qu'il n'a, dit-on, que trop réalisées. Et comment pourrait-on en douter? Ce couteau encore sanglant est le sien. Le maître de l'auberge où il a diné, les servantes, toutes les personnes qui l'ont vu à table, le reconnaissent. Il y a plus: on a entendu dire au postillon, que s'il eut eu ce couteau sur lui, lorsque le jardinier l'attaquait avec sa bêche, il lui aurait fait mal passer son tems. Enfin, accablé de toutes les circonstances qui se réunissent contre lui, & des vérités qu'il ne peut nier, il a peine à se défendre, & bientôt il ne se défend plus. La Question, la redoutable Question, lui arrache des cris, & ensuite l'aveu positif que la Justice désire, pour sa propre tranquillité.

On le condamne au supplice de la roue: lorsqu'on vient lui lire (suivant l'usage) la sentence de mort, il s'évanouit, & tombe dans une *cataplexie*, qui se prolongea plusieurs jours.

Quelques mois après, à peine a-t-il entendu, dans les prisons de Toulouse, les premiers mots de l'arrêt qui confirme son jugement, que son effroi, sa sensibilité, se manifestent de la même manière.

Ce que cet accident a d'extraordinaire, excite, heureusement pour le malheureux qui l'éprouve, l'attention des Médecins & Chirurgiens de la ville; le

désir de prolonger des observations intéressantes, & d'acquérir de nouvelles connaissances sur la Physiologie, les déterminent à supplier le Parlement, de vouloir bien accorder une *surfis*. Cette Cour accueille favorablement une demande, qui tend à la perfection d'un art précieux. — Cependant, le terme fatal approche. Dans l'intervalle, on amène, dans les prisons, un brigand, fameux par ses vols & ses assassinats. Ce scélérat, dont les crimes sont avérés, n'a pas l'espérance d'échapper au supplice : par hazard, le cataleptique s'offre à sa vue ; il arrête sur lui un œil étonné. Quoi ! demanda-t-il ; c'est-là ce postillon condamné pour avoir tué, à coup de couteau, il y a quelques mois, un jardinier ? Oui ; c'est lui, répond le Géolier. Il est heureux, reprend-t-il, de n'avoir point encore été exécuté. Il n'a plus longtemps, lui repliqua-t-on, à profiter de ce bonheur-là ; les délais sont expirés. Oh ! n'importe, s'écrie-t-il d'une voix ferme, il ne mourra pas ; c'est moi qui ai fait le crime ! — O ciel ! & comment ?

“ J'avais été témoin de sa dispute ; je dinais à côté de lui à l'auberge, je pris son couteau sans qu'il s'en aperçut, & j'allai assassiner le jardinier, bien sûr que la querelle & les menaces du matin, jointes à l'indice de l'instrument du meurtre, dirigerait, contre lui, les recherches de la Justice ; mais puisque mon heure est arrivée, il faut le tirer d'embarras ”.

D'après cet aveu, dont la vérité fut constatée, le malheureux postillon fut renvoyé absous, mais sans dédommagement, de l'effroi que lui avait causé la funeste erreur dont il avait manqué d'être la victime, &c.

On a cru, en précipitant les décrets de prise de corps, assurer à la justice ses victimes, & on n'a fait que répandre l'effroi dans la société. — Qu'un coupable échappe à la punition prononcée par la Loi, il est condamné à mourir dans une terre étrangère, sa mémoire est flétrie ; & ne vaudrait-il pas mieux que le crime même ne subit pas d'autre châtiment, plutôt que d'exposer l'innocence à se consumer de douleur & d'inquiétude dans une prison, pendant la longueur de l'instruction de son procès ?

De combien de tems on abrégait la captivité d'un innocent, si en lui faisant connaître, immédiatement après son interrogatoire, la cause de sa détention & les charges renfermées contre lui dans l'information, on lui permettait d'indiquer tout ce qui peut opérer sa justification : mais l'ordonnance, qui a toujours eu en vue le grand objet de punir promptement le coupable, ne permet pas à l'accusé (avant que le procès soit achevé) de proposer d'autres faits justificatifs, que ceux qui sont consignés dans ses interrogatoires & dans ses confrontations, &c.

L'Auteur, après avoir cité des faits qui prouvent combien cette ordonnance est funeste à l'accusé, con-

clut que sous tous les rapports, loin que les faits justificatifs dussent n'être admis qu'après l'instruction du procès, il serait bien important, dans bien des circonstances, de permettre à l'accusé, après lui avoir communiqué l'information & son interrogatoire, de proposer tous les moyens qu'il croirait tendre à sa justification, & de ne rejeter que ceux qui paraîtraient à tous les Juges absolument étrangers à sa conviction ou à sa décharge.

Pourquoi (dit l'Auteur) faut-il que ce soit aux frais de l'accusé, que se fasse la preuve des faits justificatifs ? (Ordonnance de 1670.) N'est-il pas déjà assez malheureux d'avoir perdu sa liberté, d'être livré aux agitations d'une procédure criminelle, sans qu'il se voie encore obligé d'épuiser ses ressources pour constater son innocence ?

(La suite pour l'ordinaire prochain).



ANCIENNE coutume sur les montagnes de l'Entlibuch.

Dans l'Été ou en Automne, la jeunesse ardente, impétueuse de l'Entlibuch ; celle des bords du lac de Brientz & de l'Obwalden, se défie réciproquement à la lutte, & choisit, pour l'arène de ce combat, le Mont-Soren ou Sorenberg. Là s'assemblent tous les habitans des villages voisins, qui forment une vaste enceinte, au centre de laquelle se rassemblent les combattans. On choisit un nombre égal de chaque parti ; les plus faibles entrent en lice les premiers ; les plus forts, les plus grands, sont réservés pour la fin.

Tels devaient être les lutteurs Grecs ; mais ceux-ci ne se frottent point d'huile, ils ne combattent point nus ; ils se bornent à ôter leurs habits. Alors ils s'observent, se mesurent, se saisissent ou par le corps, ou par les cuisses, ou par les jambes ; leurs bras s'entrelacent, leurs corps se penchent, se relevent, leurs muscles se roidissent, leur visage se gonfle ; ils reculent, ils avancent ; attentifs à profiter de la faiblesse ou des fautes de leur adversaire, ou à cacher les leurs ; ils se soulevent, tantôt l'un, tantôt l'autre, sans se faire perdre l'équilibre : les spectateurs sont en silence ; on n'entend que le bruit des efforts que font les combattans : souvent celui qui parut céder sous la force dominante de l'autre, l'emporte à la fin ; il s'étend à plat sur la terre, la face contre le Ciel.

Au bruit de sa chute, un cri de joie, un cri de douleur s'élèvent, à la fois, du milieu des spectateurs, qui avaient montré sur leur visage, pendant le combat, toutes les agitations de l'espérance & de la crainte. Les peres, les meres, les vieux lutteurs, ceux qui aspirent à l'être, les jeunes filles, accourent pour féliciter le vainqueur, pour consoler le vaincu. Les

jeunes gens, enivrés de joie, emmenent les vainqueurs en triomphe, accompagnent les vaincus, qui, tous, se réunissent autour d'une table, où le vin anime ou exalte encore davantage leurs esprits; ils choquent amicalement le verre ensemble, se donnent mutuellement des louanges, & se séparent, en se promettant de faire bientôt un nouvel essai de leurs forces.

VARIÉTÉS.

*EXTRAIT d'une Lettre de M. **, écrite de Nidau, à son ami M. *, à Lausanne.*

Tu désires, mon ami, que je te dise quelque chose de mon petit voyage de Suisse, & ne veux point que je te parle de montagnes, de vallées, de torrens, de forêts. Ces objets sont aveugles, sourds, insensibles. — Conserve cette manière de voir aussi longtemps que tu seras heureux dans le sein de la société: mais si tu cesses de l'être.

Je me bornerai à te raconter une aventure bien simple, mais qui a fait sur moi une impression profonde.

Je traversais, avec ma mère, la jolie vallée de Morgenthal; malgré toi, j'aime cette vallée; j'en aime jusqu'au nom, *Vallée du matin*. Notre cocher s'y arrêta, pour donner du pain aux chevaux, devant une jolie auberge; nous y descendîmes un instant. Là, s'offrit à mes yeux une fille qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était le plus beau teint, le regard le plus doux, la plus intéressante voix, les mouvemens les plus gracieux, un assemblage de traits si flatteurs! Oui, si les Dieux voulaient faire adorer aux hommes la candeur, la modestie, la bonté, c'est sous cette figure-là qu'ils nous les offriraient. Elle aimait son père; on voyait qu'elle s'honorait de lui, & lui était si fier d'elle!... Je fus frappé de cette fille charmante; mes yeux s'attachaient sur ses pas; ma mère se plaisait aussi à la voir. Elle s'approche de nous. Dans huit jours, dis-je, & je m'arrêtais: dans huit jours, continua ma mère, nous reviendrons, & nous dînerons ici. — Elle sourit en nous saluant, & ce sourire angélique fut toujours présent à moi durant tout le voyage.

Nous rentrâmes dans le Morgenthal huit jours après. Quels plaisirs je me promettais d'un dîné fait & servi par ses mains! Déjà je découvre la maison. Mais j'y vois rangés une file d'hommes couverts de manteaux noirs. Quel malheur est-il arrivé, disais-je? Quelques-uns de ses voisins serait-il mort? Il faudrait respecter la cérémonie, & nous éloigner. Non, dit

le cocher, on fait toujours un bon repas où il y a des morts; je le laissai faire, car je désirais la voir encore. Nous arrivons: nous apprenons qu'on va élever le maître de l'auberge. — Quoi! ce bon vieillard! le père de cette fille si aimable! Quelle doit être sa douleur! — Nous étions descendus. — Elle vint à nous, pâle, défigurée, abbatue, les cheveux épars, les yeux fatigués de larmes. — Commandez, nous dit-elle, dans la maison; faites-vous préparer ce que vous désirez. Hélas! vous le voyez bien, je ne puis m'occuper de vous, & elle rentra en faisant entendre un long gémissement, qui me troubla jusqu'au fond de l'âme. — Apporter l'embarras dans le sein de la douleur! Non, non, m'écriai-je; éloignons-nous, & nous nous éloignâmes. — Mais la vue de cette fille intéressante a laissé sur mon cœur un poids que je ne puis soulever. — Perdre un père, un père aimé avec tant de tendresse; passer, en huit jours, d'un état heureux & tranquille, à la douleur la plus profonde! Ah! Dieux! combien on doit peu compter sur les biens dont on jouit! Je levai alors mes yeux sur ma mère. & mes pleurs coulerent.

MÉCANIQUES.

On faisait voir à Londres, il y a environ trente ans, pour un Schelling par personne, diverses curiosités de mécaniques, entr'autres:

Une salle à manger, où se trouvaient une table couverte d'une nappe; deux figures qui y étaient assises, un domestique qui les servait; une table à jouer qui s'ouvrait, & avait un tiroir, une glace, deux douzaines de cueillers, & douze chaises à dossier, avec des pieds sculptés; le tout renfermé dans un noyau de cerises.

Les papiers publics s'en occupent dans ce moment, M. *Boverick*, Horloger, est nommé pour en avoir été l'Auteur. On ajoute que cet ingénieux Artiste est encore vivant, pauvre, accablé d'âge, & n'a jamais pu obtenir la distinction que ses rares talens lui méritaient.

Paiement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre I.

MORTS.

Marc Louis Délut, fils mineur.
Françoise Louise Joly, fille mineure.
Elizabeth Monachon, fille mineure.
Jean Matters, fils mineur.
François Louis Corbaz, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

10 NOVEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 10 minutes, & se couche à 4 heures 52 minutes.
La LUNE se leve à 5 heures 2 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M È T R E .			B A R O M È T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
1 Nov.	2.0. au dessus 0	4.3. au dessus 0	4.0. au dessus 0	26. p. 5. lig. 0	26. p. 5. lig. 0	26. p. 4. lig. 0
2 . . .	3.1. 0	9.0. 0	7.0. 0	26. 6. 1 26. 6. 2	26. 6. 1 26. 6. 2	26. 6. 1 26. 6. 2
3 . . .	4.2. 0	5.0. 0	4.8. 0	26. 8. 9 26. 8. 10	26. 8. 9 26. 8. 10	26. 7. 10 26. 7. 10
4 . . .	3.3. 0	5.0. 0	4.9. 0	26. 6. 11 26. 6. 11	26. 6. 11 26. 6. 11	26. 8. 0 26. 8. 0
5 . . .	2.9. 0	6.9. 0	4.3. 0	26. 7. 10 26. 7. 10	26. 7. 10 26. 7. 10	26. 7. 0 26. 7. 0
6 . . .	3.0. 0	4.9. 0	4.0. 0	26. 6. 11 26. 6. 11	26. 6. 11 26. 6. 11	26. 6. 11 26. 6. 11
7 . . .	2.9. 0	5.0. 0	5.0. 0	26. 5. 3 26. 5. 3	26. 5. 3 26. 5. 3	26. 8. 3 26. 8. 3

BELLES-LETTRES.

LETTRE de M. BONFILS, aux Auteurs du Journal.

MESSIEURS,

Entrainé par l'intérêt que m'a inspiré l'ouvrage, dont voici le troisième extrait, je me suis aperçu seulement à la fin de celui-ci, que la marche que j'ai prise, ne pouvait convenir à votre *Journal*, vu ses bornes. Cinq morceaux tels que celui que je vous envoie, pourraient à peine remplir le but que je m'étais proposé, & je dois vous dire, que j'ai eu soin d'extraire le plus brièvement possible. Plus courts, ils seraient inutiles; & les continuant, comme je les ai commencé, ils donneraient un ton de monotonie à votre *Journal*, dont il est très-important de le préserver.

Les personnes amies de la variété, me l'auront gré de ne pas aller plus loin: celles, au contraire, qui pourraient en désirer la continuité, seront amplement dédommagées, en lisant l'ouvrage même; ainsi, tous y gagneront.

J'espère, cependant, vous faire parvenir quelques observations sur cette importante lecture, laquelle est du petit nombre de celles qui sont bien propres à

faire naître des idées, & à déployer toutes les forces de l'ame.

Le but particulier des Rédacteurs d'un Journal quelconque, est de plaire au grand nombre, & personne ne doit mieux sentir que vous, MM., combien cette tâche est difficile. Pour y réussir, il faut, à la fois, amuser & instruire.

La variété amuse; un choix bien fait, intéresse. J'ose dire que, votre laborieuse activité; une correspondance mieux établie, que par le passé, vous mettent dans le cas de remplir efficacement ce double but.

Le Lecteur éclairé, est toujours indulgent; il connaît les difficultés; tient compte des efforts, & n'ignore pas que les succès, en général, naissent de l'encouragement auquel il me paraît que votre dévouement & votre zèle vous donnent les plus légitimes droits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne, le 4 Novembre 1787.

SUITE de la Notice insérée dans le dernier N°.

Les prisons sont nécessaires (*) pour renfermer

(*) Je ne puis qu'approuver les prisons & les chaînes.

Et redoutables cachots, demeures souterraines;

M m m

ceux qui portent le désordre dans la société: mais l'humanité exige qu'on les rende aussi salubres qu'il est possible (*). & que l'homme juste & pauvre, ne respire pas le même air que le scélérat. Elles doivent donc être transférées dans un lieu bien aéré, & construites de manière que les artisans puissent y travailler de leur métier; ils ne sortiraient pas de leurs prisons, plus paresseux, plus vicieux, qu'ils n'y sont entrés; on n'interdirait seulement les instrumens qui peuvent donner la mort, qu'aux grands criminels, intéressés à se détruire.

La Loi qui condamne à mort un accusé sur la déposition de deux témoins, est des plus effrayantes, vu la corruption dont tant de gens sont susceptibles. L'Auteur d'une pareille Loi avait bien bonnes idées des hommes, ou faisait bien peu de cas de leur vie, puisqu'il les exposait à la perdre toutes les fois que deux témoins, de cette espèce, se réunissent contre eux.

Il est vrai que pour remédier à l'inconvénient de cette Loi, on en a créé une autre, dont le but est d'épouvanter, tout à la fois, le corrompu, & celui qui pourrait se laisser corrompre. Essayons de définir le délit qu'elle a voulu anéantir.

La subornation est l'action, ou même la simple tentative de faire déposer un homme qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu, qu'il a entendu ce qu'il n'a pas entendu, qu'il connaît ce qu'il ne connaît point, parce qu'on a intérêt qu'il fasse à la Justice cette fautive déclaration.

En 1775, le Parlement donna un juste & terrible exemple de sévérité, contre les suborneurs, & les témoins subornés. Le nommé *Duffrancy* avait accusé *Roi, de Pierre-Fitte*, d'avoir voulu l'assassiner. Pour communiquer à cette accusation atroce, une force légale, il suborna deux misérables qui appuyèrent la calomnie de faux témoignages. Heureusement pour la Justice & l'innocence, dans le moment où celle-ci allait succomber, elle fut sauvée par le retour du plus jeune des témoins, que l'accusé parvint à émouvoir, en sa faveur; à la confrontation & de la bouche duquel sortit l'aveu du crime de *Duffrancy*, qui fut condamné à être rompu vif, ainsi que le faux témoin qui avait persisté dans son mensonge: les Juges regretterent de ne pouvoir sauver celui dont la franchise & l'ingénuité venaient de répandre une lumière si favorable à l'innocence; ils

crurent que l'Article XI du Titre XV de l'Ordonnance de 1670, ne leur permettait que d'adoucir son supplice; ils le condamnerent en conséquence à être pendu.

Cet Article XI porte: que les témoins qui, depuis le recolement, retracteront leurs dépositions, ou les changeront dans des circonstances essentielles, seront punis comme faux témoins.

Des peines, dit notre Auteur, doivent toujours être mesurées sur l'étendue du mal qui résulte d'un délit quelconque: or, un faux témoin qui se retracte & sauve l'accusé, de plus horrible supplice, ne mérite pas le même traitement que s'il avait persisté dans sa déposition. D'ailleurs, au moment même que la vérité pourrait lui échapper, quoi de plus propre à la faire taire, & lui donner cette atroce & criminelle fermété, que la crainte d'éprouver le même supplice?

Le Juge doit toujours faire sentir à l'accusateur le danger de la confrontation, si l'accusé peut le convaincre de mensonges. Les jeunes gens, les villageois, ont sur-tout besoin de cette espèce de préparation. On néglige trop d'instruire les habitans des campagnes & le peuple des villes; à peine le mot de Loi a-t-il jamais frappé leurs oreilles grossières.

Si les Ministres de l'Evangile, qui s'occupent de les effrayer des peines de l'autre monde, étaient secondés par d'autres Ministres de la Justice pour les épouvanter de celles auxquelles ils sont exposés dans celui-ci, en se laissant entraîner dans le parjure, dans les séditions, dans le vol, dans les complots meurtriers, ce concours de motifs, présens & à venir, ferait une vive impression sur leur ame.

Il ferait à souhaiter qu'on mit dans leurs mains, dès l'âge de puberté, une espèce de Catéchisme, dans lequel on leur tracerait les obligations que l'ordre social leur impose, où on leur désignerait les châtimens que la Loi prononce contre ceux qui s'en écartent.

Depuis le siècle de Louis XIV, il s'est élevé un cri universel contre un usage (la *Question*) qui exposait l'innocence à d'affreux tourmens; les Juges à de fatales erreurs. — L'éloquence, en mêlant sa voix impotante à cette réclamation générale, a produit un effet salutaire, même avant la déclaration du 24 Août 1780, qui, enfin, a aboli la *question préparatoire*, mais la *question préalable* subsiste encore (*).

„ C'est votre obscurité, c'est votre profondeur,
„ Que mon œil ne saurait contempler dans horreur.

Trop de calamités affligent la Nature,
„ Frémissons d'ajouter aux tourmens qu'elle endure.

(*) En conséquence, combien l'humanité ne doit-elle pas au zèle infatigable du citoyen vertueux, *M. Howard*, lequel, depuis quelques années, s'occupe, les uns après les autres, à faire les réformes qui tendent à ce but?

(*) „ Un bonheur vient de mêler aux fonctions de la Magistrature, & termine, par la violence, un interrogatoire commencé par la liberté.

„ Douce philosophie, toi qui ne cherches la vérité qu'avec l'attention & la patience, t'attendais-tu que dans ton siècle on employât de tels instrumens pour la découvrir? (Voyez l'admirable discours de *M. Servan*, sur l'administration de la Justice criminelle).

“ Il y a sans doute des moyens plus efficaces que ceux de la torture, pour tirer de la bouche d'un criminel l'aveu de ses complices: lorsqu'il est intimement convaincu qu'il va périr, il est bien rare qu'il reste dans son ame quelque sentiment d'affection pour ceux qui l'ont excité au crime, ou l'ont aidé à le commettre. Pour peu que le Juge employe de persuasion à son égard, pour peu d'adoucissement qu'il lui promette, il parvient plus sûrement à connaître ce qui lui importe de savoir ”.

“ Un Magistrat, très-versedans la connaissance de notre Législation criminelle, répétait hautement: que s'il était accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il commencerait par s'enfuir. Cette citation de l'Auteur, montre son indulgence en faveur des accusés fugitifs ”.

“ Non, dit-il, il n'est pas de plus bel hommage aux Ministres de la Justice, que la confiance d'un accusé qui vient librement se mettre dans les fers. Il semble dire aux Magistrats: je crois à votre pénétration, à l'infaillibilité de votre justice, & j'y crois sur ma tête ”.

Mais doit-on faire un crime à celui qui n'est pas soutenu par cette fermeté? Si la Justice peut condamner l'accusé absent, elle doit aussi pouvoir l'absoudre, quand les preuves qui constatent son innocence, sont bien établies.

Le célèbre *Cochin* pensait que la contumace de l'accusé ne devait empêcher, ni d'instruire son procès, ni de l'absoudre, &c. &c.

ÉTRENNES HELVÉTIENNES, &c. (*)
dédiées à la Société Helvétique d'Olten, pour l'an
1788. A Lausanne, chez HENRI VINGENT.

Ce petit ouvrage patriotique se continue, & toujours avec succès. — Il devient nécessaire au Suisse, utile aux étrangers même. Tous y liront avec intérêt, l'histoire de la bataille de *Margarten*; le tableau historique & politique de la partie Suisse de l'Évêché de Basse, où l'on trouve des descriptions pittoresques & pleines de vie; un précis de l'établissement de la Société Helvétique d'Olten, des objets dont elle s'occupe, & des prix qu'elle a proposés. On y a joint des pièces moins étendues, telles que le Jubilé de

(*) A la fin de l'ouvrage, est l'avis suivant. — “ Le Libraire, Éditeur de ces Étrennes, avertit le public, que comme elles ont actuellement le double de volume de la première année, & que les bornes étroites de la Suisse Française, où elles se débitent, ne lui permettent pas d'en écouler au-delà de mille exemplaires, il est obligé d'en porter le prix à 5 batz brochés, d'autant plus qu'elles auront, chaque année, une nouvelle gravure pour frontispice. Sans cette petite augmentation de prix, il perdrait à cette bagatelle Littéraire, &c. ”

Winkelried; des anecdotes; le Cantique du matin d'un Anabaptiste du Mont-Jura, & la traduction du *Paysan Suisse*, chanson nationale de *Lavater*.

On n'y trouve plus la notice des ouvrages nouveaux; l'on s'y repose, de ce soin, sur notre *Journal*; nous essayerons de remplir cette attente.

On vient de mettre en vente, au *Café Littéraire*, les *Délassemens Poétiques*, ouvrage intéressant, que nous avons annoncé dans nos N^o. 35 & 36.

Il paraît un petit ouvrage qui fixe l'attention des gens impartiaux, & qui est avidement recherché par les partisans du Magnétisme. Il est de *M. Wirtz*, D. en M. de la Faculté de Strasbourg, &c. C'est “ le Prospectus d'un nouveau cours théorique & pratique du Magnétisme Animal, réduit à des principes simples de Physique, de Chymie & de Médecine, dans lequel on démontrera le système de *M. Mesmer* & ses procédés; on rectifiera quelques-unes de ses erreurs; on analysera la cause & le mécanisme par lequel les différens effets magnétiques sont produits; on prouvera, enfin, l'analogie qu'ils ont avec beaucoup d'autres effets naturels, & pourquoi ils ne présentent rien d'opposé aux connaissances que nous avons jusqu'ici de l'économie animale ”. Tel est le titre de cet écrit; il indique suffisamment le but de l'Auteur.

COMMERCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

(*) J'ai vu, avec plaisir, Messieurs, une Lettre dans votre dernier N^o. où l'Auteur, qui paraît un étranger, combat la manie de ceux qui veulent établir des manufactures dans notre pays. Je suis fort de son avis, en tout ce qu'il dit, contre cet établissement, & le commerce en général. Je crois, comme lui, que loin de chercher des moyens de nous enrichir, on en devrait chercher, au contraire, de nous appauvrir, ou autrement nous médiocriser; passez-moi ce néologisme, en faveur d'une chicane qu'on pourrait m'élever. Pauvreté sans indigence, ou médiocrité; le nécessaire sans superflu; égalité dans les fortunes; voilà tout ce qu'il faut à des Suisses, & à une nation agricole & militaire, comme la nôtre. C'est encore, ainsi qu'il le remarque très-bien, le meilleur & le plus sûr moyen de conserver notre

(*) (*Note des Rédacteurs*). Quoique nous voyons différemment que l'Auteur de cette Lettre; que nous n'approuvons pas même toutes ses expressions, nous avons cru néanmoins pouvoir l'insérer telle qu'elle nous a été adressée.

liberté, sans allumer l'envie d'aucune Puissance étrangère. Tout peuple pauvre, & avec lequel il n'y a que des coups à gagner, sans nul profit pour l'agresseur, on ne l'attaque guère, ou du moins, ne le subjugué-t-on jamais; témoin, en soit, nos guerres avec les Maisons de *Bourgogne* & d'*Autriche*. Introduire le commerce chez nous, c'est y introduire les richesses, le luxe, & tous les vices qui l'accompagnent. Déjà, pour notre malheur, nous n'avons que trop de nos Compatriotes (sans parler des Étrangers) qui, enrichis ailleurs par le commerce, sont revenus nous gâter, nous corrompre, & nous infecter de leurs vices. Fuyons donc le commerce, loin de l'appeller chez nous. Méprisons, rejettons les richesses qu'il apporte, puisque, tôt ou tard, s'en suivraient, pour nous, ruine, malheur & esclavage. C'est avec raison, que dans divers États, anciens & modernes, le commerce y fut toujours regardé avec mépris, & attribué, sur-tout chez les premiers, uniquement aux esclaves. En effet, toute vocation, comme celle-ci, qui n'a absolument en vue que le vil gain, l'amour effréné de l'argent, en mettant tout autre considération de côté, ne mérite que du dédain. En vain voudrait-on le dissimuler: le commerce avilit, dégrade l'âme, étouffe tout patriotisme, éteint toute vertu dans le cœur de l'homme, le rend dur, égoïste, avide, intéressé, fripon; mille marchands, mille fripons, dit le proverbe. On pourrait, sans rien exagérer, aller encore plus loin. On a vu, de nos jours, plusieurs marchands Hollandois (*) vendré de la poudre aux Français, pour massacrer leurs frères, & brûler Bergoplosson, lorsque ceux-ci en faisaient le siège; & les Anglais en faire autant en Amérique, contre leurs propres gens. — De quoi n'est pas capable la soif de l'or? Ne va-t-elle pas chez les marchands de presque toutes les nations, jusqu'à acheter & vendre leurs frères, comme on achète & l'on vend les moutons pour la boucherie? Que penser, que dire, après cela, d'une telle Tribu? Voyez depuis les Carthaginois, sans remonter plus haut, jusqu'aux peuples les plus commerçans de nos jours, & nos voisins encore, que trouve-t-on chez eux? Je vous le laisse à deviner. Le courage & la vertu furent toujours les richesses. Tournez la médaille. Considérez les peuples pauvres, les Lacédémoniens, les Romains, nos braves & anciens Suisses encore, tant que subsista leur pauvreté, & qu'ils ne furent pas amollis par les richesses, Dieux! quel courage! quelle valeur! quel dévouement à la patrie! que de vertus, en un mot, ne découvre-t-on pas en eux!

(*) Voyez le Mémoire du Chevalier *York* aux États-Généraux où il leur reproche ce crime, sans avoir été contredit.

Après quoi, disons-le à la honte des richesses, il n'existe de courage & de vertu, que chez les peuples pauvres; & aujourd'hui encore, c'est chez les plus pauvres des Suisses qu'on en rencontre le plus. Médiocrité, liberté, égalité; voilà qui doit être la devise & le partage des Suisses, & nous ne trouverons jamais cela que hors du commerce. Rejettons-le donc comme le fléau le plus terrible, le plus funeste, qui pût affliger notre patrie, puisqu'en nous apportant des richesses, il nous entraînerait dans le luxe, & tous les vices qui en sont une suite nécessaire; & de-là, enfin, dans le malheur & l'esclavage. — Ainsi, au lieu de chercher les moyens d'attirer le commerce chez nous, il vaudrait mieux chercher les moyens de nous en préserver; & comme bon patriote, voici mon vœu: DIEU veuille l'éloigner à jamais de ma chère patrie!

J'ai l'honneur d'être, &c.

15 Octobre 1787.

M É D E C I N E.

* Un Correspondant du *London Chronicle* recommande aux femmes, lorsqu'elles ont reçu un coup, dont elles auraient à craindre qu'il résultât un cancer, de frotter la partie endommagée avec des herbes amères, & de se garantir ensuite du froid. — Il donne cette recette comme un préservatif infailible; nous ne faisons que l'indiquer.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous prions les personnes qui ont la complaisance de nous adresser leurs essais, de ne pas croire qu'ils sont rejetés, parce qu'ils tardent à paraître; nous leur demandons encore, de vouloir bien accorder de l'attention à la variété que notre plan nous impose.

Payement des rentes à Paris, 6^{em} mois 1787. Lettre I.

Pendant le courant du mois d'Octobre, il est né à Lausanne onze garçons & dix-sept filles.

On y a béni six mariages.

M O R T S.

Jeanne Sidrac, fille mineure.

Louise Jaques, fille mineure.

Monsieur Louis Croufaz, fils mineur.

Jean Pierre Duveluz, de Daillens, âgé de 75 ans.

J. Ulrich Naeggely, de Geis, dans le Canton d'Appenzel, âgé d'environ 55 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 NOVEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 20 minutes, & se couche à 4 heures 48 minutes.

La LUNE se leve 31 minutes après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		10 heur. du soir.	
8 Nov.	3. 1. au dessus o	6. 9. au dessus o	6. 9. au dessus o	26. p.	6. lig. 5	26. p.	6. lig. 5	26. p.	6. lig. 4
9 . . .	4. 2. o	8. 8. o	7. 0. o	26.	5. 3	26.	6. 1	26.	5. 4
10 . . .	6. 0. o	10. 0. o	6. 3. o	26.	4. 9	26.	6. 1	26.	7. 11
11 . . .	5. 0. o	11. 1. o	8. 1. o	26.	9. 2	26.	10. 2	26.	10. 2
12 . . .	6. 1. o	6. 7. o	5. 0. o	26.	10. 1	26.	10. 0	26.	9. 0
13 . . .	4. 9. o	10. 3. o	6. 1. o	26.	10. 0	26.	8. 1	26.	8. 3
14 . . .	3. 8. o	7. 1. o	4. 5. o	26.	8. 0	26.	10. 0	26.	11. 1

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 29 Octobre 1787.

MESSIEURS,

Plusieurs personnes m'ont fait des objections sur la préparation des tourbes que j'ai proposée dans une de vos précédentes Feuilles, & prétendaient que ce procédé, bon pour les tourbes limoneuses de Hollande, ne pouvait pas être adopté pour les nôtres. De concert avec un Savant distingué, qui demeure dans ce pays, j'ai prié un correspondant que j'avais en Hollande, M. le Docteur van Houtyn, d'envoyer des échantillons des diverses tourbes de ce pays-là, afin de les comparer avec les nôtres. Nous les avons reçus, il y a quelques jours, avec une lettre raisonnée sur leur nature, dont j'extraits un article, qui répond aux objections qu'on m'a faites, & confirme les conseils que je croyais pouvoir donner. " Ces tourbes (les premiers échantillons) peuvent être nommées *Tourbes fabriquées*: mais quand on veut détourber un pays marécageux, après avoir nettoyé la mousse & les autres herbages, on ôte premièrement, avec des pioches, la croute supérieure, dont on fait la tourbe, (envoyée sous

le N°. 4.) qu'on nomme communément *Tourbe de Frise*, bien qu'elle se trouve aussi dans l'Overyffel & Groningue. Elle nous est apportée de tous les lieux septentrionaux de nos provinces, pour être employée dans nos fabriques; elle est nommée, pour cela, *Brouwrys Turf*. Celle-ci est une *Tourbe naturelle*. Après avoir enlevé cette tourbe, on tire celle qui est dessous pour la mettre sur les prairies, & la fouler avec les pieds: on la coupe ensuite avec des hoes, ou instrumens tranchans, en morceaux, qu'on enlève, lorsqu'ils ont assez de consistance, pour les faire sécher successivement". Cette tourbe non fabriquée, que plus d'un Naturaliste a pris pour une espèce différente, trompé par l'apparence & la diversité de nom, ressemble beaucoup à celle de la Suisse.

Cette description du travail des tourbieres est absolument conforme à ce que j'ai observé, pendant mon séjour en Hollande, & me démontre l'universalité du procédé que j'y ai vu suivre. S'il reste à quelqu'un des doutes sur l'avantage de cette préparation, je me ferai un plaisir de lui montrer les échantillons de tourbe de Hollande que je possède; la différence, entre celles qui ne sont pas fabriquées & les autres, pourra les convaincre.

Depuis la Lettre que j'ai publiée sur les tourbes,

j'ai vu des tourbieres considerables dans les Bois de Cugy, près de Lausanne; derriere le mont de Charonne, près de Vevey; dans les environs du Bailliage d'Oron; près de Roche, dans les environs du lac de Vevey, & ailleurs: ce dernier endroit, sur-tout, devrait intéresser, puisque la proximité du Rhône & du grand chemin, rendrait l'exploitation facile & peu coûteuse. Chaque jour on sentira davantage, combien ce combustible est avantageux; on l'emploie depuis quelques années à Berne & à Fribourg, & M. *Wutembach* m'a écrit depuis peu, qu'il a eu cet été une satisfaction bien sensible, en voyant que dans la vallée d'Urseren, on commençait à employer les tourbes, sur-tout pour les poêles, ce qu'il conseillait depuis douze ans. Les efforts qu'un Naturaliste, aussi célèbre, emploie pour faire adopter l'usage de ce combustible, sont un sûr garant de son utilité.

Les tourbes que le Sr. *Marguerat* exploite sur les monts de Lutri, & qu'il se propose de vendre, ont été reconnues de bonne qualité, par M. *van Berchem*, qui en fait usage depuis quelques tems; elles brûlent lentement & n'ont aucune odeur: ainsi, tout annonce qu'elles seront d'une qualité supérieure, dès que le Sr. *Marguerat* adoptera la préparation Hollandaise.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) REYNIER.

COMMERCE.

LETTRE (*) de la vicille BARONNE de **, à l'Auteur de la LETTRE sur le Commerce, insérée dans le dernier N°.

Oh! mon cher Monsieur, avec quel plaisir j'ai lu votre Diatribe contre le commerce! Voilà, voilà, disais-je, ce que je pensais, ce que je n'osais dire, de peur de me donner un ridicule dans ce siecle raisonneur, & ce que je n'aurais jamais su si bien dire que vous. J'ai ressenti tant de joie de me voir si bien expliquée, que si vous vous fussiez offert à mes yeux, je crois que je vous eusse embrassé, à moins que vous n'eussiez porté les enseignes de la roture.

Malgré mon sexe, ma noblesse & mon état, je me réchis quelquefois en me promenant, à grands pas, dans la salle vuide & rétentissante de mon château

(*) (Note des Rédacteurs.) Nous nous proposons de publier, dans ce N°. les motifs qui nous engageaient à voir différemment que l'Auteur de la Lettre, à laquelle celle-ci répond, & de faire connaître les raisons pour lesquelles nous n'approuvons pas même toutes ses réflexions, (ainsi que nous l'avons observé dans notre Feuille précédente) lorsque cette Lettre-ci nous est parvenue, laquelle remplit, en partie, notre but.

délabré, & je disais ce matin, en regardant les portraits enfumés de mes ancêtres, dont elle est tapissée, tels sont les hommes qu'il nous faudrait; des hommes qui n'ont pas besoin d'une insidieuse politesse pour se faire respecter; des hommes enfin, qui n'ont jamais été fouillés par les projets d'un commerce rapace, à moins qu'on ne donne ce nom à leurs petites expéditions, lorsqu'arrêtant les *vilains* chargés de marchandises, pour les porter dans les foires, ils exigeaient quelquefois, d'un ton un peu brusque, qu'ils leur vendissent, *gratis*, la partie de leurs effets qui leur agréait davantage, ou lorsque ceux-ci étaient assez mal élevés pour oser leur résister en face, on leur emportait le tout; & souvent eux-mêmes qu'on enfermait dans quelque tour bien sombre, jusqu'à ce que leur famille vint les dégager, en les troquant contre de l'argent. — Cela ne me semble point un commerce, & cette idée me tranquillise.

On m'a fait lire autrefois, dans ma jeunesse, & je date de loin, des Histoires où l'on voit que les fondateurs, les peres du commerce, ont été de grands Rois, des Législateurs sages. — Fatigués des désordres des petits tyrans qui désolaient leurs États, ils bâtirent des villes, y rassemblèrent les métiers, les arts, le commerce; qu'ils le faciliterent par des foires; l'encouragerent par des immunités: que de-là, naquit une police plus douce, une administration plus sage & plus régulière, des Loix où les droits de l'homme ne furent plus méconnus; que c'est dans ce nid que l'humanité reprit des forces & se ranima, & cent autres sottises pareilles. Vous santez bien que ce sont-là les idées d'hommes qui ne raisonnent, que parce qu'ils n'ont pas raison.

Ils ont la démenée d'appeller le commerce, le bienfaiteur du genre-humain, parce qu'il a rétabli plus d'égalité; qu'autrefois les Seigneurs étaient plus que des hommes, & leurs Serfs des animaux. Mais qu'est-ce que cela signifie? Si mes Nobles anciens tourmentaient leurs Serfs lorsqu'ils étaient vigoureux & lestes; s'ils les méprisaient, les abandonnaient dans leur vieillesse, il n'y a pas grand mal à cela.

Canaille; sottise espece,

Ils leur firent, Monsieur,

En les foulant, beaucoup d'honneur.

Ce commerce est si fort ma bête d'aversion, que je le vois par-tout se multiplier, m'envelopper, étendre même son empire jusques sur moi. Je vois le Laboureur, le possesseur des terres, le Seigneur, vendre ou faire vendre du bled, du vin, du bois, du beurre, du fromage, des bestiaux, &c. Il me semble que le jeu même, qui fait ma consolation, depuis que ma jeunesse s'est échappée, est aussi un commerce, où l'on paye, avec du plaisir, le gain qu'on y fait, avec des insomnies, des regrets, souvent des

injustices, la perte qu'on y a souffert. Celui qui reçoit chez lui des pensionnaires, sans les instruire, trafique de viandes cuites; celui qui les instruit, trafique encore de ses talens. L'Avocat, l'Auteur, en trafiquent encore, & celui-ci reçoit d'autant plus, que l'effet qu'il donne est propre à entrer en circulation dans la société. Le Magistrat qui achète une charge, met un fonds dans le commerce, dont il retire le produit en épices, &c. Le soldat trafique de sa vie, le Capitaine de ses soldats & du non-complet; le Munitionnaire, l'Entrepreneur, de vivres & d'hommes. Le Général même, que fait-il, s'il en faut croire un insolent, nommé *Pope*? „ Des Généraux, dit-il, triomphans à la tête d'une armée, environnés de gloire, voleurs & guerriers, rognent le drap, dérobent le pain du soldat, & sont également attentifs à sauver une Nation, & à s'épargner une dépense de quatre sous”.

Tout est donc commerce; tout est échange, cesfions, sacrifices mutuels, achats & ventes, & cela me fait naître un soupçon désagréable. Puisque le commerce est l'état général de l'homme en société, votre Diatribe pourrait bien n'être qu'une réminiscence de passages dispersés dans quelques Sermons de villages, contre la perversité de l'homme en général, contre l'intérêt particulier, & que vous aurez dirigé sur l'état de commerçant, au gré de l'humeur ou des circonstances qui vous dominent. Mais j'écarte ce soupçon, & je reviens à mes raisonnemens. Pour couper toute racine au commerce, il faudrait défendre l'usage de l'argent, comme à *Lacédémone*, que vous citez bien à propos; il faudrait partager les terres, comme entre des frères: mais ce moyen, qui peut convenir à la canaille, n'en ferait point un agréable pour moi, ni pour vous, peut-être. — Nous ferions-là un commerce de dupes. De plus, comme nous n'aurions pas des Ilotes pour cultiver nos terres, il faudrait des tailleurs, des cordonniers, des maçons, & par conséquent, toujours du commerce, des échanges, à moins qu'on n'ordonnât d'aller nus; ce qui ne me semble pas décent, sur-tout à mon âge.

Puisque pour exclure le commerce, il faudrait redevenir ce que l'homme était avant l'origine des sociétés, il faut que cet odieux commerce soit la base même de la société, & qu'il y répande & l'activité & la vie. S'opposer aux progrès du commerce, ne serait-ce point s'opposer au perfectionnement de la société? C'est un soupçon encore.

L'abus est inséparable de l'usage; la tromperie est l'abus du commerce; elle le suit, cela est tout simple: mais l'abus doit-il faire condamner une chose nécessaire ou utile? Je crains bien que non. Qu'un paysan fasse gonfler son bled pour l'apporter au marché, qu'il frelate son vin pour le mieux vendre, qu'il enveloppe d'un beurre doux & frais une masse de

vieux beurre, pour vendre l'un par l'apparence de l'autre, faut-il pour cela défendre de vendre du beurre, du vin, du bled? Je commence à ne le pas croire.

Tout est commerce ici bas; même nos sentimens en sont les objets. J'aime un amant, un ami, j'exige du retour; leurs yeux, leurs discours, me le promettent: mais leur cœur est plus vite épuisé que le mien, ou ils ne sentaient pas comme moi. Ils ont mis à leur retour un poids plus léger, une mesure plus courte que la mienne; pour l'or pur que je leur offrais, ils n'ont donné qu'un métal d'un éclat trompeur. Ils ont été des commerçans infidèles. Mais faut-il pour cela, n'avoir pas d'amant, point d'amis? Non, il faut chercher à ne pas s'abuser, ou à ne pas être abusé.

En réfléchissant on s'instruit; je l'éprouve. Puisque tout est commerce, ma haine & la vôtre, contre lui, pourraient bien n'être que des préjugés.

Et pourquoi, puisque le commerce est l'ame de la société, qu'il est la source du mouvement qui s'y remarque, ne l'avez-vous vu que dans les commerçans par état? Serait-ce parce que le paysan, qui vend du bétail, du bled, du vin, est aussi laboureur, vigneron, berger, qu'il a échappé à vos regards, & que le commerçant, n'ayant que cet état, vous a fixé? En ce cas, je soupçonne que vous êtes un homme à vue courte; un homme commun. Insensiblement, je vois que je m'éloignerai de vous.

N'êtes-vous point aussi un homme injuste? Vous avez pris l'abus pour la chose; la friponnerie pour le commerce: la première peut se mêler au second; mais elle en est la ruine. Un commerçant trompe peut-être plus souvent que le paysan; mais celui-ci vendra cinq fois dans l'année, & le commerçant une fois le jour; la balance n'est pas égale. De plus, le paysan connaît sa marchandise, le commerçant ne peut toujours la connaître; il est donc plus exposé à tromper sans le vouloir; nouvelle raison d'indulgence: mais elle échappe à celui qui se plaint; souvent il se plaint encore, sans raison de se plaindre. Le commerçant est toujours là pour fixer sa mauvaise humeur, & c'est ainsi que se forme le préjugé. Deviez-vous n'écouter que le préjugé?

Plus je réfléchis, plus j'entrevois que vous pouvez avoir tort. Le commerce dans son enfance, & tel que celui où vous voudriez nous borner, ne serait-il pas le plus second en tromperies? Vous achetez dans les Foires, ou d'un marchand errant; vous ne formez aucune liaison avec lui, il ne vous reverra plus, ne vous revendra plus rien; l'intérêt du moment n'est donc point balancé chez lui par un intérêt général & bien entendu: mais quand le commerce est perfectionné, qu'il forme un état; que celui qui vend est toujours sous les yeux de celui

qui achete, & qu'on a du choix, alors le commerçant est intéressé à ne pas tromper. Il dit, si je fers mal aujourd'hui, on ne reviendra pas demain; & l'avidité du gain même, qui est un stimulant pour tromper dans un commerce errant & imparfait, devient un frein contre la tromperie dans un commerce fixé & perfectionné. Ainsi, plus le commerce prospère, plus le commerçant est intègre & honnête; plus il est exposé à vos accusations, & moins il les mérite.

Je deviens, sans le soupçonner, un Philosophe. Je vois, près de finir, ce que je n'aurais pas soupçonné en commençant. Plus un peuple est éclairé, plus il a de desirs, de besoins; c'est alors aussi que le commerce y prospère davantage. — En voulant nous remener à l'enfance du commerce, vous nous ramèneriez à l'ignorance, à la stupidité. Voilà sans doute ce que voulait dire un plaisant: Cet homme nous appelle à lui, s'écriait-il.

J'ai vu le commerce en général; il faudrait en faire une application particulière à notre situation; mais comme il s'agit de détails, j'abandonnerai ceci à mon Secrétaire. Je me permettrai seulement encore deux mots.

Vous dites que les Romains n'estimaient pas le commerce. — Ne craignez-vous pas qu'on nous dise que cela n'est pas étonnant, puisqu'ils ne le connaissaient pas, puisqu'ils ne l'exercèrent jamais? Ne craignez-vous pas qu'on ne vous fasse remarquer que vous faites l'éloge du commerce, croyant en faire la censure, puisque pour le condamner, vous allez chercher l'opinion d'un peuple de brigands.

Je laisse-là votre citation des Carthaginois, des Phéniciens, des Anglais, des Hollandais, &c.

On ne s'attendait guère,

A voir Ulysse en cette affaire.

Mais je suis forcée de vous faire observer, que ces citations ne pourront s'appliquer au commerce de la Suisse, que lorsqu'on aura proposé de changer toutes les villes en ports de mer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LITTÉRATURE.

LETTRE à M. J. LANTEIRES.

Ce 20 Juillet 1787.

MONSIEUR,

Je vous renvoie, avec remerciement, votre Manuscrit. Vous me demandez ce que j'en pense? Et cette demande m'aurait bien embarrassé, si l'ouvrage eût été mauvais; j'aurais eu cependant le courage de vous le dire: mais je suis bien aise de n'en avoir pas besoin.

J'ose espérer que le sentiment du Public sera conforme au mien.

Votre Ouvrage (*) est du petit nombre de ceux qui sont plus solides que brillans, & où l'on ne sacrifie point la raison à des fleurs stériles. Il doit être le *Vademecum* des Institutrices. Il ne sera pas sans usage pour les Instituteurs; il sera lu avec fruit par les Pères & Mères. Tous y trouveront des conseils sages, des idées saines, des réflexions fines, quelquefois exprimées avec délicatesse. Il pourrait y avoir plus d'ordre dans les Chapitres; petit défaut que vous avez senti vous-même. Vous prouvez que l'on peut dire encore des choses utiles dans un sujet que des hommes de génie ont traité, & des choses qu'ils n'ont point vues. L'éloquence de *Roussseau* ne vous a point séduit; la froideur de *Locke* ne vous a point ôté le courage de le lire; vous savez rendre justice à l'un & à l'autre. Le petit Dictionnaire qui termine votre Traité, m'a fait plaisir; les exemples m'en ont paru, en général, choisis avec goût & avec sagesse.....

Je suis, &c.

(Signé) BÉRANGER.

(Note des Rédacteurs.) Nous insérerons dans le N°. prochain, la Lettre qui nous est parvenue signée *Ignotus*, & celle de *M. van Berchem, fils*, que nous recevons dans ce moment. — Ces deux Lettres sont des réponses à celle sur le commerce, qui a paru dans le précédent N°.

(*) Note des Rédacteurs. Cet ouvrage qui sort de presse a pour titre: *Quelques Avis aux Institutrices de jeunes Demeiselles sur les différens objets qui influent essentiellement sur leur bonheur & leur succès, & sur les études auxquelles elles doivent se livrer; suivis de quelques idées générales sur l'éducation, l'instruction des jeunes Filles, & d'un Dictionnaire de plusieurs mots employés dans les Belles-Lettres & en Littérature*, par J. LANTEIRES. Avec cette Epigraphe: *Lorsqu'un écrit avec un désir sincère d'être utile, on doit avoir le courage de s'exposer à la critique.* — Un volume in-8°. & se vend chez Mourer cadet, Libraire à Lausanne.

Un passage de l'*Avant-propos* pourra donner encore une idée du sujet. „On a beaucoup écrit sur l'Éducation, mais l'on en a, ce me semble, entièrement oublié ou négligé une partie très-essentielle & de la plus grande importance pour le succès des autres; c'est de proposer des conseils & d'indiquer des moyens qui concourussent au bien-être des Instituteurs. Ce sujet me paraît d'autant plus intéressant que penser au bonheur des Instituteurs, c'est préparer celui des Éléves”.

M. Lantieres, embarrassé à placer, dans un *Journal*, dont il est le Directeur, une notice sur un de ses propres ouvrages; voyant d'ailleurs autant de fatuité à y juger ses œuvres, avec sévérité, qu'à les y louer, ou, enfin, qu'à y parler de soi-même, d'une manière ou d'une autre, a cru pouvoir espérer de l'indulgence de la part de nos Lecteurs, pour y avoir laissé insérer cette Lettre.

M O R T S.

Jean François Corbaz, du Mont; Carrier de la profession, âgé de 65 ans.

S U P P L É M E N T A U N^o. 51
D U
JOURNAL DE LAUSANNE.

17 N O V E M B R E 1787.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 13 Novembre 1787.

J'AI lu, Messieurs, dans votre *Journal*, & notamment dans la dernière *Feuille*, quelques articles écrits, avec chaleur, contre les manufactures & le commerce. J'eusse été tenté d'y répondre, mais deux considérations m'en ont détourné. La première, qu'occupé, en ce moment, de la récolte de mes vins, & de leur vente, j'aurais été, dans cette affaire, à la fois, juge & partie. La seconde, que voyant cette grave contestation commencer par des injures, je craignais de n'y gagner que des coups; je me borne donc à souhaiter, que quelque voix s'élève (avec modération, cependant) en faveur d'un état que j'ai bonnement cru, jusques à aujourd'hui, être honorable & utile. — Je laisse ce grand procès entamé contre les millionnaires, les négocians ou marchands de Carthage, Londres & Amsterdam, & les futurs négocians de Lausanne, & j'en reviens à mes petits apprentifs, manufacturiers, de la rue du *Prés*, *Chenau-de-Bourg*, *Etraz*, *Marthcray*, la *Barre* & *Halles* de St. Laurent; j'en reviens à mon premier dire, savoir, que l'instruction & l'habitude du travail pourraient prévenir, jusques à un certain point, la mendicité; que l'oisiveté habituelle dans laquelle végètent les enfans du peuple, pendant plusieurs mois de l'année, est un état de désordre; que cet état de désordre doit être envisagé comme une des principales causes de la mauvaise instruction, des mauvais exemples, de l'ivrognerie, de la mauvaise foi, & de l'indigente pauvreté, qui conduit à l'opprobre de la mendicité. D'un autre côté, je conviens avec l'éloquent Ecrivain, contre lequel je semble m'élever, que la médiocrité, & la pauvreté sans indigence, contribueraient plus à notre sûreté & bien-être, que les richesses & l'opulence; & si je ne répète pas, mot à mot, le vœu de ce bon Patriote, c'est que celui d'*Agur* me semble mieux énoncé. — O Dieu! ne

nous donnes ni pauvreté, ni richesses; nourris-nous du pain de notre ordinaire, de peur qu'étant rassasiés, nous n'en venions à te renier, & à dire: Qui est l'Eternel! ou de peur qu'étant pauvres, nous ne nous portions à dérober & à profaner ton Saint nom.

Si donc je me suis hasardé à parler de travail, ou d'occupation propre aux enfans des dernières classes de la société, je proteste n'avoir eu en vue que de les élever, si possible, à cette heureuse médiocrité ou pauvreté, compatible avec le bonheur & la vertu; que si l'étincelle d'industrie, que je cherchais à allumer dans leurs tristes foyers, pouvait jamais élever quelqu'un d'entr'eux à une fortune qui passât cent mille écus de capital, je déclare abandonner le malheureux à la vindicte publique; & si je ne souscris pas à le pendre, c'est par condescendance pour quelques Ecrivains modernes, qui condamnent cette pratique; mais je donne volontiers ma voix pour qu'il soit banni, & condamné à porter ailleurs les fruits dangereux de son opulence. — Eh quoi! les *Sages Athéniens* auraient exilé *Aristide*, parce qu'il était trop juste; & on blâmerait les *vertueux Lausannois* de faire revivre l'*Ostracisme* contre un citoyen infecté d'excessives richesses! — Mais jusques à ce moment de calamité, ne ferait-il pas utile d'occuper le peuple, & les enfans du peuple, à quelque travail? Prenez bien garde; je ne détermine pas lequel: ne ferait-il pas utile de les rassembler, dans l'intervalle des écoles, & les longues soirées d'hiver, autour d'une lampe à grosse mèche, d'un mortier de bonne braiise, ou ce qui serait mieux encore, d'un fagot pétillant de farmens allumés; de les rassembler aux côtés de la bonne mere, de la vieille grand-mere, & si possible, du pere? Ne ferait-il pas utile, dans ces jours de pluie, de neige, de gel, où les travaux de la campagne sont interrompus, d'avoir une occupation commencée, des oziers à plier en corbeilles, de la paille à tresser, un rouet, des cardes; que fais-je encore?.... Ne ferait-il pas utile d'accoutumer les enfans à sept ou huit heures de sommeil, au lieu de les déposer (faute de avoir qu'en faire) sur leurs grabats dès les six

O o o

heures du soir, jusques à huit du lendemain? — Si ces idées n'étaient pas trop romanesques, je demande : comment faut-il commencer? quel genre de travail faut-il essayer? quels encouragemens peut-on donner? quel régime faut-il adopter? quelle inspection faut-il établir? quelle protection faut-il solliciter? Je n'en fais rien; car je ne prétends pas avoir la vue plus longue qu'un autre. Je m'étais borné, en entrant dans cette épineuse carrière, à demander le concours de quelques personnes de bonne volonté, sous la présidence d'un Magistrat. — Quoiqu'il en

soit, on offre aujourd'hui une maison convenablement placée, spacieuse, chauffée, éclairée, approvisionnée d'instrumens pour un genre de travail; c'est la filature du coton. — On offre cette maison gratuitement pour trois ans; les apprentissages gratuits; l'inspection gratuite; & en sus, le paiement prompt du travail de chaque individu, raisonnablement estimé. — Gens de bien! voyez si cette offre mérite quelque attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) LEVADE.

AVERTISSEMENT DES RÉDACTEURS.

Nous aurions, ainsi que plusieurs de nos Abonnés le désiraient, donné à notre Feuille le format *in-8°* & ne l'eussions fait paraître que tous les quinze jours, si c'eût été le desir général; mais ce ne l'est pas; en conséquence, il nous paraîtrait injuste de ne pas espérer que les personnes qui demandaient ce changement, voudraient bien observer que, des Journalistes doivent s'occuper à plaire au plus grand nombre.

Nous continuerons donc, à délivrer nos Feuilles tous les Samedi, & dans le même format; mais, comme nos Lecteurs ont pu l'apercevoir, les caractères & les interlignes que nous avons d'abord adoptés, pour en rendre la lecture plus facile, non-seulement ne nous accordaient que des bornes très-étroites, rendaient la rédaction de notre Journal pénible; mais encore nuisaient à l'intérêt, à la variété que nous désirons y répandre.

Pour obvier, autant qu'il nous est possible, à ces inconvéniens; pour mériter d'autant plus les encouragemens qui ont pu percer jusqu'à nous, au travers d'une critique vive, éveillée & que cependant, nous respectons beaucoup; nous emploierons dorénavant des caractères tels que ceux dont cet avis est composé, & ne ferons plus usage d'interlignes; nous avons, de plus, établi notre correspondance sur une baze plus sûre, plus étendue, que les commencemens de notre Etablissement ne nous le permettaient.

Qu'il nous soit permis d'observer ici, d'après un de nos Correspondans, que „ les Lecteurs éclairés „ sont toujours indulgens, connaissent les difficultés, tiennent compte des efforts, parce qu'ils savent que les succès naissent de l'encouragement; „ & que, par conséquent nous osons nous flatter d'éprouver des facilités pour la perfection de notre entreprise, qui peut être utile, plutôt que des découragemens qui, comme on le fait, entravent les succès, sans procurer de l'avantage à celui qui les fait naître.

Nous avons publié dans notre Prospectus que nos *Abonnés fondateurs*, c'est-à-dire, ceux dont la souscription nous serait parvenue avant le 1^{er} Décembre 1786, recevraient notre Feuille pendant treize mois, pour le prix de L. 4 de Suisse, nous rappelons ici notre engagement : nous avons annoncé qu'ils jouiraient de l'avantage de pouvoir mettre en dépôt chez M. J. LANTEIRES, ou du moins de lui indiquer, les livres incomplets qu'ils auraient dessein de vendre, ou de compléter, nous publions qu'il continuera de donner ces soins pour cet effet, lesquels ainsi que plusieurs *Abonnés fondateurs* l'ont éprouvé, sont des ressources que son zèle a rendues utiles, & qu'il serait difficile de se procurer d'une autre manière. Nous ajoutons qu'il offre de rendre les mêmes services, indistinctement à tous nos Souscripteurs.

Ayant fait tirer quelques exemplaires au-delà du nombre que nous délivrons, nous offrons gratuitement à nos abonnés, qui renouvelleront leur souscription & qui font une collection de nos Feuilles, celles dont nous pourrions disposer, & qui leur manqueraient pour la compléter; mais, pour cet effet, il serait à désirer qu'ils en fissent la demande par le retour du courrier.

Nous prions nos Abonnés qui se proposent de continuer leur souscription; ceux dont elle expire à la fin de ce mois, ainsi que ceux dont elle finit avec l'année, de vouloir bien la renouveler assez tôt pour que nous ayons le tems de faire réimprimer leurs adresses. — Le silence de ceux qui trouveront à propos de la discontinuer, suffira pour nous faire connaître leurs intentions.

(Il est d'usage, comme on le fait, d'affranchir les lettres, sinon l'on a à craindre qu'elles restent au Bureau des postes.)

On peut s'abonner auprès de MM. HIGNOU & Compagnie à Lausanne, ou de M. J. LANTEIRES propriétaire de ce Journal; & si l'on ne trouve pas à propos de leur faire parvenir le prix de la souscription par la voie de la poste, ils faciliteront les moyens de le leur faire toucher.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 NOVEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 28 minutes, & se couche à 4 heures 30 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 20 minutes après midi.

<i>Observations Météorologiques.</i>						
Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
15 Nov.	4. 1. au dessus 0	5. 5. au dessus 0	5. 0. au dessus 0	26. p. 10. lig. 9	26. p. 11. lig. 0	26. p. 10. lig. 9
16 . . .	4. 2. 0	8. 2. 0	7. 9. 0	26. 7. 8	26. 7. 7	26. 10. 8
17 . . .	3. 0. 0	5. 9. 0	5. 8. 0	26. 11. 11	26. 10. 11	26. 7. 8
18 . . .	2. 1. 0	3. 0. 0	1. 7. 0	26. 8. 1	26. 8. 2	26. 8. 2
19 . . .	0. 1. au dessous	2. 1. 0	2. 1. 0	26. 8. 1	26. 7. 2	26. 6. 1
20 . . .	2. 0. 0	1. 1. 0	1. 0. 0	26. 6. 1	26. 5. 11	26. 7. 1
21 . . .	3. 1. 0	1. 0. 0	0. 0. 0	26. 10. 9	26. 10. 10	26. 9. 10

C O M M E R C E .

*LETTRE de M. BERTHOUT VAN BERCHEM, fils,
aux Auteurs du Journal.*

Lanaz, le 15 Novembre 1786.

Douce Philosophie, prête-moi ton flambeau!

MESSIEURS,

LA vive sortie contre le commerce, qui vous a été adressée par un Anonyme, & que vous avez insérée dans votre 50^e N^o., ne me paraît ni bien fondée, ni dictée par la saine raison & par l'équité. Elle pourrait être le sujet d'une longue discussion, mais je me bornerai à quelques réflexions sur cet objet.

Si l'Auteur s'était contenté de s'élever contre l'établissement des manufactures, en général, dans ce pays, il aurait eu raison, selon moi, parce qu'un peuple doit être agriculteur avant d'être manufacturier. Un pays bien cultivé, où l'on ne voit ni landes, ni friches, suppose une grande population, & dès lors assez de bras pour fournir à l'établissement des manufactures & les aviver: mais le Pays-de-Vaud est bien loin de cet état florissant. L'on voudrait en vain y établir des manufactures & des fabriques, le haut prix de la main-d'œuvre s'opposera toujours à leur

succès. La main-d'œuvre est chère, parce que le pays manque de bras; & il manque de bras par plusieurs raisons, qui sont trop connues, pour qu'il soit besoin de les rappeler ici (1). Remarquons seulement, qu'un des moyens les plus efficaces d'augmenter la population de ce pays, c'est d'encourager l'agriculture, en levant les obstacles qui s'opposent à ses progrès. Par-là, vous ferez de notre peuple un *peuple agricole*; car nous ne pouvons pas nous dissimuler, que si nous avons des paysans, nous n'avons point de véritables agriculteurs. Autre est d'arracher de la terre le juste nécessaire, ou d'y chercher l'abondance; autre est de la cultiver par goût, ou par nécessité. Vous attacherez le paysan à son sol; il n'émigrera pas dans l'étranger; il ne se portera pas dans les villes, où le vice, sous l'appas trompeur de la fortune, & l'appelle & l'entraîne. Enfin, il ne quittera point un bien-être réel pour des avantages incertains & illusoires.

Si vous voulez alors établir des manufactures, commencez par celles que l'agriculture fait exister, &

(1) Un Médecin, aussi célèbre par ses Ecrits que respectable par ses vues patriotiques, a fait connaître les principales causes de la dépopulation de ce pays, dans son excellente Introduction à l'*Avis au Peuple*, &c.

qui la font prospérer à leur tour (1). Consultez ensuite la nature de votre pays, & vos relations avec vos voisins, & vous verrez les branches d'industrie que vous devez créer, & les canaux que vous devez ouvrir au commerce. C'est ainsi, qu'en fouillant dans le sein de la terre féconde, votre état marchera, à grands pas, de la pauvreté à l'aisance, & de l'aisance au bonheur.

Mais revenons à l'Anonime & au commerce qu'il attaque. Le commerce n'est, dans son principe, que l'échange de notre superflu contre ce qui nous manque. *Les besoins respectifs de la société l'occupent sans-cesse; ses lumières, ses fonds, ses veilles, tout est consacré à cet office honorable.* Le commerce est donc, par lui-même, utile & nécessaire. On ne peut s'en passer; il est le principe de la prospérité, & l'âme de l'univers. Si les maux qui suivent les richesses & le luxe, accompagnent le commerce, ne lui en attribuons pas la cause, mais disons qu'ils sont un effet de la civilisation, de la réunion, & de l'accumulation de plusieurs hommes dans un même lieu, tant que ces hommes ne seront point éclairés sur leurs vrais intérêts.

Nous voudrions en vain nous opposer aux progrès des richesses & du luxe; nous ne pouvons plus rappeler l'homme à sa première simplicité; nous ne pouvons plus le rendre pauvre, ignorant & vertueux; mais dans l'état des choses, le but du Philosophe doit être de diriger les sciences, le commerce, les richesses, & le luxe même, au bien de ses semblables, & cela n'est pas impossible (2).

Il est des sciences utiles & agréables; il est un commerce sage fondé sur la bonne foi & sur nos besoins mutuels; il est un emploi respectable des richesses; il est un luxe sensé, fondé sur le goût, la

(1) Il serait peut-être avantageux, pour perfectionner l'agriculture, d'établir, dès à présent, certaines manufactures qui ne peuvent subsister que par elle; mais ce n'est pas le lieu d'examiner cette question ici, & de quelle manière qu'on la décide, le principe est toujours le même. Encouragez l'agriculture par tous les moyens possibles, c'est la source des richesses.

(2) Je ne puis me refuser d'appuyer mon opinion, par l'autorité d'un Philosophe aussi respectable que M. Filangieri. Voici comment il s'exprime, dans son *Espr. de la Législ. T. I. p. 26.* "Tout le monde croit que la vertu ne peut exister au sein de l'opulence nationale, & c'est peut-être à cette opinion funeste, que nous devons l'état déplorable de notre Législation. L'humanité sera-t-elle donc nécessairement dans la cruelle alternative d'être pauvre ou corrompue? Aujourd'hui que les richesses sont nécessaires à la conservation & à la prospérité des Etats, la vertu devra-t-elle être exclue de la société? L'agriculture, les arts & le commerce, ne pourront-ils pas être exercés par des mains honnêtes? Le luxe même qui, en ce moment, est nécessaire à la distribution des richesses, sera-t-il incompatible avec les bonnes mœurs? L'esprit guerrier & fé-

raison, & les commodités de la vie. Ce sont ces sciences, ce commerce, ce luxe, que nous devons faire fleurir. Comment les reconnaître? comment les distinguer? comment nous préserver d'abus funestes, me dira-t-on? — Rien n'est si aisé. — Cultivez cette science, que tout le monde croit savoir, mais que peu de personnes étudient; cette science qui nous apprend à trouver le bonheur dans le bien-être de nos semblables, & dans la connaissance de nos rapports avec eux; la *Morale*, en un mot. Ayez des mœurs, (je prends ce mot dans le sens le plus étendu) & vous verrez tous ces moyens, que l'on croit servir à la corruption des hommes, tourner à leur gloire & à leur prospérité; les arts nuisibles disparaître; le luxe corrompu & corrompueur s'évanouir. C'est donc dans la première éducation des hommes, qu'il faut placer le préservatif de tous les vices, & les envelopper de l'égide de la vertu. C'est sur elle que le Magistrat doit veiller; c'est aux progrès des mœurs & de la morale qu'il doit donner les soins paternels, & alors, qu'il ne défende aucun commerce, mais qu'il n'encourage que celui qui convient à son pays. Qu'il n'ordonne ni la pauvreté, ni la médiocrité: mais qu'il apprenne à bien employer les richesses. Qu'il ne défende pas le luxe, mais qu'il fasse naître le bon goût. Qu'il n'ordonne pas l'ignorance, mais qu'il facilite, au contraire, le progrès des lumières; le jour qu'elles répandent, éclaire la route du bonheur. Je m'arrête.....; les bornes de votre *Journal* me forcent à me resserrer; je ne puis que présenter mes idées, & je laisse à ceux qui sauront ces principes, le soin de les développer.

Le commerce, dit l'Anonime, *avilit, dégrade l'âme, étouffe tout patriotisme*: mais une foule de faits s'élevaient ici contre son opinion & la détruisent. Je vais à Neuchâtel; un édifice public, consacré au soulagement des pauvres, s'offre à ma vue. J'y lis cette inscription simple & sublime: *Civis pauperibus*. J'apprends qu'un citoyen, dont le nom est inscrit dans les fastes de l'humanité, a fait construire cet hospice charitable; que ce citoyen vertueux & patriote a consacré la plus grande partie de son immense fortune à des établissemens utiles pour sa patrie. J'apprends que, né pauvre il s'éloigna du lieu de sa naissance pour acquérir des richesses, & je bénis le commerce qui l'a mis en état de développer des vertus aussi respectables! Parcourez l'Angleterre & la Hollande; à chaque instant vos yeux seront

,, roce des Anciens, parce qu'il était uni à l'esprit de frugalité, devait-il être plus propre à la vertu, que ce caractère pacifique & laborieux des modernes, uni au goût du luxe? Telle est, en effet, l'opinion commune des moralistes: mais nous prendrons la liberté de démontrer, que c'est là plutôt leur erreur commune ”.

frappés d'établissmens utiles érigés par des Négocians. Voyagez en France, 22,000,000 d'ames y regrettent le Ministre intègre & vertueux qui brilla quelqu'instans à la tête des Finances, & ce Ministre était Négociant. — Convenez donc que le commerce, exercé par des ames honnêtes, est aussi respectable qu'utile. Ce n'est donc pas le commerce qu'il faut chasser, ce sont les mœurs qu'il faut introduire, & l'éducation qu'il faut réformer.

L'Anonime croira-t-il, de bonne foi, que le petit nombre de personnes, de ce pays, qui se sont enrichies par le commerce, & qui viennent dans un âge avancé, chercher le repos & la tranquillité dans leur patrie, ont plus contribué à la corruption des mœurs que ne l'ont fait, en général, les jeunes militaires qui, imbus des vices des garnisons, rapportent au milieu de leurs concitoyens & leur désœuvrement & tous les germes de corruption? Non, sans doute, & il ferait, au contraire, à souhaiter qu'il y en eut un plus grand nombre qui, par leur exemple & par leurs encouragemens, fissent naître, chez nous, cette industrie & cette activité qui nous manque.

Je finis, MM., & je ne puis mieux terminer cette Lettre, qu'en disant avec l'Abbé Raynal: " J'ai élevé
 ,, dans mon cœur un Autel à quatre classes de ci-
 ,, toyens: au Philosophe qui cherche la vérité, qui
 ,, éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la
 ,, vertu aux hommes: au Magistrat qui fait tenir
 ,, égale la balance de la justice: au Militaire qui dé-
 ,, fend sa patrie, & au Commerçant honnête qui
 ,, l'enrichit & qui l'honore. J'oubliais l'Agriculteur,
 ,, qui la nourrit, & je lui en demande pardon".

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 12 Novembre 1787.

MESSIEURS,

N'ayant pas le bonheur d'être né en Suisse, & n'ayant d'ailleurs pas assez de confiance en mes propres lumieres, je ne déciderai point s'il convient, ou non, à ce pays, d'encourager le commerce & les manufactures: mais je crois devoir répondre à l'Anonime, qui dégrade l'état de Négociant, dont il a des notions aussi fausses qu'injustes. A juger de sa Lettre, je dois lui supposer des lumieres & beaucoup de patriotisme: mais les expressions qu'il se permet, dénoncent un homme qui tient, par ses préjugés, aux siècles de barbarie, & qui certainement n'a jamais quitté ses foyers. Pour peu qu'il examine l'état actuel de l'Europe, il verra qu'elle a bien changé de face, depuis les tems où le négoce s'y faisait par des esclaves, & portait un caractère d'avilissement. Les Gouvernemens purement agricoles ou militaires n'y subsistent plus; la Philosophie (qui n'est

que l'art de se servir de sa raison) en éclairant l'Univers de son flambeau, a montré le commerce dans son vrai jour, & par-tout on a reconnu que l'on tenait par quelque fil à l'état que, par ignorance, on continuait à avilir. Le Savant vend au public le fruit de ses veilles, le Magistrat reçoit le tribut de ses peines, le Militaire ne dédaigne pas les émolumens, le Gentilhomme envoie au marché le produit de ses domaines; tout est commerce; tout est traité dans le monde. Les Anglais & les Hollandais ont aperçu, les premiers, cette grande vérité, longtems étouffée sous d'anciens préjugés, & ces peuples, qui certainement ne tiennent pas le dernier rang en Europe, ont su se l'approprier d'une manière qui leur est également honorable & utile. Si donc votre Anonime veut savoir ce que c'est aujourd'hui qu'un Négociant, qu'il se rende à Londres, à Amsterdam, dans les ports de mer de France, il verra que le commerce s'y exerce avec honneur, & fait réjaillir du lustre sur l'individu; il y verra que ces Marchands, qu'il affecte de dédaigner, sont assis dans les Sénats, & gouvernent les pays qu'ils font fleurir par leur active industrie; il y verra cent établissemens publics, utiles à l'humanité, qui ne doivent leur existence qu'à la munificence des Négocians; il verra que ceux qui se rendent coupables de malversation, ou qui avilissent le commerce, par des trafics indignes, sont le mépris de leurs confreres, & portent le sceau de l'indignation générale. Il en est sans doute, & peut-être trop, qui se trouvent compris dans cette classe: mais quel est l'état de la vie qui n'offre pas ses prévaricateurs? Eh! faut-il ainsi confondre impunément les gens de probité, avec les frippons qui les déshonorent? C'est l'homme qui dégrade l'état, & non l'état qui dégrade l'homme. Voilà ce qu'apprendra l'Anonime, s'il veut apprécier les Négocians dans les pays où leur énergie peut se développer; mais s'il ne veut pas se donner cette peine, qu'il supprime au moins ses jugemens, jusqu'à ce qu'il soit mieux instruit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(S. gnd') I G N O T U S.

BELLES-LETTRES.

ODE sur la mort du Prince LÉOPOLD DE BRUNSWICK, par M. F. VERNES; dédiée à son Pere, avec cette Epigraphe:

*Quis desidio sit pudor aut modus,
 Tam cari capitis?*

HORAT. Od. xx. lib. I.

Cette Ode n'a point concouru pour le prix, parce qu'elle fut envoyée trop tard; & comme elle est d'un

Genevois, elle a quelques droits à être annoncée dans ce *Journal*.

L'Épître dédicatoire n'en est pas longuement fautive ni le début bien pompeux. Voici l'une & l'autre.

Tes vertus, tes talens, & leur sublime usage,
Prouvent que l'Éternel fit l'homme à son image.



Qu'embouchant la trompette épique
D'autres célèbrent d'un Héros,
Et le courage frénétique,
Et les homicides travaux!
Des lauriers qu'autour de sa cendre
La main des flatteurs vient répandre,
Le sang a souillé la couleur;
A mes yeux la gloire est sans charmes,
S'il ne la doit qu'au bruit des armes,
Et qu'aux forfaits de la valeur.

Tous ceux qui font une Ode sur la mort de ce Prince, dont l'exemple est trop rare, peignent le débordement de l'Oder; M. Vernes l'a fait comme eux.

Au sein de ses grottes profondes
L'Oder s'élève, s'enfle par bonds,
Répand la terreur de ses ondes,
Et devance les aquilons.
En torrent, fondant sur la plaine,
Des hameaux que son choc entraîne,
Il bat ceux qu'il n'a pas couverts.
Ses flots noirs roulent sans rivages,
Et sur ses malheureuses plages,
Étendent l'empire des mers.

Léopold voit, sur des toits abandonnés, une mère expirante, qui l'appelle au secours de ses fils. Le Prince se jette dans un frêle esquif: Arrête! semble lui crier le Poète,

Arrête.... Il part, & sa nacelle
Fend le sein du fleuve rebelle;
Il approche.... O vœux superflus!
Elle heurte un roc & s'entr'ouvre,
L'onde la cache, la découvre,
Un flot passa; Brunswick n'est plus.

Désolation des peuples, consolation du Poète, peinture des honneurs funéraires rendus au Héros, exhortations, aux Rois, résignation; cette dernière est exprimée ainsi:

De l'Univers, Souverain Maître,
J'adore, en gémissant, vos coups;
Autant qu'un mortel le peut être,
Léopold fut digne de vous.
Près de sa tombe vénérée
L'humanité reste explorée;
Et sa main grave en ce lieu,
Que pour servir la bienfaisance,
Brunswick, d'un homme, eut l'impuissance:
Mais que son ame était d'un Dieu.

BIENFAISANCE.

Les *Journaux* étrangers ont souvent à publier des prix que les Académies proposent aux Savans, pour encourager leurs recherches. Le nôtre sera occupé d'un soin non moins intéressant. C'est aux gens de la campagne & aux pauvres, que nous venons annoncer des prix.

La Direction charitable des Pauvres Habitans de cette ville, chargée, depuis quelques années, par un généreux Anonyme, de distribuer, tous les ans, la rente de 100 Louis en différentes primes, à ceux d'entre les gens de la campagne qui, dans ce Bailliage, se distinguent par un plus grand nombre d'ouvrages fabriqués chez eux pendant l'hiver, sans préjudice des travaux de la terre, indique les ouvrages suivans, pour objets des primes qu'elle doit distribuer au printemps prochain.

1°. Les cordes. 2°. Les seilles & autres ouvrages de ce genre. 3°. Les fourches & rateaux; il y aura une prime d'un Louis pour chacun de ces objets.

4°. Les ouvrages au tricot. 5°. La filature de toute espèce. Les primes pour chacun de ces deux derniers objets, seront de huit Francs. Enfin, elle distribuera encore deux Louis en primes de moindre valeur, suivant le mérite des concurrens. Ces ouvrages devront avoir été fabriqués depuis Décembre en Avril, & les attestations, qui témoigneront de leur nature & de leur quantité, être remises dans le courant de Mai 1788, à M. F. Boutan, Secrétaire de la Louable Direction.

Les gens de la campagne & les pauvres, sont donc invités à profiter des loisirs de l'hiver, pour s'adonner à ces travaux, & MM. les Pasteurs du Bailliage à leur faire connaître ces objets d'encouragement, en publiant cet avis dans leurs paroisses.

(Note des Rédacteurs.) Nous publierons dans notre N°. prochain, les deux remèdes, qui nous ont été communiqués, contre le froid des pieds, dont l'un est celui de M. Struve.

LIVRES DIVERS.

Chez JEAN MOUBER, Libraire à Lausanne.
Misogny, ou les femmes comme elles sont, 12. 2 vol. Paris 1787. L. 3. broché.
Les confessions du Comte de ***, écrites par lui-même, sixième édition, avec de très-belles gravures, 8. Paris. L. 4. 10 f. broché.
Le petit neveu de Bocace, ou contes nouveaux, en vers, 8. 3 vol. Paris 1787. L. 4. 10 f. broché.
Amusemens d'un septuagénaire, ou contes, anecdotes, bons mots, naïvetés, &c. mis en vers, 8. Paris. L. 2. broché.
Œuvres de M. le Marquis de Pompiignan, 8. 6 vol. Paris. L. 24. broché.
Amusemens des eaux de Passy, par M. la Solle, 12. 3 vol. Paris 1787. L. 5. 10 f.

Les prix sont en argent de France.

MORTS. Susanne Elizabeth Perret, femme de J. F. Philippe Porchet, de Corcelles le Jurat, âgée de 43 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

I DÉCEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 35 minutes, & se couche à 4 heures 24 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 27 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
22 Nov.	1. 1. au deffouso	0. 0.	1. 2. au deffouso	26. p. 9. lig. 1	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 6
23 . . .	2. 0.	0. 0. 9. au deffouso	0. 0.	26. 8.	26. 8.	26. 7. 2
24 . . .	1. 0.	0. 2. 1.	1. 9. au deffouso	26. 7.	26. 6.	26. 5. 11
25 . . .	1. 1.	0. 1. 0.	1. 3.	26. 7.	26. 8.	26. 9. 1
26 . . .	4. 6.	0. 1. 9.	2. 7.	27. 0.	27. 0.	27. 0. 11
27 . . .	6. 0.	0. 2. 4.	5. 8.	27. 1.	27. 1.	27. 1. 1
28 . . .	5. 2.	0. 3. 9.	4. 9.	26. 11.	26. 11.	27. 0. 3

JURISPRUDENCE CRIMINELLE.

Réflexions sur l'usage de la Torture ().*

PUISQU'IL est prouvé que les tourmens de la question peuvent déterminer l'innocence à s'accufer elle-même, le criminel intrépide, plein de vengeance, de rage, contre les Tribunaux & la société, ne peut-il pas aussi multiplier ses crimes, en nommant, pour complice de son forfait, celui contre lequel il pourrait avoir quelque haine? "C'est dit, » *Montaigne*, un essai de patience plus que de vérité; car, pourquoi la douleur fera-t-elle plutôt » confesser à un malheureux ce qui est, qu'elle ne » le forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours, » si celui qui n'a pas fait ce dont on l'accuse, est » assez patient que de supporter ces tourmens, pour- » quoi ne le fera-t-il pas celui qui a fait un crime, » un si beau guerdon, que celui de la vie, lui étant » assuré? En un mot, c'est un moyen plein d'incer- » titude & de danger; que ne dirait-on, que ne fe- » rait-on pas, pour fuir à de si graves douleurs? » D'où il advient, que celui que le Juge a géhenné » pour ne le faire mourir innocent, il le fasse mourir » innocent & géhenné?.

(*). Voyez N°. 50 de ce Journal.

Quand le Juge met le criminel à la question préalable, c'est pour le faire parler contre son gré, par conséquent pour l'écouter. Qui ne frémit pas de voir l'innocence exposée à toutes les peines réservées au crime, par le moyen cruel employé pour l'anéantir! Et si le scélérat meurt en persistant dans sa dénonciation, & que par une de ces fatalités, qui ne sont pas sans exemple, il arrivait que cette malheureuse victime de la calomnie ne pût prouver victorieusement son innocence aux Juges, est-il un pinceau assez énergique pour peindre le désespoir de cet infortuné, dévoré par le sentiment même de son innocence, dans l'obscurité de sa prison? Et quand la tardive vérité viendra, enfin, le justifier aux yeux de ses Juges, peut-être aura-t-il déjà payé, au sein des peines les plus douloureuses, les plus déchirantes, le tribut à la nature.

La Justice rejette ordinairement le témoignage d'un homme qu'elle a flétri, & le considère comme mort civilement. Dans le cas contraire, c'est un malheureux atteint souvent des crimes les plus compliqués, les plus énormes, dont elle écoute attentivement le témoignage, dont elle rompt le silence par des supplices recherchés, bien dignes des Cannibales, seulement, afin qu'il dévoile les coupables qui lui sont inconnus. Il me semble que le suffrage d'un grand

scélérat, ne devrait pas acquérir plus de considération, ni de poids, aux yeux des Juges, que de celui qu'elle rejette, comme *témoïn reprochable*, quoiqu'il chargé de délits beaucoup moins graves.

B.....

R É C L A M A T I O N .

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 23 Novembre 1787.

MESSIEURS,

Lorsqu'il est question d'objets qui peuvent intéresser le pays, une petite erreur peut être nuisible; c'est ce qui m'engage à vous avertir d'une faute Typographique, qui s'est glissée dans ma Lettre, au sujet des tourbes. Ce n'est pas le lac de Vevey, mais le lac de Vervay; espece de marais situé entre Aigle & Roche, dont j'ai voulu parler. Ses environs forment une tourbiere assez vaste, dont l'exploitation serait très-facile.

Je profite de cette occasion, pour avertir que j'ai vu, il y a quelques jours, des tourbieres extrêmement étendues près d'Attalens, de Semfale & de Bulle, dans le Canton de Fribourg; celle de Semfale, par son étendue, devrait sur-tout fixer l'attention dans un pays où le bois manquera certainement dans peu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) REYNIER.

HISTOIRE NATIONALE.

SUITE du fragment, d'un Voyage manuscrit fait en Suisse, inséré dans notre N°. 43.

Je partis de Burglen pour monter sur le Mont-Gothard. Je traversai d'abord les belles prairies dont j'ai parlé: un sentier ombragé y serpente, conduit à des maisons solitaires, asyles de la simplicité, qui, en tous lieux, peut-être, est la base du bonheur; quelquefois on rencontre des hameaux, des chapelles, où je vis des hommes agenouillés, qui semblaient élever leurs yeux vers le ciel, & ne m'offraient que des machines courbées sous le joug de l'habitude, quand leur ame est tranquille, & sous celui de la superstition, lorsqu'elle est agitée. Je vis *Silenen* qui a donné son nom à des Nobles. — Une corne de montagne ébrantée, a formé là un mont de ses débris; la mousse les a couverts; peu à peu, une terre végétale les a revêtus, & l'on y a bâti des maisons, cultivé des jardins, planté des arbres, dont l'épais feuillage défend les habitans des ardeurs de l'été. J'arrivai à Amsteg, village au pied de la descente du St. Gothard. Il est peu de lieux plus propres à inspirer une mélancolie sombre. Des monts

énormes le couvrent, & ne laissent qu'un espace étroit, qu'une petite plaine, dont la végétation abondante annonce l'humidité de l'air; le soleil n'y luit que quelques heures: devant elle, est une montagne haute, longue, dont la Reufs a rongé la base, qui n'offre qu'un roc noir, ridé, déchiré, semé, ça & là, de frêles sapins, qui semblent s'élever par-tout où la montagne présente des lisières plates ou des crêvasses humides. Derrière elle, est une montagne rapide, hérissée de sapins, dont la base l'enveloppe. C'est dans cette plaine, ombragée de beaux noyers, qu'est le village; sans-cesse la Reufs y fait entendre le bruit de ses flots irrités & blanchis d'écume: un torrent qui s'y jette, & sort, avec fureur, d'une montagne fendue jusqu'à sa base, ajoute encore à ce bruit éclatant & monotone. Il faut parler haut pour s'entendre même dans les maisons; l'air y est chaud & calme; les reptiles infestent les haies, obscurcissent l'air & tourmentent durant le sommeil. J'aurais cru qu'il devait y avoir des Crétins; mais je n'y en vis pas, & l'on m'assura qu'on n'y connaissait point cette infirmité. Il y a des goûtes; les habitans en sont pâles & les femmes sur-tout, mais leur regard, leurs traits intéressent; elles ont toutes le visage ovale, les yeux bleuâtres, le nez allongé; cette physionomie est assez générale dans toute la vallée.

L'hôte d'Amsteg ne me parla point de patrie; il ne montra point d'entousiasme. — Ses yeux étaient si caressans, son corps si souple, ses pieds si agiles, sa complaisance si respectueuse, que je le crus un Français; c'était cependant un *Urien*: mais il avait servi en France; & c'est-là qu'il s'était formé comme Aubergiste, & déformé comme citoyen d'un Etat libre.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

M É D E C I N E .

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 10 Novembre 1787.

MESSIEURS,

J'ai connu à Geneve un Chirurgien instruit & très-estimé, qui, perclus, de la ceinture en bas, avait tenté, en vain, divers moyens de se garantir du froid de pieds, lorsqu'en parcourant les différens ouvrages qui ont paru sur l'application de l'aimant, dans plusieurs maladies de nerfs, il s'avisa de faire faire des plaques d'acier, très-minces, larges d'un pouce & demi, & longues de deux & demi, fortement aimantées, qu'il introduisit dans ses pantoufles. Cet expédient eut un tel succès, qu'il put se passer de duvet & de chauffe-pied. — Ce fait est isolé, il est vrai: mais combien n'en n'avons-nous pas eu en Physique & en Chymie, qui, d'us au hazard, mais répétés, nous ont éclairés, & enrichis

de procédés, de découvertes, aujourd'hui très-utiles à l'humanité (*).

(Signé) F. C. C. Z.

V A R I É T É S.

Dans les moyens proposés pour éteindre la mendicité, on n'a point parlé d'une mendicité, qu'on peut appeler de passage. Sans doute, parce qu'elle est trop difficile à détruire, parce qu'elle est plutôt un objet de Gouvernement, d'un traité entre des puissances voisines, que soumise à l'influence du citoyen généreux. Ce sont des étrangers qui traversent un pays, quelquefois en familles, & qui mendient pour arriver jusques chez eux.

Ces familles errantes offrent souvent un spectacle intéressant, qui m'a inspiré un mélange de peines; &, l'osera-je dire, de plaisirs! Elles sont bien pauvres, bien méprisées; mais elles sont réunies, & paraissent contentes. — J'en suis une de l'œil sur un grand chemin, formée d'un homme, d'une femme & de six à huit enfans: ceux qui ont assez de forces pour soutenir la marche, précèdent ou suivent leurs parens; ceux-ci sont chargés des plus jeunes, liés dans des berceaux ou dans un sac, avec leur linge; souvent ces enfans dorment, portés sur le dos de leur mere; quelquefois ils pleurent; ils pleurent! & ne sentent encore que la douleur présente; ils ne prévoient pas leur sort, le besoin, le mépris, les rebuts qui les attendent. Quelquefois ces malheureux naissans sont placés dans deux paniers, qui pressent les deux flancs décharnés de cet animal paisible, qui est aussi de la famille du pauvre. La chaleur ou la fatigue les sollicitent-elles au repos? ils cherchent un tapis vert sur le bord du chemin, protégé par l'ombre d'un

(*) (Note des Rédacteurs.) M. Struve, ainsi que nous l'avions annoncé dans le N°. précédent, nous a indiqué son remède. — "On doit, dit-il, dès le mois d'Octobre jusqu'à la fin de Mars, & tous les soirs en se couchant, se frotter les jambes & les pieds avec de la flanelle neuve, les baigner avec du fort vinaigre, & immédiatement après, chauffer des bas de laine qu'on garde jour & nuit, par dessus lesquels on en met une seconde paire. (C'est ce qu'on doit observer, jusqu'à ce que le gel paraisse.) Alors, il faut se pourvoir de deux autres paires de la même matière & de cinq à six bouts, en porter une paire sur la peau pendant la moitié de l'hiver, & l'autre durant le reste de la saison, mais toujours en en changeant une seconde paire. — Il faut avoir des bas de laine exprès pour la nuit. — On n'a plus besoin de vinaigre les hivers suivans, parce que les simples frictions avec la flanelle & deux paires de bas neuves, comme la première année, suffisent. — Il serait inutile d'ajouter qu'il est nécessaire d'avoir, à ses souliers, des semelles épaisses & larges. — On s'en trouverait mieux encore, en y adoptant, en dedans, une semelle de flanelle fine, & en la changeant lorsqu'elle est usée".

arbre touffu. C'est-là qu'ils dressent leur camp; c'est dans son enceinte que les fardeaux se déposent, que l'âne broute en liberté, que le pere s'étend & s'endort, que la mere allaite son nourrisson, tandis que les troupes légères vont à la picoree dans les champs voisins, ou se bornent à dépoüiller les haies, quand les fruits de la ronce ou de l'épine noire sont mûrs ou près de l'être. — Ils fautent, ils rient, sous les haillons de la misere; l'enfance ne peut connaître une longue tristesse; ils ne reprennent la phisonomie du besoin, pour m'exprimer ainsi, que lorsque des passans, bien mis, les invitent à réclamer leurs secours.

J'en ai rencontré une dans les plaines au-dessous de Schweitz. Le pere marchait en chancelant & avec peine; son visage avait un air de douceur & de bonté que sa pâleur, que sa faiblesse n'avaient pu lui ôter. La mere était grande & bien faite; elle avait un beau teint, de beaux traits, un air de dignité, & ses yeux bleus brillaient de sensibilité sous les larmes dont ils étaient inondés. Une jeune fille de cinq ans, jolie, douce, timide, se tenait à son tablier, sous lequel elle cherchait à se cacher, quand elle rencontrait des passans. Dans les bras de la mere était un jeune garçon, faible, décoloré, près d'expirer, & qui semblait fourire à la mort qui s'avangait. Elle s'approcha de moi. — Je suis Française & malheureuse, me dit-elle; ici j'implore des secours; & l'on ne m'entend point. Je l'entendis; & comment ne point l'entendre! Dans quelque langue qu'elle eût parlé, en serait-il de plus énergique que les pas tremblans de son époux, que les accens mourans de son fils, que sa douleur & ses larmes? Ah! dis-je, en m'éloignant d'elle, si j'étais riche, je ne remporterais pas l'image accablante de ce qu'ils ont encore à souffrir!

Quelquefois on voit en eux une soumission qui tient de la bassesse; un respect, pour ceux dont ils esperent des secours, qui les avilit: on les voit battre leurs enfans, s'ils ne laissent pas tout de suite le chemin au riche passant qui les suit; s'ils l'incommode par des cris; s'ils ne se courbent pas jusqu'à terre en leur présence. Un grand chemin bien uni conduit du Jura à Liechfall; une Demoiselle qui s'y rendait, sans doute, prend la course pour franchir cette pente rapide; elle n'était pas agile, & Rousseau eût pu comparer ses mouvemens à ceux de la musique Française; elle rencontre une de ces familles errantes; sa robe enveloppe & fait tomber un jeune enfant; il pleure étendu sur le chemin, se relève le nez en sang, & pleure encore; sa mere le querelle, l'insulte, le bat. Je vais à elle; pourquoi le battre? lui dis-je, & je le caresse, je le console, & lui donne une petite piece d'argent. Alors, la mere le baise & l'emporte vers une petite fontaine, pour laver le sang dont son visage était couvert. Elle se montra

mere alors. Mais pourquoi avait-elle cessé de l'être ? Sans doute, elle avait craint que ses pleurs & ses cris ne nous importunassent, ne nous écartassent du chemin, & ne lui permissent pas de nous demander l'aumône. Avec quels hommes avait-elle donc vécu ?

B....r

BIENFAISANCE.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Berne, le 11 Novembre 1787.

MESSIEURS,

La classe de la société la plus utile dans une nation, quoique la plus méprisée & la plus malheureuse, est, sans contredit, celle des journaliers, des manœuvres, qui n'ont ni possessions de terre, ni métier; c'est celle qui mérite le plus l'attention paternelle du Gouvernement, parce qu'elle est la base de toutes les autres classes, & que sans elle, ces dernières s'écrouleraient. C'est par elle que se soutient l'agriculture; car les payfans ne travaillant que leurs propres fonds, ne peuvent pas même se passer de ses secours; le Bourgeois, le Seigneur de place, en ont un plus grand besoin encore; sans elle, on ne saurait travailler la vigne, cultiver les champs, ni faire des améliorations; on ne pourrait suffire aux travaux publics, tels que ceux des chemins, des digues, des terrasses, des défrichemens, &c. Enfin, ce sont les bras de la société, par lesquels tout s'opere.

Il est donc de la plus grande importance de conserver cette classe de personnes; mais elle diminue tous les jours, par la misere qui empêche les mariages, par l'émigration; elle se dégrade & s'altère par l'oisiveté, la fainéantise, l'éducation vicieuse, &c. Et ce concours de circonstances malheureuses en fait des mendiens, des vagabonds, quelquefois des voleurs & des brigands. Avouons-le cependant, leur état est triste & précaire; ceux d'entr'eux qui sont disposés au travail, ne trouvent souvent pas de l'ouvrage; & dans leur funeste erreur, l'affreule misere qui les harcèle, leur présente l'impossibilité d'en attendre; les payfans ne les employent pour l'ordinaire que dans les grands travaux; les Seigneurs de place & les Bourgeois, les occupent rarement en hiver. On fait combien cette saison est rigoureuse pour eux; c'est en vain que leurs femmes filent, cela ne peut entretenir la famille, & je ne vois que deux moyens de les secourir.

(La suite l'ordinaire prochain.)

D É C O U V E R T E.

Le Sieur *Hertzberg*, de Breslau, a trouvé le secret du Docteur *Arfvid Fax*, de Carlsrone, pour la composition du carton *pieux*, impénétrable à l'eau, & qui résiste également au feu.

B E L L E S - L E T T R E S.
É N I G M E.

Je n'ai jamais été, je ne serai jamais;
Le sage feul, fait me mettre en usage;
Malheur à qui de moi se sert à son dommage!
Pour ennemis souvent il a tous mes cadets.

RÉLATION de l'état actuel de la Nouvelle Ecosse, traduite de l'Anglais, par M. F. SOULES, Paris 1787. Et se trouve à Lausanne, chez M. J. Mourer, Libraire.

* En faisant la description de cette contrée, précédemment connue sous le nom d'*Acadie*, mais plus étendue aujourd'hui, l'Auteur Anglais annonce, dans les ressources qu'elle peut procurer à sa patrie, une espece de dédommagement des dernières pertes qu'elle a faites.

C O M M E R C E.

Un de nos Correspondans observe, que dans quelques endroits de l'Italie, on recueille, avec soin, les pepins contenus dans les grains de raisins; on les sèche, on les vanne, on les presse, & l'on en obtient une huile d'un très-bon usage pour la lampe, & d'un grand secours pour les pauvres gens. — Il ajoute, qu'il serait à désirer que l'on fit dans le Pays-de-Vaud quelques essais, pour retirer des pepins de nos raisins, ou le même avantage, ou du moins quelque produit.

(Note des Rédacteurs.) Nous avons communiqué à M. L. le contenu de la Lettre qui nous a été adressée pour cet effet.

M O R T S.

Un enfant mâle mort en naissant.
Etiennette Baldy, veuve de N. Chaves, de la Direction Française, âgée de 63 ans.
Jeanne Marie Ruffi, née Favre, de Lutry, âgée de 34 ans.
Michel Plet, Menuisier de sa profession, natif de Nismes, âgé de 33 ans.

AVIS. — Ensuite d'une nouvelle facilité, accordée par MM. les INTENDANS GÉNÉRAUX des Postes, à la circulation de ce *Journal*, on pourra se le procurer, franc de port dans tout le pays, pour L. 6 de Suisse, prix de la souscription & des ports compris. — On souscrit, pour l'abonnement de l'année prochaine, à Lausanne, chez MM. HIGNOU & Comp. & auprès de M. J. LANTEIRES, propriétaire de ce *Journal*.

JOURNAL DE LAUSANNE.

8 DÉCEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 41 minutes, & se couche à 4 heures 19 minutes.

La LUNE se leve à 6 heures 9 minutes du matin.

Observations Météorologiques.						
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
29 Nov.	3. 1. au deffous	1. 8. au deffus	1. 0. au deffous	26. p. 11. lig. 2	26. p. 11. lig. 0	26. p. 11. lig. 0
30 . . .	3. 9. o	2. 1. o	2. 0. o	27. 1. 3	27. 1. 1	27. 0. 0
1 Déc.	4. 8. o	0. 2. au deffous	1. 1. o	26. 11. 0	26. 10. 9	26. 10. 0
2 . . .	2. 1. o	2. 0. au deffus	0. 0. o	26. 9. 11	26. 9. 1	26. 9. 0
3 . . .	0. 2. au deffus	3. 0. o	1. 0. au deffus	26. 8. 11	26. 9. 0	26. 8. 0
4 . . .	3. 1. o	4. 9. o	4. 0. o	26. 9. 1	26. 9. 6	26. 10. 0
5 . . .	5. 1. o	6. 0. o	3. 2. o	26. 10. 1	26. 9. 1	26. 7. 1

COMMERCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 25 Novembre 1787.

MESSIEURS,

UN de vos correspondans a demandé, dans une de vos précédentes Feuilles, une occupation pour les jeunes Demoiselles sans fortune; j'espérais que cette question exciterait une émulation générale; mon attente a été vaine: une seule réponse a paru, qui proposait l'éducation des vers à soie. Il est à craindre que cette occupation, qui exige de vastes appartemens, ne puisse convenir qu'à un petit nombre de personnes.

Le travail, les soins pour se procurer une fortune, & les inquiétudes qui en sont inséparables, sont étrangers aux femmes. Le bonheur devrait être leur essence; leurs plaisirs, & ceux des personnes à qui le hasard les lie, devraient être leur seule occupation: & cependant, on les voit dans la triste nécessité de s'expatrier, pour se faire un fort à l'abri des besoins. Applaudissons à l'Auteur citoyen, de l'*Avis aux Institutrices*, &c. (1); remercions-le des soins

qu'il a pris d'alléger leur fardeau; son ouvrage doit être, à jamais, le manuel des personnes qui se vouent à cet état: mais si un régime différent peut dispenser les femmes de quitter la Suisse, faisons des vœux, & l'Auteur nous fécondera, pour qu'il devienne inutile.

Si deux personnes trouvent leur subsistance en un lieu, il s'y fait un mariage; cette vérité, mise au jour par *Montesquieu*, est une réponse à la demande de l'Anonyme.

L'homme inoccupé dans le Pays-de-Vaud, & sans espoir, non point d'y faire fortune, mais seulement de s'y procurer le nécessaire, ou s'expatrie, ou vit dans le célibat. On accuse les habitans de ce pays, d'une impatience d'esprit, qui les empêche de se fixer; c'est plutôt le défaut des moyens, & la difficulté des établissemens, qui en sont causes. Je crois pouvoir l'assurer: le plus grand nombre s'expatrie à regret; plusieurs partent avec une inclination, & quittent, plongés dans le désespoir, des lieux où le bonheur leur paraissait fixé. Que des moyens de subsistances naissent dans le pays, les hommes les saisiront avec empressement; ils s'établiront: & les femmes, rentrées dans leur position naturelle, confieront à l'Etat une vie que le mauvais régime les forçait à lui refuser. On se marie jeune dans les vallées du Comté de Neuchatel, dans le Canton d'Appenzel, à Bâle, dans plusieurs villes Allemandes du

(1) Ouvrage qui se trouve chez *Mourer*, Libraire à Lausanne.

Canton de Berne, parce que le commerce & les manufactures offrent aux habitans un moyen assuré de subsistance; la population de ces endroits augmente, rien n'y empêche de se livrer au vœu de la Nature. Leurs mœurs sont plus pures que les nôtres, puisqu'ils sont plus occupés; leur énergie n'a rien perdu de sa force, & d'autres qualités se sont réunies à celles qu'ils avaient héritées des anciens Suisses, malgré les réclamations de cet Anonyme, qui a déclamé contre le commerce dans votre *Journal*.

La seule occupation des femmes, dans l'ordre naturel des choses, est l'administration intérieure de leur famille. Occupées d'objets agréables, elles conservent cette amabilité qui influe sur le bonheur de ceux qui les environnent; cette sensibilité qui les fait partager leurs peines, & toutes ces qualités aimables qu'elles seules possèdent, & qui diminuent l'aspérité de l'homme rendu social. C'est sur ce dernier, que les charges de la société retombent; elles ne lui sont pas pénibles, si une compagne chérie les adoucit par ses soins. Tout citoyen, tout homme qui a de l'humanité, doit voir, avec effroi, l'expatriation des femmes. Elles privent leur pays d'une postérité qu'elles lui doivent, & vont se consacrer à une vie, dont l'isolement & les peines ternissent les plus beaux jours; heureuses encore, si les chagrins, le mal du pays, & l'influence d'un climat où elles ne sont pas nées, n'altèrent pas leur santé! leur sort affecte péniblement, sur-tout ceux qui ont été à portée de le voir.

Mais, comme l'établissement du commerce & des manufactures, le seul remède qui coupe la racine du mal, ne peut avoir des effets aussi prochains, que les amis de l'humanité le désirent; il serait nécessaire de trouver un palliatif momentané. Après avoir jetté les yeux sur les diverses occupations qui peuvent être propres aux femmes, je n'en vois aucune qui leur convienne davantage, que la peinture en émail, les diverses branches de l'horlogerie, & ses divers accessoires. Ce genre d'ouvrage demande de la délicatesse: on peut l'exercer au sein de sa famille; il n'exige pas des appartemens vastes, comme l'éducation des vers à soie. Un très-grand nombre de femmes s'en occupent à Genève, & y trouvent leur subsistance; j'ai même appris, d'une personne à portée de le savoir, que plusieurs femmes entretiennent leur famille du produit de ce travail. Cette occupation est honnête, honorable même, comme toutes celles qui tiennent aux arts; aucune ne me paraît convenir davantage à un sexe, qui, si les circonstances le forcent au travail, doit en choisir un qui n'altère pas les grâces qui lui sont propres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REYNIER.

BIENFAISANCE.

SUITE de la Lettre sur les Manœuvres & Journaliers, insérée dans le dernier N°.

Des deux moyens de venir au secours de cette classe infortunée, le premier serait de leur donner des ressources pour la saison morte; rien ne me paraîtrait mieux tendre à ce but, que le partage des communs, non en propriété, mais en jouissance à vie. Alors ils auraient à cœur de cultiver le terrain qui serait entre leurs mains; ils en obtiendraient des vivres, en pommes de terres, graines, légumes, &c. Ces considérations m'ont engagé à mettre en pratique ce partage, & j'ai été satisfait de mes succès. Le SOUVERAIN a depuis adopté cette méthode, & a établi une Commission pour présider aux nombreux partages de communs, qui ont eu lieu dans le pays Allemand, lesquels ont beaucoup soulagé le sort des manœuvres & journaliers.

L'autre moyen est de leur procurer des vivres à bon marché: je vous ai déjà communiqué la manière d'économiser la semence, en plantant les graines au lieu de les semer; en voici une de faire profiter les vivres. Je l'ai puisée dans un *Journal Français*, il y a bien des années: mais je l'ai mise en pratique, avec le plus grand succès, dans la cherté excessive des années 1770, 1771 & 1772; c'est une excellente soupe, qui nourrit beaucoup de monde, avec une livre de farine & quatre onces de beurre.

Prenez une livre de farine de pur froment; pétrifiez-la avec de l'eau un peu salée: lorsque la pâte est pétrie un peu molle, partagez-la en morceaux de la grosseur d'un œuf; rangez-les sur une table; étendez-les avec un rouleau, de façon qu'ils soient fort minces. Ayez sur le feu une marmite, chauderon ou vase de terre, avec deux pots d'eau: quand cette eau sera chaude, salez-la, & mettez-y un quart-de-livre de beurre ou de graisse. Lorsqu'elle bout à gros bouillons, jetez-y la pâte que vous aurez coupée en très-petits morceaux: plus ils sont minces & petits, plus ils foisonnent. Observez de les jeter dans l'endroit où l'eau bout le plus fort; il ne faut ensuite qu'un feu léger pour la faire bouillir, doucement, pendant une heure & demie ou cinq quarts d'heure. Il est nécessaire de remuer, de tems en tems, cette soupe jusqu'au fond de la marmite, pour qu'elle ne s'y attache pas: & si l'on s'aperçoit qu'elle s'épaissit trop, on y doit ajouter de l'eau chaude, ou de la farine si elle est trop claire.

Cette soupe est agréable au goût, rassasiante & nourrissante. La quantité, que je viens d'indiquer, suffit à six personnes, qui en prendront la moitié pour leur dîner, & l'autre pour leur souper.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 5 Décembre 1787.

MESSIEURS,

Je prends la liberté de m'adresser à vous, dans l'espérance que la publicité de votre *Journal* engagera quelque personne puissante à s'intéresser à moi. — Je suis Bourgeois de Lausanne, domicilié près du Château; je travaille six jours de la semaine pour fournir aux besoins de ma femme, & de trois enfans; le septième jour, nous nous rendons tous ensemble à l'Eglise de notre paroisse, pour remercier le bon Dieu.

Mais, Monsieur, ce devoir qui, jusques à présent, faisait notre plaisir, nous devient bien pénible pendant les mois d'hiver, & à mesure que nous avançons en âge; l'Eglise de la Cité, si noble, si belle, si digne de la Majesté de Dieu, cette Eglise est insupportable en hiver: quoiqu'accoutumé, par mon état, à l'intempérie des saisons, je m'enrhume régulièrement aux Communions de Pâques & de Noël; ma femme, qui se trouve placée au courant d'air que procure la correspondance de la porte du nord avec celle du midi, s'est sentie affligée, l'hiver dernier, au sortir de l'Eglise, d'un rhumatisme au bras droit, dont elle n'a pas encore pu se remettre; mes deux cadets ont pris la coqueluche au sortir du sermon il y a quinze jours, & j'ai dû fouëtter mon aîné pour avoir manqué le catéchisme Dimanche passé, ne sachant pas que sa mere l'en avait exempté, à cause de ses engelures; il n'y a pas jusques à notre servante *Jeanne* qui n'aime mieux lire la Bible à la *cavette*, que d'aller se faire malade, comme elle dit, au prêche. Tout cela fait pour moi, du jour du repos, un jour de souci, & pour mes enfans, un jour de douleur, sans parler de la dépense; car j'ai payé beaucoup d'argent en pillules & emplâtres, pour le bras droit de ma femme. J'ai dû acheter des gands aux deux cadets; il est encore question de leur faire des blanchets de flanelle, & d'acheter un *broustou* de laine à mon aîné. Un de nos voisins, qui est bien instruit, & qui est Régent de l'Académie, disait que cela faisait du tort à la Religion; que bien des braves gens n'osaient pas aller, en hiver, à l'Eglise de la Cité, & que l'on croyait qu'ils n'y allaient pas du tout; que cela obligeait tous les Professeurs à apprendre l'Allemand, pour aller au Temple Allemand. Il assurait qu'avec 400 Francs, on augmenterait les places de la Chapelle de 150, au lieu qu'on n'ose pas y aller, de peur de devoir en sortir après l'avoir réchauffée, ou de peur de mortifier le Ministre, ou de refuser la porte du bon Dieu à de bons Chrétiens. — Il disait qu'il était sûr, que si l'on en par-

lait au Seigneur Baillif, qui est bien généreux, on obtiendrait tout ce qu'on voudrait pour le bien de la Religion, & la santé des habitans de la Cité. — Voyez, Messieurs, si ceci, tout mal exposé qu'il est, ne ferait pas déplacé dans votre *Feuille*, vous obligerez, par votre complaisance,

Votre, &c. B. L. D.

BELLES-LETTRES.

Le mot de l'*Enigme* inférée dans le dernier N°. est l'*instant présent*.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 10 Octobre 1787.

MESSIEURS,

Il s'est glissé une erreur dans l'éloquent *Eloge du Roi de Prusse*, par M. de G. Voici comme il annonce les sentimens du Philosophe Roi, à la mort de *Kat* son ami. " On a dit dans le tems, qu'il n'avait pas paru assez sensible au supplice de son jeune ami: mais les pleurs, les transports, ces signes communs de l'équivoque sensibilité de tant d'ames ordinaires, sont-ils faits pour un caractère d'une certaine trempe? " *Voltaire*, tome 63 de ses *Œuvres*, édition in-12. de *Kehl*, page 25, dit cependant: " Il y était (à *Custrin*) depuis quelques semaines, lorsqu'un jour un vieil Officier, suivi de quelques grenadiers, entra dans la chambre, fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vint lui couper le cou. Mais l'Officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat* sur un échaffaud dressé immédiatement sur la croisée. Il tendit la main à *Kat*, & s'évanouit. " — Le pere était présent à ce spectacle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) R....

HISTOIRE NATIONALE.

SUITE du fragment, d'un Voyage manuscrit fait en Suisse, inséré dans le dernier N°.

Après avoir traversé le torrent, on franchit une montée rapide autour d'un mont, dont le sommet élançé se cache dans les nues, & dont les flancs sont déchirés par le tems & les torrens. Il s'en était éboulé, dans des siècles reculés, des masses énormes qui sont entassées à ses pieds, rongés par la Reufs; ces rocs accumulés sont noircis par la vieillesse & décorés de mousse; quelques-uns surplom-

bent le chemin & le menacent de leur chute. De sombres forêts les recouvrent ensuite, & en les traversant, quelques jets d'une lumière éclatante en varient l'obscurité. Un profond silence y regne; on n'y entend que le réentissement éternel des chûtes & des réjaillissemens de la Reufs; on y voit d'énormes sapins assis sur des rochers, soutenus par d'autres rochers; leurs racines les pénètrent, les lient, & semblent les avoir fendus en gémissant. On passe le village de Menschenlinguen situé sur cette pente; sur la rive opposée, on voit une vaste & fraîche prairie entourée des ruines des monts qui la couronnent, couverte d'arbres fruitiers, animés par des cabanes dispersées, des animaux paissans; les échos voisins répètent les beuglemens de la vache pesante, & le bêlement de la chèvre aux pieds agiles. L'horreur des lieux qu'on vient de parcourir, jette de l'éclat sur cette douce perspective; elle semble un Paradis terrestre; on s'en éloigne avec regret; on la perd, enfin, de vue, & les yeux la cherchent encore.

(La suite pour l'ordinaire prochain).

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, & je le répète: pour faire baisser le prix du beurre, faites sentir le danger du grand usage que l'on en fait.

Pour en faire hausser le produit, faites sonner le tocsin sur la négligence de percer la terre (1).

Oui, le beurre est un poison, un cruel poison... Médecins! occupez-vous de cet objet; c'est votre affaire que d'en démontrer le danger.

Frottez légèrement des boyaux & des vessies, les uns d'huile & les autres de beurre, & vous verrez, si je ne me trompe, que l'huile augmente leur ressort, & que le beurre le leur ôte; l'huile est donc une source de vie, & le beurre, plutôt, une source de mort, ou du moins d'affaiblissement.

L'excès d'huile a aussi son danger; il allongera trop les boyaux, & causera, que fais-je, des hernies: mais je soutiens que les excès de beurre font cent fois plus à craindre.

Ufiez donc très-sobrement du beurre; il ne doit

(1) Dans une *Feuille* prochaine, nous expliquerons ce que l'Auteur de cette Lettre entend par *percer la terre*; & ainsi que nous l'avons déjà observé, nous examinerons sa Diatribe contre le beurre.

AVIS. — En suite d'une nouvelle facilité, accordée par MM. les INTENDANS GÉNÉRAUX des Postes, à la circulation de ce *Journal*, on pourra se le procurer, franc de port dans tout le pays, pour L. 6 de Suisse, prix de la souscription & des ports compris. — On souscrit, pour l'abonnement de l'année prochaine, à Lausanne, chez MM. HIGNOU & Comp. & auprès de M. J. LANTEIRES, propriétaire de ce *Journal*.

s'insinuer dans le corps de l'homme, que le plus insensiblement qu'il est possible. Les personnes sédentaires, sur-tout, doivent craindre d'en user; les payfans même, à qui il est beaucoup moins contraire, n'en mangent guere qu'en soupe, & peu ou point en ragôts; leurs petits moyens les préservent, la plupart, de ce dangereux genre de gourmandise: mais aussi, quelle différence entre leur constitution & la nôtre? c'est donc le beurre qui nous affaiblit tant.

Oui, plus vous étudierez la nature & les qualités du beurre, & plus vous vous convaincrez que son grand usage est très-pernicieux au corps de l'homme.

Ajoutons, qu'en général nous mangeons trop, & trop gras, & trop chaud, & trop vite: nous croyons les payfans grands mangeurs; ils le sont peut-être de la table des autres, ou lorsqu'ils payent leur écot: mais le payfan, dans son ordinaire, mange moins, & moins gras, & moins chaud, & moins vite, que nous. Nous sommes surpris de voir quatre payfans vider, à leur goûter, une gamelle de soupe, pourtant assez maigre, & où ne nagent que quelques tranches de pain, sans manger presque autre chose: mais considérez, je vous prie, ce qu'évalent souvent, dans un repas, quatre Messieurs d'un appetit ordinaire, en soupe, pain, viandes, jardinage, fruits, vins, &c. & vous verrez qu'il y aurait de quoi remplir, non pas une gamelle, mais deux, trois, & tout de choses plus succulentes; un seul de leurs mets aurait régalaé mes payfans.

Les Messieurs mangent donc beaucoup plus, & devraient, pour se bien porter, manger moins; ils mangent pour le plaisir, bien plus que pour le besoin. Il y en a qui croiraient se donner la mort, en mangeant moins, & qui se donnent, en effet, la mort pour trop manger, & pour faire un usage excessif du beurre.

Concluons, que le beurre est l'aliment du peuple, plutôt que du Monsieur; son estomac peut beaucoup mieux digérer que le nôtre. Mais après tout, le beurre est un précieux médicament, &c. &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pendant le courant du mois de Novembre, il est né à Lausanne quinze garçons & quatorze filles.

On y a béni cinq mariages.

M O R T S.

Un enfant mâle mort un jour après sa naissance.
Louis Samuel Corbaz, du Mont, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 DÉCEMBRE 1787.

Le SOLEIL se lève à 7 heures 43 minutes, & se couche à 4 heures 17 minutes.

La LUNE se lève à 11 heures 4 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	10 heur. du soir.
6 Déc.	5. 4. au dessus	7. 8. au dessus	6. 0. au dessus	26. p. 8. lig. 3	26. p. 9. lig. 11	26. p. 10. lig. 0
7	4. 8.	8. 6.	4. 0.	26. 11.	26. 11.	26. 11.
8	3. 0.	7. 2.	3. 0.	26. 11.	26. 11.	26. 10.
9	5. 0.	8. 8.	4. 8.	26. 8.	26. 8.	26. 8.
10	4. 7.	9. 2.	4. 8.	26. 7.	26. 7.	26. 7.
11	3. 2.	8. 8.	4. 0.	26. 6.	26. 6.	26. 6.
12	1. 2.	7. 2.	3. 0.	26. 6.	26. 6.	26. 7.

AVIS.

PAR une nouvelle facilité, accordée à la circulation de ce Journal, on pourra dorénavant se le procurer, franc de port, dans tout le pays, pour L. 6 de Suisse. — Pris à Lausanne, il ne coûtera, comme ci-devant, que L. 4, quoique les frais d'impression aient augmentés. — On souscrit & l'on renouvelle les abonnemens, pour l'année prochaine, à Lausanne, chez MM. HIGNOU & Comp. & auprès de M. J. LANTEIRES.

NB. Le silence de MM. les Souscripteurs, qui ne se proposeront pas de continuer, suffira pour faire connaître leurs intentions.

ÉDUCATION.

Je lisais hier, dans un Auteur Anglois, un passage, dont voici le sens: « Les Chinois ne voient dans les vices d'un homme que les infortunes, que les mauvais effets de la mauvaise éducation qu'il a reçue; & par cette raison, ils punissent ses crimes sur la tête de son père, qui leur semble en être le véritable auteur. Ce principe pourrait, avec un tant de raison, être étendu plus loin en-deçà, on aurait droit de punir les crimes du pauvre sur les

riches, qui en sont les pères naturels & les gardiens (1). »

Ce principe me frappa: d'abord il me parut juste, puis exagéré, ensuite il ne m'a semblé que dur, & je suis aujourd'hui assez familiarisé avec lui, pour le trouver juste & raisonnable.

Je pensais d'abord au proverbe: *nécessité n'a point de loi*. Or, quand le riche laisse naître cette nécessité extrême dans le pauvre, il a tout à craindre pour lui-même; il est puni, & doit l'être, pour avoir mis le pauvre dans l'alternative cruelle de violer ou les loix de la Nature, ou celles de la Société.

Mais il est facile de voir, que ce n'est pas là encore tout ce qu'entend l'Auteur. Voici, comment j'ai cru devoir l'expliquer.

Les pauvres, en général, sont la plus grande partie d'une Nation; ils en sont la force & les bras; ils en sont même la richesse. Cependant, les pauvres n'ont point fait les loix qui la gouvernent; car ils n'en font jamais que lorsqu'ils en sont impotents; ils n'en font jamais qu'elles ne paraissent injustes, & on les renverse aussi-tôt qu'on le peut, ou comme inouïes, ou comme disconvenables, quand on a honte de leur première qualification.

(1) Observations de *Thoughts, on executive Justice*, p. 95.

Ce sont donc les riches, qui dans l'ordre de la Société actuelle, ont fait les loix; ce sont eux qui les administrent; & si elles sont mauvaises, si elles sont insuffisantes, ils peuvent en être responsables.

En les promulguant, ils les ont principalement dirigées de la manière la plus propre à défendre leur personne & leurs propriétés. Pour remplir ce but, deux moyens s'offraient à eux: l'un, de placer les pauvres dans une telle situation; de leur inspirer de tels principes de morale, un tel respect pour l'ordre & pour les loix, qu'on n'eût rien à en craindre; l'autre, de l'environner de peines de toutes espèces, de tourmens de tous les genres; de suspendre sans cesse un glaive sur leur tête, pour réprimer leurs desirs contraires au bon ordre, & même pour étouffer en eux la loi la plus forte & la plus sacrée, celle de leur propre conservation.

C'est sur ces derniers moyens qu'ils ont principalement insisté; parce qu'il était moins pénible, plus accessible à tous, & qu'il ne demandait ni beaucoup de talens, ni de grands efforts. Il faut du génie pour former des hommes; il n'en faut point pour les tourmenter & les détruire. De là, est venu ce grand nombre de loix pénales; cette multiplicité de supplices recherchés, par lesquels, comme le dit un Auteur respectable, on punit les offenses faites à la société, par des crimes contre la Nature.

Mais l'expérience a prouvé que cet expédient était insuffisant; encore & les hommes à grandes vues, les hommes sensibles, ont mieux prouvé encore qu'il était insuffisant; & souvent même odieux. Il s'est élevé, des diverses parties de l'Europe, une voix qui appelle les Législateurs & les Administrateurs à réformer les loix, & à s'occuper de l'éducation du peuple. À détruire cette sorte de loix pénales qui inspirent que l'horreur aux gens de bien; sans réprimer le crime, & à renforcer celles que le bien de la société exige, par des institutions plus propres à former l'homme, dirigées au moins vers le but qu'on se propose; plus actives & mieux raisonnées.

Tant que la raison, pressée & presque étouffée par les préjugés, n'a pu faire entendre qu'une voix certaine & faible, on ne put faire mieux peut-être; mais aujourd'hui qu'elle s'est dégagée des liens qui la gênaient, & qu'elle domine sur les préjugés affaiblis, elle s'écrit, comme l'Auteur anglais, Hommes purs sans, hommes riches, si le pauvre, si le peuple est malheureux, si les mœurs vices & des penchans destructeurs au repos de la société, c'est à vous qu'on doit s'en plaindre. Et si vous qui devez être punis de ses vices.

Aussi voyons nous que, dans presque toute l'Europe, on s'occupe de l'éducation du peuple. En Pologne, on a donné un des premiers exemples, & c'est chez ces Nations, peut-être, qu'il est

le plus difficile d'obtenir des succès. Et avec quelle satisfaction tout Helvétien n'a-t-il pas vu proposer des prix successifs, pendant trois ans, pour ceux qui donneraient la description la plus exacte & la plus étendue de l'éducation usitée dans quel Canton de la Suisse que ce soit, & les moyens les plus faciles de la rendre meilleure?

Mais, changer l'éducation, les mœurs, n'est pas un ouvrage facile. Il l'eût été davantage à la formation des sociétés, parce qu'il est moins difficile d'empêcher les préjugés de naître que de les détruire, parce que les bonnes institutions se sont corrompues par leur association avec les mauvaises; qu'elles se sont tellement unies par une longue cohabitation, qu'on ne pourrait arracher les dernières d'avec les autres, sans qu'il en reste des lambeaux qui nuiront aux premières, parce qu'on parviendra péniblement à poser de nouveaux fondemens solides sur un terrain mouvant encore. Mais, il est beau, il est nécessaire de le tenter; & si l'on n'arrive point au but, du moins on en approchera (1).

VARIÉTÉS.

Le RABELAIS de la dent de JAMAN (2), à Messieurs les Journalistes de la bonne ville de Lausanne.

Par aventure, m'est adivé de faire longue pérégrination de ça & delà les monts, mais, comme ne veux m'enquerir, ni savoir affaires d'autrui, ne trouve à propos que sachiez les miennes, si bien, que n'en dirais d'avantage; ferez seulement, qu'à bon

(1.) (Note des Rédacteurs.) Nous nous estimons heureux, si l'on croyait que notre Journal pût contribuer à remplir ce but; ce serait remplir sa destination, quoique nous ayons paru nous en écarter, pour réunir un plus grand nombre d'Abonnés; mais nous ne la négligerons pas, & nous tendrons de toutes nos forces, à parcourir notre carrière d'une manière à mériter l'estime des gens de bien.

On nous a parlé d'une Société populaire qu'on pensait à former, & qui ayant des correspondans dans toutes les villes importantes de la Suisse, s'occuperait de l'éducation du peuple, de la Physique nécessaire aux laboureurs, des institutions qui peuvent influer sur son bonheur, de la description du pays, des moyens de s'en tirer de nouveaux secours de subsistances, &c. On nous a fait espérer que notre Journal pourrait devenir le dépôt des recherches de cette Société; ce serait tout ce que nous pourrions espérer de plus favorable pour arriver à notre but, l'utilité plus encore que l'amusement.

(2) Voyez notre N. 20.

efcient, fuis de retour ès logis, entouré de neige & glaçons, où m'échaude à fouhait, faisant bonne flambe de fagots bien secs & pétillants, en mon robuste & antique foyer. (car maudis bois verd, ainsi que femme revefche & acariaftre.) N'ai eu plus grande hafte, à mon retour, que de lire votre hebdomadaire; ne fuis pourtant de ma nature perfonnage ftudieux, & n'incommode guères par mes vœux, les contemplatives & quinteufes filles de *Jupin*, mais, fi me complais en chofes utiles & voirement, le dis fans courtoife, avez Messers les *Journaliftes*, emplis & rembourrés vos judiciaires, de ratiocination & bon fens, en jettant loin toutes mignardifes inutiles, & phrafes poupardes de muguets faribolans, & vois que rempliffiez loyalement votre promeffe, puisque donnez pature mœlleufe & nutritive, ains, comme de raifon, vous envoye le tribut couftumier pour l'an prochain que tire à grand cœur de mon efcarcelle.

Vous dirai que fois moult grandement rejoui de voir tant de braves gens s'occuper de paulvres souffreteux, & aultres privés de mangeailles; bien les fault choyer & reftaurer. Désirerois qu'on allast pour icetx chaudement en befogne: mais au rebours, ne puis souffrir gueufailerie pareffeufe, & ne voudrois nourrir membres inertes & inutiles. Nature n'a créé l'homme pour fe vautrer en la pareffe. N'est-ce pas grande vergogne, à fuir labeur honnefte, pour que telles gens allent yvrognaftants ès caves & tavernes! Gens de bien! fi vous voulez me croire, fermez icelles faouleries publiques, & embefognés-les à travaux utiles, qui les brident & contraignent pour les empescher de gauchir & aller faux train.

En la place, ouvrez l'huis de la maifon qu'offre loyalement & gratuitement ce bon, voirement, excellent Helvétien, qui veut donner icelle, pour trois ans, bien échaudée, éclairée, approvisionnée d'inftromens, avecque afprentiffage gratuit & payement prompt de chaque individu raifonnablement estimé. Voilà où fault mener par encouragement, paternelle & coactive vigilance, vos néceffiteux de fanté robuste & faifants merveilleufe digeftion.

Aime bien auffi cet aultre prudhomme qui a pouffé hors tel avis, & telles volontés Philantropiques, en fa lettre à vous adreffée, MM. les *Journaliftes*, (*Signée Levade*) celtui là ne peut dire aultrement, fait faire honorable ufage du bien dire, & le remercie de cœur fincere. Mais ne puis couvrir ni retenir plus longuement en mon cœur, ferré par indignation, les injures de ce malencontreux grognon qui, comme chien hargneux, vient aboyer avecque rafge & forcenerie contre le commerce, & traite commercans de fripons & canailles; pourtant, fait commerce lui, gloffeur, en nous baillant mauffade & diabolique marchandife; ains, fe trompe lourdement, fi prétend

avoir, en efchange d'icelle, honneur & remerciement; car n'en tire, au rebours, que honte & vergogne: mais aime bien cordialement votre vieille Baronne, pourtant, comme ne fais ruser, ni marcher par chemins tortueux & couverts, dirois, fans nulle feinte, que la trouve, par fois, trop entichée & rengorgée de fa noblefse, ne voyant volontiers qu'icelle foit dégradée par fuffifance, orgueil & fentiments barbaratifs, & fuis marri de voir traiter, comme bête de fomme, gens de lignée pauvre, & de maifgre généalogie: mais pour cela, ne dis mal des nobles, parce qu'il y a braves gens par tout, & en tout eftat, & qu'il ne fault fe mettre hors des bornes de raifon, en difant trop: malgré ce dire, fi n'étois de classe roturiere, l'embrasserois volontiers; & après cela, gens à poignans, farcafmes & aultres cauftiques babillards, venez dire mal des vieilles: ah! pour le coup, ne ferois de votre efcot.

Crier après commerce, est-ce pas crier après fa mere nourrice? car, comme dit ma vieille, tout est commerce ici bas; ailleurs, avez pris, beau Sire, l'abus pour la chofe; la friponnerie pour icelui. Voyez un peu l'impudence! ofer dire, *mille marchands*, *mille fripons*, comme fi difois qu'il n'y a es monde filles & femmes honneftes, à caufe se trouve filles & femmes dévergondées: & à regret, le farouche mirmidon ne pouvoir plus loin & plus afprement pouffer fa botte, tandis que, fans trafique & négoce ferions encore femblables à Ogres & Ourfins, mal léchés. Et puis, venir dire mal du commerce!

Vous fouviene, gens diferts & aultres, que le bon Roi de France, *Henri quatrieme*, tenoit au nombre des fiens amis & famillers, certain homme, grand commercant, dont le nom ne me revient en mémoire, parce qu'il fentoit grande néceffité à achalander fon royaume de tels & tels, entendant bien es affaires de commerce, pour la profpérité du sien Etat. Celtui commercant réfolut, en fa tefte, profiter des bonnes graces de *Henri*, pour lui demander lettres de noblefse, ce qu'il ne lui refufa: mais cessa auffi-tôt de l'admettre en fa familiarité, & ne faifoit plus nullement attention à lui; fur quoi, ce vaniteux se plaignit à icelui Roi, lequel lui répondit vertement, *n'aguères vous regardois comme premier Négoçant de mon royaume, & maintenant ne puis vous regarder que comme le dernier des Gentilshommes*, (au moins est le fens). Voyez donc le cas que faifoit, du négoce, ce grand Roi révééré à tant juste titre. Et puis, venir dire mal du commerce!

(La fuite l'ordinaire prochain.)

M U S I Q U E.

Partition de la Cantatille à trois voix, avec accompagnement, chantée, le jeudi 6, à la grande

Eglise de cette ville. — Paroles de M. B. ; musique de M. D O Y. — Se vend, manuscrite, pour le prix de L. 12 de France, chez l'Auteur, qui aurait encore quelques exemplaires de sa premiere Œuvre de TRIOS à vendre, dont le prix est de L. 9 de France.

BELLES-LETTRES.

Les PROJETS, Conte moral, traduit de l'Anglais.

“ J'ai 100000 guinées aujourd'hui, dit le vieux Grégoire, en gagnant le haut d'une montagne, d'où l'on découvrait des terres magnifiques qu'il venait d'acheter. — J'ai gagné ces 100000 guinées en travaillant avec assiduité; j'achèterai une place dans le Parlement pour mon fils, & je donnerai ma fille en mariage à un Pair du Royaume. — Je n'ai que soixante-cinq ans, avec mes 100000 guinées; je suis fort & robuste; je bois & je mange bien, & je passerai gaiement ma vie. — Oui, parbleu, répète le vieux Grégoire, en atteignant le sommet de la montagne, j'ai cent mille guinées! je bâtirai ma maison ici; je ferai planter mon verger là; voilà l'endroit où seront mes terres, & où, je ferai cultiver mes ananas. — Ces fermes m'offusquent la vue; je les ferai démolir. — Que deviendront les fermiers, lui dit son Intendant qui l'accompagnait? C'est leur affaire, répondit le vieux Grégoire: le moulin que tu vois sera démolit aussi, & n'arrêtera plus le ruisseau qui baigne mes prés. — Où donc les villageois iront-ils faire moudre leur grain? Ce ne sont pas mes affaires, interrompit le vieillard. — Grégoire revint à sa maison, très-content de sa promenade: il soupa avec appétit, en pensant à ses projets; il but copieusement, fuma deux pipes, & alla se coucher. Bientôt, il tomba dans un sommeil profond, & il ne se réveilla pas. — Les villageois habitent encore les fermes que Grégoire voulait détruire; ils font moudre leur grain dans le moulin qui devait tomber, & leur possesseur est oublié ”

Etrait du Journal de Paris, du 1 Decemb. 1787.

ENVOI d'une chaîne de cou.

Orne le cou de ma Bergere;
Dis-lui sur-tout à demi voix:
„ Chaîne d'Hymen est un grand poids,
„ Chaîne d'Amour est bien légère.”

Portons l'une & l'autre à la fois.

A R T S.

* Le Sr. Romanet, Peintre à Paris, annonce qu'il est parvenu à trouver une composition qui procure

la facilité de peindre en miniature dans le genre du lavis. La préparation qu'il donne à l'ivoire, rend la miniature aussi fraîche que le pastel, & aussi solide que la peinture à l'huile; le tems n'altère, en aucune façon, la fraîcheur des couleurs; on peut peindre sur tous les corps, & faire en une heure ce qui en exigerait au moins six.....

HISTOIRE NATURELLE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Bex, le 1 Novembre 1787.

MESSIEURS,

On exagere le nombre des Crétins qui se trouvent dans le Gouvernement d'Aigle; il y en a beaucoup moins que dans certains districts du Valais. J'ai recherché la cause de cette infirmité, & il m'a semblé qu'on pouvait la combattre avec un certain succès.

On ne peut attribuer le Crétinisme aux eaux crues des neiges des glaciers. On ne peut supposer qu'il y a originaiement des races de Crétins, puisque souvent un Crétin naît de parens qui ne le sont pas.

Je croirais donc devoir en chercher la cause, surtout dans les vallées d'Aigle & de Bex, dans le local & la position, qui les privent des vents purifiants du Nord, & en rendent l'air mou, épais & stagnant, lui ôtent ce ressort nécessaire pour le jeu & le développement des organes du corps humain. Ce qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est qu'on ne trouve point de Crétins dans la partie élevée du district de Bex; que même dans le village, il n'y en a que dans sa partie inférieure, qui est plus referrée par la colline du Montex; on n'en voit presque point dans la partie supérieure, le long de l'Avançon, en montant vers le Bex-vieux; le courant d'air, que produit cette riviere, donnant plus de circulation à celui de la plaine. Je ne répéterai point ici ce que vous, MM., ou vos Correspondans, avez déjà dit sur les moyens de combattre ce fléau; j'ajouterai seulement, qu'on ne voit que très-rarement de ces êtres, disgraciés par la Nature, chez les gens riches qui observent la propreté, & peuvent faire un choix d'alimens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B. . . .

Payement des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre L.

M O R T S.

Jean Jaques Pierre Mercier, fils mineur.
Jean François Aguet, de Lutry & de Sallens, Couvreur de sa profession, âgé d'environ 60 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

22 DÉCEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 45 minutes, & se couche à 4 heures 15 minutes.

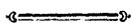
La LUNE se leve à 2 heures après midi.

Observations Météorologiques.													
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.									
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	8 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	8 heur. du soir.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	
13 Déc.	2. 2. au deffus	7. 0. au deffus	2. 5. au deffus	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.	26. p.	7. lig.
14 . . .	0. 6. o	6. 9. o	2. 3. o	26. 6.	5 26. 6.	11 26. 7.	3						
15 . . .	2. 5. o	7. 6. o	4. 2. o	26. 6.	10 26. 6.	3 26. 6.	2						
16 . . .	3. 1. o	7. 5. o	4. 2. o	26. 5.	11 26. 5.	10 26. 5.	9						
17 . . .	2. 9. o	7. 3. o	3. 9. o	26. 5.	0 26. 5.	3 26. 5.	1						
18 . . .	3. 0. o	7. 2. o	5. 0. o	26. 4.	0 26. 3.	1 26. 1.	1						
19 . . .	4. 2. o	7. 6. o	5. 2. o	26. 1.	0 25. 11.	11 26. 0.	11						

A V I S.

PAR une nouvelle facilité, accordée à la circulation de ce *Journal*, on pourra dorénavant se le procurer, franc de port, dans tout le pays, pour L. 6 de Suisse. — Pris à Lausanne, il ne coûtera, comme ci-devant, que L. 4, quoique les frais d'impression aient augmentés. — On souscrit & l'on renouvelle les abonnemens, pour l'année prochaine, à Lausanne, chez MM. HIGNOU & Comp. & auprès de M. J. LANTEIRES.

NB. Le silence de MM. les Souscripteurs, qui ne se proposeraient pas de continuer, suffira pour faire connaître leurs intentions.



SUITE de la Lettre du RABELAIS de la Dent de JAMAN, insérée dans le dernier N°.

Suis gracieusement esbahi de voir gens instruits, se trémousser, à l'envi, pour faire le bien: mais pourtant ne fault tailler trop de besogne, & me semble, qu'avant toutes choses, convient assaillir paresse & mendicité, qui entraînent perversité & tirent à la suite d'ycelle vol & autres brigandages. — N'est le tout d'assaillir le paresseux, fault arrester le vice de paresse en sa racine. Au demeurant, doivent, en

tout pays, ceux qui ont es mains le timon du Gouvernement, n'en laisser lâchement aller les resnes çà & là flottantes: ains, au contraire, s'émourguer, & s'efforcer virilement, afin de faire naître, surtout en la molle & facile jeunesse, inclinations & empreintes inéfaçables de vertus, & goust de travail. Car nul n'ignore, que le fonds & richesses de tout Etat sont dans ses terres & industrie des sujets d'icelui. — Humanité & sagesse prescrivent à tous Rois & autres conducteurs des peuples, à s'occuper de les rendre heureux par loix sages, & qui ne puissent enfreindre, sans aller à l'encontre de leurs intérêts les plus chers. Lisez la constitution politique des Anciens Perles, Egyptiens & autres, verrez que le bonheur des peuples étoit point capital de leur Législation, & voirement, leurs prudens & vertueux Législateurs ne se contentoient de défendre de dérober, ni usurper bien d'autrui; ne se contentoient d'ordonner peines contre ceux qui faillissoient & violeient ses défenses: mais leurs loix avoient encore cela d'excellent, dit *Xénophon*, qu'icelles alloient au-devant du mal, & empeschoient que les particuliers ne devinsent méchants. (*Voyez Ciropédie*, L. I.)

Suivant votre Hebdomadaire attentivement, me suis aperçu, si ne me trompe, qu'à force vouloir

rafinement & perfection es affaires, on s'est détourné du but primitif, savoir, chasser paresse & mendicité; ne faut poursuivre trop de lieues à la fois, comme dit le proverbe, & ains qu'on observoit *Montaigne*, " Nous embrassons tout, mais nous n'extrayons que du vent ". Pour moi, n'aime guber & avasser de plein fault, avant bonne & salutaire mastication. Terminons une affaire, puis une autre, ainsi de suite; au moins, c'est la mienne façon de penser & de faire, & ne la crois la plus mauvaise. — Dieu vous tienne, MM. les *Journalistes*, sous sa protection & sainte garde!

SUITE du fragment, d'un Voyage manuscrit fait en Suisse, inséré dans le N°. 53.

Près de là, si l'on élève ses regards, on voit, comme suspendus sur sa tête, un grand nombre de chalets dispersés sur une grande prairie, qui fait partie de la pente rapide d'une des chaînes de montagnes qui forment & pressent la vallée; une Eglise qui paraît au milieu d'eux, faisait entendre un son argentin pour en rassembler les habitans; c'est la Paroisse de *Gastari*. Au-dessous, la pente de la montagne est comme taillée en précipice, & l'on admire que ces habitations, qui de leur hauteur semblent braver les orages, ne glissent point, avec la prairie, sur le roc qui les soutient, lorsque les eaux ont pénétré la terre, & qu'elles ne tombent point dans le lit de la Reufs.

Au-delà, après avoir descendu & remonté plus haut encore, sur un chemin pavé en partie, qui passe au travers de Forêts & de Clarières, on voit, à quelque distance l'un de l'autre, deux cubes énormes de rocs, sur lesquels on avait fait un jardin entouré d'une haie de hauts gramens; ils me rappelleraient le tronçon de bois qui fut donné pour Roi aux grenouilles. Lorsque ces rocs se détachèrent du haut de la montagne, qu'ils roulerent sur sa pente, le bruit de leurs bonds, des arbres qu'ils dévastaient sur leur chemin, des rocs qu'ils heurtaient & faisaient voler en éclats, l'orage qui les suivait, le bruit rétentissant de leur chute qui dut ébranler la vallée, firent fuir en hâte ses habitans épouvantés. Le calme qui succéda, fit renaitre leur courage; ils revinrent, mais en tremblant, contempler les ravages des rocs qui marquaient leur passage; ils osèrent ensuite les approcher. Ils y grimperent au moyen d'une échelle; y conçurent le dessein d'y apporter la terre qu'ils avaient déchirée sur leur route, & l'exécuterent: ils y recueillirent aujourd'hui des choux & des pommes de terre; c'est ainsi que le sage Législateur force celui qui blesse les loix de la société à lui devenir utile.

Bientôt on découvre *Wascn* dominé par les montagnes, mais qui domine, à son tour, sur les champs, sur la riviere qui l'environne: on passe la Reufs sur

un pont élevé; & un chemin neuf, uni, tortueux, vous conduit au village; il était presque sur ma tête que je ne pouvais plus le voir: mais à ma gauche, la riviere franchissait rapidement l'espace que passa le roc sur lequel les maisons sont assises, & à ma gauche, j'entendais les sourds rétentissemens d'un torrent qui roule sur un lit profond, & recouvert de forêts de sapins; celui-ci parcourt la vallée transversale d'où l'on peut arriver au pays de *Hasti*.

Wascn est un village assez grand; il a quelques belles maisons, une place publique, & une Eglise à l'extrémité opposée, d'où l'on peut fuir, de l'œil, la plus grande partie de la route variée qu'on vient de parcourir. Je la contempiais, & je disais: Que de douces sensations éprouveraient de jeunes Amans encore, dans l'âge heureux de l'innocence, en parcourant ces lieux! Combien le sentiment qui les anime, répand de chaleur & d'intérêt sur tout ce qui les frappe & sur leurs entretiens! Comme il peint de magiques couleurs, les horreurs les plus sombres! Comme à la vue des beautés majestueuses de la Nature, il les anime, il les rend éloquentes; comme ils se les montrent, comme ils semblent craindre qu'il n'y en ait dont l'un jouit, lorsqu'il échappé à l'autre! Comme le plus petit objet prend de l'importance, lorsqu'ils se le font voir mutuellement! Combien la diversité des situations varie les états du sentiment; les rends plus animés & en prolonge la durée! Un torrent effroyable, un précipice se présente; il réveille l'attention inquiète de l'un à l'autre; ils oublient ce qu'ils viennent de voir; ils n'entendent plus; ils ne voient plus que ce qui peut assurer les pas de ce qu'ils aiment. Arrivés à l'autre bord, comme leurs regards sont brillans de plaisirs & de reconnaissance! Qu'au sortir d'une forêt rapide, presque impénétrable à la lumière, ils découvrent ce recoin uni, couvert d'un gazon frais orné de fleurs, éclairé du soleil, ombragé par le feuillage tremblotant du frêne & de l'aulne flexible; voyez comme ils y courent, comme ils s'y arrêtent, contemplant ce qui l'environne, & reviennent ensuite avec délices sur eux-mêmes! Et la vue d'un chalet bien exposé, combien ne fait-il pas éclore de projets rians! La *Fontaine!* tu as dit:

Amans! heureux Amans! voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines;

Soyez-vous l'un à l'autre un Monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau, &c.

Mais tu étais indolent & voluptueux, tu ne savais pas voyager, tu ne connaissais pas nos montagnes: les plaisirs, dont je parle, étaient pour toi ce que le brouet noir du Lacédémonien était pour le Perséus.

Le tems de ces douces illusions est passé pour

moi, je le sens : mais il m'en reste encore ; il me reste celles qu'elles préparent, qu'elles amènent ; & si les sentimens d'époux & de pere ont quelque chose de moins perçant, de moins ardent que ceux de l'amour, parce qu'ils s'étendent, qu'ils agissent sur un plus grand espace, ils sont plus paisibles, plus constants, souvent plus énergiques même. J'ai donc formé le projet de voyager, dans ces lieux, avec ma famille ; j'ai cru souvent en voir le moment, & toujours il m'a échappé. B.

═══════════

BIENFAISANCE.
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 5 Décembre 1787.

MESSIEURS,

On a été touché de l'offre généreuse qui a été faite dans votre *Journal*, d'une maison où les pauvres pourraient aller travailler ; rien n'est plus respectable que les intentions de l'homme vertueux qui non-seulement en a conçu l'idée, mais encore qui a la force & la charité de l'exécuter. — La maison existe, dites-vous ; il ne s'agit donc plus que d'encourager & d'engager les pauvres à en profiter : je dis engager, parce que je pense que sous un Gouvernement républicain ils ne peuvent y être forcés. Les pauvres sont timides, peut-être paresseux ; il faut les aider à vaincre ces défauts : le vrai moyen d'y réussir, serait de leur présenter l'appât d'un profit fait avec honnêteté. Il faudrait, en conséquence, connaître les pauvres qui peuvent gagner & travailler ; il faudrait les inviter à se rendre dans cette maison ; qu'ils pussent voir que leur travail y serait payé exactement, & qu'ils ne le quitteraient jamais sans en retirer quelque argent. Mais cela ne serait peut-être pas suffisant encore ; les pauvres sont opiniâtres ainsi que les autres hommes ; pour les engager à profiter des avantages qu'on leur offre, je crois qu'il faut y ajouter une récompense. C'est dans cette intention, MM., que je vous prie de recevoir les L. 16 de Suisse que je vous envoie ; c'est peu, mais les moyens sont trop souvent bornés : il faudrait que cette petite somme fut distribuée en gratification à ceux qui commenceront à gagner quelque chose par leur travail : par exemple, celui qui aurait gagné vingt batz en recevrait, en sus, cinq ou dix de gratification, & il y aurait alors seize ou trente-deux pauvres d'encouragés.... Je ne fais ici que d'indiquer mon idée ; l'homme généreux, qui a établi la maison, saura bien l'exécuter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Note des Rédacteurs.*) L'Auteur de cette Lettre & tous les cœurs bienfaisans, partageront la douleur qu'a éprouvé le citoyen respectable qui, après avoir

proposé cette maison de travail, a dû renoncer à son utile établissement, non-seulement, parce qu'il ne s'est présenté aucun pauvre pour y travailler, mais encore, parce que sa proposition n'a point excité, peut-être, assez d'intérêt & d'émulation parmi les concitoyens, pour qu'il ait pu en obtenir aucun des encouragemens auxquels ses vues patriotiques semblaient lui assurer de justes droits. — Il suit de-là, que les L. 16, que nous avons reçues, ne peuvent avoir la destination qui nous est indiquée par le bienfaiteur Anonyme, qui nous les a adressées, & que nous le prions de nous indiquer le nouvel emploi qu'il juge à propos que nous en fassions.

═══════════

JURISPRUDENCE CRIMINELLE.

(1) Le 5 Décembre 1780, cinq brigands, de la bande de *Charles Hulín*, volèrent un Hermite à *Aignay-le-Duc* ; aucun d'eux ne fut arrêté alors. — Pendant la même nuit, *J. B. Gentil* fut, à onze heures du soir, avertir *Claude Gentil*, son frere, que leur mere se trouvait très-mal. *Claude*, sans achever de s'habiller, courut auprès d'elle, & la trouva à l'agonie. *J. B. Gentil* pensa ensuite d'aller appeller l'Hermitte pour venir faire les prieres des agonisans, & arriva à son hermitage au moment où les cinq scélérats venaient d'en sortir. Il appella l'Hermitte d'un lieu où il en était ordinairement entendu, lequel lui répondit, en demandant qu'il vint aussi-tôt à son secours. *J. B. Gentil* effrayé, franchit le mur du jardin qui les séparait, accourt à la porte du logement occupé par l'Hermitte, la trouve enfoncée, & l'Hermitte attaché, par les pieds & les mains, sur son lit, son bonnet & son capuchon rabattus sur son visage, la voix presque éteinte & sans connaissance ; il lui rend la liberté, lui panse une playe faite par les voleurs, après quoi ils dèjeûnerent ensemble. — *J. B. Gentil* fait à l'Hermitte des questions sur l'attentat commis contre lui, & ces informations, toutes naturelles qu'elles étaient, font cependant naître le soupçon à l'Hermitte qu'il était peut-être un de ceux qui l'avaient volé ; qu'il n'était venu auprès de lui que pour savoir s'il les avait reconnus : d'après cette impression, il lui déclara qu'il en avait reconnu trois à la voix, savoir, *Claude Gentil*, son frere, le nommé *Vauriot*, & un autre particulier du lieu, appelé *Chaumonot*. L'erreur était grande ; elle fut un coup de foudre pour *J. B. Gentil*. En vain il lui fit les observations les plus judicieuses pour la combat-

(1) (*Note des Rédacteurs.*) Cet extrait d'une notice sur une cause criminelle, & que nous puissions dans le dernier N°. du *Journal Encyclopédique*, paraîtra, sans doute, à nos Lecteurs, lié à ce qui a été observé, dans nos *Feuilles* précédentes, sur l'administration de la Jurisprudence criminelle.

tre; la fatale impression était faite. — Au lieu de descendre auprès de la mere de *Gentil*, ainsi qu'il l'avait promis, il fut aussi-tôt dans un village voisin où il donna une déclaration pareille à celle qu'il avait faite au malheureux *J. B. Gentil*, de sorte que dès le lendemain, il fut dressé un procès verbal du délit, & que des informations, suivies avec chaleur, il en résultat des décrets de prises-de-corps contre cinq chefs de familles du lieu d'Aignay-le-Duc. — Voilà les principaux faits de cette malheureuse affaire.

D'après un Mémoire de *M. Godard*, suivi de la consultation de *M. Target*, & de douze autres Avocats célèbres; de 135 témoins, un seul chargeait les accusés; ce témoin était l'Hermite, *témoin suspect, témoin unique*: cependant, un jugement rendu au Bailliage de Châtillon a condamné *Vauriot* à être pendu, & a sursis, à l'égard des quatre autres, jusqu'à son exécution. Sur l'appel au Parlement de Dijon; jugement tout contraire. *C. Gentil*, qui n'avait éprouvé aucune condamnation au Bailliage, est condamné à être pendu & *a subi sa peine*. *Vauriot* n'est condamné qu'aux galeres où il y est mort de douleur. Des trois autres, deux ont été condamnés à un plus amplement informé indéfini, & le cinquieme a été mis hors de Cour. — Un jugement rendu à Montargis, le 5 Août 1783, ayant condamné un scélérat à être pendu, pour, entr'autres crimes commis par lui, avoir été un des brigands qui volent l'Hermité. Un autre de ces criminels ayant rendu compte, à qui a voulu l'entendre, des plus petites circonstances de ce crime; ces deux déclarations ont donné lieu à la demande en révision de ce triste procès. Un Arrêt du 28 Août dernier, a proclamé l'innocence des malheureux injustement condamnés, sous les réserves, tant pour eux que pour leurs veuves, enfans & héritiers, de toutes actions contre leurs dénonciateurs. Les Juges ont observé, il est vrai, la conduite la plus propre à faire oublier une faute involontaire & isolée: mais les maux qui ont assailli & accablé ces victimes innocentes, peuvent-ils se réparer? *Claude Gentil*, mort sur une potence, laissant quatre freres & trois sœurs chargés de vingt-cinq enfans; trentedeux personnes enveloppées dans l'ignominie par le supplice d'un seul, sans compter les familles nombreuses des autres accusés. La longue captivité de ces peres de famille, pendant laquelle leurs femmes & leurs enfans ont été en proie, non-seulement aux douleurs, mais à la plus horrible misere. Les enfans de *Vauriot*, contraints, pour échapper à la haine & à l'horreur qu'ils inspiroient, d'aller cacher leur honte dans des pays lointains, dont on ignore même la triste fort..... Nous abrégeons l'affligeante récapitulation de tant de cruelles infortunes, & abandonnons nos Lecteurs aux réflexions qu'elles font naître.

ÉTABLISSEMENTS.

On nous a communiqué le Plan d'une École domestique, ou plutôt d'un petit Séminaire, qui nous paraît mériter l'attention des peres & meres qui désirent le bonheur de leurs enfans. On y reçoit les jeunes gens dès qu'ils ont reçu les premiers principes de la lecture & de l'écriture; on leur y donne tous les principes des Sciences qui sont à la portée des enfans; on y a pour but de les rendre tels, qu'ils puissent, en sortant, choisir tout genre d'occupations honnêtes, & y faire des progrès plus rapides; faciliter les études des Universités pour ceux qui s'y destinent, ou donner aux gens du monde, qui se bornent aux principes, les sentimens de décence, d'honneur & de vertu, qui peuvent les y faire aimer, joint à l'esprit d'observation & de réflexion qui peut les y faire réussir. — Ces jeunes gens seront divisés en deux Classes, chacune présidée par un des Chefs du Séminaire, qui veillera sans-cesse sur elle; partagera même ses amusemens; inspectera les mœurs, les habitudes de chacun; s'occupera, avec vigilance, à les corriger, à les former. Les deux Chefs, *MM. Favre & Monneron*, s'aideront mutuellement, & travailleront de concert; leurs Dames veilleront sur la fanté des élèves; les formeront à l'économie, à la propreté, aux bonnes manieres. Leurs délassemens même seront utiles; ils seront tirés de l'Agriculture, de l'Arpentage, de l'Architecture, de la Menuiserie, du Tour, &c. des promenades utiles à l'étude de la Nature; de petits voyages dans le même but; de différens jeux de force & d'adresse. On excitera l'émulation par des récompenses honorables.

Les Chefs auront soin de se pourvoir de divers instrumens de Physique; d'un maitre qui les perfectionnera dans l'Écriture; leur donnera les élémens du Commerce, & leur apprendra la langue Allemande. Ce Séminaire utile sera fixé à *Cossonay*, petite ville dans une situation saine & riante; on donnera 34 Louis par an, tous frais de blanchissage, de chauffage, de coëffage & d'instrumens compris. Ce Plan a été présenté à LL. EE. du Sénat qui l'ont approuvé, & encouragé par des bienfaits; l'exécution en est soumise à l'inspection du Seigneur Bailif de *Morges*. La sagesse de ce Plan, le mérite des Instituteurs, promettent beaucoup de succès, & ils les méritent.

On s'adressera aux Instituteurs, à *Cossonay*.

On voit, avec plaisir, que l'établissement du Café Littéraire se soutient. — On en renouvelle les abonnemens pour l'année prochaine, chez l'Entrepreneur, *M. F. La-Combe*, Libraire.

M O R T S.

Noble Dame Henriette Françoise de Chandieu, âgée de 80 ans, Epouse de Noble & Généreux ANTOINE POLIER, de St. Germain, Seig. Bourgmaître de la ville de Lausanne.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 DÉCEMBRE 1787.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 43 minutes, & se couche à 4 heures 17 minutes.
La LUNE se leve à 10 heures du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	8 heur. du soir.	8 heur. du mat.	2 h. après midi.	8 heur. du soir.
20 Déc.	5. 0. au dessus 0	7. 2. au dessus 0	4. 9. au dessus 0	26. p. 3. lig. 1	26. p. 5. lig. 1	26. p. 5. lig. 0
21 . . .	2. 0. 0	5. 1. 0	2. 0. 0	26. 4. 2	26. 3. 2	26. 3. 1
22 . . .	0. 6. + 0	5. 0. 0	2. 2. 0	26. 0. 0	26. 0. 0	26. 11. 11
23 . . .	0. 6. 0	5. 1. 0	2. 3. 0	26. 2. 1	26. 2. 0	26. 2. 11
24 . . .	1. 2. 0	6. 3. 0	2. 4. 0	26. 4. 1	26. 4. 2	26. 2. 3
25 . . .	2. 1. 0	5. 2. 0	2. 0. 0	26. 4. 3	26. 5. 2	26. 7. 1
26 . . .	0. 5. — 0	4. 6. 0	0. 5. 0	26. 7. 2	25. 7. 2	26. 7. 3

A V I S.

ON souscrit à ce *Journal*, & l'on en renouvelle les abonnemens, à Lausanne, chez MM. HIGNOU & Comp. & auprès de M. J. LANTEIRES.

(*Note des Rédacteurs.*) Selon l'usage observé dans l'expédition de divers papiers périodiques, en France, en Allemagne, &c. nous adresserons le premier N°. de notre *Journal*, qui paraîtra l'année prochaine, indistinctement à tous nos Abonnés, à ceux que nous avons obtenu dernièrement, comme à ceux qui continuent leur souscription, ou qui l'ont retirée.

BIENFAISANCE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 25 Novembre 1787.

MESSIEURS,

Un ami de l'humanité a pris, dans une de vos Feuilles précédentes, le parti de ces voyageurs pauvres, connus, dans ce pays, sous le nom de *rodeurs*; nom méprisant qu'on devrait oublier. Une anecdote qui m'est arrivée l'autre jour, plaira peut-

être aux personnes que la lettre de M. B...r a intéressées. Je rencontraï sur le chemin de Vevey une de ces familles que le défaut de fortune oblige à voyager à pied. Le plus jeune de deux enfans se détache pour me demander l'aumône; je le passe sans y faire attention: il me poursuit, le pere le rappelle avec douceur: *mon enfant, lui dit-il, ce que tu dois à l'importunité, est mal acquis.* J'entends ces mots qu'il ne me destinait pas. Quoi! de la délicatesse sous ce costume! pensai-je; je vais à lui. *Permettez que je donne quelque chose à cet enfant, & lui glissai quelques piéces de monnaie.* *Monsieur*, me dit le pere, *ce que j'ai dit à mon enfant vous surprend: mais n'étant pas habitué à mendier, je désire que les secours que je reçois, ne soient pas déshonorans; le peu d'argent que j'avais en commençant mon voyage, est employé, & les moyens de m'en procurer, me manquent.*

L'homme malheureux doit-il donc soutenir & le poids de la misere, & le poids, plus affreux encore, du mépris. Parce qu'un voyage nécessaire le force à traverser plusieurs lieux où il est inconnu, y doit-il être repoussé? ou si on lui porte des secours, doit-on les faire payer par des humiliations? Le riche paraît avoir peur que ses bienfaits ne laissent un souvenir de reconnaissance dans l'ame de ceux qu'il oblige.

V V V

L'Orient a ses Caravanferais où le voyageur, de tous les ordres, reçoit les secours qui lui sont nécessaires, & l'Europe n'offre aucune autre retraite à l'indigent, qu'une salle de l'Hôpital, qu'il suit aussi longtems qu'il possède une piece de monnaie. D'autres établissemens seraient moins évités; l'homme pauvre épargnerait son argent dans les lieux où ils existeraient, & pourrait se procurer des secours, lorsque ses besoins le forceraient de s'arrêter entre les hospices établis. On accorde, il est vrai, dans ce pays, une piece de monnaie aux passagers: mais elle a été fixée dans des tems très-reculés, où la valeur de l'argent était plus considérable. Que peut faire une famille chargée d'enfans avec deux sous, si le paysan ne la sècourt pas: & cependant, lorsqu'elle les reçoit dans l'Hôpital de Lausanne, elle doit s'entretenir jusqu'à la ville la plus prochaine.

Il serait digne, des amis de l'humanité, de chercher les moyens de procurer des secours à ces voyageurs pauvres, & de les empêcher de mendier; ce serait une barbarie de leur ôter cette ressource avant d'y suppléer, & cependant, le bien-être du pays l'exige. Leur exemple influe sur les pauvres du pays; ils le suivent, & la première piece de monnaie qu'ils reçoivent, les engage à mendier le reste de leur vie. La mendicité avilit l'homme; ce danger est au moins aussi important que la paresse qu'elle alimente. L'homme avili devient bientôt vicieux, peut-être criminel; l'honneur disparaît insensiblement, & le peuple, qui ne se respecte plus, perd bientôt l'estime des autres.

Votre Journal devenant tous les jours davantage le dépôt des recherches utiles au pays, je crois devoir vous adresser cette question, pour les personnes qui voudront la résoudre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REYNIER.

ÉCONOMIE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 23 Novembre 1787.

MESSIEURS,

On exagère en élevant le trèfle au-dessus de tous les *gramens*, & l'on a tort lorsque, dans la plupart des économies rurales, on en méconnaît l'avantage. J'autorise mon opinion de l'avis d'un des plus grands Botanistes de l'Allemagne; voici comme il s'exprime dans le *Nouveau spectacle de la Nature*. — « Les *gramens* sont une des plantes les plus nécessaires dans l'économie rurale. Comme les prairies, & en général les paturages, ne sont pas toujours des meilleurs par eux-mêmes, & ne produisent pas assez, on a eu recours aux prairies artificielles, qui sont, ainsi qu'on le fait, composées d'une seule espèce de

plantes ou du mélange de plusieurs. Mais cependant, les *gramens* méritent toujours de conserver le premier rang, puisqu'ils nourrissent sans charger; se digèrent aisément, & ne causent ni échauffement, ni gonflement; inconvenient dont on accuse plusieurs autres plantes, lorsqu'on les donne seules aux bestiaux. — Après avoir observé la difficulté de trouver de la bonne semence de *gramens*, je m'en suis procuré, de diverses especes, sous la direction de M. Springer, Abbé & Prélat de l'Abbaye d'Adelberg: entr'autres especes, j'ai obtenu de celle du *gramen mielleux* (1), (*Holcus lanatus*, Linn.) en Allemand *Honiggras*, dont je vais indiquer l'usage & la culture.

Le *gramen mielleux* prospère dans toute sorte de terrains: dans un bon fonds, il pousse trente à quarante tiges de deux à trois pieds de haut, & des feuilles d'un pied de longueur. Le tems de la semature est au printems, mais lorsqu'on n'a plus à craindre le risque que le gel vienne endurcir ou crevasser la terre. Dans les terrains sablonneux, secs & élevés, il faut le semer plus tôt; dans les terres meubles, il doit l'être plus tard, & dans celles qui sont humides & profondes, c'est encore assez tôt à la fin d'Avril. Dans la première année, le *gramen mielleux* ne s'éleve pas assez pour être fauché; il s'éleve seulement de la hauteur d'un doigt, mais il fournit un excellent paturage pour les moutons. — Dans la seconde année, il multiplie & tale avec vigueur. Semé seul, on doit employer 25 livres, jusqu'à 30, de semence, pour un arpent de 150 verges du Rhin, quarrées (2). On prépare le terrain comme pour y semer du bled; on le nettaye de toutes mauvaises herbes; & pour faciliter le travail de la faux, on y passe la herse & même le cylindre. — Si l'on veut retirer un avantage plus prompt de ce *gramen*, on le sème parmi du trèfle: par exemple, on prend pour un arpent, deux quarterons d'orge, environ douze de trèfle rouge de Hollande, & six livres de semence du dit *gramen mielleux*. On sème l'orge le premier, on herse, & ensuite on sème le trèfle & le *gramen mielleux* chacun à part; on passe de nouveau la herse, mais tournée du côté où elle n'a point de dents. Comme je l'ai déjà dit, ce *gramen* ne tale & ne gazonne point la première année; sa semence paraît même perdue, mais la seconde année, on le voit paraître au-delà de son attente, & chaque année qui se succède, il continue de s'étendre & de gazonner davantage. Au bout de quatre ans, le trèfle diminue & tire à sa fin; il garnit la prairie & le remplace en-

(1) *Honque-laineuse*, de la Mark.

(2) La verge du Rhin comptée pour 12 pieds de Roi. — L'Arpent de 150 verges du Rhin, quarrées, contient 300 toises quarrées; la toise à 6 pieds de Roi. — Ce qui fait la moitié d'un arpent du Pays-de-Vaud.

tièrement. — Après avoir fauché, la seconde année, le trèfle & le *gramen*, qui font alors à la même hauteur, ce dernier paraît d'abord repousser avec moins de vigueur que le premier, mais il l'égalé bientôt".

(*La suite l'ordinaire prochain.*)

BELLES-LETTRES.

LE CODE DU BONHEUR, renfermant des maximes & des règles relatives aux devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables, & envers Dieu, par M. RODOLPHE LOUIS D'ERLACH, Membre du Conseil Souverain de la République de Berne, & Capitaine-Général à Lugano, 6 vol. in-8°. A Lausanne, chez MM. Heubach & Comp. à L. 15 de France.

Cet ouvrage dédié à l'Impératrice de Russie, est un Traité de Morale. Son étendue ne permettrait pas de le lire au plus grand nombre, s'il était écrit didactiquement, & comme le sont les ouvrages moraux qui l'ont précédé : mais celui-ci peut se lire sans ennui, sans effort d'attention; la forme en est très-variée; les leçons y sont mises en action, & presque toutes deviennent intéressantes par la manière de les présenter.

L'Auteur veut-il exposer les systèmes sur le bonheur? il les met en mouvement dans un songe : mais le système qu'il préfère, qui lui est propre, il l'expose dans un Essai raisonné. Veut-il détruire les préjugés? il pose les principes des choses; il le fait en donnant un précis de Physique. A-t-il pour but de nous montrer quels sont les devoirs relatifs à notre corps, & la nécessité de la propreté? il y parvient par des contes. C'est sous la forme épistolaire qu'il nous persuade la nécessité d'éviter les dangers inutiles; c'est par le même moyen qu'il combat la superstition, la crainte, la manie des duels; qu'il montre les avantages de la prudence, l'obligation de tenir sa promesse. S'il examine les raisons qui semblent justifier le Suicide; celles qui le condamnent, il se fert du Dialogue; il l'emploie encore pour nous montrer l'importance du choix dans nos plaisirs, la manière de les varier, l'avantage de la gaieté, le devoir qui nous impose de veiller sur la conservation de nos biens, de notre honneur; les principes de la tolérance. Quand il veut exposer les funestes effets de la discorde, il nous peint les suites qu'eurent les dissensions élevées entre deux frères. C'est par un conte qu'il nous peint la folie de vouloir connaître son sort futur; qu'il nous prouve que le bien naît souvent d'un mal, qui nous fait voir les suites de nos imprudences & de nos vices. Mais lorsqu'il s'agit de sujets plus vastes, plus généraux, il emploie la forme d'un Traité; & celui de la nature de l'homme

en général, les devoirs du Souverain, &c. Ce dernier est dédié à M. Pitt; plusieurs de ses autres Differtations le sont à ses amis ou à ses fils.

Il nous resterait à donner une idée du style de l'Auteur : mais aucun des articles de son ouvrage n'est assez court pour être inséré tout entier dans ce *Journal*, & il est difficile de le morceler. Nous citerons seulement ici un morceau de son Dialogue sur l'immortalité de l'Âme. Le Philosophe, un des interlocuteurs, après avoir montré qu'il y aura un tems où tout sera payé, & où la punition cessera, dit ensuite :

“ Ce principe consolant une fois posé, l'aimable religion n'est plus un abîme effrayant, mais un asyle de paix. Elle nous montre un but; c'est la véritable félicité; le bien suprême. Nous en approcherons tous plus ou moins. Heureux qui en atteindra le but ! il recevra la palme; il sera plus près de Dieu.

O mon ami ! Dieu est aussi parfait que nous sommes faibles; aussi bon que nous sommes méchants; aussi grand que nous sommes petits; aussi doux que nous sommes féroces; aussi éclairé que nous sommes aveugles. Ah ! voudrait-il donc nous précipiter dans l'abîme de la réprobation ?

Tout nous invite à l'aimer ; tout est magnifique dans la Nature ; tout est beau ; tout est grand sur la terre ; tout est bien. Dieu n'a rien oublié de ce qui peut servir à notre félicité... Je ne puis faire un pas sans trouver des objets dignes de la plus grande admiration. Au ciel, sur la terre, dans les fibres du ciron, dans les muscles de l'éléphant, dans le développement des germes, je trouve par-tout sa grandeur & mes délices. Ma vie est une chaîne de momens précieux, & cette chaîne aboutit à la félicité”.

Il indique aux Souverains les moyens les plus propres à faire fleurir l'Agriculture. On pourra dans quelques-uns des Numéros suivans, exposer, examiner ces moyens.

LIVRES DIVERS.

Introduction familière à la connaissance de la Nature; traduction libre de l'Anglais de MM. TRIMMER, in-12. de 228 pages, Paris 1788. Et se trouve à Lausanne, au *Café Littéraire*.

Voyages en Allemagne du Baron *Riesbeck*, traduits de l'Anglais, & revus sur l'original Allemand, avec une carte d'Allemagne, 8°. 3 vol. Paris 1788. Et se trouve à Lausanne, chez *Mourer*.

C H T M I E.

M. DOREZ, ancien Chirurgien du Cap Français, a trouvé un procédé pour rendre les résines & les

huiles essentielles miscibles avec l'eau, par un menbrue spiritueux. — On annonce cette découverte dans divers papiers publics.

On a publié dernièrement, que M. CHRISTIN, Ingénieur, Membre de plusieurs Sociétés de Sciences & beaux Arts, a découvert une maniere de se chauffer sans feu, par un procédé qui ne coûte presque rien, qui est plus expéditif, plus simple, que l'usage du bois & du feu.

L'on n'indique pas ce procédé, mais l'on annonce que M. CHRISTIN l'enseignera dans un cours de démonstrations.

PROSPECTUS d'une Société Typographique.

Les Livres sont devenus, pour ainsi dire, un objet de premiere nécessité, & si l'on en imprime moins dans le pays qu'on ne le pourrait, il est par-là tributaire de ses voisins. La Société qu'on propose tendrait à éviter ce cas, & le plan sur lequel elle serait établie, la mettrait à l'abri des inconvénients qui ont nu à la plupart de celles qui se sont élevées jusqu'à présent; elle réunirait, pour les intéressés, la plus grande sûreté, le plus d'avantages possibles, avec le moins de danger.

Les fonds seraient composés de 24 Actions, de 50 Louis chacune. Cette somme déposée dans une Maison de commerce qui donnera le quatre pour cent d'intérêt, de ce qu'elle n'en aurait pas livré pour être mis en activité dans la Société.

Les 24 Actionnaires nommeraient un Comité de cinq ou six d'entr'eux, résidant à Lausanne, pour être à la suite des Manuscrits dont il leur semblerait avantageux de faire l'acquisition; des Livres dont la réimpression leur promettrait du succès; pour tenir la correspondance; veiller aux intérêts de la Société, &c. Elle leur accorderait, pour cet effet, de modiques rétributions en sus des gains qui leur reviendraient comme Actionnaires.

Si lorsque ce Comité aurait décidé le choix d'un ouvrage. l'entreprise était assez considérable pour exiger des précautions, les dits Membres du Comité ne l'exécuteront qu'après en avoir placé le nombre d'exemplaires suffisant, pour mettre la Société à couvert de ses déboursés.

Si environ dix ou douze mois après qu'un ouvrage sera sorti de presse, il en restait encore des exemplaires, ils seront mis à l'enchere entre les Libraires détailliers, les Actionnaires ou autres particuliers, à qui ces objets pourraient convenir. De maniere que la Société n'aurait jamais d'amas de livres, &

éviterait cet écueil qui en a fait échouer plusieurs. Chaque Actionnaire fera en droit de voir les Livres au moment qu'il lui plaira; ils seront constamment tenus en ordre, de maniere que l'on pourra toujours favoir l'état des affaires.

Un Actionnaire se retirera, de la Société, quand bon lui semblera.

On ne pourra rien emprunter sous son nom. La Société payera tout comptant, & ne vendra de même que comptant; sinon, lorsqu'il se présentera des échanges qu'elle n'acceptera qu'après les avoir placés. Tous les six mois, il sera fait un Bilan exact de la Société, qui sera signé des Actionnaires qui forment le Comité, & envoyé à tous.

S'il s'élevait des contestations entre les Actionnaires, relatives à leur association, elles seraient décidées, sans appel, à la pluralité des voix, par les dits Actionnaires, & chacun d'eux s'engagerait à payer 50 Louis d'amende au profit de la Société, dans le cas où il porterait de telles contestations devant les Tribunaux. — D'après ce plan, on voit que les intéressés à cette Société, n'auraient à craindre, ni les procès, ni les surprises, ni les embarras & inconvénients d'un magasin; & que dans le cas où la dite Société éprouverait quelque stagnation dans le cours de ses affaires, ils n'auraient d'autre risque à courir que celui de ne retirer que le quatre pour cent de leurs fonds.

Il eût été impossible d'entrer ici dans tous les détails, que les personnes disposées à prendre intérêt à cette Société désireraient, sans doute, connaître; mais elles pourront se procurer des renseignements ultérieurs (en affranchissant leurs Lettres) auprès de M. J. LANTEIRES, chargé de la correspondance relative à la création de la dite Société, & l'un de ses Actionnaires.

Payment des rentes à Paris, 6 prem. mois 1787. Lettre L.

M O R T S.

- Un enfant mâle mort trois jours après sa naissance.
- Jeanne Marie Cuenoud, de Lausanne, âgée de 45 ans.
- Louise Pétillet, veuve de J. N. Borgeaud, de Morrens, âgée de 72 ans.
- Suzanne Françoise Forhny, fille mineure.
- Anne Elizabeth Marie David, fille mineure.
- David Joseph Nicole, du Chenit, en la Vallée du Lac de Joux, âgé de 58 ans.
- Jean Christ Stébler, de Séezorf, Manœuvre, âgé de 59 ans.
- Dlle. Marianne Malherbe, de Chavorney, âgée de 65 ans.
- Louis Leyzer, fils mineur.